FRONTISPICE



FRONTISPICE



AVANTURES

DE

TELEMAQUE,

PAR

FRANCOIS DE SALIGNAC, DE LA MOTHE FENELON,

Précepteur des ENFANS de FRANCE, & depuis Archevêque-Duc de CAMBRAY, &c.

Avec un petit DICTIONAIRE

MYTHOLOGIQUE & GEOGRAPHIQUE:

NOUVELLE EDITION.

Revue éxactement sur toutes les précédentes, corrigée avec soin, et

Enrichie de Figures en taille-douce.

A LONDRES,
Chez Nourse & VAILLANT.
MDCCLVI.

Pres AUTUAYA

TELEMAQUE,

HILS D'ULYSSE.
ASPT728

RANGOIS DE SALIGHAR, DE LA MOTHE FENELON,

Frederitain des Eleran erlo Enance, Relepuis

Strategy Till Kontabul.

Mourage and State of the North

the state of the s

T. •om o toma de en egy (de aliane)

Clos Workst V A REARTH

AVEOLUM

APPROBATION.

A' AI lu par ordre de Monseigneur le Chan-I celier cet ouvrage qui a pour titre, Les Avantures de Télémaque, avec une Préface qui en découvre toutes les beautez; & j'ai cru qu'il ne méritait pas seulement d'être imprimé, mais encore d'être traduit dans toutes les langues que parlent, ou qu'entendent les peuples qui aspirent à être beureux. Ce poëme épique, quoiqu'en prose, met notre nation en état de n'avoir rien à envier de ce côté-là aux Grecs, & aux Romains. La fable qu'on y expose ne se termine point à amuser notre curiosité, & à flatter notre orgueil, Les récits, les descriptions, les liaisons, & les graces du discours, éblouissent l'imagination sans l'égarer : les réflexions & les conversations les plus longues paroissent toujours trop courtés à l'esprit, qu'elles n'éclairent pas moins qu'elles l'enchantent. Entre tant de caractéres d'hommes si différens que l'on y trouve, il n'y en a aucun qui ne grave dans le cœur des letteurs, l'horreur du vice, ou l'amour de la vertu. mystéres de la politique la plus saine & la plus sure y sont dévoilez. Les passions n'y présentent qu'un joug aussi bonteux que funeste. Les devoirs n'y montrent que des attraits, qui les rendent aussi aimables que faciles. Avec Télémaque on apprend à s'attacher inviolablement

ment à la religion, dans la mauvaise comme dans la bonne fortune; à aimer son pére, & sa patrie; à être Roi, citoyen, ami, esclave même si le sort le veut. Avec Mentor on devient bientôt juste, bumain, patient, sincére, discret, & modeste. Il ne parle point qu'il ne plaise, qu'il n'intéresse, qu'il ne remue, qu'il ne persuade. On ne peut l'écouter qu'avec admiration; & on ne l'admire point, que l'on ne sente qu'on l'aime encore davantage. Trop beureuse la nation pour qui cet ouvrage pourra former quelque jour un Télémaque, & un Mentor! A l'aris, ce prémier Juin 1716.

DE SACY.

*DISCOURS

DELA

POESIE EPIQUE,

ET

DE L'EXCELLENCE DU POEME DE TELEMAQUE.

CI l'on pouvoit goûter la vérité toute Origine & fin de la ponue, elle n'auroit pas besoin pour se faire aimer, des ornemens que lui prête l'imagination: mais sa lumière pure & délicate ne flatte pas assez ce qu'il y a de sensible en l'homme; elle demande une attention qui gêne trop son inconstance naturelle. Pour l'instruire, il faut lui donner non seulement des idées pures qui l'éclairent, mais encore des images sensibles qui le frappent & qui l'arrêtent dans une vûe fixe de la vérité. Voilà la fource de l'éloquence, de la poësse, & de toutes les sciences qui sont du ressort de l'imagination. C'est la foiblesse de l'homme, qui rend ces sciences nécessaires. La beauté simple & immuable de la vertu ne le touche pas toûjours; il ne suffit point de lui montrer la vérité, il faut la peindre aimable (a).

^{*} Cc discours a été revu, changé & enrichi en plusieurs endroits, sur des corrections envoyées par Mr. Ramsay, qui en est l'auteur.

(a) Omne tulit punssum, qui miscuit utile dulci;
Lectorem delectundo, pariterque monendo.

Nous éxaminerons le poème de Télémaque dans ces deux vûes, d'instruire & de plaire: & nous tâcherons de faire voir que l'auteur a instruit plus que les anciens, par la sublimité de sa morale; & qu'il a plû au-

tant qu'eux, en imitant toutes leurs beautez.

Deux fortes de péches hommes pour les rendre bons. La prémière, en leur montrant la difformité du vice, & ses suites funestes; c'est le desfein principal de la Tragédie. La seconde, en leur découvrant la beauté de la vertu, & sa fin heureuse; c'est le caractère propre à l'Epopée, ou poème épique. Les passions qui appartiennent à l'une, sont la terreur & la pitié; celles qui conviennent à l'autre, sont l'admiration & l'amour. Dans l'une, les acteurs parlent; dans l'autre, le poète sait la narration.

On peut définir le poème épique, Une fable racontée par un poète pour exciter l'admiration, & inspirer l'amour de la vertu, en nous représentant l'action d'un biros favorisé du ciel, qui éxécute un grand dessein

en triemphant de tous les obstacles qui s'y opposent. Il y a donc trois choses dans l'Epopée; l'action, la morale, & la pcesse.

I. DE L'ACTION EPIQUE.

Qualitez de L'action doit être grande, une, entière, l'action épique. L'action doit être grande, une, entière, merweilleuse, mais cependant vraisemblable, & d'une certaine durée. Le Télémaque a toutes ces qualitez. Comparons-le avec les deux modéles de la poesse épique, Homére & Virgile, & nous en serons convaincus.

Nous ne parlerons que de l'Odyssée, dont le plan a plus de conformité avec celui du Télémaque. Dans ce poëme, Homére introduit un roi sage revenant d'une guerre étrangére, où il avoit donné des preuves éclatantes de sa prudence & de sa valeur. Des tempêtes l'arrêtent en chemin, & le jettent dans divers pays, dont il apprend les mœurs, les loix, la politique. De-là naissent naturellement une infinité d'incidens & de périls.

périls. Mais fachant combien son absence causoit de désordres dans son royaume, il surmonte tous ces obstacles, méprise tous les plaisirs de la vie, l'immortalité même ne le touche point : il renonce à tout pour soulager son peuple, & revoir sa famille (a).

(b) Dans l'Eneide, un héros pieux & vaillant, échapé des ruines d'un Etat

Sujet de l'Éneïde.

puissant, est destiné par les Dieux pour en conserver la réligion, & pour établir un empire plus grand & plus glorieux que le prémier. Ce prince, cheisi pour roi par les restes infortunez de ses concitoyens, erre long-tems avec eux dans plusieurs pays, où il apprend tout ce qui est nécessaire à un roi, à un législateur, à un pontise. Il trouve ensin un asse dans des terres éloignées, d'où ses ancêtres étoient sortis. Il défait plusieurs ennemis puissans qui s'opposent à son établissement, & jette les sondemens d'un empire, qui devoit être un jour le maître de l'univers.

L'action du Télémaque unit ce qu'il y a lémaque. de grand dans l'un & dans l'autre de ces lémaque. deux poëmes. On y voit un jeune prince animé par l'amour de la patrie, aller chercher son pére, dont l'absence causoit le malheur de sa famille & de son royaume. Il s'épouse à toutes sortes de périls; il se signale par des vertus héroiques; il renonce à la royauté, & à des couronnes plus considérables que la sienne; & percourant plusieurs terres inconnues, apprend tout ce qu'il faut pour gouverner un jour selon la prudence d'Ulysse, la piété d'Enée, & la valeur de tous les deux; en sage politique, en prince religieux, en héros accompli.

L'action de l'Epopée doit être une. Le L'action poëme épique n'est pas une histoire, comme la Pharsale de Lucain, & la guerre Punique de Silius Italicus; ni la vie toute entiére d'un

héros, comme l'Achilleïde de Stace: l'unité du héros ne fait pas l'unité de l'action. La vie de l'homme est pleine d'inégalitez; il change sans cesse de dessein, ou par l'inconstance de ses passions, ou par les accidens imprévus de la vie. Qui voudroit décrire tout

⁽a) Voyez le pére Le Bossu, Liv. I. chap. 10.

l'homme, ne formeroit qu'un tableau bizarre, un contraste de passions opposées, sans liaison & sans ordro. C'est pourquoi l'Epopée n'est pas la louange d'un héros qu'on propose pour modéle, mais le récit d'une action grande & illustre qu'on donne pour éxemple.

Il en est de la poesse comme de la Des Epifopeinture; l'unité de l'action principale n'empêche pas qu'on n'y insére plusieurs incidens particuliers. Le dessein est formé des le commencement du poëme; le héros en vient à bout en surmontant toutes les difficultez. C'est le récit de ces obstacles qui fait les épisodes; mais tous ces épisodes dépendent de l'action principale, & sont tellement liez avec elle, & fi unis entre eux, que le tout ensemble ne présente qu'un seul tableau, composé de plusieurs figures dans une belle ordonnance & dans-

L'unité de l'Action du Télémaque, & la continuité des épisodes.

une juste proportion. le n'éxamine point ici, s'il est vrai qu'-Homére nove quelquefois son action principale dans la longueur & le nombre de ses Episodes; si son action est double; s'il perd fouvent de vûe ses principaux perfonnages. Il suffit de remarquer, que l'auteur du Télémaque a imité par-tout la ré-

gularité de Virgile, en évitant les défauts qu'on impute au poëte Grec. Tous les épisodes de notre auteur sont continus, & si habilement enclavez les uns dans les autres, que le prémier améne celui qui suit. Ses principaux personnages ne disparoissent point, & les transitions qu'il fait de l'épisode à l'action principale, sont toujours fentir l'unité du dessein. Dans les six prémiers livres où Télémaque parle & fait le récit de ses avantures à Calypso, ce long épisode, à l'imitation de celui de Didon, est raconté avec tant d'art, que l'unité de l'action principale est demeurée parfaite. Le lecteur y est en suspens, & sent des le commencement, que le féjour de ce héros dans cette isle, & ce qui s'y passe, n'est qu'un obstacle qu'il faut surmonter. Dans le XIII, & XIV livre, où Mentor instruit Idoménée. Télémaque n'est pas présent; il est à l'armée: mais c'est Mentor, un des principaux personnages du poëme, qui fait tout en vûe de Télémaque, & pour l'instruire après son retour du camp. C'est encore un grand art dans notre auteur, de faire entrer dans son poëme des épisodes qui ne sont pas des suites de sa fable principale, sans rompre ni l'unité, ni la continuité de l'action. Ces épisodes y trouvent place, non seulement comme des instructions importantes pour un jeune prince, (ce qui est le grand dessein du poète) mais parce qu'il les fait raconter à son héros dans le tems d'une inaction, pour en remplir le vuide. C'est ainsi qu'Adoam instruit Télémaque des mœurs & des loix de la Bétique, pendant le calme d'une navigation; & Philoctéte lui raconte ses malheurs, tandis que ce jeune prince est au camp des alliez, en attendant le jour du combat.

L'action épique doit être entiere. Cette L'Action intégrité suppose trois choses: la cause, doit être enle nœud, & le dénouement.

La cause de l'action doit être digne du héros, & conforme à son caractere. Tel est le dessein du Télémaque. Nous l'avons déja vu.

Le nœud doit être naturel, & tiré du Du Nœud.

fond de l'action Dans l'Odyssée, c'est Neptune qui le forme. Dans l'Eneïde, c'est la colére de Junon. Dans le Télémaque, c'est la haine de Vénus. Le nœud de l'Odyssée est naturel, parce que naturellement il n'y a point d'obstacle qui soit plus à craindre pour ceux qui vont sur mer, que la mer même (a). L'opposition de Junon dans l'Eneïde, comme ennemie des Troyens, est une belle siction. Mais la haine de Vénus contre un jeune prince qui méprise la volupté par amour de la vertu, & dompte ses passions par le secours de la sagesse, est une fable tirée de la na-

Le dénouement doit être aussi naturel Le Dénoueque le nœud. Dans l'Odyssée, Ulysse ment. arrive parmi les Phéaciens, leur raconte ses avantures; & ces insulaires, amateurs du merveilleux & charmez de ses récits, sui fournissent un vaisseau pour retourner chez lui : le dénouement est simple & naturel. Dans l'Eneïde, Turnus est le seul obstacle à l'établissement d'Enée Ce héros, pour é-

ture, qui renferme en même tems une morale sublime.

(a) Voyez le pére Le Bossu, Liv. II. chap. 13.

pargner le sang de ses Troyens, & celui des Latins dont il sera bientôt roi, vuide la querelle par un combat fingulier (a). Ce dénouement est noble. Celui de Télémaque est tout ensemble naturel & grand. Ce jeune héros, pour obéir aux ordres du ciel, surmonte son amour pour Antiope, & son amitié pour Idoménée, qui lui offroit sa Couronne & sa fille. Il facrifie les passions les plus vives, & les plaisirs même les plus innocens, au pur amour de la vertu. Il s'embarque pour Ithaque sur des vaisseaux que lui fournit Idoménée, à qui il avoit rendu tant de fervices. Quand il est près de sa patrie, Minerve le fait relâcher dans une petite isle déserte, où elle se découvre Après l'avoir accompagné à fon insçu au travers des mers orageuses, des terres inconnues, des guerres fanglantes, & de tous les maux qui peuvent éprouver le cœur de l'homme, la sagesse le conduit enfin dans un lieu solitaire. C'est-là qu'elle lui parle, qu'elle lui annonce la fin de ses travaux, & sa destinée heureuse; puis elle le quitte. Si tôt qu'il va rentrer dans le bonheur & le repos, la divinité s'éloigne, le merveilleux cesse, l'action héroique finit. C'est dans la fouffrance que l'homme se montre héros, & qu'il a besoin d'un appui tout divin. Ce n'est qu'après avoir fouffert, qu'il est capable de marcher seul, de se conduire lui-même, & de gouverner les autres. Dans le poeme du Télémaque, l'observation des plus petites régles de l'art est accompagnée d'une profonde morale.

Qualitez genérales du nœud & du dénouement du poeme épique. Outre le nœud & le dénouement général de l'action principale, chaque episode a son nœud & son dénouement propre; ils doivent avoir toutes les mêmes conditions. Dans l'épopée, on ne cherche point les intrigues surprenantes des Romans modernes: la surprise seule ne produit qu'une

passion très imparsaite & passagére. Le sublime est d'imiter la simple nature, préparer les événemens d'une manière si délicate qu'on ne les prévoye pas, les conduire avec tant d'art que tout paroisse naturel. On n'est point inquiet, suspendu, détourné du but principal de la poesse héroique, qui est l'instruction, pour

⁽a) Voyez le pere Le Boffu, Liv. II, chap. 13.

s'occuper d'un dénouement fabuleux, & d'une intrigue imaginaire: cela est bon, quand le seul dessein est d'amuser. Mais dans un poeme épique, qui est une espéce de philosophie morale, ces intrigues sont des jeux d'esprit au dessous de sa gravité & de sa noblesse.

Si l'auteur du Télémaque a évité les intrigues des Romans modernes, il ne s'est pas jetté non plus dans le merveilleux que quelques-uns reprochent aux anciens; il ne fait ni parler des chevaux, ni marcher des trépieds, ni travailler des statues. Ce n'est pas que ce merveilleux choque la raison, quand on suppose qu'il est l'esset d'une puissance divine qui peut

dans leurs poemes, non seulement pour éxécuter par leur entremise de grands événemens, & unir la vraisemblance & le mer-

L'action doit être merveilleuse.

veilleux; mais pour apprendre aux hommes, que les plus vaillans & les plus fages ne peuvent rien sans le secours des Dieux. Dans notre poeme, Minerve conduit sans cesse Télémaque. poete rend tout possible à fon héros, & fait sentir que fans la sagesse divine, l'homme ne peut rien. Ce n'est pas là tout son art. Le sublime est d'avoir caché la déesse sous une forme humaine. C'est non seulement le vraisemblable, mais le naturel qui s'unit ici au merveilleux. Tout est divin, & tout paroît humain. Ce n'est pas encore tout: si Télémaque avoit su qu'il étoit conduit par une divinité, son merite n'auroit pas été fi grand, il en auroit été trop soutenu. Les héros d'Homére savent presque toujours ce que les immortels font pour eux. Notre poëte, en dérobant à fon héros le merveilleux de la fiction, exerce sa vertu & son courage.

Quoique l'action doive être vraisemblable, il n'est pas nécessaire qu'elle soit vraye. C'est que le but du poeme épique n'est pas de faire l'éloge ou la critique d'aucun homme en particulier, mais d'instruiré & de plaire par le récit d'une action qui l'aisse le poète en liberté de seindre des caractères, des personnages & des épisodes à son gré, propres à la morale qu'il veut insinuer.

La vérité de l'action n'est pas contraire au poëme épique, pourvu qu'elle n'empêche point la variété des caractères, la beauté des descriptions, l'enthousiasme, le feu, l'invention & les autres parties de la poësse : & pourvu que le héros soit fait pour l'action, & non pas l'action pour le héros. On peut faire un poëme épique d'une action véritable, comme d'une action fabuleuse.

La proximité des tems ne doit pas gêner un poète dans le choix de son sujet, pourvu qu'il y supplée par la distance des lieux, ou par des évenemens probables & naturels, dont le détail a pu échapper aux historiens, & qu'on suppose ne pouvoir être connus que des personnages qui agissent. C'est ainsi qu'on peut faire un poème épique & une sable excellente d'une action de Henri IV, ou de Montezuma, parce que l'essentiel de l'action épique, comme dit le père le Bossu, n'est pas qu'elle soit vraye ou fausse, mais qu'elle soit morale & qu'elle signifie des véritez importantes.

De la durée du poeme épique est plus longue que celle de la tragédie. Dans l'un, on raconte le triomphe successif de la vertu qui surmonte tout : dans l'autre,

la vertu qui furmonte tout : dans l'autre, on montre les maux inopinez que caufent les passions. L'action de l'un doit avoir par consequent une plus grande étendue que celle de l'autre. L'Epopée peut renfermer les actions de plusieurs années; mais, selon les critiques, le tems de l'action principale depuis l'endroit où le poete commence sa narration, ne peut être plus long qu'une année, comme le tems d'une action tragique doit être au plus d'un jour. Aristote & Horace n'en disent rien pourtant. Homére & Virgile n'ont observé aucune régle fixe là-dessus. L'action de l'Iliade toute entiére se passe en cinquante jours. Celle de l'Odyssée, depuis l'endroit où le poete commence sa narration, n'est que d'environ deux mois. Celle de l'Eneide est d'un an. Une seule campagne fussit à Télémaque, depuis qu'il sort de l'isse de Calypso, jusqu'à son retour en Ithaque. Notre poète a choisi le milieu, entre l'impétuosité & la véhémence avec laquelle le poete Grec court vers sa fin, & la démarche majestueuse & mesurée du poète Latin, qui paroit quelquefois lent, & semble trop allonger sa narration.

De la narration épique.

(a) Quand l'action du poëme épique est longue & n'est pas continue, le poëte divise sa fable en deux parties; l'une où

le héros parle, & raconte ses avantures passées; l'autre où le poëte seul fait le récit de ce qui arrive enfuite à son héros. C'est ainsi qu'Homére ne commence fa narration qu'après qu'Ulysse est parti de l'isle d'Ogygie; & Virgile la sienne, qu'après qu'Enée est arrivé à Carthage. L'auteur du Télémaque a parfaitement imité ces deux grands modéles. Il divise son action, comme eux, en deux parties. La principale contient ce qu'il raconte, & elle commence où Télémaque finit le récit de ses avantures à Calypso. prend peu de matière, mais il la traite amplement : dix-huit livres y font employez. L'autre partie est beaucoup plus ample pour le nombre des incidens, & pour le tems; mais elle est beaucoup plus resserrée pour les circonstances: elle ne contient que les fix prémiers livres. Par cette division de ce que notre poète raconte, & de ce qu'il fait raconter à Télémaque, il rappelle toute la vie du héros, il en rafsemble tous les événemens, fans blesser l'unité de l'action principale, & fans donner une trop grande durée à son poeme. Il joint ensemble la variété & la continuité des avantures: tout est mouvement, tout est action dans son poeme. On ne voit jamais ses perfonnages oififs, ni fon héros disparoître.

II. DE LA MORALE.

On peut recommander la vertu par les éxemples & par les instructions, par les mœurs & par les préceptes. C'est ici où notre auteur surpasse de beaucoup tous les

autres poëtes.

On doit à Homére la riche invention I. Des d'avoir personnalisé les attributs divins, mœurs. les passions humaines, & les causes physiques; source séconde de belles sictions, qui animent & vivisient tout dans la poësse. Mais sa réligion se réduit à un tissu de fables, qui ne nous représentent la divinité que sous des images peu propres à la faire aimer & respecter.

L'on fait le goût qu'avoit toute l'antiquité facrée & profane, Grecque & Barbare, pour les paraboles & les allégories. Les Grecs tiroient leur mythologie de l'Egypte. Or les caractéres hiéroglyphiques étoient chez les Egyptiens la principale, pour ne pas dire la

plus

plus ancienne maniére d'écrire. Ces hiéroglyphes étoient des figures d'hommes, d'oiseaux, d'animaux, de reptiles, & des diverses productions de la nature, qui désignoient, comme des emblemes, les attributs divins & les qualitez des esprits. Ce stile symbolique étoit sondé sur une tres ancienne opinion, que l'univers n'est qu'un tableau représentatif des perfections divines; que le monde visible n'est qu'une copie imparfaite du monde invisible; & qu'il y a par conséquent une analogie cachée entre l'original & les portraits, entre les êtres spirituels & corporels,

entre les propriétez des uns & celles des autres.

Cette manière de peindre la parole, & de donner du corps aux pensées, fut la véritable source de la mythologie & de toutes les fictions poetiques: mais dans la succession des tems, sur-tout lors qu'on traduisit le hiéroglyphique en stile alphabétique & vulgaire, les hommes ayant oublié le sens primitif de ces symboles, tombérent dans l'idolatrie la plus grossière. Les poetes dégradérent tout en se livrant à leur imagination. Par le goût du merveilleux, ils firent de la théologie & des traditions anciennes un véritable chaos, & un melange monstrueux de fictions & de toutes les pasfions humaines. Les historiens & les philosophes des fiécles postérieurs, comme Hérodote, Diodore de Sicile, Lucien, Pline, Ciceron, qui ne femontoient pas jusqu'à l'idée de cette théologie allégorique, prenoient tout au pied de la lettre, & se moquoient également des mystéres de leur religion & de la fable. Mais quand on consulte chez les Perses, les Phéniciens, les Grecs & les Romains, ceux qui nous ont laissé quelques fragmens imparfaits de l'ancienne théologie, comme Sanchoniaton & Zoroastre, Eusébe, Philon & Manethon, Apulée, Damascius, Horus Appollon, Origéne, St. Clement d'Alexandrie, ils nous enseignent tous que ces caractéres hiéroglyphiques & fymboliques défignoient les mystères du monde invisible, les dogmes de la plus profonde théologie, le ciel & les vi-Sages des Dieux.

La fable Phrygienne inventée par Esope, ou selon quelques uns par Socrate même, nous annonce d'abord qu'il ne faut pas s'attacher à la lettre, puisque

les acteurs qu'on fait parler & raisonner, sont des animaux privez de parole & de raison: pourquoi ne s'attacher qu'à la lettre, dans la fable Egyptienne & dans la mythologie d'Homére? La fable Phrygienne exalte la nature de la brute, en lui donnant de l'efprit & des vertus. La fable Egyptienne paroit à la vérité dégrader la nature divine, en lui donnant du corps & des passions. Mais on ne sauroit lire Homére avec attention, sans être convaincu que l'auteur étoit pénétré de plusieurs grandes véritez, qui sont diametralement opposées à la religion insensée que la lettre de sa fiction nous presente. Ce poète établit pour principe dans plusieurs endroits de ses poemes, (a) que c'est une folie de croire que les Dieux ressemblent aux hommes, & qu'ils passent avec inconstance d'une passion à une autre; (b) que tout ce que les Dieux possédent est éternel, & tout ce que nous avons passe & se détruit; (c) que l'état des ombres après la mort est un état de punition, de fouffrances & d'expiation; mais que l'ame des héros ne s'arrête point dans les enfers; qu'elle s'envole vers les astres & qu'elle est affise à la table des Dieux, où elle jouit d'une immortalité heureuse; qu'il y a un commerce continuel entre les hommes & les habitans du monde invisible; que sans la divinité, les mortels ne reuvent rien; (d) que la vraye vertue est une force divine qui descend du ciel, qui transforme les hommes les plus brutaux, les plus cruels & les plus passionnez, & qui les rend humains, tendres & compatissans. Quand je vois ces véritez sublimes dans Homére, inculquées, détaillées, infinuées par mille éxemples différens & par mille images variées, je ne faurois croire. qu'il faille entendre ce poëte à la lettre dans d'autres endroits, où il paroît attribuer à la divinité suprême, des préjugez, des passions & des crimes.

Je sai que plusieurs modernes, à l'imitation de Pythagore & de Platon, ont condamné Homére d'avoir ravalé ainsi la nature divine, & ont déclamé avec beaucoup d'esprit & de force contre l'absurdité qu'il y a de représenter les mystères de la théologie

par

⁽a) Odyff. Liv. 3.
(d) Iliad. Liv. 24.

⁽b) Ibid. Liv. 4.

par des actions impies attribuées aux puissances célestes, & d'enseigner la morale par des allégories dont la lettre ne montre que le vice. Mais, sans blesser les égards qu'on doit avoir pour le jugement & le goût de ces critiques, ne peut-on pas leur représenter avec respect, que cette colére contre le goût allégorique de l'antiquité, peut être portée trop loin?

Au reste, je ne prétends pas justifier Homére dans le sens outré de ses aveugles admirateurs; il vivoit dans un tems où les anciennes traditions sur la théologie orientale commençoient déja à être oubliées. Nos modernes ont donc quelque sorte de raison, de ne pas faire grand cas de la théologie d'Homére; & ceux qui veulent le justifier tout-à-fait sous prétexte d'une allégorie perpétuelle, montrent qu'ils ne connoissent point assez l'esprit de ces véritables anciens, en comparison de qui, le chantre d'Ilion n'est lui-

même qu'un moderne.

Sans continuer plus long tems cette discussion, on le contentera de remarquer que l'auteur du Télémaque, en imitant ce qu'il y a de beau dans les fables du poète Grec, a évité deux grands défauts qu'on lui impute. Il personnalise comme lui les attributs divins, & en fait des divinitez subalternes; mais il ne les fait jamais paroître qu'en des occasions qui méritent leur présence. Il ne les fait jamais parler ni agir, que d'une manière digne d'elles. Il unit avec art la toësie d'Homère & la philosophie de Pythagore. Il ne dit rien que ce que les payens auroient pu dire ; & cependent il a mis dans leurs bouches ce qu'il y a de plus sublime dans la morale chretienne, & a montré par-la que cette morale est écrite en caractères inessaçables dans le cœur de l'homme, & qu'il les y découvriroit infailliblement, s'il suivoit la voix de la pure & fimple raison, pour se livrer totalement à cette vérité souveraine & universelle qui éclaire tous les esprits, comme le soleil éclaire tous les corps, & sans laquelle toute raison particulière n'est que ténébres & égarement.

Les idees que notre poète nous donne de la divinité, font non seulement dignes d'elle, mais infiniment aimables pour l'homme. Tout inspire la con sance & l'amour; une piété douce, une adorationnoble & libre, due à la perfection absolue de l'être infini; & non pas un culte superstitieux, sombre & servile, qui saist & abat le cœur, lorsqu'on considére Dieu seulement comme un puissant législateur qui punit avec rigueur le violement de ses loix.

Il nous représente Dieu comme amateur Ses idées de des hommes, mais dont l'amour & la bonté la divinité.

pour nous ne sont pas abandonnez aux décrets aveugles d'une destinée fatale, ni méritez par les pompeuses apparences d'un culte extérieur, ni sujets aux caprices bizarres des divinitez payennes; mais toujours réglez par la loi immuable de la sagesse, qui ne peut qu'aimer la vertu & traiter les hommes, non selon le nombre des animaux qu'ils immolent, mais des passions qu'ils facrissent.

On peut justifier plus aisément les ca- Des mœurs

ractéres qu'Homére donne à ses héros, que ceux qu'il donne à ses Dieux. It est certain qu'il peint les hommes avec simplicité, force, variété & passion. L'ignorance où nous sommes des coutumes d'un pays, des cérémonies de sa religion, du génie de sa langue; le désaut qu'ont la plupart des hommes, de juger de tout par le goût de leur sécles & leur nation; l'amour du faste & de la fausse magnisicence, qui a gaté la nature pure & primitive; toutes ces choses peuvent nous tromper, & nous dégoûter mal à propos de ce qui étoit le plus estimé dans l'ancienne Gréce.

Il y a, selon Aristote, deux sortes d'Epopée, l'une pathitique, l'autre morale, l'une, où les grandes paffions regnent; l'autre, où les grandes vertus triomphent. L'Isade & l'Odyssée donnent des éxemples de ces deux espéces. Dans l'une, Achille est représenté naturellement avec tous ses désauts; tantêt comme emporté, jusqu'à ne conserver aucune dignité dans sa colère; tantêt comme furieux, jusqu'à sacrisser sa patrie à son ressentiment. Quoique le héros de l'Odyssée soit plus régulier que le jeune Achille bouillant & impétueux, cependant le sage Ulysse est souvent faux & trompeur. C'est que le poète peint les hommes avec simplicité, & selon ce qu'ils sont d'ordinaire. La valeur se trouve souvent alliée

EVIII DISCOURS SUR

avec une violence furieuse & brutale. La politique est presque toujours jointe avec le mensonge & la dissimulation. Peindre d'après nature, c'est peindre comme Homére.

Sans vouloir critiquer les vûes différentes de l'Iliade & de l'Odyssée, il suffit d'avoir remarqué en passant leurs différentes beautez, pour faire admirer l'art avec lequel notre auteur réunit dans son poeme ces deux fortes d'Epopées, la pathétique, & la morale. On voit un mêlange & un contraîte admirable de vertus & de passions, dans ce merveilleux tableau Il n'offre rien de trop grand; mais il nous représente également l'excellence & la bassesse de l'homme. Il est dangereux de nous montrer l'une sans l'autre, & rien n'est plus utile que de nous faire voir les deux ensemble; car la justice & la vertu parfaites demandent qu'on s'estime & se méprise, qu'on s'aime & se haisse. Notre poëte n'élève pas Télémaque au-dessus de l'humanité : il le fait tomber dans des foiblesses qui font compatibles avec un amour fincére de la vertu; & ses foiblesses servent à le corriger, en lui inspirant la défiance de soi-même, & de ses propres forces. Il ne rend pas son imitation impossible, en lui donnant une perfection sans tache: mais il excite notre émulation en nous mettant devant les yeux l'exemple d'un jeune homme, qui, avec les mêmes imperfections que chacun sent en soi, fait les actions les plus nobles & les plus vertueuses. Il a uni enfemble dans le caractère de son héros, le courage d'Achille, la prudence d'Ulysse, & le naturel tendre d'Enée. Télémaque est colére comme le prémier, sans être brutal; politique comme le second sans être sourbe; sensible comme le troisième, sans être voluptueux.

J'avoue qu'on trouve une grande variété dans les caractères d'Homére. Le courage d'Achille, & ce-lui d'Hector; la valeur de Dioméde, & celle d'Ajax; la prudence de Nestor, & celle d'Ulysse; l'amour d'Héléne, & celui de Brises; la sidélité d'Andromaque, & celle de Pénélope, ne se ressemblent point. On trouve un jugement & une sinesse admirables dans les caractères du poète Grec. Mais que ne trouve-t-on pas en ce genre dans le Télémaque, dans

les caractères si variez & toujours si bien soutenus de Sésoftris & de Pygmalion, d'Idoménée & d'Adraste, de Protéfilas & de Philoclès, de Calypso & d'Antiope, de Télémaque & de Boccoris? J'ose dire même qu'il se trouve dans ce poeme salutaire, non seulement une variété de nuances des mêmes vertus & des mêmes passions, mais une telle diversité de caractéres opposez, qu'on rencontre dans cet ouvrage l'anatomie entière de l'esprit & du cœur humain : c'est que l'auteur connoissoit l'homme & les hommes. Il avoit étudié l'un au-dedans de lui-même, & les autres au milieu d'une florissante cour. Il partageoit la vie entre la solitude & la société; il vivoit dans une attention continuelle à la vérité qui nous instruit audedans, & ne fortoit de là que pour étudier les caracteres, afin de guérir les passions des uns, ou de perfectionner les vertus des autres. Il favoit s'accommoder à tous pour les approfondir tous, & prendre toutes fortes de formes fans changer jamais son caractere essentiel.

Une autre manière d'instruire, c'est par les préceptes. L'auteur du Télémaque joint ensemble les grandes instructions avec les éxemples héroïques, la morale 2. Des préceptes & des instructions morales.

d'Homére avec les mœurs de Virgile. Sa morale a cependant trois qualitez, qui ne se trouvent au même degré dans aucun des anciens, soit poètes, soit philosophes. Elle est sublime dans ses principes, noble dans ses protifes animes selle dans selle

ses motifs, universelle dans ses usages.

1°. Sublime dans ses principes. Elle vient d'une prosonde connoissance de l'homme: on l'introduit dans son propre sonds; on lui dévelope les ressorts secrets de ses passions, les replis cachez de son amour-propre, la différence des vertus fausses d'avec les solides. De la connois-

Qualitez de la morale du Télémaque. 1°. Elle est fublime dans ses principes.

fance de l'homme, on remonte à celle de Dieu même. L'on fait sentir par-tout, que l'être infini agit sans cesse en nous pour nous rendre bons & heureux; Qu'il est la source immédiate de toutes nos lumières, & de toutes nos vertus; Que nous ne tenons pas moins de lui la raison, que la vie; Que sa vérité souveraine

doit

doit être notre unique lumiére, & sa volonté fuprême regler tous nos amours; Que faute de confulter cette sagesse universelle & immuable, l'homme ne voit que des fantômes séduisans; faute de l'éconter, il n'entend que le bruit confus de ses passions; Que les solides vertus ne nous viennent que comme quelque chose d'étranger qui est mis en nous; qu'elles ne sont pas les effets de nos propres efforts, mais l'ouvrage d'une puissance supérieure à l'homme, qui agit en nous quand nous n'y mettons point d'obstacle, & dont nous ne diffinguons pas toujours l'action, à cause de sa délicatesse. L'on nous montre enfin, que sans cette puissance prémiére & souveraine, qui élève l'homme au dessus de lui-même, les vertus les plus brillantes ne sont que des raffinemens d'un amourpropre, qui se renferme en soi-même, se rend sa divinité, & devient en même tems & l'idolatre & l'idole. Rien n'est plus admirable que le portrait de ce philosophe que Télémaque voit aux enfers, & dont tout le crime etoit d'avoir été amoureux de sa propre vertu.

C'est ainsi que la morale de notre auteur tend à nous faire oublier nous-mêmes, pour tout rapporter à l'étre souverain, & nous en rendre les adorateurs; comme le but de sa politique est de nous faire préférer le bien public au bien particulier, & de nous faire aimer le genre humain. On fait les systèmes de Machiavel, d'Hobbes, & de deux auteurs plus modérez, Puffendorff, & Grotius. Les deux prémiers établiffent pour seules maximes dans l'ait de gouverner, la finesse, les artifices, les stratagémes, le despotisme, l'injustice & irreligion. Les deux derniers auteurs ne fondent leur po itique que sur des maximes de gouvernement, qui même n' galent ni celles de la république de Platon, ni celles des offices de Cicéron. Il est vrai que ces deux Ecrivains modernes ont travaillé dans le dessein d'être utiles à la société, & qu'ils ont rapporté presque tout au bonheur de l'homme considéré selon le civil. Mais l'auteur du Télémaque est original, en ce qu'il a uni la politique la plus parfaite avec les idées de la vertu la plus confommée. Le grand principe sur lequel tout roule, est que le monde entier n'est qu'une même république fu-

n-ne

me

ou-

me

les

ais

ui

le,

ue

ve

us.

T-

i-

i-

e

12.

à

r

e:

cont Dieu est le pere commun, & chaque peuple comme une grande famille. De cette belle & lumineuse idée naissent ce que les politiques appellent les loix de nature, & des nations, équitables, genéreuses, pleines d'humanité. On ne regarde plus chaque pays comme indépendant des autres; mais le genre humain comme un tout indivisible. On ne se borne plus à l'amour de sa patrie; le cœur s'étend, devient immense, & par une amitie universelle embrasse tous les hommes. De-là naissent l'amour des étrangers, la confiance mutuelle entre les nations voifines, la bonne foi, la justice, & la paix parmi les princes de l'univers comme entre les particuliers de chaque état. Notre auteur nous montre encore, que la gloire de la royauté est de gouverner les hommes pour les rendre bons & heureux : que l'autorité du prince n'est jamais mieux affermie, que lorsqu'elle est appuyée sur l'amour des peuples; & que la véritable richesse de l'état consiste à retrancher tous les faux besoins de la vie, pour se contenter du nécessaire, & des plaisirs simples & innocens. Par-là, il fait voir que la vertu contribue non seulement à préparer l'homme pour une félicité future, mais qu'elle rend la fociété actuellement heureuse dans cette vie, autant qu'elle le peut être.

2°. La morale du Télémaque est noble dans ses motifs. Son grand principe est, qu'il faut présérer l'amour du beau, à l'amour du plaisir, comme disent Socrate & Platon: l'honnéte à l'agréable, selon l'expression de Cicéron. Voilà la source des

2°. La Morale du Télémaque est noble dans ses motifs.

fentimens nobles, de la grandeur d'ame, & de toutes les vertus héroïques. C'est par ces idées pures & élevées, qu'il détruit d'une manière infiniment plus touchante que par la dispute, la fausse philosophie de ceux qui font du plaisir le seul ressort du cœur bumain. Notre poëte montre par la belle morale qu'il met dans la bouche de ses héros, & les actions généreuses qu'il leur fait faire, ce que peut l'amour pur de la vertu sur un cœur noble. Je sai que cette vertu héroïque passe parmi les ames vulgaires pour un fantome, & que les gens d'imagination se sont déchainez contre

contre cette vérité sublime & solide par plusieurs pointes d'esprit frivoles & méprisables. C'est que ne trouvant rien au dedans d'eux qui soit comparable à ces grands sentimens, ils concluent que l'humanité en est incapable. Ce sont des nains, qui jugent de la sorce des géants par la leur. Les esprits qui rampent sans cesse dans les bornes de l'amour-propre, ne comprendront jamais le pouvoir & l'étendue d'une vertu qui éléve l'homme au dessus de lui-même. Quelques philosophes, qui ont fait d'ailleurs de belles découvertes dans la philosophie, se sont laissez entraîner par leurs préjugez, jusqu'à ne point distinguer assez entre l'amour de l'ordre, & l'amour du plaisir, & à nier que la volonté puisse être remuée aussi fortement par la vue claire de la vérité que par le goût naturel du plaisir.

On ne peut lire attentivement Télémaque, sans revenir de ces préjugez. L'on y voit les sentimens généreux d'une ame noble qui ne conçoit rien que de grand; d'un cœur désintéressé qui s'oublie sans cesse; d'un philosophe qui ne se borne ni à soi, ni à sa nation, ni à rien de particulier; mais qui rapporte tout au bien commun du genre humain, & tout le genre

humain à l'être suprême.

3°. La morale du Télémaque est universelle dans ses usa3°. La morale du Télémaque est universelle dans ses usages, étendue, féconde, proportionée à tous les tems, à toutes les nations, & à toutes les conditions. On y apprend les devoirs d'un prince, qui est tout ensemble, roi, guerrier, philosophe,

& legislateur. On y voit l'art de conduire des nations différentes, la manière de conserver la paix au dehors avec ses voisins, & cependant d'avoir toujours au-dedans du royaume une jeunesse aguerrie prête à le defendre; d'enricher ses états, sans tomber dans le luxe; de trouver le milieu entre les excès d'un pouvoir despotique, & les desordres de l'anarchie. On y donne des préceptes pour l'agriculture, pour le commerce, pour les arts, pour la police, pour l'éducation des enfans. Notre auteur fait entrer dans son poème non seulement les vertus héroiques & royales, mais celles qui sont propres à toutes sortes de conditions. En formant le cœur de son prince, il n'instruit pas moins chaque particulier de ses devoirs.

LE POEME EPIQUE, XXIII

L'Iliade a pour but de montrer les funestes suites de la désunion parmi les chess d'une armée. L'Odyssée nous fait voir ce que peut dans un roi la prudence jointe avec la valeur. Dans l'Eneïde on despeint les actions d'un héros pieux & vaillant. Mais toutes ces vertus particulières ne sont pas le bonheur du genre humain. Télémaque va bien au-delà de tous ces plans, par la grandeur, le nombre & l'étendue de ses vûes morales; de sorte qu'on peut dire avec le philosophe critique d'Homére: * Le don le plus utile que les muses ayent sait aux hommes, c'est le Télémaque; ear si le bonheur du genre humain pouvoit naître d'un poème, il naîtroit de celui-là.

DE LA POESIE.

C'est une belle remarque du chevalier Temple, que la poësse doit réunir, ce que la musique, la peinture, & l'éloquence ont de force & de beauté. Mais comme la poësse ne différe de l'éloquence, qu'en ce qu'elle peint avec enthousiasme; on aime mieux dire que la poësse emprunte son harmonie de la musique, sa passion de la peinture, sa force & sa justesse de la philosophie.

Le stile du Télémaque est poli, net, coulant, magnisique; il a toute la richesse d'Homére, sans avoir son abondance de paroles. Il ne tombe jamais dans les redites; quand il parle des mêmes choses, il ne rappelle point les mêmes images. Toutes ses périodes remplissent l'oreille par leur nombre & leur cadence; rien ne choque, point de mots durs, point de termes abstraîts, ni de tours affectez. Il ne parle jamais pour parler, ni simplement pour plaire: toutes ses paroles sont penser, & toutes ses pensées tendent à nous rendre bons.

Les images de notre poète font aussi parfaites, que son stile est harmonieux. Peindre, c'est non seulement décrire les choses, mais en représenter les circonstances, d'une manière si vive & si touchante, qu'on s'imagine les voir L'auteur du Téchante.

chante, qu'on s'imagine les voir. L'auteur du Télémaque peint les passions avec art : il avoit étudié le

cœur

L' Abbé Terrosson Diss. sur l'ILIADE.

KXIV DISCOURS SUR

eœur de l'homme, & en connoissoit tous les ressorts. En lisant son poeme, on ne voit plus que ce qu'il fait voir : on n'entend plus que ceux qu'il fait parler : il échausse, il remue, il entraîne : on sent toutes les passions qu'il décrit.

Des comparaisons & deferiptions du Télémaque. Les poëtes se servent ordinairement de deux sortes de peintures, les comparaisons & les descriptions. Les comparaisons du Télémaque sont justes & nobles. L'au-

teur n'élève pas trop l'esprit au-dessus de son sujet par des métaphores outrées; il ne l'embarrasse pas non plus par une trop grande foule d'images. Il a imité tout ce qu'il y a de grande & de beau dans les descriptions des anciens, les combats, les jeux, les naufrages, les facrifices, &c. fans s'étendre sur les minuties qui font languir la narration, sans rabaisser la majesté du poeme épique par la description des choses basses & au-dessus de la dignité de l'ouvrage. Il descend quelquesois dans le détail: mais il ne dit rien qui ne mérite attention, & qui ne contribue à l'idée qu'il veut donner. Il suit la nature dans toutes ses variétez. Il favoit bien que tout discours doit avoir ses inégalitez ; tantôt sublime, sans être guindé ; tantôt naïf, sans être bas. C'est un faux gout, de vouloir toujours embellir. Ses descriptions sont magnifiques, mais naturelles, fimples, & cependant agréables. Il peint nonseulement d'après nature, mais ses tableaux sont toujours aimables. Il unit ensemble la vérité du dessein, & la beauté du coloris; la vivacité d'Homère, & la nob'esse de Virgile. Ce n'est pas tout: les descriptions de ce poeme tont non seulement destinées à plaire, mais elles sont toutes instructives. Si l'auteur parle de la vie pastorale, c'est pour recommander l'aimable simplicité des mœurs. S'il décrit des jeux & des combats, ce n'est pas seulement pour célébrer les funerailles d'un ami ou d'un pere, c'est pour choisir un roi qui surpasse tous les autres par la force de l'esprit & du corps, & qui soit également capable de soutenir les fatigues de l'un & de l'autre. S'il nous représente les horreurs d'un naufrage, c'est pour inspirer à son héros la fermeté de cœur, & l'abandon aux dieux, dans les plus grand périls. Je pourrois parcourir toutes ces descriptions, & y trouver de

de semblables beautez. Je me contenterai de remarquer, que dans cette nouvelle édition, la sculpture de la redoutable Egide que Minerve envoya à Télémaque, est pleine d'art, & renferme cette morale sublime: Que le bouclier d'un prince & le soutien d'un état sont les bonnes mœurs, les sciences, & l'agriculture: Qu'un roi armé par la sagesse cherche toujours la paix, & trouve des ressources técondes contre tous les maux de la guerre, dans un peuple instruit & laborieux, dont l'esprit & le corps sont également accoutumez au travail.

La poesse tire sa force & sa justesse de la philosophie. Dans le Télémaque, on voit par-tout une imagination riche, vive, agréable; & néanmoins un esprit juste &

Philosophie du Télémaque.

profond. Ces deux qualitez se rencontrent rarement dans un auteur. Il saut que l'ame soit dans un mouvement presque continuel, pour inventer, pour passionner, pour imiter; & en même tems dans une tranquillité parsaite, pour juger en produisant, & choisir, entre mille pensées qui se présentent, celle qui convient. Il saut que l'imagination soussire une espèce de transport & d'enthousiasme; pendant que l'esprit, paisible dans son empire, la retient & la tourne où il veut. Sans cette passion qui anime tout, les discours deviennent froids, languissans, abstraits, historiques. Sans ce jugement qui régle tout, ils sont sans justesse & sans vraye beauté.

Le feu d'Homére, sur-tout dans l'Iliade, est impétueux & ardent comme un tourbillon de slâme, qui embrase tout. Le feu de Virgile a plus de clarté que de chaleur, il luit toujours uniment & également. Celui du Télémaque échausse & éclaire Comparaison de la poësie du Télémaque avec Homére & Virgile.

tout ensemble, selon qu'il faut persuader, ou passionner. Quand cette slame éclaire, elle sait sentir une douce chaleur, qui n'incommode point. Tels sont les discours de Mentor sur la politique, & de Télémaque sur le sens des loix de Minos, &c. Ces idées pures remplissent l'esprit de leur paisible lumière. Là l'enthousiasme & le seu poëtique seroient nuisibles, comme les rayons trop ardens du soleil qui éblouïssent. Quand il n'est plus question de raisonner, mais d'agir; quand on

a vu clairement la vérité, quand les réflexions ne viennent que d'irrésolution, alors le poete excite un seu & une passion qui détermine, & qui emporte une ame affoiblie, qui n'a pas le courage de se rendre à la vérité. L'Episode des amours de Télémaque dans l'isse de Ca-

lypso, est plein de ce feu.

Ce mêlange de lumière & d'ardeur distingue notre poëte d'Homére & de Virgile. L'enthousiasme du prémier lui fait quelquefois oublier l'art, négliger l'ordre, & passer les bornes de la nature. C'étoit la force & l'essor de son grand génie qui l'entraînoit malgré lui. La pompeuse magnificence, le jugement & la conduite de Virgile dégénérent quelquefois en une régularité trop compassée, où il semble plutôt historien que poëte. Ce dernier plaît beaucoup plus aux poëtes philosophes & modernes que le prémier. N'est-ce pas qu'ils fentent qu'on peut imiter plus facilement, par art, le grand jugement du poëte Latin, que le beau feu du poëte Grec, que la nature seule peut donner?

Notre auteur doit plaire à toutes fortes de poëtes, tant à ceux qui sont philosophes, qu'à ceux qui n'admirent que l'enthousiasme. Il a uni les lumières de l'esprit avec les charmes de l'imagination. Il prouve la vérité en philosophe; il fait aimer la vérité prouvée, par les sentimens qu'il éxcite. Tout est solide, vrai, convenable à la persuasion; ni jeux d'esprit, ni pensées brillantes qui n'ont d'autre but que de faire admirer l'auteur. Il a suivi ce grand précepte de Platon, qui dit qu'en écrivant on doit toujours se cacher, disparoître, fe faire oublier, pour ne produire que les véritez qu'on veut persuader, & les passions qu'on veut purifier.

Dans le Télémaque, tout est raison, tout est sentiment. C'est ce qui le rend un poeme de toutes les nations. & de tous les siécles. Tous les étrangers en sont également touchez. Les traductions qu'on en a faites en des langues moins délicates que la langue Françoise, n'effacent point ses beautez originales. La savante apologiste d'Homére nous assure que le poéte Grec perd infiniment par une traduction; qu'il n'est pas possible d'y faire passer la force, la noblesse, & l'ame de sa poesse. Mais on ose dire que le Télémaque conservera toujours en toutes fortes de langues, sa force, sa noblesse,

LE POEME EPIQUE. XXVII

fon ame, & ses beautez essentielles. C'est que l'éxcellence de ce poeme ne consiste pas dans l'arrangement heureux & harmonieux des paroles, ni même dans les agrémens que lui prête l'imagination; mais dans un goût sublime de la vérité, dans des sentimens nobles & elevez, & dans la manière naturelle, délicate, & judicieuse de les traiter. De pareilles beautez sont de toutes les langues, de tous les tems, de tous les pays, & touchent également les bons esprits & les grandes ames, dans tout l'univers.

On a formé plusieurs objections contre le Télémaque. 1°. Qu'il n'est pas en vers.

V.

9

9.

9

.

n

it

23

2

-

d

e

a

e,

ac

Prémière objection contre le Télémaque.

La verfification, selon Aristote, Denys REPONSE. d'Halicarnasse, & Strabon, n'est pas essentielle à l'Epopée. On peut l'écrire en prose, comme on écrit des tragédies fans rimes. On peut faire des vers sans poesse, & être tout poetique sans faire des vers par art: mais il faut naître poëte. Ce qui fait la poësie, n'est pas le nombre fixe & la cadence réglée des syllabes; mais le sentiment qui anime tout, la fiction vive, les figures hardies, la beauté & la variété des images. C'est l'enthousiasme, le seu, l'impétuosité, la force; un je ne sai quoi dans les paroles & les pensées, que la nature seule peut donner. On trouve toutes ces qualitez dans le Télémaque. L'auteur a donc fait ce que Strabon dit de Cadmus, Phérécide, Hécatée : Il a imité parfaitement la poesse, en rompant seulement la mesure; mais il a conserve toutes les autres beautes poetiques.

> Notre age retrouve un Homére Dans ce poeme falutaire, Par la vertu même inventé; Les nymphes de la double cime Ne l'affranchirent de la rime, Qu'en faveur de la vérité (a)

De plus, je ne sai si la gêne des rimes, la régularité scrupuleuse de notre construction Européenne, jointe à ce nombre sixe & mesure de pieds, ne diminueroient pas beaucoup l'essor & la passion de la poesse héroique. Pour bien émouvoir les passions, on doit souvent re-

⁽a) Ode à Mefficurs de l' Académie, par M. de la Motte. Première Ode.

XXVIII DISCOURS SUR

trancher l'ordre & la liaison. Voilà pourquoi les Grecs & les Romains, qui peignoient tout avec vivacité & goût, usoient des inversions de phrases; leurs mots n'avoient point de place fixe, ils les arrangeoient comme ils vouloient. Les langues de l'Europe sont un composé du Latin, & des jargons de toutes les nations barbares qui renversérent l'empire Romain. Ces peuples du nord glaçoient tout, comme leur climat, par une froide régularité de syntaxe. Ils ne comprenoient point cette belle variété de longues & de bréves, qui imite si bien les mouvemens délicats de l'ame. Ils prononçoient tout avec le même froid, & ne connurent d'abord d'autre harmonie dans les paroles, qu'un vain tintement de finales monotones. Quelques Italiens, quelques Espagnols ont tâché d'affranchir leur versification de la gene des rimes. Un poete *Anglois y a reussi merveilleusement, & a commencé même avec succes d'introduire les inversions de phrases dans sa langue. Peut-être que les Francois reprendront un jour cette noble liberté des Grecs & des Romains.

Seconde objection contre le Télémaque. Quelques-uns, par une ignorance groffiére de la noble liberté du poeme épique, ont reproché au Télémaque qu'il est plein d'anachronismes.

L'auteur de ce poeme n'a fait qu'imiter REPONSE. le prince des poëtes Latins, qui ne pouvoit ignorer que Didon † n'étoit pas contemporaine d'Enée. Le Pygmalion du Télémaque frére de cette Didon; Sésostris qu'on dit avoir vêcu vers le même tems, &c. ne sont pas plus des fautes que l'anachronisme de Virgile. Pourquoi condamner un poete de manquer quelquefois à l'ordre des tems, puisque c'est une beauté de manquer quelquefois à l'ordre de la nature? Il ne seroit pas permis de contredire un point d'histoire d'un tems peu éloigné: mais dans l'antiquité reculée dont les annales sont si incertaines & envelopées de tant d'obscuritez, il est permis d'accommoder les traditions anciennes à son sujet. C'est l'idée d'Aristote, consirmée par Horace. Quelques historiens ont écrit que Didon étoit chaste:

* MILTON, & après lui quantité d'autres. D.

[†] Selon la Chronologie du célébre NEWTON, ces deux personages étoient contemporains. D.

LE POEME EPIQUE. XXIX

Troisieme

objection

contre le

Télémaque.

châste; Pénélope impudique; qu'Héléne n'a jamais vu Troye, ni Enée l'Italie. Homére & Virgile n'ont pas fait difficulté de s'écarter de l'histoire, pour rendre leurs fables plus instructives. Pourquoi ne sera-t-il pas permis à l'auteur du Télémaque, pour l'instruction d'un jeune prince, de rassembler les héros de l'antiquité, Télémaque, Sésostris, Nestor, Idoménée, Pygmalion, Adraste, pour unir dans un même tableau les dittérens caractéres des princes bons & mauvais, dont il faloit imiter les vertus, & éviter les vices?

On trouve à redire que l'auteur du Télémaque ait inséré l'histoire des amours de Calypso & d'Eucharis dans son poeme, & plusieurs descriptions semblables, qui pa-

roissent, dit-on, trop passionnées.

ì

t

1-

f-

e,

er

it

e.

1;

C.

r-

de

oit

ns

nri-

nes

0-

oit

e;

on-

La meilleure réponte à cette objection est REPONSE. l'effet qu'avoit produit le Télémaque dans le cœur du prince pour qui il avoit été écrit. Les personnes d'une condition commune n'ont pas le même besoin d'être précautionnées contre les écueils, auxquels l'élévation & l'autorité exposent ceux qui sont destinez à régner. Si notre poete avoit écrit pour un homme qui eut passer sa vie dans l'obscurité, ces descriptions lui auroient été moins nécessaires. Mais pour un jeune prince, au milieu d'une cour où la galanterie passe pour politesse, où chaque objet réveille infailliblement le goût des plaisirs, & où tout ce qui l'environne, n'est occupé qu'à le seduire; pour un tel prince, dis-je, rien n'étoit plus nécessaire que de lui représenter avec cette aimable pudeur cette innocence & cette sagesse qu'on trouve dans le Télémaque, tous les détours seduisans de l'amour infense; que de lui peindre ce vice dans son beau imaginaire, pour lui faire sentir ensuite sa difformité réelle; & que de lui montrer l'abîme dans toute sa profondeur, pour l'empêcher d'y tomber, & l'éloigner même des bords d'un précipice si affreux. C'étoit donc une sagesse digne de notre auteur, de précautionner son élève contre les folles passions de la jeunesse par la fable de Calypso, & de lui donner dans l'histoire d'Antiope l'exemple d'un amour chaste & légitime. En nous représentant ainsi cet e passion, tantôt comme une soiblesse indigne d'un grand cœur, tantôt comme une vertu digne d'un

d'un héros, il nous montre que l'amour n'est pas audessous de la majesté de l'Epopée; & réunit par-là dans son poeme les passions tendres des Romans modernes, avec les vertus héroiques de la poesse ancienne.

Quelques-uns croyent que l'auteur du Quatrieme Télémaque épuise trop son sujet, par l'aobjection contre le bondance & la richesse de son génie. Télémaque. dit tout, & ne laisse rien à penser aux autres. Comme Homére, il met la nature toute entière devant les yeux. On aime mieux un auteur qui comme Horace renserme un grand sens en peu de mots,

& donne le plaisir d'en déveloper l'étendue.

Il est vrai que l'imagination ne peut rien REPONSE. ajoûter aux peintures de notre poete : mais l'esprit en suivant ses idées s'ouvre & s'étend. Quand nil s'agit seulement de peindre, ses tableaux sont parfaits : gien n'y manque. Quand il faut instruire, ses lumiéres sont fécondes, & nous y dévelopons une vaste étendue de pensées. Il ne laisse rien à imaginer, mais il donne infiniment à penser. C'est ce qui convenoit au caractere du prince pour qui seul l'ouvrage a été fait. On déméloit en lui au travers de l'enfance, une imagination féconde & heureuse, un génie élevé & étendu, qui le rendoient sensible aux beaux endroits d'Homére & de Virgile. Ce fut ce qui inspira à l'auteur le dessein d'un poeme qui renfermeroit également les beautez de I'un & de l'autre poëte. Cette affluence de belles images étoit nécessaire, pour occuper l'imagination, & former le goût du prince. On voit assez que ces beautez n'auroient pas plus coûté à supprimer qu'à produire; qu'elles coulent avec autant de dessein que d'abondance, pour répondre aux besoins du prince & aux vues de l'auteur.

On a objecté, que le héros & la fable de Cinqu'ème ce poeme n'ont point de rapport à la naobjection tion Françoise: Homére & Virgile ont incontre le Télémaque. téressé les Grecs & les Romains, en choifissant des actions & des acteurs dans les histoires de leurs

pays.

Si l'auteur n'a pas intéressé particulière-REPONSE. ment la nation Françoise, il a fait plus, il a intéressé tout le genre-humain. Son plan est encore plus vaste que celui de l'un & de l'autre des deux poetes anciens.

LE POEME EPIQUE. XXX

anciens. Il est plus grand d'instruire tous les hommes ensemble, que de borner ses préceptes à un pays particulier. L'amour-propre veut qu'on rapporte tout à soi, & se trouve même dans l'amour de la patrie. Mais une ame généreuse doit avoir des vues plus étendues.

D'ailleurs, quel intérêt la France n'a-t-elle point pris à un ouvrage, qui lui avoit formé un prince le plus propre à la gouverner un jour selon ses besoins & ses desirs, en pére des peuples & en héros Chretien? Ce qu'on a vu de ce prince donnoit l'espérance & les prémices de cet avenir; les voisins de la France y prenoient deja part, comme à un bonheur universel. La fable du prince

Grec devenoit l'histoire du prince François.

L'auteur avoit un dessein plus grand que celui de plaire à sa nation; il vouloit la servir à son insçu, en contribuant à lui former un prince qui jusques dans les jeux de son enfance paroissoit né pour la combler de bonheur & de gloire. Cet auguste enfant aimoit les fables & la mythologie; il faloit profiter de son goût, lui faire voir dans ce qu'il estimoit le folide & le beau. le fimple & le grand, & lui imprimer par des faits touchans, les principes généraux qui pouvoient le précautionner contre les dangers de la plus haute naissance & de la puissance suprême. Dans ce dessein, un héros Grec & un roeme d'après Homére & Virgile, les hifloires des pays, des tems, & des faits étrangers, étoient d'une convenance parfaite & peut-être unique pour mettre l'auteur en pleine liberté de peindre avec vérité & force, tous les écueils qui menacent les souverains dans toute la fuite des fiécles.

Il arrive par une conséquence naturelle & nécessaire, que ces véritez universelles peuvent quelquesois paroître avoir du rapport aux histoires du tems, & aux situations actuelles; mais ce ne sont jamais que des rapports généraux, indépendans de toutes application particulière; il falloit bien que les sictions destinées à former l'enfance du jeune prince, renfermassent des préceptes

pour tous les momens de sa vie.

n

5

n

4

1-

r

e

3-

1-

1-

rs

e-

il

re

es

ns.

Cette convenance des moralitez générales, à toutes fortes de circonstances, fait admirer la fécondité, la profondeur, & la sagesse de l'auteur. Mais elle n'éxcuse pas l'injustice de ses ennemis, qui ont voulu trouver

dans

XXXII DISCOURS SUR

dans son Télémaque certaines allégories odieuses, & changer les desseins les plus sages & le plus modérez en des satyres outrageantes contre tout ce qu'il respectoit le plus. On avoit renversé les caractères, pour y trouver des rapports imaginaires, & pour empoisonner les intentions les plus pures. L'auteur devoit-il supprimer ces maximes sondamentales d'une morale & d'une politique si faine & si convenable, parce que la manière la plus sage de les dire, ne pouvoit les mettre à couvert des interprétations de ceux qui ont le goût d'une basse

malignité ?

Notre illustre auteur a donc réuni dans son poëme les plus grandes beautez des anciens. Il a tout l'enthousiasme & l'abondance d'Homére, toute la magnificence & la régularité de Virgile. Comme le poete Grec, il peint tout avec force, simplicité & vie, avec variété dans la fable, & diversité dans les caractéres; ses réflexions font morales, ses descriptions vives, son imagination féconde; par-tout ce beau feu que la nature seule peut donner. Comme le poëte Latin, il garde parfaitement l'unité d'action, l'uniformité des caractères, l'ordre & les régles de l'art. Son jugement est profond, & ses pensées élevées; tandis que le naturel s'unit au noble, & le simple au sublime. Par-tout l'art devient nature. Mais le héros de notre poète est plus parfait que ceux d'Homére & de Virgile; fa morale est plus pure, & ses sentimens plus nobles. Concluons de tout ceci, que l'auteur du Télémaque a montré par ce poeme que la nation Françoise est capable de toute la délicatesse des Grecs, & de tous les grands sentimens des Romains. L'eloge de l'auteur est celui de sa nation.

Fin du discours de M. de Ramsay.

& silve es sawe te es sawe

ES



Mentor et Telémaque, après un naufrage, abordent dans l'Isle de Calypso.

Hulett Sculp.

AVANTURES

DE

TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE PREMIER.

SOMMAIRE.

Télémaque conduit par Minerve, sous la figure de Mentor, aborde après un naufrage dans l'isle de la Déesse Calypso, qui regrettoit encore le départ d'Ulysse. La Déesse le reçoit favorablement, conçoit de la passion pour lui, lui offre l'immortalité, & lui demande le récit de ses avantures. Il lui raconte son voyage à Pylos & à Lacédémone; son naufrage sur la côte de Sicile; le péril où il sut d'être immolé aux manes d'Anchise; les secours que Menter & lui donnérent à Acesse dans une incursion de Barbares, & le soin que ce Roi eut de reconnoître ce service, en leur donnant un vaisseau Tyrien pour retourner en leur pays.

CALYPSO ne pouvoit se consoler du départ d'Ulysse: dans sa douleur elle se trouvoit malheureuse d'être immortelle. Sa grotte ne resonnoit plus du doux chant de sa voix: les nymphes qui la servoient n'osoient lui parler. Elle se promenoit souvent seule sur les gazons sleuris, dont un printems éternel bordoit son isse: mais ces beaux lieux, loin de modérer sa douleur, ne faisoient que lui rapeller le triste souvenir d'Ulysse, qu'elle y avoit vû tant de sois auprès d'elle. Souvent elle demeuroit immobile sur le rivage de la mer qu'elle arrosoit de ses larmes, & elle étoit sans cesse tournée vers le côté où le vaisseau d'Ulysse, fendant les ondes, avoit disparu à ses peux.

yeux. Tout-à-coup elle apperçut les débris d'un navire qui venoit de faire naufrage, des bancs de rameurs mis en piéces, des rames écartées cà & là fur le fable, un gouvernail, un mât, des cordages flottans fur la côte. Puis elle découvrit de loin deux hommes, dont l'un paroissoit âgé, l'autre, quoique jeune, resembloit à Ulysse. Il avoit sa douceur & sa fierté, avec sa taille & sa démarche majestueuse. La Déesse comprit que c'étoit Télémaque fils de ce héros : mais quoique les Dieux surpassent de loin en connoissance tous les hommes, elle ne pût découvrir qui étoit cet homme vénérable dont Télémaque étoit accompagné. C'est que les Dieux supérieurs cachent aux inférieurs tout ce qu'il leur plâit; & Minerve, qui accompagnoit Télémaque sous la figure de Mentor, ne vouloit pas étre connue de Calypso. Cependant Calypso se réjouissoit d'un naufrage qui mettoit dans son isle le fils d'Ulysse si semblable à son père. Elle s'avance vers lui, & fans faire semblant de savoir qui il est: D'où vous vient, lui dit-elle, cette témérité d'aborder en mon isle? Sachez, jeune étranger, qu'on ne vient point impunément dans mon empire. Elle tâchoit de couvrir sous ces paroles menaçantes la joye de son cœur, qui éclattoit malgré elle fur son visage.

Télémaque lui répondit: O vous, qui que vous foyez, Mortelle ou Déesse, (quoiqu'à vous voir on ne puisse vous prendre que pour une divinité) seriezvous insensible au malheur d'un fils, qui cherchant son pere à la merci des vents & des flots, a vû briser son navire contre vos rochers. Quel est donc votre pére que vos cherchez, reprit la Déesse? Il se nomma Ulysse, dit Télémaque: c'est un des Rois qui, après un siège de dix ans, ont renversé le fameuse Troye. Son nom fut célébré dans la Gréce & dans toute l'Afie par sa valeur dans les combats, & plus encore par sa fagesse dans les conseils. Maintenant errant dans l'étendue des mers, il parcourt tous les écueils les plus terribles. Sa patrie semble fuir devant lui: Pénélope sa femme, & moi qui suis son fils, nous avons perdu l'espérance de le revoir. Je cours avec les mêmes dangers que lui, pour apprendre où il est. Mais, que dis-je! peut-être qu'il est maintenant enséveli dans les profonda

. I. na-

rar le

ans om-

ine, rté, effe nais

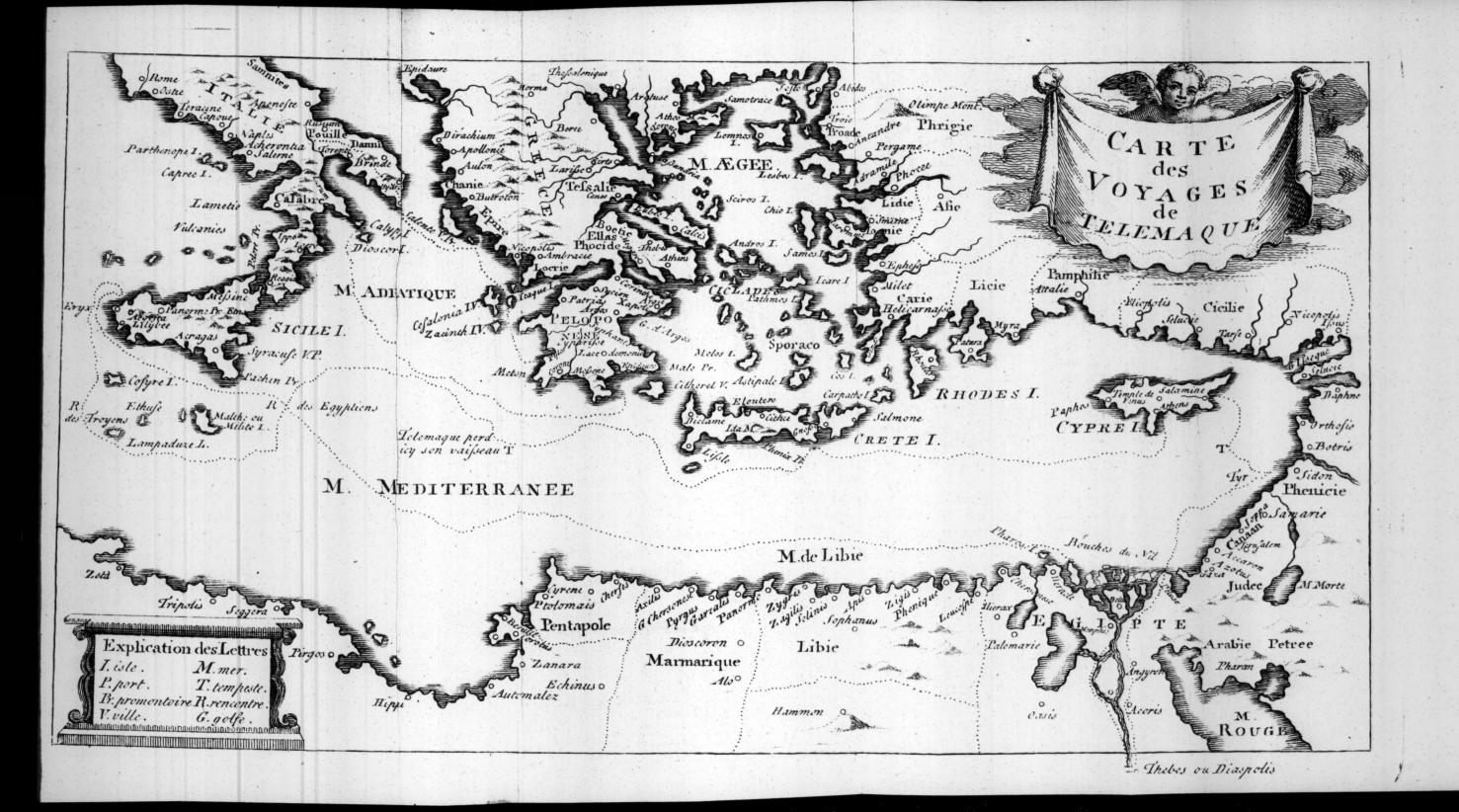
eurs eurs loit pfo ifle ince eft: rder ient t de

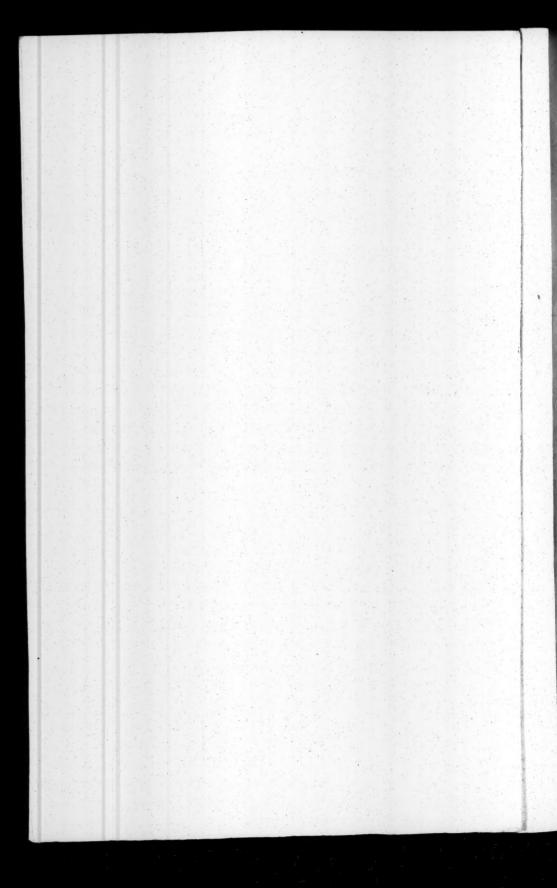
on iez-

hant rifer otre

nma prés oye. Afie ar fa dans plus lope erdu êmes

que is les ondi





profonds abîmes de la mer. Ayez pitié de nos malheurs; & si vous savez, ô Déesse, ce que les destinées ont fait pour sauver ou pour perdre Ulysse, daignez en

instruire son fils Télémaque!

Calypso étonnée & attendrie de voir dans une si vive jeunesse tant de sagesse & d'éloquence, ne pouvoit rassasser ses yeux en le regardant, & elle demeuroit en silence. Ensin elle lui dit: Télémaque, nous vous apprendrons ce qui est arrivé à votre pére; mais l'histoire en est longue: il est tems de vous délasser de vos travaux. Venez dans ma demeure, où je vous recevrai comme mon sils: venez, vous serez ma consolation dans cette solitude, & je ferai votre bonheur, pourvû que vous sachiez en jouir.

Télémaque suivoit la Déesse, environnée d'une soule de jeunes nymphes, au-dessus desquelles elle s'élevoit de toute la tête, comme un grand chêne, dans une sorêt, éleve ses branches épaisses au-dessus de tous les arbres qui l'environnent. Il admiroit l'éclat de sa beauté; la riche pourpre de sa robe longue & flotante; ses cheveux nouez par derrière négligemment, mais avec grace; le seu qui sortoit de ses yeux, & la douceur qui tempéroit cette vivacité. Mentor les yeux baissez, gardant un silence modeste, suivoit Télémaque.

On arriva à la porte de la grotte de Calypso, où Télémaque fut surpris de voir avec une apparence de simplicité rustique tout ce qui peut charmer les yeux. Il est vrai qu'on n'y voyoit ni or, ni argent, ni marbre, ni colonnes, ni tableaux, ni statues : mais cette grotte étoit taillée dans le roc, en voutes pleines de rocailles & de coquilles; elle étoit tapissée d'une jeune vigne qui étendoit également ses branches souples de tous côtez. Les doux Zéphirs conservoient en ce lieu, malgré les ardeurs du Soleil, une délicieuse fraîcheur. Des fontaines coulant avec un doux murmure sur des prez semez d'amaranthes & de violettes, tormoient en divers lieux des bains aussi purs & aussi clairs que le cristal. Mille fleurs naissantes émailloient les tapis verds dont la grotte étoit environnée. Là on trouvoit un bois de ces arbres touffus qui portent des pommes d'or, & dont la fleur, qui se renouvelle dans toutes les faisons, repand le plus doux de tous B 2

les parfums: ce bois sembloit couronner ces belles prairies, & formoit une nuit que les rayons du Soleil ne pouvoient percer. Là on n'entendoit jamais que le chant des oiseaux, ou le bruit d'un ruisseau qui se précipitant du haut d'un rocher tomboit à gros bouillons pleins d'écume, & s'enfuyoit au travers de la

prairie.

La grotte de la Déeffe étoit sur le penchant d'une colline. De-là on découvroit la mer quelquefois claire & unie comme une glace, quelquefois follement irritée contre les rochers, ou elle se brisoit en gémisfant, & élevant ses vagues comme des montagnes. D'un autre côté on voyoit une rivière où se formoient des isles bordées de tilleuls fleuris, & de hauts peupliers qui portoient leurs têtes superbes jusques dans les nues. Les divers canaux qui formoient des isles, sembloient se jouer dans la compagne. Les uns rouloient leurs eaux claires avec rapidité; d'autres avoient une eau paisible & dormante; d'autres par de longs détours revenoient fur leurs pas, comme pour remonter vers leur fource, & sembloient ne pouvoir quitter ces bords enchantez. On appercevoit de loin des collines & des montagnes qui se perdoient dans les nues, & dont la figure bizare formoit un horizon à fouhait pour le plaisir des yeux. Les montagnes voisines étoient couvertes de pampre verd, qui pendoit en festons. Le raisin plus éclattant que la pourpre, ne pouvoit se cacher sous les seuilles, & la vigne étoit accablée fous son fruit. Le figuier, l'olivier, le gre nadier, & tous les autres arbres couvroient la campagne, & en faisoient un grand jardin.

Calypso ayant montré à Télémaque toutes ces béautez naturelles, lui dit: Reposez-vous; vos habits sont mouillez, il est tems que vous en changiez; ensuite nous vous reverrons, & je vous raconterai des histoires dont votre cœur sera touché. En même tems elle le sit entrer, avec Mentor, dans le lieu le plus secret & le plus reculé d'une grotte voisine de celle où la Déesse demeuroit. Les nymphes avoient eu soin d'allumer en ce lieu un grand seu de bois de cédre, dont la bonne odeur se répandoit de tous côtez, & elles y avoient laissé des habits pour les nouveaux hôtes.

Télémaque,

VO

fe

Cr

ell

VO

lyp

flei

mê.

atte

& d

mai

qu'e

les a

vin 1

d'arg

I

Télémaque, voyant qu'on lui avoit destiné une tunique d'une laine fine, dont la blancheur essaçoit celle de la neige, & une robe de pourpre avec une broderie d'or, prit le plaisir qui est naturel à un jeune homme, en

considérant cette magnificence.

Mentor lui dit d'un ton grave & févére: Est-ce donc là, ô Télémaque, les pensées que doivent occuper le cœur du sils d'Ulysse? Songez plutôt à soutenir la réputation de votre pére, & à vaincre la fortune qui vous persécute. Un jeune homme qui aime à se parer vainement comme une semme, est indigne de la sagesse & de la gloire: la gloire n'est duë qu'à un cœur qui sait soussirir la peine, & souler aux pieds les plaisirs.

Télémaque répondit en foupirant: Que les Dieux me fassent périr, plutôt que de soussir que la molesse & la volupté s'emparent de mon cœur: non, non, le sils d'Ulysse ne sera jamais vaincu par les charmes d'une vie lâche & esséminée. Mais quelle faveur du Ciel nous a fait trouver après notre naufrage cette Déesse,

ou cette Mortelle, qui nous comble de biens?

Craignez, repartit Mentor, qu'elle ne vous accable de maux: craignez ses trompeuses douceurs plus que les écueils qui ont brisé votre navire. Le nausrage & la mort sont moins sunestes que les plaisirs qui attaquent la vertu. Gardez-vous bien de croire ce qu'elle vous racontera. La jeunesse est présomptueuse; elle se promet tout d'elle même: quoique fragile, elle croit pouvoir tout & n'avoir jamais rien à craindre; elle se consie legérement & sans précaution. Gardez-vous d'écouter les paroles douces & slatteuses de Calypso, qui se glisseront comme un serpent sous les sleurs: craignez ce poison caché: desiez-vous de vous-même, & attendez toûjours mes conseils.

Ensuite ils retournérent auprès de Calypso qui les attendoit. Les nymphes avec leurs cheveux tressez & des habits blancs servirent d'abord un repas simple, mais éxquis pour le goût & pour la propreté. On n'y voyoit aucune autre viande que celle des oiseaux qu'elles avoient pris dans les filets, ou des bêtes qu'elles avoient percées de leurs sléches à la chasse. Un vin plus doux que le nectar couloit des grands vases d'argent dans les tasses d'or couronnés de sleurs.

B 3

On

des tems. plus celle foin édre, z, & nôtes. aque,

t

r

1.

S,

iit

es

en

ne

oit

re .

m-

ces

bits

en-

On apporta dans des corbeilles tous les fruits que le printems promet, & que l'automne répand sur la terre. En même tems quatre jeunes nymphes se mirent à D'abord elles chanterent le combat des chanter. Dieux contre les Géants; puis les amours de Jupiter & de Sémelé, la naissance de Bacchus & son éducation conduite par le vieux Silene; la course d'Atalante & d'Hippoménes, qui fut vainqueur par le moyen des pommes d'or cueillies au jardin des Hespérides: Enfin la guerre de Troye fut aussi chantée, les combats d'Ulysse & sa sagesse furent élevez jusq'aux Cieux. La premiere des nymphes, qui s'appelloit Leuco thoé, joignit les accords de sa lyre aux douces voix de toutes les autres. Quand Télémaque entendit le nom de son pére, les larmes qui coulerent le long de ses joues, donnérent un nouveau lustre à sa beauté: mais comme Calypso apperçut qu'il ne pouvoit manger, & qu'il étoit faisi de douleur, elle fit signe aux nymphes: & à l'instant on chanta le combat des Centaures

avec les Lapithes, & la descente d'Orphée aux enfers pour en retirer sa chere Euridice.

Quand le repas fut fini, la Déesse prit Télémaque & lui parla ainfi: Vous voyez, fils du grand Ulysse, avec quelle faveur je vous reçois; je suis immortelle; nul mortel ne peut entrer dans cette isle, sans être puni de sa témérité; & votre naufrage même ne vous garantiroit pas de mon indignation, si d'ailleurs je ne vous aimois. Votre Pére a eu le même bonheur que vous: mais hélas! il n'a pas su en profiter. Je l'ai gardé long-tems dans cette isle; il n'a tenu qu'à lui d'y vivre avec moi dans un état immortel : mais l'aveugle passion de retourner dans sa misérable patrie, lui fit rejetter tous ces avantages. Vous voyez tout ce qu'il a perdu pour Ithaque qu'il ne reverra jamais. Il voulut me quitter; il partit, & je fus vengée par la tempête; son vaisseau après avoir été long-tems le jouet des vents, fut enseveli dans les ondes. Profitez d'un si triste exemple: aprés son naufrage vous n'avez plus rien à espérer, ni pour le revoir, ni pour régner jamais dans l'isse d'Ithaque aprés lui; consolez-vous de l'avoir perdu, puisque vous trouvez une Divinité prête à vous rendre heureux, & un royaume qu'elle vous offre. La Déesse

ti

tr

fu

ch

ce

en

da

ver

ient.

Deesse ajouta à ces paroles de longs discours, pour montrer combien Ulysse avoit été heureux auprès d'elle. Elle raconta ses avantures dans la caverne du Cyclope Polypheme, & chez Antiphates roi des Lestrigons. Elle n'oublia pas ce qui lui étoit arrivé dans l'isse de Circé sille du Soleil, & les dangers qu'il avoit courus entre Scylle & Charybde. Elle représenta la dernière tempête que Neptune avoit éxcitée contre lui, quand il partit d'auprès d'elle. Elle voulut faire entendre, qu'il étoit péri dans ce naufrage, & elle supprima son arrivée dans l'isse de Phéaciens.

Télémaque, qui s'étoit d'abord abandonné trop promptement à la joye d'être si bien traité de Calypso, reconnut ensin son artisice, & la fagesse des conseils que Mentor venoit de lui donner. Il répondit en peu de mots: O Déesse, pardonnez à ma douleur. Maintenant je ne puis que m'assliger. Peut-être que dans la suite j'aurai plus de force pour goûter la fortune que vous m'ossrez: laissez-moi en ce moment pleurer mon pére: vous savez mieux que moi combien il mérite

d'étre pleuré !

ŝ

3

ė

e

.

r,

1-

es

rs

ue

le,

e ;

ini

ga-

ne

l'ai

d'y

gle

reil a

ulut

ête;

nts,

ex-

dans per-

vous

éesse

Calypso n'osa d'abord le presser davantage: elle feignit même d'entrer dans sa douleur, & de s'attendrir pour Ulysse. Mais pour mieux connoître les moyens de toucher le cœur du jeune homme, elle lui demanda comment il avoit fait nausrage, & par quelles avantures il étoit sur ses côtes: Le récit de mes malheurs, dit-il, seroit trop long: Non, non, répondit-elle, il me tarde de les savoir, hâtez-vous de me les raconter. Elle le pressa long-tems: ensin il ne pût lui ré-

fister, & il parla ainsi:

J'étois parti d'Ithaque pour aller demander aux autres rois revenus du siège de Troye, des nouvelles de mon père. Les amans de ma mère Pénélope furent surpris de mon départ; j'avois pris soin de le leur cacher, connoissant leur persidie. Nestor, que je vis à Pylos, ni Ménélas, qui me reçut avec amitié dans Lacédémone, ne purent m'apprendre si mon père étoit encore en vie. Lassé de vivre toûjours en suspens & dans l'incertitude, je me resolus d'aller dans la Sicile, où j'avois ouï dire que mon père avoit été jetté par les vents. Mais le sage Mentor, que vous voyez ici pré-

sent, s'opposoit à ce téméraire dessein; il me représentoit d'un côté les Cyclopes, Géants monstrueux qui dévorent les hommes; de l'autre la flotte d'Ence & les Troyens, qui étoient sur ces côtes. Les Troyens, disoit-il, sont animez contre tous les Grecs: mais surtout ils répandroient avec plaisir le sang du fils d'Ulysse. Retournez, continuoit-il, en Ithaque, peut être que votre pére, aimé des Dieux, y sera aussi-tôt que vous; mais si les Dieux ont résolu sa perte; s'il ne doit jamais revoir fa patrie, du moins il faut que vous alliez le venger, délivrer votre mère, montrer votre fagesse à tous les peuples, & faire voir en vous à toute la Gréce un roi aussi digne de régner, que le fut jamais Ulysse lui-même. Ces paroles étoient falutaires : mais je n'étois pas assez prudent pour les écouter; je n'écoutai que ma passion. Le sage Mentor m'aima jusqu'à me suivre dans un voyage téméraire que j'entreprenois contre ses conseils; & les Dieux permirent que je fisse une faute, qui devoit servir à me corriger de ma présomption.

Pendant que Télémaque parloit, Calypso regardoit Mentor. Elle étoit étonnée: elle croyoit sentir en lui quelque chose de divin; mais elle ne pouvoit démêler ses pensées consuses. Ainsi elle demeuroit pleine de crainte & de désiance à la vue de cet inconnu. Alors elle apprehenda de laisser voir son trouble. Continuez, dit-elle à Télémaque, & satisfaites ma curiosité.

Télémaque reprit ainsi:

Nous eûmes assez long tems un vent savorable pour aller en Sicile; mais ensuite une noire tempête deroba le Ciel à nos yeux, & nous sûmes envelopez dans une prosonde nuit. A la lueur des éclairs nous apperçûmes d'autres vaisseaux éxposez au même péril, & nous reconnûmes bientôt que c'étoient les vaisseaux d'Enée. Ils n'étoient pas moins à craindre pour nous que les rochers. Alors je compris, mais trop tard, ce que l'ardeur d'une jeunesse imprudente m'avoit empêché de considérer attentivement. Mentor parut dans ce danger, non seulement serme & intrépide, mais plus gai qu'à l'ordinaire. C'étoit lui qui m'encouggeoit: je sentois qu'il m'inspiroit une force invincible. Il donnoit tranquillement tous les ordres, pendant que le pilote étoit troublé. Je lui disois: Mon cher Men-

d

le

al

de

tor, pourquoi ai-je refusé de suivre vos conseils? Ne suis-je pas malheureux d'avoir voulu me croire moi-même, dans un âge où l'on n'a ni prévoyance de l'ave-nir, ni éxperience du passé, ni modération pour ménager le présent? O! si jamais nous échappons de cette tempête, je me déserai de moi-même, comme de mon plus dangereux ennemi; c'est vous, Mentor, que je croirai toûjours!

Mentor en souriant me répondit: je n'ai garde de vous reprocher la faute que vous avez faite: il sussit que vous la sentiez & qu'elle vous serve à être une autre sois plus modéré dans vos desirs. Mais quand le peril sera passé, la présomption reviendra peut-être; maintenant il saut se soutenir par le courage. Avant que de se jetter dans le péril, il saut le prevoir & le craindre: mais quand on y est, il ne reste plus qu'à le mépriser. Soyez donc le digne sils d'Ulysse; montrez un cœur plus grand que tous les maux qui vous menacent.

La douceur & le courage du fage Mentor me charmérent : mais je fus encore bien plus surpris, quand je vis avec quelle adresse il nous délivra. Dans le moment, où le Ciel commençoit à s'éclaircir, & où les Troyens nous voyant de pres, n'auroient pas manqué de nous reconnoître, il remarqua un de leurs vaifseaux, qui etoit presque semblable au nôtre, & que la tempête avoit écarté; la poupe en étoit couronnée de certaines fleurs. Il fe hâta de mettre sur notre poupe des couronnes des fleurs femblables : il les attacha luimême avec des bandelettes de la même couleur que celle des Troyens: il ordonna à tous nos rameurs de fe baisser le plus qu'ils pourroient le long de leur bancs, pour n'être point reconnus des ennemis. En cet état nous passames au milieu de leur flotte : ils poussérent des cris de joye en nous voyant, comme en revoyant les compagnons qu'ils avoient cru perdus; nous fûmes même contraints, par la violence de la mer, d'aller assez long-tems avec eux. Enfin nous demeurâmes un peu derrière; & pendant que les vents impétueux les poussoient vers l'Afrique, nous fîmes les derniers eftorts pour aborder à force de rames sur la côte voiline de Sicile.

r

S

,

IS

1,

1-

15

is

1-

e.

ic

n-,

Nous

Nous v arrivâmes en effet : mais ce que nous cherchions, n'étoit guére moins funeste que la flotte qui nous faisoit suir. Nous trouvâmes sur cette côte de Sicile d'autres Troyens ennemis des Grecs; c'étoit-là que régnoit le vieux Aceste sorti de Troye. A peine fûmes-nous arrivez fur ce rivage, que les habitans crurent que nous étions, ou d'autres peuples de l'isle armez pour les surprendre, ou des étrangers qui venoient s'emparer de leurs terres. Ils brûlent notre vaisseau dans le prémier emportement, ils égorgent tous nos compagnons, ils ne réservent que Mentor & moi pour nous présenter à Aceste, afin qu'il pût savoir de nous quels étoient nos desseins, & d'où nous venions. Nous entrons dans la ville les mains liées derrière le dos, & notre mort n'étoit retardée que pour nous faire servir de spectacle à un peuple cruel, quand on fauroit que nous étions Grecs.

On nous présenta d'abord à Aceste, qui tenant son sceptre d'or en main, jugeoit les peuples, & se préparoit à un grand facrifice. Il nous demanda d'un ton sévére quel étoit notre pays, & le sujet de notre Mentor fe hâta de répondre, & lui dit: Nous venons des côtes de la grande Hespérie, & notre patrie n'est pas loin de-là. Ainsi il evita de dire que nous étions Grecs. Mais Aceste sans l'écouter davantage, & nous prenant pour des étrangers, qui cachoient leur dessein, ordonna qu'on nous envoyat dans une forêt voifine, où nous servirions en esclaves sous ceux qui gouvernoient ses troupeaux. Cette condition me parut plus dure que la mort. Je m'écriai: O Roi! faites-nous mourir plutôt que de nous traiter si indignement. Sachez que je suis Télémaque, fils du fage Ulysse roi des Ithaciens; je cherche mon pére dans toutes les mers: si je ne puis le trouver, ni retourner dans ma patrie, ni éviter la fervitude, ôtez-moi la vie que je ne faurois supporter.

A peine eus-je prononcé ces mots, que tout le peuple ému s'écria qu'il faloit faire périr le fils de ce cruel Ulysse, dont les artifices avoient renversé la ville de Troye. O fils d'Ulysse, me dit Aceste, je ne puis resuser votre sang aux mânes de tant de Troyens que votre pére a précipitez sur les rivages du noir

Cocyte;

di

q

to

CO

retiroient

Cocyte; vous & celui qui vous méne, vous perirez. En même tems un vieillard de la troupe proposa au roi de nous immoler sur le tombeau d'Anchise. Leur fang disoit-il sera agréable à l'ombre de ce héros; Ence même, quand il faura un tel facrifice, sera touché de voir combien vous aimez ce qu'il avoit de plus cher au monde. Tout le peuple applaudit à cette proposition, & on ne songea plus qu'à nous immoler. Déja on nous menoit sur le tombeau d'Anchise; on y avoit dressé deux autels, où le feu sacré étoit allumé; le glaive qui devoit nous percer étoit devant nos yeux? on nous avoit couronnez de fleurs, & nulle compassion ne pouvoit garantir de notre vie. C'étoit fait de nous, quand Mentor demanda tranquillement à Il lui dit: parler au roi.

O Aceste, si le malheur du jeune Télémaque qui n'a jamais porté les armes contre les Troyens, ne peut vous toucher; du moins que votre propre intérêt vous touche. La science que j'ai acquise des présages & de la volonté des Dieux, me fait connoître qu'avant que trois jours soient écoulez, vous serez attaqué par des peuples barbares, qui viennent comme un torrent du haut des montagnes pour inonder votre ville, & pour ravager tout votre pays: hâtez-vous de les prévenir; mettez vos peuples sous les armes, & ne perdez pas un moment pour retirer au dedans de vos murailles les riches troupeaux que vous avez dans la campagne. Si ma prédiction est fausse, vous serez libre de nous immoler dans trois jours: si au contraire elle est veritable, souvenez-vous qu'on ne doit pas êter la vie à

1

e

r

1-

15

15

0

fi

lu

ns

er

710

le

ce

lle

uis

oir

te ;

Aceste sut étonné de ces paroles, que Mentor lui disoit avec une assurance qu'il n'avoit jamais trouvée en aucun homme. Je vois bien, repondit-il, ô étranger, que les Dieux qui vous ont si mal partagé pour tous les dons de la fortune, vous ont accordé une sagesse qui est plus estimable que toutes les prosperitez. En même tems il retarda le sacrisice, & donna avec diligence les ordres necessaires pour prévenir l'attaque, dont Mentor l'avoit menacé. On ne voyoit de tous côtez que des semmes tremblantes, des vieillards courbez, des petits- ensans les larmes aux yeux qui se

ceux de qui on la tient.

retiroient dans la ville. Les troupeaux de bœufs mugissans & de brebis bêlantes venoient en foule, quittant les gras pâturages, & ne pouvant trouver assez
d'étables pour être mis à couvert. C'étoit de toutes
parts des bruits consus de gens qui se poussoient les
uns les autres, qui ne pouvoient s'entendre, qui prenoient dans ce trouble un inconnu pour leur ami, &
qui couroient sans savoir où tendoient leurs pas.
Mais les principaux de la ville se croyant plus sages
que les autres, s'imaginoient que Mentor étoit un imposteur, qui avoit fait une fausse prédiction pour sauver sa vie.

Avant la fin du troisième jour, pendant qu'ils étoient pleins de ces pensées, on vit sur le penchant des montagnes voisines un tourbillon de poussière; puis on apperçut une troupe innombrable de barbares armez. C'étoient les Himériens, peuples séroces, avec les nations qui habitent sur les monts Nébrodes, & sur le sommet d'Agragas, où régne un hyver que les Zéphirs n'ont jamais adouci. Ceux qui avoient méprisé la prédiction de Mentor, perdirent leurs esclaves & leurs troupeaux. Le roi dit à Mentor: J'oublie que vous êtes des Grecs; nos ennemis deviennent nos amis sidéles; les Dieux vous ont envoyez pour nous fauver; je n'attens pas moins de votre valeur que de la fagesse de vos conseils; hâtez-vous de nous secourir.

Mentor montre dans ses yeux une audace qui étonne les plus siers combattans. Il prend un bouclier, un casque, une épée, une lance: il range les soldats d'Aceste; il marche à leur tête, & s'avance en bon ordre vers les ennemis. Aceste quoique plein de courage, ne peut dans sa vieillesse le suivre que de loin. Je le suis de plus près: mais je ne puis égaler sa valeur. Sa cuirasse ressembloit dans le combat à l'immortelle Egide. La mort couroit de rang en rang partout où tomboient ses coups. Semblable à un lion de Numidie que la cruelle faim dévore, & qui entre dans un troupeau de soibles brebis, il déchire, il égorge, il nage dans le sang; & les Bergers soin de secourir le troupeau, suyent tremblans pour se dérober à sa fureur.

Ces Barbares qui espéroient de surprendre la ville, furent eux-mêmes surpris & déconcertez. Les sujets d'Aceste animez par l'exemple & par les paroles de Mentor, eurent une vigueur dont ils ne se croyoient point capables. De ma lance je renversai le fils du roi de ce peuple ennemi; il étoit de mon âge, mais il étoit plus grand que moi : car ce peuple venoit d'une race de géants, qui étoient de la même origine que les Cyclopes. Il méprisoit un ennemi aussi foible que moi: mais fans m'étonner de fa force prodigieuse, ni de son air sauvage & brutal, je poussai ma lance contre sa poitrine, & je lui sis vomir avec des torrens d'un fang noir & fumant fon ame cruelle: en tombant 1 pensa m'écraser. Le bruit de ses armes retentit jusqu'aux montagnes. Je pris ses dépouilles, & je revins trouver Aceste. Mentor ayant achevé de mettre les ennemis en désordre, les tailla en pièces, & poussa les fuyards jusques dans les forêts.

Un succès si inespéré sit regarder Mentor comme un homme chéri & inspiré des Dieux. Aceste touché de reconnoissance, nous avertit qu'il craignoit tout pour nous, si les vaisseaux d'Enée revenoient en Sicile. Il nous en donna un pour retourner sans retardement en notre pays, nous combla de présens, & nous pressa de partir pour prévenir tous les malheurs qu'il prévoyoit, Mais il ne voulut nous donner ni un pilote, ni des rameurs de sa nation, de peur qu'ils ne sussent trop éxposez sur les côtes de la Gréce. Il nous donna des Marchands Phéniciens, qui étant en commerce avec tous les peuples du monde, n'avoient rien à craindre, & qui devoient ramener le vaisseau à Aceste quand ils nous auroient laissé en Ithaque: mais les Dieux qui se jouent des desseins des hommes, nous re-

servoient à d'autres dangers.

C

S

S

e

15

IS

le

r.

r,

ts

n

de

de

er

ng on

éde

les

Fin du prémier Livre.

AVANTURES

DE

TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE SECOND.

SOMMAIRE.

Télémaque raconte qu'il fut pris dans le vaisseau Tyrien par la flotte de Sésostris, & emmené captif en Egypte. Il dépeint la beauté de ce pays, & la sagesse du gouvernement de son Roi. Il ajoute que Mentor fut envoyé esclave en Ethiopie; que lui-même Télémaque fut réduit à conduire un troupeau dans le désert d'Oasis; que Termosiris prétre d'Apollon le consola, en lui apprenant à imiter Apollon, qui avoit été autrefois berger chez le roi Adméte; que Sesostris avoit enfin appris tout ce qu'il faisoit de merveilleux parmi les bergers: qu'il l'avoit rappellé étant persuadé de son innocence, & lui avoit promis de le renvoyer à Ithaque: mais que la mort de ce roi l'avoit replongé dans de nouveaux malheurs; qu'on le mit en prison dans une tour sur le bord de la mer, d'où il vit le nouveau roi Boccoris qui périt dans un combat contre ses sujets révoltez, & secourus par les Tyriens.

Les Tyriens, par leur fierté, avoient irrité contre eux le roi Sésostris qui régnoit en Egypte, & qui avoit conquis tant de royaumes. Les richesses qu'ils ont acquises par le commerce & la force de l'imprenable ville de Tyr située dans la mer, avoient ensié le cœur de ces peuples. Ils avoient resusé de payer à Sésostris le tribut qu'il leur avoit imposé en revenant de ses conquêtes; & ils avoient fourni des troupes à son frère.

frére, qui avoit voulu le massacrer à son retour, au

milieu des réjouissances d'un grand festin.

Sésostris avoit résolu, pour abattre leur orgueil, de troubler leur commerce dans toutes les mers. Ses vaisseaux alloient de tous côtez cherchant les Phéniciens. Une flotte Egyptienne nous rencontra, comme nous commencions à perdre de vue les montagnes de la Sicile. Le port & la terre sembloient suir derrière nous, & se perdre dans les nues. En même tems nous voyons approcher les navires des Egyptiens semblables à une ville flottante. Les Phéniciens les reconnurent, & voulurent s'en éloigner: mais il n'étoit plus tems. Leurs voiles étoient meilleures que les nôtres; le vent les favorisoit; leurs rameurs étoient en plus grand nombre. Ils nous abordent, nous prennent, & nous emménent prisonniers en Egypte.

En vain je leur représentai que nous n'étions pas Phéniciens: à peine daignérent-ils m'écouter. Ils nous regardérent comme des esclaves dont les Phéniciens trassquoient, & ils ne songérent qu'au prosit d'une telle prise. Déja nous remarquons les eaux de la mer qui blanchissent par le mêlange de celles du Nil, & nous voyons la côte d'Egypte presqu'aussi basse que la mer. Ensuite nous arrivons à l'isse de Pharos, voi-sine de la ville de No. De-là nous remontons le Nil

jusqu'à Memphis.

S

e à Si la douleur de notre captivité ne nous eût rendus infensibles à tous les plaisirs, nos yeux auroient été charmez de voir cette fertile terre d'Egypte. semblable à un jardin délicieux arrosé d'un nombre infini de canaux. Nous ne pouvions jetter les yeux sur les deux rivages, sans appercevoir des villes opulentes, des maisons de campagne agréablement situées, des terres qui se couvroient tous les ans d'une moisson dorée sans se reposer jamais, des prairies pleines de troupeaux, des laboureurs qui étoient accablez sous le poids des fruits que la terre épanchoit de son sein; des bergers qui faisoient répéter les doux sons de leurs slutes & de leurs chalumeaux à tous les échos d'alentour.

Heureux, disoit Mentor, le peuple qui est conduit par un sage Roi! il est dans l'abondance, il vit heureux, & aime celui à qui il doit tout son bonheur.

C'est

C'est ainsi, ajoutoit-il, ô Télémaque, que vous devez régner, & faire la joye de vos peuples, si jamais les Dieux vous sont posséder le royaume de votre pére. Aimez vos peuples comme vos ensans, goûtez le plaisir d'être aimé d'eux, & faites qu'ils ne puissent jamais sentir la paix & la joye, sans se ressouvenir que c'est un bon roi qui leur a fait ces riches présens. Les rois qui ne songent qu'à se faire craindre & qu'à abattre leurs sujets pour les rendre plus soumis, sont les sléaux du genre humain. Ils sont craints comme ils veulent l'être, mais ils sont haïs, détestez; & ils ont encore plus à craindre de leurs sujets, que leurs sujets n'ont à craindre d'eux.

Je répondois à Mentor: Hélas! il n'est pas question de songer aux maximes suivant lesquelles on doit régner. Il n'y a plus d'Ithaque pour nous, nous ne reverrons jamais ni notre patrie ni Pénélope: & quand même Ulysse retourneroit plein de gloire dans son royaume, il n'aura jamais la joye de m'y voir; jamais je n'aurai celle de lui obéir pour apprendre à commander. Mourons, mon cher Mentor; nulle autre pensée ne nous est plus permise: mourons, puisque les

Dieux n'ont aucune pitié de nous!

En parlant ainsi, de profonds soupirs entrecoupoient toutes mes paroles. Mais Mentor, qui craignoit les maux avant qu'ils arrivassent, ne favoit plus ce que c'étoit que de les craindre dès qu'ils etoient arrivez. Indigne fils du sage Ulysse, s'écrioit-il! Quoi donc, vous vous laissez vaincre à votre malheur! Sachez que vous reverrez un jour l'isle d'Ithaque & Pénélope: vous verrez même dans sa prémiére gloire celui que vous n'avez jamais connu; l'invincible Ulysse, que la fortune ne peut abattre, & qui dans ses malheurs encore plus grands que les vôtres, vous apprend à ne vous décourager jamais : O! s'il pouvoit apprendre dans les terres éloignées ou la tempête l'a jetté, que son fils ne fait imiter ni fa patience ni fon courage, cette nouvelle l'accableroit de honte, & lui seroit plus rude que tous les malheurs qu'il souffre depuis si longtems.

Ensuite Mentor me faisoit remarquer la joye & l'abondance répandue dans toute la campagne d'Egypte, où l'on comptoit jusqu'à vingt-deux mille villes. Il

admiroit

admiroit la bonne police de ces villes, la justice exercée en faveur du pauvre contre le riche, la bonne éducation des enfans qu'on accoutumoit à l'obeissance, au travail, à la sobriété, à l'amour des arts, ou des lettres; l'exactitude pour toutes les cerémonies de la religion, le defintéressement, le desir de l'honneur, la fidélité pour les hommes, & la crainte pour les Dieux, que chaque pere inspiroit à ses enfans. Il ne se lassoit point d'admirer ce bel ordre. Heureux, me disoit-il fans cesse, le peuple qu'un sage roi conduit ainsi! mais encore plus heureux le roi qui fait le bonheur de tant de peuples, & qui trouve le sien dans sa vertu! Il tient les hommes par un lien cent fois plus fort que celui de la crainte; c'est celui de l'amour. Non seulement on lui obeit, mais encore on aime à lui obeir : il regne dans tous les cœurs; chacun, bien loin de vouloir s'en défaire, craint de le perdre, & donneroit fa vie pour lui.

Je remarquois ce que disoit Mentor, & je sentois renaître mon courage au fond de mon cœur, à mesure que ce sage ami me parloit. Aussi-tôt que nous fûmes arrivez à Memphis, ville opulente & magnifique, le gouverneur ordonna que nous irions jusqu'à Thébes, pour être présentez au roi Sésostris, qui vouloit éxaminer les choses par lui-même, & qui étoit fort animé contre les Tyriens. Nous remontâmes donc encore le long du Nil, jusqu'à cette fameuse Thébes à cent portes, où habitoit ce grand roi. Cette ville nous parut d'une étendue immense, & plus peuplée que les plus florissantes villes de la Gréce. La police y est parfaite pour la propreté des rues, pour le cours des eaux, pour la commodité des bains, pour la culture des arts, & pour la sureté publique. Les places sont ornées de fontaines & d'obelisques; les temples sont de marbre, & d'une architecture simple, mais majestueuse: le palais du prince est lui seul comme une grande ville : on n'y voit que colonnes de marbre, que pyramides & obélisques, que statues colossales, que meubles d'or & d'argent massifs.

t

.

e

e

a

ts

S

e

e

13

11

Ceux qui nous avoient pris, dirent au roi que nous avions été trouvez dans un navire Phénicien. Il écoutoit chaque jour à certaines heures réglées tous

ceux de ses sujets qui avoient ou des plaintes à lui faire, ou des avis à lui donner. Il ne méprisoit ni ne rebuttoit personne, & ne croyoit être roi que pour faire du bien à ses sujets, qu'il aimoit comme ses enfans. Pour les étrangers, il les recevoit avec bonté, & vouloit les voir, parce qu'il croyoit qu'on apprenoit toujours quelque chose d'utile, en s'instruisant des mœurs & des maximes des peuples éloignez. Cette curiofité du roi fit qu'on nous présenta à lui. Il étoit sur un trône d'yvoire, tenant en main un sceptre d'or : il étoit deja vieux, mais agreable, plein de douceur & de majesté: il jugeoit tous les jours les peuples avec une patience & une sagesse qu'on admiroit sans slatterie. Après avoir travaillé toute la journée à régler les affaires, & à rendre une éxacte justice, il se délassoit le soir à écouter des hommes savans, ou à converser avec les plus honnêtes gens qu'il favoit bien choisir pour les admettre dans sa familiarité. On ne pouvoit lui reprocher en toute sa vie, que d'avoir triomphé avec trop de faste des rois qu'il avoit vaincus, & de s'être confiz à un des sujets que je vous dépeindrai tout à l'heure.

Quand il me vit, il fut touché de ma jeunesse & de ma douleur; il me demanda ma patrie & mon nom; nous fûmes étonnez de la fagesse qui parloit par sa bouche. Je lui répondis: O grand roi, vous n'ignorez pas le siége de Troye qui a duré dix ans, & sa ruïne qui a coûté tant de sang à toute la Gréce: Ulysse mon pére a été un des principaux rois qui ont ruïné cette ville, Il erre sur toutes les mers sans pouvoir retrouver l'isse d'Ithaque qui est son royaume: je le cherche; & un malheur semblable au sien, fait que j'ai été pris: rendez-moi à mon pére & à ma patrie. Ainsi puissent les Dieux vous conserver à vos enfans, & leur faire sentir la joye de vivre sous un si bon

pére!

Sésostris continuoit à me regarder d'un œil de compassion: mais voulant savoir si ce que je disois étoit vrai, il nous renvoya à un de ses officiers, qui sut chargé de s'informer de ceux qui avoient pris notre vaisseau, si nous étions effectivement ou Grecs ou Phéniciens. S'ils sont Phéniciens, dit le roi, il saut doublement les punir, & pour être nos ennemis, & plus encore pour avoir voulu nous tromper par un lâche mensonge. Si au contraire ils sont Grecs, je veux qu'on les traite favorablement, & qu'on les renvove dans leur pays sur un de mes vaisseaux : car j'aime la Gréce; plusieurs Egyptiens y ont donné des loix; je connois la vertu d'Hercule ; la gloire d'Achille est parvenue jusqu'à nous, & j'admire ce qu'on m'a raconté de la fagesse du malheureux Ulysse. Mon plaisir est de

secourir la vertu malheureuse.

u

ır

25

25

oi

e

a

e

3

8

1-15

t-

er

le

iź

le

1;

fa 0-

fa

Te

né

e-

le

ie

e.

s,

n

1-

it

ut re

é-

1-

15

re

L'officier auquel le roi renvoya l'éxamen de notre affaire, avoit l'ame aussi corrompue & aussi artificieuse, que Sésostris étoit sincère & généreux. Cet officier fe nommoit Métophis. Il nous interrogea pour tâcher de nous surprendre; & comme il vit que Mentor répondoit avec plus de fagesse que moi, il le regarda avec aversion & avec défiance; car les méchans s'irritent contre les bons. Il nous fépara, & depuis ce temslà je ne sçus point ce qu'étoit devenu Mentor. Cette séparation fut un coup de foudre pour moi. Métophis espéroit toûjours qu'en nous questionant séparément, il pourroit nous faire dire des choses contraires; surtout il croyoit m'éblouïr par ses promesses slatteuses, & me faire avouer ce que Mentor lui auroit caché. Enfin il ne cherchoit pas de bonne foi la verité: mais il vouloit trouver quelque prétexte de dire au roi que nous étions des Phéniciens, pour nous faire ses escla-En effet malgré notre innocence & malgré la iagesse du roi, il trouva le moyen de le tromper. Hélas! à quoi les rois sont-ils exposez? Les plus sages mêmes sont souvent surpris. Des hommes artificieux & intéressez les environnent; les bons se retirent, parce qu'ils ne font ni empressez ni flatteurs : les bons attendent qu'on les cherche, & les princes ne savent guére les aller chercher. Au contraire, les méchans font hardis, trompeurs, empressez à s'infinuer & à plaire, adroits à dissimuler, prêts à tout faire contre l'honneur & la conscience pour contenter les passions de celui qui régne. O! qu'un roi est malheureux d'être exposé aux artifices des méchans! il est perdus s'il ne repousse la flatterie, & s'il n'aime ceux qui disent hardiment la vérité. Voilà les réfléxions que je faisois dans mon malheur, & je rappellois tout ce que j'avois oui dire à Mentor.

Cependant Métophis m'envoya vers les montagnes du désert d'Oasis avec ses esclaves, asin que je servisse avec eux à conduire ses grands troupeaux.—En cet endroit Calypso interrompit Télémaque, disant: Eh bien, que sites-vous alors, vous qui aviez préséré en Sicile la mort à la servitude? Télémaque répondit: Mon malheur croissoit toûjours; je n'avois plus la missérable consolation de choisir entre la servitude & la mort; il falut être esclave, & épuiser, pour ainsi dire, toutes les rigueurs de la fortune; il ne me restoit plus aucune espérance, & je ne pouvois pas même dire un mot pour travailler à me délivrer. Mentor m'a dit depuis qu'on l'avoit vendu à des Ethiopiens, & qu'il les avoit suivis en Ethiopie.

Pour moi j'arrivai dans des déserts affreux: on y voit des sables brûlans au milieu des plaines; des neiges qui ne sondent jamais, & qui sont un hyver perpétuel sur le sommet des montagnes; & on trouve seulement pour nourrir les troupeaux des pâturages parmi des rochers: vers le milieu du penchant de ces montagnes escarpées, les vallées sont si prosondes, qu'à

peine le soleil y peut faire luire ses rayons.

le ne trouvai d'autres hommes dans ce pays, que des bergers aussi sauvages que le pays même. La je passois les nuits à déplorer mon malheur, & les jours à suivre un troupeau pour éviter la fureur brutale d'un prémier esclave, qui espérant d'obtenir sa liberté accusoit sans cesse les autres, pour faire valoir à son maître son zele & son attachement à ses intérêts. Cet esclave se nommoit Butis: je devois succomber dans cette occa-La douleur me pressant, j'oubliai un jour mon troupeau, & je m'étendis sur l'herbe auprès d'une caverne, où j'attendois la mort, ne pouvant plus supporter mes peines. En ce moment je remarquai que toute la montagne trembloit, les chênes & les pins sembloient descendre du sommet de la montagne; les vents retenoient leurs haleines; une voix mugissante sortit de la caverne & me fit entendre ces paroles: Fils du fage Ulysse, il faut que tu deviennes, comme lui, grand par la patience. Les princes qui ont toûjours été heureux, ne sont guére dignes de l'être; la molesse les corrompt, l'orgueil les enyvre. Que tu seras heureux, si tu sur--montes

montes tes malheurs, & si tu ne les oublies jamais! Tu reverras Ithaque, & ta gloire montera jusqu'aux astres. Quand tu seras le maître des autres hommes, souvien toi que tu as été foible, pauvre & souffrant, comme eux; pren plaisir à les soulager; aime ton peuple, déteste la flatterie, & sache que tu ne seras grand qu'autant que tu seras modéré & courageux pour vaincre tes

passions.

Ces paroles divines entrérent jusqu'au fond de mon cœur, elles y firent renaître la joye & le courage; je ne sentis point cette horreur qui fait dresser les cheveux sur la tête, & qui glace le sang dans les veines, quand les Dieux se communiquent aux mortels. Je me levai tranquille, j'adorai à genoux, les mains levées vers le ciel, Minerve à qui je crus devoir cet oracle. En même tems je me trouvai un nouvel homme; la sagesse éclairoit mon esprit; je sentois une douce force pour modérer toutes mes passions, & pour arrêter l'impétuosité de ma jeunesse. Je me sis aimer de tous les bergers du désert; ma douceur, ma patience, mon éxactitude appaisérent ensin le cruel Butis, qui étoit en autorité sur les autres esclaves, & qui avoit vous d'abord me tourmenter.

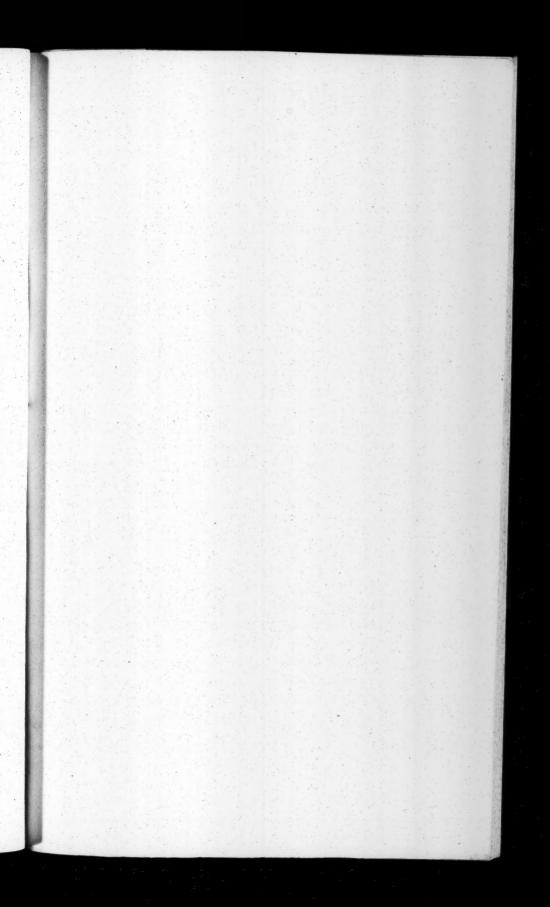
Pour mieux supporter l'ennui de la captivité & de la folitude, je cherchai des livres, car j'étois accablé de tristesse, faute de quelque instruction qui pût nourrir mon esprit, & le soutenir. Heureux, disois-je, cenx qui se dégoûtent des plaisirs violens, & qui savent se contenter des douceurs d'une vie innocente! Heureux ceux qui se divertissent en s'instruisant, & qui se plaisent à cultiver leur esprit par les sciences! En quelque endroit que la fortune ennemie les jette, ils portent toûjours avec eux dequoi s'entretenir; & l'ennui qui dévore les autres hommes au milieu même des délices, est inconnu à ceux qui favent s'occuper par quelque lecture. Heureux ceux qui aiment à lire, & qui ne sont point comme moi privez de la lecture! Pendant que ces pensées rouloient dans mon esprit je m'enfonçai dans une sombre forêt, où j'apperçus tout-à-coup un vieillard qui tenoit un livre à la main

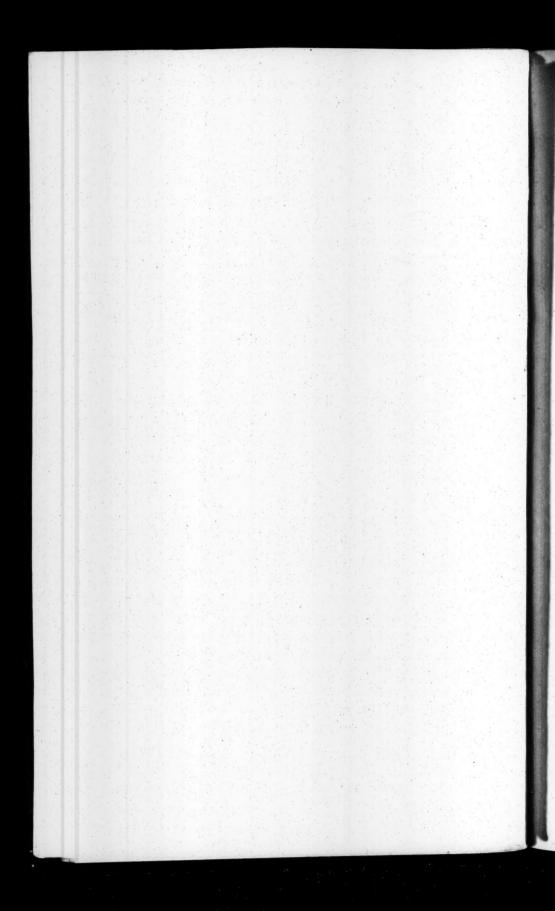
Ce vieillard avoit un grand front chauvre & un peu ridé: une barbe blanche pendoit jusqu'à sa ceinture;

sa taille étoit haute & majestueuse, son teint étoit encore frais & vermeil, fes yeux vifs & perçans, fa voix douce, ses paroles simples & aimables. Jamais je n'ai vû un si vénérable vieillard; il s'appelloit Termosiris; il étoit prêtre d'Apollon, qu'il fervoit dans un temple de marbre, que les rois d'Égypte avoient consacré au Dieu dans cette forêt. Le livre qu'il tenoit étoit un recueil d'hymnes en l'honneur des Dieux. Il m'aborde avec amitié; nous nous entretenons; il racontoit si bien les choses passées, qu'on croyoit les voir; mais il les racontoit courtement, & jamais ses histoires ne m'ont lassé. Il prévoyoit l'avenir par la profonde fagesse qui lui faisoit connoître les hommes, & les desseins dont ils sont capables. Avec tant de prudence, il étoit gai, complaisant, & la jeunesse la plus enjouée n'a point autant de graces qu'en avoit cet homme dans une vieillesse si avancée; aussi aimoit-il les jeunes gens, lorsqu'ils étoient dociles, & qu'ils avoient le goût de la vertu.

Bientôt il m'aima tendrement, & me donna des livres pour me consoler; il m'appelloit son fils. Je lui disois souvent: Mon pére, les Dieux qui m'ont ôté Mentor, ont eu pitié de moi; ils m'ont donné en vous un autre soutien. Cet homme semblable à Orphée, ou à Linus, étoit sans doute inspiré des Dieux. Il me récitoit les vers qu'il avoit faits, & me donnoit ceux de plusieurs excellens poetes favorisez des Muses. Lorsqu'il étoit revêtu de sa longue robe d'une éclatante blancheur, & qu'il prenoit en main sa lyre d'y voire, les tigres, les ours, les lions venoient le flatter & lécher ses pieds. Les satyres sortoient des forêts pour danser autour de lui; les arbres même paroifsoient émus; & vous auriez cru que les rochers attendris alloient descendre du haut des montagnes aux charmes de ses doux accens. Il ne chantoit que la grandeur des Dioux, la vertu des héros, & la fagesse des hommes qui préférent la gloire aux plaisirs.

Il me disoit souvent que je devois prendre courage, & que les Dieux n'abandonneroient ni Ulysse ni son sils. Ensin il m'assura que je devois, à l'éxemple d'Apollon, enseigner aux bergers à cultiver les Muses. Apollon, disoit-il, indigné de ce que Jupiter par ses foudres





foudres troubloit le ciel dans les plus beaux jours. voulut s'en venger sur les Cyclopes qui forgeoient les foudres, & il les perça de ses fléches. Aussi-tôt le mont Etna cessa de vomir des tourbillons de slames; on n'entendit plus les coups des terribles marteaux qui frappant l'enclume, faisoient gémir les profondes cavernes de la terre, & les abîmes de la mer. Le fer & l'airain n'étant plus polis par les Cyc'opes, commencoient à se rouiller. Vulcain furieux fort de sa fournaise embrasee; quoique boiteux, il monte en diligence vers l'Olympe; il arrive fuant & couvert de poussière dans l'assemblée des Dieux; il fait des plaintes améres. Jupiter s'irrite contre Apollon, le chasse du Ciel, & le précipite sur la terre. Son char vuide faisoit de lui-même son cours ordinaire, pour donner aux hommes les jours & les nuits avec le changement régulier des saisons. Apollon dépouillé de tous ses rayons, fut contraint de se faire berger, & de garder les troupeaux du roi Admete. Il joûoit de la flute, & tous les autres bergers venoient à l'ombre des ormeaux fur le bord d'une claire fontaine écouter ses chansons. Jusques-là ils avoient mené une vie sauvage & brutale; ils ne favoient que conduire leurs brebis, les tondre, traire leur lait, & faire des fromages: toute la campagne étoit comme un défert affreux.

Bientôt Apollon montra à tous les bergers les arts qui peuvent rendre leur vie agréable. Il chantoit les fleurs dont le printems se couronne, les perfums qu'il répand, & la verdure qui naît sous ses pas : puis il chantoit les délicieuses nuits de l'Eté, où les Zéphirs rafraîchissent les hommes, & où la rosée désaltere la terre. Il méloit aussi dans ses chansons les fruits dorez dont l'automne recompense les travaux des laboureurs, & le repos de l'hyver, pendant lequel la jeunesse folâtre danse auprès du feu. Enfin il representoit les forêts fombres qui couvrent les montagnes & les creux vallons, où les rivières, par mille detours, semblent se jouer au milieu des riantes prairies. Il apprit ainsi aux bergers quels font les charmes de la vie champêtre, quand on fait goûter ce que la simple nature a de gracieux. Bientôt les bergers avec leurs flutes se virent plus heureux que les rois, & leurs cabanes attiroient en foule foule les plaisirs purs qui fuyent les palais dorez : les jeux, les ris, les graces, suivoient par-tout les innocentes bergéres : tous les jours étoient des jours de fête. On n'entendoit plus que le gazouillement des oiseaux, ou la douce haleine des Zéphirs, qui se joûoient dans les rameaux des arbres, ou le murmure d'une onde claire qui tomboit de quelque rocher, ou les chansons que les Muses inspiroient aux bergers qui suivoient Apollon. Ce Dieu leur enseignoit à remporter le prix de la course, & à percer de sléches les daims & les cerss. Les Dieux mêmes devinrent jaloux des bergers; cette vie leur parut plus douce que toute leur gloire, & ils rapellérent Apollon dans l'Olympe.

Mon fils, cette histoire doit vous instruire, puisque vous êtes dans l'état où fut Apollon; défrichez cette terre sauvage; faites sleurir comme lui le désert; apprenez à tous ces bergers quels sont les charmes de l'harmonie; adoucissez les cœurs farouches; montrez-leur l'aimable vertu; faites-leur sentir combien il est doux de jouïr dans la solitude des plaisirs innocens, que rien ne peut ôter aux bergers. Un jour, mon fils, un jour, les peines & les soucis cruels qui environnent les rois vous feront regretter sur le trône la vie pasto-

rale

Ayant ainsi parlé, Termosiris me donna une stute si douce, que les échos de ces montagnes, qui la firent entendre de tous côtez, attirérent bientot autour de moi tous les bergers voisins. Ma voix avoit une harmonie divine; je me sentois ému & comme hors de moi-même pour chanter les graces dont la nature a orné la campagne. Nous passions les jours entiers & une partie des nuits à chanter ensemble. Tous les bergers oubliant leurs cabanes & leurs troupeaux, étoient suspendus & immobiles autour de moi, pendant que je leur donnois des leçons: il sembloit que ces déserts n'eussent plus rien de sauvage; tout y étoit doux & riant; la politesse des habitans sembloit adoucir la terre.

Nous nous affemblions souvent pour offrir des facrifices dans ce temple d'Apollon, où Termosiris etoit prêtre. Les bergers y alloient couronnez de lauriers p

m

qu

ne

en

lui

en l'honneur du Dieu: les bergéres y alloient aussi en dansant avec des couronnes de fleurs, & portant sur leurs têtes dans des corbeilles les dons sacrez. Après le sacrisice, nous faisions un festin champêtre. Nos plus doux mets étoient le lait de nos chévres & de nos brebis que nous avions soin de traire nous-mêmes, avec les fruits fraîchement cueillis de nos propres mains, tels que les dattes, les sigues & les raissins: nos siéges étoient les gazons; les arbres toussus nous donnoient une ombre plus agréable que les lambris dorez

des palais des rois.

5,

nt

0-

fi

nt

de

ar-

de

e a

\$ 8

é-

lant

dé-

Oux

cri-

toit

iers en Mais ce qui acheva de me rendre fameux parmi nos bergers, c'est qu'un jour un lion assamé vint se jetter sur mon troupeau: déja il commençoit un carnage assireux; je n'avois en main que ma houlette; je m'avance hardiment: Le lion hérisse sa crinière, me montre ses dents & ses grisses, ouvre une gueule seche & enslamée; ses yeux paroissoient pleins de sang & de seu; il bat ses slancs avec sa longue queuë; je le terrasse. La petite cotte de mailles dont j'étois revêtu selon la coutume des bergers d'Egypte, l'empêcha de me déchirer. Trois sois je l'abattis; trois sois il se releva: il poussoit des rugissemens qui faisoient retentir toutes les sorêts. Ensin je l'étoussai entre mes bras, & les bergers témoins de ma victoire voulurent que je me revêtisse de la peau de ce terrible animal.

Le bruit de cette action, & celui du beau changement de tous nos bergers, se répandit dans toute l'Egypte; il parvint même jusqu'aux oreilles de Sesostris. Il sut qu'un de ces deux captifs, qu'on avoit pris pour des Pheniciens, avoit ramené l'âge d'or dans ces déferts presque inhabitables. Il voulut me voir, car il aimoit les Muses; & tout ce qui peut instruire les hommes touchoit fon grand cœur. Il me vit, il m'ecouta avec plaisir, & découvrit que Métophis l'avoit trompé par avarice: il le condamna à une prison perpetuelle, & lui ôta toutes les richesses qu'il possedoit injustement. O! qu'on est malheureux, disoit-il, quand on est au dessus du reste des hommes! souvent on ne peut voir la vérité par ses propres yeux; on est environne de gens qui l'empêchent d'arriver jusq'à celui qui commande; chacun est intéresse à le tromper;

chacun fous une apparence de zéle cache fon ambition. On fait semblant d'aimer le roi, & on n'aime que les richesses qu'il donne; on l'aime si peu, que pour obtenir ses faveurs on le flatte & on le trahit.

Ensuite Sésostris me traita avec une tendre amitié, & résolut de me renvoyer en Ithaque avec des vaisfeaux & des troupes, pour délivrer Pénélope de tous ses amans. La flotte étoit déja prête, nous ne songions qu'à nous embarquer. l'admirois les coups de la fortune, qui relève tout-à-coup ceux qu'elle a le plus abaissez. Cette expérience me faisoit espérer qu'Ulysse pourroit bien revenir enfin dans fon royaume après quelque longue souffrance. Je pensois aussi en moimême que je pourrois encore revoir Mentor, quoiqu'il eût été emmené dans les pays les plus inconnus de l'Ethiopie. Pendant que je retardois un peu mon départ, pour tâcher d'en favoir des nouvelles; Séfostris, qui étoit fort âgé, mourut subitement, & sa mort me replongea dans de nouveaux malheurs.

Toute l'Egypte parut inconsolable de cette perte. Chaque famille croyoit avoir perdu son meilleur ami, ton protecteur, fon pere. Les vieillards levant les mains au ciel, s'écrioient: Jamais l'Egypte n'eut un si bon roi; jamais elle n'en aura de semblable! O Dieux! il faloit, ou ne le montrer point aux hommes, ou ne le leur ôter jamais! pourquoi faut-il que nous 1 urvivions au grand Sésostris? Les jeunes gens disoient : L'espérance de l'Egypte est détruite; nos péres ont été heureux de passer leur vie sous un si bon roi: pour nous, nous ne l'avons vû que pour sentir sa perte. Ses domestiques pleuroient nuit & jour. Quand on fit les funérailles du roi, pendant quarante jours les peuples les plus reculez y accouroient en foule: chacun vouloit voir encore une fois le corps de Sesostris: chacun vouloit en conserver l'image, plusieurs vouloient être mis avec lui dans le tombeau.

Ce qui augmenta encore la douleur de sa perte, c'est que son fils Bocchoris n'avoit ni humanité pour les étrangers, ni curiofité pour les sciences, ni estime pour les hommes vertueux, ni amour pour la gloire. La grandeur de son pére avoit contribué à le rendre si indigne de régner. Il avoit été nourri dans la moleile

l'autre Pen tiles, j

t

d

It

la

VO

av

au

cet

cau

fon

dit,

ne I

la p

ent l

vent

par !

contr

Loin

i'envi

ils fin

en lei

La m ent: 1 bles.

apper

& dans une fierté brutale : il comptoit pour rien les hommes, croyant qu'ils n'étoient faits que pour lui, & qu'il étoit d'une autre nature qu'eux. Il ne songeoit qu'à contenter ses passions, qu'à dissiper les tréfors immenses que son pere avoit ménagez avec tant de soin, qu'à tourmenter les peuples, & qu'à succer le fang des malheureux; enfin qu'à fuivre les conseils flatteurs des jeunes insensez qui l'environnoient, pendant qu'il écartoit avec mépris tous les sages vieillards qui avoient eu la confiance de son pére: c'etoit un monstre, & non pas un roi. Toute l'Egypte gemiffoit; & quoique le nom de Sésostris, si cher aux Egyptiens, leur fît supporter la conduite lâche & cruelle de son fils, le fils couroit à sa perte, & un prince si

indigne du trône ne pouvoit long-tems régner.

5

e.

ni,

les

un

0

les,

ous

soi-

éres

roi:

erte.

on

s les

cha-

ftris:

vou-

c'est

ur les

pour

fi in-

noleile 8

La

Il ne me fut plus permis d'espérer mon retour en Ithaque. Je demeurai dans une tour sur le bord de la mer auprès de Péluse, où notre embarquement devoit se faire, si Sésostris ne sût pas mort. Métophis avoit eu l'adresse de sortir de prison, & de se rétablir auprès du nouveau roi : il m'avoit fait renfermer dans cette tour pour se venger de la disgrace que je lui avois causée. Je passois les jours & les nuits dans une profonde tristesse. Tout ce que Termosiris m'avoit prédit, & tout ce que j'avois entendue dans la caverne, ne me paroissoit plus qu'un songe. J'étois abîmé dans la plus amére douleur : je voyois les vagues qui venoient battre le pied de la tour où j'étois prisonnier. Souvent je m'occupois à confidérer des vaisseaux agitez par la tempête, qui étoient en danger d'être brifez contre les rochers sur lesquels la tour étoit bâtie. Loin de plaindre ces hommes menacez du naufrage, j'enviois leur fort. Bientôt, disois-je en moi-même, ils finiront les malheurs de leur vie, ou ils arriveront en leur pays: helas! je ne puis espérer ici ni l'un ni l'autre.

Pendant que je me consumois ainsi en regrets inutiles, j'apperçus comme une forêt de mâts de vaisseaux. La mer étoit couverte de voiles que les vents enfloient: l'onde étoit écumante sous des rames innombrables. J'entendois de toutes parts des cris confus: appercevois sur le rivage une partie des Egyptiens

effrayez qui couroient aux armes, & d'autres qui fembloient aller au devant de cette flotte qu'on voyoit arriver. Bientôt je reconnus que ces vaisseaux étrangers étoient les uns de Phénicie, & les autres de l'isse de Cypre; car mes malheurs commençoient à me rendre éxpérimenté sur ce qui regarde la navigation. Les Egyptiens me parurent divisez entre eux. Je n'eus aucune peine à croire que l'insensé Bocchoris avoit par ses violences causé une révolte de ses sujets, & allumé la guerre civile. Je sus du haut de cette tour spectateur d'un fanglant combat.

Les Egyptiens qui avoient appellé à leur fecours les étrangers, après avoir favorisé leur descente, attaquérent les autres Egyptiens qui avoient le roi à leur tête. Je voyois ce roi qui animoit les siens par son éxemple, il paroissoit comme le Dieu Mars; des ruisseaux de sang couloient autour de lui; les rouës de son char étoient teintes d'un sang noir, épais & écumant; à peine pouvoient-elles passer sur des tas de corps morts

écrasez.

Ce jeune roi bien fait, vigoureux, d'une mine haute & fiere, avoit dans les yeux la fureur & le désespoir. Il étoit comme un beau cheval qui n'a point de bouche: son courage le poussoit au hazard, & la sagesse ne modéroit point la valeur. Il ne savoit ni réparer ses fautes, ni donner des ordres précis, ni prevoir les maux qui le menaçoient, ni ménager les gens dont il avoit le plus grand besoin. Ce n'étoit pas qu'il manquât de génie, ses lumières égaloient son courage: mais il n'avoit jamais été instruit par la manvaise fortune. Ses maîtres avoient empoisonné par la flatterie son beau naturel. Il étoit enveré de sa puissance & de son bonheur; il croyoit que tout devoit céder à ses desirs fougueux ; la moindre resistance enflamoit sa colere. Alors il ne raisonnoit plus: il etoit comme hors de lui-même; son orgueil furieux en faisoit une bête farouche: sa bonte naturelle, & sa droite raison l'abandonnoient en un instant; ses plus fidèles serviteurs étoient réduits à s'enfuir : il n'aimoit plus que ceux qui flattoient ses passions. Ainsi il prenod toujours des partis extrêmes contre ses véritables in térêts, & il forçoit tous les gens de bien à détester

Telémaque reduit à garder un troupeau aans co according d'Oasis, est console par Termosiris Prêtre d'Apollon Rulett Sculp. Telemaque reduit à garder un troupeau dans le deserte

t plus renoit es in-étester

. II.

femoyoit tranl'ifle à me ation. . Je horis ujets, cette

rs les aquétête. mple, ix de char nt; à morts

haute fpoir. nt de la faoit ni i pregens it pas it fon mauné par de sa devoit ce enn faidroite fidéles

f ti chi ti fi ti chi a fi ti

sa folle conduite. Long-tems sa valeur le soutint contre la multitude de ses ennemis: mais ensin il sut accablé. Je le vis périr; le dard d'un Phénicien perça sa poitrine; les rênes lui échappérent des mains; il tomba de son char sous les pieds des chevaux. Un soldat de l'isse de Cypre lui coupa la tête; & la prenant par les cheveux, il la montra comme en triomphe à toute l'armée victorieuse.

Je me souviendrai toute ma vie d'avoir vû cette tête qui nageoit dans le sang; ces yeux sermez & éteints; ce visage pâle & désiguré; cette bouche entr'ouverte, qui sembloit vouloir encore achever des paroles commencés; cet air superbe & menaçant, que la mort même n'avoit pû essacer. Toute ma vie il sera peint devant mes yeux; & si jamais les Dieux me faisoient régner, je n'oublierois point, après un si suns funeste éxemple, qu'un roi n'est digne de commander, & n'est heureux dans sa puissance, qu'autant qu'il la soumet à la raison. He! quel malheur pour un homme dessiné à faire le bonheur public, de n'être le maître de tant d'hommes que pour les rendre malheureux!

Fin du second Livre.

C 3

LES

AVANTURES

DE

TELEMAQUE,

LIVRE TROISIEME.

SOMMAIRE.

Télémaque raconte que le successeur de Bocchoris, rendant tous les prisonniers Tyriens, lui-même Télémaque sut emmené avec eux à Tyr sur le vaisseau de Narbal qui commandoit la stotte Tyrienne; que Narbal lui dépeignit Pygmalion leur roi, dont il faloit craindre la cruelle avarice: qu'ensuite il avoit été instruit par Narbal sur les régles du commerce de Tyr, & qu'il alloit s'embarquer sur un vaisseau Cyprien pour aller par l'îse de Cypre en Ithaque, quand Pygmalion découvrit qu'il étoit étranger, & voulut le faire prendre: qu'alors il étoit sur le point de périr; mais qu'Astarbé maîtresse du Tyran l'avoit sauvé, pour faire mourir en sa place un jeune homme, dont le mépris l'avoit irritée.

CALYPSO écoutoit avec étonnement des paroles si sages. Ce qui la charmoit le plus, étoit de voir que Télémaque racontoit ingénûment les sautes qu'il avoit faites par précipitation, & en manquant de docilité pour le sage Mentor. Elle trouvoit une noblesse & une grandeur étonnante dans ce jeune homme, qui s'accusoit lui-même, & qui paroissoit avoir si bien prosité de ses imprudences pour se rendre sage, prévoyant, & modéré. Continuez, dit-elle, mon cher Télémaque, il me tarde de savoir comment vous sortites de l'Egypte, & où vous avez retrouvé le sage Mentor, dont vous avez senti la perte avec tant de raison.

Télémaque

J

C

di

T

P

pa

p!

VO

bo

for

Télémaque reprit ainsi son discours: Les Egyptiens les plus vertueux & les plus sideles au roi étant les plus soibles, & voyant le roi mort, surent contraints de céder aux autres. On établit un autre roi nommé Termutis. Les Phéniciens avec les troupes de l'isle de Cypre se retirérent après avoir fait alliance avec le nouveau roi. Celui-ci rendit tous les prisonniers Phéniciens; je sus compté comme étant de ce nombre. On me sit sortir de la tour, je m'embarquai avec les autres, & l'espérance commença à reluire au sond de mon cœur.

Un vent favorable remplissoit déja nos voiles, les rameurs fendoient les ondes écumantes, la vaste mer étoit couverte de navires; les mariniers poussoient des cris de joye; les rivages d'Egypte s'ensuyoient loin de nous; les collines & les montagnes s'applanissoient peu à peu. Nous commencions à ne voir plus que le ciel & l'eau, pendant que le soleil qui se levoit sembloit faire sortir de la mer ses seux étincelans; ses rayons doroient le sommet des montagnes que nous découvrions encore un peu sur l'horizon; & tout le ciel peint d'un sombre azur, nous promettoit une heureuse navigation.

t

7

n

r,

it

€,

1-

it

11-

de

0-

e,

en

·e.

e-

tes

or,

ue

Quoiqu'on m'eût renvoyé comme étant Phénicien, aucun des Phéniciens avec qui j'étois, ne me connoifsoit. Narbal, qui commandoit dans le vaisseau où l'on me mit, me demanda mon nom & ma patrie. De quelle ville de Phénicie êtes-vous, me dit-il? Je ne suis point Phénicien, lui dis-je: mais les Egyptiens m'avoient pris sur la mer dans un vaisseau de Phénicie. J'ai demeuré captif en Egypte comme un Phénicien: c'est sous ce nom que j'ai long-tems souffert; c'est sous ce nom que l'on m'a délivré. De quel pays êtes-vous donc, reprit alors Narbal? Je lui parlai ainfi: Je suis Télémaque fils d'Ulysse roi d'Ithaque en Gréce; mon pere s'est rendu fameux entre tous les rois qui ont assiégé la ville de Troye: mais les Dieux ne lui ont pas accordé de revoir sa patrie. Je l'ai cherché en plusieurs pays; la fortune me persécute comme lui: vous voyez un malheureux qui ne soupire qu'après le bonheur de retourner parmi les siens, & de retrouver ion pere.

C 4

Narbai

Narbal me regardoit avec étonnement, & il crut appercevoir en moi je ne fai quoi d'heureux qui vient des dons du ciel, & qui n'est point dans le commun des hommes: il étoit naturellement fincére & généreux; il fut touché de mon malheur, & me parla avec une confiance que les Dieux lui inspirérent pour me sauver

d'un grand péril.

Télémaque, je ne doute point, me dit-il, de ce que vous me dites, & je ne saurois en douter; la douceur & la vertu peintes sur votre visage, ne me permettent pas de me défier de vous: je sens même que les Dieux que j'ai toûjours servis, vous aiment, & qu'ils veulent que je vous aime aussi comme si vous étiez mon fils : je vous donnerai un conseil salutaire, & pour récompense je ne vous demande que le secret. Ne craignez. point, lui dis-je, que j'aye aucune peine à me taire sur les choses que vous voudrez me confier; quoique je fois si jeune, j'ai déja vieilli dans l'habitude de ne dire jamais mon fecret, & encore plus de ne trahir jamais fous aucun prétexte le secret d'autrui. Comment avez-vous pû, me dit-il, vous accoutumer au fecret dans une si grande jeunesse? je serai ravi d'apprendre par quel moyen vous avez acquis cette qualité, qui est le fondement de la plus sage conduite, & sans laquelle tous les talens sont inutiles?

e

p

qu

la

fea

d'I les

folt

bie

me

pof

Les

nou

à Se

eft

ence

pafi

Quand Ulysse, lui dis-je, partit pour aller au siège de Troye, il me prit sur ses genoux, & entre ses bras (c'est ainsi qu'on me l'a raconté.) Après m'avoir baisé tendrement, il me dit ces paroles, quoique je ne pusse les entendre: O mon fils! que les Dieux me préservent de te revoir jamais; que plutôt le ciseau de la Parque tranche le fil de tes jours, lorsqu'il est à peine formé, de même que le moissonneur tranche de sa faux une tendre fleur qui commence à éclorre; que mes ennemis te puissent écraser aux yeux de ta mère & aux miens, si tu dois un jour te corrompre & ahandonner la vertu. O mes amis! continua-t-il, je vous laisse ce fils qui m'est si cher, ayez soin de son enfance. Si vous m'aimez, éloignez de lui la pernicieuse flatterie, enseignez-lui à se vaincre : qu'il soit comme un jeune arbrisseau encore tendre, qu'on plie pour le redresser. Surtout n'oubliez rien pour le rendre juste, bienbienfaisant, fincére & fidéle à garder un secret. Quiconque est capable de mentir, est indigne d'être compté au nombre des hommes; & quiconque ne sait pas se

taire, est indigne de gouverner.

Je vous rapporte ces paroles, parce qu'on a eu foin de me les répéter souvent, & qu'elles ont pénétré jusqu'au fond de mon cœur: je me les redis souvent à moi-même. Les amis de mon pére eurent soin de m'exercer de bonne heure au fecret. l'étois encore dans la plus tendre enfance, & ils me conficient deja toutes les peines qu'ils ressentoient, voyant ma mere exposée à un grand nombre de téméraires qui vouloient l'épouser. Ainsi on me traitoit des-lors comme un homme raisonnable & sûr; on m'entretenoit souvent des plus grandes affaires; on m'instruisoit de ce qu'on avoit résolu pour écarter ces prétendans. J'etois ravi qu'on eut en moi cette confiance; par-la je me croyois deja un homme fait. Jamais je n'en ai abusé; jamais il ne m'est échappé une seule parole qui pût découvrir le moindre fecret. Souvent les prétendans tâchoient de me faire parler, espérant qu'un enfant qui auroit vû ou entendu quelque chose d'important, ne fauroit pas se retenir: mais je savois bien leur répondre sans mentir, & sans leur apprendre ce que je ne devois point leur dire.

Alors Narbal me dit: Vous voyez, Télémaque, la puissance des Phéniciens. Ils font redoutables à toutes les nations voisines par leurs innombrables vaiffeaux. Le commerce qu'ils font jusqu'aux colomnes d'Hercule, leur donne des richesses qui surpassent celles des peuples les plus florissans. Le grand roi Sélottris, qui n'auroit jamais pû les vaincre par mer, eut bien de la peine à les vaincre par terre avec les armees qui avoient conquis tout l'Orient : il nous imposa un tribut que nous n'avons pas long-tems payé. Les Phéniciens se trouvoient trop riches & trop puilsans pour porter patiemment le joug de la servitude; nous reprimes notre liberté. La mort ne laisla pas à Sélostris le tems de finir la guerre contre nous. Il elt vrai que nous avions tout à craindre de sa sagesse encore plus que de sa puissance: mais cette puissance passant entre les mains de son fils, dépourvu de toute

e

e

1-

15

e.

t-

ın

e-

le.

n-

C 5 fagesie,

sagesse, nous conclumes que nous n'avions plus rien à craindre. En effet, les Egyptiens, bien loin de rentrer les armes à la main dans notre pays pour nous subjuguer encore une fois, ont été contraints de nous appeller à leur secours pour les délivrer de ce roi impie & furieux. Nous avons été leurs libérateurs. Quelle gloire ajoutée à la liberté & à l'opulence des Phéniciens!

Mais pendant que nous délivrons les autres, nous fommes esclaves nous-mêmes. O Télémaque! craignez de tomber dans les mains de Pygmalion notre roi. Il les a trempées, ces mains cruelles, dans le fang de Sichée mari de Didon, sa sœur. Didon pleine de desirs de vengeance s'est sauvée de Tyr avec plusieurs vaisseaux. La plupart de ceux qui aiment la vertu & la liberté l'ont suivie; elle a fondé sur la côte d'Afrique une superbe ville qu'on nomme Carthage. Pygmalion tourmenté par une soif insatiable des richesses, fe rend de plus en plus miserable & odieux à ses sujets. C'est un crime à Tyr que d'avoir de grands biens. L'avarice le rend défiant, foupçonneux, cruel;

il perfecute les riches, & il craint les pauvres.

C'est un crime encore plus grand a Tyr d'avoir de de la vertu: car Pygmalion suppose que les bons ne peuvent fouffrir ses injustices & ses infamies; la vertu le condamne, il s'aigrit & s'irrite contre elle. Tout l'agite, l'inquiéte, le ronge; il a peur de son ombre; I ne dort ni nuit ni jour : les Dieux pour le confondre l'accablent de tresors dont il n'ose jouir. Ce qu'il cherche pour être heureux, est précisement ce qui l'empêche de l'être; il regréte tout ce qu'il donne, & craint toûjours de perdre. Il se tourmente pour gag-On ne le voit presque jamais; il est seul, triste, abattu au fond de son palais : ses amis même n'osent l'aborder de peur de lui devenir suspects. Une garde terrible tient toûjours des épées nues & des picques levées autour de sa maison. Trente chambres qui se communiquent les unes aux autres, & dont chacune a une porte de fer avec six gros verrouils, sont le lieu où il se renserme. On ne sait jamais dans laquelle de ces chambres il couche, & on affure qu'il ne couche jamais deux nuits de suite dans la même, de peur d'y etre

être égorgé. Il ne connoît ni les doux plaisirs, ni l'amitie encore plus douce. Si on lui parle de chercher la joye, il fent qu'elle fuit loin de lui, & qu'elle refuse d'entrer dans son cœur. Ses yeux creux sont pleins d'un feu âpre & farouche; ils sont sans cesse errans de tous côtez. Il prête l'oreille au moindre bruit, & fe fent tout ému; il est pâle, défait, & les noirs soucis font peints sur son visage toûjours ridé. Il se tait, il foupire, il tire de son cœur de profonds gémissemens, il ne peut cacher les remords qui déchirent ses entrail-Les mets les plus éxquis le degoûtent : ses enfans loin d'être son espérance, sont le sujet de sa terreur : il en a fait ses plus dangereux ennemis : il n'a eu toute fa vie aucun moment d'assuré; il ne se conserve qu'à force de répandre le sang de tous ceux qu'il craint. Insensé. qui ne voit pas que la cruauté à laquelle il se confie, le fera périr! Quelqu'un de ses domestiques aussi défiant que lui, se hâtera de délivrer le monde de ce monstre.

Pour moi je crains les Dieux: quoi qu'il m'en coute, je serai fidéle au roi qu'ils m'ont donné. J'aimerois mieux qu'il me fit mourir que de lui êter la vie, & même que de manquer à le défendre. Pour vous, ô Télémaque, gardez-vous bien de lui dire que vous êtes le fils d'Ulysse: il espéreroit qu'Ulysse retournant à Ithaque, lui payeroit quelque grande somme pour vous

racheter, & il vous tiendroit en prison

Quand nous arrivâmes à Tyr, je suivis le conseil de Narbal, & je reconnus la vérité de tout ce qu'il m'avoit raconté. Je ne pouvois comprendre qu'un homme se pût rendre aussi misérable que Pygmalion me le

paroifioit.

fe

a

u

le

10

Surpris d'un spectacle si affreux & si nouveau pour moi, je disois en moi-même: Voilà un homme qui n'a cherché qu'à se rendre heureux, il a cru y parvenir par les richesses & par une autorité absoluë; il posséde tout ce qu'il peut desirer, & cependant il est misérable par ses richesses & par son autorité même. S'il étoit berger, comme j'étois n'aguéres, il seroit aussi heureux que je l'ai été; il jouïroit des plaisirs innocens de la campagne, & en jouïroit sans remords. Il ne craindroit ni le fer ni le poison. Il aimeroit les hommes, il en seroit aimé. Il n'auroit poirt ces grandes

grandes richesses qui lui sont aussi inutiles que du sable, puisqu'il n'ose y toucher: mais il jouïroit librement des fruits de la terre, & ne soussirioit aucun véritable besoin. Cet homme paroît faire tout ce qu'il veut: mais il s'en faut bien qu'il le fasse; il fait tout ce que veulent ses passions séroces. Il est toûjours entraîné par son avarice, par sa crainte, & par ses soupçons. Il paroît maître de tous les autres hommes; mais il n'est pas maître de lui-même; car il a autant de maîtres & de bourreaux, qu'il a de desirs violens.

Je raisonnois ainsi de Pygmalion sans le voir; car on ne le voyoit point, & on regardoit seulement avec crainte ces hautes tours qui étoient nuit & jour entourées de gardes, où il s'étoit mis lui-même comme en prison, se renfermant avec ses trésors. Je comparois ce roi invisible avec Sésostris si doux, si accessible, si affable, si curieux de voir les étrangers, si attentif à écouter tout le monde, & à tirer du cœur des hommes la vérité qu'on cache aux rois Sélostris, disois-je, ne craignoit rien, & n'avoit rien à craindre; il se montroit à tous ses sujets comme à ses propres enfans. Celui-ci craint tout & a tout à craindre. Ce méchant roi est toujours exposé à une mort funeste, même dans son palais inaccessible, au milieu de ses gardes. Au contraire le bon roi Sésostris étoit en sureté au milieu de la foule des peuples, comme un bon pére dans sa maison environné de sa famille.

Pygmalion donna ordre de renvoyer les troupes de l'isse de Cypre, qui étoient venuës secourir les siennes à cause de l'alliance qui étoit entre les deux peuples. Narbal prit cette occasion de me mettre en liberté: il me sit passer en revue parmi les soldats Cypriens; car le roi étoit ombragueux jusques dans les moindres choses. Le désaut des princes trop faciles & inappliquez est de se livrer avec une aveugle consiance à des favoris artissicieux & corrompus. Le désaut de celui-ci étoit au contraire de se déser des plus honnêtes gens. Il ne savoit point discerner les hommes droits & simples qui agissent sans déguisement: aussi n'avoit-il jamais vû de gens-de-bien; car de telles gens ne vont point chercher un roi si corrompu. D'ailleurs, il avoit vû depuis

depuis qu'il étoit sur le trône, dans les hommes dont il s'étoit servi, tant de dissimulation, de persidie & de vices affreux, déguisez sous les apparences de la vertu, qu'il regardoit tous les hommes sans éxception comme s'ils eussent été masquez. Il supposoit qu'il n'y avoit aucune vertu sincére sur la terre: ainsi il regardoit tous les hommes comme étant à peu près égaux. Quand il trouvoit un homme saux & corrompu, il ne se donnoit point la peine d'en chercher un autre, comptant qu'un autre ne seroit pas meilleur. Les bons lui paroissoient pires que les méchans les plus déclarez, parce qu'il les croyoit aussi méchans & plus trompeurs.

Pour revenir à moi, je fus confondu avec les Cypriens, & j'échappai à la défiance pénétrante du roi. Narbal trembloit de crainte que je ne fusse découvert, il lui en eût coûté la vie & à moi aussi. Son impatience de nous voir partir étoit incroyable; mais les vents contraires nous retinrent assez long-tems à Tyr.

Je profitai de ce séjour pour connoitre les mœurs des Phéniciens si célébres chez toutes les nations connuës. J'admirois l'heureuse situation de cette grande ville, qui est au milieu de la mer dans une isle. La côte voisine est délicieuse par sa fertilité, par les fruits éxquis qu'elle porte, par le nombre des villes & des villages qui se touchent presque, enfin par la douceur de son climat: car les montagnes mettent cette côte à l'abri des vents brûlans du Midi; elle est rafraîchie par le vent du nord qui sousse du côté de la mer. Ce pays est au pied du Liban, dont le sommet fend les nues & va toucher les astres; une glace éternelle couvre fon front; des fleuves pleins de neiges tombent comme des torrens des pointes des rochers qui environnent sa tête. Au-dessous on voit une vaste forêt de cédres antiques, qui paroissent aussi vieux que la terre où ils font plantez, & qui portent leurs branches épaisses jusques dans les nues : cette foret a sous ses pieds de gras pâturages dans la pente de la montagne. C'est-là qu'on voit errer les taureaux qui mugissent; les brebis qui bêlent avec leurs tendres agneaux, qui bondissent sur l'herbe. Là coulent mille divers ruiffeaux qui distribuent par tout une eau claire. Enfin on voit au-dessous de ces pâturages le pied de la montague,

tagne, qui est comme un jardin: le printems & l'automne y régnent ensemble, pour y joindre les sleurs & les fruits. Jamais ni le sousse empesté du Midi qui séche & qui brûle tout, ni le rigoureux Aquilon n'ont osé essace les vives couleurs qui ornent ce jardin.

C'est aupres de cette belle côte que s'élève dans la mer l'isle où est bâtie la ville de Tyr. grande ville semble nager au-dessus des eaux & être la reine de toute la mer. Les Merchands y abordent de toutes les parties du monde, & ses habitans sont eux-mêmes les plus fameux marchands qu'il y ait dans l'univers. Quand on entre dans cette ville, on croit d'abord que ce n'est point une ville qui appartienne à un peuple particulier; mais qu'elle est la ville commune de tous les peuples, & le centre de leur commerce. Elle a deux grands moles, semblables à deux bras qui s'avancent dans la mer, & qui embrassent un vaste port où les vents ne peuvent entrer. Dans ce port on voit comme une forêt de mâts de navires; & ses navires sont si nombreux, qu'à peine peut-on découvrir la mer qui les porte. Tous les Citoyens s'appliquent au commerce, & leurs grandes richesses ne les dégoûtent jamais du travail nécessaire pour les augmenter. On y voit de tous côtez le fin lin d'Egypte, & la pourpre Tyrienne deux fois teinte, d'un éclat merveilleux : cette double teinture est si vive, que le tems ne peut l'effacer : on s'en sert pour des laines fines qu'on rehausse d'une broderie d'or & d'argent. Les Phéniciens ont le commerce de tous les peuples jusqu'au détroit de Gadès; & ils ont même pénétré dans le vaste océan qui environne toute la terre. ont fait aussi de longues navigations sur la mer rouge, & c'est par ce chemin qu'ils vont chercher dans des isses inconnues de l'or, des parfums, & divers animaux qu'on ne voit point ailleurs,

Je ne pouvois rassasser mes yeux du spectacle magnisque de cette grande ville, où tout étoit en mouvement Je n'y voyois point comme dans les villes de la Gréce des hommes oisifs & curieux, qui vont chercher des nouvelles dans la place publique, ou regarder les étrangers qui arrivent sur le port. Les hommes sont occupez à décharger leurs vaisseaux, à

transporter

transporter leurs marchandises ou à les vendre, à ranger leurs magazins, & à tenir un compte éxact de ce qui leur est dû par les négocians étrangers. Les semmes ne cessent jamais, ou de filer les laines ou de faire des desseins de broderie, ou de ployer les riches étoffes.

D'où vient, disois-je à Narbal, que les Phéniciens se sont rendus les maîtres du commerce de toute la terre, & qu'ils s'enrichissent ainsi aux dépens de tous les autres peuples? Vous le voyez, me repondit-il: la situation de Tyr est heureuse pour le commerce; c'est notre patrie qui a la gloire d'avoir inventé la navigation. Les Tyriens furent les prémiers (s'il en faut croire ce qu'on raconte de la plus obscure antiquité) qui domptérent les flots long-tems avant l'âge de Typhis & des Argonautes tant vantez dans la Gréce. Ils furent, dis-je, les prémiers qui oférent se mettre dans un frêle vaisseau à la merci des vagues & des tempêtes, qui fondérent les abîmes de la mer, qui observérent les astres loin de la terre, suivant la science des Egyptiens & des Babyloniens; enfin qui réunirent tant de peuples que la mer avoit séparez. Les Tyriens font industrieux, patiens, laborieux, propres, fobres & ménagers; ils ont une exacte police, ils font parfaitement d'accord entre eux; jamais peuple n'a été plus constant, plus sincère, plus sidéle, plus sûr, plus commode à tous les étrangers.

Voilà fans aller chercher d'autre cause, ce que leur donne l'empire de la mer, & qui fait fleurir dans leur port un si utile commerce. Si la division & la jalousie se mettoient entr'eux: s'ils commençoient à s'amolir dans les délices & dans l'oissiveté; si les prémiers de la nation méprisoient le travail & l'économie; si les arts cessoient d'être en honneur dans leur ville; s'ils manquoient de bonne-soi envers les étrangers; s'ils alteroient tant soit peu les régles d'un commerce libre; s'ils négligeoient leurs manusactures, & s'ils cessoient de faire les grandes avances qui sont nécessaires pour rendre leurs marchandises parfaites chacune dans son genre, vous verriez bientôt tomber cette

puissance que vous admirez.

Mais éxpliquez-moi, lui disois je, les vrais moyens d'établir un jour à Ithaque un pareil commerce.

Faites,

Faites, me repondit-il, comme on fait ici; recevez bien & facilement tous les étrangers; faites-leur trouver dans vos ports la sureté, la commodité, la liberté entière; ne vous laissez jamais entraîner ni par l'avarice ni par l'orgueil. Le vrai moyen de gagner beaucoup est de ne vouloir jamais trop gagner, & de favoir perdre à propos. Faites-vous aimer par tous les étrangers : fouffrez même quelque chofe d'eux : craignez d'éxciter la jalousie par votre hauteur : soyez constant dans les régles du commerce, qu'elles soient simples & faciles; accoutumez vos peuples à les suivre inviolablement; punissez sévérement la fraude & même la négligence ou le faste des marchands qui ruïnent le commerce en ruinant les hommes qui le font. Surtout n'entreprenez jamais de gêner le commerce pour le tourner selon vos vues. Il est plus convenable que le prince ne s'en mêle point, & qu'il en laisse tout le profit à ses sujets qui en ont la peine : autrement il les découragera. Il en tirera assez d'avantages par les grandes richesses qui entreront dans ses états. Le commerce est comme certaines sources; si vous voulez détourner leurs cours, vous les faites tarir. Il n'y a que le profit & la commodité qui attirent les étrangers chez vous. Si yous leur rendez le commerce moins commode & moins utile, ils fe retirent infenfiblement, & ne reviennent plus, parce que d'autres peuples profitant de votre imprudence les attirent chez eux, & les accoutument à se passer de vous. Il faut même vous avouer que depuis quelque tems la gloire de Tyr est bien obscurcie. O! si vous l'aviez vue, mon cher Télémaque, ayant le régne de Pygmalion, vous auriez été bien plus étonné. Vous ne trouvez plus ici maintenant que les tristes restes d'une grandeur qui menace ruine. O malheureuse Tyr! en quelles mains es-tu tombée! autrefois la mer t'apportoit le tribut de tous les peuples de la terre.

Pygmalion craint tout & des étrangers & de ses sujcts. Au lieu d'ouvrir, suivant notre ancienne coutume, ses ports à toutes les nations les plus éloignées dans une entière liberté, il veut savoir le nombre des vaisseaux qui arrivent, leur pays, le nom des hommes qui y sont, leur genre de commerce, la nature & le prix de leurs marchandises, & le tems qu'ils doivent demeurer ici. Il fait encore pis, car il use de supercherie pour surprendre les marchands, & pour consisquer leurs marchandises. Il inquiéte les marchands qu'il croit les plus opulens: il établit sous divers prétextes de nouveaux impôts: il veut entrer lui-même dans le commerce, & tout le monde craint d'avoir à faire avec lui. Ainsi le commerce languit. Les étrangers oublient peu à peu le chemin de Tyr, qui leur étoit autresois si connu; & si Pygmalion ne change de conduite, notre gloire & notre puissance seront bientôt transportées à quelqu'autre peuple mieux gouverné que nous.

Je demandai ensuite à Narbal comment les Tyriens s'étoient rendus si puissans sur la mer, car je voulois n'ignorer rien de tout ce qui sert au gouvernement d'un royaume. Nous avons, me répondit-il, les forêts du Liban qui nous fournissent les bois des vaisseaux, & nous les reservons avec soin pour cet usage; on n'en coupe jamais que pour les besoins publics. Pour la construction des vaisseaux, nous avons l'avantage d'avoir des ouvriers habiles. Comment, lui disois-je, avez-vous pû trouver ces ouvriers? Il me répondit: Ils se sont formez peu à peu dans le pays. Quand on récompense bien ceux qui éxcellent dans les arts, on est sûr d'avoir bientôt des hommes qui les ménent à leur dernière perfection: car les hommes qui ont le plus de sagesse & de talent, ne manquent point de s'adonner aux arts aufquels les grandes récompenses sont attachées. Ici on traite avec honneur tous ceux qui réuffissent dans les arts & dans les sciences utiles à la navigation. On confidére un bon géometre; on estime fort un habile astronome; on comble de biens un pilote qui surpasse les autres dans sa fonction; on ne méprise point un bon charpentier; au contraire, il est bien payé & bien traité: les bons rameurs même ont des recompenses sûres & proportronées à leur service : on les nourrit bien ; on a soin d'eux quand ils font malades; en leur absence on a soin de leurs femmes & de leurs enfans. S'ils périssent dans un naufrage on dédommage leur famille; on renvoye chez eux ceux qui ont servi un certain tems. Ainsi on en a autant qu'on en veut. Le pére est ravi d'élever

d'élever son fils dans un si bon métier, & dès sa plus tendre jeunesse il se hâte de sui enseigner à manier la rame, à tendre les cordages, & à mépriser les tempêtes. C'est ainsi qu'on méne les hommes sans contrainte par la récompense & par le bon ordre. L'autorité seule ne fait jamais bien: la soumission des inférieurs ne suffit pas: il saut gagner les cœurs, & faire trouver aux hommes leur avantage dans les choses où l'on veut se servir de leur industrie.

Après ce discours Narbal me mena visiter tous les magazins, les arsenaux & tous les métiers qui servent à la construction des navires. Je demandois le detail des moindres choses, & j'écrivois tout ce que j'avois appris, de peur d'oublier quelque circonstance utile.

Cependant Narbal qui connoissoit Pygmalion, & qui m'aimoit, attendoit avec impatience mon départ, craignant que je ne fusse découvert par les espions du roi, qui alloient nuit & jour par toute la ville : mais les vents ne nous permettoient pas encore de nous embarquer. Pendant que nous étions occupez à vifiter curieusement le port, & à interroger divers marchands, nous vimes venir à nous un officier de Pygmalion, qui dit à Narbal: Le roi vient d'apprendre d'un des capitaines des vaisseaux qui sont revenus d'Egypte avec vous, que vous avez amené un étranger qui passe pour Cyprien: le roi veut qu'on l'arrête. & qu'on sache certainement de quel pays il est; vous en répondrez sur votre tete. Dans ce moment je m'étois un peu éloigné pour regarder de plus près les proportions que les Tyriens avoient gardées dans la construction d'un vaisseau presque neuf, qui étoit, disoit-on, par cette proportion éxacte de toutes ses parties, le meilleur voilier qu'on eût jamais vû dans le port, & j'interrogeois l'ouvrier qui avoit réglé cette proportion.

Narbal surpris & effrayé, répondit: Je vais chercher cet étranger qui est de l'isle de Cypre. Mais quand il eut perdu de vuë cet officier, il courut vers moi pour m'avertir du danger où j'étois Je ne l'avois que trop prévu, me dit-il, mon cher Télémaque; nous sommes perdus. Le roi que sa desiance tourmente jour & nuit, soupçonne que vous n'êtes pas de l'isle de Cypre; il ordonne qu'on vous arrête, il me

veut faire périr fi je ne vous mets entre ses mains. Que serons-nous? O Dieu! donnez-nous la sagesse pour nous tirer de ce péril.—Il faudra, Télémaque, que je vous méne au palais du roi. Vous soutiendrez que vous étes Cyprien de la ville d'Amatonte, fils d'un statuaire de Vénus. Je déclarerai que j'ai connu autresois votre pére, & peut-être que le roi, sans approfondir davantage, vous laissera partir. Je ne vois plus d'autres moyens de sauver votre vie & la mienne.

Je répondis à Narbal: Laissez périr un malheureux que le destin veut perdre; je sai mourir, Narbal, & je vous dois trop pour vous entraîner dans mon malheur. Je ne puis me résoudre à mentir. Je ne suis point Cyprien, & je ne saurois dire que je le suis. Les Dieux voyent ma sincérité; c'est à eux à conserver ma vie par leur puissance, s'ils le veulent; mais je ne

veux point la sauver par un mensonge.

Narbal me répondit: Ce mensonge, Télémaque, n'a rien qui ne soit innocent; les Dieux mêmes ne peuvent le condamner: il ne fait aucun mal à personne; il sauve la vie à deux innocens; il ne trompe le roi que pour l'empêcher de faire un grand crime. Vous poussez trop loin l'amour de la vertu, & la crainte de

bleffer la religion.

Il fuffit, lui disois-je, que le mensonge soit mensonge, pour n'être pas digne d'un homme qui parle en présence des Dieux, & qui doit tout à la vérité. Celui qui blesse la vérité, offense les Dieux, & se blesse lui-même; car il parle contre sa conscience. Cessez Narbal, de me proposer ce qui est indigne de vous & de moi. Si les Dieux ont pitié de nous, ils fauront bien nous délivrer. S'ils veulent nous laisser perir, nous serons en mourant les victimes de la verité, & nous laisserons aux hommes l'éxemple de préférer la vertu sans tache à une longue vie : la mienne n'est déja que trop longue, étant si malheureuse. C'est vous feul, o mon cher Narbal, pour qui mon cœur s'attendrit. Faloit-il que votre amitié pour un malheureux étranger vous fût fi funeste?

Nous demeurâmes long-tems dans cette espèce de combat. Mais enfin nous vîmes arriver un homme qui couroit hors d'haleine: c'étoit un autre officier du

roi qui venoit de la part d'Astarbé. Cette semme étoit belle comme une Déeffe : elle joignoit aux charmes du corps tous ceux de l'esprit : elle étoit enjouée, flatteuse, Avec tant de charmes trompeurs, elle infinuante. avoit, comme les Sirénes, un cœur cruel & plein de malignité: mais elle favoit cacher ses sentimens cor-10mpus, par un profond artifice. Elle avoit scu gagner le cœur de Pygmalion par sa beauté, par son esprit, par sa douce voix, & par l'harmonie de sa lyre. Pygmalion aveuglé par un violent amour pour elle, avoit abandonné la reine Topha son épouse. Il ne fongeoit qu'à contenter les passions de l'ambitieuse Astarbé. L'amour de cette femme ne lui étoit guére moins funeste que son infame avarice: mais quoi qu'il eût tant de passion pour elle, elle n'avoit pour lui que du mépris & du dégoût. Elle cachoit ses vrais sentimens, & elle faisoit semblant de ne vouloir vivre que pour lui, dans le tems même qu'elle ne pouvoit le fouffrir.

Il y avoit à Tyr un jeune Lydien, nomme Malachon, d'une merveilleuse beauté, mais mou, efféminé, noyé dans les plaisirs. Il ne songeoit qu'à conserver la délicatesse de son teint, qu'à peigner ses cheveux blonds flottans sur ses épaules, qu'à se parsumer, qu'à donner un tour gracieux aux plis de sa robe; enfin qu'à chanter ses amours sur sa lyre. Astarbé le vit, elle l'aima & en devint furieuse. Il la méprisa, parce qu'il étoit passionné pour une autre femme. D'ailleurs il craignit de s'exposer à la cruelle jalousie du roi. Astarbé se sentant méprisée s'abandonna à son ressentiment. Dans son désespoir elle s'imagina qu'elle pouvoit faire passer Malachon pour l'étranger que le roi faisoit chercher, & qu'on disoit qui étoit venu avec Narbal. En effet elle le persuada à Pygmalion & corrompit tous ceux qui auroient pû le détromper. Comme il n'aimoit point les hommes vertueux, & qu'il ne favoit point les discerner, il n'étoit environné que de gens intéressez, artificieux, prêts à éxécuter set ordres injustes & sanguinaires. De telles gens craignoient l'autorité d'Aftarbé, & ils lui aidoient à tromper le roi, de peur de déplaire à cette femme hautaine qui avoit toute sa confiance. Ainsi Malachon, quoique connu pour Crétois dans toute la ville, passa pour le jeune étranger,

étranger, que Narbal avoit emmené d'Egypte; il fut

mis en prison.

Astarbé qui craignoit que Narbal n'allât parler au roi, & ne découvrit son imposture, envoya en diligence à Narbal cet officier, qui lui dit ces paroles: Astarbé vous défend de découvrir au roi quel est votre étranger; elle ne vous demande que le filence, & elle saura bien faire ensorte que le roi soit content de vous: cependant hâtez-vous de faire embarquer avec les Cypriens le jeune étranger que vous avez amené d'Egypte, asin qu'on ne le voye plus dans la ville. Narbal ravi de pouvoir ainsi sauver sa vie & la mienne, promit de se taire; & l'officier satisfait d'avoir obtenu ce qu'il demandoit, s'en retourna rendre compte à Astarbé de sa commission.

Narbal & moi nous admirâmes la bonté des Dieux, qui récompensoient notre sincérité, & qui ont un soin si touchant de ceux qui hazardoient tout pour la vertu. Nous regardions avec horreur un roi livré à l'avarice & à la volupté. Celui qui craint avec tant d'éxcès d'être trompé, dissons-nous, merite de l'être, & l'est presque toujours grossiérement. Il se désie des gens de bien, & s'abandonne à des scélérats: il est le seul qui ignore ce qui se passe. Voyez Pygmalion, il est le jouet d'une semme sans pudeur. Cependant les Dieux se servent du mensonge des méchans pour sauver les bons qui aiment mieux perdre la vie que de mentir.

En même tems nous apperçumes que les vents changeoient, & qu'ils devenoient favorables aux vaisseaux de Cypre. Les Dieux se déclarent, s'écria Narbal; ils veulent, mon cher Télémaque, vous mettre en sureté: suyez cette terre cruelle & maudite. Heureux qui pourroit vous suivre jusques dans les rivages les plus inconnus! Heureux qui pourroit vivre & mourir avec vous! Mais un destin sevére m'attache à cette malheureuse patrie; il faut soussir avec elle: peutêtre faudra-t-il être enséveli dans ses ruïnes: n'importe; pourvu que je dise toujours la vérité, & que mon cœur n'aime que la justice. Pour vous, ô moncher Télémaque, je prie les Dieux qui vous conduisent comme par la main, de vous accorder le plus précieux

46 LES AVANTURES, &c. LIV. III.

cieux de tous les dons, qui est la vertu pure & sans tache jusqu'à la mort. Vivez, retournez en Ithaque, consolez Pénélope, délivrez la de ses téméraires amans; que vos yeux puissent voir, que vos mains puissent embrasser le sage Ulysse, & qu'il trouve en vous un sils égal à sa sagesse. Mais dans votre bonheur souvenez-vous du malheureux Narbal, & ne cessez jamais de m'aimer.

Quand il eut achevé ces paroles, je l'arrosai de mes larmes sans lui répondre.—De prosonds soupirs m'empêchoient de parler.—Nous nous embrassions en silence.—Il me mena jusqu'au vaisseau; il demeura sur le rivage, & quand le vaisseau fut parti, nous ne cessions

de nous regarder, tandis que nous pûmes nous voir.

Fin du troisième Livre.

AVANTURES

DE

TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE QUATRIEME.

SOMMAIRE.

Calypso interrompt Télémaque pour le faire reposer. Mentor le blame en secret d'avoir entrepris le récit de ses avantures, & lui conseille de les achever puisqu'il les a commencées. Télémaque raconte que pendant sa navigation de Tyr jusqu'en l'iste de Cypre, il avoit eu un songe où il avoit vu Venus & Cupidon contre qui Minerve te protégeoit; qu'ensuite il avoit cru voir aufi Mentor qui l'exhortoit à fuir l'isle de Cypre; qu'à son reveil une tempête auroit fait perir le vaisseau, s'it n'eut pris luimême le gouvernail, parce que les Cypriens noyez-dans le vin étoient hors d'état de le sauver ; qu'à son arrivée dans l'isle il avoit vu avec horreur les exemples les plus contagieux; mais que le Syrien Hazael, dont Mentor étoit devenu l'esclave, se trouvant alors au même lieu, lui avoit rendu ce sage conducteur & les avoit embarquez dans son vaisseau pour les mener en Crete. & que dans ce trajet ils avoient vu le beau spectacle d'Amphi trite trainee dans son char par des chevaux marins.

CALYPSO qui avoit été jusqu'à ce moment immobile & transportée de plaisir en écoutant les avantures de Télémaque, l'interrompit pour lui faire prendre quelque repos. Il est tems, lui dit-elie, que vous alliez goûter la douceur du sommeil après tant de travaux. Vous n'avez rien à craindre ici; tout vous est favorable. Abandonnez-vous donc à la joye. Goûtez

Goûtez la paix, & tous les autres dons des Dieux dont vous allez être comblé. Demain quand l'Aurore avec ses doigts de roses entr'ouvrira les portes dorées de l'Orient, & que les chevaux du foleil fortans de l'onde amére répandront les flames du jour, pour chaffer devant eux toutes les étoiles du ciel, nous reprendrons, mon cher Télémaque, l'histoire de vos mal-Jamais votre pére n'a égalé votre fagesse & votre courage. Ni Achille, vainqueur d'Hector; ni Thésée, revenu des ensers; ni même le grand Alcide, qui a purgé la terre de tant de monstres, n'ont fait voir autant de force & de vertu que vous. Je fouhaite qu'un profond sommeil vous rende cette nuit courte. Mais hélas! qu'elle sera longue pour moi! Qu'il me tardera de vous revoir, de vous entendre, de vous faire redire ce que je fais déja, & de vous demander ce que je ne sais pas encore! Allez, mon cher Télémaque, avec le fage Mentor que les Dieux vous ont rendu: allez dans cette grotte écartée, où tout est préparé pour votre repos. Je prie Morphée de répandre ses plus doux charmes sur vos paupières appefanties, de faire couler une vapeur divine dans tous vos membres fatiguez, & de vous envoyer des fonges legers, qui voltigeant autour de vous, flattent vos fens par les images les plus riantes, & repoufient loin de vous tout ce qui pourroit vous réveiller trop promptement.

La Déesse conduisit elle-même Télémaque dans cette grotte separée de la sienne. Elle n'étoit ni moins ratique, ni moins agréable. Une fontaine, qui couloit dans un coin, y faisoit un doux murmure qui appelloit le sommeil Les nymphes y avoient préparé deux lits d'une molle verdure, sur lesquels elles avoient étendu deux grandes peaux, l'une de lion pour Télémaque,

& l'autre d'ours pour Mentor.

Avant que de laisser fermer ses yeux au sommeil, Mentor parla ainsi à Télémaque: Le plaisir de raconter vos histoires vous a entraîné; vous avez charmé la Déesse en lui éxpliquant les dangers dont votre courage & votre industrie vous ont tiré; par-là vous n'avez fait qu'enslâmer davantage son cœur, & que vous préparer une plus dangereuse captivité. Com-

men

to

Ce

re

ment espérez-vous qu'elle vous laisse maintenant fortir de son isle, vous qui l'avez enchantée par le récit de vos avantures? L'amour d'une vaine gloire vous a fait parler sans prudence. Elle s'étoit engagée à vous raconter des histoires, & à vous apprendre quelle a été la destinée d'Ulysse; elle a trouvé moyen de parler long-tems sans rien dire, & elle vous a engagé à lui éxpliquer tout ce qu'elle desire savoir; tel est l'art des femmes flatteuses & passionnées. Quand est-ce, o Télémaque, que vous serez assez sage pour ne parler jamais par vanité, & que vous faurez taire tout ce qui vous est avantageux quand il n'est pas utile à dire? Les autres admirent votre sagesse dans un âge où il est pardonnable d'en manquer : pour moi je ne puis vous rien pardonner; je suis le seul qui vous connois, & qui vous arme affez pour vous avertir de toutes vos fautes. Combien êtes-vous encore éloigné de la fagesse de votre pére?

Quoi donc, répondit Télémaque, pouvois-je refufer à Calypso de lui raconter mes malheurs---? Non, reprit Mentor, il faloit les lui raconter: mais vous deviez le faire, en ne lui disant que ce qui pouvoit lui donner de la compassion. Vous pouviez lui dire que vous aviez été tantôt errant, tantôt captis en Sicile, puis en Egypte. C'étoit lui dire assez, & tout le reste n'a servi qu'à augmenter le poison qui brûle déja son cœur. Plaise aux Dieux que le vôtre puisse s'en pré-

ferver!

S

e

ni

it

1-

it

i!

le

e-

m

IX

uc

ée

es

118

les

ent

int

op

ette

ru-

oit

oit

lits

ndu

ue,

eil,

ra-

rar-

otre

Olls

que

oni-

men

Mais que ferai-je donc, continua Télémaque, d'un ton modéré & docile? Il n'est plus tems, repartit Mentor, de lui cacher ce qui reste de vos avantures; elle en sait assez pour ne pouvoir être trompée sur ce qu'elle ne sait pas encore; votre réserve ne serviroit qu'à l'irriter: achevez donc demain de lui raconter tout ce que les Dieux ont sait en votre saveur, & apprenez une autre sois à parler plus sobrement de tout ce qui peut vous attirer quelque louange. Télémaque reçut avec amitié un si bon conseil, & ils se couchérent.

Aussi-tôt que Phœbus eut répandu ses préniers rayons sur la terre, Mentor entendant la vo x de la Déesse qui appelloit ses nymphes dans le bois, éveilla

Télémaque. Il est tems, lui dit-il, de vaincre le fommeil: allons, retournez à Calypso, mais défiezvous de ses douces paroles : ne lui ouvrez jamais votre cœur; craignez le poison flatteur de ses souanges. Hier elle vous élevoit au-dessus de votre sage pere, de l'invincible Achille, du fameux Thésée, d'Hercule devenu immortel. Sentîtes-vous combien cette louange est éxcessive? Crûtes-vous ce qu'elle disoit? Sachez qu'elle ne le croit pas elle-même. Elle ne vous louë qu'à cause qu'elle vous croit foible, & assez vain pour vous laisser tromper par des louanges disproportionnées à vos actions.

Après ces paroles ils allérent au lieu où la Déesse les attendoit. Elle fourit en les voyant, & cacha fous une apparence de joye la crainte & l'inquiétude qui troubloient son cœur; car elle prévoyoit que Télémaque conduit par Mentor lui échapperoit de même qu'Ulysse. Hâtez-vous, dit-elle, mon cher Télémaque, de fatisfaire ma curiosité; j'ai cru pendant toute la nuit vous voir partir de Phénicie & chercher une nouvelle destinée dans l'isle de Cypre: dites-nous donc quel sut ce voyage, & ne perdons pas un moment. Alors on s'assit sur l'herbe semée de violettes, à l'ombre d'un bocage épais.

Calypso ne pouvoit s'empêcher de jetter sans cesse des regards tendres & passionnez sur Télémaque, & de voir avec indignation que Mentor observoit jusqu'au moindre mouvement de ses yeux. Cependant toutes les nymphes en filence se penchoient pour prêter l'oreille, & faisoient une espéce de demi cercle pour mieux écouter & pour mieux voir. Les yeux de l'assemblée étoient immobiles & attachez sur le jeune homme. Télémaque baissant les yeux, & rougissant avec beau-

coup de grace, reprit ainsi la suite de son histoire : A peine le doux foufle d'un vent favorable avoit rempli nos voiles, que la terre de Phénicie disparut à nos yeux. Comme j'étois avec les Cypriens, dont

j'ignorois les mœurs, je me résolus de me taire, de remarquer tout, & d'observer toutes les régles de la discrétion pour gagner leur estime. Mais pendant mon filence un sommeil doux & puissant vint me sai-

fir: mes sens étoient liez & suspendus; je goûtois une

16

fa

le

fa

rie

8

fes

M

for

cet

j'av

Vé

lige

plei

ne j

vain

mer

lách

fage

irrité

vis lo

nuée

mes 1

paix & une joye profonde qui enyvroit mon cœur. Tout-à-coup je crus voir Vénus qui fendoit les nues dans fon char volant conduit par deux colombes. Elle avoit cette éclattante beauté, cette vive jeunesse, ces graces tendres, qui parurent en elle, quand elle fortit de l'écume de l'océan, & qu'elle éblouit les yeux de Jupiter même. Elle descendit tout-à-coup d'un vol rapide jusqu'auprès de moi, me mit en souriant la main fur l'épaule, & me nommant par mon nom, prononça ces paroles: Jeune Grec, tu vas entrer dans mon empire, tu arriveras bientôt dans cette isle fortunée, où les plaisirs, les ris & les jeux folatres naissent fous mes pas. Là tu brûleras des parfums sur mes autels; là je te plongerai dans un fleuve de délices. Ouvre ton cœur aux plus douces espérances, & gardetoi bien de résister à la plus puissante de toutes les Deesses, qui veut te rendre heureux.

En même tems j'apperçus l'enfant Cupidon, dont les petites aîles s'agitant le faisoient voler autour de sa mère. Quoiqu'il eût sur son visage la tendresse, les graces, & l'enjoument de l'enfance, il avoit je ne fai quoi dans ses yeux perçans qui me faisoit peur. Il rioit en me regardant: son ris étoit malin, moqueur & cruel. Il tira de son carquois d'or la plus aigue de ses sléches, il banda son arc, & alloit me percer, quand Minerve se montra soudainement pour me couvrir de son égide. Le visage de cette Déesse n'avoit point cette beauté molle, & cette langueur passionnée que j'avois remarquée dans le vifage & dans la posture de Venus. C'étoit au contraire une beauté simple, négligée, modeste; tout étoit grave, vigoureux, noble, plein de force & de majesté. La stèche de Cupidon ne pouvant percer l'égide, tomba par terre. Cupidon indigné en soupira amérement; il eut honte de se voir vaincu. Loin d'ici, s'écria Minerve, loin d'ici, téméraire enfant; tu ne vaincras jamais que des ames lâches, qui aiment mieux tes honteux plaifir que la sagesse, la vertu & la gloire. A ces mots l'Amour irrité s'envola, & Vénus remontant vers l'Olympe, je vis long-tems fon char avec fes deux colombes dans une nuée d'or & d'azur; puis elle disparut. En baissant mes yeux vers la terre, je ne trouvai plus Minerye.

-

X

e

e.

1-

it

à

nt

de

la

int

a1-

ne

aix

Il me sembla que j'étois transporté dans un jardin délicieux tel qu'on dépeint les champs Elyfées. En ce lieu je reconnus Mentor qui me dit: Fuyez cette cruelle terre, cette ille empestée, où l'on ne respire que la volupté. La vertu la plus courageuse y doit trembler, & ne se peut sauver qu'en suyant. Dès que je le vis, je me voulois jetter à son cou pour l'embrasser : mais je sentois que mes pieds ne pouvoient se mouvoir, que mes genoux se déroboient sous moi, & que mes mains s'efforçant de saisir Mentor, cherchoient une ombre vaine, qui m'échappoit toujours. Dans cet effort je m'éveillai, & je connus que ce songe mystérieux étoit un avertissement divin. Je me sentis plein de courage contre les plaisirs, & de défiance contre moi-même pour détester la vie molle des Cypriens. Mais ce qui me perça le cœur, fut que je crus que Mentor avoit perdu la vie, & qu'ayant passé les ondes du Styx il habitoit l'heureux séjour des ames justes.

Cette pensée me sit répandre un torrent de larmes. On me demanda pourquoi je pleurois. Les larmes, répondis-je, ne conviennent que trop à un malheureux étranger, qui erre sans espérance de revoir sa patrie. Cependant tous les Cypriens, qui étoient dans le vaisseau, s'abandonnoient à une folle joye. Les rameurs ennemis du travail s'endormoient sur leurs rames; le pilote couronné de sleurs laissoit le gouvernail, & tenoit en sa main une grande cruche de vin qu'il avoit presque vuidée; lui & tous les autres troublez par la fureur de Bacchus chantoient à l'honneur de Vénus & de Cupidon, des vers qui devoient faire horreur à

n

re

ro

qu

eto

fill

lou

bea

éga

trop

cité.

chai

pose

lang

ceux

lume

voyo

à foi

tous ceux qui aiment la vertu.

Pendant qu'ils oublioient ainfi les dangers, une soudaine tempête troubla le ciel & la mer. Les vents déchaînez mugissoient avec fureur dans les voiles; les ondes noires battoient les slancs du navire, qui gémissoit sous leurs coups. Tantôt nous montions sur le dos des jugues ensiées, tantôt la mer sembloit se dérober sous le navire, & nous précipiter dans l'absîme. Nous appercevions auprès de nous des rochers, contre lesquels les slots irritez se brisoient avec un bruit horrible. Alors je compris par éxpérience ce que j'avois souvent oui dire à Mentor, que les hommes mous

mous & abandonnez aux plaisirs, manquent de courage dans les dangers. Tous nos Cypriens abattus pleuroient comme des femmes; je n'entendois que des cris pitoyables, que des regrets sur les délices de la vie, que de vaines promesses aux Dieux, pour leur faire des facrifices, si on pouvoit arriver au port. Personne ne conservoit assez de présence d'esprit, ni pour ordonner les manœuvres, ni pour les faire. Il me parut que je devois, en sauvant ma vie, sauver celle des autres. Je pris le gouvernail en main, parce que le pilote troublé par le vin, comme un Bacchante, étoit hors d'état de connoître le danger du vaisseau : j'encourageai les matelots effrayez; je leur fis abaisser les voiles: ils ramérent vigoureusement: nous passames au travers des écueils, & nous vîmes de pres toutes les horreurs de la mort.

Cette avanture parut comme un fonge à tous ceux qui me devoient la conservation de leurs vies; ils me regardoient avec étonnement. Nous arrivâmes en l'isse de Cypre au mois du printems qui est consacré à Vénus. Cette saison, disoient les Cypriens, convient à cette Déesse; car elle semble animer toute la nature, & faire naître les plaisirs comme les sleurs.

En arrivant dans l'isle, je sentis un air doux, qui rendoit les corps lâches & paresseux, mais qui inspiroit une humeur enjouée & folâtre. Je remarquai que la campagne naturellement fertile & agréable etoit presque inculte, tant les habitans étoient ennemis du travail. Je vis de tous côtez des femmes & de jeunes filles vainement parées, qui alloient en chantant les louanges de Vénus, se dévouer à son temple: la beauté, les graces, la joye, les plaisirs éclattoient également sur leurs visages; mais les graces y étoient trop affectées: on n'y voyoit point une noble fimplicité, & une pudeur aimable, qui fait le plus grand charme de la beauté. L'air de molesse, l'art de composer leurs visages, leur parure vaine, leur démarche languissante, leurs regards qui sembloient chercher ceux des hommes, leurs jalousies entre elles pour allumer de grandes passions; en un mot tout ce que je voyois dans ces femmes, me sembloit vil & méprisable: à force de me vouloir plaire, elles me dégoûtoient.

D

On

fouvents; les i géfur le e déonme. conbruit e que mous mous

t

e

11

it

il

S.

25,

u-

fa

le

urs

le

te-

roit

r la

nus

ur à

On me conduisit au temple de la Déesse: elle en a plusieurs dans cette isle; car elle est particulièrement adorée à Cythére, à Idalie, & à Paphos: c'est à Cythere que je fus conduit. Le temple est tout de marbre ; c'est un parfait péristyle : les colomnes sont d'une grosseur & d'une hauteur qui rendent cet édifice trèsmajestueux : au-dessus de l'architrave & de la frise, font à chaque face de grands frontons, où l'on voit en bas-relief toutes les plus/agréables avantures de la Déesse. A la porte du temple est sans cesse une foule de peuples qui viennent faire leurs offrandes. On n'égorge jamais dans l'enceinte du lieu facré aucune victime: on n'y brûle point comme ailleurs la graisse des genisses & des taureaux; on n'y répand jamais leur sang: on présente seulement devant l'autel les bêtes qu'on offre, & on n'en peut offrir aucune qui ne soit jeune, blanche, sans défaut & sans tache: on les couvre de bandelettes de pourpre brodées d'or; leurs cornes sont dorées & ornées de bouquets de fleurs odoriférantes. Après qu'elles ont été préfentées devant l'autel, on les renvoye dans un lieu écarté, où elles sont égorgées pour les festins des prêtres de la Déesse.

On offre ainsi toutes fortes de liqueurs parsumées, & du vin plus doux que le nectar. Les prêtres sont revêtus de longues robes blanches avec des ceintures d'or, & des franges de même au bas de leurs robes. On brûle nuit & jour sur les autels, les parsums les plus exquis de l'Orient, & ils forment une espéce de nuage qui monte vers le ciel. Toutes les colomnes du temple sont ornées de sessons pendans: tous les vases qui servent au facrifice sont d'or; un bois sacré de myrthes environne le bâtiment. Il n'y a que de jeunes garçons & de jeunes filles d'une rare beauté, qui puissent presenter les victimes aux prêtres, & qui osent allumer le seu des autels: mais l'impudence & la disso-

lution déshonorent un temple si magnifique.

D'abord j'eus horreur de ce que je voyois: mais infensiblement je commençois à m'y accoutumer. Le vice ne m'effrayoit plus; toutes les compagnies m'inspiroient je ne sais quelle inclination pour le désordre: on se moquoit de mon innocence: ma retenuë & ma pudeur servoient de jouët à ces peuples effrontez. On

n'oublioit

n'oubliot rien pour éxciter toutes mes passions, pour me tendre des piéges, & pour réveiller en moi le goût des plaisirs. Je me sentois affoiblir tous les jours; la bonne éducation que j'avois reçue ne me soutenoit presque plus; toutes mes bonnes résolutions s'évanouissoient: Je ne me sentois plus la force de résister au mal qui me pressoit de tous côtez; j'avois même une mauvaise honte de la vertu: j'étois comme un homme qui nage dans une riviére profonde & rapide; d'abord il fend les eaux & remonte contre le torrent : mais si les bords sont escarpez, & s'il ne peut se reposer sur le rivage, il se lasse enfin peu à peu, & sa force l'abandonne, fes membres épuisez s'engourdissent, & le cours du fleuve l'entraîne; ainsi mes yeux commençoient à s'obscurcir, mon cœur tomboit en défaillance, je ne pouvois plus rapeller, ni ma raison, ni le souvenir des vertus de mon pére. Le fonge où je croyois avoir vû le fage Mentor descendu aux champs Elysées, achevoit de me décourager : une secréte & douce langueur s'emparoit de moi. J'aimois déja le poison flatteur, qui se glissoit de veine en veine, & qui pénétroit jusqu'à la moëlle de mes os. Je poussois néanmoins encore de profonds foupirs; je versois des larmes améres; je rugissois comme un lion dans ma fureur. O malheureuse jeunesse, disois-je! O Dieux qui vous jouez cruellement des hommes, pourquoi les faites-vous passer par cet âge qui est un tems de folie ou de fiévre ardente? O! que ne suis-je couvert de cheveux blancs, courbé & proche du tombeau, comme Laërte mon ayeul! la mort me seroit plus douce que la foiblesse honteuse où je me vois.

A peine avois-je ainsi parlé, que ma douleur s'adoucissoit, & que mon cœur enyvré d'une solle passion seconoit presque toute pudeur; puis je me voyois plongé dans un absîme de remords. Pendant ce trouble je courois errant çà & là dans le sacré bocage, semblable à une biche que le chasseur a blessée: elle court au travers des vastes sorêts pour soulager sa douleur; mais la sléche qui l'a percée dans le slanc la suit par-tout: elle porte par-tout avec elle le trait meur-trier. Ainsi je courois en vain pour m'oublier moi-même, & rien n'adoucissoit la playe de mon cœur.

D 4

En

dissin-Le m'inordre: & ma

ublioit

n

nt

y-

u-

ne

ès-

fe,

oit

de

ine

es.

au-

la

and

au-

une

he:

or;

eurs

vant

elles

le.

nées,

font

tures

obes.

is les

ce de

mnes

is les

facre

ue de

é, qui

osent

En ce moment j'apperçus assez loin de moi dans l'ombre épaisse de ce bois la figure du fage Mentor: mais son visage me parut si pâle, si triste & si austére, que je n'en pus ressentir aucune joye. Estce donc vous, ô mon cher ami, mon unique espérance? Est-ce vous? Quoi donc! est-ce vous-même? Une image trompeuse ne vient-elle pas abuser mes yeux? Est-ce vous, Mentor? N'est-ce point votre ombre encore sensible à mes maux? N'êtes-vous point au rang des ames heureuses qui jouissent de leur vertu, & à qui les Dieux donnent des plaisirs purs dans une éternelle paix aux champs Elyfées? Parlez, Mentor; vivez-vous encore? Suis-je assez heureux pour vous posséder; ou bien n'est-ce qu'une ombre de mon ami? En disant ces paroles, je courois vers lui tout transporté jusqu'à perdre la respiration : il m'attendoit tranquillement sans faire un pas vers moi. O Dieux! vous la favez, quelle fut ma joye, quand je fentis que mes mains le touchoient! Non, ce n'est pas une vaine ombre; je le tiens, je l'embrasse, mon cher Mentor: c'est ainsi que je m'écriai; j'arrosai son visage d'un torrent de larmes : je demeurois attaché à fon cou sans pouvoir parler ll me regardoit tristement avec des yeux pleins d'une tendre compassion.

Enfin je lui dis: Hélas! d'où venez-vous? En quels dangers ne m'avez-vous point laissé pendant votre absence, & que ferois-je maintenant sans vous? Mais sans répondre à mes questions: Fuyez, me dit-il d'un ton terrible; suyez, hâtez vous de suïr. Ici la terre ne porte pour fruit que du poison: l'air qu'on respire est empesté; les hommes contagieux ne se parlent que pour se communiquer un venin mortel. La volupté lâche & insame, qui est le plus horrible des maux sortis de la boëte de Pandore, amollit les cœurs, & ne soussire ici aucune vertu. Fuyez, que tardez-vous? ne regardez pas même derriére vous en suyant; essacez jusqu'au moindre souvenir de cette isse éxécrable.

Il dit; & aussitôt je sentis comme un nuage épais qui se dissipoit de dessus mes yeux, & qui me laissoit voir la pure lumière: une joye douce & pleine d'un serme courage renaissoit dans mon cœur: cette joye étoit bien dissérente de cette autre joye molle & so-

lâtre

fa

VE

do

pe

ve

VO

for

de

fer

3

S

it

1,

e

;

3

té

e-

la

es

ne

r:

1-1

ns

les

els

b-

ins

on

ne

eft

ue

pté

or-

ne

as?

ffa-

215

foit

un

oye

to-

âtre

.

lâtre dont mes sens avoient été empoisonnez: l'une est une joye d'yvresse & de trouble, qui est entrecoupée de passions surieuses, & de cuisans remords; l'autre est une joye de raison, qui a quelque chose de bienheureux & de céleste; elle est toûjours pure & égale; rien ne peut l'épuiser: plus on s'y plonge, plus elle est douce; elle ravit l'ame sans la troubler. Alors je versai des larmes de joye, & je trouvois que rien n'étoit si doux que de pleurer ainsi. O heureux, disois-je, les hommes à qui la vertu se montre dans toute sa beauté! peut-on la voir sans l'aimer? peut-on l'aimer sans etre heureux?

Mentor me dit: Il faut que je vous quitte; je pars dans ce moment: il ne m'est pas permis de m'arrêter. Où allez-vous donc, lui répondis-je? En quelle terre inhabitable ne vous suivrai-je point? Ne croyez pas pouvoir m'échaper; je mourrai plutôt sur vos pas. En disant ces paroles, je le tenois serré de tout: ma force.... C'est en vain, me dit-il, que vous espérez de me retenir. Le cruel Métophis me vendit à des-Ethiopiens ou Arabes. Ceux-ci étant allez à Damas en Syrie pour leur commerce, voulurent se défaire de moi, croyant en tirer une grande somme d'un nommé Hazael, qui cherchoit un esclave Grec, pour connoître les mœurs de la Gréce, & pour s'instruire de nes sciences. En effet, Hazael m'acheta cherement. Ce que je lui ai appris de nos mœurs, lui a donné la curiosité de passer dans l'isse de Crete pour étudier les sages loix de Minos. Pendant notre navigation les vents nous ont contraint de relâcher dans l'isle de Cypre; en attendant un vent favorable, il est venu faire ses offrandes au temple : le voilà qui en fort ; les vents nous appellent : déja nos voiles s'enflent. Adieu, mon cher Telemaque; un esclave qui craint les Dieux, doit suivre fidélement son maître. Les Dieux ne me permettent plus d'être à moi; si j'étois à moi, ils le savent, je ne serois qu'à vous seul. Adieu, souvenezvous des travaux d'Ulysse & des larmes de Pénélope, fouvenez-vous des justes Dieux. O Dieux protecteurs de l'innocence, en quelle terre suis-je contraint de laisser Télémaque! D 5 Non,

Non, non, lui dis-je, mon cher Mentor, il ne dependra pas de vous de me laisser ici : plutôt mourir que de vous voir partir sans moi. Ce maître Syrien est-il impitoyable? Est-ce une tygresse dont il a succe les mammelles dans son enfance? Voudra-t-il vous arracher d'entre mes bras? Il faut qu'il me donne la mort, ou qu'il fouffre que je vous suive : vous m'éxhortez vous-même à fuir, & vous ne voulez pas que je fuye en fuivant vos pas. Je vais parler à Hazael, il aura pent-être pitié de ma jeunesse & de mes larmes: puisqu'il aime la sagesse & qu'il va si loin la chercher, il ne peut point avoir un cœur féroce & infensible. me jetterai à ses pieds, j'embrasserai ses genoux, je ne le laisserai point aller, qu'il ne m'ait accordé de vous fuivre. Mon cher Mentor, je me ferai esclave avec vous ; je lui offrirai de me donner à lui : s'il me refuse,

c'est fait de moi; je me délivrerai de la vie.

Dans ce moment Hazael appella Mentor; je me prosternai devant lui: il fut surpris de voir un inconnu en cette posture. Que voulez vous, me dit-il? . La vie, répondis-je; car je ne puis vivre, si vous ne souffrez que je suive Mentor qui est à vous. Je suis le fils du grand Ulysse le plus sage des rois de la Gréce, qui ont renversé la superbe ville de Troye, fameuse dans toute l'Asie. Je ne vous dis pas ma naissance pour me vanter, mais seulement pour vous inspirer quelque pitié de mes malheurs. J'ai cherché mon pére dans toutes les mers, ayant avec moi cet homme qui étoit pour moi un autre pére : la fortune pour comble de maux me l'a enlevé, elle l'a fait votre efclave; souffrez que je le sois aussi. S'il est vrai que vous aimiez la justice, & que vous alliez en Crete pour apprendre les loix du bon roi Minos, n'endurcissez point votre cœur contre mes foupirs & contre mes larmes. Vous voyez le fils d'un roi qui est réduit à demander la servitude comme son unique ressource. Autrefois j'ai voulu mourir en Sicile pour éviter l'esclavage: mais mes prémiers malheurs n'étoient que de foibles essais des outrages de la fortune; maintenant je crains de ne pouvoir être reçu parmi les esclaves. O Dieux! voyez mes maux; O Hazael, fouvenez-

tame

vous de Minos dont vous admirez la fagesse, & qui nous jugera tous deux dans le royaume de Pluton.

Hazael me regardant avec un visage doux & humain, me tendit la main & me releva. Je n'ignore pas, me dit-il, la sagesse & la vertu d'Ulysse: Mentor m'a raconté souvent quelle gloire il a acquise parmi les Grecs : & d'ailleurs la prompte renommée a fait entendre son nom à tous les peuples d'Orient. Suivez-moi, fils d'Ulysse, je serai votre pere jusqu'à ce que vous ayez retrouvé celui qui vous a donné la vie. Quand même je ne serois pas touché de la gloire de votre pére, de ses malheurs & des vôtres, l'amitié que j'ai pour Mentor, m'engageroit à prendre soin de vous. Il est vrai que je l'ai acheté comme esclave : mais je le garde comme un ami fidéle; l'argent qu'il m'a coûté, m'a acquis le plus cher & le plus précieux ami que j'aye sur la terre. J'ai trouvé en lui la fagesse; je lui dois tout ce que j'ai d'amour pour la vertu. Dès ce moment il est libre, vous le lerez aussi; je ne vous demande à l'un & à l'autre que votre cœur.

En un instant je passai de la plus amére douleur à la plus vive joye que les mortels puissent sentir. Je me voyois sauvé d'un horrible danger; je m'approchois de mon pays: je trouvois un secours pour y retourner; je goûtois la consolation d'être auprès d'un homme qui m'aimoit déja par le pur amour de la vertu. Ensin je trouvois tout en retrouvant Mentor pour

ne le plus quitter.

é-

rir

en

cé

us

la

X-

ue il

es:

er,

Je

ne

us

rec

ife,

me

on-

il?

ne

luis

ce,

ule

nce

irer

non

me

our

ef-

que

our

ffez

lar-

de-

Au-

cla-

e de

rant

ves.

ez-

ous

Hazaël s'avance sur le bord du rivage; nous le suivons, on entre dans le vaisseau, les rameurs sendent les ondes paisibles. Un zéphir leger se jouë dans nos voiles; il anime tout le vaisseau & lui donne un doux mouvement. L'isle de Cypre disparoît bientôt. Hazaël qui avoit impatience de connoître mes sentimens, me demanda ce que je pensois des mœurs de cette isle. Je lui dis ingénûment en quels dangers ma jeunesse avoit été éxposée, & le combat que j'avois souffert audedans de moi. Il sut touché de mon horreur pour le vice, & dit ces paroles: O Vénus, je reconnois votre puissance & celle de votre sils; j'ai brûlé de l'encens sur vos autels; mais souffrez que je déteste l'in-

fame molesse des habitans de votre isle, & l'impudence

brutale avec laquelle ils célébrent vos fètes.

Ensuite il s'entretenoit avec Mentor de cette prémiere puissance, qui a formé le ciel & la terre; de cette lumiére infinie, immuable, qui se donne à tous fans se partager; de cette vérité souveraine & univerfelle, qui éclaire tous les esprits, comme le soleil éclaire tous les corps. Celui, ajoutoit-il, qui n'a jamais vu cette lumiére pure, est aveugle comme un aveugle né: il passe sa vie dans une prosonde nuit, comme les peuples que le foleil n'éclaire point pendant plufieurs mois de l'année. Il croit être fage, & il est infensé: il croit tout voir, & il ne voit rien! il meurt n'ayant jamais rien vû: tout au plus il n'apperçoit que de fombres & fausses lueurs, de vaines ombres, des fantômes qui n'ont rien de réel. Ainfi sont tous les hommes entraînez par le plaisir des sens & par le charme de l'imagination. Il n'y a point sur la terre de véritables hommes, excepté ceux qui consultent, qui aiment, qui suivent cette raison éternelle. C'est elle qui nous inspire, quand nous pensons bien; c'est elle qui nous reprend, quand nous pensons mal. Nous ne tenons pas moins d'elle la raison que la vie; elle est comme un grand océan de lumière: nos esprits sont comme de petits ruisseaux qui en sortent, & qui y retournent pour s'y perdre.

Quoiqué je ne comprisse pas encore parsaitement la fagesse de ce discours, je ne laissois pas d'y goûter je ne sai quoi de pur & de sublime: mon cœur en étoit échaussé, & la vérité me sembloit reluire dans toutes ces paroles. Ils continuérent à parler de l'origine des Dieux, des héros, des poètes, de l'âge d'or, du déluge, des prémières histoires du genre-humain, du sleuve d'oubli où se plongent les ames des morts, des peines éternelles préparées aux impies dans le gousre noir du Tartare, & de cette heureuse paix dont jouïssent les justes dans les champs Elysées, sans crainte de

la pouvoir perdre.

3

Pendant qu'Hazaël & Mentor parloient, nous appercûmes des dauphins couverts d'une écaille qui paroifsoit d'or & d'azur. En se joûant ils soulevoient les 1.

ce

le

13

r-

il

1-

n

t,

it

lt

rt

le

25

25

le

e

ai

e

e

e

A

t

a

e

t

S

S

u

e

flots avec beaucoup d'écume. Après eux vénoient des Tritons qui sonnoient de la trompette avec leurs conques recourbées. Ils environnoient le char d'Amphitrite traîné par des chevaux marins plus blancs que la neige, & qui fendant l'onde salée laissoient loin derriere eux un vaste fillon dans la mer. Leurs yeux étoient enflamez, & leurs bouches écumantes. Le char de la Déesse étoit une conque d'une merveilleuse figure; elle étoit d'une blancheur plus éclattante que l'yvoire, & les rouës étoient d'or. Ce char sembloit voler sur la face des eaux plaisibles. Une troupe de nymphes couronnées de fleurs nageoient en foule derrière le char; leurs beaux cheveux pendoient sur leurs épaules, & flottoient au gré du vent. La Déesse tenoit d'une main un sceptre d'or pour commander aux vagues, de l'autre elle portoit sur ses genoux le petit Dieu Palémon son fils pendant à sa mammelle. Elle avoit un visage sérein & une douce majesté qui faisoit suir les vents séditieux & toutes les noires tempêtes. Les Tritons conduisoient les chevaux & tenoient les rênes dorées. Une grande voile de pourpre flottoit dans l'air au-dessus du char; celle étoit à demi enflée par le soufie d'une multitude de pétits Zéphirs qui s'efforçoient de la pousser par leurs haleines. On voyoit au milieu des airs Eole empressé, inquiet, & ardent. Son visage ridé & chagrin, sa voix menacante, ses sourcils épais & pendans; ses yeux pleins d'un feu sombre & austère tenoient en silence les siers Aquilons, & repoussoient tous les nuages. Les immenses baleines & tous les monstres marins faisant avec leurs narines un flux & reflux de l'onde amére, fortoient à la hâte de leurs grottes profondes pour voir la Déesse.

Fin du quatriéme Livre.

AVANTURES

DE

TELEMAQUE,

FILS D'ULYSSE.

LIVRE CINQUIEME.

SOMMAIRE.

Télémaque raconte qu'en arrivant en Crete, il apprit qu' Idoménée roi de cette isle avoit sacrifié son fils unique pour accomplir un vœu indiscret: que les Crétois voulant venger le sang du fils, avoient réduit le pére à quitter leur pays: qu'après de longues incertitudes, ils étoient actuellement assemblez, pour élire un autre roi. Télémaque ajoute qu'il sut admis dans cette assemblée; qu'il y remporta les prix à divers jeux; qu'il éxpliqua les questions laissées par Minos dans le livre de ses loix; & que les vieillards, juges de l'isse, & tous les peuples voulurent le faire roi, voyant sa sagesse.

A PRES que nous eûmes admiré ce spectacle, nous commençames à découvrir les montagnes de Crete, que nous avions encore assez de peine à distinguer des nuées du ciel & des slots de la mer. Bientôt nous vîmes le sommet du mont Ida au-dessus des autres montagnes de l'isle, comme un vieux cerf dans une forêt porte son bois rameux au-dessus des têtes des jeunes faons, dont il est suivi. Peu à peu nous vîmes plus distinctement les côtes de cette isle, qui se présentoient à nos yeux comme un amphithéatre. Autant que la terre de Cypre nous avoit paru négligée & inculte, autant celle de Créte se montroit fertile & ornée de tous les fruits par le travail de ses habitans.

De tous côtez nous remarquions des villages bien bâtis, des bourgs qui égaloient des villes, & des villes superbes. Nous ne trouvions aucun champ où la main du laboureur diligent ne sût imprimée; partout la charuë avoit laisse de creux fillons: les ronces, les épines & toutes les plantes qui occupent inutilement la terre, sont inconnues en ce pays. Nous considérions avec plaisir les creux vallons où les troupeaux de bœufs mugissent dans les gras herbages le long des ruisseaux; les moutons paissans sur le penchant d'une colline; les vastes campagnes couvertes de jaunes épics, riches dons de la féconde Cérès; ensin les montagnes ornées de pampres & de grappes d'un raisin déja coloré, qui promettoit aux vendangeurs les doux presens de Bacchus pour charmer les soucis des hommes.

Mentor nous dit qu'il avoit été autrefois en Crete, & il nous expliqua ce qu'il en connoissoit. Cette isle, disoit-il, admirée de tous les étrangers, & fameuse par ses cent villes, nourrit fans peine tous ses habitans, quoiqu'ils foient innombrables; c'est que la terre ne se lasse jamais de répandre ses biens sur ceux qui la cultivent. Son sein sécond ne peut s'épuiser ; plus il y a d'hommes dans un pays, pourvu qu'ils soient laborieux, plus ils jouissent de l'abondance: ils n'ont jamais besoin d'être jaloux les uns des autres. La terre, cette bonne mere, multiplie ses dons felon le nombre de ses enfans, qui méritent ses fruits par leur travail. L'ambition & l'avarice des hommes sont les feules fources de leur malheur. Les hommes veulent tout avoir, & ils se rendent malheureux par le désir du fuperflu; s'ils vouloient vivre fimplement & se contenter de satisfaire aux vrais besoins, on verroit partout l'abondance, la joye, l'union & la paix.

7u'

rue

111-

it -

nt

lé-

il

les

u-

e,

i-

i-

es

ns

es

î-

(e

1-

8

r-

C'est ce que Minos, le plus sage & le meilleur de tous les rois, avoit compris. Tout ce que vous verrez de plus merveilleux dans cette isle, est le fruit de ses loix. L'éducation qu'il faisoit donner aux ensans, rend les corps sains & robustes; on les accoutume d'abord à une vie simple, frugale & laborieuse; on suppose que toute volupté amollit le corps & l'esprit: on ne leur propose jamais d'autre plaisir que celui d'être invincible par la vertu, & d'acquérir beaucoup de gloire. On

ne met pas seulement le courage à mépriser la mort dans les dangers de la guerre, mais encore à fouler aux pieds les trop grandes richesses & les plaisirs honteux. Ici on punit trois vices, qui sont impunis chez les autres peuples, l'ingratitude, la diffimulation, &

l'avarice.

Pour le faste & la molesse, on n'a jamais besoin de les reprimer; car ils sont inconnus en Créte: tout le monde y travaille, & personne ne songe à s'y enrichir; chacun se croit assez payé de son travail par une vie douce & reglée, ou l'on jouit en paix & avec abondance de tout ce qui est veritablement nécessaire à la vie. On n'y fouffre ni meubles précieux, ni habits magnifiques, ni festins délicieux, ni palais dorez. Les habits sont de laine fine & de belle couleur, mais tout unis & fans broderie. Les repas y font sobres; on y boit peu de vin : le bon pain en fait la principale partie, avec les fruits que les arbres offrent comme d'euxmêmes, & le lait des troupeaux. Tout au plus on y mange de grosses viandes sans ragoût; encore même a-t-on foin de réserver ce qu'il y a de meilleur dans les grands troupeaux de bœufs pour faire fleurir l'agriculture. Les maisons y sont propres, commodes, riantes; mais sans ornemens. La superbe architecture n'y est pas ignorée: mais elle est réservée pour les temples des Dieux, & les hommes n'oseroient avoir des maisons semblables à celle des immortels. Les grands biens des Crétois sont la fanté, la force, le courage, la paix & l'union des familles, la liberté de tous les citoyens, l'abondance des choses nécessaires, le mépris des superflues; l'habitude du travail & l'horreur de l'oissveté; l'émulation pour la vertu, la soumission aux loix, la crainte des justes Dieux.

Je lui demandai en quoi confistoit l'autorité du roi. & il me répondit : Il peut tout sur les peuples ; mais les loix peuvent tout fur lui. Il a une puissance abfolue pour faire le bien, & les mains liées dés qu'il veut faire le mal. Les loix lui confient les peuples comme le plus précieux de tous les dépôts, à condition qu'il sera le pere de ses sujets. Elles veulent qu'un seul homme serve par sa sagesse & par sa moderation à la felicité de tant d'hommes; & non pas ort

ler

n-

ez

80

le

le

r;

ie

1-

a

S

S

t

y

que tant d'hommes servent par leur misere & par leur servitude lâche à flatter l'orgueil & la molesse d'un seul homme. Le roi ne doit rien avoir au-dessus des autres, excepté ce qui est nécessaire ou pour le soulager dans ses pénibles fonctions, ou pour imprimer aux peuples le respect de celui qui doit soutenir les loix. D'ailleurs le roi/doit être plus sobre, plus ennemi de la molesse, plus éxempt de faste & de hauteur qu'aucun autre. Il ne doit point avoir plus de richesses & de plaisirs, mais plus de sagesse, de vertu & de gloire que le reste des hommes. Il doit être au-dehors le défenseur de la patrie, en commandant les armées; & au-dedans le juge des peuples pour les rendre bons, fages & heureux. Ce n'est point pour lui-même que les Dieux l'ont fait roi; il ne l'est que pour être l'homme des peuples : c'est aux peuples qu'il doit tout fon tems, tous ses soins, toute son affection; & il n'est digne de la royauté qu'autant qu'il s'oublie lui-même pour se sacrifier au bien public. Minos n'a voulu que fes enfans régnaffent après lui, qu'à condition qu'ils regneroient suivant ces maximes. Il aimoit encore plus son peuple que sa famille : c'est par une telle sagesse qu'il a rendu la Créte si puissante & si heureuse. C'est par cette modération qu'il a effacé la gloire de tous les conquérans qui veulent faire servir les peuples à leur propre grandeur, c'est-à-dire à leur vanité. Enfin c'est par sa justice qu'il a mérité d'être aux enfers le souverain juge des morts.

Pendant que Mentor faisoit ce discours, nous abordâmes dans l'isle. Nous vîmes le fameux labyrinthe, ouvrage des mains de l'ingénieux Dédale, & qui étoit une imitation du grand labyrinthe que nous avions vû en Egypte. Pendant que nous considérions ce curieux édisce, nous vîmes le peuple qui couvroit le rivage & qui accouroit en soule dans un lieu assez voisin du bord de la mer: nous demandâmes la cause de leur empressement, & voici ce qu'un Crétois nommé

Nauficrate nous raconta.

Idoménée fils de Deucalion, & petit-fils de Minos, dit il, étoit allé comme les autres rois de la Gréce au siège de Troye. Après la ruïne de cette ville, il fit voile pour revenir en Créte; mais la tempête sut si violente,

iang,

violente, que le pilote de son vaisseau & tous les autres qui étoient éxperimentez dans la navigation, crurent que leur nausrage étoit inévitable. Chacun avoit la mort devant les yeux; chacun voyoit les absmes ouverts pour l'engloutir: ehacun déploroit son malheur, n'espérant pas même le triste repos des ombres qui traversent le Styx après avoir reçu la sépulture. Idoménée levant les yeux & les mains vers le ciel invoquoit Neptune: O puissant Dieu, s'écrioit-il, toi qui tiens l'empire des ondes, daigne écouter un malheureux! si tu me sais revoir l'isse de Créte malgré la fureur des vents, je t'immolerai la prémière tête qui se

présentera à mes yeux.

Cependant fon fils impatient de revoir fon pére fe hâtoit d'aller au-devant de lui pour l'embrasser; malheureux qui ne savoit pas que c'étoit courir à sa perte. Le pere échappé à la tempête arrivoit dans le port desiré: il remercioit Neptune d'avoir écouté ses vœux: mais bientôt il fentit combien ils lui devoient être funestes. Un pressentiment de son malheur lui donnoit un cuifant repentir de son vœu indiscret; il craignoit d'arriver parmi les siens, & il appréhendoit de revoir ce qu'il avoit de plus cher au monde. Mais la cruelle Néméfis Déesse impitoyable, qui veille pour punir les hommes, & fur-tout les rois orgueilleux, pouffoit d'une main fatale & invisible Idoménée. Il arrive; à peine ofe-t-il lever les yeux, il voit son fils : il recule faisi d'horreur; ses yeux cherchent, mais en vain, quelqu'autre tête moins chére qui puisse lui servir de victime. Cependant le fils se jette à son cou, & est tout étonné que son pere répond si mal à sa tendresse; il le voit fondant en larmes.

O mon pére, dit-il, d'où vient cette tristesse? Après une si longue absence, êtes-vous faché de vous
revoir dans votre royaume, & de faire la joye de votre sils? Qu'ai-je fait? Vous détournez vos yeux de
peur de me voir. Le pére accablé de douleur ne répondit rien. Ensin après de profonds soupirs, il dit:
Ah! Neptune, que t'ai-je promis? A quel prix m'astu garanti du nausrage? Rends-moi aux vagues & aux
rochers, qui devoient en me brisant sinir ma triste vie;
laisse vivre mon sils. O Dieu cruel! tiens, voilà mon

fang, épargne le fien. En parlant ainfi, il tira son épée pour se percer : mais tous ceux qui étoient auprès de lui arrêtérent sa main. Le vieillard Sophronyme, interpréte des volontez des Dieux, l'assura qu'il pourroit contenter Neptune sans donner la mort à son fils. Votre promesse, disoit-il, a été imprudente : les Dieux ne veulent point être honorez par la cruauté; gardez-vous bien d'ajouter à la faute de votre promesse celle de l'accomplir contre les loix de la nature; offrez à Neptune cent taureaux plus blancs que la neige; faites couler leur sang autour de son autel couronné de sleurs : faites sumer un doux encens en l'honneur de ce Dieu.

Idoménée écoutoit ce discours la tête baissée & sans répondre; la fureur étoit allumée dans ses yeux: son visage pâle & désiguré changeoit à tout moment de couleur; on voyoit ses membres tremblans. Cependant son fils lui disoit: Me voici, mon pére; votre fils est prêt à mourir pour appaiser le Dieu de la mer: n'attirez pas sur vous sa colére: je meurs content, puisque ma mort vous aura garanti de la vôtre. Frappez, mon pére, ne craignez point de trouver en moi un fils indigne de vous, qui craigne de mourir.

En ce moment Idoménée tout hors de lui & comme déchiré par les furies infernales, furprend tous ceux qui l'observoient de près; il enfonce son épée dans le cœur de cet enfant; il la retire toute fumante & toute pleine de fang pour la plonger dans les propres entrailles: il est encore une fois retenu par ceux qui l'environnent. L'enfant tombe dans son sang; ses yeux se couvrent des ombres de la mort; il les entrouvre à la lumiére, mais à peine l'a-t-il trouvée, qu'il ne peut plus la supporter. Tel qu'un beau lys au milieu des champs coupé dans sa racine par le tranchant de la charrue, languit & ne se soutient plus: il n'a point encore perdu cette vive blancheur & cet éclat qui charme les yeux; mais la terre ne le nourrit plus, & sa vie est éteinte. Ainsi le fils d'Idomenée, comme une jeune & tendre fleur, est cruellement moissonné dès son prémier âge. Le pére dans l'excès de sa douleur devient insensible; il ne sait où il

est, ni ce qu'il fait, ni ce qu'il doit faire; il marche

chancelant vers la ville, & demande son fils.

Cependant le peuple touché de compassion pour l'enfant, & d'horreur pour l'action barbare du pére, s'écrie que les Dieux justes l'ont livré aux suries: la fureur leur sournit des armes; ils prennent des bâtons & des pierres; la discorde sousse dans tous les cœurs un venin mortel. Les Crétois, les sages Crétois oublient la sagesse qu'ils ont tant aimée; ils ne reconnoissent plus le petit-fils du sage Minos. Les amis d'Idoménée ne trouvent de salut pour lui, qu'en le ramenant vers ses vaisseaux: ils s'embarquent avec lui; ils suyent à la merci des ondes. Idoménée revenant à lui-même, les remercie de l'avoir arraché d'une terre qu'il a arrosée du sang de son fils, & qu'il ne sauroit plus habiter. Les vents les conduisent vers

l'Hespérie, & ils vont fonder un nouveau royaume

dans le pays des Salentins.

Cependant les Crétois n'ayant plus de roi pour les gouverner, ont résolu d'en choisir un qui conserve dans leur pureté les loix établies. Voici les mesures qu'ils ont prises pour faire ce choix. Tous les principaux citoyens des cent villes sont assemblez ici. On a déja commencé par des sacrifices; on a assemblé tous les sages les plus fameux des pays voisins, pour éxaminer la sagesse de ceux qui paroîtront dignes de commander; on a préparé des jeux publics, où tous les prétendans combattront; car on veut donner pour prix la royauté à celui qu'on jugera vainqueur de de tous les autres, & pour l'esprit & pour le corps. On veut un roi dont le corps soit sort & adroit, & dont l'ame soit ornée de la sagesse & de la vertu. On appelle ici tous les étrangers.

Après nous avoir raconté toute cette histoire étonnante, Nausicrate nous dit : Hâtez-vous donc, ô étrangers, de venir dans notre assemblée : vous combattrez avec les autres ; & si les Dieux destinent la victoire à l'un de vous, il régnera en ce pays. Nous le suivîmes sans aucun désir de vaincre, mais par la seule curiosité de voir une chose si éxtraordinaire.

Nous arrivâmes à une espéce de cirque très vaste environné d'une épaisse forêt : le milieu du cirque étoit

Ha



Telemaque retrouve Mentor dans l'Isle de CypreIlsuplie Hazael de l'embarquer avec lui pour les conduire en Crete.

Rulett Sculp.

Li une bor fur Qui car cen l'he à c zac m' d'o cus l'o bit fur pa

di tr to ve fa fo co v n P é è i

une aréne préparée pour les combattans; elle étoit bordée par un grand amphithéatre d'un gazon frais, fur lequel étoit assis & rangé un peuple innombrable. Quand nous arrivâmes, on nous reçut avec honneur; car les Crétois sont les peuples du monde qui éxercent le plus noblement & avec le plus de religion l'hospitalité. On nous fit asseoir, & on nous invita à combattre. Mentor s'en éxcusa sur son âge, & Hazael sur sa foible santé. Ma jeunesse & ma vigueur m'ôtoient toute excuse: je jettai néanmoins un coup d'œil sur Mentor pour découvrir sa pensée, & j'appercus qu'il fouhaitoit que je combattisse. J'acceptai donc l'offre qu'on me faisoit : je me dépouillai de mes habits; on fit couler des flots d'huile douce & luisante fur tous les membres de mon corps, & je me mêlai parmi les combattans. On dit de tous côtez que c'étoit le fils d'Ulysse, qui étoit venu pour tâcher de remporter le prix; & plusieurs Crétois qui avoient été à Ithaque pendant mon enfance, me reconnurent.

Le prémier combat fut celui de la lutte. Un Rhodien d'environ trente-cinq ans surmonta tous les autres qui oférent se présenter à lui : il étoit encore dans toute la vigueur de la jeunesse; ses bras étoient nerveux & bien nourris: au moindre mouvement qu'il faisoit, on voyoit tous ses muscles; il étoit également souple & fort. Je ne lui parus pas digne d'etre vaincu; & regardant avec pitié ma tendre jeunesse, il voulut se retirer; mais je me présentai à lui. Alors nous nous faisîmes l'un l'autre; nous nous serrames à perdre la respiration. Nous étions épaule contre épaule, pied contre pied, tous les nerfs tendus & les bras entrelassez comme des serpens; chacun s'efforçant d'enlever de terre son ennemi. Tantôt il essayoit de me surprendre en me poussant du côté droit, tantôt il s'efforçoit de me pencher du côté gauche. Pendant qu'il me tâtoit ainsi, je le poussai avec tant de violence, que ses reins pliérent : il tomba sur l'arene, & m'entraîna sur lui. En vain il tâcha de me mettre dessous; je le tins immobile sous moi. Tout le peuple cria: Victoire au fils d'Ulysse; & j'aidai au Rhodien confus à se relever.

or asi godines in a sill oost this analog

LIV.

lui éc

ter la

d'inc

fon :

mett

chev

faffe

nage

ne

fern

brif

n'ê

mo

cria

lui

les

fac

VIE

ga

m

n'

le

d

n

Le combat du Ceste sut plus difficile. Le fils d'un riche citoyen de Samos avoit acquis une haute réputation dans ce genre de combat. Tous les autres lui cédérent; il n'y eut que moi qui espérai la victoire. D'abord il me donna dans la tête, & puis dans l'estomac, des coups qui me firent vomir le fang, & qui répandirent sur mes yeux un épais nuage. Je chancelai; il me pressoit, & je ne pouvois plus respirer: Mais je fus ranimé par la voix de Mentor, qui me crioit: O fils d'Ulysse, seriez-vous vaincu? La colère me donna de nouvelles forces; j'évitai plusieurs coups dont j'aurois été accablé. Aussi-tôt que le Samien m'avoit porté un faux coup, & que son bras s'allongeoit en vain, je le surprenois dans cette posture penchée: déja il reculoit, quand je haussai mon ceste pour tomber sur lui avec plus de force : il voulut esquiver; & perdant l'équilibre, il me donna le moyen de le renverser. A peine fut-il étendu par terre, que je lui tendis la main pour le relever: il se redressa lui-même couvert de poussière & de sang; sa honte sut extrême, mais il n'ola renouveller le combat.

Aussi-tôt on commença les courses des chariots que l'on diffribua au fort. Le mien se trouva le moindre pour la légereté des roues, & pour la vigueur des chevaux. Nous partons; un nuage de poussière vole & couvre le ciel. Au commencement je laissai les autres passer devant moi. Un jeune Lacédémonien, nommé Crantor, laissoit d'abord tous les autres derriére lui. Un Crétois nommé Polycléte le suivoit de prés. Hippomaque parent d'Idoménée & qui aspiroit à lui succéder, lâchant les rênes à ses chevaux fumans de sueur, étoit tout penché sur leurs crins flottans, & le mouvement des roues de son chariot étoit si rapide, qu'elles paroissoient immobiles comme les ailes d'un aigle qui fend les airs. Mes chevaux s'animerent & se mirent peu à peu en haleine; je laissai loin derrière moi presque tous ceux qui étoient partis avec tant d'ardeur. Hippomaque parent d'Idoménée, preffant trop ses chevaux, le plus vigoureux s'abattit & ôta par sa chute à son maître l'espérance de régner.

Polycléte se penchant trop sur ses chevaux, ne put se tenir serme dans une secousse; il tomba, les rênes

1,11

i

i

lui échapérent, & il fut trop heureux de pouvoir éviter la mort. Crantor, voyant avec des yeux pleins d'indignation que j'étois tout auprès de lui, redoubla son ardeur: tantôt il invoquoit les Dieux, & leur promettoit de riches offrandes; tantôt il parloit à ses chevaux pour les animer: il craignoit que je ne passasse que les siens, étoient en état de le devancer; il ne lui restoit plus d'autre resource, que celle de me sermer le passage, Pour y réussir, il hasarda de se briser contre la borne, il y brisa essectivement sa rouë. Je ne songeai qu'à faire promptement le tour pour n'être pas engagé dans son désordre, & il me vit un moment aprés au bout de la carrière. Le peuple s'écria encore une sois: Victoire au sils d'Ulysse; c'est

lui que les Dieux destinent à régner sur nous.

Cependant les plus illustres & les plus sages d'entre les Crétois nous conduisirent dans un bois antique & facré, reculé de la vue des hommes profanes, où les vieillards, que Minos avoit établis juges du peuple & gardes des loix, nous assemblérent. Nous étions les mêmes qui avions combattu dans les jeux; nui autre n'y fut admis. Les sages ouvrirent les livres où toutes les loix de Minos sont recueillies. Je me sentis faisi de respect & de honte, quand j'approchai de ces vieillards, que l'âge rendoit vénérables, sans leur ôter la vigueur de l'esprit: ils étoient assis avec ordre, & immobiles dans leurs places; leurs cheveux étoient blancs; plufieurs n'en avoient presque plus. On voyoit reluire sur leur visages graves une sagesse douce & tranquille: ils ne se pressoient point de parler; ils ne disoient que ce qu'ils avoient résolu de dire. Quand ils étoient d'avis differens, ils étoient si modérez à soutenir ce qu'ils pensoient de part & d'autre, qu'on auroit cru qu'ils étoient tous d'une même opinion. La longue expérience des choses passées, & l'habitude du travail, leur donnoit de grandes vues fur toutes choses: mais ce qui perfectionnoit le plus leurs raisons, étoit le calme de leurs esprits délivrez des folles passions & des caprices de la jeunesse. La sagesse toute seule agissoit en eux, & le fruit de leur longue vertu étoit d'avoir fi bien dompté leurs humeurs, qu'ils goûtoient fans peine le doux & noble plaisir d'écouter la raison. En les admirant, je souhaitai que ma vie pût s'accourcir pour arriver tout-à-coup à une si estimable vieillesse. Je trouvois la jeunesse malheureuse d'être si impétueuse & si éloignée de cette vertu si éclairée & si tranquille.

Le prémier d'entre ces vieillards ouvrit le livre des loix de Minos. C'étoit un grand livre qu'on tenoit d'ordinaire renfermé dans une cassette d'or avec des parsums. Tous ces vieillards le baissérent avec respect; car ils disent qu'après les Dieux, de qui les bonnes loix viennent, rien ne doit être si facré aux hommes que les loix destinées à les rendre bons, sages & heureux Ceux qui ont dans leurs mains les loix pour gouverner les peuples, doivent toûjours se laisser gouverner eux-mêmes par les loix. C'est la loi & non pas l'homme qui doit regner. Tel étoit le discours de ces sages. Ensuite celui qui présidoit, proposa trois questions, qui devoient être décidées par les maximes de Minos.

La prémière question étoit de favoir quel est le plus libre de tous les hommes? Les uns répondirent que c'étoit un roi qui avoit sur son peuple un empire absolu, & qui étoit victorieux de tous ses ennemis. D'autres foutinrent que c'étoit un homme si riche, qu'il pouvoit contenter tous ses desirs. D'autres dirent que c'étoit un homme qui ne se marioit point, & qui voyageoit pendant toute sa vie en divers pays, sans être jamais affujetti aux loix d'aucune nation. D'autres s'imaginérent que c'étoit un Barbare, qui vivant de sa chasse au milieu des bois, étoit indépendant de toute police & de tout besoin. D'autres crurent que c'étoit un homme nouvellement affranchi, parce qu'en fortant des rigueurs de la servitude, il jouissoit plus q'aucun autre des douceurs de la liberté. D'autres enfin s'avisérent de dire que c'étoit un homme mourant, parce que la mort le délivroit de tout, & que tous les hommes ensemble n'avoient plus aucun pouvoir sur lui.

Quand mon rang fut venu, je n'eus pas de peine à répondre, parce que je n'avois pas oublié ce que Mentor m'avoit dit souvent. Le plus libre de tous les hommes, répondis-je, est celui qui peut être libre dans l'esclavage même. En quelque pays & en quelque

condition

I

mo de Die ren por I me Ch dife hor auc

qui

un

reu.

le 1

LI

con

app tero ma Me un hon par il n

ler con fir vert mal te, pun vois

La

P deu & i

exp

condition qu'on foit, on est très-libre, pourvu qu'on craigne les Dieux & qu'on ne craigne qu'eux: en un mot, l'homme véritablement libre est celui qui dégagé de toute crainte & de tout desir, n'est soumis qu'aux Dieux & à sa raison. Les vieillards s'entreregardérent en souriant, & surent surpris de voir que ma ré-

ponse fût précisément celle de Minos.

Ensuite on proposa la seconde question en ces termes: Qui est le plus malheureux de tous les hommes? Chacun disoit ce qui lui venoit dans l'esprit. L'un disoit: C'est un homme qui n'a ni biens, ni santé, ni honneur. Un autre disoit : C'est un homme qui n'a aucun ami. D'autres soutenoient que c'est un homme qui a des enfans ingrats & indignes de lui. Il vint un fage de l'isle de Lesbos, qui dit: Le plus malheureux de tous les hommes est celui qui croit l'être; car le malheur dépend moins des choses qu'on souffre, que de l'impatience avec laquelle on augmente fon malheur. A ces mots toute l'assemblée se récria: on applaudit, & chacun crut que ce fage Lesbien remporteroit le prix sur cette question. Mais on me demanda ma pensée, & je répondis, suivant les maximes de Mentor: Le plus malheureux de tous les hommes est un roi qui croit être heureux en rendant les autres hommes misérables: il est doublement malheureux par fon aveuglement, ne connoissant pas son malheur; il ne peut s'en guérir : il craint même de le connoître. La vérité ne peut percer la foule des flatteurs pour aller jusqu'à lui. Il est tyrannisé par ses passions; il ne connoît point ses devoirs: il n'a jamais goûté le plaifir de faire le bien, ni senti les charmes de la pure vertu: il est malheureux & digne de l'être; son malheur augmente tous les jours : il court à sa perte, & les Dieux se préparent à le confondre par une punition éternelle. Toute l'assemblée avoûa que j'avois vaincu le fage Lesbien, & les vieillards déclarérent que j'avois rencontré le vrai sens de Minos.

Pour la troisième question, on demanda lequel des deux est préférable: d'un côté, un roi conquérant & invincible dans la guerre; de l'autre, un roi sans expérience de la guerre, mais propre à policer sage-

ment les peuples dans la paix. La plupart répondirent que le roi invincible dans la guerre étoit preférable. A quoi fert, disoient-ils, d'avoir un roi qui fache bien gouverner en paix, s'il ne sait pas défendre le pays quand la guerre vient? les ennemis le vaincront, & réduiront son peuple en servitude. D'autres soutenoient au contraire, que le roi pacifique seroit meilleur, parce qu'il craindroit la guerre, & l'éviteroit par ses soins. D'autres disoient qu'un roi conquérant travailleroit à la gloire de son peuple aussi-bien qu'à la sienne, & qu'il rendroit ses sujets maîtres des autres nations, au lieu qu'un roi pacisique les tiendroit dans une honteuse lâcheté. On voulut savoir mon senti-

ment. Je répondis ainsi:

Un roi qui ne fait gouverner que dans la paix ou dans la guerre, & qui n'est pas capable de conduire son peuple dans ces deux états, n'est qu'à demi roi. Mais fi vous comparez un roi qui ne fait que la guerre, à un roi fage, qui fans favoir la guerre est capable de la foutenir dans le besoin par ses généraux, je le trouve préférable à l'autre. Un roi entiérement tourné à la guerre, voudroit toujours la faire pour étendre fa domination & fa gloire propre, il ruineroit son peuple. A quoi fert-il à un peuple que son roi subjugue d'autres nations, si on est malheureux sous son régne? D'ailleurs les longues guerres entraînent toujours après elles beaucoup de défordres; les victorieux mêmes se déréglent pendant ce tems de confusion. Voyez ce qu'il en coûte à la Gréce pour avoir triomphé de Troye; elle a été privée de ses rois pendant plus de dix ans. Lors que tout est en seu par la guerre, les loix, l'agriculture, les arts languissent. Les meilleurs princes même, pendant qu'ils ont une guerre à soutenir, sont contraints de faire le plus grand des maux, qui est de tolérer la licence, & de se servir des méchans. Combien y a-t-il de scélérats qu'on puniroit pendant la paix & dont on a besoin de récompenser l'audace dans les désordres de la guerre? Jamais aucun peuple n'a eu un roi conquérant, sans avoir beaucoup souffert de son ambition. Un conquérant enyvré de sa gloire ruine presque autant sa nation

pe ju milit

tre

pai me fian & a ce roi

cher mod envii est c leurs & le tages

verne fages les ar fleurir foins (

culture ses néc nation victorieuse que les autres nations vaincues. Un prince qui n'a point les qualitez nécessaires pour la paix ne peut faire goûter à ses sujets les fruits d'une guerre heureusement sinie : il est comme un homme qui désendroit son champ contre son voisin, & qui usurperoit celui de son voisin même, mais qui ne sauroit ni labourer ni semer, pour recueillir aucune moission : un tel homme semble né pour détruire, pour ravager, pour renverser le monde, & non pour rendre le peuple heureux par un sage gouvernement.

Venons maintenant au roi pacifique. Il est vrai qu'il n'est pas propre à de grandes conquêtes, c'està-dire qu'il n'est pas né pour troubler le repos de son peuple en voulant vaincre les autres nations que la justice ne lui a pas soumises: mais s'il est véritable. ment propre à gouverner en paix, il a toutes les qualitez nécessaires pour mettre son peuple en sureté contre ses ennemis. Voici comment: il est juste, modéré, & commode à l'égard de ses voisins : il n'entreprend jamais contre eux rien qui puisse troubler la paix: il est fidele dans ses alliances. Ses alliez l'aiment, ne le craignent point, & ont une entière confiance en lui. S'il a quelque voisin inquiet, hautain & ambitieux, tous les autres rois voisins qui craignent ce voisin inquiet, & qui n'ont aucune jalousie du roi pacifique, se joignent à ce bon roi pour l'empêcher d'être opprime. Sa probité, sa bonne-foi, sa moderation le rendent l'arbitre de tous les Etats qui environnent le fien. Pendant que le roi entreprenant est odieux à tous les autres, & sans cesse expose à leurs ligues, celui-ci a la gloire d'être comme le pére & le tuteur de tous les autres rois. Voilà les avantages qu'il a au-dehors. Ceux dont il jouit au dedans sont encore plus solides. Puisqu'il est propre à gouverner en paix, je suppose qu'il gouverne par les plus fages loix. Il retranche le faste, la molesse & tous les arts qui ne servent qu'à flatter les vices : il fait fleurir les autres arts qui sont utiles aux véritables beions de la vie; sur-tout il applique ses sujets à l'agriculture. Par-là il les met dans l'abondance des choles nécessaires. Ce peuple laborieux, simple dans ses mœurs,

é

n

)-

n

11-

IX

n.

11-

int

la

nt.

une

and

rvir

i'on

re-

re?

fans

con-

t fa

tion

mœurs, accoutumé à vivre de peu, gagnant facilement sa vie par la culture de ses terres, se multiplie à Voilà dans ce royaume un peuple innombrable, mais un peuple fain, vigoureux, robuste, qui n'est point amolli par les voluptez, qui est éxercé par la vertu, qui n'est point attaché aux douceurs d'une vie lâche & délicieuse, qui sait mépriser la mort, qui aimeroit mieux mourir que de perdre cette liberté qu'il goûte sous un sage roi appliqué à ne régner que pour faire régner la raison. Qu'un conquérant voisin attaque ce peuple, il ne le trouvera peut-être pas assez accoutumé à camper, à se ranger en bataille, ou à dresser des machines pour assiéger une ville. Mais il le trouvera invincible par fa multitude, par fon courage, par sa patience dans les fatigues, par son habitude de fouffrir la pauvreté, par sa vigueur dans les combats, & par une vertu que les mauvais succés même ne peuvent abbattre. D'ailleurs si ce roi n'est pas assez expérimenté pour commander lui-même ses armées, il les fera commander par des gens qui en seront capables, & il faura s'en fervir fans perdre fon autorité. Cependant il tirera du secours de ses alliez. Ses sujets aimeroient mieux mourir que de passer sous la domination d'un autre roi violent & injuste : les Dieux mêmes combattront pour lui. Voyez quelles reffources il aura au milieu des plus grands périls. clus donc que le roi pacifique, qui ignore la guerre, est un roi imparfait, puisqu'il ne sait pas remplir une de ses plus grandes fonctions, qui est de vaincre ses ennemis: mais j'ajoute qu'il est néanmoins infiniment supérieur au roi conquérant qui manque des qualitez necessaires dans la paix, & qui n'est propre qu'à la guerre.

J'apperçus dans l'assemblée beaucoup de gens qui ne pouvoient goûter cet avis; car la plupart des hommes éblouis par les choses éclattantes comme les victoires & les conquêtes, les préférent à ce qui est simple, tranquille & solide, comme la paix & la bonne police des peuples. Mais tous les vieillards déclaré-

rent que j'avois parlé comme Minos.

Le prémier de ces vieillards s'écria: Je vois l'accomplissement d'un oracle d'Apollon connu dans toute

notre isle. Minos avoit consulté les Dieux pour savoir combien de tems sa race régneroit suivant les loix qu'il venoit d'établir. Le Dieu lui répondit: Les tiens cesseront de régner quand un étranger entrera dans ton isle pour y faire régner tes loix. Nous avons craint que quelque étranger viendroit faire la conquête de l'isle de Créte: mais le malheur d'Idoménée & la fagesse du sils d'Ulysse, qui entend mieux que nul autre mortel les loix de Minos, nous montre le sens de l'oracle. Que tardons-nous à couronner celui que les destins nous donnent pour roi?

Fin du cinquieme Livre.

E 3

e

t

i

LES

AVANTURES

DE

TELEMAQUE,

FILS D'ULYSSE.

LIVRE SIXIEME.

SOMMAIRE.

Télémaque raconte qu'il refusa la royauté de Créte pour retourner en Ithaque: qu'il proposa d'élire Mentor qui refusa aussi le diadème: qu'ensin l'assemblée pressant Mentor de choisir pour toute la nation, il leur avoit éxposé ce qu'il venoit d'apprendre des vertus d'Aristodème, qui fut proclumé roi au même moment; qu'ensuite Mentor Es lui s'étoient embarquez pour aller en Ithaque: mais que Neptune pour consoler Vérus irritée, leur avoit fait faire le nausrage, après lequel ils furent jettez dans l'îse de Calypso.

A USS I-tôt les vieillards fortirent de l'enceinte du bois facré, & le prémier me prenant par la main, annonça au peuple, déja impatient dans l'attente d'une decision, que j'avois remporté le prix. A peine acheva-t-il de parler, qu'on entendit un bruit confus de toute l'assemblée. Chacun poussa des cris de joye. Tout le rivage & toutes les montagnes voisines retentirent de ce cri: Que le fils d'Ulysse semblable à Minos régne sur les Crétois!

J'attendis un moment, & je faisois signe de la main pour demander qu'on m'écoutât. Cependant Mentor me disoit à l'oreille: Renoncez-vous à votre patrie? L'ambition de régner vous fera-t-elle oublier Pénélope qui vous attend comme sa dernière espérance, & le

grand

LIV. VI. LES AVANTURES, &c. 79

grand Ulysse que les Dieux avoient résolu de vous rendre? Ces paroles percérent mon cœur, & me foutinrent contre le vain desir de régner. Cependant un profond filence de toute cette tumultueuse assemblée me donna le moyen de parler ainsi : O illustres Crétois, je ne mérite point de vous commander. L'oracle qu'on vient d'apporter, marque bien que la race de Minos cessera de régner, quand un étranger entrera dans cette isle, & y fera régner les loix de ce fage roi: mais il n'est pas dit que cet étranger régnera. Je veux croire que je suis cet étranger, marqué par l'oracle : j'ai accompli la prédiction ; je suis venu dans cette isle; j'ai découvert le vrai sens des loix, & je fouhaite que mon éxplication serve à les faire régner avec l'homme que vous choisirez. Pour moi, je préfére ma patrie, la pauvre petite isle d'Ithaque, aux cent villes de Créte, à la gloire & à l'opulence de ce beau royaume. Souffrez que je suive ce que les destins ont marqué: si j'ai combattu dans vos jeux, ce n'étoit pas dans l'espérance de régner ici; c'étoit pour mériter votre estime & votre compassion, c'étoit afin que vous me donnassiez les moyens de retourner promptement au lieu de ma naissance. J'aime mieux obéir à mon pere Ulysse & consoler ma mere Pénélope, que de régner sur tous les peuples de l'univers. Crétois! vous voyez le fonds de mon cœur; il faut que je vous quitte; mais la mort seule pourra finir ma reconnoissance. Oui, jusqu'au dernier soupir Télémaque aimera les Crétois, & s'intéressera à leur gloire comme à la sienne propre.

A peine eûs-je parlé qu'il s'éleva un bruit fourd, semblable à celui des vagues de la mer, qui s'entre-choquent dans une tempête Les uns disoient : Est-ce quelque divinité sous une figure humaine ? D'autres soutenoient qu'ils m'avoient vu en d'autres pays, & qu'ils me reconnoissoient. D'autres s'écrioient : il faut le contraindre de régner ici. Enfin je repris la parole, & chacun se hâta de se taire, ne sachant si je n'allois point accepter ce que j'avois resusé d'abord. Voici

les paroles que je leur dis :

Souffrez, ô Crétois, que je vous dise ce que je pense. Vous êtes le plus sage de tous les peuples: mais la E 4 sagesse fagesse demande, ce me semble, une précaution qui vous échappe. Vous devez choisir, non pas l'homme qui raisonne le mieux sur les loix, mais celui qui les pratique avec la plus constante vertu. Pour moi je suis jeune, par conséquent sans éxpérience, éxposé à la violence des passions, & plus en état de m'instruire en obéissant pour commander un jour, que de commander maintenant. Ne cherchez donc pas un homme qui ait vaincu les autres dans les jeux d'esprit & de corps, mais qui se soit écrites dans le fonds de son cœur, & dont toute la vie soit la pratique de ces loix; que ces actions plutôt que ses paroles vous le fassent choisir.

Tous les vielliards charmez de ce discours, & voyant toûjours croître les applaudissemens de l'assemblée, me dirent: Puisque les Dieux nous êtent l'espérance de vous voir régner au milieu de nous, du moins aidez-nous à trouver un roi qui fasse régner nos loix. Connoissez-vous quelqu'un qui puisse commander avec cette modération? Je connois, leurs disje d'abord, un homme de qui je tiens tout ce que vous estimez en moi; c'est sa fagesse, & non pas la mienne qui vient de parler; & il m'a inspiré toutes les

réponses que vous venez d'entendre.

En même tems toute l'assemblée jetta les yeux sur Mentor que je montrois le tenant par la main. Je racontois les soins qu'il avoit eu de mon enfance; les périls dont il m'avoit délivré; les malheurs qui étoient venus fondre sur moi, dès que j'avois cessé de fuivre ses conseils. D'abord on ne l'avoit point regardé à cause de ses habits simples & negligez, de sa contenance modeste, de son silence presque continuel, de son air froid & reservé. Mais quand on s'appliqua à le regarder, on découvrit dans fon visage je ne sai quoi de ferme & d'élevé: on remarqua la vivacité de ses yeux & la vigueur avec laquelle il faisoit jusqu'aux moindres actions; on le questionna: il fut admiré; on résolut de le faire roi. Il s'en désendit sans s'émouvoir: il dit qu'il préféroit les douceurs d'une vie privée à l'éclat de la royauté; que les meilleurs rois étoient malheureux, en ce qu'ils ne faisoient presque

presque jamais les biens qu'ils vouloient faire, & qu'ils faisoient souvent, par la surprise des flatteurs, les maux qu'ils ne vouloient pas. Il ajouta que si la servitude est misérable, la royauté ne l'est pas moins, puisqu'elle est une servitude déguisée. Quand on est roi, disoit il, on dépend de tous ceux dont on a besoin pour se faire obéir. Heureux celui qui n'est point obligé de commander! Nous ne devons qu'à notre seule patrie, quand elle nous consie l'autorité, le sacrisce de notre liberté pour travailler au bien public.

Alors les Crétois ne pouvant revenir de leur étonnement, lui demandérent quel homme ils devoient choisir. Un homme, répondit-il, qui vous connoisse bien, puisqu'il faudra qu'il vous gouverne, & qui craigne de vous gouverner. Celui qui desire la royauté ne la connoît pas: & comment en remplira-t-il les devoirs, ne les connoissant point? il la cherche pour lui, & vous devez desirer un homme qui ne l'accepte que

pour l'amour de vous.

Tous les Crétois furent dans un étrange surprise de voir deux étrangers qui resussient la royauté recherchée par tant d'autres: ils voulurent savoir avec qui ils étoient venus. Nausicrates, qui les avoit conduits depuis le port jusqu'au cirque, où l'on célébroit les jeux, leur montra Hazaël, avec lequel Mentor & moi étions venus de l'isle de Cypre. Mais leur étonnement sut encore bien plus grand, quand ils surent que Mentor avoit été esclave d'Hazaël; qu'Hazaël touché de la sagesse & de la vertu de son esclave, en avoit fait son conseil & son meilleur ami; que cet esclave mis en liberté étoit le même qui venoit de resuser d'être roi, & qu'Hazaël étoit venu de Damas en Syrie pour s'instruire des loix de Minos! tant l'amour de la sagesse remplissoit son cœur.

Les vieillards dirent à Hazaël: Nous n'osons vous prier de nous gouverner; car nous jugeons que vous avez les mêmes pensées que Mentor. Vous méprisez trop les hommes pour vouloir vous charger de les conduire; d'ailleurs vous êtes trop détaché des richesses de l'éclat de la royauté, pour vouloir acheter cet éclat par les peines attachées au gouvernement des peuples. Hazaël répondit: Ne croyez pas, ô Cré-

E 5

tois, que je méprise les hommes. Non, non, je sais combien il est grand de travailler à les rendre bons & heureux: mais ce travail est rempli de peines & de dangers. L'éclat, qui y est attaché est saux & ne peut éblouir que des ames vaines. La vie est courte; les grandeurs irritent plus les passions qu'elles ne peuvent les contenter: c'est pour apprendre à me passer de ces saux biens, & non pas pour y parvenir, que je suis venu de si loin. Adieu. Je ne songe qu'à retourner dans une vie paisible & retirée, où la sagesse nourrisse mon cœur, & où les espérances qu'on tire de la vertu pour une autre meilleure vie après la mort, me consolent dans les chagrins de la vieillesse. Si j'avois quelque chose à souhaiter, ce ne seroit pas d'être roi; ce seroit de ne me séparer jamais de ces

u

d

16

il

d

VE

ef

VC

CO

da

les

va

ple

pa

tu

mo

VO

ne

tel

nei

da

du

deux hommes que vous voyez.

Enfin les Cretois s'écriérent parlant à Mentor: Dites-nous, ô le plus sage & le plus grand de tous les mortels, dites-nous donc qui est-ce que nous pouvons choisir pour notre roi? Nous ne vous laisserons point aller, que vous ne nous ayez appris le choix que nous devons faire. Il leur répondit : Pendant que j'étois dans la foule des spectateurs, j'ai remarqué un homme qui ne témoignoit aucun empressement. C'est un vieillard assez vigoureux; j'ai demandé quel homme c'étoit; on m'a répondu qu'il s'appelloit Aristodême. Ensuite j'ai entendu qu'on lui disoit que ses deux enfans étoient au nombre de ceux qui combattoient; il a paru n'en avoir aucune joye; il a dit que pour l'un, il ne lui fouhaitoit point les périls de la royauté; & qu'il aimoit trop sa patrie, pour consentir que l'autre régnât jamais. Par-la j'ai comprise que ce pére aimoit d'un amour raisonnable l'un de ses enfans qui a de la vertu, & qu'il ne flattoit point l'autre dans ses déréglemens. Ma curiosité augmentant, j'ai demandé qu'elle a été la vie de ce vieillard. Un de vos citoyens m'a répondu: Il a long-tems porté les armes, & il est couvert de blessures : mais sa vertu sincère & ennemie de la flatterie, l'avoit rendu incommodé à Idoménée; c'est ce qui empêcha ce roi de s'en fervir dans le siège de Troye. Il craignoit un homme qui lui donneroit de sages conseils qu'il ne pourroit se résoudre

résoudre à suivre : il sut même jaloux de la gloire que cet homme ne manqueroit pas d'acquerir bientôt; il oublia tous ses services; il le laissa ici pauvre, méprisé des hommes groffiers & lâches, qui n'estiment que les richesses: mais content dans sa pauvreté, il vit gayement dans un endroit écarté de l'isle, où il cultive fon champ de ses propres mains. Un de ses fils travaille avec lui; ils s'aiment tendrement; ils font heureux par leur frugalité; & par leur travail ils se sont mis dans l'abondance des choses nécessaires à une vie simple. Le sage vieillard donne aux pauvres malades de son voisinage tout ce qui lui reste au-delà de ses besoins & de ceux de son fils. Il fait travailler tous les jeunes gens ; il les éxhorte ; il les instruit : il juge tous les différends de son voisinage : il est le pere de toutes les familles. Le malheur de la sienne est d'avoir un second fils, qui n'a voulu suivre aucun de ses conseils. Le pére, après l'avoir long-tems fouffert pour tâcher de le corriger de ses vices, l'a enfin chassé. Il s'est abandonné à une folle ambition & à tous les plaisirs.

Voila, ô Crétois, ce qu'on m'a raconté. Vous devez favoir si ce récit est véritable Mais si cet homme est tel qu'on le dépeint, pourquoi faire des jeux? Pourquoi assembler tant d'inconnus? Vous avez au milieu de vous un homme qui vous connoît & que vous connoîssez, qui sait la guerre qui a montré son courage, non-seulement contre les sléches & contre les dards, mais contre l'affreuse pauvreté, qui a méprisé les richesses acquises par la flatterie, qui aime le travail, qui fait combien l'agriculture est utile à un peuple, qui déteste le faste, qui ne se laisse point amollir par un amour aveugle de ses enfans, qui aime la vertu de l'un, & qui condamne le vice de l'autre: en un mot un homme qui est déja le pére du peuple. Voilà votre roi, s'il est vrai que vous desiriez de faire rég-

ner chez vous les loix du fage Minos.

Tout le peuple s'écria: Il est vrai, Aristodême est tel que vous le dites; c'est lui qui est digne de régner. Les vieillards le firent appeller: on le chercha dans la foule, où il étoit confondu avec les derniers du peuple; il parut tranquille: on lui déclara qu'on le faisoit roi. Il répondit: Je n'y puis consentir qu'à trois conditions. La prémière, que je quitterai la royauté dans deux ans, si je ne vous rends meilleurs que vous n'êtes, & si vous résistez aux loix. La seconde, que je serai libre de continuer une vie simple & frugale. La troisième, que mes enfans n'auront aucun rang, & qu'après ma mort on les traitera sans distinction selon leur mérite comme le reste des

citovens.

À ces paroles, il s'éleva dans l'air mille cris de joye. Le diadêmê fut mis par le chef des vieillards gardes des loix, fur la tête d'Aristodême. On fit des facrifices à Jupiter, & aux autres grands Dieux. Aristodême nous fit des présens, non pas avec la magnificence ordinaire aux rois, mais avec une noble simplicité. Il donna à Hazaël les loix de Minos écrites de la main de Minos même. Il lui donna aussi un recueil de toute l'histoire de Créte depuis Saturne & l'âge d'or: il sit mettre dans son vaisseau des fruits de toutes les espéces qui sont bonnes en Créte, & inconnues dans la Syrie, & lui offrit tous les secours

dont il pouvoit avoir besoin.

Comme nous pressions notre départ, il nous fit préparer un vaisseau avec un grand nombre de bons rameurs & d'hommes armez; il y fit mettre des habits pour nous, and des provisions. A l'instant même il s'eleva un vent favorable pour aller en Ithaque; ce vent qui étoit contraire à Hazaël, le contraignit d'attendre. Il nous vit partir; il nous embrassa comme des amis qu'il ne devoit jamais revoir. Les Dieux font justes, disoit-il, ils voyent une amitié qui n'est fondée que sur la vertu: un jour ils nous réuniront, & ces champs fortunez, où l'on dit que les justes jouiffent apres la mort d'une paix éternelle, verront nos ames se rejoindre pour ne se séparer jamais. O si mes cendres pouvoient ainsi être recueillies avec les votres! En prononçant ces mots, il versoit des torrens de larmes, & les soupirs étouffoient sa voix. Nous ne pleurions pas moins que lui; & il nous conduisit au vaisseau.

Pour Aristodême, il nous dit: C'est vous qui venez de me faire roi: souvenez-vous des dangers où

yous m'avez mis: demandez aux Dieux qu'ils m'inspirent la vraye sagesse, & que je surpasse autant en modération les autres hommes, que je les surpasse en autorité. Pour moi je les prie de vous conduire heureusement dans votre patrie, d'y confondre l'insolence de vos ennemis, & de vous y faire voir en paix Ulysse régnant avec sa chére Pénélope. Télémaque, je vous donne un bon vaisseau plein de rameurs & d'hommes armez; ils pourront vous fervir contre ces hommes injustes qui persécutent votre mére. O Mentor, votre fagesse qui n'a besoin de rien, ne me laisse rien à defirer pour vous. Allez tous deux, vivez heureux enfemble; souvenez-vous d'Aristodême; & si jamais les Ithaciens ont besoin des Crétois, comptez sur moi jusqu'au dernier foupir de ma vie. Il nous embrassa, & nous ne pûmes en le remerciant retenir nos larmes.

Cependant le vent qui enfloit nos voiles, nous promettoit une douce navigation. Déja le mont Ida n'étoit plus à nos yeux que comme une colline: tous les rivages disparoissoient. Les côtes du Péloponnese sembloient s'avancer dans la mer pour venir au devant de nous. Tout-à-coup une noire tempête enveloppa le ciel, & irrita toutes les ondes de la mer. Le jour fe changea en nuit, & la mort se présenta à nous. O Neptune, c'est vous qui éxcitâtes par votre superbe trident toutes les eaux de votre empire! Vénus pour fe venger de ce que nous l'avions méprifée jusques dans son temple de Cythere, alla trouver ce Dieu; elle lui parla avec douleur; ses beaux yeux étoient baignez de larmes: du moins c'est ainsi que Mentor instruit des choses divines me l'a assuré. Souffrirezvous, Neptune, disoit-elle, que ces impies se jouent impunément de ma puissance? Les Dieux mêmes la fentent; & ces téméraires mortels ont ofé condamner tout ce qui se fait dans mon isle. Ils se picquent d'une fagesse à toute épreuve; & ils traitent l'amour de folie. Avez-vous oublié que je suis née dans votre empire? Que tardez-vous à ensévelir dans vos profonds abîmes ces deux hommes que je ne puis fouffrir?

A peine avoit-elle parlé, que Neptune souleva des Rots jusqu'au ciel, & Vénus rit, croyant notre nau-

C

le

V

D

d

C

to

C

1e

te

ét

V

re

21

frage inévitable. Notre pilote troublé s'écria qu'il ne pouvoit plus résister aux vents qui nous poussoient avec violence vers les rochers: un coup de vent rompit notre mât, & un moment après nous entendîmes les pointes des rochers qui entr'ouvroient le fonds du navire. L'eau entre de tous côtez; le navire s'enfonce; tous nos rameurs poussent de lamentables cris vers le ciel. J'embrasse Mentor, & je lui dis: Voici la mort, il faut la recevoir avec courage. Les Dieux ne nous ont délivrez de tant de perils, que pour nous faire périr aujourd'hui. Mourons, Mentor, mourons. C'est une consolation pour moi de mourir avec vous; il seroit inutile de disputer nôtre vie con-

tre la tempête.

Mentor me répondit : Le vrai courage trouve toûjours quelque ressource. Ce n'est pas assez d'être prêt à recevoir tranquillement la mort, il faut sans la craindre faire tous ses efforts pour la repousser. Prenons vous & moi un de ces grands bancs de rameurs. Tandis que cette multitude d'hommes timides & troublez regrettent la vie, fans chercher le moyen de la conserver, ne perdons pas un moment pour sauver la nôtre. Auffi-tôt il prend une hache, il achève de couper le mât qui étoit déja rompu, & qui penchant dans la mer avoit mis le vaisseau sur le côté; il jette le mât hors du vaisseau, & s'élance dessus au milieu des ondes furieuses; il m'appelle par mon nom, & m'encourage pour le suivre : Tel qu'un grand arbre que tous les vents conjurez attaquent, & qui demeure immobile sur ses profondes racines, en sorte que la tempête ne fait qu'agiter ses feuilles; de même Mentor non-feulement ferme & courageux, mais doux & tranquille, sembloit commander aux vents & à la mer. Je le suis. Et qui auroit pu ne le pas suivre, encouragé par lui? Nous nous conduisions nous-mêmes sur ce mât flottant. C'étoit un grand secours pour nous; car nous pouvions nous affeoir desfus. S'il eût falu nager sans relâche, nos forces eussent été bientôt épuisées: mais souvent la tempête faisoit tourner cette grande piéce de bois, & nous nous trouvions enfoncez dans la mer; alors nous bûvions l'onde amére qui couloit

couloit de notre bouche, de nos narines, & de nos oreilles, & nous étions contraints de disputer contre les slots, pour ratraper le dessus de ce mât. Quelquesois aussi une vague haute comme une montagne venoit passer sur nous, & nous nous tenions fermes, de peur que dans cette violente secousse le mât, qui étoit

notre unique espérance, ne nous échappât.

Pendant que nous étions dans cet état affreux, Mentor aussi paisible qu'il est maintenant sur ce siège de gazon, me disoit: Croyez-vous, Télémaque, que votre vie soit abandonnée aux vents & aux flots? Croyezvous qu'ils puissent vous faire perir sans l'ordre des Dieux? Non, non, les Dieux décident de tout. C'est donc les Dieux & non pas la mer qu'il faut craindre. Fussiez-vous au fond des abîmes, la main de Jupiter pourroit vous en tirer. Fussiez-vous dans l'Olympe, voyant les astres sous vos pieds, Jupiter pourroit vous rlonger au fond de l'abime, ou vous precipiter dans les flames du noir Tartare. J'écoutois, & j'admirois ce discours qui me consoloit un peu: mais je n'avois pas l'esprit assez, libre pour lui repondre. Il ne me voyoit point : je ne pouvois le voir. Nous passames toute la nuit tremblans de froid & demi-morts, fans favoir ou la tempête nous jettoit. Enfin les vents commencérent à s'appaiser, & la mer mugissant ressembloit à une personne qui ayant été long-tems irritee, n'a plus qu'un reste de trouble & d'émotion, étant lasse de se mettre en fureur; elle grondoit sourdement, & ses flots n'étoient presque plus que comme les fillons qu'on trouve dans un champ labouré.

Cependant l'Aurore vint ouvrir au foleil les portes du ciel, & nous annonça un beau jour. L'Orient étoit tout en feu, & les étoiles qui avoient été si longtems cachées, reparurent & s'ensuirent à l'arrivée de Phæbus. Nous apperçûmes de loin la terre, & le vent nous en approchoit. Alors je sentis l'espérance renaître dans mon cœur, mais nous n'apperçûmes aucun de nos compagnons; selon les apparences ils perdirent courage & la tempête les submergea avec le vaisseau. Quand nous sûmes auprès de la terre, la mer nous poussoit contre des pointes de rochers, qui

nous

88 LES AVANTURES, &c. Liv. VI.

nous eussent brisez; mais nous tâchions de leur préfenter le bout de notre mât, & Mentor faisoit de ce mât ce qu'un sage pilote fait du meilleur gouvernail. Ainsi nous évitâmes ces rochers affreux, & nous trouvâmes ensin une côte douce & unie; & nageant sans peine, nous abordâmes sur le sable. C'est-là que vous nous vîtes, ô grande Déesse, qui habitez cette isse, c'est-là que vous daignâtes nous recevoir.

Fin du sizieme Livre.

AVANTURES

DE

TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE SEPTIEME.

SOMMAIRE.

Calypso admire Télémaque dans ses avantures, & n'oublie rien pour le retenir dans son isle, en l'engageant dans sa passion. Mentor soutient Télémaque par ses remontrances contre les artifices de cette Déesse, & contre Cupidon que Venus avoit amené à son secours. Neanmoins Télémaque & la nymphe Eucharis ressentent bientôt une passion mutuelle, qui excite d'abord la jalousie de Calypso, & ensuite sa colère contre ces deux amans. Elle jure par le styx que Télémaque sortira de son isle. Cupidon va la consoler, & oblige ses nymphes à aller brûler un vaisseau fait par Mentor, dans le tems que celui-ci entraîne Télémaque pour s'y embarquer. Télémaque sent une joye secrette de voir brûler ce vaisseau. Mentor qui s'en apperçoit le précipite dans la mer, & s'y jette luimême, pour gagner en nageant un autre vaisseau, qu'il voyoit pres de cette côte.

UAND Télémaque eut achevé ce discours, toutes les nymphes qui avoint été immobiles les yeux attachez sur lui, se regardoient les unes les autres. Elles se disoient avec étonnement: Quels sont donc ces hommes si chéris des Dieux? A-t on jamais oui parler d'avantures si merveilleuses? Le sils d'Ulysse le surpasse déja en éloquence, en sagesse en valeur. Quelle mine! quelle beauté! quelle douceures

b

to

10

ro

fo

fa

CO

da

m

M

le

fer

po

qu

cu

VO

tel

ter

an

far

de

nu

ho

pa

the

co.

pa

pa

ta

ad

fer

ler

douceur! quelle modestie! mais quelle noblesse & quelle grandeur d'ame! Si nous ne favions qu'il est fils d'un mortel, on le prendroit aisément pour Bacchus, pour Mercure, ou même pour le grand Apollon. Mais quel est ce Mentor qui paroit un homme simple, obscur, & d'une médiocre condition? Quand on le regarde de près, on trouve en lui je ne sai quoi au-

dessus de l'homme.

Calypso écoutoit ce discours avec un trouble qu'elle ne pouvoit cacher. Ses yeux errans alloient sans cesse de Mentor à Télémaque, & de Télémaque à Mentor. Quelquefois elle vouloit que Télémaque recommençât cette longue histoire de ses avantures; puis tout-àcoup elle s'interrompoit elle-même. Enfin se levant brusquement, elle mena Télémaque seul dans un bois de myrthe, où elle n'oublia rien pour favoir de lui, fi Mentor n'étoit point une divinité cachée sous la forme d'un homme. Télémaque ne pouvoit le lui dire; car Minerve en l'accompagnant sous la figure de Mentor, ne s'étoit point découverte à lui, à cause de sa grande jeunesse. Elle ne se fioit pas encore assez à son secret pour lui consier ses desseins. D'ailleurs elle vouloit l'éprouver par les plus grands dangers; & s'il eût su que Minerve étoit avec lui, un tel secours l'eût trop soutenu : il n'auroit eu aucune peine à mépriser les accidens les plus affreux. Il prenoit donc Minerve pour Mentor, & tous les artifices de Calypso furent inutiles pour découvrir ce qu'elle desiroit savoir.

Cependant toutes les nymphes assemblées autour de Mentor, prenoient plaisir à le questionner. L'une lui demandoit les circonstances de son voyage d'Ethiopie; l'autre vouloit savoir ce qu'il avoit vû à Damas; une autre lui demandoit s'il avoit connu autrefois Ulysse avant le siège de Troye. Il répondit à toutes avec douceur; & ses paroles, quoique simples, étoient pleines de graces. Calypso ne les laissa pas long-tems dans cette conversation; elle revint; & pendant que les nymphes se mirent à cueillir des fleurs en chantant pour amuser Télémaque, elle prit à l'écart Mentor pour le faire parler. La douce vapeur du sommeil ne coule pas plus doucement dans les yeux appeiantis & dans tous les membres fatiguez d'un homme ab-

battu,

battu, que les paroles flatteuses de la Déesse s'infinuoient pour enchanter le cœur de Mentor: mais elle sentoit toûjours je ne sai quoi, qui repoussoit tous ses essorts, & qui se joûoit de ses charmes. Semblable à un rocher escarpé qui cache son front dans les nuës, & qui se jouë de la rage des vents, Mentor immobile dans ses sages desseins, se laissoit presser par Calypso. Quelquesois même il lui laissoit espérer qu'elle l'embarrasseroit par ses questions, & qu'elle tireroit la vérité du sond de son cœur. Mais au moment où elle croyoit satisfaire sa curiosité, ses espérances s'evanoissoient. Tout ce qu'elle s'imaginoit tenir, lui échappoit tout-àcoup: & une réponse courte de Mentor la replongeoit dans ses incertitudes.

Elle passoit ainsi les journées, tantôt slattant Télémaque, tantôt cherchant les moyens de le détacher de Mentor, qu'elle n'espéroit plus de faire parler. Elle employoit les plus belles nymphes à faire naître les feux de l'amour dans le cœur du jeune Télémaque; & une divinité plus puissante qu'elle, vint à son secours

pour y réussir.

Vénus toujours pleine de ressentiment du mépris que Mentor & Télémaque avoient témoigné pour le culte qu'on lui rendoit dans l'isle de Cypre, ne pouvoit se consoler de voir que ces deux téméraires mortels eussent échappé aux vents & à la mer dans la tempête éxcitée par Neptune. Elle en fit des plaintes améres à Jupiter; mais le pére des Dieux souriant, fans vouloir lui découvrir que Minerve sous la figure de Mentor avoit sauvé le fils d'Ulysse, permit à Vénus de chercher les moyens de se venger de ces deux hommes. Elle quitte l'Olympe; elle oublie les doux parfums qu'on brûle fur ses autels à Paphos, à Cythere, & à Idalie; elle vole dans son char attelé de colombes; elle appelle son fils, & la douleur se répandant sur son visage orné de nouvelles graces, elle parla ainsi:

Vois-tu, mon fils, ces deux hommes qui méprisent ta puissance & la mienne? Qui voudra désormais nous adorer? Va; perce de tes sléches ces deux cœurs infensibles: descends avec moi dans cette isle, je parlerai à Calypso.—Elle dit, & fendant les airs dans un

nuage tout doré, elle se présenta à Calypso, qui dans ce moment étoit seule au bord d'une fontaine assez

loin de sa grotte.

Malheureuse Déesse, lui dit-elle, l'ingrat Ulysse vous a méprisée. Son fils encore plus dur que lui; vous prépare un semblable mépris: mais l'amour vient lui-même pour vous venger; je vous le laisse: il demeurera parmi vos nymphes, comme autresois l'ensant Bacchus qui sut nourri par les nymphes de l'isse de Naxos. Télémaque le verra comme un ensant ordinaire, il ne pourra s'en désier, & il sentira bientôt son pouvoir. Elle dit, & remontant dans le nuage doré d'où elle étoit sortie, elle laissa après elle une odeur d'ambroisse dont tous les bois de Calypso surent par-sumez.

L'amour demeura entre les bras de Calypso. Quoique Déesse, elle sentit la same qui couloit deja dans son sein. Pour se soulager elle le donna aussitet à la. nymphe qui étoit auprès d'elle, nommée Eucharis. Mais hélas! dans la fuite combien de fois se repentitelle de l'avoir fait! D'abord rien ne paroissoit plus innocent, plus doux, plus aimable, plus ingénu, & plus gracieux que cet enfant. A le voir enjoué, flatteur, toûjours riant, on auroit cru qu'il ne pouvoit donner que du plaisir : mais à peine s'étoit-on sie à ses caresses, qu'on y sentoit je ne sai quoi d'empoisonné. L'enfant malin & trompeur ne caressoit que pour trahir, & il ne rioit jamais que des maux cruels qu'il avoit faits, ou qu'il vouloit faire. Il n'osoit approcher de Mentor, dont la sévérité l'épouvantoit; & il sentoit que cet inconnu étoit invulnérable, enforte qu'aucune de ses sléches n'avoit pû le percer. Pour les nymphes, elles sentirent bientot les seux que cet enfant trompeur allume; mais elles cachoient avec soin la playe profonde qui s'envenîmoit dans leurs cœurs.

Cependant Télémaque voyant cet enfant qui se joûoit avec les nymphes, sut surpris de sa douceur & de sa beauté. Il l'embrasse, le prend tantôt sur ses genoux, tantôt entre ses bras. Il sent en lui-même une inquiétude dont il ne peut trouver la cause. Plus il cherche à se jouer innocemment, plus il se trouble, & s'amolit. Voyez-vous ces nymphes, disoit-il à

· Mentor ?

I.

ns

H5

us

i-

11-

nt

le

1-

n

é

r

S

Mentor? combien sont-elles différentes de ces semmes de l'isse de Cypre, dont la beauté étoit choquante à cause de leur immodestie? Ces beautez immortelles montrent une innocence, une modestie, une simplicité qui charme. Parlant ainsi, il rougissoit sans savoir pourquoi. Il ne pouvoit s'empêcher de parler: mais à peine avoit-il commencé, qu'il ne pouvoit continuer; ses paroles étoient entrecoupées, obscures, &

quelquefois elles n'avoient aucun sens.

Mentor lui dit: O Télémaque! les dangers de l'isle de Cypre n'étoient rien, si on les compare à ceux dont vous ne vous défiez pas maintenant. Le vice grossier fait horreur; l'impudence brutale donne de l'indignation: mais la beauté modeste est bien plus dangereuse. En l'aimant, on croit n'aimer que la vertu, & infensiblement on se laisse aller aux appas trompeurs d'une passion, qu'on n'apperçoit que quand il n'est presque plus tems de l'éteindre. Fuyez, ô mon cher Télémaque, fuyez ces nymphes, qui ne sont si discrètes que pour vous mieux tromper. Fuyez les dangers de votre jeunesse; mais sur-tout suyez cet enfant que vous ne connoissez pas. C'est l'amour que Vénus sa mére est venue apporter dans cette isle pour se venger du mépris que vous avez témoigné pour le culte qu'on lui rend à Cythere: il a blessé le cœur de la Déesse Calypso; elle est passionnée pour vous; il a brûlé toutes les nymphes qui l'environnent : vous brûlez vous-même, ô malheureux jeune homme, presque fans le savoir!

Télémaque interrompoit souvent Mentor, lui difant: Pourquoi ne demeurerions-nous pas dans cette isle? Ulysse ne vit plus: il doit être depuis long-tems enseveli dans les ondes. Pénélope ne voyant revenir ni lui ni moi, n'aura pû résister à tant de prétendans: son pére Icare l'aura contrainte d'accepter un nouvel époux. Retournerai-je à Ithaque pour la voir engagée dans de nouveaux liens, & manquant à la soi qu'elle avoit donnée à mon pére? Les Ithaciens ont oublié Ulysse: nous ne pouvons y retourner que pour chercher une mort assurée, puisque les amans de Pénélope ont occupé toutes les avenues du port, pour

mieux affurer notre perte à notre retour.

Mentor

Mentor répondit: Voilà l'effet d'une aveugle pasfion. On cherche avec subtilité toutes les raisons qui la favorisent, & on se détourne de peur de voir toutes celles qui la condamnent. On n'est plus ingénieux que pour se tromper & pour étousser ses remords. Avez-vous oublié tout ce que les Dieux ont fait pour vous ramener dans votre patrie? comment êtes-vous forti de la Sicile? Les malheurs que vous avez éprouvez en Egypte ne se sont-ils pas tournez tout à-coup en prosperitez? Quelle main inconnue vous a enlevé à tous les dangers qui menaçoient votre tête dans la ville de Tyr? Après tant de merveilles, ignorez-vous encore ce que les destinées vous ont préparé? Mais que dis-je? vous en êtes indigne. Pour moi, je pars, & je faurai bien sortir de cette isle. Lâche fils d'un pére si sage & si généreux, menez ici une vie molle & fans honneur au milieu des femmes; faites malgré les Dieux ce que votre pére crut indigne de lui.

Ces paroles de mépris percérent Télémaque jusqu'au fond du cœur. Il se sentoit attendri aux discours de Mentor : sa douleur étoit mélée de honte ; il craignoit l'indignation & le départ de cette homme fi sage à qui il devoit tant. Mais une passion naisfante, & qu'il ne connoissoit pas lui même, faisoit qu'il n'étoit plus le même homme. Quoi donc, disoit-il à Mentor les larmes aux yeux, vous ne comptez pour rien l'immortalité qui m'est offerte par la Déesse? Je compte pour rien, répondit Mentor, tout ce qui est contre la vertu, & contre les ordres des Dieux. La vertu vous rappelle dans votre patrie pour revoir Ulysse & Pénélope. La vertu vous défend de vous abandonner à une folle passion. Les Dieux qui vous ont délivré de tant de périls pour vous préparer une gloire égale à celle de votre pere, vous ordonnent de quitter cette isle L'amour seul, ce honteux tyran, peut vous y retenir. Hé! que feriez-vous d'une vie immortelle, sans liberté, sans vertu, sans gloire? Cette vie feroit encore plus malheureuse en ce qu'elle ne pourroit finir.

Télémaque ne repondoit à ce discours que par des foupirs. Quelquefois il auroit fouhaité que Mentor l'eût arraché malgré lui de l'isle. Quelquefois il lui

tardoit

LI

tar

fes

To

CO

CO

tra

le

bo

de

de

r

fo

lı

tardoit que Mentor fût parti pour n'avoir plus devant ses yeux cet ami sévere qui lui reprochoit sa foiblesse. Toutes ces pensées contraires agitoient tour à tour son cœur, & aucune n'y étoit constante; son cœur étoit comme la mer qui est le jouët de tous les vents con-Il demeuroit souvent étendu & immobile sur le rivage de la mer. Souvent dans le fond de quelque bois sombre, versant des larmes améres, & poussant des cris femblables aux rugissemens d'un lion. Il étoit devenu maigre; ses yeux creux étoient pleins d'un feu dévorant A le voir pâle, abattu, & défiguré, on auroit cru que ce n'étoit point Télémaque. Sa beauté, fon enjoument, sa noble fierté, s'enfuyoient loin de lui. Il périssoit. Tel qu'une sleur, qui étant épanouie le matin répand ses doux parfums dans la campagne, & se flétrit peu à peu vers le soir; ses vives couleurs s'effacent; elle languit, elle se desseche, & sa belle tête se penche, ne pouvant plus se soutenir. Ainsi le fils d'Ulysse étoit aux portes de la mort.

Mentor voyant que Télémaque ne pouvoit résister à la violence de sa passion, conçut un dessein plein d'adresse pour le délivrer d'un si grand danger. Il avoit remarqué que Calypso aimoit éperdûment Télémaque, & que Télémaque n'aimoit pas moins la jeune nymphe Eucharis; car le cruel amour, pour tourmenter les mortels, fait qu'on n'aime guére la personne dont on est aimé. Mentor résolut d'éxciter la jalousie de Calypso. Eucharis devoit emmener Télémaque dans une chasse. Mentor dit à Calypso: J'ai remarqué dans Télémaque une passion pour la chasse, que je n'avois jamais vue en lui; ce plaisir commence à le dégoûter de tout autre: il n'aime plus que les forêts & les montagnes les plus sauvages. Est-ce vous,

ô Déesse, qui lui inspirez cette grande ardeur?

Calypso sentit un dépit cruel en écoutant ces paroles, & elle ne put se retenir. Ce Télémaque, réponditelle, qui a méprisé tous les plaisirs de l'isle de Cypre, ne peut résister à la médiocre beauté d'une de mes nymphes. Comment ofe-t-il se vanter d'avoir fait tant d'actions merveilleuses, lui dont le cœur s'amollit lâchement par la volupté, & qui ne semble né que pour passer une vie obscure au milieu des semmes? Mentor Mentor remarquant avec plaisir combien la jalousie troubloit le cœur de Calypso, n'en dit pas davantage, de peur de la mettre en désiance de lui. Il lui montroit seulement un visage triste & abattu. La Déesse lui découvroit ses peines sur toutes les choses qu'elle voyoit, & elle faisoit sans cesse des plaintes nouvelles. Cette chasse dont Mentor l'avoit avertie, acheva de la mettre en sureur. Elle sut que Télémaque n'avoit cherché qu'à se dérober aux autres nymphes pour parler à Eucharis. On proposoit même deja une seconde chasse, où elle prévoyoit qu'il feroit comme dans la prémière. Pour rompre les mesures de Télémaque, elle déclara qu'elle en vouloit être. Puis tout-à-coup ne pouvant plus modérer son ressentiment, elle parla ainsi:

Est-ce donc ainsi, ô jeune téméraire, que tu es venu dans mon isle pour échapper au juste naufrage que Neptune te préparoit, & à la vengeance des dieux? N'es-tu entré dans cette isle, qui n'est ouverte à aucun mortel, que pour mépriser ma puissance, & l'amour que je t'ai témoigne? O divinitez de l'Olympe & du Styx, écoutez une malheureuse déesse! hâtezvous de confondre ce perfide, cet ingrat, cet impie. Puisque tu es encore plus dur & plus injuste que ton pére, puisses-tu souffrir des maux encore plus longs & plus cruels que les siens. Non, non, que jamais tu ne revoyes ta patrie, cette pauvre & miserable Ithaque, que tu n'as point eu de honte de préférer à l'immortalité; ou plutôt que tu périsses, en la voyant de loin au milieu de la mer, & que ton corps devenu le jouet des flots, soit rejetté sans espérance de sépulture sur le sable de ce rivage. Que mes yeux le voyent mangé par les vautours. Celle que tu aimes le verra aussi : elle le verra, elle en aura le cœur déchiré, & son désespoir fera mon bonheur!

En parlant ainfi, Calypso avoit les yeux rouges & enslamez; ses regards ne s'arrêtoient en aucun endroit: ils avoient je ne sai quoi de sombre & de sarouche. Ses jouës tremblantes étoient couvertes de taches noires & livides, elle changeoit à chaque moment de couleur. Souvent une pâleur mortelle se répandoit sur tout son visage; ses larmes ne couloient

1118

ph

en

toi

fer

ma

qu

de

de

me

ler

éto

pa

for

un

de

M

les

for

fér

av

de

ne

da

lec

nu

de

loi

fes

fe :

icu

dei

ch:

fer

plus comme autrefois avec abondance; la rage & le désespoir sembloient en avoir tari la source; & à peine en couloit-il quelques-unes sur ses joues. Sa voix étoit rauque, tremblante, & entrecoupée. Mentor observoit tous ses mouvemens, & ne parloit plus à Télémaque. Il le traitoit comme un malade désespéré qu'on abandonne; il jettoit souvent sur lui des regards de compassion.

Télémaque sentoit combien il étoit coupable & indigne de l'amitié de Mentor. Il n'osoit lever les yeux, de peur de rencontrer ceux de son ami, dont le silence même le condamnoit. Quelquesois il avoit envie d'aller se jetter à son cou, & de lui témoigner combien il étoit touché de sa faute: mais il étoit retenu, tantôt par une mauvaise honte, & tantôt par la crainte d'aller plus loin qu'il ne vouloit, pour se retirer du péril; car le péril lui sembloit doux, & il ne pouvoit encore se résoudre à vaincre sa solle passion.

Les dieux & les déesses de l'Olympe assemblez dans un profond silence avoient les yeux attachez sur l'isle de Calypso, pour voir qui seroit victorieux, ou de Minerve, ou de l'Amour. L'Amour en se joûant avec les nymphes, avoit mis tout en seu dans l'isle. Minerve sous la sigure de Mentor, se servoit de la jalousse inséparable de l'Amour contre l'Amour même. Jupiter avoit résolu d'être le spectateur de ce combat, & de demeurer neutre.

Cependant Eucharis, qui craignoit que Télémaque ne lui échappât, usoit de mille artifices pour le retenir dans ses liens. Déja elle alloit partir avec lui pour la seconde chasse, & elle étoit vétue comme Diane. Vénus & Cupidon avoient répandu sur elle de nouveaux charmes en sorte que ce jour-là sa beauté effaçoit celle de la déesse Calypso même. Calypso la regardant de loin, se regarda en même tems dans la plus claire de ses sontaines; elle eut honte de se voir. Alors elle se cacha au sond de sa grotte, & parla ainsi toute seule:

Il ne me sert donc de rien d'avoir voulu troubler ces deux amans, en déclarant que je veux être de cette chasse! En serai-je? Irai-je la faire triompher, & faire servir ma beauté à relever la sienne? Faudra-t-il que F

08

Télémaque en me voyant soit encore plus passionné pour son Eucharis? O malheureuse! qu'ai-je fait? Non, je n'y irai pas, ils n'y iront pas eux-mêmes; je faurai bien les empêcher. Je vais trouver Mentor, je le prierai d'enlever Télémaque, il le remmenera à Ithaque. Mais que dis-je? & que deviendrai-je quand Télémaque sera parti? Où suis-je? Que reste-t-il à faire, ô cruelle Vénus? Vénus, vous m'avez trompée; ô perfide présent que vous m'avez fait! Pernicieux enfant, Amour empesté, je ne t'avois ouvert mon cœur que dans l'espérance de vivre heureuse avec Télémaque, & tu n'as porté dans ce cœur que trouble & que désespoir. Mes nymphes sont révoltées contre moi. Ma divinité ne me fert plus qu'à rendre mon malheur éternel. O! si j'étois libre de me donner la mort pour finir mes douleurs! Télémaque, il faut que tu meures, puisque je ne puis mourir. Je me vengerai de tes ingratitudes; ta nymphe le verra, je te percerai à ses yeux..... Mais je m'égare, ô malheureuse Calypso! que veux-tu? Faire périr un innocent que tu as jetté toi-même dans cet abîme de malheurs? C'est moi qui ai mis le flambeau dans le fein du chaste Télémaque. Quelle innocence! quelle vertu! quelle horreur du vice! quel courage contre les honteux plaisirs! Faloit-il empoisonner son cœur? Il m'eût quittée..... Hé bien! ne faudra-t-il pas qu'il me quitte, ou que je le voye plein de mepris pour moi, ne vivant plus que pour ma rivale? Non, non, je ne souffre que ce que j'ai bien mérité. Pars, Télémaque, va-t-en audelà des mers; laisse Calypso sans consolation, ne pouvant supporter la vie, ni trouver la mort. Laisse-la inconfolable, couverte de honte, désespérée avec ton

orgueilleuse Eucharis....

Elle parloit ainsi seule dans sa grotte: mais tout-àcoup elle sort impétueusement: Où êtes vous, ô Mentor, dit-elle? Est-ce ainsi que vous soutenez Télémaque contre le vice, auquel il succombe? Vous dormez, tandis que l'Amour veille contre vous. Je ne
puis souffrir plus long-tems cette lâche indissérence que
vous témoignez. Verrez-vous tranquillement le fils
d'Ulysse déshonorer son pére, & négliger sa haute destinée: Est-ce à vous ou à moi que ses parens ont con-

fié

m

et

to

ti

V

m

sié sa conduite? C'est moi qui cherche les moyens de guérir son cœur; & vous, ne ferez-vous rien? Il y a dans le lieu le plus reculé de cette sorêt de grands peupliers propres à construire un vaisseau; c'est-là qu' Ulysse sit celui dans lequel il sortit de cetre isse. Vous trouverez au même endroit une prosonde caverne où sont tous les instrumens nécessaires pour tailler & pour joindre toutes les pièces d'un vaisseau....

A peine eut-elle dit ces paroles, qu'elle s'en repentit. Mentor ne perdit pas un moment: il alla dans cette caverne, trouva les instrumens, abbatit les peupliers, & mit en un seul jour un vaisseau en état de voguer. C'est que la puissance & l'industrie de Minerve n'ont pas besoin d'un grand tems pour achever

les plus grands ouvrages.

Calypso se trouva dans une horrible peine d'esprit : d'un coté elle vouloit voir si le travail de Mentor s'avançoit, de l'autre elle ne pouvoit se resoudre à quitter la chasse, où Eucharis auroit été en pleine liberté avec Télémaque. La jalousie ne lui permit jamais de perdre de vuë les deux amans : mais elle tachoit de détourner la chasse du côté où elle favoit que Mentor faisoit le vaisseau. Elle entendoit les coups de hache & de marteau : elle prêtoit l'oreille ; chaque coup la faisoit frémir. Mais dans le moment même elle craignoit que cette rêverie ne lui eût dérobé quelque signe ou quelque coup d'œil de Télémaque à la jeune nymphe.

Cependant Eucharis disoit à Télémaque d'un ton moqueur: Ne craignez-vous point que Mentor ne vous blâme d'être venu à la chasse sans lui? O que vous êtes à plaindre de vivre sous un si rude maître! rien ne peut adoucir son austérité: il affecte d'être ennemi de tous les plaisirs; il ne peut soussirir que vous en goûtiez aucun: il vous fait un crime de choses les plus innocentes. Vous pouviez dépendre de lui, pendant que vous étiez hors d'état de vous conduire vous-même; mais après avoir montré tant de sagesse, vous ne devez

plus vous laisser traiter en enfant.....

Ces paroles artificieuses perçoient le cœur de Télémaque, & le remplissoient de dépit contre Mentor, dont il vouloit secouer le joug. Il craignoit de le revoir & ne répondoit rien à Eucharis, tant il étoit troublé. Enfin vers le soir la chasse s'étant passée de part & d'autre dans une contrainte perpétuelle, on revint par un coin de la forêt assez voisin du lieu où Mentor avoit travaillé tout le jour. Calypso apperçut de loin le vaisseau achevé: ses yeux se couvrirent à l'instant d'un épais nuage semblable à celui de la mort. Ses genoux tremblans se déroboient sous elle: une froide sueur courut par tous les membres de son corps: elle sut contrainte de s'appuyer sur les nymphes qui l'environnoient; & Eucharis lui tendant la main pour la soutenir, elle la repoussa, en jettant sur elle un re-

gard terrible.

Télémaque qui vit ce vaisseau, mais qui ne vit point Mentor, parce qu'il s'étoit déja retiré, ayant fini son travail, demanda à la déesse à qui étoit ce vaisseau, & à quoi on le destinoit. D'abord elle ne put repondre; mais enfin elle dit: C'est pour renvoyer Mentor que je l'ai fait faire; vous ne serez plus embarrassé par cet ami sévére qui s'oppose à votre bonheur, & qui seroit jaloux, si vous deveniez immortel. Mentor m'abandonne, c'est fait de moi, s'écria Télémaque! Eucharis, si Mentor me quitte, je n'ai plus que vous.... Ces paroles lui échappérent dans le transport de sa passion : il vit le tort qu'il avoit eu en les disant : mais il n'avoit pas été libre de penser au sens de ces paroles. Toute la troupe étonnée demeura dans le filence. Eucharis rougissant, & baissant les yeux, demeuroit derriere toute interdite, sans ofer se montrer. Mais pendant que la honte étoit sur son visage, la joye étoit au fond de son cœur. Télémaque ne se comprenoit plus lui-même, & ne pouvoit croire qu'il eût parlé si indiscrétement. Ce qu'il avoit fait lui paroissoit comme un songe, mais un songe dont il paroissoit confus & trouble.

Calypso plus surieuse qu'une lionne à qui on a enlevé ses petits, couroit au travers de la forêt sans suivre aucun chemin, & ne sachant où elle alloit. Ensin elle se trouva à l'entrée de sa grotte, où Mentor l'attendoit. Sortez de mon isle, dit-elle, ô étrangers qui êtes venus troubler mon repos: loin de moi, ce jeune insensé; & vous imprudent vieillard, vous sentirez ce

que

fu

(0

de

ta

da

que peut le courroux d'une déesse, si vous ne l'arrachez d'ici tout à l'heure. Je ne veux plus le voir; je ne veux plus souffrir qu'aucune de mes nymphes lui parle ni le regarde. J'en jure par les ondes du Styx, serment qui fait trembler les dieux mêmes. Mais apprens, Télémaque, que tes maux ne sont pas finis; ingrat, tu ne fortiras de mon isle, que pour être en proye à de nouveaux malheurs. Je serai vengée, tu regretteras Calypso, mais en vain. Neptune encore irrité contre ton pere qui l'a offensé en Sicile, & sollicité par Vénus que tu as méprifée dans l'isle de Cypre, te prépare d'autres tempêtes. Tu verras ton pére qui n'est pas mort; mais tu le verras sans le connoître. Tu ne te réuniras avec lui en Ithaque, qu'après avoir été le jouet de la plus cruelle fortune. Va: je conjure les puissances celestes de me venger.... Puissestu au milieu des mers suspendu aux pointes d'un rocher, & frappé de la foudre, invoquer en vain Calypio, que ton supplice comblera de joye.....

Ayant dit ces paroles, son esprit agité étoit déja prêt à prendre des résolutions contraires. L'amour rappella dans son cœur le desir de retenir Télémaque. Qu'il vive, disoit-elle en elle même, qu'il demeure ici; peut-être qu'il sentira ensin tout ce que j'ai fait pour lui. Eucharis ne sauroit comme moi lui donner l'immortalité. O trop aveugle Calypso! tu t'es trahie toi-même par ton serment: te voilà engagée, & les ondes du Styx par lesquelles tu as juré, ne te permettent plus aucune espérance.... Personne n'entendoit ces paroles: mais on voyoit sur son visage les suries peintes; & tout le venin empesté du noir Co-

cyte sembloit s'exhaler de son cœur.

5.

-

.

1-

u

15

1-

10

&

n-

re

fin

it-

ui

ne

ce

ue

Télémaque en fut saisi d'horreur. Elle le comprit; (car qu'est-ce que l'amour jaloux ne devine pas?) & l'horreur de Télémaque redoubla les transports de la déesse; semblable à une bacchante qui remplit l'air de ses hurlemens, & qui en fait retentir les hautes montagnes de Thrace, elle court au travers des bois avec un dard en main, appellant toutes ses nymphes, & menaçant de percer toutes celles qui ne la suivront pas. Elles coururent en soule effrayées de cette menace. Eucharis même s'avance les larmes aux yeux, & re-

F 3

gardant

gardant de loin Télémaque à qui elle n'ose plus parler. La déesse frémit en la voyant auprès d'elle; & loin de s'appaiser par la soumission de cette nymphe, elle ressent une nouvelle sureur, voyant que l'affliction

augmente la beauté d'Eucharis.

Cependant Télémaque étoit demeuré seul avec Mentor. Il embrasse ses genoux, car il n'osoit l'embrasser autrement, ni le regarder: il verse un torrent de larmes: il veut parler; la voix lui manque. Les paroles lui manquent encore davantage: il ne sait ni ce qu'il doit saire, ni ce qu'il fait, ni ce qu'il veut. Ensin il s'écrie: O mon vrai pére, ô Mentor! délivrez-moi de tant de maux. Je ne puis ni vous abandonner, ni vous suivre. Délivrez-moi de tant de maux: déliv-

rez-moi de moi-même, donnez-moi la mort.

Mentor l'embrasse, le console, l'encourage, lui apprend à se supporter lui-même sans flatter sa passion, & lui dit: Fils du sage Ulysse, que les dieux ont tant aimé, & qu'ils aiment encore: c'est par un effet de leur amour que vous souffrez des maux si horribles. Celui qui n'a point senti sa foiblesse & la violence de fes passions, n'est point encore sage; car il ne se connoît point encore, & ne sait point se désier de lui-même. Les dieux vous ont conduit comme par la main jusqu'au bord de l'abîme pour vous en montrer toute la profondeur fans vous y laisser tomber. Comprenez maintenant ce que vous n'auriez jamais compris, fi vous ne l'aviez éprouvé. On vous auroit parlé en vain des trahisons de l'Amour, qui flatte pour perdre, & qui sous une apparence de douceur cache les plus affreuses amertumes. Il est venu cet enfant plein de charmes parmi les ris, les jeux, & les graces. Vous l'avez vu: il a enlevé votre cœur, & vous avez pris plaisir à le lui laisser enlever. Vous cherchiez des prétextes pour ignorer la playe de votre cœur. Vous cherchiez à me tromper, & à vous flatter vous-même; vous ne craigniez rien. Voyez le fruit de votre témérité: vous des mandez maintenant la mort, & c'est l'unique espérance qui vous reste. La déesse troublée ressemble à une furie infernale. Eucharis brûle d'un feu plus cruel que toutes les douleurs de la mort. Toutes ces nymphes jalouses sont prêtes à s'entre-déchirer:

C

& voilà ce que fait le traître Amour qui paroît si doux. Rappellez tout votre courage. A quel point les dieux vous aiment-ils, puisqu'ils vous ouvrent un si beau chemin pour fuir l'Amour & pour revoir votre chère patrie? Calypso elle-même est contrainte de vous chasser; le vaisseau est tout prêt. Que tardons-nous à quitter

cette ille, où la vertu ne peut habiter?

n

C

-

50

e

n

i

11

-

)-

1,

ıt

e

S.

e

1-

u

)-

1-

15

11

es

.

11

5-

ne

e:

é-

le

15

es

En disant ces paroles, Mentor le prit par la main & l'entraînoit vers le rivage. Télémaque suivoit à peine, regardant toûjours derriere lui: il confidéroit Eucharis qui s'éloignoit de lui. Ne pouvant voir son visage, il regardoit ses beaux cheveux nouez, ses habits flottans, & sa noble démarche. Il auroit voulu baiser les traces de ses pas. Lors même qu'il la perdit de vue, il pretoit encore l'oreille, s'imaginant entendre sa voix; quoi qu'absente, il la voyoit. Elle étoit peinte & comme vivante devant les yeux; il croyoit même parler à elle, ne sachant plus où il étoit, & ne pouvant ecouter Mentor.

Enfin revenant à lui comme d'un profond sommeil, il dit à Mentor: Je suis resolu de vous suivre; mais je n'ai pas encore dit adieu à Eucharis. l'aimerois mieux mourir que de l'abandonner ainsi avec ingra-Attendez que je la revoye encore une derniere tois pour lui faire un éternel adieu. Au moins fouffrez que je lui dise: O nymphe, les dieux cruels, les dieux jaloux de mon bonheur me contraignent de partir; mais ils m'empêcheront plutôt de vivre que de me louvenir à jamais de vous. O mon pére, ou laissezmoi cette derniere consolation, qui est si juste, ou arrachez-moi la vie dans ce moment. Non, je ne veux ni demeurer dans cette isle, ni m'abandonner à l'amour. L'amour n'est point dans mon cœur, je ne sens que de l'amitié & de la reconnoissance pour Eucharis. Il me suffit de lui dire encore une fois adieu, & je pars avec vous fans retardement. . . .

Que j'ai pitié de vous! répondit Mentor: votre pastion est si furieuse, que vous ne la sentez pas. Vous croyez être tranquille, & vous demandez la mort. Vous olez dire que vous n'êtes point vaincu par l'amour, & vous ne pouvez vous arracher à la nymphe que vous aimez. Vous ne voyez, vous n'entendez qu'elle:

F 4

Vous êtes aveugle & fourd à tout le reste. Un homme que la fiévre rend frénétique, dit : Je ne suis point malade. O aveugle Télémaque! vous étiez prêt à renoncer à Pénélope qui vous attend, à Ulysse que vous verrez, à Ithaque où vous devez régner, à la gloire & à la haute destinée que les dieux vous ont promise par tant de merveilles qu'ils ont faites en votre faveur! vous renonciez à tous ces biens pour vivre deshonoré auprès d'Eucharis! direz-vous encore que l'amour ne vous attache point à elle? Qu'est-ce donc qui vous trouble? Pourquoi voulez-vous mourir? Pourquoi avez-vous parlé devant la déesse avec tant de transport? Je ne vous accuse point de mauvaise soi; mais je déplore votre aveuglement. Fuyez, Télémaque, fuyez. On ne peut vaincre l'amour qu'en fuyant. Contre un tel ennemi, le vrai courage consiste à craindre & à fuir; mais à fuir fans délibérer, & sans se donner à soi-même le tems de regarder jamais derriere soi. Vous n'avez pas oublié les soins que vous m'avez coûtez depuis votre enfance, & les périls dont vous êtes forti par mes confeils: ou croyez-moi, ou fouffrez que je vous abandonne. Si vous faviez combien il m'est douloureux de vous voir courir à votre perte; si vous saviez tout ce que j'ai souffert pendant que je n'ai osé vous parler; la mére qui vous mit au monde souffrit moins dans les douleurs de l'enfantement. Je me suis tû, j'ai devore ma peine J'ai étouffé mes soupirs pour voir si vous reviendriez à moi. O mon fils! mon cher fils, soulagez mon cœur, rendez-moi ce qui m'est plus cher que mes entrailles. Rendez-moi Télémaque que j'ai perdu; rendez-vous à vous-même. Si la fagesse en vous surmonte l'amour, je vis, & je vis heureux. Mais si l'amour vous entraîne malgré la sagesse, Mentor ne peut plus vivre....

Pendant que Mentor parloit ainfi, il continuoit son chemin vers la mer; & Télémaque qui n'étoit pas encore assez sort pour le suivre lui-même, l'étoit déja assez pour se laisser mener sans résistance. Minerve toûjours cachée sous la figure de Mentor, couvrant invisiblement Télémaque de son égide, & répandant autour de lui un rayon divin, lui sit sentir un courage qu'il n'avoit point encore éprouvé depuis qu'il étoit

dans

dans cette isle. Enfin ils arrivérent dans un endroit de l'isle où le rivage de la mer étoit escarpé; c'étoit un rocher toûjours battu par l'onde écumante. Ils regardérent de cette hauteur si le vaisseau que Mentor avoit préparé, étoit encore dans la même place: mais ils ap-

perçurent un trifte spectacle.

L'Amour étoit vivement piqué de voir que ce vieillard inconnu, non seulement étoit insensible à ses traits, mais encore qu'il lui enlevoit Télémaque. Il pleuroit de dépit, & alla trouver Calypso errante dans les sombres forêts: elle ne pût le voir sans gémir, & elle sentit qu'il rouvroit toutes les playes de son cœur. L'Amour lui dit: Vous êtes déesse, & vous vous laissez vaincre par un foible mortel, qui est captif dans votre isle? Pourquoi le laissez-vous sortir? O malheureux Amour! répondit-elle, je ne veux plus écouter tes pernicieux conseils: c'est toi qui m'as tirée d'une douce & profonde paix pour me précipiter dans un abîme de malheurs. C'en est fait, j'ai juré par les ondes du Styx, que je laisserois partir Télémaque. Jupiter même le pére des dieux avec toute sa puissance n'oleroit contrevenir à ce redoutable serment. Télémaque, fors de mon isle: fors aussi, pernicieux enfant, tu m'as fait plus de mal que lui.

L'Amour essuyant ses larmes, sit un souris moqueur & malin. En vérité, dit-il, voilà un grand embarras; laissez-moi saire, suivez votre serment, ne vous opposez point au départ de Télémaque. Ni vos nymphes ni moi n'avons juré par les ondes du Styx de le laisser partir. Je leur inspirerai le dessein de brûler ce vaisseau que Mentor a fait avec tant de précipitation. Sa diligence qui vous a surpris, sera inutile. Il sera surpris lui-même à son tour, & il ne lui restera plus au-

cun moyen de vous arracher Télémaque. . . .

n

Ces paroles flatteuses firent glisser l'espérance & la joye jusqu'au fond des entrailles de Calypso. Ce qu'un Zéphir fait par sa fraîcheur sur le bord d'un ruisseau pour délasser les troupeaux languissans, que l'ardeur de l'Eté consume, ce discours le sit pour appaiser le désespoir de la déesse. Son visage devint sérein, ses yeux s'adoucirent, les noirs soucis qui rongeoient son cœur, s'ensuirent pour un moment loin d'elle. Elle

F 5

s'arrêta

s'arrêta, elle fourit, elle flatta la folâtre Amour, & en

le flattant elle se prépara de nouvelles douleurs.

L'Amour content de l'avoir persuadée, alla pour persuader aussi les nymphes qui étoient errantes & disperfes sur toutes les montagnes, comme un troupeau de moutons que la rage des loups affamez a mis en fuite loin du berger. L'Amour les rassemble, & leur dit: Télémaque est encore en vos mains; hâtez-vous de brûler ce vaisseau que le téméraire Mentor a fait pour s'enfuir. . . . Aussi-tôt elles allument des flambeaux, elles accourent sur le rivage, elles frémissent, elles poussent des hurlemens, elles secouent leurs cheveux épars comme des bacchantes. Déja la flame vole, elle dévore le vaisseau, qui est d'un bois sec & enduit de réfine; des tourbillons de fumée & de flame s'elevent dans les nues.

Télémaque & Mentor apperçoivent ce feu de defsus le rocher, & en entendant les cris des nymphes, Télémaque fut tenté de s'en réjouir; car son cœur n'étoit pas encore guéri, & Menter remarquoit que sa passion étoit comme un feu mal éteint, qui sort de tems en tems de dessous la cendre, & qui repousse de vives étincelles. Me voilà donc, dit Télémaque, rengagé dans mes liens. Il ne nous reste plus aucune espérance

de quitter cette isle....

Mentor vit bien que Télémaque alloit retomber dans toutes ses soiblesses, & qu'il n'y avoit pas un seul moment à perdre. Il apperçut de loin au milieu des flots un vaisseau arrêté, qui n'osoit approcher de l'isse, parce que tous les pilotes connoissoient que l'isse de Calypso étoit inaccessible à tous les mortels. Aussitôt le sage Mentor poussant Télémaque, qui étoit assis sur le bord d'un rocher, le précipite dans la mer, & s'y jette avec lui. Télémaque surpris de cette violente chute, bût l'onde amére, & devint le jouët des flots. Mais revenant à lui, & voyant Mentor qui lui tendoit la main pour lui aider à nager, il ne songea plus qu'à s'éloigner de l'isse fatale.

Les nymphes qui avoient cru les tenir captifs, poulsérent des cris pleins de fureur, ne pouvant plus empêcher leur fuite. Calypso inconsolable, rentra dans

sa grotte qu'elle remplit de ses hurlemens. L'Amour qui vit changer son triomphe en une honteuse defaite, s'éleve au milieu de l'air en secouant ses aîles, & s'envola dans le bocage d'Idalie, où sa cruelle mére l'attendoit. L'enfant encore plus cruel ne se confola qu'en riant avec elle de tous les maux qu'il avoit faits.

A mesure que Télémaque s'éloignoit de l'isle, il fentoit avec plaisir renaître son courage & son amour pour la vertu. J'éprouve, s'écrioit-il parlant à Mentor, ce que vous me difiez, & que je ne pouvois croire faute d'experience. On ne surmonte le vice qu'en le fuyant. O mon pére, que les dieux m'ont aimé en me donnant votre secours! Je méritois d'en être privé. & d'être abandonné à moi-même. Je ne crains plusni mer, ni vents, ni tempêtes; je ne crains plus que mes passions. L'Amour est lui seul plus à craindre que tous les naufrages.

Fin du septieme Livres

nakan dibutu kati manglikati dagin da ti da ka

AVANTURES

DE

TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE HUITIEME.

SOMMAIRE.

Adoam frére de Narbal commande le vaisseau Tyrien, où Télémaque & Mentor sont reçus favorablement. Ce capitaine reconnoissant Télémaque lui raconte la mort tragique de Pygmalion & d'Astarbé, puis l'élévation de Baléazar, que le Tyran son pére avoit disgracié à la persuasion de cette femme. Pendant un repas qu'il donne à Télémaque & à Mentor, Achitoas par la douceur de son chant assemble autour du vaisseau les Tritons, les Néreides, & les autres divinitez de la mer. Mentor, prenant une lyre, en jouë beaucoup mieux qu'Achitoas. Adoam raconte ensuite les merveilles de la Bétique: il décrit la douce température de l'air, & les autres beautez de ce pays, dont les peuples menent une vie tranquille dans une grande simplicité de mœurs.

Le vaisseau qui étoit arrêté, & vers lequel ils s'avançoient, étoit un vaisseau Phénicien qui alloit dans l'Epire. Ces Phéniciens avoient vû Télémaque au voyage d'Egypte; mais ils n'avoient garde de le reconnoître au milieu des flots. Quand Mentor sut assez près du vaisseau pour se faire entendre, il s'écria d'une voix forte en élevant sa tête au-dessus de l'eau: Phéniciens si secourables à toutes les nations, ne resusez pas la vie à deux hommes qui l'attendent de votre humanité. Si le respect des Dieux vous touche, recevez-

LIV.VIII. LES AVANTURES, &c. 109

nous dans votre vaisseau: nous irons par tout où vous irez... Celui qui commandoit, répondit: Nous vous recevrons avec joye; nous n'ignorons pas ce qu'on doit faire pour des inconnus qui paroissent si malheu-

reux. . . Aussitôt on les reçoit dans le vaisseau.

A peine y furent-ils entrez, que ne pouvant plus respirer, ils demeurérent immobiles; car ils avoient nagé long-tems & avec effort pour résister aux vagues. Peu à peu ils reprirent leurs forces; on leur donna d'autres habits, parce que les leurs étoient appesantis par l'eau qui les avoit pénétrez, & qui couloit de toutes parts. Lors qu'ils furent en état de parler, tous ces Phéniciens empressez autour d'eux, vouloient savoir leurs avantures. Celui qui commandoit leur dit: Comment avez-vous pu entrer dans cette isle, d'où vous sortez? Elle est, dit-on, possédée par une Déesse cruelle, qui ne sousser jamais qu'on y aborde. Elle est même bordée de rochers affreux, contre lesquels la mer va sollement combattre, & on ne pourroit en approcher sans faire naufrage.

Mentor répondit: Aussi est-ce par un naufrage que nous y avons été jettez; nous sommes Grecs; notre patrie est l'isse d'Ithaque voisine de l'Epire où vous allez. Quand même vous ne voudriez pas relâcher en Ithaque, qui est sur votre route, il nous suffiroit que vous nous menassiez dans l'Epire; nous y trouverons des amis qui auront soin de nous faire faire le court trajet qui nous restera, & nous vous devrons à jamais la joye de revoir ce que nous avons de plus cher au

monde.

Ainsi c'étoit Mentor qui portoit la parole, & Télémaque gardant le silence, le laissoit parler; car les fautes qu'il avoit faites dans l'isse de Calypso, augmentérent beaucoup sa fagesse. Il se désioit de lui-même; il sentoit le besoin de suivre toûjours les sages conseils de Mentor; & quand il ne pouvoit lui parler pour lui demander ses avis, du moins il consultoit ses yeux, & tachoit de deviner toutes ses pensées.

Le commandant Phénicien arrêtant ses yeux sur Télémaque, croyoit se souvenir de l'avoir vû; mais c'étoit un souvenir consus qu'il ne pouvoit déméler. Souffrez, lui dit-il, que je vous demande si vous vous

lou-

fouvenez de m'avoir vû autrefois, comme il me semble que je me souviens de vous avoir vû; votre visage ne m'est point inconnu, il m'a d'abord frappé; mais je ne sai où je vous ai vû: votre mémoire peut-être

aidera la mienne.

Télémaque lui répondit avec un étonnement mêlé de joye: Je suis en vous voyant, comme vous êtes à mon égard; je vous ai vû, je vous reconnois: mais je ne puis me rappeller si c'est en Egypte ou à Tyr, Alors ce Phénicien, tel qu'un homme qui s'éveille le matin, & qui rappelle peu à peu de loin le songe sugitif qui a disparu à son réveil, s'écria tout à coup: Vous êtes Télémaque, que Narbal prit en amitié lorsque nous revînmes d'Egypte. Je suis son frère, dont il vous aura sans doute parlé souvent; je vous laissai entre ses mains après l'éxpedition d'Egypte. Il me salut aller au-delà de toutes les mers dans la sameuse Bétique auprès des colomnes d'Hercule. Ainsi je ne sis que vous voir; & il ne saut pas s'étonner si j'ai eu

tant de peine à vous reconnoître d'abord.

le vois bien, répondit Télémaque, que vous êtes Adoam. Je ne fis presque alors que vous entrevoir; mais je vous ai connu par les entretiens de Narbal. O quelle joye de pouvoir apprendre par vous des nouvelles d'un homme, qui me sera toûjours fi cher! Estil toujours à Tyr? Ne souffre-t-il point quelque cruel traitement du foupçonneux & barbare Pygmalion? Adoam répondit en l'interrompant : Sachez, Télémaque, que la fortune vous confie à un homme qui prendra toutes fortes de soins de vous. Je vous ramenerai dans l'isle d'Ithaque avant que d'aller en Epire; & le frère de Narbal n'aura pas moins d'amitié pour vous, que Narbal même... Ayant parlé ainfi, il remarqua que le vent qu'il attendoit commençoit à fousser, il sit lever les ancres, mettre les voiles, & fendre la mer à force de rames: aussitôt il prit à part Télémaque & Mentor, pour les entretenir.

Je vais, dit-il regardant Télémaque, satisfaire votre curiosité. Pygmalion n'est plus; les justes Dieux en ont délivré la terre. Comme il ne se fioit à personne, personne ne pouvoit se sier à lui; les bons se contentoient de gémir & de fuir ses cruautez, sans pouvoir se résoudre à lui faire aucun mal. Les méchans croyoient ne pouvoir assurer leurs vies qu'en finissant la sienne. Il n'y avoit point de Tyrien qui ne fût chaque jour en danger d'être l'objet de ses défiances. Ses gardes mêmes étoient plus exposez que les autres. Comme fa vie étoit entre leurs mains, il les craignoit plus que tout le reste des hommes, & sur le moindre soupçon il les sacrifioit à sa sureté. Ainsi à force de chercher sa sureté, il ne pouvoit plus la trouver. Ceux qui étoient les dépositaires de la vie étoient dans un péril continuel par sa défiance, & ils ne pouvoient se tirer d'un état si horrible, qu'en prévenant par la mort

du Tyran ses cruels soupçons.

L'impie Astarbé, dont vous avez oui parler si souvent, fut la prémière à résoudre la perte du roi. Elle aima passionnément un jeune Tyrien fort riche nommé Joazar; elle espera de le mettre sur le trône. Pour réussir dans ce dessein, elle persuada au roi que l'aîné de ses deux fils, nommé Phadael, impatient de succéder à fon pére, avoit conspiré contre lui : elle trouva des faux-témoins pour prouver la conspiration. Le malheureux roi fit mourir fon fils innocent. Le fecond nommé Baléazar fut envoyé à Samos, fous prétexte d'apprendre les mœurs & les sciences de la Gréce; mais en effet parce qu'Astarbé fit entendre au roi qu'il faloit l'éloigner, de peur qu'il ne prit des liaisons avec les mécontens. A peine fut-il parti, que ceux qui conduisoient le vaisseau, ayant été corrompus par cette femme cruelle, prirent leurs mesures pour faire naufrage pendant la nuit; ils se sauvérent en nageant jusques à des barques étrangéres qui les attendoient, & ils jettérent le jeune prince au fond de la mer.

Cependant les amours d'Astarbé n'étoient ignorées que de Pygmalion, & il s'imaginoit qu'elle n'aimeroit jamais que lui seul. Ce prince si défiant étoit ainsi plein d'une aveugle confiance pour cette méchante femme; c'étoit l'amour qui l'aveugloit jusqu'à cet éxcès. En même tems l'avarice lui fit chercher des prétextes pour faire mourir Joazar, dont Astarbé étoit si passionnée; il ne songeoit qu'à ravir les richesses de ce

jeune homme. The sound home a said that

Mais pendant que Pygmalion étoit en proye à la desiance, à l'amour & à l'avarice, Astarbé se hâta de lui ôter la vie. Elle crut qu'il avoit peut-être découvert quelque chose de se infames amours avec ce jeune homme. D'ailleurs elle savoit que l'avarice seule suffiroit pour porter le roi à une action cruelle contre Joazar; elle conclut qu'il n'y avoit pas un moment à perdre pour le prévenir. Elle voyoit les principaux officiers du palais prêts à tremper leurs mains dans le sang du roi: elle entendoit parler tous les jours de quelque nouvelle conjuration: mais elle craignoit de se consier à quelqu'un, par qui elle seroit trahie. Enfin il lui parut plus assuré d'empoisonner Pygmalion.

Il mangeoit le plus fouvent tout feul avec elle, & apprêtoit lui-même tout ce qu'il devoit manger, ne pouvant se fier qu'à ses propres mains. Il se renfermoit dans le lieu le plus reculé de son palais, pour mieux cacher sa défiance, & pour n'être jamais obfervé, quand il préparoit ses repas; il n'osoit plus chercher aucun des plaisirs de la table. Il ne pouvoit se résoudre à manger d'aucune des choses qu'il ne favoit pas apprêter lui-même. Ainsi non seulement toutes les viandes cuites avec des ragoûts par des cuisiniers, mais encore le vin, le pain, le sel, l'huile, le lait & tous les autres alimens ordinaires ne pouvoient être de son usage: il ne mangeoit que des fruits qu'il avoit cueillis lui-même dans son jardin, ou des légumes qu'il avoit semées & qu'il faisoit cuire. Au reste, il ne buvoit jamais d'autre eau que de celle qu'il puisoit lui-même dans une fontaine, qui étoit renfermée dans un endroit de son palais, & dont il gardoit toujours la clef. Quoiqu'il parut si rempli de confiance pour Astarbé, il ne laissoit pas de se précautionner contre elle; il la faisoit toûjours manger & boire avant lui de tout ce qui devoit servir à son repas, afin qu'il ne pût point être empoisonné fans elle, & qu'elle n'eût aucune espérance de vivre plus long-tems que lui. Mais elle prit du contrepoison qu'une vieille femme encore plus méchante qu'elle, & qui étoit la confidente de ses amours, lui avoit fourni : après quoi elle ne craignit plus d'empoisonner le roi. Voici

fuites.

Voici comment elle y parvint. Dans le moment où ils alloient commencer leur repas, cette vieille dont j'ai parlé, fit tout d'un coup du bruit à une porte. Le roi qui croyoit toujours qu'on alloit le tuer, se trouble, & court à cette porte pour voir si elle étoit assez bien fermée. La vieille se retire; le roi demeure interdit, & ne fachant ce qu'il doit croire de ce qu'il a entendu, il n'ose pourtant ouvrir la porte pour s'éclaircir. Astarbé le rassure, le flatte & le presse de manger; elle avoit déja jetté du poison dans sa coupe d'or pendant qu'il étoit allé à la porte. Pygmalion, selon sa coutume, la fit boire la prémiére; elle bût fans crainte, se fiant au contrepoison. Pygmalion bût aussi, & peu de tems après il tomba dans une défaillance. Astarbé qui le connoissoit capable de la tuer sur le moindre foupçon, commença à déchirer ses habits, à arracher fes cheveux, & à pousser des cris lamentables; elle embrassoit le roi mourant, elle le tenoit serré entre ses bras; elle l'arrosoit d'un torrent de larmes: car les larmes ne coûtoient rien à cette femme artificieule. Enfin quand elle vit que les forces du roi étoient épuisées, & qu'il étoit comme agonisant: dans la crainte qu'il ne revînt, & qu'il ne voulut la faire mourir avec lui, elle passa des caresses & des plus tendres marques d'amitié à la plus horrible fureur; elle se jetta fur lui, & l'étouffa. Ensuite elle arracha de son doigt l'anneau royal, lui ôta le diadême, & fit entrer Joazar à qui elle donna l'un & l'autre. Elle crut que tous ceux qui avoient été attachez à elle, ne manqueroient pas de suivre sa passion, & que son amant seroit proclamé roi. Mais ceux qui avoient été les plus empressez à lui plaire, étoient des esprit bas & mercenaires qui étoient incapables d'une fincére affection. D'ailleurs ils manquoient de courage, & craignoient les ennemis qu'Astarbé s'étoit attirez. Enfin ils craignoient encore plus la hauteur, la diffimulation & la eruauté de cette femme impie. Chacun pour sa propre sureté desiroit qu'elle pérît.

Cependant tout le palais est plein d'un tumulte affreux; on entend par tout les cris de ceux qui disent: Le roi est mort. Les uns sont effrayez, les autres courent aux armes. Tous paroissent en peine des fuites, mais ravis de cette nouvelle. La renommée la fait voler de bouche en bouche dans toute la grande ville de Tyr, & il ne se trouve pas un seul homme qui regrette le roi; sa mort est la délivrance & la consola-

tion de tout le peuple.

Narbal frappé d'un coup si terrible, déplora en homme de bien le malheur de Pygmalion, qui s'étoit trahi lui-même en se livrant à l'impie Astarbé, & qui avoit mieux aimé être un tyran monstrueux, que d'être, se-lon le devoir d'un roi, le pére de son peuple. Il songea au bien de l'Etat, & se hâta de rallier tous les gens de bien pour s'opposer à Astarbé, sous laquelle on auroit vû un régne encore plus dur que celui qu'on

voyoit finir.

Narbal favoit que Baléazar ne s'étoit point noyé quand on le jetta dans la mer. Ceux qui assurérent à Aftarbé qu'il étoit mort, parlérent ainfi, croyant qu'il l'étoit: mais à la faveur de la nuit il s'étoit sauvé en nageant, & des marchands de Créte touchez de compassion l'avoient reçu dans leur barque. Il n'avoit pas ofé retourner dans le royaume de son pére, soupçonnant qu'on avoit voulu le faire périr, & craignant autant la cruelle jalousie de Pyginalion, que les artifices d'Astarbé. Il demeura long-tems errant & travesti sur les bords de la mer en Syrie, où les marchands Crétois l'avoient laissé; il fut même obligé de garder un troupeau pour gagner sa vie. Enfin il trouva moyen de faire favoir à Narbal l'état où il étoit; il crut pouvoir confier son secret & sa vie à un homme d'une vertu si éprouvée Narbal maltraité par le pere, ne laissa pas d'aimer le fils, & de veiller pour ses intérêts: mais il n'en prit soin que pour l'empêcher de manquer jamais à ce qu'il devoit à son pére, & il l'engagea à souffrir patiemment sa mauvaise fortune

Baléazar avoit mandé à Narbal: Si vous jugez, que je puisse vous aller trouver, envoyez-moi un anneau d'or, & je comprendrai aussitôt qu'il sera tems de vous aller joindre. Narbal ne jugea pas à propos pendant la vie de Pygmalion de faire venir Baléazar: il auroit tout hazarde pour la vie du prince & pour la sienne propre; tant il étoit dissicile de se garantir des recher-

recherches rigoureuses de Pygmalion. Mais aussitôt que ce malheureux roi eut fait une sin digne de ses crimes, Narbal se hâta d'envoyer l'anneau d'or à Baléazar. Baléazar partit aussitôt & arriva aux portes de Tyr, dans le tems que toute la ville étoit en trouble pour savoir qui succéderoit à Pygmalion. Il su aisément reconnu par les principaux Tyriens, & par tout le peuple. On l'aimoit, non pour l'amour du seu roi son pére, qui étoit haï universellement, mais à cause de sa douceur & de sa modération. Ses longs malheurs mêmes lui donnoient je ne sai quel éclat, qui relevoit toutes ses bonnes qualitez, & qui attendrissoit

tous les Tyriens en sa faveur.

Narbal assembla les chefs du peuple, les vieillards qui formoient le conseil, & les prêtres de la grande Déeffe de Phénicie. Ils faluérent Baléazar commeleur roi, & le firent proclamer par les hérauts. peuple répondit par mille acclamations de joye. tarbé les entendit du fond du palais, où elle étoit renfermée avec son lâche & infame Joazar. Tous les méchans, dont elle s'étoit servie pendant la vie de Pygmalion, l'avoient abandonnée; car les méchans craignent les mechans, s'en défient, & ne souhaitent point de les voir en crédit. Les hommes corrompus connoissent combien leurs semblables abuseroient de l'autorité, & quelle seroit leur violence. Mais pour les bons, les méchans s'en accommodent mieux, parce qu'au moins ils espérent trouver en eux de la modération, & de l'indulgence. Il ne restoit plus autour d'Astarbé que certains complices de ses crimes les plus affreux, & qui ne pouvoient attendre que le supplice.

On força le palais; ces scélérats n'osérent pas résister long-tems, & ne songérent qu'à s'ensuir. Astarbé déguisée en esclave voulut se sauver, mais un soldat la reconnut; elle sut prise, & on eut bien de la peine à empêcher qu'elle ne sût déchirée par se peuple en sureur. Déja on avoit commencé à la traîner dans la bouë; mais Narbal la tira des mains de la populace. Alors elle demanda à parler à Baléazar, espérant de l'éblouïr par ses charmes, & de lui faire espérer qu'elle lui découvriroit des secrets importans. Baléazar ne pût resuser de l'écouter. D'a-

bord

bord elle montra avec sa beauté une douceur & une modestie capable de toucher les cœurs les plus irritez. Elle flatta Baléazar par les louanges les plus délicates & les plus infinuantes; elle lui représenta combien Pygmalion l'avoit aimée; elle le conjura par ses cendres d'avoir pitié d'elle; elle invoqua les Dieux comme si elle les eût sincérement adorez; elle versa des torrens de larmes; elle se jetta aux genoux du nouveau roi: mais ensuite elle n'oublia rien pour lui rendre suspects & odieux tous ses serviteurs les plus affectionnez. Elle accusa Narbal d'être entré dans une conjuration contre Pygmalion, & d'avoir essayé de suborner les peuples pour se faire roi au préjudice de Baléazar. Elle ajouta qu'il vouloit empoisonner ce jeune prince; elle inventa de semblables calomnies contre tous les autres Tyriens qui aiment la vertu; elle espéroit de trouver dans le cœur de Baléazar la même défiance & les mêmes foupçons qu'elle avoit vus dans celui du roi son pére. Mais Baléazar ne pouvant plus fouffrir la noire malignité de cette femme, l'interrompit, & appella des gardes. On la mit en prison; les plus sages vieillards furent commis pour examiner toutes ses actions.

On découvrit avec horreur qu'elle avoit empoisonné & étouffé Pygmalion. Toute la suite de sa vie parut nn enchaînement continuel de crimes monstrueux. On alloit la condamner au supplice qui est destiné à punir les plus grands crimes dans la Phénicie, c'est d'être brûlé à petit feu. Mais quand elle comprit qu'il ne lui restoit plus aucune espérance, elle devint semblable à une furie sortie de l'enfer; elle avala du poison qu'elle portoit toûjours sur elle pour se faire mourir, en cas qu'on voulût lui faire fouffrir de longs tourmens. Ceux qui la gardoient, apperçurent qu'elle souffroit une violente douleur, ils voulurent la secourir: mais elle ne voulut jamais leur répondre, & elle sit signe qu'elle ne vouloit aucun soulagement; on lui parla des justes Dieux qu'elle avoit irritez: au lieu de témoigner la confusion & le repentir que ses fautes méritoient, elle regarda le ciel avec mépris & arrogance, comme pour infulter aux Dieux,

La

La rage & l'impiété étoient peintes sur son visage mourant; on ne voyoit plus aucun reste de cette beauté qui avoit fait le malheur de tant d'hommes; toutes ses graces étoient effacées; ses yeux éteints rouloient dans sa tête, & jettoient des regards farouches. Un mouvement convulsif agitoit ses lévres, & tenoit fa bouche ouverte d'une horrible grandeur. Tout fon visage tiré & retréci faisoit des grimaces hideuses; une pâleur livide, & une froideur mortelle avoit saisi tout ion corps; quelquefois elle sembloit se ranimer, mais ce n'étoit que pour pousser des hurlemens. Enfin elle éxpira, laissant remplis d'horreur & d'effroi tous ceux qui la virent. Ses mânes impies descendirent sans doute dans ces triftes lieux, où les cruelles Danaides puisent éternellement de l'eau dans des vases percez; où Ixion tourne à jamais sa rouë; où Tantale brûlant de soif, ne peut avaler l'eau qui s'enfuit de ses lèvres; où Sifyphe roule inutilement un rocher qui retombe sans cesse; & où Tityus sentira éternellement dans ses entrailles toujours renaissantes, un vautour qui les ronge.

Baléazar délivré de ce monstre, rendit graces aux Dieux par d'innombrables facrifices. Il a commencé fon régne par une conduite toute opposée à celle de Pygmalion. Il s'est appliqué à faire refleurir le commerce, qui languissoit tous les jours de plus en plus; il a pris les confeils de Narbal pour les principales affaires, & n'est pourtant pas gouverné par lui; car il veut tout voir par lui-même. Il écoute tous les différens avis qu'on veut lui donner, & décide ensuite fur ce qui lui paroît le meilleur. Il est aimé des peuples. En possédant les cœurs, il posséde plus de tréfors que son pére n'en avoit amassé par son avarice cruelle; car il n'y a aucune famille qui ne lui donnât tout ce qu'elle a de bien, s'il fe trouvoit dans une pressante nécessité: ainsi ce qu'il leur laisse est plus à lui que s'il le leur ôtoit. Il n'a pas besoin de se précautionner pour la fureté de sa vie ; car il a toûjours autour de lui la plus sure garde, qui est l'amour des peuples. Il n'y a aucun de ses sujets qui ne craigne de le

perdre, & qui ne hazardat fa propre vie pour conserver celle d'un fi bon roi. Il vit heureux, & tout son peuple

est heureux avec lui; il craint de charger trop ses peuples, ses peuples craignent de ne lui offrir pas une assez grande partie de leurs biens: il les laisse dans l'abondance, & cette abondance ne les rend ni indociles, ni insolens; car ils sont laborieux, adonnez au commerce, fermes à conserver la pureté des anciennes loix. La Phénicie est remontée au plus haut point de sa grandeur & de sa gloire. C'est à son jeune roi qu'elle doit tant de prospéritez.

Narbal gouverne sous lui. O Télémaque! s'il vous voyoit maintenant, avec quelle joye vous combleroitil de présens; Quel plaisir seroit-ce pour lui de vous renvoyer magnifiquement dans votre patrie? Ne suis-je pas heureux de faire ce qu'il voudroit pouvoir faire lui-même, & d'aller dans l'isse d'Ithaque mettre sur le trône le fils d'Ulysse, afin qu'il y régne aussi sagement

que Baléazar régne à Tyr?

Après qu'Adoam eut ainsi parlé, Télémaque charmé de l'histoire que ce Phénicien venoit de raconter, & plus encore des marques d'amitié qu'il en recevoit dans son malheur, l'embrassa tendrement. Ensuite Adoam lui demanda par quelle avanture il étoit entré dans l'isse de Calypso. Télémaque lui sit à son tour l'histoire de son départ de Tyr; de son passage dans l'isse de Cypre; de la manière dont il avoit retrouvé Mentor; de leur voyage en Créte, des jeux publics pour l'élection d'un roi après la fuite d'Idoménée; de la colère de Vénus; de leur naufrage; du plaisir avec lequel Calypso les avoit reçus; de la jalousie de cette Déesse contre une de ses nymphes, & de l'action de Mentor qui avoit jetté son ami dans la mer dès qu'il vit le vaisseau Phénicien.

Après ces entretiens Adoam sit servir un magnisique repas: & pour témoigner une plus grande joye, il rassembla tous les plaisirs dont on pouvoit jouir. Pendant le repas, qui sut servi par de jeunes Phéniciens vétus de blanc & couronnez de seurs, on brûla les plus exquis parsums de l'orient. Tous les bancs des rameurs étoient pleins de joûeurs de slutes. Achitoas les interrompoit de tems en tems par les doux accords de sa voix & de sa lyre, digne d'être entendue à la table des Dieux, & de ravir les oreilles d'Apollon même. Les Tritons,

les

16

ti

ei

n

lu

de

ét

qu

to

pe

VC

&

to

101

po

qu

fir

po

qu

de

pla

rai

bê

laf

po

VO

rie

pl:

pu

les Néréides, toutes les divinitez qui obéissent à Neptune, les monstres marins mêmes sortoient de leurs grottes humides & prosondes pour venir en soule autour du vaisseau, charmez par cette mélodie. Une troupe de jeunes Phéniciens d'une rare beauté, & vêtus de sin lin plus blanc que la neige, dansérent longtems les danses de leurs pays, puis celles d'Egypte, & ensin celles de la Gréce. De tems en tems des trompettes faisoient retentir l'onde jusqu'aux rivages éloignez. Le silence de la nuit, le calme de la mer, la lumière tremblante de la lune répandue sur la face des ondes, le sombre azur du ciel semé de brillantes étoiles, servoient à rendre ce spectacle encore plus beau.

Télémaque d'un naturel vif & fensible goûtoit tous ces plaisirs; mais il n'osoit y livrer son cœur. Depuis qu'il avoit éprouvé avec tant de honte dans l'isle de Calypso, combien la jeunesse est promte à s'enslamer, tous les plaisirs, même les plus innocens lui faisoient peur; tout lui étoit suspect. Il regardoit Mentor; il cherchoit sur son visage & dans ses yeux ce qu'il de-

voit penser de tous ces plaisirs.

Mentor étoit bien aife de le voir dans cet embarras. & ne faisoit pas semblant de le remarquer. Enfin touché de la modération de Télémaque, il lui dit en fouriant: Je comprens ce que vous craignez; vous êtes louable de cette crainte: mais il ne faut pas la pouffer trop loin. Personne ne souhaitera jamais plus que moi que vous goûtiez des plaisirs, mais des plai. firs qui ne vous passionnent, ni ne vous amolissent point. Il vous faut des plaisirs qui vous délassent, & que vous goûtiez en vous possédant; mais non pas des plaisirs qui vous entraînent. Je vous souhaite des plaisirs doux & modérez, qui ne vous êtent point la raison, & qui ne vous rendent jamais semblable à une bête en fureur. Maintenant il est à propos de vous delasser de toutes vos peines. Goûtez avec complaisance pour Adoam, les plaisirs qu'il vous offre. Réjouissezvous, Télémaque, réjouissez-vous. La sagesse n'a rien d'austère ni d'affecté: c'est elle qui donne les vrais plaisirs; elle seule les sait assaisonner pour les rendre purs & durables; elle sait meler les jeux & les ris avec

les occupations graves & férieuses; elle prépare le plaisir par le travail, & elle délasse du travail par le plaisir. La sagesse n'a point de honte de paroître en-

jouée quand il le faut.

En difant ces paroles, Mentor prit une lyre, & en joûa avec tant d'art, qu'Achitoas jaloux laissa tomber la sienne de dépit; ses yeux s'allumoient, son visage troublé changea de couleur: tout le monde eût apperçu sa peine & sa honte, si la lyre de Mentor n'eût enlevé l'ame de tous les assistans. A peine osoit-on respirer, de peur de troubler le silence, & de perdre quelque chose de ce chant divin; on craignoit toûjours qu'il ne sinît trop tôt. La voix de Mentor n'avoit aucune douceur esséminée; mais elle étoit sléxible, sorte, & elle passionnoit jusqu'aux moindres choses.

Il chanta d'abord les louanges de Jupiter, pére & roi des Dieux & des hommes, qui d'un figne de sa tête ébranle l'univers. Puis il représenta Minerve qui fort de sa tête, c'est-à-dire la sagesse que ce Dieu forme au-dedans de lui-même, & qui sort de lui pour instruire les hommes dociles. Mentor chanta ces véritez d'une voix si touchante, & avec tant de religion, que toute l'assemblée crut être transportée au plus haut de l'Olympe à la face de Jupiter, dont les regards font plus perçans que son tonnerre. Ensuite il chanta le malheur du jeune Narcisse, qui devenant follement amoureux de sa propre beauté, qu'il regardoit sans cesse au bord d'une fontaine, se consuma lui-même de douleur, & fut changé en une fleur qui porte son nom. Enfin il chanta aussi la funeste mort du bel Adonis, qu'un fanglier déchira, & que Vénus passionnée pour lui ne pût ranimer en faisant au ciel des plaintes améres.

Tous ceux qui l'écoutérent, ne purent retenir leurs larmes, & chacun sentoit je ne sai quel plaisir en pleurant. Quand il eut cessé de chanter, les Phéniciens étonnez se regardoient les uns les autres. L'un disoit; c'est Orphée; c'est ainsi qu'avec une lyre il apprivoisoit les bêtes farouches, & enlevoit les bois, & les rochers; c'est ainsi qu'il enchanta Cerbére; qu'il sufpendit les tourmens d'Ixion & des Danaïdes, & qu'il toucha l'inéxorable Pluton, pour tirer des enfers la

belle



Mentor jette Telémaque dans la meret su precipite avec lui; pour s'échaper de l'Ille de l'alypso .

le ri le ri q de m' bid pa qui ain le r affe la r terr fem hyv fouf péré cir l' vallo anné dez carbre tagne

LIV. VIII. DE TELEMAQUE. 12

belle Euridice. Un autre s'écrioit: Non, c'est Linus fils d'Apollon. Un autre répondit: Vous vous trompez, c'est Apollon lui-même. Télémaque n'étoit guére moins surpris que les autres; car il ignoroit que Mentor sût avec tant de perfection chanter & jouër de la lyre. Achitoas qui avoit eu le loisir de cacher sa jalousie, commença à donner des louanges à Mentor: mais il rougit en le louant, & il ne put achever son discours. Mentor qui voyoit son trouble, prit la parole, comme s'il eût voulu l'interrompre, & tâcha de le consoler, en lui donnant toutes les louanges qu'il méritoit. Achitoas ne sur point consolé; car il sentoit que Mentor le surpassoit encore plus par sa modestie, que par les charmes de sa voix.

Cependant Télémaque dit à Adoam: Je me fouviens que vous m'avez parlé d'un voyage que vous fîtes dans la Bétique depuis que nous fûmes partis d'Egypte. La Bétique est un pays dont on raconte tant de merveilles, qu'à peine peut-on les croire. Daignez m'apprendre si tout ce qu'on en dit est vrai. Je serai bien aise, dit Adoam, de vous dépeindre ce fameux pays digne de votre curiosité, & qui surpasse tout ce que la renommée en publie. Aussitôt il commença

ainfi.

Le fleuve Bétis coule dans un pays fertile, & sous un ciel doux, qui est toujours sérein. Le pays a pris le nom de ce fleuve qui se jette dans le grand ocean, assez près des colomnes d'Hercule, & de cet endroit où la mer furieuse rompant ses digues sépara autrefois la terre de Tarsis d'avec la grande Afrique. Ce pays semble avoir conservé les délices de l'âge d'or. Les hyvers y font tiedes, & les rigoureux Aquilons n'y soufflent jamais. L'ardeur de l'Été y est toûjours temperée par des Zéphirs refraîchissans qui viennent adoucir l'air vers le milieu du jour. Ainsi toute l'année n'est qu'un heureux hymen du printems & de l'automne, qui semblent se donner la main. La terre dans les vallons & dans les campagnes unies y porte chaque année une double moisson. Les chemins y sont bordez de lauriers, de grenadiers, de jasmins, & d'autres arbres toûjours verds, & toûjours fleuris. Les montagnes sont couvertes de troupeaux qui sournissent des

laines fines, recherchées de toutes les nations connues. Il y a plusieurs mines d'or & d'argent dans ce beau pays: Mais les habitans simples, & heureux dans leur sumplicité, ne daignent pas seulement compter l'or & l'argent parmi leurs richesses; ils n'estiment que ce qui fert véritablement aux besoins de l'homme.

Quand nous avons commencé à faire notre commerce chez ces peuples, nous avons trouvé l'or & l'argent parmi eux employez aux mêmes usages que le fer, par éxemple, pour des socs de charuë. Comme ils ne faisoient aucun commerce au-dehors, ils n'avoient besoin d'aucune monnoye. Ils font presque tous bergers ou laboureurs. On voit en ce pays peu d'artifans, car ils ne veulent fouffrir que les arts qui servent aux veritables nécessitez des hommes; encore même la plupart des hommes en ce pays, quoi qu'adonnez à l'agriculture, ou à conduire des troupeaux, ne laissent pas d'éxercer les arts nécessaires à leur vie fimple & frugale.

Les femmes filent cette laine, & en font des étoffes fines & d'une merveilleuse blancheur; elles font le pain, apprêtent à manger, & ce travail leur est facile, car on ne vit en ce pays que de fruits ou de lait, & rarement de viande. Elles employent le cuir de leurs moutons à faire une legére chaussure pour elles, pour leurs maris, & pour leurs enfans: elles font des tentes, dont les unes sont de peaux cirées, & les autres d'écorces d'arbres. Elles font & lavent tous les habits de la famille, tiennent les maisons dans un ordre & une proprete admirable. Leurs habits sont aisez à faire; car en ce doux climat, on ne porte qu'une pièce d'étoffe fine & legère, qui n'est point taillée, & que chacun met à long plis autour de fon corps pour

la

&

abi

tag che

eft

enfa

de

Ces

cenc

reur

temb

ciel,

ne fa

la modestie, lui donnant la forme qu'il veut.

Les hommes n'ont d'autres arts à exercer, outre la culture des terres & la conduite des troupeaux, que l'art de mettre le bois & le fer en œuyre; encore même ne se servent-ils guére du fer, excepté pour les instrumens nécessaires au labourage. Tous les arts qui regardent l'architecture leur font inutiles, car ils ne bâtissent jamais de maison. C'est, disent-ils, s'attacher trop à la terre, que de s'y faire une demeure

LIV. VIII. DE TELEMAQUE. 123

qui dure beaucoup plus que nous; il suffit de se défendre des injures de l'air. Pour tous les autres arts estimez chez les Grecs, chez les Egyptiens, & chez tous les autres peuples bien policez, ils les détessent comme des inventions de la vanité & de la molesse.

Quand on leur parle des peuples, qui ont l'art de faire des bâtimens superbes, des meubles d'or & d'argent, des étoffes ornées de broderies & de pierres précieuses, des parfums éxquis, des mets délicieux, des instrumens dont l'harmonie charme; ils répondent en ces termes: Ces peuples font bien malheureux d'avoir employé tant de travail & d'industrie à se corrompre eux-mêmes; ce superflu amollit, enyvre, tourmente ceux qui le possédent; il tente ceux qui en sont privez, de vouloir l'acquérir par l'injustice & par la violence. Peut-on nommer bien, un superflu qui ne sert qu'à rendre les hommes mauvais? Les hommes de ce pays-là font-ils plus sains & plus robustes que nous? Vivent-ils plus long-tems? Sont-ils plus unis entre eux? Ménent-ils une vie plus libre, plus tranquille, plus gaye? Au contraire ils doivent être jaloux les uns des autres, rongez par une lâche & noire envie, toûjours agitez par l'ambition, par la crainte, par l'avarice; incapables des plaisirs purs & simples, puisqu'ils sont esclaves de tant de fausses nécessitez, dont ils font dépendre tout leur bonheur.

r

1-

es

a-

re

a

ine

8

our

e la

que

core

· les

arts

ils

s'at-

eure

qui

C'est ainsi, continuoit Adoam, que parlent ces hommes sages, qui n'ont appris la sagesse qu'en étudiant la fimple nature. Ils ont horreur de notre politesse, & il faut avouer que la leur est grande dans leur aimable simplicité. Ils vivent tous ensemble sans partager les terres; chaque famille est gouvernée par son chef, qui en est le véritable roi. Le pére de famille est en droit de punir chacun de ses enfans, ou petitsenfans, qui fait une mauvaise action; mais avant que de le punir, il prend l'avis du reste de la famille. Ces punitions n'arrivent presque jamais; car l'innocence des mœurs, la bonne foi, l'obéissance & l'horreur du vice habitent dans cette heureuse terre. Il semble qu'Astrée, qu'on dit qui s'est retirée dans le ciel, est encore ici-bas cachée parmi ces hommes. Il ne faut point de juges parmi eux; car leur propre

G z

cons

conscience les juge. Tous les biens sont communs. les fruits des arbres, les légumes de la terre, le lait des troupeaux, font des richesses si abondantes, que des peuples si sobres & si modérez n'ont pas besoin de les partager. Chaque famille errante dans ce beau pays transporte ses tentes d'un lieu à un autre, quand elle a consumé les fruits, & épuisé les pâturages de l'endroit où elle s'étoit mise. Ainsi ils n'ont point d'intérêts à soutenir les uns contre les autres, & ils s'aiment tous d'un amour fraternel, que rien ne trouble. C'est le retranchement des vaines richesses & des plaisirs trompeurs, qui leur conserve cette paix, cette union & cette liberté. Ils font tous libres, tous égaux. On ne voit parmi eux aucune distinction, que celle qui vient de l'expérience des sages vieillards, ou de la fagesse éxtraordinaire de quelques jeunes hommes, qui égalent les vieillards consommez en vertu. La fraude, la violence, le parjure, les procès, les guerres ne font jamais entendre leur voix cruelle & empestée dans ce pays chéri des Dieux. Jamais le fang humain n'a rougi cette terre; à peine y voit-on couler celui des agneaux. Quand on parle à ces peuples des batailles sanglantes, des rapides conquêtes, des renversemens d'Etats qu'on voit dans les autres nations, ils ne peuvent assez s'étonner. Quoi, disent-ils, les hommes ne font-ils pas affez mortels, sans se donner encore les uns aux autres une mort précipitée ? La vie est si courte, & il semble qu'elle leur paroisse trop longue! Sont-ils sur la terre pour se déchirer les uns les autres, & pour se rendre mutuellement malheureux?

Au reste, ces peuples de la Bétique ne peuvent comprendre qu'on admire tant les conquérans, qui subjuguent les grands empires. Quelle folie, disentils, de mettre son bonheur à gouverner les autres hommes, dont le gouvernement donne tant de peine, si on veut les gouverner avec raison & suivant la justice! Mais pourquoi prendre plaisir à les gouverner malgré eux? C'est tout ce qu'un homme sage peut faire que de s'assujetter à gouverner un peuple docile, dont les Dieux l'ont chargé, ou un peuple qui le prie d'être comme son pére & son pasteur. Mais gouverner les peuples contre leur volonté, c'est se rendre très misérable

qu

VI

tar

l'h

de

fi h

able pour avoir le faux honneur de les tenir dans l'efelavage. Un conquérant est un homme que les Dieux irritez contre le genre humain ont donné à la terre dans leur colére pour ravager les royaumes, pour répandre par-tout l'effroi, la misére, le désespoir, & pour faire autant d'esclaves qu'il y a d'hommes libres. Un homme qui cherche la gloire ne la trouve-t-il pas affez, en conduisant avec sagesse ce que les Dieux ont mis dans ses mains? Croit-il ne pouvoir mériter des louanges qu'en devenant violent, injuste, hautain, usurpateur & tyrannique sur tous ses voisins? Il ne faut jamais songer à la guerre, que pour défendre sa liberté. Heureux celui, qui n'étant point esclave d'autrui, n'a point la folle ambition de faire d'autrui son esclave! Ces grands conquérans qu'on nous dépeint avec tant de gloire, ressemblent à ces sleuves débordez, qui paroissent majestueux, mais qui ravagent toutes les fertiles campagnes qu'ils devroient seulement. arrofer.

Après qu'Adoam eut fait cette peinture de la Bétique, Télémaque charmé lui fit diverses questions curieuses. Ces peuples, lui dit-il, boivent-ils du vin? Ils n'ont garde d'en boire, reprit Adoam, car ils n'ont jamais voulu en faire. Ce n'est pas qu'ils manquent de raisins; aucune terre n'en porte de plus délicieux: mais ils se contentent de manger le raisin comme les autres fruits, & ils craignent le vin comme le corrupteur des hommes. C'est une espèce de poison, disent-ils, qui met en sureur. Il ne fait pas mourir l'homme, mais il le rend bête. Les hommes peuvent conserver leur santé & leurs sorces sans vin. Avec le vin, ils courent risque de ruïner leur santé & de perdre les bonnes mœurs.

-

a

P

nt

u

nt-

m-

fi

e!

gre

de

les

etre

les

ér-

ble

Télémaque disoit ensuite: Je voudrois bien savoir quelles loix réglent les mariages dans cette nation. Chaque homme, répondit Adoam, ne peut avoir qu'une semme: & il faut qu'il la garde tant qu'elle vit. L'honneur des hommes en ce pays dépend autant de leur sidélité à l'égard de leurs semmes, que l'honneur des semmes dépend chez les autres peuples de leur sidélité pour leurs maris. Jamais peuple ne sut si honnête, ni si jaloux de la pureté. Les semmes y

G 3

font

font belles & agréables; mais simples, modestes & laborieuses. Les mariages y sont paisibles, séconds, fans tache; le mari & la femme femblent n'être plus qu'une seule personne en deux corps différens, le mari & la femme partagent ensemble tous les soins domestiques: le mari régle toutes les affaires du dehors, la femme se renferme dans son ménage; elle soulage son mari; elle paroît n'être faite que pour lui plaire; elle gagne sa confiance, & le charme moins par sa beauté que par sa vertu. Le vrai charme de leur société dure autant que leur vie. La sobriété, la modération, & les mœurs pures de ce peuple lui donnent une vie longue & exemte de maladie. On y voit des vieillards de cent & de fix-vingts ans, qui ont encore de

la gayeté & de la vigueur.

Il me reste, ajoutoit Télémaque, à savoir comment ils font pour éviter la guerre avec les peuples voisins. La nature, dit Adoam, les a séparez des autres peuples d'un côté par la mer, & de l'autre par de hautes montagnes vers le nord. D'ailleurs les peuples voisins les respectent à cause de leur vertu. Souvent les autres nations ne pouvant s'accorder ensemble, les ont pris pour juges de leurs différends, & leur ont confié les terres & les villes qu'ils disputoient entre eux. Comme cette fage nation n'a jamais fait aucune violence, personne ne se désie d'elle. Ils rient, quand on leur parle des rois qui ne peuvent régler entre eux les frontières de leurs états. Peut-on craindre, disent-ils, que la terre manque aux hommes? Il y en aura toûjours plus qu'ils n'en pourront cultiver. Tandis qu'il restera des terres libres & incultes, nous ne voudrions pas même défendre les nôtres contre des voisins qui viendroient s'en faisir. On ne trouve dans tous les habitans de la Bétique, ni orgueil, ni hauteur, ni mauvaise foi, ni envie d'étendre leur domination. Ainsi leurs voifins n'ont jamais rien à craindre d'un tel peuple, & ils ne peuvent espérer de s'en faire craindre; c'est pourquoi ils les laissent en repos. Ce peuple abandonneroit son pays, ou se livreroit à la mort, plutot que d'accepter la servitude. Ainsi il est autant difficile à subjuguer, qu'il est incapable de vouloir subjuguer

di

dr

les

dro

enf

lad

l'in

art

juguer les autres. C'est ce qui fait une paix profonde entre eux & leurs voisins.

Adoam finit ce discours, en racontant de quelle manière les Phéniciens faisoient leur commerce dans la Bétique. Ces peuples, disoit-il, furent étonnez quand ils virent venir au travers des ondes de la mer des hommes étrangers qui venoient de si loin: ils nous laissérent fonder une ville dans l'isse de Gadès. Ils nous reçurent même chez eux avec bonté, & nous firent part de tout ce qu'ils avoient, sans vouloir de nous aucun payement. De plus ils nous offrirent de nous donner libéralement tout ce qui leur resteroit de leurs laines, après qu'ils en auroient fait leur provision pour leur usage. En esset, ils nous en envoyérent un riche présent. C'est un plaisir pour eux que de donner aux étrangers leur superssu.

Pour leurs mines, ils n'eurent aucune peine à nous les abandonners elles leur étoient inutiles. Il leur paroissoit que les hommes n'étoient guére sages d'aller chercher par tant de travaux dans les entrailles de la terre, ce qui ne peut les rendre heureux, ni satisfaire à aucun vrai besoin. Ne creusez point, nous disoient-ils, si avant dans la terre; contentez-vous de la labourer, elle vous donnera de véritables biens qui vous nourriront; vous en tirerez des fruits qui valent mieux que l'or & que l'argent, puisque les hommes ne veulent de l'or & de l'argent que pour en ache-

ter les alimens qui foutiennent la vie.

r

e

rs

ra

as

n-

01-

ıu-

nii

eu-

re;

iple

plu-

dif-

Sub-

guer

Nous avons fouvent voulu leur apprendre la navigation, & mener les jeunes hommes de leur pays dans la Phénicie, mais ils n'ont jamais voulu que leurs enfans apprissent à vivre comme nous. Ils apprendroient, nous disoient-ils, à avoir besoin de toutes les choses qui vous sont devenues nécessaires. Ils voudroient les avoir; ils abandonneroient la vertu pour les obtenir par de mauvaises industries. Ils deviendroient comme un homme qui a de bonnes jambes, & qui perdant l'habitude de marcher, s'accoutume enfin au besoin d'être toûjours porté comme un malade. Pour la navigation, ils l'admirent à cause de l'industrie de cet art; mais ils croïent que c'est un art pernicieux. Si ces gens-là, disent-ils, ont sussi

128 LES AVANTURES, &c. LIV.VIII.

samment en leur pays ce qui est nécessaire à la vie, que vont-ils chercher en un autre? Ce qui suffit au besoin de la nature, ne leur suffit-il pas? Ils mériteroient de faire naufrage, puisqu'ils cherchent la mort au milieu des tempêtes pour assouvir l'avarice des marchands, & pour statter les passions des autres hommes.

Télémaque étoit ravi d'entendre ce discours d'Adoam, & se réjouissoit qu'il y eût encore au monde un peuple, qui suivant la droite nature sût si sage & si heureux tout ensemble. O! combien ces mœurs, disoit-il, sont-elles éloignées des mœurs vaines & ambitieuses des peuples qu'on croit les plus sages! Nous sommes tellement gâtez, qu'à peine pouvons-nous croire que cette simplicité si naturelle puisse être véritable. Nous regardons les mœurs de ce peuple comme un belle sable. & il doit regarder les nôtres comme un songe monstrueux.

Fin du buitieme Livre.

AVANTURES

DE

TELEMAQUE,

FILS D'ULYSSE.

LIVRE NEUVIEME.

SOMMAIRE.

Vénus toûjours irritée contre Télémaque en demande la perte à Jupiter: mais les destinées ne permettant pas qu'il périsse, la Déesse va concerter avec Neptune les moyens de l'éloigner au moins d'Ithaque, où Adoam le conduisoit: ils employent une divinité trompeuse pour surprendre le pilote Athamas, qui croyant arriver en Ithaque, entre à pleines voiles dans le port des Salentins. Leur roi Idoménée reçoit Télémaque dans sa nouvelle ville, où il preparoit actuellement un sacrifice à Jupiter pour le succès d'une guerre contre les Manduriens. Le sacrificateur consultant les entrailles des victimes, fait tout espérer à Idoménée, & lui fait entendre qu'il devra son bonheur à ses deux nouveaux hôtes.

PENDANT que Télémaque & Adoam s'entretenoient de la forte, oubliant le fommeil, & n'appercevant pas que la nuit étoit déja au milieu de facourse, une divinité ennemie & trompeuse les éloignoit d'Ithaque, que leur pilote Athamas cherchoit en vain. Neptune, quoique favorable aux Phéniciens, ne pouvoit supporter plus long-tems que Télémaque eût échapé à la tempête qui l'avoit jetté contre les rochers de l'isse de Calypso. Vénus étoit encore plus irritée de voir ce jeune homme qui triomphoit, ayant vaincu l'amour & tous ses charmes. Dans le transport de sa douleur, elle quitta Cythere, Paphos, Idalie, & tous les honneurs qu'on lui rend dans l'isle de Elle ne pouvoit plus demeurer dans des lieux où Télémaque avoit méprifé son empire. Elle monte vers l'éclattant Olympe, où les Dieux étoient assemblez auprès du trone de Jupiter. De ce lieu ils apperçoivent les astres qui roulent sous leurs pieds; ils voyent le globe de la terre comme un petit amas de bouë. Les mers immenses ne leur paroissent que comme des goutes d'eau dont ce morceau de boue est un peu détrempé. Les plus grands royaumes ne sont à leurs yeux qu'un peu de sable qui couvre la surface de cette boue. Les peuples innombrables & les plus puissantes armées ne sont que comme des fourmis qui se disputent les unes aux autres un brin d'herbe fur ce morceau de bouë. Les immortels rient des affaires les plus sérieuses qui agitent les foibles humains, & elles leur paroissent des jeux d'enfans. Ce que les hommes appellent grandeur, gloire, puissance, profonde politique, ne paroît à ces suprêmes divinitez, que misère & foibleffe.

C'est dans cette demeure si élevée au-dessus de la terre, que Jupiter a posé son trône immobile; ses yeux percent jusques dans l'absme, & éclairent jusques dans les derniers replis des cœurs: ses regards doux & séreins répandent le calme & la joye dans tout l'univers. Au contraire quand il secouë sa chevelure, il ébranle le ciel & la terre. Les Dieux mêmes éblouïs des rayons de gloire qui d'environnent, ne s'en approchent

qu'avec tremblement.

Toutes les divinitez célestes étoient dans ce moment auprès de lui. Vénus se présenta avec tous les charmes qui naissent dans son sein; sa robe flottante avoit plus d'éclat que toutes les couleurs dont Iris se pare au milieu des sombres nuages, quand elle vient promettre aux mortels effrayez la sin des tempêtes & leur annoncer le retour du beau-tems. Sa robe étoit nouée par cette sameuse ceinture sur laquelle paroissent les graces. Les cheveux de la Déesse étoient attachez par derrière négligemment avec une tresse d'or. Tous les Dieux surent surpris de sa beauté, comme s'ils ne l'eussent jamais vue, & leurs yeux en surent éblouïs, comme ceux des mortels le sont, quand Phœbus après

une

une longue nuit vient les éclairer par ses rayons. Ils se regardoient les uns les autres avec étonnement, & leurs yeux revenoient toûjours sur Vénus. Mais ils apperçurent que les yeux de cette Déesse étoient baignez de larmes, & qu'une douleur amére étoit peinte

fur fon vifage.

Cependant elle s'avançoit vers le trône de Jupiter d'une démarche douce & légére, comme le vol rapide d'un oiseau qui fend l'espace immense des airs. Il la regarda avec complaisance; il lui fit un doux souris, & se levant il l'embrassa. Ma chére fille, lui dit-il, quelle est votre peine? Je ne puis voir vos larmes sans en être touché: ne craignez point de m'ouvrir votre cœur; vous connoissez ma tendresse & ma complaisance.

Vénus lui répondit d'une voix douce, mais entrecoupée de profonds soupirs : O pére des Dieux & des hommes! Vous qui voyez tout, pouvez-vous ignorer ce qui fait ma peine? Minerve ne s'est pas contentée d'avoir renversé jusqu'aux fondemens la superbe ville de Troye que je défendois, & de s'être vengée de Paris qui avoit préféré ma beauté à la fienne; elle con-duit par toutes les terres & par toutes les mers le fils d'Ulysse, ce cruel destructeur de Troye. Télémaque est accompagné par Minerve; c'est ce qui empêche qu'elle ne paroisse ici en son rang avec les autres divinitez; elle a conduit ce jeune téméraire dans l'isle de Cypre pour m'outrager : il a méprisé ma puissance ; il n'a pas daigné seulement brûler de l'encens sur mes autels; il a témoigné avoir horreur des fêtes que l'on. célébre en mon honneur; il a fermé son cœur à tous mes plaisirs. En vain Neptune, pour le punir, à ma prière, a irrité les vents & les flots contre lui. Télémaque jetté par un naufrage horrible dans l'isle de Calypso, a triomphé de l'amour même que j'avois envoyé dans cette isle pour attendrir le cœur de ce jeune Grec. Ni la jeunesse, ni les charmes de Calypso & de ses nymphes, ni les traits enflamez de l'amour n'ont pu surmonter les artifices de Minerve. Elle l'a arraché de cette isle; me voilà confonduë, un enfant triomphe de moi.

Jupiter .

Jupiter pour consoler Vénus, lui dit: Il est vrai, ma fille, que Minerve défend le cœur de ce jeune Grec contre toutes les flèches de votre fils, & qu'elle lui prépare une gloire que jamais jeune homme n'a méritée. Je suis fâché qu'il ait méprisé vos autels; mais je ne puis le soumettre à votre puissance. Je consens pour l'amour de vous qu'il soit encore errant par mer & par terre, qu'il vive loin de sa patrie, éxposé à toutes sortes de maux & de dangers : mais les destins ne permettent ni qu'il périsse, ni que sa vertu succombe dans les plaisirs dont vous flattez les hommes. Consolez-vous donc, ma fille, soyez contente de tenir dans votre empire tant d'autres héros, & tant d'immortels.... En disant ces paroles, il sit à Vénus un fouris plein de grace & de majesté. Un éclat de lumière femblable aux plus perçans éclairs fortit de ses yeux. En baifant Vénus avec tendresse il répandit une odeur d'ambroisie dont l'Olympe sut parsumé. La Déesse ne pût s'empêcher d'être sensible à cette caresse du plus grand des Dieux. Malgré ses larmes & sa douleur, on vit la joye se répandre sur son visage; elle baissa son voile pour cacher la rougeur de ses jouës, & l'embarras où elle se trouvoit. Toute l'assemblée des Dieux applaudit aux paroles de Jupiter, & Vénus, sans perdre un moment, alla trouver Neptune pour concerter avec lui les moyens de se venger de Telémaque.

Elle raconta à Neptune ce que Jupiter lui avoit dit. Je savois déja, répondit Neptune, l'ordre immuable des destins; mais si nous ne pouvons absmer Télémaque dans les slots de la mer, du moins n'oublions rien pour le rendre malheureux, & pour retarder son retour à Ithaque. Je ne puis consentir à faire périr le vaisseau Phénicien dans lequel il est embarqué. J'aime les Phéniciens, c'est mon peuple, nulle autre nation ne cultive comme eux mon empire. C'est par eux que la mer est devenuë le lien de la société de tous les peuples de la terre. Ils m'honorent par de continuels sacrifices sur mes autels; ils sont justes, sages & laborieux dans le commerce; ils répandent par-tout la commodité & l'abondance. Non, Déesse, je ne puis souffrir

qu'en

qu'un de leurs vaisseaux fasse naufrage; mais je ferai que le pilote perdra sa route, & qu'il s'éloignera d'Ithaque où il veut aller.... Vénus contente de cette promesse rit avec malignité, & retourna dans son char volant sur les prez seuris d'Idalie, où les graces, les jeux & les ris témoignerent leur joye de la revoir, dansant autour d'elle sur les sleurs qui parsument ce char-

mant féjour.

Neptune envoya aussitôt une divinité trompeuse, semblable aux songes, excepté que les songes ne trompent que pendant le sommeil; au lieu que cette divinité enchante les sens de ceux qui veillent. Ce Dieu mal-faisant environné d'une foule innombrable de menfonges aîlez, qui voltigent autour de lui, vint répandre une liqueur subtile & enchantée sur les yeux du pilote Athamas, qui confidéroit attentivement la clarté de la lune, le cours des étoiles & le rivage d'Ithaque, dont il découvroit déja assez près de lui les rochers escarpez. Dans ce même moment les yeux du pilote ne lui montrérent plus rien de véritable. Un faux ciel & une terre feinte se présenterent à lui. Les étoiles parurent comme si elles avoient changé leur cours & qu'elles fussent revenues sur leurs pas. l'Olympe fembloit se mouvoir par des loix nouvelles, la terre même étoit changée. Une fausse Ithaque se présentoit toûjours au pilote pour l'amuser, tandis qu'il s'éloignoit de la véritable. Plus il s'avançoit vers cette image trompeuse du rivage de l'isle, plus cette image reculoit; elle fuyoit toûjours devant lui, & il ne savoit que croire de cette suite. Quelquesois il s'imaginoit entendre déja le bruit qu'on fait dans un port. Déja il se préparoit, selon l'ordre qu'il en avoit reçu, à aller aborder fecrétement dans une petite isle qui est auprès de la grande, pour dérober le retour de Télémaque aux amans de Pénélope conjurez contre lui. Quelquefois il craignoit les écueils, dont cette côte de la mer est bordée, & il lui sembloit entendre l'horrible mugissement des vagues qui vont se briser contre les écueils. Puis tout-à-coup il remarquoit que la terre paroissoit encore éloignée. Les montagnes n'étoient à ses yeux dans cet éloignement que comme de petits nuages qui obscurcissent quelquesois l'horizon pendant

pendant que le soleil se couche. Ainsi Athamas étoit étonné, & l'impression de la divinité trompeuse qui charmoit ses yeux, lui faisoit éprouver un certain saississement qui lui avoit été jusqu'alors inconnu. Il étoit même tenté de croire qu'il ne veilloit pas, & qu'il étoit dans l'illusion d'un songe. Cependant Neptune commanda au vent d'Orient de soussier pour jetter le navire sur les côtes de l'Hespérie. Le vent obéit avec tant de violence, que le navire arriva bientôt sur le rivage que Neptune avoit marqué.

Déja l'aurore annonçoit le jour : déja les étoiles qui craignent les rayons du foleil, & qui en font jalouses, alloient cacher dans l'océan leurs sombres seux, quand le pilote s'écria : Enfin je n'en puis plus douter, nous touchons presque à l'isse d'Ithaque; Télémaque, réjouissez-vous; dans une heure vous pourrez revoir Pénélope, & peut être trouver Ulysse remonté sur son

trône.

A ce cri Télémaque, qui étoit immobile dans les bras du fommeil, s'éveille, se léve, monte au gouvernail, embrasse le pilote, & de ses yeux à peine encore ouverts, regarde fixement la côte voifine : il gémit, ne reconnoissant pas les rivages de sa patrie. Hélas! où sommes-nous, dit-il? Ce n'est point-là ma chére Ithaque. Vous vous êtes trompé, Athamas; vous connoissez mal cette côte si éloignée de votre pays. Non, non, répondit Athamas, je ne puis me tromper en confidérant les bords de cette isle. Combien de fois suis-je entré dans votre port? J'en connois jusqu'aux moindres rochers; le rivage de Tyr n'est guére mieux dans ma mémoire. Reconnoissez cette montagne qui avance; voyez ce rocher qui s'élève comme une tour; n'entendez-vous pas la vague qui se rompt contre ces autres rochers, lorsqu'ils semblent menacer la mer par leur chute? Mais ne remarquez-vous pas ce temple de Minerve qui fend la nue? Voilà la forteresse & la maison d'Ulysse votre pere. ... Vous vous trompez, ô Athamas, répondit Télémaque; je vois au contraire une côte affez relevée, mais unie; j'apperçois une ville qui n'est point Ithaque. O Dieux! Est-ce ainsi que vous vous jouez des hommes!

Pendant qu'il disoit ces paroles, tout-à-coup les yeux d'Athamas furent changez; le charme se rompit, il vit le rivage tel qu'il étoit véritablement, & reconnut son erreur. Je l'avouë, ô Télémaque! s'écria-t-il, quelque divinité ennemie avoit enchanté mes yeux: je croyois voir Ithaque, son image toute entiére se présentoit à moi; mais dans ce moment elle disparoît comme un songe. Je vois une autre ville; c'est sans doute Salente qu'Idoméné sugitif de Créte vient de sonder dans l'Hespérie; j'apperçois des murs qui s'élèvent, & qui ne sont pas encore achevez: je vois un port qui n'est pas entiérement sortissé.

Pendant qu'Athamas remarquoit les divers ouvrages nouvellement faits dans cette ville naissante, & que Télémaque déploroit son malheur, le vent que Neptune faisoit sousser, les sit entrer à pleines voiles dans une rade où ils se trouvérent à l'abri, & tout auprés

du port.

Mentor qui n'ignoroit ni la vengeance de Neptune, ni le cruel artifice de Vénus, n'avoit fait que sourire de l'erreur d'Athamas. Quand ils furent dans cette rade, Mentor dit à Télémaque: Jupiter vous éprouve; mais il ne veut pas votre perte. Au contraire, il ne vous éprouve que pour vous ouvrir le chemin de la gloire. Souvenez-vous des travaux d'Hercule; ayez toûjours devant vos yeux ceux de votre pére. Quiconque ne sait pas souffrir, n'a point un grand cœur. Il faut par votre patience & votre courage lasser la cruelle fortune qui se plaît à vous persécuter Je crains moins pour vous les plus affreuses disgraces de Neptune, que je ne craignois les caresses flatteuses de la Déesse qui vous retenoit dans son isle. Que tardons-nous? Entrons dans ce port; voici un peuple ami, c'est chez les Grécs que nous arrivons : Idoménée maltraité par la fortune aura pitié des malheureux. . . . Auffitôt ils entrérent dans le port de Salente, où le vaisseau Phénicien fut reçu sans peine, parce que les Phéniciens font en paix & en commerce avec tous les peuples de l'univers.

Télémaque regardoit avec admiration cette ville naissante, semblable à une jeune plante, qui ayant été nourrie par la douce rosée de la nuit, sent dès le matin les rayons du soleil qui viennent l'embellir: elle croît, elle ouvre ses tendres boutons, elle étend ses seuilles vertes, elle épanouït ses sleurs odorisérantes avec mille couleurs nouvelles. A chaque moment qu'on la voit, on y trouve un nouvel éclat. Ainsi florisseit la nouvelle ville d'Idoménée sur le rivage de la mer. Chaque jour, chaque heure elle croissoit avec magnificence, & elle montroit de loin aux étrangers qui étoient sur la mer, de nouveaux ornemens d'architecture qui s'élevoient jusqu'au ciel. Toute la côte retentissoit des cris des ouvriers, & des coups de marteaux: les pierres étoient suspendues en l'air par des grues avec des cordes. Tous les chess animoient le peuple au travail dès que l'aurore paroissoit; & le roi Idoménée donnant partout ses ordres lui-même, faisoit avancer les ouvrages avec une

incroyable diligence.

A peine le vaisseau Phénicien fut arrivé, que les Crétois donnérent à Télémaque & à Mentor toutes les marques d'une amitié fincére. On se hâta d'avertir Idoménée de l'arrivée du fils d'Ulysse. Le fils d'Ulysse, s'écria-t-il, d'Ulysse ce cher ami, ce sage héros par qui nous avons enfin renversé la ville de Troye! qu'on l'améne ici, & que je lui montre combien j'ai aimé son pere.... Aussitôt on lui présente Télémaque, qui lui demande l'hospitalité, en lui disant son nom. Idomenée lui répondit avec un visage doux & riant : Quand même on ne m'auroit pas dit qui vous êtes, je crois que je vous aurois reconnu. Voilà Ulysse lui-même, voilà ses yeux pleins de feu, & dont le regard est si ferme. Voilà son air d'abord froid & réservé, qui cachoit tant de vivacité & de graces. Je reconnois même ce fourire fin, cette action négligée, cette parole douce, fimple & infinuante, qui perfuadoit avant qu'on eût le tems de s'en défier. Oui, vous êtes le fils d'Ulysse, mais vous serez aussi le mien. O mon fils, mon cher fils! Quelle avanture vous améne sur ce rivage? Est-ce pour chercher votre pére? Hélas! je n'en ai aucune nouvelle: la fortune nous a persécutez lui & moi; il a eu le malheur de ne pouvoir retrouver sa patrie, & j'ai eu celui de retrouver la mienne pleine de la colé redes Dieux contre moi. . . . Pendant qu'Idoménée disoit ces paroles, il regardoit fixement Mentor, comm &

comme un homme dont le visage ne lui étoit pas inconnu, mais dont il ne pouvoit retrouver le nom.

Cependant Télémaque lui répondit les larmes aux yeux: O roi! pardonnez-moi la douleur que je ne faurois vous cacher dans un tems, où je ne devrois vous marquer que de la joye & de la reconnoissance pour vos bontez. Par le regret que vous témoignez de la perte d'Ulysse, vous m'apprenez vous-même à sentir le malheur de ne point retrouver mon pere. Il y a déja long-tems que je le cherche dans toutes les mers. Les Dieux irritez ne me permettent pas de le revoir, ni de favoir s'il a fait naufrage, ni de pouvoir retourner à Ithaque où Pénélope languit dans le desir d'être délivrée de ses amans. J'avois cru vous trouver dans l'isle de Créte; j'y ai sû votre cruelle destinée, & je ne croyois pas devoir jamais approcher de l'Hespérie où vous avez fondé un nouveau royaume. Mais la fortune qui se jouë des hommes, & qui me tient errant dans tous les pays loin d'Ithaque, m'a enfin jetté sur vos côtes. Parmi tous les maux qu'elle m'a faits, c'est celui que je supporte le plus volontiers. Si elle m'éloigne de ma patrie, du moins elle me fait connoître le plus généreux de tous les rois.

A ces mots Idoménée embrasse tendrement Télémaque, & le menant dans son palais, il lui dit: Quel est donc ce prudent vieillard qui vous accompagne è Il me semble que je l'ai vû autresois. C'est Mentor, repliqua Télémaque, Mentor ami d'Ulysse, à qui il a consé mon enfance. Qui pourroit vous dire tout ce

que je lui dois?

Aussitôt Idoménée s'avance, tend la main à Mentor: Nous nous sommes vus, dit-il, autresois. Vous souvenez-vous du voyage que vous sîtes en Créte, & des bons conseils que vous me donnâtes? Mais alors l'ardeur de la jeunesse, & le gout des vains plaisirs m'entrainoient. Il a falu que mes malheurs m'ayent instruit pour m'apprendre ce que je ne voulois pas croire. Plût aux Dieux que je vous eusse cru, ô sage vieillard! Mais je remarque avec étonnement que vous n'êtes presque point changé depuis tant d'années; c'est la même fraîcheur de visage, la même taille droite,

LI

vai

rie

ha

ét

d

la même vigueur; vos cheveux seulement ont un peu blanchi.

Grand roi, répondit Mentor, si j'étois flatteur, je vous dirois de même, que vous avez conservé cette fleur de jeunesse qui éclattoit sur votre visage avant le siège de Troye. Mais j'aimerois mieux vous déplaire que de blesser la vérité. D'ailleurs je vois par votre fage discours que vous n'aimez pas la flatterie, & qu'on ne hazarde rien en vous parlant avec fincérité. êtes bien changé, & j'aurois eu de la peine à vous reconnoître. J'en connois clairement la cause, c'est que vous avez beaucoup fouffert dans vos malheurs; mais vous avez bien gagné en souffrant, puisque vous avez acquis la fagesse. On doit se consoler aisément des rides qui viennent sur le visage, pendant que le cœur s'exerce & se fortifie dans la vertu. Au reste, sachez que les rois s'usent toûjours plus que les autres hommes. Dans l'adversité les peines de l'esprit & les travaux du corps les font vieillir avant le tems. Dans la prospérité les délices d'une vie molle les usent bien plus encore que tous les travaux de la guerre. Rien n'est fi mal sain que les plaisirs où l'on ne peut se modérer. De-là vient que les rois & en paix & en guerre ont toûjours des peines & des plaisirs, qui font venir la vieillesse avant l'âge où elle doit venir naturellement. Une vie fobre & modérée, simple & éxemte d'inquiétude & de passion, réglée & laborieuse, retient dans les membres d'un homme fage la vive jeunesse, qui sans ces précautions est toujours prête à s'envoler sur les aîles du tems.

Idoménée charmé du discours de Mentor l'eût écouté long-tems, si on ne sût venu l'avertir pour un sacrifice qu'il devoit faire à Jupiter. Télémaque & Mentor le suivirent, environnez d'une grande soule de peuple qui considéroit avec empressement & curiosité ces deux étrangers. Les Salentins se disoient les uns aux autres: Ces deux hommes sont bien dissérens. Le jeune a je ne sai quoi de vis & d'aimable; toutes les graces de la beauté & de la jeunesse sont répandues sur son visage & sur son corps: mais cette beauté n'a rien de mou ni d'efféminé. Avec cette sleur si tendre de la jeunesse, il paroît vigoureux, robuste, endurci au tra-

vail Cet autre, quoique bien plus âgé, n'a encore rien perdu de sa force; sa mine paroît d'abord moins haute, & son visage moins gracieux: mais quand on le regarde de près, on trouve dans sa simplicité des marques de fagesse & de vertu avec une noblesse qui stonne. Quand les Dieux sont descendus sur la terre pour se communiquer aux mortels, sans doute qu'ils ont pris de telles figures d'étrangers & de voyageurs.

Cependant on arrive dans le temple de Jupiter, qu'Idoménée, du fang de ce Dieu, avoit orné avec beaucoup de magnificence. Il étoit environné d'un double rang de colomnes de marbre jaspé. Les chapiteaux étoient d'argent : le temple étoit tout incrusté de marbre avec des bas-reliefs qui représentoient lupiter changé en taureau, le ravissement d'Europe, & son passage en Créte au travers des slots. Ils sembloient respecter Jupiter, quoiqu'il sût sous une forme étrangère. On voyoit ensuite la naissance & la jeunesse de Minos: ensin ce sage roi donnant dans un âge plus avancé des loix à toute son isle pour la rendre à jamais florissante.... Télémaque y remarqua aussi les principales avantures du siège de Troye, où Idoménée avoit acquis la gloire d'un grand capitaine. Parmi ces représentations de combats, il chercha son pere; il le reconnut prenant les chevaux de Rhesus que Dioméde venoit de tuer; ensuite disputant avec Ajax les armes d'Achille devant tous les chefs de l'armée Grecque assemblez; enfin fortant du cheval fatal pour verser le sang de tant de Troyens.

Télémaque le reconnut d'abord à ces fameuses actions, dont il avoit souvent oui parler, & que Mentor même lui avoit racontées. Les larmes coulérent de ses yeux; il changea de couleur, son visage parut troublé. Idoménée l'apperçut, quoique Télémaque se détournat pour cacher son trouble. N'ayez point de honte, lui dit Idoménée, de nous laisser voir combien vous êtes touché de la gloire & des malheurs de

votre pere.

Cependant le peuple s'assembloit en foule sous ces vastes portiques formez par le double rang de colomnes qui environnoient le temple. Il y avoit deux troupes de jeunes garçons & de jeunes filles qui chantoien toient des vers à la louange du Dieu qui tient dans ses mains la foudre. Ces enfans choisis de la figure la plus agréable, avoient de longs cheveux slottans sur leurs épaules. Leurs têtes étoient couronnées de roses & parfumées: ils étoient tous vêtus de blanc. Idoménée faisoit à Jupiter un facrisse de cent taureaux pour se le rendre savorable dans une guerre qu'il avoit entreprise contre ses voisins. Le sang des victimes sumoit de tous côtez: on le voyoit ruisseler dans les pro-

fondes coupes d'or & d'argent.

Le vieillard Théophane ami des Dieux, & prêtre du temple, tenoit pendant le facrifice sa tête couverte d'un bout de sa robe de pourpre. Ensuite il consulta les entrailles des victimes, qui palpitoient encore. Puis s'étant mis sur le trépied facré: O Dieux! s'écria-t-il, quels sont donc ces deux étrangers que le ciel envoye en ces lieux? Sans eux la guerre entreprise nous seroit suneste, & Salente tomberoit en ruine avant que d'achever d'être élevée sur ses sondemens. . . . Je vois un jeune héros que la sagesse méne par la main; il n'est pas permis à une bouche mortelle d'en dire davantage.

En disant ces paroles, son regard étoit farouche, & ses yeux étincelans; il sembloit voir d'autres objets que ceux qui paroissoient devant lui; son visage étoit enslamé: il étoit troublé & hors de lui-même; ses cheveux étoient hérissez, sa bouche écumante, ses bras levez & immobiles. Sa voix émuë étoit plus sorte qu'aucune voix humaine; il étoit hors d'haleine, & ne pouvoit tenir renfermé au dedans de lui l'esprit divin

qui l'agitoit.

O heureux Idoménée! s'écria-t-il encore, que voisje? Quels malheurs évitez! Quelle douce paix au-dedans, mais au dehors quels combats! Quelles victoires! O Télémaque! tes travaux surpassent ceux de ton pére; le fier ennemi gémit dans la poussière sous ton glaive; les portes d'airain, les inaccessibles ramparts tombent à tes pieds. . . . O grande Déesse, que son pére. . . . O jeune homme! tu reverras ensin. . . . A ces mots la parole meurt dans sa bouche, & il demeure comme malgré lui dans un silence plein d'étonnement.

Tout

qu

Tout le peuple est glacé de crainte; Idoménée tremblant n'ose lui demander qu'il achéve. Télémaque même surpris comprend à peine ce qu'il vient d'entendre; à peine peut-il croire qu'il ait entendu ces hautes prédictions. Mentor est le seul que l'esprit divin n'a point étonné. Vous entendez, dit-il à Idoménée, le dessein des Dieux. Contre quelque nation que vous ayez à combattre, la victoire sera dans vos mains, & vous devrez au jeune fils de votre ami le bonheur de vos armes. N'en foyez point jaloux; profitez seulement

de ce que les Dieux vous donnent par lui.

Idoménée n'étant pas encore revenu de son étonnement, cherchoit en vain des paroles; sa langue demeuroit immobile. Télémaque plus prompt dit à Mentor: Tant de gloire promise ne me touche point; mais que peuvent donc fignifier ces dernieres paroles : Tu reverras? Est-ce mon pére, ou seulement Ithaque? Hélas! que n'a-t-il achevé! il m'a laissé plus en doute que je n'étois. O Ulysse! ô mon pére! seroit-ce vousmême que je dois revoir? Seroit-il vrai? Mais je me flatte; cruel oracle! tu prens plaisir à te jouer d'un malheureux; encore une parole, & j'étois au comble du bonheur.

Mentor lui dit: Respectez ce que les Dieux découvrant, & n'entreprenez pas de decouvrir ce qu'ils veu-Une curiofité téméraire mérite d'être lent cacher. confonduë. C'est par une sagesse pleine de bonté que les Dieux cachent aux foibles hommes leurs destinées dans une nuit impénétrable. Il est utile de prévoir ce qui dépend de nous pour le bien faire : mais il n'est pas moins utile d'ignorer ce qui ne dépend pas de nos soins, & ce que les Dieux veulent faire de nous.

Télémaque touché de ces paroles se retint avec beaucoup de peine. Idoménée qui étoit revenu de son étonnement, commença de son côté à louer le grand Jupiter qui lui avoit envoyé le jeune Télémaque & le fage Mentor pour le rendre victorieux de ses ennemis. Après qu'on eut fait un magnifique repas qui suivit le

facrifice, il parla ainfi aux deux étrangers :

J'avoue que je ne connoissois point encore assez l'art de régner, quand je revins en Créte après le fiége de Troye. Vous favez, chers amis, les malheurs qui

LIV

tou

nez

lèv

dér

tet

bâ

fer

CC

nı

m

m'ont privé de régner dans cette grande isle, puisque vous m'assurez que vous y avez été depuis que j'en fuis parti. Encore trop heureux, si les coups les plus cruels de la fortune ont servi à m'instruire & à me rendre plus modéré. Je traversai les mers, comme un fugitif, que la vengeance des Dieux & des hommes pour-Toute ma grandeur passée ne servoit qu'à me rendre ma chute plus honteuse & plus insupportable. Je vins réfugier mes Dieux Pénates sur cette côte deferte, où je ne trouvai que des terres incultes couvertes de ronces & d'épines, des forêts aussi anciennes que la terre, des rochers presque inaccessibles où se retiroient les bêtes farouches. Je fus réduit à me réjouir de posséder avec un petit nombre de soldats & de compagnons, qui avoient bien voulu me suivre dans mes malheurs, cette terre sauvage, & d'en faire ma patrie, ne pouvant plus espérer de revoir jamais cette isle fortunée, où les Dieux m'avoient fait naître pour y régner. Hélas! disois-je-en moi-même, quel changement! Quel éxemple terrible ne suis-je point pour les rois! Il faudroit me montrer à tous ceux qui régnent dans le monde, pour les instruire par mon éxemple. Ils s'imaginent n'avoir rien à craindre à cause de leur élevation au-dessus du reste des hommes. Hé! c'est leur élevation même, qui fait qu'ils ont tout à craindre. l'étois craint de mes ennemis, & aimé de mes sujets : le commandois à une nation puissante & belliqueuse: la renommée avoit porté mon nom dans les pays les plus éloignez. Je régnois dans une isle fertile & délicieuse: cent villes me donnoient chaque année un tribut de leurs richesses; ces peuples me reconnoissoient pour être du fang de Jupiter, né dans leur pays. m'aimoient comme le petit-fils du sage Minos, dont les loix les rendent si puissans & si heureux Que manquoit-il à mon bonheur, finon d'en favoir jouir avec modération? Mais mon orgueil & la flatterie que j'ai écoutée, ont renverle mon trône. Ainsi tomberont tous les rois qui se livreront à leurs desirs & aux conseils des esprits flatteurs. Pendant le jour je tâchois de montrer un visage gai, & plein d'espérance pour soutenir le courage de ceux qui m'avoient suivi. Faisons, leur disois-je, une nouvelle ville, qui nous console de n

15

r-

le

S

tout ce que nous avons perdu. Nous sommes environnez de peuples qui nous ont donné un bel éxemple
pour cette entreprise. Nous voyons Tarente qui s'élève assez près de nous. C'est Phalante avec ses Lacédémoniens, qui a fondé ce nouveau royaume. Philoctete donne le nom de Pétilie à une grande ville, qu'il
bâtit sur la même côte. Métaponte est encore une
semblable colonie. Ferons-nous moins que tous ces
étrangers errans comme nous? La fortune ne nous est
pas plus rigoureuse.

Pendant que je tâchois d'adoucir par ces paroles les peines de mes compagnons, je cachois au fond de mon cœur une douleur mortelle. C'étoit une confolation pour moi que la lumiére du jour me quittât, & que la nuit vînt m'enveloper de ses ombres pour déplorer en liberté ma miserable destinée. Deux torrens de larmes améres couloient de mes yeux, & le doux sommeil m'étoit inconnu. Le lendemain je recommençois mes travaux avec une nouvelle ardeur. Voilà, Mentor, ce

qui fait que vous m'avez trouvé si vieilli.

Après qu'Idoménée eut achevé de raconter ses peines, il demanda à Télémaque & à Mentor leurs secours dans la guerre où il se trouvoit engagé. vous renvoyerai, leur disoit-il, à Ithaque dès que la guerre sera finie. Cependant je ferai partir des vaisfeaux vers toutes les côtes les plus éloignées pour apprendre des nouvelles d'Ulysse. En quelque endroit des terres connues que la tempête ou la colère de quelque divinité l'ait jetté, je saurai bien l'en retirer. Plaise aux Dieux qu'il soit encore vivant! Pour vous, je vous renvoyerai avec les meilleurs vaisseaux qui ayent jamais été construits dans l'isse de Créte; ils sont faits du bois coupé sur le véritable mont Ida, où supiter naquit. Ce bois facré ne fauroit périr dans les flots : les vents & les rochers le craignent & le respectent. Neptune même dans son plus grand courroux n'oseroit soulever les vagues contre lui. Affurez-vous donc que vous retournerez heureusement à Ithaque sans peine, & qu'aucune divinité ennemie ne pourra plus vous faire errer sur tant de mers : le trajet est court & facile. Renvoyez le vaisseau Phénicien qui vous a portez jusqu'ici, & ne fongez qu'à acquérir la gloire d'établir le nou-

144 LES AVANTURES, &c. LIV. IX.

veau royaume d'Idoménée pour réparer tous ses malheurs. C'est à ce prix, ô sils d'Ulysse, que vous serez jugé digne de votre pére. Quand même les destinées rigoureuses l'auroient déja fait descendre dans le sombre royaume de Pluton, toute la Gréce charmée croira le revoir en vous.

A ces mots, Télémaque interrompit Idoménée: Renvoyons, dit-il, le vaisseau Phénicien. Que tardonsnous à prendre les armes pour attaquer vos ennemis? Ils sont devenus les nôtres. Si nous avons été victorieux en combattant dans la Sicile pour Aceste Troyen & ennemi de la Gréce, ne serons-nous pas encore plus ardens & plus favorisez des Dieux, quand nous combattons pour un des héros Grécs, qui ont renversé l'injuste ville de Priam? L'oracle que nous venons d'entendre ne nous permet pas d'en douter.

Fin du neuviéme Livre.

AVANTURES

DE

TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE DIXIEME.

SOMMAIRE.

Idoménée informe Mentor du sujet de la guerre contre les Manduriens. Il lui raconte que ces peuples lui avoient cédé d'abord la côte de l'Hespérie où il a fondé sa ville; qu'ils s'étoient retirez sur les montagnes voisines, où quelques-uns des leurs ayant été maltraitez par une troupe de ses gens, cette nation lui avoit député deux vicillards, avec lesquels il avoit réglé des articles de paix; qu'après une infraction de ce traité faite par ceux des siens qui l'ignoroient, ces peuples se préparoient à lui faire la guerre. Pendant ce récit d'Idoménée, les Manduriens qui s'étoient hâtez de prendre les armes, se présentent aux portes de Salente. Nestor, Philocètete & Phalante, qu'Idoménée croyoit neutres, sont contre lui dans l'armée des Manduriens. Mentor sort de Salente, & va seul proposer aux ennemis des conditions de paix.

MENTOR regardant d'un œil doux & tranquille Télémaque, qui étoit déja plein d'une noble ardeur pour les combats, prit ainsi la parole: Je suis bien-aise, fils d'Ulysse, de voir en vous une si belle passion pour la gloire; mais souvenez-vous que votre pére n'en a acquis une si grande parmi les Grécs au siége de Troye, qu'en se montrant le plus sage & le plus modéré d'entre eux. Achille, quoiqu'invincible & invulnérable, quoique sur de porter la terreur & la

mort par-tout où il combattoit, n'a pû prendre la ville de Troye. Il est tombé lui-même aux pieds des murs de cette ville, & elle a triomphé du vainqueur d'Hector. Mais Ulysse, en qui la prudence conduisoit la valeur, a porté la slame & le ser au milieu des Troyens, & c'est à ses mains qu'on doit la chute de ces hautes & superbes tours qui menacérent pendant dix ans toute la Gréce conjurée. Autant que Minerve est au-dessus de Mars, autant une valeur discréte & prévoyante surpasset-elle un courage bouillant & farouche. Commençons donc par nous instruire des circonstances de cette guerre qu'il faut soutenir. Je ne resuse aucun péril: mais je crois, ô Idoménée, que vous devez nous éxpliquer prémiérement si votre guerre est juste; ensuite contre qui vous la faites, & ensin quelles sont vos forces pour

en esperer un heureux succès

Idoménée lui répondit : Quand nous arrivâmes sur cette côte, nous y trouvâmes un peuple sauvage, qui erroit dans les forêts, vivant de sa chasse & des fruits que les arbres portent d'eux-mêmes. Ces peuples, qu'on nomme les Manduriens, furent épouvantez, voyant nos vaisseaux & nos armes. Ils se retirérent dans les montagnes: mais comme nos foldats furent curieux de voir le pays, & voulurent poursuivre des cerfs, ils rencontrérent ces sauvages fugitifs. Alors les chefs de ces fauvages leur dirent : Nous avons abandonné les doux rivages de la mer pour vous les céder : il ne nous reste que des montagnes presque inaccessibles; du moins est-il juste que vous nous y laissiez en paix & en liberté. Nous vous trouvons errans, dispersez & plus foibles que nous: il ne tiendroit qu'à nous de vous égorger, & d'ôter même à vos compagnons la connoissance de votre malheur. Mais nous ne voulons point tremper nos mains dans le sang de ceux qui sont hommes aussi-bien que nous. Allez, souvenez-vous que vous devez la vie à nos sentimens d'humanite. N'oubliez jamais que c'est d'un peuple que vous nommez groffier & fauvage que vous recevez cette leçon de modération & de générofité.

n

pi

de

no

jo

121

de

lite

va

des

glo

nou

pré

les lite

test:

tre

défi

Ceux d'entre les nôtres qui furent ainsi renvoyez par ces barbares, revinrent dans le camp, & racontérent ce qui leur étoit arrivé. Nos soldats en furent émus émus, ils eurent honte de voir que des Crétois dûffent la vie à cette troupe d'hommes fugitifs, qui leur paroissoit ressembler plutôt à des ours qu'à des hommes : ils s'en allérent à la chasse en plus grand nombre que les prémiers, & avec toutes sortes d'armes. Bientôt ils rencontrérent les sauvages, & les attaquérent. Le combat sur cruel. Les traits voloient de part & d'autre comme la grêle tombe dans une campagne pendant un orage. Les sauvages surent contraints de se retirer dans leurs montagnes escarpées, où les nôtres n'osérent s'engager.

Peu de tems après ces peuples envoyérent vers moi deux de leurs plus sages vieillards qui venoient me demander la paix: ils m'apportérent des présens; c'étoit des peaux de bétes farouches qu'ils avoient tuées, & des fruits du pays. Après m'avoir donné leurs pré-

fens, ils parlérent ainsi:

9

S

X

S

le

25

18 lu

en

us

us

n-

ns

nt

us

te.

m-

de

yez

ité-

ent

O roi, nous tenons, comme tu vois, dans une main l'épée, & dans l'autre une branche d'olivier. effet, ils tenoient l'un & l'autre dans leur mains.) Voilà la paix, ou la guerre; choisis. Nous aimerions mieux la paix; c'est pour l'amour d'elle que nous n'avons point eu honte de te céder le doux rivage de la mer, ou le soleil rend la terre fertile, & produit tant de fruits délicieux. La paix est plus douce que tous ces fruits : c'est pour elle que nous nous fommes retirez dans ces hautes montagnes toujours couvertes de glace & de neige, où l'on ne voit jamais, ni les fleurs du printems, ni les riches fruits de l'automne. Nous avons horreur de cette brutalité, qui fous de beaux noms d'ambition & de gloire va follement ravager les provinces, & répand le fang des hommes qui sont tous fréres. Si cette fausse gloire te touche, nous n'avons garde de te l'envier; nous te plaignons, & nous prions les Dieux de nous préserver d'une fureur semblable. Si les sciences que les Grécs apprennent avec tant de soin, & si la politesse dont ils se piquent ne leur inspire que cette dételtable injustice, nous nous croyons trop heureux de n'avoir point ces avantages. Nous ferons gloire d'être toujours barbares, mais justes, humains, sidéles, delintéressez, accoutumez à nous contenter de peu,

& à méprifer la vaine délicatesse qui fait qu'on a befoin d'avoir beaucoup. Ce que nous estimons, c'est
la fanté, la frugalité, la liberté, la vigueur du corps
& de l'esprit. C'est l'amour de la vertu, la crainte
des Dieux, le bon naturel pour nos proches, l'attachement à nos amis, la sidélité pour tout le monde,
la modération dans la prospérité, la sermeté dans les
malheurs, le courage pour dire toûjours hardiment la
vérité, l'horreur de la slatterie. Voilà quels sont les
peuples que nous t'offrons pour voisins & pour alliez.
Si les Dieux irritez t'aveuglent jusqu'à te faire resufer la paix, tu apprendras, mais trop tard, que les gens
qui aiment par modération la paix, sont les plus re-

doutables dans la guerre.

Pendant que ces vieillards me parloient ainsi, je ne pouvois me lasser de les regarder; ils avoient la barbe longue & négligée, les cheveux plus courts, mais blancs; les fourcils épais, les yeux vifs, un regard & une contenance ferme, une parole grave & pleine d'autorité, des manières simples & ingénues. Les fourures qui leur servoient d'habit, étoient nouées fur l'épaule, & laissoient voir des bras plus nerveux, & des muscles mieux nourris que ceux de nos athlétes. Je répondis à ces deux envoyez, que je desirois la paix. Nous réglames ensemble de bonne-foi plusieurs conditions; nous en primes tous les Dieux à témoins, & je renvoyai ces hommes chez eux avec des présens. Mais les Dieux qui m'avoient chassé du royaume de mes ancêtres, n'étoient pas encore lassez de me persécuter. Nos chasseurs qui ne pouvoient pas être fitôt avertis de la paix que nous venions de faire, rencontrérent le même jour une grande troupe de ces barbares qui accompagnoient leurs envoyez, lorsqu'ils revenoient de notre camp; ils les attaquerent avec fureur, en tuérent une partie, & poursuivirent le reste dans le bois. Voilà la guerre rallumée. Ces barbares croyent qu'ils ne peuvent plus se fier ni à nos promesses, ni à nos sermens.

Pour être plus puissans contre nous, ils appellent à leur secours les Locriens, les Apuliens, les Lucaniens, les Brutiens, les peuples de Crotone, de Nérite, & de Brindes. Les Lucaniens viennent avec

des

d

P

af

ol

m

na

ne

arı

Id

pe

des chariots armez de faux tranchantes. Parmi les Apuliens, chacun est couvert de quelque peau de bête farouche qu'il a tuée; ils portent des massues pleines de gros nœuds, & garnies de pointes de fer; ils sont presque de la taille des géants, & leurs corps se rendent si robustes par les exercices pénibles ausquels ils s'adonnent, que leur seule vue épouvante. Les Locriens venus de la Gréce sentent encore leur origine, & font plus humains que les autres: mais ils ont joint à l'exacte discipline des troupes Grecques, la vigueur des barbares, & l'habitude de mener une vie dure, ce qui les rend invincibles: ils portent des boucliers legers qui sont faits d'un tissu d'ozier, & couverts de peaux; leurs épées sont longues. Les Brutiens sont legers à la course comme les cerfs, & comme les daims. On croiroit que l'herbe même la plus tendre n'est point foulée sous leurs pieds; à peine laissent-ils dans le fable quelques traces de leurs pas. On les voit tout-à-coup fondre sur leurs ennemis, & puis disparoître avec une égale rapidité. Les peuples de Crotone sont adroits à tirer des flèches. Un homme ordinaire parmi les Grécs ne pourroit bander un arc tel qu'on en voit communément chez les Crotoniates; & si jamais ils s'appliquent à nos jeux, ils y remporteront les prix. Leurs flèches sont trempées dans le suc de certaines herbes venimeuses, qui viennent, dit-on, des bords de l'Averne, & dont le poison est mortel. Pour ceux de Nérite, de Mesfapie, & de Brindes, ils n'ont en partage que la force du corps, & une valeur fans art. Les cris qu'ils poussent jusqu'au ciel à la vue de leurs ennemis sont affreux. Ils se servent assez bien de la fronde, & ils obscurcissent l'air par une grêle de pierres lancées, mais ils combattent sans ordre. Voilà, Mentor, ce que vous defirez de favoir. Vous connoissez maintenant l'origine de cette guerre, & quels sont nos ennemis.

S

01

IX

C

lu

1-

nt

de

pe

Z,

le-

V1-

ee.

i à

ent

ca-

Vé-

vec

des

Après cet éclaircissement, Télémaque impatient de combattre, croyoit n'avoir plus qu'à prendre les armes. Mentor le retint encore, & parla ainsi à Idoménée: D'où vient donc que les Locriens mêmes, peuples sortis de la Gréce, s'unissent aux barbares

H 3

contre

contre les Grécs? D'où vient que tant de colonies fleurissent sur cette côte de la mer, sans avoir les mêmes guerres que vous à foutenir? O Idoménée. vous dites que les Dieux ne sont pas encore las de vous persecuter; & moi je dis qu'ils n'ont pas encore achevé de vous instruire. Tant de malheurs que vous avez foufferts ne vous ont pas encore appris ce qu'il faut faire pour prévenir la guerre. Ce que vous racontez vous-même de la bonne-foi de ces barbares, sussit pour montrer que vous auriez pû vivre en paix avec eux: mais la hauteur & la fierté attirent les guerres les plus dangereuses. Vous auriez pû leur donner des ôtages & en prendre d'eux. Il eut été facile d'envoyer avec leurs ambassadeurs quelques-uns de vos chefs pour les reconduire avec fureté. Depuis cette guerre renouvellée, vous auriez du encore les appaiser, en leur représentant qu'on les avoit attaquez, faute de favoir l'alliance qui venoit d'être jurée. Il faloit leur offrir toutes les suretez qu'ils auroient demandées, & établir de rigoureuses peines contre ceux de vos sujets, qui auroient manque à l'alliance: mais qu'est-il arrivé depuis ce commencement de guerre?

Je crus, répondit Idoménée, que nous n'aurions pû fans baffesse rechercher ces barbares, qui assemblérent à la hâte tous leurs hommes en âge de combattre, & qui implorérent le secours de tous les peuples voifins, aufquels ils nous rendirent suspects & odieux. Il me parut que le parti le plus assuré étoit de s'emparer promptement de certains passages dans les montagnes qui étoient mal gardez. Nous les prîmes fans peine, & par-là nous nous sommes mis en état de désoler ces barbares. J'y ai fait élever des tours, d'où nos troupes peuvent accabler de traits tous les ennemis qui viendroient des montagnes dans notre pays. Nous pouvons entrer dans le leur, & ravager quand il nous plaira leurs principales habitations. Par ce moyen nous sommes en état de résister avec des forces inégales à cette multitude innombrable d'ennemis qui nous environnent. Au reste la paix entre eux & nous est devenue très difficile. Nous ne faurions leur abandonner ces tours sans nous exposer à leurs incurfiens,

ic

sions, & ils les regardent comme des citadelles, dont nous voulons nous servir pour les réduire en servitude.

Mentor répondit ainsi à Idoménée: Vous êtes un fage roi, & vous voulez qu'on vous découvre la vérité sans aucun adoucissement. Vous n'êtes point comme ces hommes foibles qui craignent de la voir, & qui manquant de courage pour se corriger, n'employent leur autorité qu'à soutenir les fautes qu'ils ont Sachez donc que ce peuple barbare vous a donné une merveilleuse leçon quand il est venu vous demander la paix. Etoit-ce par foiblesse qu'il la demandoit? manquoit-il de courage, ou de ressources contre vous? Vous voyez que non, puisqu'il est si aguerri & soutenu par tant de voisins redoutables. Que n'imitiez-vous sa modération? Mais une mauvaise honte & une fausse gloire vous ont jetté dans ce malheur. Vous avez craint de rendre l'ennemi trop fier, & vous n'avez pas craint de le rendre trop puissant, en réunissant tant de peuples contre vous par une conduite hautaine & injuste. A quoi servent ces tours que vous vantez tant, sinon à mettre tous vos voisins dans la nécessité de périr, ou de vous faire périr vous-même pour se préserver d'une servitude prochaine? Vous n'avez élevé ces tours que pour votre sureté, & c'est par ces tours que vous êtes dans un si grand péril. Le rempart le plus sûr d'un Etat, est la justice, la modération, la bonne-foi, & l'assurance où sont vos voisins que vous êtes incapable d'usurper leurs terres. Les plus fortes murailles peuvent tomber par divers accidens imprévus. La fortune est capricieuse & inconstante dans la guerre; mais l'amour & la confiance de vos voifins quand ils ont senti votre modération, font que votre Etat ne peut être vaincu, & n'est presque jamais attaqué. Quand même un voisin injuste l'attaqueroit, tous les autres intéressez à sa conservation prennent aussitot les armes pour le défendre. Cet appui de tant de peuples qui trouvent leurs véritables intérêts à soutenir les vôtres, vous auroit rendu bien plus puissant que ces tours qui rendent vos maux irrémédiables. Si vous aviez fongé d'abord à éviter la jalousie de tous vos voifins, votre ville naissante fleuriroit dans une H 4 heu-

i-

χ.

1-

nns

é-

où

ys.

nd

ce

ces

nis

: &

eur

ur-

ns,

heureuse paix, & vous seriez l'arbitre de toutes les nations de l'Hespérie. Retranchons-nous maintenant à éxaminer comment on peut réparer le passé par l'avenir. Vous avez commencé à me dire qu'il y a sur cette côte diverses colonies Grecques. Ces peuples doivent être disposez à vous secourir. Ils n'ont oublié, ni le grand nom de Minos sils de Jupiter, ni vos travaux au siège de Troye, où vous vous êtes signalé tant de sois entre les princes Grécs pour la querelle commune de toute la Gréce. Pourquoi ne songezvous pas à mettre ces colonies dans votre parti?

Elles font toutes, répondit Idoménée, réfoluës à demeurer neutres. Ce n'est pas qu'elles n'eussent quelque inclination à me secourir; mais le trop grand éclat que cette ville a eu dès sa naissance, les a épouvantez. Ces Grécs aussi bien que les autres peuples ont craint que nous n'eussions des desseins sur leur liberté. Ils ont pensé qu'après avoir subjugué les barbares des montagnes, nous pousserions plus loin notre ambition. En un mot, tout est contre nous ceux mêmes qui ne nous sont pas une guerre ouverte, desirent notre abaissement, & la jalousse ne nous laisse aucun allié.

Etrange éxtrémité! reprit Mentor: Pour vouloir paroître trop puissant, vous ruïnez votre puissance; & pendant que vous êtes au dehors l'objet de la crainte & de la haine de vos voisins, vous vous épuisez audedans par les efforts nécessaires pour soutenir une telle guerre. O malheureux, & doublement malheureux Idoménée, que son malheur même n'a pû instruire qu'à demi! aurez-vous encore besoin d'une seconde chute pour apprendre à prévoir les maux qui menacent les plus grand rois? Laissez-moi faire, & racontez-moi seulement en détail quelles sont donc ces villes Grecques.

La principale, lui répondit Idoménée, est la ville de Tarente; Phalante l'a fondée depuis trois ans. Il ramassa en Laconie un grand nombre de jeunes hommes nez des semmes qui avoient oublié leurs maris absens pendant la guerre de Troye. Quand les maris revinrent, ces semmes ne songérent qu'à les appaiser, & qu'à désavouër leurs sautes. Cette jeunesse nombreuse.

breuse, qui étoit née hors du mariage, ne connoissant plus ni pére ni mére, vécut avec une licence sans bornes. La séverité des loix réprima leurs désordres: ils se réunirent sous Phalante, ches hardi, intrépide, ambitieux, & qui sut gagner les cœurs par ses artisces; il est venu sur ce rivage avec ces jeunes Laconiens: ils ont fait de Tarente une seconde Lacédémone. D'un autre côté, Philoctete qui a eu une si grande gloire au siège de Troye, en y portant les slèches d'Hercule, a élevé dans ce voisinage les murs de Pétilie, moins puissante à la vérité, mais plus sagement gouvernée que Tarente. Ensin nous avons ici près la ville de Métaponte, que le sage Nestor a sondée avec ses Pyliens.

Quoi, reprit Mentor, vous avez Nestor dans l'Hefpérie, & vous n'avez pas su l'engager dans vos intérêts! Nestor qui vous a vû tant de fois combattre contre les Troyens, & dont vous aviez l'amitié! Je l'ai perdue repliqua Idoménée, par l'artifice de ce's peuples qui n'ont rien de barbare que le nom; ils ont eu l'adresse de lui persuader que je voulois me rendre le Tyran de l'Hespérie. Nous le détromperons, dit Mentor; Télémaque le vit à Pylos avant qu'il fût venu fonder sa colonie, & avant que nous eussions entrepris nos grands voyages pour chercher Ulysse. Il n'aura pas encore oublié ce héros, ni les marques de tendresse qu'il donna à son fils Télémaque: mais le principal est de guérir sa défiance. C'est par les ombrages donnez à tous vos voisins, que cette guerre s'est allumée, & c'est en dissipant ces vains ombrages que cette guerre peut s'éteindre. Encore une fois laissez-moi faire.

A ces mots Idoménée embrassant Mentor, s'attendrissoit, & ne pouvoit parler. Enfin il prononça à peine ces paroles: O sage vieillard, envoyé par les Dieux pour réparer toutes mes sautes! j'avoue que je me serois irrité contre tout autre qui m'auroit parlé aussi librement que vous: j'avoue qu'il n'y a que vous seul qui puissiez m'obliger à rechercher la paix. J'avois résolu de périr, ou de vaincre tous mes ennemis: mais il est juste de croire vos sages conseils plutôt que ma passion. O heureux Télémaque! vous ne

H 5

pourrez .

pourrez jamais vous égarer comme moi, puisque vous avez un tel guide. Mentor, vous êtes le maître, toute la fagesse des Dieux est en vous. Minerve même ne pourroit donner de plus salutaires conseils. Allez, promettez, concluez, donnez tout ce qui est à moi; Idoménée approuvera tout ce que vous jugerez à pro-

pos de faire.

Pendant qu'ils raisonnoient ainsi, on entendit toutà-coup un bruit confus de chariots, de chevaux hennissans, d'hommes qui poussoient des hurlemens épouvantables, & de trompettes qui remplissoient l'air d'un fon belliqueux. On s'écrie: voilà les ennemis qui ont fait un grand détour pour éviter les passages gardez. Les voilà qui viennent affiéger Salente. Les vieillards & les femmes paroissent consternez. Hélas! disoient-ils, faloit-il quitter notre chère patrie, la fertile Créte, & suivre un roi malheureux au travers de tant de mers, pour fonder une ville qui sera mise en cendres comme Troye? On voyoit de dessus les murailles nouvellement bâties, dans la vaste campagne briller au foleil les casques, les cuirasses, & les boucliers des ennemis; les yeux en étoient éblouis. On voyoit aussi les piques hérissées qui couvroient la terre comme elle est couverte par une abondante moisson que Cerès prépare dans les campagnes d'Enna en Sicile pendant les chaleurs de l'Eté, pour récompenser le laboureur de toutes ses peines. Déja on remarquoit les chariots armez de faux tranchantes, on distinguoit facilement chaque peuple venu à cette guerre.

Mentor monta sur une haute tour pour les mieux découvrir. Idoménée & Télémaque le suivirent de près. A peine y sut-il arrivé qu'il apperçut d'un côté Philoctete, & de l'autre Nestor avec Pisstrate son sils. Nestor étoit facile à reconnoître à sa vieillesse vénérable. Quoi donc! s'écria Mentor, vous avez cru, ô Idoménée, que Philoctete & Nestor se contentoient de ne vous point secourir! Les voilà qui ont pris les armes contre vous; & si je ne me trompe, ces autres troupes qui marchent en si bon ordre avec tant de lenteur, sont des troupes Lacédémoniennes commandées par Phalante; tout est contre vous. Il n'y a au-

cun

cun voisin de cette côte dont vous n'ayez fait un en-

nemi sans vouloir le faire.

En disant ces paroles, Mentor descend à la hâte de cette tour; il marche vers une porte de la ville du coté par où les ennemis s'avançoient: il la fait ouvrir, & Idoménée surpris de la majesté avec laquelle il fait ces choses, n'ose pas même lui demander quel est son desfein. Mentor fait signe de la main, asin que personne ne songe à le suivre. Il va au-devant des ennemis, étonnez de voir un seul homme qui se présente à eux. Il leur montra de loin une branche d'olivier en signe de paix; & quand il sut à portée de se faire entendre, il leur demanda d'assembler tous les chess. Aussitôt tous les chess s'assemblérent, & il leur parla ainsi:

O hommes généreux, assemblez de tant de nations qui fleurissent dans la riche Hespérie, je sai que vous n'êtes venus ici que pour l'intérêt commun de la liberté. Je louë votre zéle; mais souffrez que je vous représente un moyen facile de conserver la liberté & la gloire de

tous vos peuples, sans répandre le sang humain.

O Nestor! sage Nestor, que j'apperçois dans cette assemblée, vous n'ignorez pas combien la guerre est funeste à ceux mêmes qui l'entreprennent avec justice, fous la protection des Dieux. La guerre est le plus grand des maux dont les Dieux affligent les hommes. Vous n'oublierez jamais ce que les Grécs ont souffert pendant dix ans devant la malheureuse Troye. Quelles divisions entre les chefs! quels caprices de la fortune! quels carnages des Grécs par la main d'Hector! quels malheurs dans toutes les villes les plus puissantes, causez par la guerre, pendant la longue absence de leurs rois! Au retour les uns ont fait naufrage au promontoire de Capharée, les autres ont trouvé une mort funeste dans le sein même de leurs épouses. O Dieux! c'est donc dans votre colere que vous armâtes les Grecs pour cette éclattante éxpédition. O peuples Hespériens! je prie les Dieux de ne vous donner jamais une victoire si funeste. Troye est en cendres, il est vrai: mais il vaudroit mieux pour les Grécs qu'elle. fût encore dans toute sa gloire, & que le lâche Pâris jouit de ses infames amours avec Hélène. Philoctete!

si long tems malheureux, & abandonné dans l'isle de Lemnos, ne craignez-vous point de retrouver de semblables malheurs dans une semblable guerre? Je sai que les peuples de la Laconie ont senti aussi les troubles causez par la longue absence des princes, des capitaines, & des soldats qui allérent contre les Troyens. O Grécs! qui avez passé dans l'Hespérie, vous n'y avez tous passé que par une suite des malheurs

qui ont été les suites de la guerre de Troye.

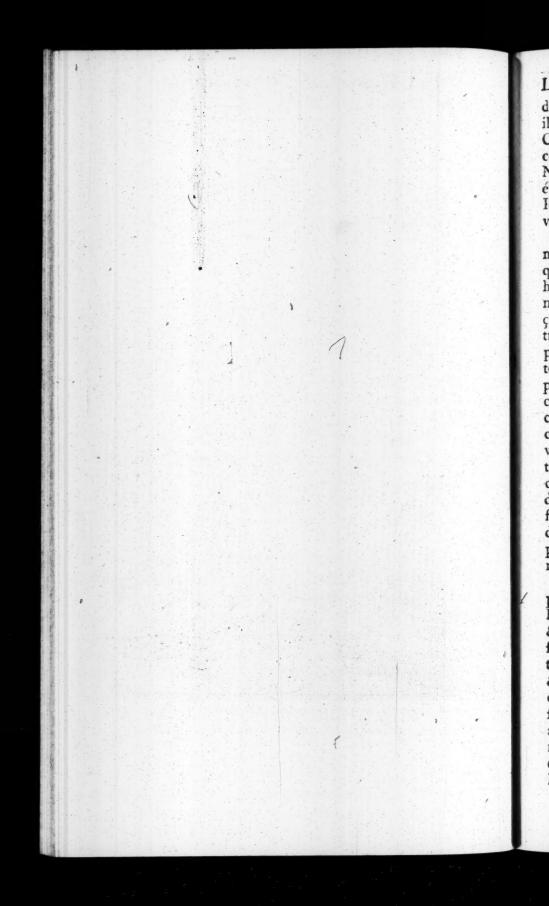
Aprés avoir ainfi parlé, Mentor s'avança vers les Pyliens; & Nestor qui l'avoit reconnu, s'avança aussi pour le saluer. O Mentor ? lui dit-il, c'est avec plaisir que je vous revois. Il y a bien des années que je vous vis pour la prémière fois dans la Phocide; vous n'aviez que quinze ans, & je prévis dès-lors que vous seriez aussi sage que vous l'avez été dans la suite. Mais par quelle avanture avez-vous été conduit en ces lieux ? Quels font donc les moyens que vous avez pour finir cette guerre? Idoménée nous a contraint de l'attaquer. Nous ne demandons que la paix; chacun de nous avoit un intérêt pressant de la desirer : mais nous ne pouvions plus trouver de sureté avec lui. Il a violé toutes ses promesses à l'égard de ses plus proches voi-La paix avec lui ne feroit pas une paix; elle lui serviroit seulement à dissiper notre ligue, qui est notre unique ressource. Il a montré à tous les autres peuples son dessein ambitieux de les mettre dans l'esclavage, & il ne nous a laissé aucun moyen de défendre notre liberté, qu'en tâchant de renverser son nouveau royaume. Par sa mauvaise soi nous sommes réduits à le faire périr, ou à recevoir de lui le joug de la fervitude. Si vous trouvez quelque éxpédient, pour faire en forte qu'on puisse se confier en lui, & s'assurer d'une bonne paix, tous les peuples que vous voyez ici, quitteront volontiers les armes, & nous avouerons avec joye que vous nous surpassez en sagesse.

Mentor lui répondit: Sage Nestor, vous favez qu'Ulysse m'avoit consié son fils Télémaque. Ce jeune homme impatient de découvrir la destinée de son pére, passa chez vous à Pylos, & vous le reçutes avec tous les soins qu'il pouvoit attendre d'un sidéle ami de son pére; Vous lui donnâtes même votre fils pour le conduire.



Mentor et Telemaque arrivent à Salente lors qu'Idoménée preparoit un Saorifice à Jupiter pour le succès de la guerre.

Halelt Sculp.



duire. Il entreprit ensuite de longs voyages sur la mer; il a vu la Sicile, d'Egypte, l'isle de Cypre, celle de Créte. Les vents, ou plutôt les Dieux, l'ont jetté sur cette côte, comme il vouloit retourner à Ithaque. Nous sommes arrivez ici tout à propos, pour vous épargner l'horreur d'une cruelle guerre. Ce n'est plus Idoménée; c'est le fils du sage Ulysse, c'est moi qui vous réponds de toutes les choses qui seront promises.

Pendant que Mentor parloit ainsi avec Nestor au milieu des troupes confédérées, Idoménée & Télémaque avec tous les Crétois armez, le regardoient du haut des murs de Salente; ils étoient attentifs pour remarquer comment les discours de Mentor seroient reçus, & ils auroient voulu pouvoir entendre les fages entretiens de ces deux vieillards. Nestor avoit toûjours passé pour le plus éxpérimenté & le plus éloquent de tous les rois de la Gréce. C'étoit lui qui modéroit pendant le siège de Troye le bouillant courroux d'Achille, l'orgueil d'Agamemnon, la fierté d'Ajax, & le courage impétueux de Dioméde. La douce perfuafion couloit de ses lèvres comme un ruisseau de miel; sa voix seule se faisoit entendre à tous ces heros; tous se taisoient des qu'il ouvroit la bouche; & il n'y avoit que lui qui pouvoit appaiser dans le camp la farouche discorde. Il commençoit à sentir les injures de la froide vieillesse: mais ses paroles étoient encore pleines de force & de douceur. Il racontoit les choses passées pour instruire la jeunesse par ses éxpériences, mais il les racontoit avec grace, quoiqu'avec un peu de lenteur.

Ce vieillard admiré de toute la Gréce sembla avoir perdu toute son éloquence & toute sa majesté, dès que Mentor parut avec lui. Sa vieillesse paroissoit slêtrie & abattue auprès de celle de Mentor, en qui les ans sembloient avoir respecté la force & la vigueur du tempérament. Les paroles de Mentor, quoique graves & simples, avoient une vivacité & une autorité qui commençoient à manquer à l'autre. Tout ce qu'il dissoit étoit court, précis & nerveux. Jamais il ne faisoit aucune redite; jamais il ne racontoit que le fait nécessaire pour l'affaire qu'il faloit décider. S'il étoit obligé de parler plusieurs sois d'une même chose, pour l'inculquer, ou pour parvenir à la persuasion, c'étoit

158 LES AVANTURES, &c. LIV. X.

toûjours par des tours nouveaux & des comparaisons sensibles. Il avoit même je ne sai quoi de complaisant & d'enjoué, quand il vouloit se proportionner aux besoins des autres, & leur insinuer quelque vérité. Ces deux hommes si vénérables furent un spectacle touchant à tant de peuples assemblez. Pendant que tous les alliez ennemis de Salente se jettoient les uns sur les autres pour les voir de plus près, & pour tâcher d'entendre leurs sages discours, Idoménée & tous les siens s'efforçoient de découvrir par leurs regards avides & empressez ce que significient leurs gestes & l'air de leur visage.

Fin du dixiéme Livre.

ons

aiux es

ue

ins ier les

les de

AVANTURES

DE

TELEMAQUE,

FILS D'ULYSSE.

LIVRE ONZIEME.

SOMMAIRE.

Télémaque voyant Mentor au milieu des alliez, veut savoir ce qui se passe entre eux. Il se fait ouvrir les portes de Salente, va joindre Mentor, & sa présence contribuë auprès des alliez à leur faire accepter les conditions de paix que celui-ci leur proposoit de la part d'Idoménée. Les rois entrent comme amis dans Salente. Idoménée accepte tout ce qui a été arrêté. On se donne réciproquement des ôtages, & on fait un sacrissee commun entre la ville & le camp, pour la consirmation de cette alliance.

CEPENDANT Télémaque impatient, se dérobe à la multitude qui l'environne; il court à
la porte par où Mentor étoit sorti; il se la fait ouvrir
avec autorité. Bientôt Idoménée qui le croit à ses
côtez, s'étonne de le voir qui court au milieu de la
campagne, & qui est déja auprès de Nestor. Nestor
le reconnoît, & se hâte, mais d'un pas pesant & tardis,
de l'aller recevoir. Télémaque saute à son cou & le
tient serré entre ses bras sans parler. Ensin il s'écrie:
O mon pére! (je ne crains pas de vous nommer ainsi)
le malheur de ne retrouver point mon véritable pére,
& les bontez que vous m'avez sait sentir, me donnent
droit de me servir d'un nom si tendre. Mon pére,
mon cher pére, je vous revois! ainsi puissai-je revoir
Ulysse! Si quelque chose pouvoit me consoler d'en
être

être privé, ce seroit de trouver en vous un autre luimême!

Nestor ne pût à ces paroles retenir ses larmes, & il sût touché d'une secréte joye, voyant celles qui couloient avec une merveilleuse grace sur les jouës de Télémaque. La beauté, la douceur & la noble assurance
de ce jeune inconnu, qui traversoit sans précaution
tant de troupes ennemies, étonna tous les alliez. N'estce pas, disoient-ils, le fils de ce vieillard qui est venu
parler à Nestor? sans doute, c'est la même sagesse
dans les deux âges les plus opposez de la vie. Dans l'un
elle ne fait encore que sleurir; dans l'autre elle porte

avec abondance les fruits les plus mûrs.

Mentor qui avoit pris plaisir à voir la tendresse avec laquelle Nestor venoit de recevoir Télémaque, profita de cette heureuse disposition. Voilà, dit-il, le fils d'Ulysse si cher à toute la Gréce, & si cher à vousmême, ô sage Nestor! le voilà, je vous le livre comme un ôtage & comme le gage le plus précieux qu'on puisse vous donner de la sidélité des promesses d'Idoménée. Vous jugez bien que je ne voudrois pas que la perte du fils suivit celle du pére, & que la malheureuse Pénétope pût reprocher à Mentor qu'il a sacrifié fon fils à l'ambition du nouveau roi de Salente. Avec ce gage qui est venu de lui-même s'offrir, & que les Dieux amateurs de la paix vous envoyent, je commence, ô peuples, assemblez de tant de nations, à vous faire des propofitions pour établir à jamais une paix folide.

A ce nom de paix, on entend un bruit consus de rang en rang. Toutes ces dissérentes nations frémissionent de courroux, croyant perdre tout le tems, où l'on retardoit le combat; ils s'imaginoient qu'on ne faisoit tous ces discours, que pour ralentir leur sureur & pour faire échapper leur proye. Sur tout les Manduriens soussire impatiemment qu'Idoménée espérât de les tromper encore une sois. Souvent ils entreprirent d'interrompre Mentor; car ils craignoient que ses discours pleins de sagesse ne détachassent leurs alliez. Ils commençoient à se désier de tous les Grécs qui étoient dans l'assemblée. Mentor qui l'apperçut,

se hâta d'augmenter cette défiance pour jetter la divi-

sion dans l'esprit de tous ces peuples.

XI.

lui-

, &

ou-Té-

nce

ion

est-

enu

esse un

rte

2-

le,

IS-

n-

on

0-

ie

1-

ié

C

S

-

S

X

J'avoue, disoit-il, que les Manduriens ont sujet de se plaindre & de demander quelque réparation des torts qu'ils ont soufferts: mais il n'est pas juste aussi, que les Grécs qui font sur cette côte des colonies, soient suspects & odieux aux anciens peuples du pays. Au contraire, les Grécs doivent être unis entr'eux & se faire bien traiter par les autres; il faut seulement qu'ils soient moderez, & qu'ils n'entreprennent jamais d'usurper les terres de leurs voisins. Je sai qu'Idoménée a eu le malheur de vous donner des ombrages, mais il est aisé de guerir toutes vos defiances. Télémaque & moi nous nous offrons à être des ôtages, qui vous répondent de la bonne foi d'Idoménée. Nous demeurerons entre vos mains jusqu'à ce que les choses qu'on vous promettra foient fidélement accomplies. qui vous irrite, ô Manduriens, s'écria-t-il, c'est que les troupes des Crétois ont faisi les passages de vos montagnes par surprise, & que par-là ils sont en état d'entrer malgré vous auffi fouvent qu'il leur plaira dans le pays où vous vous êtes retirez, pour leur laisser le pays uni qui est sur les rivages de la mer. Ces passages que les Crétois ont fortifiez par de hautes tours pleines de gens armez, font donc le veritable sujet de la guerre : répondez-moi, y en a-t-il encore quelqu'autre?

Alors le chef des Manduriens s'avança & parla ainsi: Que n'avons nous pas fait pour éviter cette guerre? Les Dieux nous sont témoins que nous n'avons renoncé à la paix, que quand la paix nous est echappée sans ressource, par l'ambition inquiéte des Crétois, & par l'impossibilité où ils nous ont mis de nous fier à leur fermens. Nation insensée! qui nous a réduits malgré nous à l'affreuse nécessité de prendre un parti de désespoir contr'elle, & de ne pouvoir plus chercher notre sureté que dans sa perte. qu'ils conserveront ces passages, nous croirons toûjours qu'ils veulent usurper nos terres & nous mettre en servitude. S'il étoit vrai qu'ils ne songeassent qu'à vivre en paix avec leurs voisins, ils se contenteroient de ce que nous leur avons cédé sans peine, & ils ne s'attacheroient pas à conserver des entrées dans un

pays, contre la liberté duquel ils ne formeroient aucun dessein ambitieux. Mais vous ne les connoissez pas, ô sage vieillard. C'est par un grand malheur que nous avons appris à les connoître. Cessez, ô homme aimé des Dieux, de retarder une guerre juste & nécessaire, sans laquelle l'Hespérie ne pourroit jamais espérer une paix constante. O nation ingrate, trompeuse & cruelle, que les Dieux irritez ont envoyé auprès de nous pour troubler notre paix, & pour nous punir de nos fautes! Mais après nous avoir punis, ô Dieux! vous nous vengerez. Vous ne serez pas moins justes contre nos ennemis que contre nous.

A ces paroles toute l'assemblée parut émuë; il sembloit que Mars & Bellone alloient de rang en rang rallumant dans les cœurs la sureur des combats que Mentor tâchoit d'éteindre. Il reprit ainsi la parole:

Si je n'avois que des promesses à vous faire, vous pourriez refuser de vous y sier: mais je vous offre des choses certaines & présentes. Si vous n'êtes pas content d'avoir pour ôtages Télémaque & moi, je vous ferai donner douze des plus notables & des plus vaillans Crétois. Mais il est juste que vous donniez aussi de votre côté des ôtages; car Idoménée qui desire sincérement la paix, la desire sans crainte & sans bassesse; il desire la paix, comme vous dites vous-même que vous l'avez defirée, par fagesse & par modération; mais non par l'amour d'une vie molle, ou par foiblesse à la vue des dangers dont la guerre menace les hommes. Il est prêt à périr ou à vaincre, mais il aime mieux la paix que la victoire la plus éclattante; il auroit honte de craindre d'être vaincu: mais il craint d'être injuste, & il n'a point de honte de vouloir réparer ses fautes. Les armes à la main, il offre la paix, il ne veut point en imposer les conditions avec hauteur; car il ne fait aucun cas d'une paix forcée; il veut une paix dont toutes les parties soient contentes, qui finisse toutes les jalousies, qui appaise tous les refsentimens, & qui guérisse toutes les défiances. En un mot, Idoménée est dans les sentimens où je suis sûr que vous voudriez qu'il fût. Il n'est question que de vous en persuader: la persuasion ne sera pas difficile, si vous voulez m'écouter avec un esprit dégagé & tranquille. Ecoutez

Ecoutez donc, ô peuples remplis de valeur; & vous, ò chefs si sages & si unis, écoutez ce que je vous offre de la part d'Idoménée. Il n'est pas juste qu'il puisse entrer dans les terres de ses voisins : il n'est pas juste aussi que ses voisins puissent entrer dans les siennes. Il consent que les passages que l'on a fortissez par de hautes tours, foient gardez par des troupes neutres. Vous Neftor, & vous Philoctete, vous êtes Grécs d'origine; mais en cette occasion vous vous êtes déclarez contre Idoménée. Ainsi vous ne pouvez être suspects d'être trop favorables à ses intérêts. Ce qui vous touche, c'est l'intérêts commun de la paix & de la liberté de l'Hespérie: soyez vous-mêmes les dépositaires & les gardiens de ces passages qui causent la guerre. Vous n'avez pas moins d'intérêt à empêcher que les anciens peuples de l'Hespérie ne détruisent Salente, nouvelle colonie des Grecs, semblable à celle que vous avez fondée, qu'à empêcher qu'Idoménée n'usurpe les terres de ses voisins. Tenez l'équilibre entre les uns & les autres. Au lieu de porter le fer & le feu chez un peuple que vous devez aimer, réservez-vous la gloire d'être les juges & les médiateurs. Vous me direz que ces conditions vous paroîtroient merveilleuses, si vous pouviez vous assurer qu'Idoménée les accompliroit de bonne foi; mais je vais vous fatisfaire.

Il y aura pour sureté réciproque les ôtages dont je vous ai parlé, jusqu'à ce que tous les passages soient mis en dépôt dans vos mains. Quand le falut de l'Hespérie entière, quand celui de Salente même & d'Idoménée sera à votre discretion, serez-vous contens? de qui pourrez-vous déformais vous défier? Sera-ce de vous-mêmes? Vous n'ofez vous fier à Idoménée, & Idoménée est si incapable de vous tromper, qu'il veut se fier à vous. Oui, il veut vous confier le repos, la vie, la liberté de tout son peuple & de lui-même. S'il est vrai que vous ne desiriez qu'une bonne paix, la voilà qui se présente à vous, & qui vous ôte tout prétexte de reculer. Encore une fois, ne vous imaginez pas que la crainte réduise Idoménée à vous faire ces offres. C'est la sagesse & la justice qui l'engagent à prendre ce parti, sans se mettre en peine si vous imputerez à foiblesse ce qu'il fait par ver-

tu. Dans les commencemens il a fait des fautes, & il met sa gloire à les reconnoître par les offres dont il vous prévient. C'est foiblesse, c'est vanité, c'est ignorance grossière de son propre intérêt, que d'espérer de pouvoir cacher ses fautes en affectant de les soutenir avec fierté & avec hauteur. Celui qui avoue les fautes à son ennemi, & qui offre de les réparer, montre parlà qu'il est devenu incapable d'en commettre, & que l'ennemi a tout à craindre d'une conduite si sage & si ferme, à moins qu'il ne fasse la paix. Gardez-vous bien de fouffrir qu'il vous mette à son tour dans le tort. Si vous refusez la paix & la justice qui viennent à vous, la paix & la justice seront vengées. Idoménée qui devoit craindre de trouver les Dieux irritez contre lui, les tournera pour lui contre vous Telémaque & moi nous combattrons pour la bonne cause. Je prens tous les Dieux du ciel & des enfers à temoins des justes propositions que je viens de vous faire.

En achevant ces mots, Mentor leva fon bras pour montrer à tant de peuples le rameau d'olivier qui étoit dans sa main le signe pacifique. Les chess qui le regardérent de pres, furent étonnez & éblouis du feu divin qui éclattoit dans ses yeux : il parut avec une majesté & une autorité qui est au-dessus de tout ce qu'on voit dans les plus grands d'entre les mortels. Le charme de ses paroles douces & fortes enlevoit les cœurs; elles étoient semblables à ces paroles enchantées, qui tout-à-coup dans le profond filence de la nuit arrêtent la lune & les étoiles, calment la mer irritée, font taire les vents & les flots, & suspendent le

cours des fleuves rapides.

Mentor étoit au milieu de ces peuples furieux, comme Bacchus lorsqu'il étoit environné de tygres, qui, oubliant leur cruauté, venoient par la puissance de fa douce voix lécher ses pieds & se soumettre par leurs caresses. D'abord il se sit un prosond silence dans toute l'armée. Les chefs se regardoient les uns les autres, ne pouvant résister à cet homme, ni comprendre qui il étoit. Toutes les troupes immobiles avoient les yeux attachez sur lui. On n'osoit parler de peur qu'il n'eût encore quelque chose à dire, & qu'on qu'on ne l'empêchât d'être entendu. Quoiqu'on ne trouvât rien à ajouter aux choses qu'il avoit dites, on auroit souhaité qu'il eût parlé plus long-tems. Tout ce qu'il avoit dit, demeuroit comme gravé dans tous les cœurs. En parlant il se faisoit aimer, il se faisoit croire; chacun étoit avide & comme suspendu pour recueillir jusqu'aux moindres paroles qui sortoient de sa bouche.

Enfin après un assez long silence, on entendit un bruit fourd qui se répandoit peu à peu; ce n'étoit plus ce bruit confus des peuples qui frémissoient dans leur indignation, c'étoit au contraire un murmure doux & favorable; on découvroit déja sur les visages je ne sai quoi de sérein & de radouci. Les Manduriens si irritez sentoient que leurs armes leur tomboient des mains. Le farouche Phalante avec ses Lacédémoniens furent surpris de trouver leurs entrailles attendries. Les autres commencérent à foupirer après cette heureuse paix qu'on venoit leur montrer. Philoctete plus sensible qu'un autre par l'éxpérience de ses malheurs ne put retenir ses larmes. Nestor ne pouvant parler dans le transport où le discours de Mentor venoit de le mettre, l'embrassa tendrement; & tous les peuples à la fois, comme si c'eût été un signal, s'écriérent aussitôt : O sage vieillard, vous nous désarmez! la paix, la paix.

Nestor un moment après voulut commencer un discours; mais toutes les troupes impatientes craignirent qu'il ne voulût représenter quelque dissiculté. La paix, la paix; s'écriérent elles encore une fois. On ne pût leur imposer silence qu'en faisant crier avec eux

par tous les chefs de l'armée : la paix, la paix.

Nestor voyant bien qu'il n'étoit pas libre de faire un discours suivi, se contenta de dire: Vous voyez, ô Mentor, ce que peut la parole d'un homme de bien. Quand la sagesse & la vertu parlent, elles calment toutes les passions: nos justes ressentiments se changent en amitié & en desirs d'une paix durable: nous l'acceptons telle que vous l'offrez.... En même tems tous les chess tendirent les mains en signe de consentement.

Mentor

L

pé

& no

ne

al

ré

iu

C

1e

to

C

Mentor courut vers la porte de Salente pour la faire ouvrir, & pour mander à Idoménée de sortir de la ville sans précaution. Cependant Nestor embrassoit Télémaque, disant: Aimable fils du plus sage de tous les Grécs, puissiez-vous être aussi fage & plus heureux que lui! N'avez-vous rien découvert sur sa destinée? Le souvenir de votre pére, à qui vous ressemblez, a servi à étousser notre indignation. . . Phalante, quoique dur & sarouche, quoiqu'il n'eût jamais vû Ulysse, ne laissa pas d'être touché de ses malheurs & de ceux de son fils. Déja on pressoit Télémaque de raconter ses avantures, lorsque Mentor revint avec Idoménée & toute la jeunesse Crétoise qui le suivoit.

A la vue d'Idoménée, les alliez sentirent que leur courroux se rallumoit: mais les paroles de Mentor éteignirent ce feu prêt à éclatter. Que tardons-nous, dit-il, à conclure cette fainte alliance dont les Dieux feront les témoins & les défenseurs? Qu'ils la vengent, si jamais quelque impie ofe la violer, & que tous les maux horribles de la guerre, loin d'accabler les peuples fidéles & innocens, retombent fur la tête parjure & exécrable de l'ambitieux qui foulera aux pieds les droits facrez de cette alliance. Qu'il foit détesté des Dieux & des hommes; qu'il ne jouisse jamais du fruit de sa perfidie; que les furies infernales fous les figures les plus hideuses viennent éxciter fa rage & son désespoir; Qu'il tombe mort sans aucune espérance de sépulture; Que son corps soit la proye des chiens & des vautours, & qu'il foit aux enfers dans le profond abîme du Tartare tourmenté à jamais plus rigoureusement que Tantale, Ixion, & les Danaides. Mais plutôt que cette paix soit inébranlable comme les rochers d'Atlas qui foutiennent le ciel; Que tous ces peuples la révérent & goûtent ses fruits de génération en génération; Que les noms de ceux qui l'auront jurée soient avec amour & vénération dans la bouche de nos derniers neveux; Que cette paix fondée sur la justice & sur la bonnefoi, soit le modéle de toutes les paix qui se feront à l'avenir chez toutes les nations de la terre, & que tous

tous les peuples qui voudront se rendre heureux en se réunissant, songent à imiter les peuples de l'Hes-

périe!

A ces paroles Idoménée & les autres rois jurérent la paix aux conditions marquées. On donna de part & d'autre douze ôtages. Télémaque veut être du nombre des ôtages donnez par Idoménée; mais on ne peut consentir que Mentor en soit, parce que les alliez veulent qu'il demeure auprès d'Idoménée pour répondre de sa conduite & de celle de ses conseillers jusqu'à l'entière exécution des choses promises. immola entre la ville & l'armée cent genisses blanches comme la neige & autant de taureaux de même couleur, dont les cornes étoient dorées & ornées de festons. On entendoit retentir jusques dans les montagnes voisines les mugissemens affreux des victimes qui tomboient fous le couteau facré. Le sang sumant ruisseloit de toutes parts. On faisoit couler avec abondance un vin éxquis pour les libations. Les haruspices consultoient les entrailles qui palpitoient encore. Les sacrificateurs brûloient sur l'autel un encens qui formoit un épais nuage, & dont la bonne odeur parfumoit toute la campagne.

Cependant les foldats des deux partis cessant de se regarder d'un œil ennemi, commençoient à s'entretenir sur leurs avantures: ils se délassoient déja de leurs travaux, & goûtoient par avance les douceurs de la paix. Plusieurs de ceux qui avoient suivi Idoménée au siège de Troye, reconnurent ceux de Nestor qui avoient combattu dans la même guerre. Ils s'embrassoient avec tendresse, & se racontoient mutuellement tout ce qui leur étoit arrivé, depuis qu'ils avoient ruiné la superbe ville, qui étoit l'ornement de toute l'Asie. Déja ils se couchoient sur l'herbe, se couronnoient de sleurs, & buvoient ensemble le vin qu'on apportoit de la ville dans de grands vases, pour célé-

brer une si heureuse journée.

Tout-à-coup Mentor dit: O rois! ô capitaines affemblez, déformais fous divers noms & divers chefs, vous ne ferez plus qu'un feul peuple. C'est ainsi que les justes Dieux amateurs des hommes qu'ils ont

formez.

formez, veulent être le lien éternel de leur parfaite concorde. Tout le genre humain n'est qu'une famille dispersée sur la face de toute la terre. Tous les peuples sont fréres & doivent s'aimer comme tels. Malheur à ces impies qui cherchent une gloire cruelle dans le sang de leurs fréres, qui est leur propre fang. La guerre est quelquefois nécessaire, il est vrai: mais c'est la honte du genre humain qu'elle foit inévitable en certaines occasions. O rois! ne dites point qu'on doit la desirer pour acquérir de la gloire. La vraye gloire ne se trouve point hors de l'humanité. Quiconque préfére sa propre gloire aux sentimens de l'humanité, est un monstre d'orgueil & non pas un homme : il ne parviendra même qu'à une fausse gloire; car la vraye gloire ne se trouve que dans la modération & dans la bonté. On pourra le flatter pour contenter sa vanité folle; mais on dira toûjours de lui en secret, quand on voudra parler sin. cérement : Il a d'autant moins mérité la gloire, qu'il l'a defirée avec une passion injuste. Les hommes ne doivent point l'estimer, puisqu'il a si peu estimé les hommes, & qu'il a prodigué leur fang par une brutale vanité. Heureux le roi qui aime son peuple, qui en est aimé, qui se confie en ses voisins, & qui a leur confiance; qui loin de leur faire la guerre, les empêche de l'avoir entre eux, & qui fait envier à toutes les nations étrangéres le bonheur qu'ont ses sujets de l'avoir pour roi! Songez donc à vous rassembler de tems en tems, ô vous qui gouvernez les plus puissantes villes de l'Hespérie. Faites de trois ans en trois ans une affemblée générale, où tous les rois qui font ici présens se trouvent pour renouveller l'alliance par un nouveau serment, pour affermir l'amitié promife, & pour délibérer sur tous les intérêts communs. Tandis que vous serez unis, vous aurez au-dedans de ce beau pays la paix, la gloire, & l'abondance : audehors vous ferez toûjours invincibles. Il n'y a que la discorde sortie de l'enfer pour tourmenter les hommes, qui puisse troubler la félicité que les Dieux vous preparent.

Neftor

av

fo

va

di

fai

qu

qu

au

né

dr

cra

les

fer

de

efo

ne

fes

de

tal

CO

pli

ne

for

for

cal

tro

fon

fan

pu

ave

fou

roi

glo

ni

pot

fan

ne

de fou

arn

Nestor lui répondit: Vous voyez par la facilité avec laquelle nous faisons la paix, combien nous sommes éloignez de vouloir faire la guerre par une vaine gloire, ou par l'injuste avidité de nous agrandir au préjudice de nos voisins. Mais que peut-on faire quand on se trouve auprès d'un prince violent, qui ne connoît point d'autre loi que son intéret, & qui ne perd aucune occasion d'envahir les terres des autres Etats? Ne croyez pas que je parle d'Idoménée: non, je n'ai plus de lui cette pensée; c'est Adraste, roi des Dauniens, de qui nous avons tout à craindre. Il méprife les Dieux, & croit que tous les hommes qui sont sur la terre ne sont nez que pour fervir à sa gloire par leur servitude. Il ne veut point de sujets, dont il soit le roi & le pére: il veut des esclaves & des adorateurs. Il se fait rendre les honneurs divins. Jusqu'ici l'aveugle fortune a favorisé ses plus injustes entreprises. Nous nous étions hâtez de venir attaquer Salente pour nous défaire du plus foible de nos ennemis, qui ne commençoit qu'à s'établir dans cette côte, afin de tourner ensuite nos armes contre cet autre ennemi plus puissant. Il a déja pris plusieurs villes de nos alliez. Ceux de Crotone ont perdu contre lui deux batailles. Il se sert de toutes fortes de moyens pour contenter son ambition. La force & l'artifice, tout lui est égal, pourvû qu'il accable ses ennemis. Il a amasse de grands trésors : ses troupes font disciplinées & aguerries; ses capitaines font expérimentez; il est bien servi; il veille lui-même fans cesse sur tous ceux qui agissent par ses ordres. Il punit severement les moindres fautes, & récompense avec libéralité les fervices qu'on lui rend. Sa valeur foutient & anime celle de toutes ses troupes. Ce seroit un roi accompli, si la justice & la bonne soi régloient sa conduite: mais il ne craint ni les Dieux m les reproches de sa conscience: il compte même pour rien la réputation; il la regarde comme un vain fantôme qui ne doit arrêter que les esprits foibles. Il ne compte pour un bien solide & réel, que l'avantage de posseder de grandes richesses, d'être craint, & de fouler aux pieds tout le genre humain. Bientôt son armée paroitra sur nos terres; & si l'union de tant de peuples

170 LES AVANTURES, &c. LIV. XI.

peuples ne nous met en état de lui résister, toute espérance de liberté nous sera ôtée. C'est l'intérêt d'Idoménée aussi-bien que le nôtre, de s'opposer à ce voisin qui ne peut soussir rien de libre dans son voisinage. Si nous étions vaincus, Salente seroit menacée du même malheur. Hâtons-nous donc tous ensemble de le prévenir... Pendant que Nestor parloit ainsi, on s'avançoit vers la ville; car Idoménée avoit prié tous les rois & les principaux chess d'y entrer pour y passer la nuit.

Fin du onziéme Livre.

LES

de gue leur

men gue croi

avo

AVANTURES

DE

TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE DOUZIEME.

SOMMAIRE.

Nostor au nom des alliez demande du secours à Idoménée contre les Dauniens leurs ennemis. Mentor qui veut policer la ville de Salente, & éxercer le peuple à l'agriculture, fait en sorte qu'ils se contentent d'avoir Télémaque à la tête de cent nobles Crétois. Après le départ de celui-ci, Mentor fait une revue éxacte dans la ville & dans le port, s'informe de tout, fait faire à Idoménée de nouveaux réglemens pour le commerce & pour la police, lui sait partager en sept classes le peuple, dont il distingue les rangs & la naissance par la diversité des habits, lui fait retrancher le luxe & les arts inutiles, pour appliquer les artisans au labourage, qu'il met en honneur.

A la campagne étoit couverte de riehes pavillons de toutes fortes de couleurs, où les Hespériens satiguez attendoient le sommeil. Quand les rois avec leur suite surent entrez dans la ville, ils parurent étonnez qu'en si peu de tems on eût pû faire tant de bâtimens magnisques, & que l'embarras d'une si grande guerre n'eût point empêché cette ville naissante de croître & de s'embellir tout-à-coup.

On admira la sagesse & la vigilance d'Idoménée qui avoit sondé un si beau royaume; & chacun conclut que la paix étant faite avec lui, les alliez seroient bien 1 2 puissans

puissans s'il entroit dans leur ligue contre les Dauniens. On proposa à Idoménée d'y entrer; il ne pût rejetter une si juste proposition, & il promit des troupes: mais comme Mentor n'ignoroit rien de tout ce qui est nécessaire, pour rendre un Etat slorissant, il comprit que les forces d'Idoménée ne pourroient pas être aussi grandes qu'elles le paroissoient; il le prit en particu-

fa

VC

pu

VO

c'e

av

ch

pre

fir

plu

pal

just

ave

non

mer

ons

hun

Ioua

vous

Votr

deda

mag

vaise

Vous

à au

tiles

chofe puiss

J

lier, & lui parla ainsi:

Vous voyez que nos foins ne vous ont pas été inutiles. Salente est garantie des malheurs qui la menaçoient: il ne tient plus qu'à vous d'en élever jusqu'au ciel la gloire & d'égaler la fagesse de Minos votre ayeul dans le gouvernement de vos peuples. Je continuë à vous parler librement, supposant que vous le voulez & que vous détestez toute flatterie. Pendant que ces rois ont loué votre magnificence, je penfois en moi-même à la témérité de votre conduite. A ce mot de témérité, Idoménée changea de visage, ses yeux se troublérent, il rougit, & peu s'en falut qu'il n'interrompit Mentor pour lui témoigner son ressentiment. Mentor lui dit d'un ton modeste & respectueux, mais libre & hardi. Ce mot de témérité vous choque, je le vois bien : tout autre que moi auroit eu tort de s'en servir; car il faut respecter les rois, & ménager leur délicatesse, même en les reprenant. La vérité par elle-même les blesse assez sans y ajouter des termes forts; mais j'ai cru que vous pouviez souffrir que je vous parlasse sans adoucissement pour vous découvrir votre faute. Mon dessein a été de vous accoutumer à entendre nommer les choses par leur nom, & à comprendre que quand les autres vous donneront des conseils sur votre conduite, ils n'oseront jamais vous dire tout ce qu'ils penseront. Il faudra, si vous voulez n'y être pas trompé, que vous compreniez toûjours plus qu'ils ne vous diront sur les choses qui vous seront desavantageuses. Pour moi je veux bien adoucir mes paroles felon votre besoin: mais il vous est utile qu'un homme sans intérêt & sans conséquence vous parle en secret un langage dur. Nul autre n'ofera jamais vous le parler : vous ne verrez la verité qu'à demi, & fous de belles enveloppes.

A ces mots Idoménée déja revenu de sa prémiére promptitude parut honteux de sa délicatesse. Vous voyez, dit-il à Mentor, ce que fait l'habitude d'être slatté; je vous dois le salut de mon nouveau royaume. Il n'y a aucune vérité que je ne me croye heureux d'entendre de votre bouche; mais ayez pitié d'un roi que la flatterie avoit empoisonné, & qui n'a pû même dans ses malheurs trouver des hommes assez généreux pour lui dire la vérité. Non, je n'ai jamais trouvé personne qui m'ait assez aimé, pour vouloir me déplaire, en me disant la vérité toute entière.

En difant ces paroles, les larmes lui vinrent aux yeux, & il embrassa tendrement Mentor. Alors ce fage vieillard lui dit: C'est avec douleur que je me vois contraint de vous dire des choses dures; mais puis-je vous trahir en vous cachant la vérité? Mettezvous en ma place: si vous avez été trompé jusqu'ici, c'est que vous avez bien voulu l'être; c'est que vous avez craint des conseillers trop fincéres. Avez-vous cherché les gens les plus défintéressez & les plus propres à vous contredire? Avez-vous pris foin de choisir les hommes les moins empressez à vous plaire, les plus défintéressez dans leur conduite, & les plus capables de condamner vos passions & vos sentimens injustes? Quand vous avez trouvé des flatteurs, les avez-vous écartez? Vous en êtes vous défié? Non, non, yous n'avez point fait ce que font ceux qui aiment la vérité, & qui méritent de la connoître. Voyons si vous aurez maintenant le courage de vous laisser humilier par la vérité qui vous condamne.

t

15

u

é-

é-

es

rir

lé-

C-

m,

ont

ais

ous

0Û-

ous

ou-

est

nce

n'0-

rite

A

Je vous disois donc, que ce qui vous attire tant de louanges, ne mérite que d'étre blâmé. Pendant que vous aviez au dehors tant d'ennemis qui menaçoient votre royaume encore mal établi, vous ne songiez audedans de votre nouvelle ville qu'à y faire des ouvrages magnifiques. C'est ce qui vous a couté tant de mauvaises nuits, comme vous me l'avez avoué vous-même. Vous avez épuisé vos richesses; vous n'avez songé ni à augmenter votre peuple, ni à cultiver les terres fertiles de cette côte. Ne faloit-il pas regarder ces deux choses comme les deux sondemens essentiels de votre puissance, avoir beaucoup de bons hommes, & des

I 3

terree

terres bien cultivées pour les nourrir? Il faloit une longue paix dans ces commencemens pour favorifer la multiplication de votre peuple. Vous ne deviez songer qu'à l'agriculture & à l'établissement des plus sages Une vaine ambition vous a poussé jusqu'au bord du précipice. A force de vouloir paroître grand, vous avez pensé ruiner votre véritable grandeur. Hâtez-vous de réparer ces fautes; suspendez tous vos grands ouvrages; renoncez à ce faste qui ruineroit votre nouvelle ville; laissez en paix respirer vos peuples: appliquez-vous à les mettre dans l'abondance pour faciliter les mariages. Sachez que vous n'êtes roi qu'autant que vous avez des peuples à gouverner; & que votre puissance doit se mesurer, non par l'étendue des terres que vous occuperez, mais par le nombre des hommes qui habiteront ces terres, & qui seront attachez à vous obeir. Possedez une bonne terre, quoique médiocre en étendue : couvrez-la de peuples innombrables, laborieux & disciplinez: faites que ces peuples vous aiment. Vous êtes plus puissant, plus heureux, & plus rempli de gloire que tous les conquérans qui ravagent tant de royaumes.

Que ferai-je donc à l'égard de ces rois, reprit Idoménée? leur avouerai-je ma foiblesse? Il est vrai que j'ai négligé l'agriculture, & même le commerce qui m'est si facile sur cette côte: je n'ai songé qu'à faire une ville magnisique. Faudra-t-il donc, mon cher Mentor, me deshonorer dans l'assemblée de tant de rois, & découvrir mon imprudence? S'il le faut, je le veux, je le ferai sans hésiter, quoiqu'il m'en coûte; car vous m'avez appris qu'un vrai roi qui est fait pour ses peuples, & qui se doit tout entier à eux, doit présérer le salut de son royaume à sa propre répuP

cl

Va

TO

re

da

no

for

d'a

d'u

jou

cho

ma

de

mo

àu

men

four

hon

tation.

Ce sentiment est digne du pére des peuples, reprit Mentor; c'est à cette bonté, & non à la vaine magnificence de votre ville, que je reconnois en vous le cœur d'un vrai voi. Mais il faut ménager votre honneur pour l'intérêt de votre royaume. Laissez-moi faire; je vais faire entendre à ces rois que vous êtes engagé à rétablir Ulysse, s'il est encore vivant, ou du moins son fils dans la puissance royale, à Ithaque, &

que vous voulez en chasser par force tous les amans de Pénélope. Ils n'auront pas de peine à comprendre que cette guerre demande des troupes nombreuses. Ainsi ils consentiront que vous ne leur donniez d'abord

qu'un foible secours contre les Dauniens.

S

t

e

le

uı

ne

es

nt,

n-

0-

ue

qui

ire

her

de

, je

te;

our

doit

pu-

prit

ma-

is le

hon-

moi

êtes

u du

e, &

que

A ces mots Idoménée parut comme un homme qu'on foulage d'un fardeau accablant. Vous fauvez, cher ami, dit-il à Mentor, mon honneur & la réputation de cette ville naissante, dont vous cacherez l'épuisement à tous mes voisins. Mais quelle apparence de dire que je veux envoyer des troupes à Ithaque pour y rétablir Ulysse, ou du moins Télémaque son fils, pendant que Télémaque lui-même est engagé d'aller à la guerre contre les Dauniens; Ne soyez point en peine, repliqua Mentor; je ne dirai rien que de vrai. Les vaisseaux que vous envoyerez pour l'etablissement de votre commerce iront sur la côte de l'Epire: ils feront deux choses à la fois; l'une de rappeller fur votre côte les marchands étrangers, que les trop grands impôts éloignent de Salente; l'autre de chercher des nouvelles d'Ulysse. S'il est encore vivant, il faut qu'il ne soit pas loin de ces mers qui divisent la Grèce d'avec l'Italie, & on assure qu'on l'a vû chez les Phéaciens. Quand même il n'y auroit plus aucune espérance de le revoir, vos vaisseaux rendront un fignale service à son fils : ils répandront dans Ithaque & dans tous les pays voifins la terreur du nom du jeune Télémaque, qu'on croit mort comme son père Les amans de Pénélope seront étonnez d'apprendre qu'il est prêt à revenir avec le secours d'un puissant allié. Les Ithaciens n'oseront secouer le joug. Pénélope sera consolée, & refusera toûjours de choisir un nouvel époux. Ainsi vous servirez Télémaque pendant qu'il sera en votre place avec les alliez de cette côte d'Italie contre les Dauniens.... A ces mots Idoménée s'écria: Heureux le roi qui est soutenu par de sages conseils! Un ami sage & sidele vaut mieux à un roi que des armées victorieuses. Mais doublement heureux le roi qui sent son bonheur, & qui sait en profiter par le bon usage des sages conseils! car souvent il arrive qu'on eloigne de sa consiance les hommes fages & vertueux dont on craint la vertu, I 4

pour prêter l'oreille à des flatteurs dont on ne craint point la trahison. Je suis moi-même tombé dans cette faute, & je vous raconterai tous les malheurs qui me sont venus par un faux ami qui flattoit mes passions dans l'espérance que je flatterois à mon tour les fiennes.

Mentor fit aisément entendre aux rois alliez qu'Idoménée devoit se charger des affaires de Télémaque pendant que celui-ci iroit avec eux. Ils se contentérent d'avoir dans leur armée le jeune fils d'Ulysse avec cent jeunes Crétois qu'Idoménée lui donna pour l'accompagner; c'étoit la fleur de la jeune noblesse que le roi avoit emmenée de Créte: Mentor lui avoit conseillé de les envoyer dans cette guerre. Il faut, disoit-il, avoir soin pendant la paix de multiplier le peuple; mais de peur que toute la nation ne s'amolisse & ne tombe dans l'ignorance de la guerre, il faut envoyer dans les guerres étrangéres la jeune noblesse. Ceux-là suffisent pour entretenir toute la nation dans une émulation de gloire, dans l'amour des armes, dans le mépris des fatigues & de la mort même, enfin dans l'experience de l'art militaire.

Les rois alliez partirent de Salente contens d'Idoménée, & charmez de la fagesse de Mentor. Ils étoient pleins de joye de ce qu'ils emmenoient avec eux Télémaque. Celui-ci ne put modérer sa douleur quand il falut se séparer de son ami. Pendant que les rois alliez faisoient leurs adieux & juroient à Idoménée qu'ils garderoient avec lui une éternelle alliance, Mentor tenoit Télémaque serré entre ses bras; il se sentoit arrosé de ses larmes. Je suis insensible, disoit Télémaque, à la joye d'aller acquérir de la gloire; je ne suis touché que de la douleur de notre separation. Il me semble que je vois encore ce tems infortuné où les Egyptiens m'arrachérent d'entre vos bras & m'éloignérent de vous, sans me laisser aucune

espérance de vous revoir.

Mentor répondit à ces paroles avec douceur, pour le confoler: Voici, lui disoit-il, une séparation bien différente; elle est volontaire, elle sera courte, vous allez chercher la victoire. Il faut, mon fils, que vous m'aimiez d'un amour moins tendre & plus couint int ins irs irs irs

Iue téa-

our ffe oit ut, le

ioaut fe. ins es,

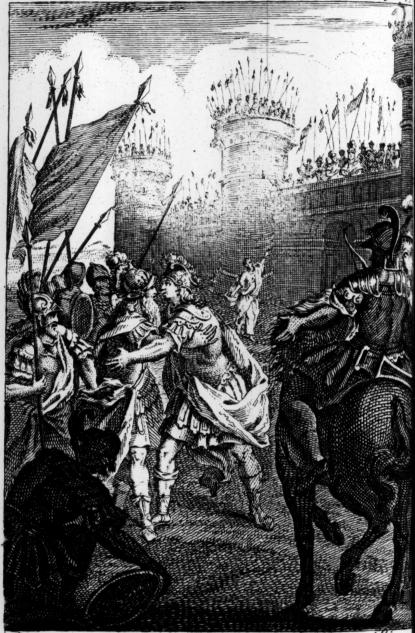
lo-Ils ec uint t à

alle, la tre

ns os ne ur

en us ue

1-



Telemaque va joindre Mentor au milieu des Alliez. Vestor le reconnoit Telemaque l'emtrasse et sa presence engage les Alliez à accepter la paix

courageux; accoutumez-vous à mon absence, vous ne m'aurez pas toûjours: il faut que ce soit la sagesse & la vertu, plutôt que la présence de Mentor, qui vous

inspirent ce que vous devez faire.

En disant ces mots, la Déesse cachée sous la figure de Mentor, couvrit Télémaque de son égide; elle répandit au-dedans de lui l'esprit de sagesse & de prévoyance, la valeur intrépide & la douce modération qui se trouvent si rarement ensemble. Allez, disoit Mentor, au milieu des plus grands périls toutes les fois qu'il sera utile que vous y alliez. Un Prince fe deshonore encore plus en évitant les dangers dans les combats, qu'en n'allant jamais à la guerre. Il ne faut point que le courage de celui qui commande aux autres, puisse être douteux. S'il est nécessaire à un peuple de conserver son chef ou son roi, il lui est encore plus nécessaire de ne le point voir dans une réputation douteuse sur la valeur. Souvenez-vous que celui qui commande, doit être le modéle de tous les autres; son éxemple doit animer toute l'armée. Ne craignez donc aucun danger, ô Télémaque, & périssez dans les combats, plutôt que de faire douter de votre courage. Les flatteurs qui auront le plus d'empressement pour vous empêcher de vous éxposer au péril dans les occasions nécessaires, seront les prémiers à dire en secret que vous manquez de cœur, s'ils vous trouvent facile à arrêter dans ces occasions: mais aussi n'assez pas chercher les périls sans utilité; la valeur ne peut être une vertu, qu'autant qu'elle est réglée par la prudence : autrement c'est un mépris insense de la vie, & une ardeur brutale; la valeur emportée n'a rien de sûr. Celui qui ne se posséde point dans les dangers, est plutôt fougueux que brave; il a besoin d'être hors de lui pour se mettre au-dessus. de la crainte, parce qu'il ne peut la furmonter par la situation naturelle de son cœur. En cet état, s'il ne fuit point, du moins il se trouble, il perd la liberté de son esprit qui lui seroit nécessaire pour donner de bons ordres, pour profiter des occasions, pour renverser les ennemis, & pour servir sa patrie. S'il a toute l'ardeur d'un foldat, il n'a point le discernement d'un capitaine: encore même n'a-t-il pas le vrai

courage d'un simple soldat; car le soldat doit conserver dans le combat la présence d'esprit & la modération nécessaire pour obéir. Celui qui s'éxpose témérairement trouble l'ordre de la discipline des troupes, donne un éxemple de témérité, & éxpose souvent l'armée entière à de grands malheurs. Ceux qui présérent leur vaine ambition à la sureté de la cause commune méritent des châtimens, & non des récom-

penses.

Gardez-vous donc bien, mon cher fils, de chercher la gloire avec impatience. Le vrai moyen de la trouver est d'attendre tranquilement l'occasion favorable: la vertu se fait d'autant plus révérer qu'elle se montre plus simple, plus modeste, plus ennemie de tout faste. C'est à mesure que la nécessité de s'exposer au péril augmente, qu'il faut aussi de nouvelles ressources de prévoyance & de courage qui aillent toûjours croissant. Au reste souvenez-vous qu'il ne faut s'attirer l'envie de personne. De votre côté ne foyez point jaloux du succés des autres; louez-les pour tout ce qui mérite quelque louange: mais louez avec discernement, disant le bien avec plaisir; cachez le mal, & n'y pensez qu'avec douleur. Ne décidez point devant ces anciens capitaines, qui ont toute l'expérience que vous ne pouvez avoir; écoutezles avec déférence : consultez-les, priez les plus habiles de vous instruire, & n'ayez point de honte d'attribuer à leurs instructions tout ce que vous ferez de meilleur. Enfin n'écoutez jamais des discours par lesquels on voudra éxciter votre défiance ou votre jalousie contre les autres chefs. Parlez-leur avec confiance & ingénuité. Si vous croyez qu'ils ayent manqué à votre égard, ouvrez-leur votre cœur, éxpliquez-leur toutes vos raisons: s'ils sont capables de fentir la noblesse de cette conduite, vous les charmerez, & vous tirerez d'eux tout ce que vous aurez fujet d'en attendre. Si au contraire ils ne font pas assez raisonnables pour entrer dans vos sentimens, vous serez instruit par vous-même de ce qu'il y aura en eux d'injuste à souffrir; vous prendrez vos mesures pour ne vous plus commettre, jusqu'à ce que la guerre finisse, & vous n'aurez rien à vous reprocher. Mais fursur-tout, ne dites jamais à certains slatteurs qui sément la division, les sujets de peine que vous croirez avoir contre les chess de l'armée où vous serez. Je demeurerai ici, continua Mentor, pour secourir Idoménée dans le besoin où il est de travailler pour le bonheur de ses peuples, & pour achever de lui faire réparer les fautes, que ses mauvais conseils, & les slatteurs lui ont sait commettre dans l'établissement

de son nouveau royaume.

Alors Télémaque ne pût s'empêcher de témoigner à Mentor quelque surprise, & même quelque mépris pour la conduite d'Idoménée. Mais Mentor l'en reprit d'un ton sévére: Etes-vous étonné, lui dit-il, de ce que les hommes les plus estimables sont encore hommes, & montrent encore quelques restes des foiblesses de l'humanité parmi les piéges innombrables & les embarras inséparables de la royauté? Idoménée, il est vrai, a été nourri dans des idées de faste & de hauteur. Mais quel philosophe auroit pû se défendre de la flatterie, s'il avoit été en sa place? Il est vrai qu'il s'est laissé trop prévenir par ceux qui ont eu sa confiance: mais les plus fages rois sont souvent trompez, quelques précautions qu'ils prennent pour ne l'être pas. Un roi ne peut se passer de ministres qui le soulagent, & en qui il se consie, puisqu'il ne peut tout faire. D'ailleurs un roi connoît beaucoup moins que les particuliers les hommes qui l'environnent. On est toujours masqué auprès de lui : on épuise toutes fortes d'artifices pour le tromper. Helas! cher Télémaque, vous ne l'éprouverez que trop! On ne trouve point dans les hommes ni les vertus, ni les talens qu'on y cherche. On a beau les étudier & les approfondir, on s'y mécompte tous les jours. On ne vient même jamais à bout de faire, des meilleurs hommes, ce qu'on auroit besoin d'en faire pour le public. Ils ont leurs entêtemens, leurs incompatibilitez, leurs jalousies. On ne les persuade, ni on ne les corrige guéres.

Plus on a de peuples à gouverner, plus il faut de ministres pour faire par eux ce qu'on ne peut faire soi-même; & plus on a besoin d'hommes, à qui on consie l'autorité, plus on est éxposé à se tromper dans

Tel critique aujourd'hui impitoyade tels choix. blement les rois, qui gouverneroit demain moins bien qu'eux, & qui feroit les mêmes fautes avec d'autres infiniment plus grandes, si on lui consioit la même puissance. La condition privée, quand on y joint un peu d'esprit pour bien parler, couvre tous les défauts naturels, relève des talens éblouissans, & fait paroître un homme digne de toutes les places dont il est eloigné. Mais c'est l'autorité qui met tous les talens à une rude épreuve, & qui découvre de grands défauts. La grandeur est comme certains verres qui grossissent tous les objets; tous les défauts paroissent croître dans ces hautes places, où les moindres choses ont de grandes conséquences, & où les plus légéres fautes ont de violens contre-coups. Le monde entier est occupé à observer un seul homme à toute heure, & à le juger en toute rigueur. Ceux qui le jugent n'ont aucune expérience de l'état où il est. Ils n'en sentent point les difficultez, & ils ne veulent plus qu'il soit homme, tant ils éxigent de perfection de lui. Un roi quelque bon & fage qu'il foit, est encore homme; son esprit a des bornes, & sa vertu en a aussi: il a de l'humeur, des passions, des habitudes, dont il n'est pas tout-à-fait le maître. Il est obsédé par des gens intéressez & artificieux; il ne trouve point les secours qu'il cherche: il tombe chaque jour dans quelque mécompte, tantôt par ses passions, & tantôt par celles de ses ministres. A peine a-t-il réparé une faute, qu'il retombe dans une autre. Telle est la condition des rois les plus éclairez & les plus vertueux.

Les plus longs & les meilleurs régnes sont trop courts & trop imparfaits pour réparer à la fin ce qu'on a gâte sans le vouloir dans les commencemens. La royauté porte avec elle toutes ces miséres. L'impuissance humaine succombe sous un fardeau si accablant: il faut plaindre les rois & les éxcuser. Ne font-ils pas à plaindre d'avoir à gouverner tant d'hommes, dont les besoins sont infinis, & qui donnent tant de peines à ceux qui veulent les bien gouverner? Pour parler franchement, les hommes font fort à plaindre d'avoir à être gouvernez par un roi qui n'est qu'un homme semblable à eux; car il faudroit des Dieux

pour

0

 f_0

de

cr

m

da

de

ne

ur

j'a

pour redresser les hommes. Mais les rois ne sont pas moins à plaindre n'étant qu'hommes, c'est-à-dire foibles & imparfaits, d'avoir à gouverner cette multitude innombrable d'hommes corrompus & trompeurs.

Télémaque répondit avec vivacité: Idoménée a perdu par sa faute le royaume de ses ancêtres en Créte, & sans vos conseils, il en auroit perdu un second à Salente. J'avoue, reprit Mentor, qu'il a fait de grandes fautes; mais cherchez dans la Gréce, & dans tous les autres pays les mieux policez, un roi qui n'en ait point fait d'inexcusables; les plus grands hommes ont dans leur tempérament, & dans le caractere de leur esprit des défauts qui les entraînent, & les plus louables sont ceux qui ont le courage de connoître & de réparer leurs égaremens. Pensez-vous qu'Ulysse, le grand Ulysse votre pere, qui est le modéle des rois de la Gréce, n'aît pas aussi ses soiblesses & ses défauts : Si Minerve ne l'eût conduit pas à pas, combien de fois auroit-il succombé dans les périls & dans les embarras, où la fortune s'est jouée de lui. Combien de fois Minerve l'a-t-elle retenu ou redresse pour le conduire toûjours à la gloire par le chemin de la vertu? N'attendez pas même, quand vous le verrez régner avec tant de gloire à Ithaque, de le trouver fans imperfection; vous lui en verrez sans doute. Gréce, l'Asie & toutes les isles des mers l'ont admiré malgré ces défauts. Mille qualitez merveilleuses les font oublier. Vous serez trop heureux de pouvoir l'admirer aussi, & de l'étudier sans cesse comme un modéle.

Accoûtumez-vous, ô Télémaque, à n'attendre des plus grands hommes que ce que l'humanité est capable de faire. La jeunesse sans expérience se livre à une critique présomptueuse qui la dégoûte de tous les modeles qu'elle a besoin de suivre, & qui la jette dans une indocilité incurable. Non feulement vous devez aimer, respecter, imiter votre pere, quoiqu'il ne soit point parfait, mais encore vous devez avoir une haute estime pour Idoménée malgré tout ce que j'ai repris en lui. Il est naturellement sincére, droit, equitable, libéral, bienfaisant; sa valeur est parfaite; il deteste la fraude quand il la connoît, & qu'il suit

librement la véritable pente de son cœur. Tous ses talens éxtérieurs sont grands & proportionnez à sa place. Sa simplicité à avouer son tort, sa douceur, sa patience pour se laisser dire par moi les choses les plus dures, son courage contre lui-même pour réparer publique. ment ses fautes, & pour se mettre par-là au-dessus de toute la critique des hommes, montrent une ame véritablement grande. Le bonheur, ou le conseil d'autrui peuvent préserver de certaines fautes un homme trés médiocre; mais il n'y a qu'une vertu éxtraordinaire qui puisse engager un roi si long-tems féduit par la flatterie, à réparer son tort. Il est bien plus glorieux de se relever ainsi, que de n'être jamais tombé. Idoménée à fait les fautes que presque tous les rois font : mais aucun roi ne fait pour se corriger ce qu'il vient de faire. Pour moi je ne pouvois me lasser de l'admirer dans les momens même où il me permettoit de le contredire. Admirez-le aussi, mon cher Télémaque, c'est moins pour sa réputation que pour votre utilité que je vous donne ce conseil.

Mentor fit sentir à Télémaque par ce discours combien il est dangereux d'être injuste en se laissant aller à une critique rigoureuse contre les autres hommes, & fur-tout contre ceux qui font chargez des embarras & des difficultez du gouvernement. Ensuite il lui dit: Il est tems que vous partiez; adieu. Je vous attendrai, ô mon cher Télémaque! Souvenez-vous que ceux qui craignent les Dieux, n'ont rien à craindre des hommes. Vous vous trouverez dans les plus extrêmes périls : mais fachez que Minerve ne vous abandonnera

point.

A ces mots Télémaque crut fentir la présence de la Déesse, & il eût même reconnu que c'étoit elle qui parloit pour le remplir de confiance, si la Déesse n'eût rappelle l'idée de Mentor, en lui disant : N'oubliez pas, mon fils, tous les soins que j'ai pris pendant votre enfance pour vous rendre fage & courageux comme votre pere. Ne faites rien qui ne soit digne de ses grands éxemples, & des maximes de vertu que j'ai tâché de vous inspirer.

Le soleil se levoit déja, & doroit le sommet des montagnes, quand les rois fortirent de Salente pour

rejoindre

rejoindre leurs troupes. Ces troupes campées autour de la ville se mirent en marche sous leurs commandans. On voyoit de tous côtez le fer des piques hérissées; l'éclat des boucliers éblouïssoit les yeux; un nuage de poussiere s'élevoit jusqu'aux nuës. Idoménée avec Mentor conduisoit dans la campagne les rois alliez qui s'éloignoient des murs de la ville. Ensin ils se séparérent, après s'être donné de part & d'autre les marques d'une vraye amitié; & les alliez ne doutérent plus que la paix ne sût durable, lorsqu'ils connurent la bonté du cœur d'Idoménée, q'i'on leur avoit représenté bien dissérent de ce qu'il étoit; c'est qu'on jugeoit de lui, non par ses sentimens naturels, mais par les conseils slatteurs & injustes auxquels il s'étoit livré.

Après que l'armée fut partie, Idoménée mena Mentor dans tous les quartiers de la ville. Voyons, difoit Mentor, combien vous avez d'hommes, & dans la ville & dans la campagne; faifons-en le dénombrement. Examinons combien vous avez de laboureurs parmi ces hommes. Voyons combien vos terres portent dans les années médiocres de bled, de vin, d'huile, & des autres choses utiles. Nous faurons par cette voye si la terre fournit dequoi nourir tous ses habitans, & si elle produit encore dequoi faire un commerce utile de son superflu avec les pays étrangers. Examinons aussi combien vous avez de vaisseaux & de matelots : c'est par-là qu'il faut juger de votre puisfance.... Il alla visiter le port, & entra dans chaque vaisseau. Il s'informa du pays où chaque vaisseau alloit faire le commerce; quelles marchandises il portoit, celles qu'il prenoit au retour; quelle étoit la dépense du vaisseau pendant la navigation; les prêts que les marchands se faisoient les uns aux autres; les sociétez qu'ils faisoient entre eux, pour savoir si elles étoient équitables & fidélement observées; enfin les hazards du naufrage & les autres malheurs du commerce, pour prévenir la ruine des marchands, qui par l'avidité du gain souvent entreprennent des choses qui sont au-delà de leurs forces.

Il voulut qu'on punît févérement toutes les banqueroutes, parce que celles qui font éxemptes de mauvaise foi ne le sont presque jamais de témérité. En même tems il sit des régles pour faire en sorte qu'il sût aisé de ne jamais faire banqueroute. Il établit des magistrats à qui les marchands rendoient compte de leurs essets, de leurs prosits, de leurs dépenses, & de leurs entreprises. Il ne leur étoit jamais permis de risquer le bien d'autrui, & ils ne pouvoient même risquer la moitié du leur. De plus ils faisoient en société les entreprises qu'ils ne pouvoient faire seuls; & la police de ces sociétez étoit inviolable par la rigueur des peines imposées à ceux qui ne les suivroient pas. D'ailleurs la liberté du commerce étoit entière. Bien loin de le gêner par des impôts, on promettoit une récompénse à tous les marchands qui pourroient attirer à Salente le commerce de quelque nouvelle nation.

Ainsi les peuples y accoururent bientôt en foule de toutes parts; le commerce de cette ville étoit semblable au flux & reflux de la mer. Les trésors y entroient comme les slots viennent l'un sur l'autre. Tout y étoit apporté & en sortoit librement: tout ce qui y entroit, étoit utile; tout ce qui en fortoit laissoit en fortant d'autres richesses en sa place. La justice sévére présidoit dans le port au milieu de tant de nations. La franchise, la bonne-foi, la candeur sembloient du haut de ces superbes tours appeller les marchands des terres les plus éloignées : chacun de ces marchands, foit qu'il vînt des rives orientales où le foleil fort chaque jour du sein des ondes, soit qu'il fût parti de cette grande mer où le soleil lassé de son cours va éteindre ses feux, vivoit paisible & en sureté dans Salente comme dans sa patrie.

Pour le dedans de la ville, Mentor visita tous les magasins, toutes les boutiques d'artisans & toutes les places publiques. Il défendit toutes les marchandises des pays étrangers qui pouvoient introduire le luxe & la molesse. Il régla les habits, la nourriture, les meubles, les grandeurs, & l'ornement des maisons pour toutes les conditions différentes; il bannit tous les ornemens d'or & d'argent; & il dit à Idoménée: Je ne connois qu'un seul moyen pour rendre votre peuple modeste dans sa dépense, c'est que vous lui en donniez vous-même l'éxemple. Il est nécessaire que vous

yous ayez une certaine majesté dans votre éxtérieur ; mais votre autorité sera assez marquée par vos gardes, & par les principaux officiers qui vous environnent. Contentez-vous d'un habit de laine très-fine teinte en pourpre; que les principaux de l'Etat après vous soient vêtus de la même laine; & que toute la difference ne confiste que dans la conleur, & dans une légére broderie d'or que vous aurez fur le bord de votre habit. Les différentes couleurs serviront à distinguer les différentes conditions, sans avoir besoin ni d'or ni d'argent, ni de pierreries. Réglez les conditions par la naissance: mettez au prémier rang ceux qui ont une noblesse plus ancienne & plus éclattante. Ceux qui auront le mérite & l'autorité des emplois, seront assez contens de venir après ces anciennes & illustres familles qui sont dans une si longue possession des premiers honneurs. Les hommes qui n'ont pas la même noblesse leur céderont sans peine, pourvu que vous ne les accoutumiez pas à ne se point méconnoître dans une trop haute & trop prompte fortune, & que vous donniez des louanges à la modération de ceux qui font modestes dans la prospérité. La distinction la moins exposée à l'envie, est celle qui vient d'une longue suite d'ancêtres.

Pour la vertu elle fera assez éxcitée, & l'on aura assez d'empressement à servir l'Etat, pourvu que vous donniez des couronnes & des statues aux belles actions, & que ce soit un commencement de noblesse pour les

enfans de ceux qui les auront faites.

Les personnes du prémier rang après vous seront vêtus de blanc avec une frange d'or au bas de leurs habits. Ils auront au doigt un anneau d'or & au cou une médaille d'or avec votre portrait. Ceux du second rang seront vêtus de bleu, ils porteront une frange d'argent avec l'anneau, & point de médaille. Les troisièmes de verd & sans anneau, sans frange, mais avec la médaille. Les quatriémes d'un jaune d'aurore. Les cinquièmes d'un rouge pâle ou de roses. Les sizièmes de gris de lin. Les septièmes qui seront les derniers du peuple, d'une couleur mélée de jaune & de blanc.

Voilà.

Voilà les habits de sept conditions différentes pour les hommes libres Les esclaves seront habillez de gris-brun. Ainsi sans aucune dépense, chacun sera distingué suivant sa condition, & on bannira de Salente tous les arts qui ne servent qu'à entretenir le faste. Tous les artisans qui seront employez à ces arts pernicieux, serviront ou aux arts nécessaires qui sont en petit nombre, ou au commerce, ou à l'agriculture. On ne fouffrira jamais aucun changement, ni pour la nature des étoffes, ni pour la forme des habits; car il est indigne que des hommes destinez à une vie sérieuse & noble, s'amusent à inventer des parures affectées, ni qu'ils permettent que leurs femmes à qui ces amusemens seroient moins honteux, tombent jamais dans cet éxcès.

Mentor semblable à un habile jardinier, qui retranche dans les arbres fruitiers le bois inutile, tâchoit ainsi de retrancher le faste qui corrompoit les mœurs. Il ramenoit toute chose à une noble & frugale simplicité. Il régla de même la nourriture des citoyens, & des esclaves. Quelle honte, disoit-il, que les hommes les plus élevez fassent consister leur grandeur dans les ragoûts par lesquels ils amollissent leur ame, & ruinent incessamment la fanté de leurs corps! Ils doivent faire confister leur bonheur dans leur moderation & dans leur autorité pour faire du bien aux autres hommes, & dans la réputation que les bonnes actions doivent leur procurer. La sobriété rend la nourriture la plus simple très agréable. C'est elle qui donne avec la fanté la plus vigoureuse, les plaisirs les plus purs & les plus constans. Il faut donc borner vos repas aux viandes les meilleures, mais appretées fans aucun ragoût. C'est un art pour empoisonner les hommes que celui d'irriter leur appétit au-delà des vrais befoins.

Idoménée comprit bien qu'il avoit eu tort de laisser les habitans de sa nouvelle ville amollir & corrompre leurs mœurs en violant toutes les loix de Minos sur la sobriété: mais le sage Mentor lui fit remarquer que les loix mêmes, quoique renouvellées, seroient inutiles, si l'exemple du roi ne leur donnoit une autorité qui

LIV. XII. DE TELEMAQUE. 187

ne pouvoit venir d'ailleurs. Aussitôt Idoménée régla sa table, où il n'admit que du pain éxcellent, du vin du pays qui est fort & agréable, mais en sort petite quantité, avec des viandes simples, telles qu'il en mangeoit avec les autres Grécs au siège de Troye. Personne n'osa se plaindre d'une régle que le roi s'imposoit lui-même; & chacun se corrigea ainsi de la prosusson de la délicatesse où l'on commençoit à se

plonger pour les repas.

Mentor retrancha enfuite la mufique molle & efféminée qui corrompoit toute la jeunesse. Il ne condamna pas avec une moindre févérité la mufique qui n'enyvre guere moins que le vin, & qui produit des mœurs pleines d'emportemens & d'impudence. Il borna toute la musique aux fêtes dans les temples pour y chanter les louanges des Dieux, & des héros qui ont donné l'éxemple des plus rares vertus. Il ne permit aussi que pour les temples les grands ornemens d'architecture, tels que les colomnes, les frontons, les portiques; il donna des modéles d'une architecture simple & gracieuse, pour faire dans un médiocre espace une maison gaye & commode pour une famille nombreuse; en sorte qu'elle fût tournée à un aspect sain, que les logemens en fussent dégagez les uns des autres, que l'ordre & la propreté s'y confervassent facilement, & que l'entretien fût de peu de dépense.

Il voulut que chaque maison un peu considérable eût un salon & un petit peristyle, avec des petites chambres pour toutes les personnes libres. Mais il défendit très févérement la multitude superfluë & la magnificence des logemens. Ces divers modéles des maisons suivant la grandeur des familles servirent à embellir à peu de fraix une partie de la ville, & à la rendre réguliere; au lieu que l'autre partie déja achevée suivant le caprice & le faste des particuliers, avoit malgré sa magnificence une disposition moins agréable & moins commode. Cette nouvelle ville fut bâtie en très peu de tems, parce que la côte voifine de la Gréce fournit de bons architectes, & qu'on fit venir un trésgrand nombre de maçons de l'Epire, & de plusieurs autres pays, à condition qu'après avoir achevé leur travaux, ils s'établiroient autour de Salente, y prendroient

188

droient des terres à défricher, & serviroient à peupler

la campagne.

La peinture & la sculpture parurent à Mentor des arts qu'il n'est pas permis d'abandonner; mais il voulut qu'on fouffrit dans Salente peu d'hommes attachez à ces arts. Il établit une Ecole où présidoient des maîtres d'un goût exquis qui éxaminoient les jeunes elèves. Il ne faut, disoit-il, rien de bas & de foible dans les arts qui ne sont pas absolument nécessaires. Par conféquent on ne doit y admettre que de jeunes gens d'un génie qui promette beaucoup, & qui tende à la perfection. Les autres qui font nez pour les arts moins nobles, feront employez fort utilement aux befoins ordinaires de la république. Il ne faut employer les sculpteurs & les peintres que pour conserver la mémoire des grands hommes & des grandes actions. C'est dans les bâtimens publics ou dans les tombeaux qu'on doit conserver des représentations de tout ce qui a été fait avec une vertu extraordinaire pour le service de la patrie. . . . Au reste la modération & la frugalité de Mentor n'empêchérent point qu'il n'autorisât tous ces grands bâtimens destinez aux courses des chevaux & des chariots, aux combats de lutteurs, à ceux de ceste, & à tous les autres éxercices qui cultivent les corps pour les rendre plus adroits & plus vigoureux.

Il retrancha un nombre prodigieux de marchands, qui vendoient des étoffes façonnées des pays éloignez, des broderies d'un prix éxcessif, des vases d'or & d'argent avec des figures de Dieux, d'hommes & d'animaux; ensin des liqueurs & des parsums. Il voulut même que les meubles de chaque maison sussent sur ples, & faits de manière à durer long tems. Ensorte que les Salentins qui se plaignoient hautement de leur pauvreté, commencérent à sentir combien ils avoient de richesses supersluës. Mais c'étoit des richesses trompeuses qui les appauvrissoient, & ils devenoient effectivement riches, à mesure qu'ils avoient le courage de s'en dépouiller. C'est s'enrichir, disoient-ils eux-mêmes, que de mépriser de telles richesses qui épuisent l'Etat, & que de diminuer ses besoins en les

réduisant aux vrayes nécessitez de la nature.

Mentor

n

F

f

Mentor se hâta de visiter les arcenaux. & tous les magasins, pour savoir si les armes & toutes les autres choses nécessaires à la guerre étoient en bon état. Car il faut, disoit-il, être toûjours prêt à faire la guerre pour n'être jamais réduit au malheur de la faire. Il trouva que plusieurs choses manquoient partout. Aussitôt on assembla des ouvriers pour travailler sur le fer, fur l'acier, & fur l'airain. On voyoit s'elever des fournaises ardentes & des tourbillons de fumée & des flames femblables à ces feux souterrains que vomit le mont Etna. Le marteau résonnoit sur l'enclume qui gémisfoit fous les coups redoublez. Les montagnes voifines & les rivages de la mer en retentissoient: on eût cru être dans cette isle, où Vulcain animant les Cyclopes, forge des foudres pour le pére des Dieux; & par une fage prévoyance, on voyoit dans une profonde paix

tous les préparatifs de la guerre.

Ensuite Mentor sortit de la ville avec Idoménée, & trouva une grande étendue de terres fertiles qui demeuroient incultes: d'autres n'étoient cultivées qu'à demi par la négligence & la pauvreté des laboureurs, qui manquant d'hommes & de bestiaux, manquoient aussi de courage & de moyens pour mettre l'agriculture dans fa perfection. Mentor voyant cette campagne désolée, dit au roi: La terre ne demande ici qu'à enrichir les habitans; mais les habitans manquent à la terre. Prenons donc tous ces artifans superflus qui sont dans la ville, & dont les métiers ne serviroient qu'à dérégler les mœurs, pour leur faire cultiver ces plaines & ces collines. Il est vrai que c'est un malheur que tous ces hommes éxercez à des arts qui demandent une vie sédentaire, ne soient point éxercez au travail: mais voici un moyen d'y remédier. Il faut partager entre eux les terres vacantes, & appeller à leur fecours des peuples voisins qui feront sous eux le plus rude travail. Ces peuples le feront, pourvu qu'on leur promette des récompenses convenables fur les fruits des terres mêmes qu'ils défricheront : ils pourront dans la suite en posséder une partie, & être ainsi incorporez à votre peuple, qui n'est pas assez nombreux. Pourvû qu'ils foient laborieux & dociles aux loix, vous n'aurez point de meilleurs sujets, &

ils accroîtront votre puissance. Vos artisans de la ville, transplantez dans la campagne, éleveront leurs enfans au travail & au joug de la vie champêtre. De plus, tous les maçons des pays étrangers, qui travaillent à bâtir votre ville, se sont engagez à défricher une partie de vos terres, & à se faire laboureurs : incorporez-les à votre peuple, dès qu'ils auront achevé leurs ouvrages de la ville. Ces ouvriers seront ravis de s'engager à passer leur vie sous une domination qui est maintenant si douce. Comme ils sont robustes & laborieux, leur éxemple servira pour exciter au travail les artisans transplantez de la ville à la campagne, avec lesquels ils seront mêlez. Dans la suite tout le pays sera peuplé de familles vigoureuses & adonnées à

l'agriculture.

Au reste ne soyez point en peine de la multiplication de ce peuple; il deviendra bientôt innombrable, pourvu que vous facilitiez les mariages. La manière de les faciliter est bien simple; presque tous les hommes ont l'inclination de se marier : il n'y a que la misére qui les en empêche. Si vous ne les chargez point d'impôts, ils vivent sans peine avec leurs femmes & leurs enfans; car la terre n'est jamais ingrate, elle nourrit toûjours de ses fruits ceux qui la cultivent soigneusement. Elle ne refuse des biens qu'à ceux qui craignent de lui donner leurs peines. Plus les laboureurs ont d'enfans, plus ils sont riches, si le prince ne les appauvrit pas; car leurs enfans des leur plus tendre jeunesse commencent à les secourir. Les plus jeunes conduisent les moutons dans les pâturages; les autres qui sont plus avancez en âge menent déja les grands troupeaux: enfin les plus âgez labourent avec Cependant la mére & toute la famille prépare un repas simple à son époux & à ses chers enfans, qui doivent revenir fatiguez du travail de la journée; elle a soin de traire ses vaches & ses brebis, & on voit couler des ruisseaux de lait : elle fait un grand seu, autour duquel toute la famille innocente & paisible prend plaisir à chanter tous les soirs en attendant le doux sommeil: elle prépare de fromages, des chataignes, & des fruits conservez dans la même fraîcheur que si on venoit de les cueillir.

m

fa

1

CE

fic

h

te

de

fo

ın

1'

te

la

tr

ar

d'

m

vi

IC

ai

po

Le berger revient avec sa flûte, & chante à la famille assemblee les nouvelles chansons qu'il a apprises dans les hameaux voisins. Le laboureur rentre avec sa charrue, & ses bœufs fatiguez marchent, le cou penché, d'un pas lent & tardif, malgré l'aiguillon qui les presse. Tous les maux du travail finissent avec la journée. Les pavots, que le sommeil par l'ordre des Dieux répand sur la terre, appaisent tous les noirs soucis par leurs charmes, & tiennent toute. la nature dans un doux enchantement; chacun s'endort sans prévoir les peines du lendemain. Heureux ces hommes fans ambition, fans défiance, fans artifice, pourvu que les Dieux leur donnent un bon roi qui ne trouble point leur joye innocente! Mais quelle horrible inhumanité que de leur arracher par des defseins pleins de faste & d'ambition les doux fruits de la terre, qu'ils ne tiennent que de la libérale nature & de la sueur de leur front! La nature seule tireroit de fon sein fecond tout ce qu'il faudroit pour un nombre infini d'hommes modérez & laborieux; mais c'est l'orgueil & la molesse de certains hommes qui en mettent tant d'autres dans une affreuse pauvreté.

Que ferai-je, disoit Idoménée, si ces peuples que je répandrai dans ces fertiles campagnes, négligent de la cultiver? Faites, lui répondit Mentor, tout le contraire de ce qu'on fait communément. Les princes avides & sans prévoyance ne songent qu'à charger d'impôts ceux d'entre leurs fujets qui font les plus vigilans & les plus industrieux pour faire valoir leurs biens: c'est qu'ils espérent en être payez plus facilement; en même tems ils chargent moins ceux que leur paresse rend plus misérables. Renversez ce mauvais ordre qui accable les bons, qui récompense le vice, & qui introduit une négligence aussi funeste au roi même qu'à tout l'Etat. Mettez des taxes, des amendes, & même, s'il le faut, d'autres peines rigoureuses sur ceux qui négligent leurs champs, comme vous puniriez des foldats qui abandonneroient leur poste dans la guerre. Au contraire donnez des graces & des éxemptions aux familles qui se multiplient; augmentez-les à proportion de la culture de leur terre. Bientôt leurs familles se multiplieront, & tout le monde

LES AVANTURES LIV. XII.

monde s'animera au travail; il deviendra même honorable. La profession de laboureur ne sera plus méprisée, n'étant plus accablée de tant de maux. On reverra en honneur la charrue maniée par des mains victorieuses qui auront défendu la patrie. Il ne sera pas moins beau de cultiver l'héritage de ses ancêtres pendant une heureuse paix, que de l'avoir défendue généreusement pendant les troubles de la guerre; toute la campagne refleurira. Cérès se couronnera d'épics dorez. Bacchus foulant sous ses pieds les raifins, fera couler du penchant des montagnes des ruiffeaux de vin plus doux que le nectar. Les creux valons retentiront des concerts des bergers, qui le long des clairs ruisseaux joindront leurs voix avec leurs flûtes, pendant que leurs troupeaux bondissans paîtront fur l'herbe & parmi les fleurs, sans craindre les loups.

Ne ferez-vous pas trop heureux, ô Idoménée, d'être la source de tant de biens, & de faire vivre à l'ombre de votre nom tant de peuples dans un si aimable repos? Cette gloire n'est-elle pas plus touchante que celle de ravager la terre, de répandre partout, & prefque autant chez soi, au milieu même des victoires, que chez les étrangers vaincus, le carnage, le trouble, l'horreur, la langueur, la consternation, la cruelle

faim, & le desespoir.

O heureux le roi assez aimé des Dieux, & d'un cœur assez grand, pour entreprendre d'être ainsi les délices des peuples, & de montrer à tous les siècles dans son regne un si charmant spectacle! La terre entière, loin de se désendre de sa puissance par des combats, viendroit à ses pieds le prier de regner sur

elle.

Idoménée lui répondit : Mais quand les peuples seront ainsi dans la paix & dans l'abondance, les délices les corrompront, & ils tourneront contre moi les forces que je leur aurai données. Ne craignez point, dit Mentor, cet inconvenient. C'est un prétexte qu'on allégue toujours pour flatter les princes prodigues, qui veulent accabler leurs peuples d'impôts : le remêde est facile. Les loix que nous venons d'établir pour l'agriculture, rendront leur vie laborieuse; & dans leur abondance ils n'auront que le nécessaire, parce que sbaou.

no

flu

lit

di

d

d

re

d

2

16

f

nous retranchons tous les arts qui fournissent le superflu. Cette abondance même sera diminuée par la facilité des mariages, & par la grande multiplication des familles. Chaque famille étant nombreuse & ayant peu de terre, aura besoin de la cultiver par un travail sans relâche. C'est la molesse & l'oissveté, qui rendent les peuples insolens & rebelles. Ils auront du pain à la vérité, & assez largement; mais ils n'auront que du pain, & des fruits de leur propre terre, gagnez à

la fueur de leur visage.

Pour tenir votre peuple dans cette modération, il faut régler dès-à-présent l'étendue de terre que chaque famille pourra posséder. Vous savez que nous avons divisé tout votre peuple en sept classes suivant leurs disférentes conditions: il ne faut permettre à chaque famille, dans chaque classe, de pouvoir posséder que l'étendue de terre absolument nécessaire pour nourrir le nombre de personnes dont elle sera composée. Cette régle étant inviolable, les nobles ne pourront faire d'acquisitions sur les pauvres: tous auront des terres; mais chacun en aura fort peu, & sera éxcité par-là à la bien cultiver. Si dans une longue suite de tems les terres manquoient ici, on seroit des colonies qui

augmenteroient cet Etat.

Je crois même que vous devez prendre garde à ne laisser jamais le vin devenir trop commun dans votre royaume. Si on a planté trop de vignes, il faut qu'on les arrache; le vin est la source des plus grands maux parmi les peuples: il cause les maladies, les querelles, les seditions, l'oisiveté, le dégoût du travail, le defordre des familles. Que le vin soit donc conservé comme une espèce de reméde, ou comme une liqueur très rare, qui n'est employée que pour les sacrifices, ou pour les fêtes éxtraordinaires : mais n'espèrez point de faire observer une régle si importante, si vous n'en donnez vous-même l'exemple. D'ailleurs il faut faire garder inviolablement les loix de Minos pour l'éducation des enfans. Il faut établir des écoles publiques. où l'on enseigne la crainte des Dieux, l'amour de la patrie, le respect des loix, la présérence de l'honneur aux plaisirs & à la vie même.

d

I

C

fe

Il faut avoir des magistrats qui veillent sur les familles & fur les mœurs des particuliers. Veillez vous-même, vous qui n'êtes roi, c'est-à-dire, pasteur du peuple, que pour veiller nuit & jour sur votre troupeau. Par-là vous préviendrez un nombre infini de désordres & de crimes. Ceux que vous ne pourrez prévenir, punissez-les d'abord sévérement. C'est une clémence que de faire d'abord des éxemples qui arrêtent le cours de l'iniquité. Par un peu de fang répandu à propos, on en épargne beaucoup, & on se met en état d'être craint sans user souvent de rigueur. Mais quelle détestable maxime de ne croire trouver sa sureté que dans l'oppression des peuples! Ne les point faire instruire, ne les point conduire à la vertu, ne s'en faire jamais aimer, les pousser par la terreur jusqu'au desespoir, les mettre dans l'affreuse nécessité, ou de ne pouvoir jamais respirer librement, ou de secouer le joug de votre tyrannique domination. Est-ce là le moyen de régner fans trouble? Est-ce là le chemin qui méne à la gloire?

Souvenez-vous que les pays où la domination du souverain est plus absolue, sont ceux où les souverains font moins puissans. Ils prennent, ils ruinent tout, ils possédent seuls tout l'Etat; mais aussi tout l'Etat languit, les campagnes sont en friche & presque désertes. Les villes diminuent chaque jour, le commerce tarit. Le roi qui ne peut être roi tout seul, & qui n'est grand que par ses peuples, s'anéantit luimême peu à peu par l'anéantissement insensible des peuples dont il tire ses richesses & sa puissance. Son Etat s'épuise d'argent & d'hommes: cette dernière perte est la plus grande & la plus irréparable; son pouvoir absolu fait autant d'esclaves qu'il a de sujets. On le flatte, on fait semblant de l'adorer, on tremble au moindre de ses regards. Mais attendez la moindre révolution, cette puissance monstrueuse poussée jusqu'à un éxcès trop violent, ne fauroit durer : elle n'a aucune ressource dans les cœurs des peuples; elle

a lassé & irrité tous les corps de l'Etat : elle contraint tous les membres de ce corps de soupirer après un changement. Au prémier coup qu'on lui porte, l'i-

dole

LIV. XII. DE TELEMAQUE. 195

dole se renyerse, se brise, & est soulée aux pieds. Le mépris, la haine, la crainte, le ressentiment, la désiance; en un mot toutes les passions se réunissent contre une autorité si odieuse. Le roi qui dans sa vaine prospérité ne trouvoit pas un seul homme assez hardi pour lui dire la vérité, ne trouvera dans son malheur aucun homme qui daigne ni l'éxcuser, ni le défendre contre ses ennemis.

Après ce discours, Idoménée persuadé par Mentor, se hâta de distribuer les terres vacantes, de les remplir de tous les artisans inutiles, & d'éxécuter tout ce qui avoit été résolu. Il réserva seulement pour les maçons les terres qu'il leur avoit destinées, & qu'ils ne pouvoient cultiver qu'après la fin de leurs travaux dans

la ville.

Fin du douzieme Livre.

AVANTURES

qu bo

à

un

qu

ter

pe do vo

&

Or

ch

leu

ave

les

de

fer

pu

ofé

par leu

foie & Il e

bie

ven

jusc de

fille

qu'

fi d les

cro

la p

DE

TELEMAQUE,

FILS D'ULYSSE.

LIVRE TREIZIEME.

SOMMAIRE.

Idoménée raconte à Mentor sa confiance en Protésilas, & les artifices de ce favori, qui étoit de concert avec Timocrate pour faire perir Philoclès, & pour le trahir lui-même: il lui avouë que prévenu par ces deux hommes contre Philoclès, il avoit chargé Timocrate de l'aller tuer dans une éxpédition où il commandoit sa flotte; que celui-ci ayant manqué son coup, Philoclès l'avoit épargné, & s'étoit retiré en l'isle de Samos, après avoir remis le commandement de la flotte à Poliméne, que lui Idoménée avoit nommé dans son ordre par écrit; que malgré la trahison de Protésilas, il n'avoit pu se résoudre à se défaire de lui.

DEJA la réputation du gouvernement doux & modéré d'Idoménée, attire en foule de tous côtez des peuples qui viennent s'incorporer au sien, & chercher leur bonheur sous une si aimable domination. Déja ces campagnes, qui avoient été si longtems couvertes de ronces & d'épines, promettent de riches moissons & des fruits jusqu'alors inconnus. La terre ouvre son sein au tranchant de la charruë, & prépare ses richesses pour récompenser le laboureur: l'espérance reluit de tous côtez. On voit dans les valons & sur les collines les troupeaux de moutons qui

LIV. XIII. LES AVANTURES, &c. 197

qui bondissent sur l'herbe, & les grands troupeaux de bœus & de genisses qui font retentir les hautes montagnes de leurs mugissemens: ces troupeaux servent à engraisser les campagnes. C'est Mentor qui a trouvé le moyen d'avoir ces troupeaux. Mentor conseille à Idoménée de faire avec les Peucétes, peuples voisins, un échange de toutes les choses supersures qu'on nevouloit plus souffrir dans Salente, avec ces troupeaux

qui manquoient aux Salentins.

En même tems la ville & les villages d'alentour étoient pleins d'une belle jeunesse qui avoit langui longtems dans la misére, & qui n'avoit ofé se marier de peur d'augmenter leurs maux. Quand ils virent qu'Idoménée prenoit des sentimens d'humanité, & qu'il vouloit être leur pére, ils ne craignirent plus la faim & les autres fléaux par lesquels le ciel afflige la terre. On n'entendoit plus que des cris de joye, que les chansons des bergers & des laboureurs qui célébroient leurs Hyménées. On auroit cru voir le Dieu Pan avec une foule de Satyres & de Faunes mêlez parmi les nymphes, & danfant au son de la flûte à l'ombre des bois. Tout étoit tranquille & riant; mais la joye étoit modérée, & ces plaisirs ne servoient qu'à délasfer des longs travaux : ils en étoient plus vifs & plus purs.

Les vieillards étonnez de voir ce qu'ils n'auroient osé espérer dans la suite d'un si long âge, pleuroient par un excès de joye mêlée de tendresse : ils levoient leurs mains tremblantes vers le ciel: Benissez, disoient-ils, ô grand Jupiter, le roi qui vous ressemble, & qui est le plus grand don que vous nous ayez fait ! Il est né pour le bien des hommes, rendez-lui tout le bien que nous recevons de lui. Nos arriéres-neveux venus de ces mariages qu'il favorise, lui devront tout jusqu'à leur naissance, & il sera véritablement le pére de tous ses sujets. Les jeunes hommes & les jeunes filles qui s'épousoient, ne faisoient éclater leur joye qu'en chantant les louanges de celui de qui cette joye si douce leur étoit venue. Les bouches & encore plus les cœurs étoient sans cesse remplis de son nom; on se croyoit heureux de le voir ; on craignoit de le perdre :

la perte eût été la désolation de chaque famille.

K 3

11

Alors

Alors Idoménée avoûa à Mentor qu'il n'avoit jamais senti de plaisir aussi touchant que celui d'être aimé, & de rendre tant de gens heureux. Je ne l'aurois jamais cru; disoit-il; il me sembloit que toute la grandeur des princes ne confistoit qu'à se faire craindre; que le reste des hommes étoit fait pour eux; & tout ce que j'avois oui dire des rois, qui avoient été l'amour & les délices de leurs peuples, me paroissoit une pure fable; j'en reconnois maintenant la vérité. Mais il faut que je vous raconte comment on avoit empoisonné mon cœur dès ma plus tendre jeunesse sur l'autorité des rois. C'est ce qui a causé tous les malheurs de ma vie. Alors Idoménée commença cette narration:

Protéfilas, qui est un peu plus âgé que moi, fut celui de tous les jeunes gens que j'aimois le plus; son naturel vif & hardi étoit selon mon goût : il entra dans mes plaifirs; il flatta mes passions : il me rendit sufpect un autre jeune homme que j'aimois aussi, & qui se nommoit Philoclès. Celui-ci avoit la crainte des Dieux & l'ame grande, mais modérée; il mettoit la grandeur, non à s'élever, mais à se vaincre, & à ne faire rien de bas. Il me parloit librement sur mes défauts; & lors même qu'il n'osoit me parler, son silence & la tristesse de son visage me faisoient assez en-

tendre ce qu'il vouloit me reprocher.

Dans les commencemens cette fincérité me plaisoit; je lui protestois souvent que je l'écouterois avec confiance toute ma vie pour me préserver des flatteurs. Il me disoit tout ce que je devois faire pour marcher sur les traces de Minos, & pour rendre mon royaume heureux. Il n'avoit pas une aussi profonde sagesse que vous, ô Mentor; mais ses maximes etoient bonnes; je le reconnois maintenant. Peu à peu les artifices de Protéfilas qui étoit jaloux & plein d'ambition me dégoûtérent de Philoclès. Celui-ci étoit sans empressement, & laissoit l'autre prévaloir; il se contenta de me dire toûjours la vérité lorsque je voulois l'entendre. C'étoit mon bien & non sa fortune qu'il cherchoit.

t

b

r

n

C

Protésilas me persuada insensiblement que c'étoit un esprit chagrin & superbe, qui critiquoit toutes mes actions, 1

e

e

ır

11

le

ıt

it

re

ſé

1-

6-

n

15

ui

es

it

à

es

n

n-

1-

ec

t-

ur

on de

é-

à

in

CI

r;

je

r-

ın

es

IS.

actions, qui ne me demandoit rien, parce qu'il avoit la fierté de ne vouloir rien tenir de moi, & d'aspirer à la réputation d'un homme qui est au-dessus de tous les honneurs; il ajoûta que ce jeune homme qui me parloit si librement sur mes desauts, en parloit aux autres avec la même liberté; qu'il faisoit assez entendre qu'il ne m'estimoit guéres; & qu'en rabaissant ainsi ma réputation, il vouloit par l'éclat d'une vertu austère s'ouvrir le chemin à la royauté.

D'abord je ne pus croire que Philoclès voulût me détrôner. Il y a dans la véritable vertu une candeur & une ingénuité que rien ne peut contrefaire, & à laquelle on ne se méprend point, pourvu qu'on y soit attentif. Mais la fermeté de Philoclès contre mes soiblesses commençoit à me lasser. Les complaisances de Protésilas & son industrie inépuisable pour m'inventer de nouveaux plaisirs, me faisoient sentir encore

plus impatiemment l'austérité de l'autre.

Cependant Protésilas ne pouvant souffrir que je ne crusse pas tout ce qu'il me disoit contre son ennemi, prit le parti de ne m'en plus parler, & de me persuader par quelque chose de plus sort que toutes ses paroles. Voici comment il acheva de me tromper: il me conseilla d'envoyer Philoclès commander les vaisseaux qui devoient attaquer ceux de Carpathie; & pour m'y déterminer, il me dit: Vous savez que je ne suis pas suspect dans les louanges que je lui donne: j'avouë qu'il a du courage & du génie pour la guerre; il vous servira mieux qu'un autre, & je présere l'intérêt de votre service à tous mes ressentimens contre lui.

Je sus ravi de trouver cette droiture & cette équité dans le cœur de Protésilas, à qui j'avois consié l'administration de mes plus grandes affaires. Je l'embrassai dans un transport de joye, & je me crus trop heureux d'avoir donné toute ma consiance à un homme qui me paroissoit ainsi au-dessus de toute passion & de tout intérêt. Mais hélas! que les princes sont dignes de compassion! Cet homme me connoissoit mieux que je ne me connoissois moi-même: il savoit que les rois sont d'ordinaire désians & inappliquez; désians, par l'expérience continuelle qu'ils ont de l'artisice des hom-

K 4

mes

mes corrompus, dont ils font environnez; inappliquez, parce que les plaisirs les entraînent, & qu'ils sont accoutumez à avoir des gens chargez de penser pour eux, sans qu'ils en prennent eux-mêmes la peine. Il comprit donc qu'il ne lui seroit pas difficile de me mettre en désiance & en jalousie contre un homme qui ne manqueroit pas de faire de grandes actions, & sur tout l'absence lui donnant une entiére facilité de lui

tendre des piéges.

Philoclès en partant prévit ce qui lui pouvoit arriver. Souvenez-vous, me dit-il, que je ne pourrai plus me défendre; que vous n'écouterez que mon ennemi; & qu'en vous fervant au péril de ma vie, je courrai risque de n'avoir d'autre récompense que votre indignation. Vous vous trompez, lui dis-je; Protésilas ne parle point de vous comme vous parlez de lui: il vous louë, il vous estime, il vous croit digne des plus importans emplois; s'il commençoit à me parler contre vous, il perdroit ma consiance: ne craignez rien, allez, & ne songez qu'à me bien servir. Il

n

f

f

0

&

la

to

fc

partit, & me laissa dans une étrange situation.

Il faut l'avouer, Mentor; je voyois clairement combien il m'étoit nécessaire d'avoir plusieurs hommes que je consultasse, & que rien n'étoit plus mauvais, ni pour ma réputation, ni pour le succès des affaires, que de me livrer à un seul. J'avois éprouvé que les fages conseils de Philoclès m'avoient garanti de pluheurs fautes dangereuses, où la hauteur de Protéfilas m'auroit fait tomber. Je sentois bien qu'il y avoit dans Philoclès un fond de probité & de maximes équitables qui ne se faisoit point sentir de même dans Protéfilas: mais j'avois laisse prendre à Protéfilas un ton décifif auquel je ne pouvois presque plus résister. l'étois fatigué de me trouver toujours entre deux hommes, que je ne pouvois accorder; & dans cette lassitude j'aimois mieux par foiblesse hazarder quelque chose aux dépens des affaires & respirer en liberté. Je n'eusse osé me dire à moi-même une si honteuse raison du parti que je venois de prendre: mais cette honteuse raison que je n'osois développer, ne laissoit pas d'agir secrétement au fond de mon cœur, & d'être le vrai motif de tout ce que je faisois. Phi-

LIV. XIII. DE TELEMAQUE. 2

Philoclès surprit les ennemis, remporta une pleine victoire, & se hâta de revenir, pour prévenir les mauvais offices qu'il avoit à craindre: mais Protésilas qui n'avoit pas encore eu le tems de me tromper, lui écrivit que je desirois qu'il sit une descente dans l'isle de Carpathie, pour proster de la victoire. En esset, il m'avoit persuadé que je pourrois facilement faire la conquête de cette isle: mais il sit en sorte que plusieurs choses nécessaires manquérent à Philoclès dans cette entreprise, & il l'assujéttit à certains ordres qui causérent divers contre-tems dans l'éxécution.

Cependant il se servit d'un domestique très corrompu que j'avois auprès de moi, & qui observoit jusques aux moindres choses pour lui en rendre compte; quoiqu'ils parussent ne se voir guéres, & n'être jamais d'accord en rien. Ce domestique, nommé Timocrate, me vint dire un jour en grand secret, qu'il avoit découvert une affaire très dangereuse. Philoclès, me dit-il, veut se servir de votre armée navale pour se saire roi de l'isse de Carpathie. Les chess des troupes sont attachez à lui, tous les soldats sont gagnez par ses largesses & plus encore par la licence pernicieuse où il les laisse vivre; il est ensée de sa victoire. Voilà une lettre qu'il a écrite à un de ses amis sur son projet de se faire roi: on n'en peut plus douter après une

Je lus cette lettre, & elle me parut de la main de Philoclès. On avoit parfaitement imité son écriture, & c'étoit Protésilas qui l'avoit faite avec Timocrate. Cette lettre me jetta dans une étrange surprise: je la relisois sans cesse, & ne pouvois me persuader qu'elle sût de Philoclès; repassant dans mon esprit troublé toutes les marques touchantes qu'il m'avoit données de son désintéressement & de sa bonne-soi. Cependant que pouvois-je saire? quel moyen de résister à une lettre, où je croyois être sûr de reconnoître l'écriture

de Philoclès?

preuve si évidente.

\$

t

-

n

(e

e

e

Quand Timocrate vit que je ne pouvois plus réfister à son artifice, il le poussa plus loin. Oserai-je, me dit-il en hésitant, vous faire remarquer un mot qui est dans cette lettre? Philoclès dit à son ami qu'il peut parler en consance à Protésilas sur une chose K 5 qu'il qu'il ne défigne que par un chiffre: assurément Protéfilas est entré dans le dessein de Philoclès, & ils se sont accommodez à vos dépens. Vous savez que c'est Protésilas qui vous a pressé d'envoyer Philoclès contre les Carpathiens. Depuis un certain tems il a cessé de vous parler contre lui, comme il le faisoit souvent autrefois. Au contraire, il le louë, il l'éxcuse en toute occasion: ils se voyent depuis quelque tems avec assez d'honnêteté. Sans doute Protésilas a pris avec Philoclès des mesures pour partager avec lui la conquête de Carpathie. Vous voyez même qu'il a voulu qu'on fît cette entreprise contre toutes les régles, & & qu'il s'expose à faire périr votre armée navale, pour contenter son ambition. Croyez-vous qu'il voulût ainsi servir à celle de Philoclès, s'ils étoient encore mal ensemble? Non, non, on ne peut plus douter que ces deux hommes ne foient réunis pour s'élever ensemble à une grande autorité, & peut-être pour renverser le trône où vous régnez. En vous parlant ainfi, je sai que je m'expose à leur ressentiment, si malgré mes avis fincéres vous leur laissez encore votre autorité dans les mains. Mais qu'importe, pourvu que je vous dise la vérité?

Ces dernieres paroles de Timocrate firent une grande impression sur moi: je ne doutai plus de la trahison de Philoclès, & je me désiai de Protésilas comme de son ami. Cependant Timocrate me disoit sans cesse: Si vous attendez que Philoclès ait conquis l'isse de Carpathie, il ne sera plus tems d'arrêter ses desseins; hâtez-vous de vous en assurer pendant que vous le pouvez. J'avois horreur de la prosonde dissimulation des hommes, je ne savois plus à qui me sier. Après avoir découvert la trahison de Philoclès, je ne voyois plus d'homme sur la terre dont la vertu me pût rassurer. J'étois résolu de faire périr au plutôt ce perside; mais je craignois Protésilas, & je ne savois comment faire à son égard. Je craignois de le trouver coupable, & je craignois aussi de me sier à lui.

Enfin dans mon trouble, je ne pus m'empêcher de lui dire que Philoclès m'étoit devenu suspect. Il en parut surpris; il me représenta sa conduite droite & modérée; il m'éxagéra ses services; en un mot il sit tout

des

ce qu'il faloit pour me persuader qu'il étoit trop bien avec lui. D'un autre côté Timocrate ne perdit pas un moment pour me faire remarquer cette intelligence, & pour m'obliger à perdre Philoclès pendant que je pouvois encore m'assurer de lui. Voyez, mon cher Mentor, combien les rois sont malheureux & éxposez à être le jouët des autres hommes, lors même que les autres hommes paroissent tremblans à leurs pieds!

Je crus faire un coup d'une profonde politique, & déconcerter Protéfilas, en envoyant fecrétement à l'armée navale Timocrate pour faire mourir Philoclès. Protéfilas pouffa jusqu'au bout sa diffimulation, & me trompa d'autant mieux, qu'il parut plus naturellement comme un homme qui se laissoit tromper. Timocrate partit donc, & trouva Philoclès assez embarrassé dans sa descente; il manquoit de tout; car Protésilas ne fachant si la lettre supposée pourroit faire périr fon ennemi, vouloit avoir en même tems une autre reflource prête, par le mauvais succès d'une entreprise dont il m'avoit fait tant espérer, & qui ne manqueroit pas de m'irriter contre Philoclès. Celui-ci foutenoit cette guerre si difficile, par son courage, par son génie, & par l'amour que les troupes avoient pour lui. Quoique tout le monde reconnût dans l'armée que cette descente étoit téméraire & funeste pour les Crétois, chacun travailloit à la faire réussir, comme s'il eut eu sa vie & son bonheur attachez au succès. Chacun étoit content de hazarder sa vie à toute heure sous un chef si sage & si appliqué à se faire aimer.

Timocrate avoit tout à craindre, en voulant faire périr ce chef au milieu d'une armée qui l'aimoit avec tant de passion. Mais l'ambition surieuse est aveugle. Timocrate ne trouvoit rien de dissicile pour contenter Protésilas, avec lequel il s'imaginoit gouverner absolument après la mort de Philoclès. Protésilas ne pouvoit soussir un homme de bien, dont la seule vue étoit un reproche secret de ses crimes, & qui pouvoit, en m'ou-

vrant les yeux, renverser ses projets.

Timocrate s'assura de deux capitaines qui étoient sans cesse auprès de Philoclès; il leur promit de ma part de grandes récompenses, & ensuite il dit à Philoclès qu'il étoit venu pour lui dire par mon ordre

des choses secrétes, qu'il ne devoit lui confier qu'en présence de ces deux capitaines. Philoclès se renferma avec eux & avec Timocrate. Alors Timocrate donna un coup de poignard à Philoclès : le coup glissa, & n'enfonça guere avant. Philoclès sans s'étonner lui arracha le poignard, & s'en servit contre lui & contre les deux autres. En même tems il cria, on accourut, on enfonça la porte, on dégagea Philoclès des mains de ces trois hommes, qui étant troublez l'avoient attaqué foiblement: ils furent pris, & on les auroit d'abord déchirez, tant l'indignation de l'armée étoit grande, si Philoclès n'eut arrêté la multitude. Ensuite il prit Timocrate en particulier, & lui demanda avec douceur, qui l'avoit obligé à commettre une action si noire? Timocrate qui craignoit qu'on ne le fit mourir, se hâta de montrer l'ordre que je lui avois donné par écrit de tuer Philoclès; & comme les traîtres sont toûjours lâches, il songea à sauver sa vie en découvrant à Philoclès toute la trahison de Protéfilas.

Philoclès effrayé de voir tant de malice dans les hommes, prit un parti plein de modération: il déclara à toute l'armée que Timocrate étoit innocent, il le mit en sureté, & le renvoya en Créte; il céda le commandement de l'armée à Poliméne, que j'avois nommé dans mon ordre écrit de ma main, pour commander quand on auroit tué Philoclès. Enfin il éxhorta les troupes à la fidélité qu'ils me devoient, & passa pendant la nuit dans une légére barque, qui le conduisit dans l'isse de Samos, où il vit tranquillement dans la pauvreté & dans la folitude, travaillant à faire des statuës pour gagner sa vie, ne voulant plus entendre parler des hommes trompeurs & injustes, mais surtout des rois, qu'il croit les plus malheureux & les plus aveugles de tous les hommes.

En cet endroit Mentor arrêta Idoméné: Hé bien, dit-il, fûtes-vous long tems à découvrir la vérité? Non, répondit Idoménée; je compris peu à peu les artifices de Protésilas & de Timocrate; ils se brouil-lérent même; car les méchans ont bien de la peine à demeurer unis. Leur division acheva de me montrer le fond de l'absme où ils m'avoient jetté. Hé

bien

bi

I'e

q

fie

V

C

m

je

pi

de

h

q

pi

m

in

C

m

bien, reprit Mentor, ne prîtes-vous point le parti de vous défaire de l'un & de l'autre ? Hélas! répondit Idoménée, est-ce que vous ignorez la foiblesse & l'embarras des princes? Quand ils sont une fois livrez à des hommes qui ont l'art de se rendre nécessaires, ils ne peuvent plus espérer aucune liberté. Ceux qu'ils méprisent le plus, sont ceux qu'ils traitent le mieux, & qu'ils comblent de bienfaits : j'avois horreur de Protésilas, & je lui laissois toute l'autorité. Etrange illusion! Je me savois bon gré de le connoître, & je n'avois pas la force de réprendre l'autorité que je lui avois abandonnée. D'ailleurs je le trouvois commode, complaifant, industrieux pour slatter mes passions, ardent pour mes intérêts. Enfin j'avois une raison pour m'excuser en moi-même de ma soiblesse, c'est que je ne connoissois pas de véritable vertu, faute d'avoir su choifir des gens de bien qui conduifissent mes affaires : je croyois qu'il n'y en avoit pas sur la terre, & que la probité étoit un beau fantôme. Qu'importe, disois-je, de faire un grand éclat, pour sortir des mains d'un homme corrompa, & pour tomber dans celles de quelqu'autre qui ne sera ni plus désintéresse, ni plus sincère que lui? Cependant l'armée navale commandée par Polimene revint. Je ne songeai plus à la conquête de l'isle de Carpathie, & Protésilas ne put dissimuler si profondément, que je ne découvrisse combien il étoit affligé de savoir que Philoclès étoit en sureté dans

Mentor interrompit encore Idoménée pour lui demander s'il avoit continué, après une si noire trahison, à consier toutes ses affaires à Protésilas. J'étois, lui répondit Idoménée, trop ennemi des affaires & trop inappliqué pour pouvoir me tirer de ses mains; il auroit falu renverser l'ordre que j'avois établi pour ma commodité, & instruire un nouvel hommé: c'est ce que je n'eus jamais la force d'entreprendre. J'aimai mieux sermer les yeux pour ne pas voir les artisses de Protésilas. Je me consolois seulement en faisant entendre à certaines personnes de consiance, que je n'ignorois pas sa mauvaise soi. Ainsi je m'imaginois n'y être trompé qu'à demi, puisque je savois que j'étois trompé. Je faisois même de tems en tems sen-

tir à Protésilas que je supportois son joug avec impa-Je prenois souvent plaisir à le contredire, à blâmer publiquement quelque chose qu'il avoit fait, & à décider contre son sentiment; mais comme il connoissoit ma lenteur & ma paresse, il ne s'embarrassoit point de tous mes chagrins. Il revenoit opiniâtrement à la charge, il usoit tantôt de manières preffantes, tantôt de souplesse & d'infinuation; sur-tout quand il s'appercevoit que j'étois piqué contre lui, il redoubloit ses soins pour me fournir de nouveaux amusemens propres à m'amollir, ou pour m'embarquer en quelque affaire où il eût occasion de se rendre nécessaire & de faire valoir son zéle pour ma

réputation.

Quoique je fusse en garde contre lui, cette manière de flatter mes passions m'entraînoit toûjours; il favoit mes fecrets; il me foulageoit dans mes embarras; il faisoit trembler tout le monde par mon autorité. Enfin je ne pus me résoudre à le perdre : mais en le maintenant dans fa place, je mis tous les gens de bien hors d'état de me représenter mes veritables intérêts. Depuis ce moment on n'entendit plus dans mes conseils aucune parole libre. La vérité s'éloigne de moi; l'erreur qui prépare la chute des rois, me punit d'avoir facrifié Philoclès à la cruelle ambition de Protéfilas. Ceux mêmes qui avoient le plus de zele pour l'Etat & pour ma personne, se crurent dispensez de me détromper après un si terrible éxemple. Moi-même, mon cher Mentor, je craignois que la vérité ne perçât le nuage, & qu'elle ne parvînt jufqu'à moi malgré les flatteurs; car n'ayant plus la force de la suivre, sa lumière m'étoit importune. Je sentois en moi-même qu'elle m'eût causé de cruels remords fans pouvoir me tirer d'un si funeste engagement. Ma molesse & l'ascendant que Protésilas avoit pris insensiblement sur moi, me jettoient dans une espèce de désespoir de rentrer jamais en liberté. le ne voulois ni voir un si honteux état, ni le laisser voir aux autres. Vous favez, cher Mentor, la vaine hauteur & la fausse gloire dans laquelle on élève les rois: ils ne veulent jamais avoir tort. Pour couvrir une faute, il en faut faire cent. Plutôt que d'avouer qu'on

qu'on s'est trompé, & que se donner la peine de revenir de son erreur, il faut se laisser tromper toute sa vie. Voilà l'état des princes soibles & inappliquez; c'étoit précisément le mien, lorsqu'il falut que je par-

tisse pour le siège de Troye.

II.

a-

à

&

n-

Oit

e-

ef-

il

IX

r-

n-

12

ail

r-)-

is

15

S

15

e

e

n

e

a

3

En partant je laissai Protésilas maître des affaires: il les conduisoit en mon absence avec hauteur & inhumanité. Tout le royaume de Créte gémissoit sous sa tyrannie: mais personne n'osoit me mander l'oppression des peuples. On savoit que je craignois de voir la vérité: & que j'abandonnois à la cruauté de Protésilas tous ceux qui entreprenoient de parler contre lui: mais moins on osoit éclatter, plus le mal étoit violent. Dans la suite il me contraignit de chasser le vaillant Mérion, qui m'avoit suivi avec tant de gloire au siège de Troye. Il en étoit devenu jaloux, comme de tous ceux que j'aimois, & qui montroient quelque vertu.

Il faut que vous fachiez, mon cher Mentor, que tous mes malheurs sont venus de là. Ce n'est pas tant la mort de mon fils qui causa la révolte des Crétois, que la vengeance des Dieux irritez contre mes soiblesses, & la haine des peuples que Protésilas m'avoit attirée. Quand je répandis le sang de mon fils, les Crétois lassez d'un gouvernement rigoureux avoient épuisé toute leur patience, & l'horreur de cette dernière action ne sit que montrer au-dehors ce qui étoit depuis long-tems dans le fond des cœurs.

Timocrate me suivit au siège de Troye, & rendoit compte secrétement par ses lettres à Protésilas de tout ce qu'il pouvoit découvrir. Je sentois bien que j'étois en captivité; mais je tâchois de n'y penser pas, désespérant d'y remédier. Quand les Crétois à mon arrivée se révoltérent, Protésilas & Timocrate surent les prémiers à s'ensuir. Ils m'auroient sans doute abandonné si je n'eusse été contraint de m'ensuir presque aussitôt qu'eux. Comptez, mon cher Mentor, que les hommes insolens pendant la prospérité sont toûjours soibles & tremblans dans la disgrace. La tête leur tourne aussitôt que l'autorité absoluë leur échappe. On les voit aussi rampans qu'ils ont été hautains.

LI

Vo

mo

ent

mo

pe

fe

rei

to

au

te:

ro

er

fo

q

8

hautains, & c'est en un moment qu'ils passent d'une

extrémité à l'autre.

Mentor dit à Idoménée: Mais d'où vient que connoissant à fond ces deux méchans hommes, vous les gardez encore auprès de vous comme je le vois? Je ne suis pas surpris qu'ils vous ayent suivi, n'ayant rien de meilleur à faire pour leurs intérêts. Je comprens même que vous aviez fait une action généreuse de leur donner un asyle dans votre nouvel établissement: mais pourquoi vous livrer encore à eux après tant de cruelles

expériences ?

Vous ne savez pas, répondit Idoménée, combien toutes les expériences sont inutiles aux princes amollis & inappliquez qui vivent sans réflexion. Ils sont mécontens de tout, & ils n'ont pas le courage de rien redresser. Tant d'années d'habitude étoient des chaînes de fer qui me lioient à ces deux hommes, & ils m'obsédoient à toute heure. Depuis que je suis ici, ils m'ont jetté dans toutes les dépenses excessives que vous avez vues. Ils ont épuisé cet Etat naissant. ils m'ont attiré cette guerre qui m'alloit accabler fans vous. l'aurois bientôt éprouvé à Salente les mêmes malheurs que j'ai fentis en Créte: mais vous m'avez enfin ouvert les yeux, & vous m'avez inspiré le courage qui me manquoit pour me mettre hors de fervitude. Je ne sai ce que vous avez fait en moi; mais depuis que vous êtes ici je me sens un autre homme.

Mentor demanda ensuite à Idoménée quelle étoit la conduite de Protésilas dans ce changement des affaires. Rien n'est plus artissieux, répondit Idoménée, que ce qu'il a fait depuis votre arrivée. D'abord il n'oublia rien pour jetter indirectement quelque désiance dans mon esprit. Il ne disoit rien contre vous; mais je voyois diverses gens qui venoient m'avertir que ces deux étrangers étoient fort à craindre. L'un, disoient-ils, est le sils du trompeur Ulysse; l'autre est un homme caché & d'un esprit prosond : ils sont accoutumez à errer de royaume en royaume; qui sait s'ils n'ont point formé quelque dessein sur celui-ci? Ces avanturiers racontent eux-mêmes qu'ils ont causé de grands troubles dans tous les pays où ils ont passé.

Voici un Etat naissant & mal affermi; les moindres

mouvemens pourroient le renverser.

Protésilas ne disoit rien, mais il tâchoit de me faire entrevoir le danger & l'éxcès de toutes ces résormes que vous me faisiez entreprendre. Il me prenoit par mon propre intérêt. Si vous mettez, disoit-il, les peuples dans l'abondance, ils ne travailleront plus, ils deviendront siers, indociles, & seront toûjours prêts à se révolter: il n'y a que la foiblesse & la misére qui les rende souples, & qui les empêche de résister à l'autorité. Souvent il tâchoit de reprendre son ancienne autorité pour m'entraîner, & il la couvroit d'un prétexte de zéle pour mon service. En voulant soulager les peuples, me disoit-il, vous rabaissez la puissance royale; & par-là vous faites au peuple même un tort irréparable; car il a besoin qu'on le tienne bas pour

fon propre repos.

le

n

S

A tout cela je répondois que je faurois bien tenir les peuples dans leur devoir en me faisant aimer d'eux, en ne relâchant rien de mon autorité, quoique je les soulageasse; en punissant avec fermeté tous les coupables; enfin en donnant aux enfans une bonne éducation, & à tout le peuple une éxacte discipline pour le tenir dans une vie simple, sobre & laborieuse. Eh quoi! disois je, ne peut-on pas soumettre un peuple sans le faire mourir de faim? Quelle inhumanité! quelle politique brutale! Combien voyons-nous de peuples traitez doucement, & très soumis à leurs souverains! Ce qui cause les révoltes, c'est l'ambition & l'inquietude des grands d'un Etat, quand on ne sait pas les tenir dans le devoir, & qu'on a laissé leurs passions s'étendre sans bornes : c'est la licence dans les autres ordres de l'Etat, si on néglige de la répri met : c'est la multitude des grands & des petits qui vivent dans la molesse, dans le luxe & dans l'oisiveté; c'est la trop grande abondance d'hommes adonnez à la guerre, qui ont négligé toutes les occupations utiles dans le tems de paix : enfin c'est le désespoir des peuples maltraitez; c'est la dureté, la hauteur des rois, & leur molesse qui les rend incapables de veiller sur tous les membres de l'Etat pour prévenir les troubles. Voilà ce qui cause les révoltes, & non pas le pain qu'on laisse manger

manger en paix au laboureur, après qu'il l'a gagné à

la sueur de son visage.

Quand Protésilas a vû que j'étois inébranlable dans ces maximes, il a pris un parti tout opposé à sa conduite passée; il a commencé à suivre les maximes qu'il n'avoit pu détruire: il a fait semblant de les goûter, d'en être convaincu, de m'avoir obligation de l'avoir éclairé là-dessus. Il va au-devant de tout ce que je pourrois souhaiter pour soulager les pauvres: il est le prémier à me représenter leurs besoins, & à crier contre les dépenses éxcessives. Vous savez même qu'il vous louë, qu'il vous témoigne de la confiance, & qu'il n'oublie rien pour vous plaire. Pour Timocrate, il commence à n'être plus si bien avec Protésilas; il a songé à se rendre indépendant. Protésilas en est jaloux, & c'est en partie par leurs dissérends que j'ai découvert leur persidie.

Mentor souriant, répondit ainsi à Idoménée: Quoi donc! vous avez été foible, jusqu'à vous laisser tyranniser pendant tant d'années par deux traîtres dont vous connoissez la trahison!...Ah! vous ne savez pas, répondit Idoménée, ce que peuvent les hommes artificieux sur un roi soible & inappliqué, qui s'est livré à eux pour toutes ses affaires. D'ailleurs je vous ai déja dit que Protésilas entre maintenant dans toutes

vos vuês pour le bien public.

Mentor reprit ainsi le discours d'un air grave : Je ne vois que trop combien les méchans prévalent sur les bons auprès des rois : vous en êtes un terrible éxemple. Mais vous dites que je vous ai ouvert les yeux sur Protesilas, & ils sont encore fermez pour laisser le gouvernement de vos affaires à cet homme indigne de vivre. Sachez que les méchans ne sont point des hommes incapables de faire le bien : ils le font indifféremment de même que le mal, quand il peut servir à leur ambition. Le mal ne leur coûte rien à faire, parce qu'aucun sentiment de bonté, ni aucun principe de vertu ne les retient; mais aussi ils font le bien sans peine, parce que leur corruption les porte à le faire pour paroître bons, & pour tromper le reste des hommes. A proprement parler, ils ne sont pas capables de la vertu, lors même qu'ils paroiflent II.

ns

n-

es 25

on

ut

5:

à

10

e,

)-

é-

15

Is

11

1-

K

Z

S

é

1

\$

e

roissent la pratiquer; mais ils sont capables d'ajouter à tous les autres vices le plus horrible des vices, qui est l'hypocrisse. Tant que vous voudrez absolument faire le bien, Protésilas sera prêt à le faire avec vous, pour conserver l'autorité. Mais si peu qu'il sente en vous de facilité à vous relâcher, il n'oubliera rien pour vous faire retomber dans l'égarement, & pour reprendre en liberté fon naturel trompeur & féroce. Pouvez-vous vivre avec honneur & en repos, pendant qu'un tel homme vous obséde à toute heure, & que vous favez le fage & le fidéle Philoclès pauvre & defhonoré dans l'isse de Samos?

Vous reconnoissez bien, ô Idoménée, que les hommes trompeurs & hardis qui sont présens, entraînent les princes foibles. Mais vous deviez ajouter que les princes ont encore un autre malheur, qui n'est pas moindre; c'est celui d'oublier facilement la vertu & les services d'un homme éloigné. La multitude des hommes qui environnent les princes, est cause qu'il n'y en a aucun qui fasse une impression prosonde sur eux: ils ne sont frappez que de ce qui est présent, & qui les flatte; tout le reste s'efface bientôt. Sur-tout la vertu les touche peu, parce que la vertu, loin de les flatter, les contredit & les condamne dans leurs foiblesses. Faut-il s'étonner s'ils ne sont point aimez, puisqu'ils n'aiment rien que leur grandeur & leurs plaifirs?

Fin du treiziéme Livre.

LI

il e

pri

s'ii qu

l'u lib

> dit n'e plu fec

tro

de qu

po

VO

VO

m

fo

pr

ho

fe fa

R

le

p

e

AVANTURES

DE

TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE QUATORZIEME.

SOMMAIRE.

Mentor oblige Idoménée à faire conduire Protésilas & Timocrate en l'îsle de Samos, & à rappeller Philoclès pour le remettre en honneur auprès de lui. Hégésippe qui est chargé de cet ordre, l'éxécute avec joye: il arrive avec ces deux hommes à Samos, où il revoit son ami Philoclès content d'y mener une vie pauvre & solitaire. Celui-ci ne consent qu'avec beaucoup de peine à retourner parmi les siens: mais après avoir reconnu que les Dieux le veulent, il s'embarque avec Hégésippe, & arrive à Salente, où Idoménée, qui n'est plus le même homme, le reçoit avec amitié.

A PRES avoir dit ces paroles, Mentor persuada à Idoménée qu'il faloit au plutôt chasser Protessilas & Timocrate, pour rappeller Philoclès. L'unique difficulté qui arrêtoit le roi, c'est qu'il craignoit la sévérité de Philoclès. J'avouë, disbit-il, que je ne puis m'empêcher de craindre un peu son retour, quoique je l'aime & que je l'estime. Je suis depuis ma tendre jeunesse accoutumé à des louanges, à des empressemens, à des complaisances, que je ne saurois espérer de trouver dans cet homme. Dès que je faisois quelque chose qu'il n'approuvoit pas, son air triste me marquoit assez qu'il me condamnoit. Quand

LIV. XIV. LES AVANTURES, &c. 213

il étoit en particulier avec moi, ses manières étoient

respectueuses & modérées, mais séches.

Ne voyez-vous pas, lui répondit Mentor, que les princes gatez par la flatterie trouvent sec & austère tout ce qui est libre & ingénu? Ils vont même jusqu'à s'imaginer qu'on n'est pas zélé pour leur service, & qu'on n'aime pas leur autorité, dès qu'on n'a point l'ame servile, & qu'on n'est pas prêt à les flatter dans l'usage le plus injuste de leur puissance. Toute parole libre & généreuse leur paroît hautaine, critique & séditieuse. Ils deviennent si délicats, que tout ce qui n'est point flatterie, les blesse & les irrite: mais allons plus loin, Je suppose que Philoclès est affectivement sec & austère; son austérité ne vaut-elle pas mieux que la flatterie pernicieuse de vos conseillers? Où trouverez-vous un homme sans défauts? Et le défaut de vous dire trop hardiment la vérité, n'est-il pas celui que vous devez le moins craindre? Que dis-je? N'estce pas un défaut nécessaire pour corriger les vetres, & pour vaincre le dégoût de la vérité, où la flatterie vous a fait tomber? Il vous faut un homme qui n'aime que la vérité, & qui vous aime mieux que vous ne favez vous aimer vous-même; qui vous dise la vérité malgré vous, qui force tous vos retranchemens, & cet homme nécessaire, c'est Philoclès. Souvenez-vous qu'un prince est trop heureux, quand il naît un seul homme sous son régne avec cette générosité, qui est le plus précieux trésor de l'Etat; & que la plus grande punition qu'il doit craindre des Dieux, est de perdre un tel homme, s'il s'en rend indigne faute de favoir s'en servir. Pour les défauts des gens de bien, il faut les savoir connoître, & ne laisser pas de se servir d'eux. Redressez-les; ne vous livrez jamais aveuglement à leur zele indiscret: mais écoutez-les favorablement, honorez leur vertu, montrez au public que vous favez la distinguer, & sur tout gardez-vous bien d'être plus long-tems comme vous avez été jusqu'ici. Les princes gâtez, comme vous l'étiez, se contentant de mépriser les hommes corrompus, ne laissent pas de les employer avec confiance, & de les combler de bienfaits. D'un autre côté, ils se piquent de connoître aussi les hommes vertueux, mais ils ne leur donnent répandre des bienfaits sur eux.

Alors Idoménée dit qu'il étoit honteux d'avoir tant tardé à délivrer l'innocence opprimée, & à punir ceux qui l'avoient trompé. Mentor n'eut même aucune peine à déterminer le roi à perdre son favori; car aussitôt qu'on est parvenu à rendre les favoris suspects & importuns à leurs maîtres, les princes lassez & embarrassez ne cherchent plus qu'à s'en défaire; leur amitié s'évanouit, les services sont oubliez : la chute des favoris ne leur coûte rien, pourvu qu'ils ne les voient plus. Aussitôt le roi ordonna en secret à Hégésippe, qui étoit un des principaux officiers de sa maison, de prendre Protéfilas & Timocrate, & de les conduire en sureté dans l'isse de Samos, de les y laisser & de ramener Philoclès de ce lieu d'éxil. Hégésippe surpris de cet ordre, ne put s'empêcher de pleurer de joye. C'est maintenant, dit-il au roi, que vous allez charmer vos sujets. Ces deux hommes ont causé tous vos malheurs, & tous ceux de vos peuples. Il y a vingt ans qu'ils font gémir tous les gens de bien, & qu'à peine ofe-t-on même gémir, tant leur tyrannie est cruelle. Ils accablent tous ceux qui entreprennent d'aller à vous par un autre canal que le leur.

Ensuite Hégésippe découvrit au roi un grand nombre de perfidies & d'inhumanitez commises par ces deux hommes, dont le roi n'avoit jamais entendu parler, parce que personne n'osoit les accuser. Il lui raconta même ce qu'il avoit découvert d'une conjuration secréte pour faire périr Mentor. Le roi eut horreur

de tout ce qu'il entendoit.

Hégésippe se hâta d'aller prendre Protésilas dans sa maison. Elle étoit moins grande mais plus commode & plus riante que celle du roi. L'architecture étoit de meilleur gout. Protésilas l'avoit ornée avec une dépense tirée du sang des misérables : il étoit alors dans un salon de marbre auprès de ses bains, couche négligemment sur un lit de pourpre avec une broderie d'or; il paroissoit las & épuisé de ses travaux; ses yeux & ses sourcils montroient je ne sai quoi d'agité, de sombre & de farouche. Les plus grands de

LIV l'Eta pofa obse ouvi pour de 1 cules fa m pére vers, avoi Un l'app le p peig

> flatte lui d Men femb point repre rentr

distra

bien

fait

noble fe ret & e. des g

eux: des a de so dris, tous

D Prote l'emr l'arro

le dé

cable

l'Etat étoient autour de lui rangez sur des tapis, composant leurs visages sur celui de Protésilas, dont ils observoient jusqu'au moindre clin d'œil. A peine ouvroit-il la bouche, que tout le monde se récrioit pour admirer ce qu'il alloit dire. Un des principaux de la troupe lui racontoit avec des éxagérations ridicules ce que Protésilas lui-même avoit fait pour le roi. Un autre lui assuroit que Jupiter ayant trompé sa mére lui avoit donné la vie, & qu'il étoit fils du pére des Dieux. Un poëte venoit lui chanter des vers, où il disoit que Protésilas instruit par les Muses avoit égalé Apollon pour tous les ouvrages d'esprit. Un autre poète encore plus lache & plus impudent l'appelloit dans ses vers l'inventeur des beaux arts & le pére des peuples qu'il rendoit heureux. Il le dé-

peignoit tenant en main la corne d'abondance.

Protésilas écoutoit toutes ces louanges d'un air sec, distrait & dédaigneux, comme un homme qui sait bien qu'il en mérite encore de plus grandes, & qui fait trop de graces de se laisser louer. Il y avoit un flatteur qui prit la liberté de lui parler à l'oreille, pour lui dire quelque chose de plaisant contre la police que Mentor tâchoit d'établer. Protésilas sourit : toute l'assemblée se mit à rire, quoique la plupart ne pussent point encore favoir ce qu'on avoit dit: mais Protesilas reprenant bientôt fon air fevere & hautain, chacun rentra dans la crainte & dans le filence. Plusieurs nobles cherchoient le moment où Protéfilas pourroit le retourner vers eux & les écouter, ils paroissoient émus & embarrassez. C'est qu'ils avoient à lui demander des graces; leurs postures suppliantes parloient pour eux: ils paroissoient aussi soumis qu'une mère aux pieds des autels, lorsqu'elle demande aux Dieux la guérison de son fils unique. Tous paroissoient contens, attendris, pleins d'admiration pour Protésilas, quoi que tous eussent contre lui dans le cœur une rage implacable.

Dans ce moment Hégésippe entre, saisit l'épée de Protésilas, & lui déclare de la part du roi qu'il va l'emmener dans l'isse de Samos. A ces paroles, toute l'arrogance de ce savori tomba comme un rocher qui se détache du sommet d'une montagne escarpée. Le voilà

voilà qui se jette tremblant aux pieds d'Hégésippe; il pleure, il hésite, il bégaye, il tremble, il embrasse les genoux de cet homme qu'il ne daignoit pas une heure auparavant honorer d'un de ses regards. Tous ceux qui l'encensoient, le voyant perdu sans ressource, chan-

gérent leurs flatteries en des infultes sans pitié.

Hegesippe ne voulut lui laisser le tems, ni de faire ses derniers adieux à sa famille, ni de prendre certains écrits secrets. Tout sut saisi & porte au roi. Timocrate fut arrête dans le même tems, & sa surprise fut extrême; car il croyoit qu'etant brouille avec Protéfilas, il ne pouvoit être envelopé dans fa ruine. Ils partent dans un vaisseau qu'on avoit préparé; on arrive à Samos. Hégéfippe y laisse ces deux malheu. reux; & pour mettre le comble à leur malheur, il les laisse ensemble. Là ils se reprochent avec sureur l'un à l'autre les crimes qu'ils ont faits, & qui sont cause de leur chute: ils se trouvent sans espérance de revoir Salente, condamnez à vivre loin de leurs femmes & de leurs enfans; je ne dis pas loin de leurs amis, car ils n'en avoient point. On les laissoit dans une terre inconnue, où ils ne devoient plus avoir d'autre ressource pour vivre que leur travail; eux qui avoient passé tant d'années dans les délices, & dans le faste; semblables à deux bêtes farouches, ils étoient toûjours prêts à se déchirer l'un l'autre.

Cependant Hégésippe demanda en quel lieu de l'isse demeuroit Philoclès. On lui dit qu'il demeuroit assez loin de la ville sur une montagne où une grotte lui servoit de maison. Tout le monde lui parla avec admiration de cet étranger. Depuis qu'il est dans cette isse, lui disoit-on, il n'a offensé personne. Chacun est touché de sa patience, de son travail, & de sa tranquilité; n'ayant rien, il paroît toûjours content. Quoiqu'il soit ici loin des affaires, sans bien & sans autorité, il ne laisse pas d'obliger ceux qui le méritent, & il a mille industries pour faire plaisir à tous ses voisins.

Hégésippe s'avance vers cette grotte, il la trouve vuide & ouverte; car la pauvreté & la simplicité des mœurs de Philocles saisoit qu'il n'avoit en sortant aucun besoin de fermer sa porte; une natte grossière de jonc lui servoit de lit. Rarement il allumoit du seu,

parce

fo

ro

le

li

10

81

ga

ou

Ju

qu

vec

de

art

& 1

roit

pris

de

gaz

lait

Hég

Ma:

eloi

apre

riva

reco

il, 1

temp

vous

femb

trie ?

grace

m'an

rann

H

P

parce qu'il ne mangeoit rien de cuit. Il se nourrissoit pendant l'Eté de fruits nouvellement cueillis, &
en hyver de dattes & de figues séches. Une claire
fontaine qui faisoit une nappe d'eau en tombant d'un
rocher, le désaltéroit; il n'avoit dans sa grotte que
les instrumens nécessaires à la sculpture, & quelques
livres qu'il lisoit à certaines heures, non pour orner
son esprit, ni pour contenter sa curiosité, mais pour
s'instruire en se délassant de ses travaux, & pour apprendre à être bon. Pour la sculpture, il ne s'y appliquoit que pour éxercer son corps, suir l'oisiveté &

gagner sa vie, sans avoir besoin de personne.

Hégésippe en entrant dans la grotte, admira les ouvrages qui étoient commencez. Il remarqua un Jupiter dont le visage serein étoit si plein de majesté, qu'on le reconnoissoit aisément pour le pére des Dieux & des hommes. D'un autre côté paroissoit Mars avec une fierté rude & menaçante: mais ce qui étoit de plus touchant étoit une Minerve qui animoit ces arts; fon visage étoit noble & doux, sa taille grande & libre: elle étoit dans une action si vive, qu'on auroit pû croire qu'elle alloit marcher. Hégésippe ayant pris plaisir à voir les statues, sortit de la grotte, & vit de loin sous un grand arbre Philoclès qui lisoit sur le gazon; il va vers lui, & Philoclès qui l'apperçoit, ne fait que croire. N'est-ce point-la, dit-il en lui-même, Hégésippe avec qui j'ai si long-tems vécu en Créte? Mais quelle apparence qu'il vienne dans une isle si éloignée? Ne seroit-ce point son ombre qui viendroit après sa mort des rives du styx?

Pendant qu'il étoit dans ce doute, Hégésippe arriva si proche de lui, qu'il ne pût s'empêcher de le reconnoître & de l'embrasser. Est-ce donc vous, dit-il, mon cher & ancien ami? Quel hazard, quelle tempête vous a jetté sur ce rivage? Pourquoi avez-vous abandonné l'isse de Créte? Est-ce une disgrace semblable à la mienne, qui vous arrache à notre pa-

trie :

S

e

t

Z

1-

te

m

n-

it.

ns

it,

ıs.

ve les

u-

de

eu,

rce

Hégésippe lui répondit: Ce n'est point une disgrace; au contraire, c'est la faveur des Dieux qui m'améne ici. . . . Aussitôt il lui raconta la longue tyrannie de Protésilas, ses intrigues avec Timocrate, les malheurs où ils avoient précipité Idoménée, la chute de ce prince, sa fuite sur les côtes de l'Hespérie, la fondation de Salente, l'arrivée de Mentor & de Télémaque, les sages maximes dont Mentor avoit rempli l'esprit du roi, & la disgrace des deux traîtres : il ajoûta qu'il les avoit menez à Samos pour y souffrir l'éxil qu'ils avoient fait souffrir à Philoclès, & il finit en lui disant qu'il avoit ordre de le conduire à Salente, où le roi qui connoissoit son innocence, vouloit lui pars se sa la camble de biene.

confier ses affaires, & le combler de biens.

Voyez-vous, lui répondit Philoclès, cette grotte plus propre à cacher des bêtes fauvages qu'à être habitée par des hommes; J'y ai goûté depuis tant d'années plus de douceur & de repos, que dans les palais dorez de l'isle de Créte. Les hommes ne me trompent plus; car je ne vois plus les hommes, & je n'entens plus leurs discours flatteurs & empoisonnez. Je n'ai plus besoin d'eux; mes mains endurcies au travail me donnent facilement la nourriture fimple, qui m'est nécessaire: il ne me faut, comme vous voyez, qu'une légére étoffe pour me couvrir, n'ayant plus de besoin, jouissant d'un calme profond & d'une douce liberté dont la fagesse de mes livres m'apprend à faire un bon usage. Qu'irois-je encore chercher parmi les hommes jaloux, trompeurs & inconstans? Non, non, mon cher Hégésippe, ne m'enviez point mon bonheur. Protésilas s'est trahi lui-même, voulant trahir le roi, & me perdre; mais il ne m'a fait aucun mal. Au contraire il m'a fait le plus grand des biens; il m'a délivré du tumulte & de la servitude des affaires : je lui dois ma chere folitude, & tous les plaisirs innocens que j'y goûte. Retournez, ô Hégésippe, retournez vers le roi; aidez-lui à supporter les miséres de sa grandeur, & faites auprès de lui ce que vous voudriez que je fisse. Puisque ses yeux si long-tems fermez à la vérité, ont été enfin ouverts par cet homme sage, que vous nommez Mentor, qu'il le retienne aupres de lui. Pour moi, après mon naufrage il ne me convient pas de quitter le port où la tempête m'a heureusement jetté, pour me remettre à la merci des vents. O que les rois sont à plaindre! O que ceux qui les fervent, font dignes de compassion ! S'ils sont méchans,

n g fa

les vii

Ph

ur

ne mis dan qui me pas

pas.

A

lui c & vo la fe Mais devo de l' rendr

s'aba férer mieux Au r

ont vous

LIV. XIV. DE TELEMAQUE. 219

méchans, combien font-ils souffrir les hommes, & quels tourmens leur sont préparez dans le noir Tartare! S'ils sont bons, quelles difficultez n'ont-ils pas à vaincre! quels piéges à éviter! que de maux à souffrir! Encore une sois, Hégésippe, laissez-moi dans mon

heureuse pauvreté.

i

,

e

e

11

1,

r.

11,

u

a

je

ns

ez

la

ez

zà

ge,

res

me

n'a

des

eux

ont

ins,

Pendant que Philoclès parloit ainsi avec beaucoup de véhémence, Hégésippe le regardoit avec étonnement: il l'avoit vû autresois en Créte pendant qu'il gouvernoit les plus grandes affaires, maigre, languissant, épuisé. C'est que son naturel ardent & auttere le consumoit dans le travail; il ne pouvoit voir sans indignation le vice impuni: il vouloit dans les affaires une certaine éxactitude qu'on n'y trouve jamais. Ainsi ces emplois détruisoient sa fanté délicate; mais à Samos Hégésippe le voyoit gras & vigoureux. Malgré les ans, la jeunesse fleurie s'étoit renouvellée sur son visage. Une vie sobre, tranquille & laborieuse lui avoit fait comme un nouveau tempérament.

Vous êtes surpris de me voir si changé, dit alors Philoclès en souriant. C'est ma solitude qui m'a donné cette fraîcheur & cette santé parfaite Mes ennemis m'ont donné ce que je n'aurois jamais pu trouver dans la plus grande sortune. Voulez-vous que je quitte les vrais biens pour courir après les saux, & pour me replonger dans mes anciennes miséres? Ne soyez pas plus cruel que Protésilas; du moins ne m'enviez

pas le bonheur que je tiens de lui.

Alors Hégéfippe lui representa, mais inutilement, tout ce qu'il crut propre à le toucher. Etes-vous donc, lui disoit-il, insensible au plaisir de revoir vos proches & vos amis, qui soupirent après votre retour, & que la seule espérance de vous embrasser comble de joye? Mais vous qui craignez les Dieux, & qui aimez votre devoir, comptez-vous pour rien de servir votre roi, de l'aider dans tous les biens qu'il veut faire, & de rendre tant de peuples heureux? Est-il permis de s'abandonner à une philosophie sauvage, de se présérer à tout le reste du genre humain, & d'aimer mieux son repos que le bonheur de ses concitoyens! Au reste, on croira que c'est par ressentiment que vous ne voulez plus voir le roi; s'il vous a voulu faire

faire du mal, c'est qu'il ne vous a point connu. Ce n'est pas le véritable, le bon, le juste Philoclès qu'il a voulu faire perir; c'étoit un homme bien different qu'il vouloit punir. Mais maintenant qu'il vous connoît, & qu'il ne vous prend plus pour un autre, il fent toute son ancienne amitié revivre dans son cœur. Il vous attend. Deja il vous tend les bras pour vous embrasser. Dans fon impatience, il compte les jours & les heures. Aurez-vous le cœur assez dur pour être inéxorable à votre roi, & à tous vos plus tendres amis?

Philoclès qui avoit d'abord été attendri en reconnoissant Hégésippe, reprit son air austère en écoutant ce discours. Semblable à un rocher contre lequel les vents combattent en vain, & où toutes les vagues vont se briser en gemissant, il demeuroit immobile, & les prières ni les raisons ne trouvoient aucune ouverture pour entrer dans son cœur. Mais au moment où Hégésippe commençoit à désespérer de le vaincre, Philoclès ayant confulté les Dieux, il découvrit par le vol des oiseaux, par les entrailles des victimes, & par divers autres présages, qu'il devoit suivre Hégésippe.

Alors il ne réfista plus, il se prépara à partir; mais ce ne fut pas sans regretter le désert où il avoit passé tant d'années. Hélas! disoit-il, faut-il que je vous quitte, ô aimable grotte, où le fommeil paisible venoit toutes les nuits me délasser des travaux du jour! Ici les Parques me filoient au milieu de ma pauvreté des jours d'or & de soye!....Il se prosterna en pleurant pour adorer la Nayade qui l'avoit si longtems défaltéré par son onde claire, & les nymphes qui habitoient dans toutes les montagnes voisines. Echo entendit ses regrets, & d'une trifte voix les repéta à toutes les divinitez champêtres.

Ensuite Philoclès vint à la ville avec Hégésippe pous s'embarquer: il crut que le malheureux Protefilas plein de honte & de ressentiment ne chercheroit point à le voir; mais il se trompoit. Car les hommes corrompus n'ont aucune pudeur, & ils font toujours prêts à toute sorte de bassesse. Philoclès se cachoit modestement de peur d'être vû par ce misérable : il craignoit d'augmenter sa misére en lui montrant la prospérité d'un ennemi qu'on alloit élever sur ses

ruines.

10

CE

H

tac

fea

jou

rep

ble

che

leu

mo

vre

fe c

ven

qu'i

au (

tenc

voir

loin

par

ame

avoi

mon

ruines. Mais Protéfilas cherchoit avec empressements Philoclès, il vouloit lui faire pitié, & l'engager à demander au roi qu'il pût retourner à Salente. Philoclès étoit trop fincére pour lui promettre de travailler à le faire rappeller, car il favoit mieux que personne combien son retour eût été pernicieux. Mais il lui parla fort doucement, lui témoigna de la compassion, tâcha de le confoler, l'éxhorta à appaifer les Dieux par des mœurs pures, & par une grande patience dans ses maux. Comme il avoit appris que le roi avoit ôté à Protésilas tous ses biens, injustement acquis, il lui promit deux choses qu'il exécuta fidélement dans la suite. L'une fut de prendre soin de sa femme & de ses enfans qui étoient demeurez à Salente dans une affreuse pauvreté, exposez à l'indignation publique: l'autre étoit d'envoyer à Protéfilas dans cette isle éloignée quelque secours d'argent pour adoucir sa misére.

Cependant les voiles s'enflent d'un vent favorable. Hégésippe impatient se hâte de faire partir Philoclès. Protésilas les voit embarquer, ses yeux demeurent attachez & immobiles sur le rivage; ils suivent le vaisseau qui fend les ondes, & que le vent éloigne toûjours. Lors même qu'il ne peut plus le voir, il en repeint encore l'image dans sons esprit. Enfin troublé, surieux, livré à son désespoir, il s'arrache les cheveux, se roule sur le sable, reproche aux Dieux leur rigueur, appelle en vain à son secours la cruelle mort, qui sourde à ses prières ne daigne point le délivrer de tant de maux, & qu'il n'a pas le courage de se donner lui-même.

t

1

e

n

es

S.

e-

pe

e-

oit

les

175

oit

il

la

fes

es.

Cependant le vaisseau favorisé de Neptune & des vents arriva bientôt à Salente. On vint dire au roi qu'il entroit déja dans le port. Aussi-tôt il courut au devant de Philoclès avec Mentor; il l'embrassa tendrement, lui témoigna un sensible regret de l'avoir persécuté avec tant d'injustice. Cet aveu, bien loin de paroître une soiblesse dans un roi, sut regardé par tous les Salentins comme l'effort d'une grande ame qui s'élève au dessus de ses propres fautes, en les avoûant avec courage pour les réparer. Tout le monde pseuroit de joye de revoir l'homme de bien qui

1 3

avoit

avoit aimé le peuple, & d'entendre le roi parler avec

tant de sagesse & de bonté.

Philoclès avec un air respectueux & modeste recevoit les caresses du roi, & avoit impatience de se dérober aux acclamations du peuple; il suivit le roi au palais. Bientôt Mentor & lui furent dans la même confiance que s'ils avoient passe leur vie ensemble, quoiqu'ils ne se fussent jamais vus; c'est que les Dieux qui ont refusé aux méchans des yeux pour connoître les bons, ont donné aux bons de quoi se connoître les uns les autres. Ceux qui ont le goût de la vertu, ne peuvent être ensemble, sans être unis par la vertu qu'ils aiment. Bientot Philoclès demanda au roi à se retirer auprès de Salente dans une solitude où il continua à vivre pauvrement, comme il avoit vécu à Samos. Le roi alloit avec Mentor le voir presque tous les jours dans son désert. C'est-là qu'on éxaminoit les moyens d'affermir les loix & de donner une forme solide au gouvernement pour le bonheur public.

V.

pi

al

20

CO

cil

la

jeu

lan

Cul

pro

lib

lice

que

avo

apr

eng

Les deux principales choses qu'on éxamina, fut l'éducation des enfans, & la manière de vivre pendant la paix. Pour les enfans, Mentor disoit qu'ils appartiennent moins à leurs parens qu'à la république; ils sont les enfans du peuple, ils en sont l'espérance & la force; il n'est pas tems de les corriger, quand ils se sont corrompus. C'est peu que de les éxclure des emplois, lorsqu'on voit qu'ils s'en sont rendus indignes: il vaut bien mieux prévenir le mal que d'etre réduit à le punir. Le roi, ajoutoit-il, qui est le pére de tout son peuple, est encore plus particulièrement le pére de toute la jeunesse, qui est la fleur de toute la nation. C'est dans la fleur qu'il faut preparer les fruits. Que le roi ne dédaigne donc pas de veiller, & de faire veiller sur l'éducation qu'on donne aux enfans. Qu'il tienne ferme pour faire observer les loix de Minos qui ordonnent qu'on élève les enfans dans le mépris de la douleur & de la mort; qu'on mette l'honneur à fuir les délices & les richesses; que l'injustice, le mensonge, l'ingratitude, la molesse passent pour des vices infames; qu'on leur apprenne des leur plus tendre enfance à chanter les louanges des heros

LIV. XIV. DE TELEMAQUE. 223

héros qui ont fait des actions généreuses pour leur patrie, & qui ont fait éclatter leur courage dans les combats; que le charme de la musique saissiffe leurs ames pour rendre leurs mœurs douces & pures; qu'ils apprennent à être tendres pour leurs amis, sidéles à leurs alliez, équitables pour tous les hommes, même pour leurs plus cruels ennemis; qu'ils craignent moins la mort & les tourmens que le moindre reproche de leurs consciences. Si de bonne heure on remplit les enfans de ces grandes maximes, & qu'on les fasse entrer dans leur cœur par la douceur du chant, il y en aura peu qui ne s'enssament de l'amour de la gloire & de la vertu.

Mentor ajoutoit qu'il étoit capital d'établir des Écoles publiques pour accoutumer la jeunesse aux plus
rudes éxercices du corps, & pour éviter la molesse
& l'oisiveté qui corrompent les plus beaux naturels;
il vouloit une grande variété de jeux & de spectacles
qui animassent tout le peuple, mais sur-tout qui éxerçassent les corps pour les rendre adroits, souples, &
vigoureux. Il ajoutoit des prix pour exciter une
noble émulation. Mais ce qu'il souhaitoit le plus
pour les bonnes mœurs, c'est que les jeunes gens se
mariassent de bonne heure, & que leurs parens sans
aucune vue d'intérêt leur laissassent choisir des femmes
agréables de corps & d'esprit, auxquelles ils pussent
s'attacher.

e

e

ıt

ls

2;

ce

nd

n-'ê-

le

rede

na-

de

nne

ver en-

on!

que

pal-

dès

des

éros

Mais pendant qu'on préparoit ainsi les moyens de conserver la jeunesse pure, innocente, laborieuse do-cile & passionnée pour la gloire, Philoclès qui aimoit la guerre, disoit à Mentor: En vain vous occuperez les jeunes gens à tous ces éxercices, si vous les laissez languir dans une paix continuelle, où ils n'auront aucune éxpérience de la guerre, ni aucun besoin de s'éprouver sur la valeur. Par-là vous assoiblirez insensiblement la nation, les courages s'amoliront, les delices corrompront les mœurs. D'autres peuples belliqueux n'auront aucune peine à les vaincre; & pour avoir voulu éviter les maux que la guerre entraîne après elle, ils tomberont dans une affreuse servitude.

Mentor lui répondit: Les maux de la guerre sont encore plus horribles que vous ne pensez: la guerre L 4 épuise

224 LES AVANTURES LIV. XIV.

épuise un Etat & le met toujours en danger de périr, lors même qu'on remporte les plus grandes victoires. Avec quelques avantages qu'on la commence, on n'est jamais sûr de la finir sans être exposé aux plus tragiques renversemens de la fortune. Avec quelque supériorité de forces qu'on s'engage dans un combat, le moindre mécompte, une terreur panique, un rien vous arrache la victoire qui étoit déja dans vos mains, & la transporte chez vos ennemis. Quand même on tiendroit dans son camp la victoire comme enchaînée, on se détruiroit soi-même en détruisant ses ennemis. On dépeuple son pays; on laisse les terres presque incultes; on trouble le commerce: mais ce qui est bien pis, on affoiblit les meilleures loix, & on laisse corrompre les mœurs. La jeunesse ne s'adonne plus qu'au vice. Le pressant besoin fait qu'on souffre une licence pernicieuse dans les troupes. La justice, la police, tout souffre de ce désordre. Un roi qui verse le sang de tant d'hommes, & qui cause tant de malheurs pour acquérir un peu de gloire ou pour étendre les bornes de son royaume, est indigne de la gloire qu'il cherche, & mérite de perdre ce qu'il posséde pour avoir voulu usurper ce qui ne lui appartenoit pas.

Mais voici le moyen d'exercer le courage d'une nation en tems de paix. Vous avez déja vû les éxercices du corps que nous établissions; les prix qui éxciteront l'émulation; les maximes de gloire & de vertu dont on remplira les ames des enfans presque dès le berceau par le chant des grandes actions des héros; ajoutez à ces secours celui d'une vie sobre & laborieuse. Mais ce n'est pas tout; aussitét qu'un peuple allié de votre nation aura une guerre, il faut y envoyer la fleur de votre jeunesse, sur-tout ceux en qui on remarquera le génie de la guerre, & qui seront les plus propres à profiter de l'expérience. Parlà vous conserverez une haute réputation chez vos alliez. Votre alliance sera recherchée, on craindra de la perdre; sans avoir la guerre chez vous & à vos dépens, vous aurez toûjours une jeunesse aguerrie & intrépide. Quoique vous ayez la paix chez vous, yous ne laisserez pas de traiter avec de grands hon-

neurs

n

T

le

le

to

CU

fo

ce

neurs ceux qui auront le talent de la guerre; car le vrai moyen d'éloigner la guerre, & de conferver une longue paix; c'est de cultiver les armes, c'est d'honorer les hommes éxcellens dans cette profession, c'est d'en avoir toûjours qui s'y soient éxercez dans les pays étrangers, qui connoissent les forces, la discipline & les manières de faire la guerre des peuples voisins; c'est d'être également incapable & de faire la guerre par ambition, & de la craindre par molesse Alors étant toûjours prêt à la faire pour la nécessité, on

parvient à ne l'avoir presque jamais.

Pour les alliez, quand ils font prêts à se faire la guerre les uns aux autres, c'est à vous à vous rendre médiateur. Par-la vous acquérez une gloire plus folide & plus fûre que celle des conquérans; vous gagnez l'amour & l'estime des étrangers; ils ont tous besoin de vous; vous régnez sur eux par la confiance, comme vous régnez sur vos sujets par l'autorité. Vous demeurez le dépositaire des secrets, l'arbitre des traitez, le maître des cœurs. Votre réputation vole dans tous les pays les plus éloignez, votre nom est comme un parfum delicieux qui s'exhale de pays en pays chez les peuples les plus reculez. cet état, qu'un peuple voisin vous attaque contre les régles de la justice, il vous trouve aguerri, préparé; mais ce qui est bien plus fort, il vous trouve aimé, & secouru; tous vos voisins s'allarment pour vous, & sont persuadez que votre conservation fait la sureté publique. Voilà un rempart bien plus assuré que toutes les murailles des villes, & que toutes les places les mieux fortifiées. Voilà la véritable gloire. Mais qu'il y a peu de rois qui fachent la chercher, & qui ne s'en/éloignent point! Ils courent après une ombre trompeuse, & laissent derriére eux le vrai honneur faute de la connoître.

Aprés que Mentor eut parlé ainsi, Philoclès étonné le regardoit; puis il jettoit les yeux sur le roi, & étoit charmé de voir avec quelle avidité Idoménée recueilloit au fond de son cœur toutes les paroles qui sortoient comme un fleuve de sagesse de la bouche de

cet étranger.

226 LES AVANTURES, &c. LIV.XIV.

Minerve sous la figure de Mentor établissoit dans Salente toutes les meilleures loix & les plus utiles maximes du gouvernement, moins pour faire fleurir le royaume d'Idoménée, que pour montrer à Telémaque, quand il reviendroit, un éxemple sensible de ce qu'un sage gouvernement peut saire pour rendre les peuples heureux, & pour donner à un bon roi une gloire durable.

Fin du quatorziéme Livre.

AVANTURES

DE

TELEMAQUE,

LIVRE QUINZIEME.

SOMMAIRE.

Télémaque au camp des alliez gagne l'inclination de Philoctete, d'abord indisposé contre lui, à cause d'Ulysse son pere. Philoctete lui raconte ses avantures, où il fait entrer les particularitez de la mort d'Hercule, causée par la tunique empoisonnée, que le centaure Nessus avoit donnée à D janire: il lui éxplique comment il obtint de ce béros ses stèches fatales, sans lesquelles la ville de Troye ne pouvoit être prise; comment il sut puni d avoir trahi son secret par tous les maux qu'il soussrit dans l'îsle de Lemnos; & comme Ulysse se servit de Neoptoléme pour l'engager à aller au siège de Troye, où il sut guéri de ses blessures par les sils d'Esculape.

CEPENDANT Télémaque montroit son courage dans les périls de la guerre. En partant de Salente il s'appliqua à gagner l'affection des vieux capitaines, dont la réputation & l'éxpérience étoient au comble. Nestor, qui l'avoit déja vu à Pylos, & qui avoit toûjours aimé Ulysse, le traitoit comme si c'eût été son propre sils. Il lui donnoit des instructions qu'il appuyoit de divers éxemples; il lui racontoit toutes les avantures de sa jeunesse, & tout ce qu'il avoit vû faire de plus remarquable aux héros de l'âge passé. La mémoire de ce sage vieillard qui avoit vécu trois âges d'hommes, étoit comme une histoire des

anciens tems gravée fur le marbre & fur l'airain.

Philoctete n'eut pas d'abord la même inclination pour Télémaque que Nestor. La haine qu'il avoit nourrie si long-tems dans son cœur contre Ulysse, l'éloignoit de son fils, & il ne pouvoit voir qu'avec peine tout ce qu'il sembloit que les Dieux préparoient en faveur de ce jeune homme pour le rendre égal aux héros qui avoient renversé la ville de Troye. Mais enfin la modération de Télémaque vainquit tous les ressentimens de Philoctete; il ne put se défendre d'aimer cette vertu douce & modeste. Il prenoit souvent Télémaque, & lui disoit : Mon fils, (car je ne crains plus de vous nommer ainsi) votre pére & moi, je l'avoue, nous avons été long tems ennemis l'un de l'autre: j'avoue même qu'après que nous eumes fait tomber la superbe ville de Troye, mon cœur n'étoit point encore appaisé; & quand je vous ai vû, j'ai fenti de la peine a aimer la vertu dans le fils d'Ulysse. Je me le suis souvent reproché. Mais enfin la vertu, quand elle est douce, simple, ingenue & modeste, surmonte tout. Ensuite Philoctete s'engagea infenfiblement à lui raconter ce qui avoit allumé dans son cœur tant de haine contre Ulysse.

Il faut, dit-il, reprendre mon histoire de plus haut. Je suivis par tout le grand Hercule qui a délivré la terre de tant de monstres, & devant qui les autres héros n'étoient que comme font les foibles roseaux auprès d'un grand chêne, ou comme les moindres oifeaux en présence de l'aigle. Ses malheurs & les miens vinrent d'une passion qui cause tous les desaftres plus affreux, c'est l'amour. Hercule qui avoit vaincu tant de monstres ne pouvoit vaincre cette passion honteuse, & le cruel enfant Cupidon se jouoit de lui. Il ne pouvoit se ressouvenir, sans rougir de honte, qu'il avoit autrefois oublié sa gloire jusqu'à filer auprès d'Omphale reine de Lydie, comme le plus lâche & le plus effeminé de tous les hommes; tant il avoit été entraîné par un amour aveugle. Cent fois il m'a avoué que cet endroit de sa vie avoit terni sa vertu, & presque effacé la gloire de tous ses travaux. Cependant, o Dieux! telle est la foiblesse

& l'inconstance des hommes! ils se promettent tout d'eux-mêmes, & ne résistent à rien. Hélas! le grand Hercule retomba dans les piéges de l'amour qu'il avoit si souvent détestez : il aima Déjanire. Trop heureux, s'il eût été constant dans cette passion pour une femme qui fut son épouse! Mais bientot la jeunesse d'Iole, sur le visage de laquelle les graces étoient peintes, ravirent son cœur. Déjanire brûla de jalousie; elle se ressouvint de cette fatale tunique que le centaure Nessus lui avoit laissée en mourant, comme un moyen assuré de réveiller l'amour d'Hercule, toutes les fois qu'il paroîtroit la négliger pour en aimer quelqu'autre. Cette tunique pleine du fang venimeux du Centaure, renfermoit le poison des flèches dont ce monstre avoit été percé. Vous favez que les flèches d'Hercule, qui tua ce perfide Centaure, avoient été trempées dans le sang de l'Hydre de Lerne, & que ce sang empoisonnoit ces slèches, en sorte que toutes les blessures qu'elles faisoient, étoient incura-

Hercule s'étant revêtu de cette tunique, sentit bientôt le feu dévorant qui se glissoit jusques dans la moëlle de ses os: il poussoit des cris horribles dont le mont Oeta résonnoit, & faisoit retentir toutes les profondes vallées; la mer même en paroissoit émuë, les taureaux les plus furieux qui auroient mugi dans leurs combats, n'auroient pas fait un bruit aussi afffeux. Le malheureux Lychas qui lui avoit apporté de la part de Déjanire cette tunique, ayant ofe s'approcher de lui, Hercule dans le transport de sa douleur le prit, le fit pirouëtter comme un frondeur fait avec sa fronde tourner la pierre qu'il veut jetter loin de lui. Ainfi Lychas lancé du haut de la montagne par la puissante main d'Hercule, tomba dans les flots de la mer, où il fut changé tout-à-coup en un rocher, qui garde encore la figure humaine, & qui étant toûjours battu par les vagues irritées épouvante de loin les fages pilotes.

Après ce malheur de Lychas je crus que je ne pouvois plus me fier à Hercule; je songeois à me cacher dans les cavernes les plus prosondes. Je le voyois déraciner sans peine d'une main les hauts sapins & les

16

f

I

vieux chênes, qui depuis plusieurs siécles avoient méprisé les vents & les tempêtes. De l'autre main il tâchoit en vain d'arracher de dessus son dos la fatale tunique; elle s'étoit collée sur sa peau, & comme incorporée à ses membres. A mesure qu'il la déchiroit, il déchiroit aussi sa peau & sa chair; son sang ruisseloit, & trempoit la terre. Enfin sa vertu surmontant sa douleur, il s'écria: Tu vois, ô mon cher Philoctete. les maux que les Dieux me font fouffrir; ils font justes; c'est moi qui les ai offensez; j'ai violé l'amour conjugal. Après avoir vaincu tant d'ennemis, je me fuis lâchement laissé vaincre par l'amour d'une beauté étrangére; je péris, & je suis content de périr pour appaiser les Dieux. Mais hélas! cher ami, où est-ce que tu fuis? l'excès de la douleur m'a fait commettre, il est vrai, contre ce misérable Lychas une cruauté que je me reproche; il n'a pas su quel poison il me présentoit; il n'a point mérité ce que je lui ai fait souffrir : mais crois-tu que je puisse oublier l'amitié que je te dois, & que je veuille t'arracher la vie? Non, non, je ne cesserai point d'aimer Philoctete. Philoctete recevra dans son sein mon ame prête à s'en-C'est lui qui recueillira mes cendres. Où estu donc, ô mon cher Philoctete, Philoctete! la feule espérance qui me reste ici bas?

A ces mots, je me hâte de courir vers lui : il me tend les bras, & veut m'embrasser; mais il se retient dans la crainte d'allumer dans mon sein le seu cruel dont il est lui-même brûlé. Hélas! dit-il, cette consolation même ne m'est plus permise. En parlant ainsi, il assemble tous ces arbres qu'il vient d'abattre; il en fait un bucher sur le sommet de la montagne; il monte tranquillement sur le bucher; il étend la peau du lion de Némée, qui avoit si long tems couvert ses épaules, lorsqu'il alloit d'un bout de la terre à l'autres abattre les monstres, & délivrer les malheureux; il s'appuye fur sa massue, & il m'ordonne d'allumer le seu du

bucher.

Mes mains tremblantes & faisses d'horreur, ne purent lui refuser ce cruel office; car la vie n'étoit plus pour lui un présent des Dieux, tant elle lui étoit le craignis même que l'excès de ses douleurs

leurs ne le transportat jusqu'à faire quelque chose d'indigne de cette vertu qui avoit étonné l'univers. Comme il vit que la flame commençoit à prendre au bucher: C'est maintenant, s'écria-t-il, mon cher Philoctete, que j'éprouve ta véritable amitié; car tu aimes mon honneur plus que ma vie : que les Dieux te le rendent; je te laisse ce que j'ai de plus précieux sur la terre, ces slèches trempées dans le sang de l'Hydre de Lerne. Tu sais que les blessures qu'elles font font incurables; par elles tu seras invincible, comme je l'ai été, & aucun mortel n'ofera combattre contre toi. Souviens-toi que je meurs fidéle à notre amitié, & n'oublie jamais combien tu m'as été cher. Mais s'il est vrai que tu sois touché de mes maux, tu peux me donner une derniére confolation: promets-moi de ne découvrir jamais à aucun mortel ni ma mort, ni le lieu où tu auras caché mes cendres. Je le lui promis, hélas! je le jurai même en arrofant son bucher de mes larmes: un rayon de joye parut dans ses yeux. Mais tout-à-coup un tourbillon de flame qui l'enveloppa, étouffa sa voix, & le déroba presque à ma vuë. Je le voyois encore neanmoins à travers des flames, avec un visage aussi sérein que s'il eût été couronné de fleurs & couvert de parfums dans la joye d'un festin délicieux au milieu de tous ses amis.

Le feu consuma bientôt tout ce qu'il y avoit de terrestre & de mortel en lui. Bientôt il ne lui resta de tout ce qu'il y avoit reçu dans sa naissance de sa mére Alcméne: mais il conserva par l'ordre de Jupiter cette nature subtile & immortelle, cette slame céleste qui est le vrai principle de vie, & qu'il avoit reçu du pére des Dieux. Ainsi il alla avec eux sous les voutes dorées du brillant Olympe boire le Nectar, où les Dieux lui donnérent pour épouse l'aimable Hébé, qui est la Déesse de la jeunesse, & qui versoit le Nectar dans la coupe du grand Jupiter, avant que Ganyméde eût

reçu cet honneur.

Pour moi je trouvai une source inépuisable de douleurs dans ces flèches qu'il m'avoit données pour m'élever au dessus des héros. Bientôt les rois liguez entreprirent de venger Ménélas de l'infame Pâris, qui avoit enlevé Héléne, & de renverser l'empire de Priam. Priam. L'oracle d'Apollon leur fit entendre qu'ils ne devoient point espérer de finir heureusement cette guerre, à moins qu'ils n'eussent les slèches d'Hercule.

Ulysse votre pére, qui étoit toûjours le plus éclairé & le plus industrieux dans tous les confeils, se chargea de me persuader d'aller avec eux au siège de Troye, & d'y apporter les flèches qu'il croyoit que j'avois. Il y avoit déja long-tems qu'Hercule ne paroissoit plus sur la terre. On n'entendoit plus parler d'aucun nouvel éxploit de ce héros : les monstres & les scélérats recommençoient à paroître impunément; les Grecs ne favoient que croire de lui : les uns disoient qu'il étoit mort; d'autres soutenoient qu'il étoit allé jusques fous l'Ourse glacée dompter les Scythes: mais Ulysse foutint qu'il étoit mort, & entreprit de me le faire avouer. Il me vint trouver dans un tems où je ne pouvois encore me consoler d'avoir perdu le grand Alcide: il eut une peine éxtrême à m'aborder; car je ne pouvois plus voir les hommes; je ne pouvois fouffrir qu'on m'arrachât, de ces deserts du mont Oeta, où j'avois vû périr mon ami; je ne songeois qu'à me repeindre l'image de ce héros, & qu'à pleurer à la vue de ces tristes lieux : mais la douce & puissante perfuasion étoit sur les lévres de votre pére; il parut presque aussi affligé que moi : il versa des larmes ; il fut gagner infensiblement mon cœur & attirer ma confiance; il m'attendrit pour les rois Grecs qui alloient combattre pour une juste cause, & qui ne pouvoient réuffir fans moi; il ne put néanmoins m'arracher le fecret de la mort d'Hercule, que j'avois juré de ne dire jamais; mais il ne doutoit plus qu'il ne fût mort, & il me pressoit de lui découvrir le lieu où j'avois caché ses cendres.

Hélas! j'eus horreur de faire un parjure, en lui difant un secret que j'avois promis aux Dieux de ne dire jamais; j'eus la foiblesse d'éluder mon serment, n'osant le violer; les Dieux m'en ont puni, je frappai du pied la terre à l'endroit où j'avois mis les cendres d'Hercule; ensuite j'allai joindre les rois liguez, qui me reçurent avec la même joye qu'ils auroient reçu Hercule même. Comme je passois dans l'isle de Lemnos, je voulus montrer à tous les Grecs ce

f:

d

tr

d

fe

fo

b.

cl

bo

re

&

do

que mes flèches pouvoient faire, me préparant à percer un daim qui se lançoit dans un bois; je laissai tomber par mégarde la flèche de l'arc fur mon pied, & elle me fit une blessure que je ressens encore. Aussitôt j'éprouvai ces mêmes douleurs qu'Hercule avoit souffertes; je remplissois nuit & jour l'isle de mes cris; un sang noir & corrompu, coulant de ma playe, infectoit l'air & répandoit dans le camp des Grecs une puanteur capable de suffoquer les hommes les plus vigoureux. Toute l'armée eut horreur de me voir dans cette extrémité, chacun conclut que c'etoit un

supplice qui m'étoit envoyé par les justes Dieux.

Ulysse qui m'avoit engagé dans cette guerre, fut le prémier à m'abandonner. J'ai reconnu depuis qu'il l'avoit fait, parce qu'il préféroit l'intérêt commun de la Gréce & la victoire, à toutes les raisons d'amitié ou de bienséance particulière. On ne pouvoit plus facrifier dans le camp, tant l'horreur de ma playe, son infection, & la violence de mes cris troubloient toute l'armée. Mais au moment que je me vis abandonné de tous les Grecs par les conseils d'Ulysse, cette politique me parut pleine de la plus horrible inhumanité, & de la plus noire trahison. Hélas! j'étois aveugle, & je ne voyois pas qu'il étoit juste que les plus sages hommes sussent contre moi, de

même que les Dieux que j'avois irritez.

Je demeurai presque pendant tout le siège de Troye seul sans secours, sans espérance, sans soulagement, livré à d'horribles douleurs dans cette isle déserte & sauvage, où je n'entendois que le bruit des vagues. de la mer qui se brisoient contre les rochers. Je trouvai au milieu de cette folitude une caverne vuide dans un rocher qui élevoit vers le ciel deux pointes semblables à deux têtes. De ce rocher sortoit une fontaine claire. Cette caverne étoit la retraite des bêtes farouches, à la fureur desquelles j'étois exposé nuit & jour; j'amassai quelques feuilles pour me coucher: il ne me restoit pour tout bien qu'un pot de bois grossiérement travaillé, & quelques habits déchirez, dont j'enveloppois ma playe pour arrêter le fang, & dont je me servois aussi pour la nettoyer. Là abandonné des hommes, & livré à la colére des Dieux, je pasiois

(

passois mon tems à percer de mes slèches les colombes & les autres oiseaux qui voloient autour de ce rocher. Quand j'avois tué quelque oiseau pour ma nourriture, il faloit que je me traînasse contre terre avec douleur pour aller amasser ma proye: ainsi mes mains

me préparoient dequoi me nourrir.

Il est vrai que les Grecs en partant me laissérent quelques provisions; mais elles durérent peu. J'allumois du seu avec des cailloux. Cette vie toute affreuse qu'elle est, m'auroit paru douce, loin des hommes ingrats & trompeurs, si la douleur ne m'eût accablé, & si je n'eusse sans cesse repassé dans mon esprit ma triste aventure. Quoi! disois-je, tirer un homme de sa patrie, comme le seul homme qui puisse venger la Gréce, & puis l'abandonner dans cette isse déserte pendant son sommeil! Car ce sut pendant mon sommeil que les Grecs partirent. Jugez quelle sut ma surprise, & combien je versai de larmes à mon réveil, quand je vis les vaisseaux sendre les ondes. Hélas! cherchant de tous côtez dans cette isse sauvage & horrible, je n'y trouvai que la douleur.

En effet il n'y a ni port, ni commerce, ni hospitalité, ni homme qui y aborde volontairement. On n'y voit que les malheureux que les tempêtes y ont jettez, & on n'y peut espérer de société que par des naufrages; encore même ceux qui venoient en ce lieu, n'osoient me prendre pour me ramener: ils craignoient la colére des Dieux & celle des Grecs. Depuis dix ans je souffrois la douleur, la faim; je nourrissois une playe qui me dévoroit; l'espérance même étoit

éteinte dans mon cœur.

Tout-à-coup revenant de chercher des plantes médécinales pour ma playe, j'apperçus dans mon antre un jeune homme beau & gracieux, mais fier & d'une taille de héros. Il me sembla que je voyois Achille, tant il en avoit les traits, les regards & la démarche: son âge seul me sit comprendre que ce ne pouvoit être lui. Je remarquai sur son visage tout ensemble la compassion & l'embarras, il sut touché de voir avec quelle peine & quelle lenteur je me traînois. Les cris perçans & douloureux dont je faisois retentir les échos de tout le rivage, attendrirent son cœur. O étranger! lui disois-je d'assez loin, quel malheur t'a conduit dans cette isle inhabitée? Je reconnois l'habit Grec, cet habit qui m'est encore si cher....
O! qu'il me tarde d'entendre ta voix, & de trouver sur tes lévres cette langue que j'ai apprise dès l'enfance, & que je ne puis plus parler à personne depuis si longtems dans cette solitude. Ne sois point effrayé de voir un homme si malheureux, tu dois en avoir pitié.

A peine Neoptoléme m'eut dit, je suis Gréc, que je m'écriai: O douce parole après tant d'années de silence & de douleur sans consolation! O mon sils! quel malheur, quelle tempête, ou plutôt quel vent savorable t'a conduit ici pour finir mes maux? Il me répondit: Je suis de l'isse de Scyros, j'y retourne; on

dit que je suis fils d'Achille; tu sais tout.

a

C

t

0

e

t.

Des paroles si courtes ne contentoient pas ma curiosité, je lui dis: O sils d'un pére que j'ai tant aimé! cher nourrisson de Lycoméde, comment viens-tu donc ici? d'où viens-tu?... Il me répondit, qu'il venoit du siège de Troye.... Tu n'étois pas, lui dis-je, de la prémière éxpédition... Et toi, me dit-il, en étois-tu?... Alors je lui répondis: Tu ne connois, je le vois bien, ni le nom de Philoctete, ni ses malheurs. Helas! infortuné que je suis, mes persécuteurs m'insultent dans ma misére! la Gréce ignore que je souffre; ma douleur augmente: les Atrides m'ont mis en cet état; que les Dieux le leur rendent....

Ensuite je lui racontai de quelle maniére les Grecs m'avoient abandonné. Aussitôt qu'il eut écouté mes plaintes, il sit les siennes: Après la mort d'Achille, me dit-il.... D'abord je l'interrompis, en lui disant: Quoi! Achille est mort? Pardonne-moi, mon sils, si je trouble ton récit par les larmes que je dois à ton pére.) Neoptoléme me répondit: Vous me consolez en m'interrompant; qu'il m'est doux de voir Phi-

loctete pleurer mon pére!

Neoptoléme reprenant son discours, me dit: Après la mort d'Achille, Ulysse & Phénix me vinrent chercher, assurant qu'on ne pouvoit sans moi renverser la ville de Troye. Ils n'eurent aucune peine à m'emmener; car la douleur de la mort d'Achille, & le desir d'hériter de sa gloire dans cette célébre guerre,

m'en-

AT P 1

LI

do

tin

Il

de

pa

0

cr

VC

m

fa

pi

m

10

P

C

n

m'engageoient assez à les suivre. J'arrive au siège, l'armée s'assemble autour de moi; chacun jure qu'il revoit Achille: mais, hélas! il n'étoit plus. Jeune & sans éxpérience, je croyois pouvoir tout espérer de ceux qui me donnoient tant de louanges. D'abord je demande aux Atrides les armes de mon père; ils me répondent cruellement: Tu auras le reste de ce qui lui appartenoit: mais pour ces armes elles sont destinées à Ulysse.

Aussité je me trouble, je pleure, je m'emporte: mais Ulysse, sans s'emouvoir, me disoit: Jeune homme, tu n'étois pas avec nous dans les périls de ce long siège; tu n'as pas mérité de telles armes, & tu parles déja trop sièrement; jamais tu ne les auras...Dépouillé injustement par Ulysse, je m'en retourne dans l'isse de Scyros, moins indigné contre Ulysse que contre les Atrides. Que quiconque est leur ennemi, puisse être l'ami des Dieux! O Philoc-

tete! j'ai tout dit.

Alors je demandai à Neoptoléme comment Ajax Télamonien n'avoit pas empêché cette injustice. Il est mort, me répondit-il. . Il est mort, m'écriai-je! & Ulysse ne meurt pas... au contraire il sleurit dans l'armée! Ensuite je lui demandai des nouvelles d'Antiloque fils du sage Nestor, & de Patrocle si chéri par Achille; ils sont morts aussi, me dit-il... Aussitét je m'écriai encore: Quoi morts! Hélas! que me distu? Ainsi la cruelle guerre moissonne les bons, & épargne les méchans! Ulysse est donc en vie; Terste l'est aussi sans doute? Voilà ce que sont les Dieux; & nous les louerions encore?

Pendant que j'étois dans cette fureur contre votre pére, Neoptoléme continuoit à me tromper, Il ajouta ces tristes paroles: Loin de l'armée Greque, où le mal prévaut sur le bien, je vais vivre content dans la sauvage isle de Scyros. Adieu, je pars; que les Dieux

vous guérissent.

Aussitot je lui dis: O mon fils, je te conjure par les manes de ton pére, par ta mére, par tout ce que tu as de plus cher sur la terre, de ne me pas laisser seul dans les maux que tu vois. Je n'ignore pas combien je te serai à charge, mais il y auroit de la honte à m'aban-

donner:

e,

18

er

rd

ls

ce

nt

.

1 -

e

u

-

-

t

X

donner: jette-moi à la prouë, à la poupe, dans la sentine même, par tout où je t'incommoderai le moins. Il n'y a que les grands cœurs qui sachent combien il y a de gloire à être bon: ne me laisse point en un désert où il n'y a aucun vestige d'homme; méne-moi dans ta patrie ou dans l'Eubée, qui n'est pas loin du mont Oeta, de Trachine, & des bords agréables du sleuve Sperchius: renvoye-moi à mon pére. Hélas! que je crains qu'il ne soit mort! je lui avois mandé de m'envoyer un vaisseau: ou il est mort; ou bien ceux qui m'avoient promis de lui dire ma misére, ne l'ont pas sait. J'ai recours à toi, ô mon sils! souviens-toi de la fragilité des choses humaines. Celui qui est dans la prospérité, doit craindre d'en abuser, & secourir les malheureux.

Voilà ce que l'éxcès de la douleur me faisoit dire à Néoptoléme; il me promit de m'emmener. Alors je m'écriai encore: O heureux jour! ô aimable Néoptoléme, digne de la gloire de ton pére! Chers compagnons de ce voyage, souffrez que je dise adieu à cette triste demeure. Voyez où j'ai vécu; comprenez ce que j'ai souffert; nul autre n'eût pu le souffrir: mais la nécessité m'avoit instruit, & elle apprend aux hommes ce qu'ils ne pourroient jamais savoir autrement: ceux qui n'ont jamais souffert ne savent rien; ils ne connoissent ni les biens ni les maux; ils ignorent les hommes; ils s'ignorent eux-mêmes. Après avoir parlé ainsi, je pris mon arc & mes slèches.

Néoptoléme me pria de souffrir qu'il baisât ces armes si célébres & consacrées par l'invincible Hercule. Je lui répondis: Tu peux tout; c'est toi mon fils, qui me rends aujourd'hui la lumière, ma patrie, mon pére accablé de vieillesse, mes amis, moi-même; tu peux toucher ces armes, & te vanter d'être seul d'entre les Grecs qui ait mérité de les toucher.... Aussitôt Néoptoléme entre dans ma grotte pour admirer mes armes.

Cependant une douleur cruelle me faisit, elle me trouble, je ne sai plus ce que je sais; je demande un glaive tranchant pour couper mon pied, je m'écrie: O mort tant desirée, que ne viens-tu? ô jeune homme, brûle-moi tout-à-l'heure comme je brûlai le fils

de Jupiter! ô terre! ô terre, reçois un mourant qui ne peut plus se relever! De ce transport de douleur, je tombe soudainement selon ma coutume dans un assoupissement prosond; une grande sueur commença à me soulager; un sang noir & corrompu coula de ma playe. Pendant mon sommeil il eût été facile à Nêoptoléme d'emporter mes armes & de partir; mais il étoit fils d'Achille, & n'étoit pas né pour tromper.

En m'éveillant je reconnus son embarras: il soupiroit comme un homme qui ne sait pas dissimuler, & qui agit contre son cœur. Me veux-tu donc surprendre, lui dis-je? Qu'y a-t-il donc? Il faut, me repondit-il, que vous me suiviez au siège de Troye. le repris aussitôt : Ah! qu'as-tu dit, mon fils? Rends-moi cet arc, je suis trahi, ne m'arrache pas la vie. Hélas! il ne répond rien; il me regarde tranquillement, rien ne le touche. O rivage! ô promontoires de cette isle! ô bêtes farouches! ô rochers escarpez! c'est à vous que je me plains: car je n'ai que vous à qui je puisse me plaindre: vous êtes accoutumez à mes gémissemens. Faut-il que je sois trahi par le fils d'Achille! Il m'enlève l'arc facré d'Hercule; il veut me traîner dans le camp des Grecs pour triompher de moi: il ne voit pas que c'est triompher d'un mort, d'une ombre, d'une image vaine. O s'il m'eût attaqué dans ma force! Mais encore à présent ce n'est que par surprise! que ferai-je? Rends, mon fils ... sois semblable à ton pére, semblable à toi-même. Que dis-tu? Tu ne dis rien! O rocher fauvage! je reviens à toi, nud, misérable, abandonné, sans nourriture; je mourrai seul dans cet antre: n'ayant plus mon arc pour tuer les bêtes, les bêtes me dévoreront; n'importe.... Mais mon fils, tu ne parois pas méchant; quelque conseil te pousse; rends-moi mes armes, va-t-en.

Néoptoléme les larmes aux yeux disoit tout bas: Plût aux Dieux que je ne fusse jamais parti de Scyros! Cependant je m'écrie: Ah! que vois-je? N'est-ce pas Ulysse? Aussitôt j'entends sa voix, & il me répond: Oui, c'est moi.... Si le sombre royaume de Pluton se sût entr'ouvert, & que j'eusse vû le noir Tartare que les Dieux mêmes craignent d'entrevoir,

e

je

h

je

fo

te

n

to

ta

V

no

V

m

VC

Va

jo

m

ſu

tu

au

l'i

U

te.

tra

qu

en

me

gu

me

ho

tro

le

d'i

lai

bil

ter

ne

du

ui

r,

in

a

le

à

ils

1-

&

n-

n-

e-

101

s!

en

e!

us

je

e-

A-

ne

de

rt,

ta-

ue

013

ue

re-

ri-

lus

it;

ie-

nes

is:

s!

-ce

re-

de

oir

je,

foiblir

je n'aurois pas été saisi, je l'avouë, d'une plus grande horreur. Je m'écriai encore: O terre de Lemnos, je te prens à témoin! O soleil, tu le vois, & tu le soussires! Ulysse me répondit sans s'émouvoir: Jupiter le veut, & je l'éxécute... Oses-tu, lui disois-je, nommer Jupiter? Vois-tu ce jeune homme qui n'étoit point né pour la fraude, & qui soussire en éxécutant ce que tu l'obliges de faire?... Ce n'est pas pour vous tromper, me dit Ulysse, ni pour vous nuire que nous venons; c'est pour vous délivrer, vous guérir, vous donner la gloire de renverser Troye, & vous ramener dans votre patrie. C'est vous, & non pas

Ulysse, qui êtes l'ennemi de Philoctete.

Alors je dis à votre pere tout ce que la fureur pouvoit m'inspirer : Puisque tu m'as abandonné sur ce rivage, lui disois-je, que ne m'y laisses-tu en paix ? Va chercher la gloire des combats & tous les plaisirs; jouis de ton bonheur avec les Atrides; laisse-moi ma misere & ma douleur. Pourquoi m'enlever? Je ne suis plus rien, je suis déja mort. Pourquoi ne croistu pas encore aujourd'hui, comme tu le croyois autrefois, que je ne faurois partir; que mes cris, & l'infection de ma playe troubleroient les facrifices? O Ulysse, auteur de mes maux! que les Dieux puissent te... Mais les Dieux ne m'écoutent point, au contraire ils excitent mon ennemi. O terre de ma patrie, que je ne reverrai jamais! O Dieux! s'il en reste encore quelqu'un d'assez juste pour avoir pitie de moi, punissez, punissez Ulysse; alors je me croirai gueri!

Pendant que je parlois ainsi, votre pére tranquille me regardoit avec un air de compassion, comme un homme qui loin d'être fâché, supporte & éxcuse le trouble d'un malheureux que la fortune a aigri. Je le voyois semblable à un rocher qui sur le sommet d'une montagne se jouë de la sureur des vents, & laisse épuiser leur rage pendant qu'il demeure immobile. Ainsi votre pére demeurant dans le silence attendoit que ma colére sût épuisée; car il savoit qu'il ne saut attaquer les passions des hommes pour les réduire à la raison, que quand elles commencent à s'as-

240 LES AVANTURES LIV. XV.

foiblir par une espéce de lassitude. Ensuite il me dit ces paroles: O Philoctete! qu'avez-vous fait de votre raison & de votre courage? Voici le moment de s'en servir. Si vous resusez de nous suivre pour remplir les grands desseins de Jupiter sur vous, adieu; vous êtes indigne d'être le libérateur de la Gréce, & le destructeur de Troye. Demeurez à Lemnos; ces armes que j'emporte, me donneront une gloire qui vous étoit destinée. Néoptoléme, partons; il est inutile de lui parler; la compassion pour un seul homme ne doit pas nous faire abandonner le falut de la Gréce entière.

Alors je me sentis comme une lionne à qui on vient d'arracher ses petits, elle remplit les forêts de ses rugissemens. O caverne! disois-je, jamais je ne te quitterai, tu seras mon tombeau! O séjour de ma douleur! plus de nourriture, plus d'espérance! Qui me donnera un glaive pour me percer? O si les oiseaux de proye pouvoient m'enlever! Je ne les percerai plus de mes flèches. O arc précieux! arc confacré par les mains du fils de Jupiter! O cher Hercule, s'il te reste encore quelque sentiment, n'es-tu pas indigné? cet arc n'est plus dans les mains de ton fidéle ami, il est dans les mains impures & trompeuses d'Ulysse. Oiseaux de proye! bêtes farouches! ne fuyez plus cette caverne, mes mains n'ont plus de flèches. Misérable! je ne puis vous nuire, venez me dévorer, ou plutôt que la foudre de l'impitoyable Iupiter m'écrase!

Votre pére ayant tenté tous les autres moyens pour me persuader, jugea ensin que le meilleur étoit de me rendre mes armes; il sit signe à Néoptoléme, qui me les rendit aussitôt. Alors je lui dis : digne sils d'Achille, tu montres que tu l'es : mais laisse-moi percer mon ennemi. J'allois tirer une slèche contre votre père : mais Néoptoléme m'arrêta, en me disant : La colère vous trouble, & vous empêche de voir l'in-

digne action que vous voulez faire.

Pour Ulysse, il paroissoit aussi tranquille contre mes flèches que contre mes injures. Je me sentis touché de cette intrépidité & de cette patience. J'eus honte d'avoir voulu dans ce prémier transport me servir de

mes

9

fo

p

de

fp U

CO

Cu

ra

un

ple

n'a

toi

fai

qu

me

rira

de

ric

ces

un

ô fi

fan

me

TOY

LIV. XV. DE TELEMAQUE. 24

.

1-

es

ui

n-

ne

ce

nt u-

te

ui

01-

er-

n-

er-

-tu

on

ses!

ne

de

nez

ble

Jur

de

qui

fils

101

itre

nt:

in-

nes

che

nte

· de

mes

mes armes pour tuer celui qui me les avoit fait rendre: mais comme mon ressentiment n'étoit pas encore appaisé, j'étois inconsolable de devoir mes armes à un homme que je haissois tant. Cependant Néoptoléme me disoit: Sachez que le devin Hélénus sils de Priam étant sorti de la ville de Troye par l'ordre & par l'inspiration des Dieux, nous a dévoilé l'avenir. La malheureuse Troye tombera, a-t-il dit; mais elle ne peut tomber qu'après qu'elle aura été attaquée par celui qui tient les slèches d'Hercule. Cet homme ne peut guérir que quand il sera devant les murailles de Troye; les ensans d'Esculape le guériront.

En ce moment je sentis mon cœur partagé: j'étois touché de la naïveté de Néoptoléme, & de la bonnefoi avec laquelle il m'avoit rendu mon arc: mais je ne
pouvois me résoudre à voir encore le jour s'il faloit céder à Ulysse, & une mauvaise honte me tenoit en suspens. Me verra-t-on, disois-je en moi-même, avec
Ulysse & avec les Atrides? Que croira-t-on de moi?

Pendant que j'étois dans cette incertitude, tout-à-coup j'entens une voix plus qu'humaine; je vois Hercule dans un nüage éclattant, il étoit environné de rayons de gloire. Je reconnus facilement ses traits un peu rudes, son corps robuste, & ses manières simples; mais il avoit une hauteur & une majesté qui n'avoient jamais paru si grandes en lui quand il domptoit les monstres. Il me dit:

Tu entens, tu vois Hercule. J'ai quitté le haut Olympe pour t'annoncer les ordres de Jupiter. Tu fais par quels travaux j'ai acquis l'immortalité: Il faut que tu ailles avec le fils d'Achille, pour marcher sur mes traces dans le chemin de la gloire. Tu guériras; tu perceras de mes slèches Pâris auteur de tant de maux. Après la prise de Troye, tu envoyeras de riches dépouilles à Pœan ton pére sur le mont Oeta; ces dépouilles seront mises sur mon tombeau comme un monument de la victoire due à mes slèches. Et toi, ô fils d'Achille! je te déclare que tu ne peux vaincre sans Philocete, ni Philocete sans toi. Allez donc comme deux lions qui cherchent ensemble leur proye. J'envoyerai Esculape à Troye pour guérir Philocete. Sur-

242 LES AVANTURES, &c. LIV. XV.

tout, ô Grécs! aimez & observez la religion; le reste

meurt, elle ne meurt jamais.

Après avoir entendu ces paroles, je m'écriai: 0 heureux jour! douce lumière, tu te montres enfin après tant d'années. Je t'obéïs, je pars après avoir salué ces lieux: Adieu, cher antre: adieu, nymphe de ces prez humides; je n'entendrai plus le bruit sourd des vagues de cette mer: adieu, rivage, où tant de sois j'ai souffert les injures de l'air: adieu, promontoires, où Echo répéta tant de sois mes gémissemens. Adieu, douces sontaines, qui me sûtes si améres. Adieu, ô terre de Lemnos! laisse moi partir heureusement, puisque je vais où m'appelle la volonté des Dieux & mes amis.

Ainsi nous partîmes, nous arrivâmes au siège de Troye. Machaon & Podalire par la divine science de leur pére Esculape me guérirent, ou du moins me mirent dans l'état où vous me voyez. Je ne soussire plus; j'ai retrouvé toute ma vigueur: mais je suis un peu boiteux. Je sis tomber Pâris comme un timide faon de biche, qu'un chasseur perce de ses traits. Bientôt Ilion sut réduit en cendre; vous savez le reste. J'avois néanmoins encore je ne sai quelle aversion pour le sage Ulysse, par le souvenir de mes maux; & sa vertu ne pouvoit appaiser ce ressentiment: mais la vue d'un sils qui lui ressemble, & que je ne puis m'empêcher d'aimer, m'attendrit le cœur pour le pére même.

Fin du quinziéme Livre,

ce

foi fer V.

fte

O ofin roir

phe ruit où

ens. eres.

des

e de

e de

mi-

uffre

s un

mide

raits.

refte.

rfion

& fa

a vue

echer

LE

AVANTURES

DE

TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE SEIZIEME.

SOMMAIRE.

Télémaque entre en différend avec Phalante pour des prifonniers qu'ils se disputent: il combat & vainc Hippias,
qui méprisant sa jeunesse, prend de hauteur ces prisonniers pour son frère Phalante: mais étant peu content
de sa victoire, il gémit en secret de sa témérité & de
sa faute, qu'il voudroit réparer. Au même tems Adraste
roi des Dauniens étant informé que les rois alliez ne songent qu'à pacifier le différend de Télémaque & d'Hippias, va les attaquer à l'improvise. Après avoir surpris cent de leurs vaisseaux pour transporter ses troupes
dans leur camp, il y met d'abord le feu, commence l'attaque par le quartier de Phalante, tuë son frère Hippias,
& Phalante lui-même est tout percé de ses coups.

PENDANT que Philoctete avoit raconté ainsi fes avantures, Télémaque étoit demeuré comme suspendu & immobile. Ses yeux étoient attachez sur ce grand homme qui parloit. Toutes les passions différentes qui avoient agité Hercule, Philoctete, Ulysse, Néoptolème, paroissoient tour à tour sur le visage naif de Télémaque, à mesure qu'elles étoient représentées. Dans la suite de cette narration, quelquefois il s'écrioit & interrompoit Philoctete, sans y penser : quelquesois il paroissoit rêveur comme un homme M 2

244 LES AVANTURES LIV. XVI.

qui pense prosondément à la suite des affaires. Quand Philoctète dépeignoit l'embarras de Néoptoléme, qui ne savoit point dissimuler, Télémaque paroissoit dans le même embarras; & dans ce moment on l'auroit

pris pour Néoptoléme.

Cependant l'armée des alliez marchoit en bon ordre contre Adraste roi des Dauniens, qui méprisoit les Dieux, & qui ne cherchoit qu'à tromper les hommes. Télémaque trouva de grandes difficultez pour fe ménager parmi tant de rois jaloux les uns des autres. Il faloit ne se rendre suspect à aucun, & se faire aimer de tous. Son naturel étoit bon & sincère, mais peu caressant; il ne s'avisoit guére de ce qui pouvoit faire plaisir aux autres; il n'étoit point attaché aux richesses, mais il ne savoit point donner. Ainsi avec un cœur noble & porté au bien, il ne paroissoit ni obligeant ni sensible à l'amitié, ni libéral, ni reconnoissant des foins qu'on prenoit pour lui, ni attentif à distinguer le mérite. Il fuivoit son goût sans réfléxion; sa mere Pénélope l'avoit nourri malgré Mentor dans une hauteur & dans une fierté qui ternissoient tout ce qu'il y avoit de plus aimable en lui. Il se regardoit comme étant d'une autre nature que le reste des hommes; les autres ne lui fembloient mis sur la terre par les Dieux que pour lui plaire, pour le servir, pour prévenir tous ses desirs, & pour rapporter tout à lui comme à une divinité. Le bonheur de le servir étoit selon lui une assez haute récompense pour ceux qui le servoient. Il ne faloit jamais rien trouver d'impossible, quand il s'agissoit de le contenter, & les moindres retardemens irritoient son naturel ardent.

Ceux qui l'auroient vû ainsi dans son naturel, auroient jugé qu'il étoit incapable d'aimer autre chose
que lui-même; qu'il n'étoit sensible qu'à sa gloire & à
son plaisir. Mais cette indissérence pour les autres;
& cette attention continuelle sur lui-même, ne venoient
que du transport continuel où il étoit jetté par la violence de ses passions. Il avoit été statté par sa mére
dès le berceau, & il étoit un grand éxemple du malheur de ceux qui naissent dans l'élevation. Les rigueurs de la fortune qu'il sentit dès sa prémiére jeunesse, n'avoient pu moderer cette impétuosité & cette

hau-

k

fo

Pa

to

T

cal

leu éle

de

bri

Tél

blée

hon

le tr

aux de f

Téle

LIV. XVI. DE TELEMAQUE.

hauteur. Dépourvu de tout, abandonné, éxposé à tant de maux, il n'avoit rien perdu de sa fierté. Elle se relevoit toûjours comme la palme souple se relève sans cesse d'elle-même, quelque essort qu'on fasse pour l'abaisser.

Pendant que Télémaque étoit avec Mentor, ces défauts ne paroissoient point, & ils diminuoient tous les jours. Semblable à un coursier fougueux qui bondit dans les vastes prairies, que ni les rochers escarpez, ni les précipices, ni les torrens n'arrêtent, qui ne connoît que la voix & la main d'un feul homme capable de le dompter; Télémaque plein d'une noble ardeur ne pouvoit être retenu que par le seul Mentor: mais aussi un de ses regards l'arrêtoit tout-à-coup dans sa plus grande impétuosité: il entendoit d'abord ce que fignificit ce regard. Il rappelloit aussitôt dans son cœur tous les sentimens de vertu. La sagesse de Mentor rendoit en un moment son visage doux & serein. Neptune quand il élève son trident, & qu'il menace les flots soulevez, n'appaise point plus soudainement les noires tempetes.

8

t

a

e

il

e

es

IX

us

ne

ne

II il

ns

u-

ofe

c à

es;

ent

10-

ere

ial-

T1-

eu-

ette

Quand Télémaque se trouva seul, toutes ses passions suspendues comme un torrent arrêté par une sorte digue, reprirent leur cours; il ne pût soussir l'arrogance des Lacédémoniens & de Phalante qui étoit à leur tête. Cette colonie qui étoit venue sonder Tarente, étoit composée de jeunes hommes nez pendant le siège de Troye, qui n'avoient eu aucune éducation; leur naissance illégitime, le déréglement de leurs mères, la licence dans laquelle ils avoient été élevez, leur donnoient je ne sai quoi de farouche & de barbare. Ils ressembloient plutôt à une troupe de

Phalante en toute occasion cherchoit à contredire Télémaque. Souvent il l'interrompoit dans les assemblées, méprisant ses conseils comme ceux d'un jeune homme sans éxpérience, Il en faisoit des railleries, le traitant de foible & d'efféminé; il faisoit remarquer aux chess de l'armée ses moindres fautes. Il tâchoit de semer par tout la jalousie, & de rendre la fierté de Télémaque odiquse à tous les alliez.

M. 3: 00

Un

245

246 LES AVANTURES LIV. XVI.

Un jour Télémaque ayant fait sur les Dauniens quelques prisonniers, Phalante prétendit que ces captifs lui appartenoient, parce que c'étoit lui, disoit-il, qui à la tête de ses Lacédémoniens avoit défait cette troupe d'ennemis, & que Télémaque trouvant les Daumiens déja vaincus & mis en fuite, n'avoit en d'autre peine que celle de leur donner la vie, & de Télémaque soutenoit au les mener dans le camp. contraire, que c'étoit lui qui avoit empêché Phalante d'être vaincu, & qui avoit remporté la victoire sur Ils allérent tous deux défendre leur les Dauniens. cause dans l'assemblée des rois alliez. Télémaque s'y emporta jusqu'à menacer Phalante; ils se fussent battus fur le champ, si on ne les eût arrêtez.

Phalante avoit un frére nommé Hippias, célébre dans toute l'armée par sa valeur, par sa force & par son adresse. Pollux, disoient les Tarentins, ne combattoit pas mieux du ceste; Castor n'eût pu le surpasser pour conduire un cheval: il avoit presque la taille & la force d'Hercule. Toute l'armée le craignoit; car il étoit encore plus querelleux & plus brutal qu'il n'é-

fa

fe

ie

VC

fil

&

fu

ril

en

ci 1

des

mie

leu

où

voit

con

le :

nua

dan

fe i

Mi

fié.

toit fort & vaillant.

Hippias ayant vu avec quelle hauteur Télémaque avoit menacé son frére, va à la hâte prendre les prisonniers pour les emmener à Tarente sans attendre le jugement de l'assemblée. Télémaque à qui on vint le dire en secret, sortit en frémissant de rage: tel qu'un sanglier écumant qui cherche le chasseur par lequel il a été blessé; on le voyoit errer dans le camp cherchant des yeux son ennemi, & branlant le dard dont il le vouloit percer. Enfin il le rencontre: & en

le voyant, sa fureur se redouble.

Ce n'étoit plus ce sage Télémaque instruit par Minerve sous la figure de Mentor; c'étoit un phrénétique ou un lion surieux. Aussitôt il crie à Hippias: Arrête, ô le plus lâche de tous les hommes! arrête, nous allons voir si tu pourras m'enlever les dépouilles de ceux que j'ai vaincus. Tu ne les conduiras point à Tarente; va, descends tout-à-l'heure dans les rives sombres du styx.... Il dit, & il lança son dard; mais il le lança avec tant de sureur, qu'il ne put mesurer son coup, le dard ne toucha point Hippias. Aussi.

es

u

le

u

te

ur s'y

tus

ore

oar

mser

& car

r'é-

gue

pri-

e le

vint

tel

par

mp.

dard

k en

par

ene-

ias:

rete,

illes

point

rives

ard;

me-

pias.

lussi-

Aussitôt Télémaque prend son épée, dont le garde étoit d'or, & que Laerte lui avoit donnée, quand il partit d'Ithaque, comme un gage de sa tendresse. Laerte s'en étoit servi avec beaucoup de gloire pendant qu'il étoit jeune, & elle avoit été teinte du fang de plusieurs fameux capitaines des Epirotes, dans une guerre où Laerte fut victorieux. A peine Télémaque eut tiré cette épée, qu'Hippias qui vouloit profiter de l'avantage de sa force, se jetta pour l'arracher des mains du jeune fils d'Ulysse. L'épée se rompt dans leurs mains, ils se saisssent, & se serrent l'un l'autre. Les voilà comme deux bêtes cruelles qui cherchent à se déchirer; le seu brille dans leurs yeux, ils se racourcissent, ils s'allongent, ils se baissent, ils se relèvent, ils s'élancent, ils sont altérez de sang. Les voilà aux prifes, pieds contre pieds, mains contre mains: ces deux corps entrelassez paroissoient n'en faire qu'un. Mais Hippias d'un âge plus avancé, sembloit devoir accabler Telémaque, dont la tendre jeunesse étoit moins nerveuse. Déja Télémaque hors d'haleine sentoit ses genoux chanceler. Hippias le voyant ébranlé redouble ses efforts. C'étoit fait du fils d'Ulysse, il alloit porter la peine de sa témérité & de son emportement, si Minerve qui veilloit de loin sur lui, & qui ne le laissoit dans cette extrémité de péril que pour l'instruire, n'eût déterminé la victoire en la faveur.

Elle ne quitta point le palais de Salente, mais elle envoya Iris la prompte messagére des Dieux. Celleci volant d'une aîle légére fend les espaces immenses des airs, laissant après elle une longue trace de lumière que peignoit un nuage de mille diverses couleurs; elle ne se reposa que sur les rivages de la mer où étoit campée l'armée innombrable des alliez : elle voit de loin la querelle, l'ardeur & les efforts des deux combattans; elle frémit à la vue du danger où étoit le jeune Télémaque; elle s'approche enveloppée d'un nuage clair qu'elle avoit formé de vapeurs subtiles dans le moment où Hippias sentant toute sa force, se crut victorieux; elle couvrit le jeune nourrisson de Minerve de l'Egide que la sage Déesse lui avoit consie. Aussitôt Télémaque, dont les forces étoient M 4 epuilées,

épursées, commence à se ranimer. A mesure qu'il se ranime, Hippias se trouble; il sent je ne sai quoi de divin qui l'étonne & qui l'accable. Télémaque le presse & l'attaque, tantôt dans une situation, tantôt dans une autre; il l'ébranle, il ne lui laisse aucun moment pour se rassurer; enfin il le jette par terre & tombe sur lui. Un grand chêne du mont Ida, que la hache a coupé par mille coups dont toute la forêt a retenti, ne fait pas un plus horrible bruit en tombant; la terre en gémit; tout ce qui l'environne en est ébranlé.

Cependant la fagesse étoit revenue avec la force au dedans de Télémaque. A peine Hippias fut-il tombé sous lui, que le fils d'Ulysse comprit la faute qu'il avoit faite d'attaquer ainsi le frére d'un des rois alliez qu'il étoit venu fecourir : il rappella lui-même avec confusion les sages conseils de Mentor. Il eut honte de sa victoire, & vit bien qu'il avoit mérité d'être vaincu. Cependant Phalante transporté de fureur accouroit au secours de son frère; il eut percé Télémaque d'un dard qu'il portoit; s'il n'eût craint de percer aussi Hippias que Télémaque tenoit sous lui dans la poussière. Le fils d'Ulysse eût pu sans peine ôter la vie à son ennemi; mais sa colére étoit appaisée, & il ne songeoit plus qu'à réparer sa faute, en montrant de la modération. Il se leve, en disant : O Hippias! il me suffit de vous avoir appris à ne mépriser jamais ma jeunesse. Vivez, j'admire votre force & votre courage. Les Dieux m'ont protégé, cédez à leur puissance, ne fongeons plus qu'à combattre ensemble contre les Dauniens. Pendant que Télémaque parloit ainsi, Hippias se relevoit couvert de poussière & de fang, plein de honte & de rage. Phalante n'osoit ôter la vie à celui qui venoit de la donner si généreusement à son frère; il étoit en suspens, & hors de lui-même. Tous les rois alliez accoururent; ils menérent d'un côté Télémaque, & de l'autre Phalante & Hippias, qui ayant perdu sa fierté n'osoit lever les yeux. Toute l'armée ne pouvoit assez s'étonner que Télémaque dans un âge si tendre, où les hommes n'ont point encore toute leur force, eût pu renverser Hippias, semblable en force & en grandeur à CCS

Ĭ

q

n

la

P

CE

H

CE

fe

1'2

Vi

de

m

no

dr

ces géans ensans de la terre, qui tentérent autrefois de

chasser de l'Olympe les immortels.

Mais le fils d'Ulysse étoit bien éloigné de jouïr du plaisir de cette victoire. Pendant qu'on ne pouvoit se lasser de l'admirer, il se retira dans sa tente honteux de sa faute; & ne pouvant plus se supporter lui-même, il gémissoit de sa promptitude. Il reconnoissoit combien il étoit injuste & déraisonnable dans ses emportemens: il trouvoit je ne sai quoi de vain, de soible & de bas dans cette hauteur démesurée. Il reconnoissoit que la véritable grandeur n'est que dans la modération, la justice, la modestie & l'humanité: il le voyoit, mais il n'osoit espèrer de se corriger après tant de rechutes; il étoit aux prises avec lui-même, & on l'en-

tendoit rugir comme un lion furieux.

a

Il démeura deux jours renfermé seul dans sa tente, ne pouvant se résoudre à se rendre dans aucune so. ciété, & se punissant lui-même. Hélas! disoit-il, oserai-je revoir Mentor? Suis-je le fils d'Ulysse, le plus sage & le plus patient des hommes? Suis-je venu porter la division & le désordre dans l'armée des alliez ? Est-ce leur fang ou celui des Dauniens leurs ennemis que je dois répandre? J'ai été téméraire; je n'ai pas même su lancer mon dard; je me suis exposé avec Hippias à forces inégales; je n'en devois attendre que la mort avec la honte d'être vaincu. Mais qu'importe? Je ne serois plus.... non, je ne serois plus ce téméraire Télémaque, ce jeune infense, qui ne profite d'aucun conseil; ma honte finiroit avec ma vie. Hélas! si je pouvois au moins espérer de ne plus faire ce que je suis désolé d'avoir fait! trop heureux! trop heureux! Mais peut-être qu'avant la fin du jour je ferai & voudrai faire encore les mêmes fautes dont j'ai maintenant tant de honte & d'horreur. O funeste victoire! ô louanges que je ne puis souffrir, & qui sont de cruels reproches de ma folie!

Pendant qu'il étoit seul & inconsolable, Nestor & Philoctete le vinrent trouver. Nestor voulut lui remontrer le tort qu'il avoit : mais ce sage vieillard reconnoissant bientôt la désolation du jeune homme, changea ses graves remontrances en des paroles de ten-

dresse pour adoucir son désespoir.

Les princes alliez étoient arrêtez par cette querelle, & ils ne pouvoient marcher vers les ennemis qu'après avoir réconcilié Télémaque avec Phalante & Hippias, On craignoit à toute heure que les troupes des Tarentins n'attaquassent les cent jeunes Crétois qui avoient fuivi Télémaque dans cette guerre: tout étoit dans le trouble par la faute du seul Télémaque; & Télémaque qui voyoit tant de maux présens & de périls pour l'avenir, dont il étoit l'auteur, s'abandonnoit à une douleur amére. Tous les princes étoient dans un Ils n'osoient faire marcher l'armée, éxtrême embarras. de peur que dans la marche les Crétois de Télémaque, & les Tarentins de Phalante ne combattissent les uns contre les autres. On avoit bien de la peine à les retenir au-dedans du camp où ils étoient gardez de près. Nestor & Philoctete alloient & revenoient sans cesse de la tente de Télémaque à celle de l'implacable Phalante, qui ne respiroit que la vengeance. La douce éloquence de Nestor, & l'autorité du grand Philoctete ne pouvoient modérer ce cœur farouche, qui étoit encore sans cesse irrité par les discours Télémaque étoit pleins de rage de son frère Hippias. bien plus dowx, mais il étoit abattu par une douleur que rien ne pouvoit consoler.

Pendant que les princes étoient dans cette agitation, toutes les troupes étoient consternées: tout le camp paroissoit comme une maison désolée qui vient de perdre un pére de famille, l'appui de tous ses proches,

la douce espérance de ses petits-enfans.

Dans ce désordre & cette consternation de l'armée, en entend tout-à-coup un bruit effroyable de chariots, d'armes, de hennissemens de chevaux, de cris d'hommes, les uns vainqueurs & animez au carnage, les autres, ou suyans, ou mourans, ou blessez. Un tourbillon de poussiére forme un épais nuage qui couvre le ciel, & qui enveloppe tout le camp. Bientôt à la poussière se joint une sumée épaisse qui troubloit l'air & qui ôtoit la respiration. On entendoit un bruit sourd semblable à celui des tourbillons de slame que le Mont-Etna vomit du sond de ses entrailles embrassées, lorsque Vulcain avec ses Cyclopes y sorge des foudres

LIV. XVI. DE TELEMAQUE. 250

foudres pour le pére des Dieux. L'épouvante saisit les cœurs.

Adraste vigilant & infatigable avoit surpris les alliez; il leur avoit caché sa marche, & il étoit instruit de la leur. Il avoit fait une incroyable diligence pour faire le tour d'une montagne presque inaccesfible, dont les alliez avoient faisi presque tous les passages; tenans ces défilez ils se croyoient en pleine fureté, & prétendoient même pouvoir par ces paffages qu'ils occupoient, tomber sur l'ennemi derrière la montagne, quand quelques troupes qu'ils attendoient, leur seroient venues. Adraste, qui répandoit l'argent à pleines mains pour savoir le secret de ses ennemis, avoit appris leur resolution; car Nestor & Philocete, ces deux capitaines d'ailleurs si sages & si expérimentez, n'étoient pas assez secrets dans leurs entreprises. Nestor dans ce déclin de l'âge se plaisoit trop à raconter ce qui pouvoit lui attirer quelque louange. Philoctete naturellement parloit moins; mais il étoit prompt: & si peu qu'on éxcitât sa vivacité, on lui faisoit dire ce qu'il avoit résolu de taire. Les gens artificieux avoient trouvé le clef de son cœur pour en tirer les plus importans secrets. On n'avoit qu'à l'irriter: alors fougueux & hors de lui-même il éclattoit par des menaces: il se vantoit d'avoir des moyens surs de parvenir à ce qu'il vouloit. Si peu qu'on parût douter de ses moyens, il se hâtoit de les expliquer inconsidérément, & le secret le plus intime échappoit du fond de son cœur. Semblable à un vale précieux, mais fêlé, d'où s'écoulent toutes les liqueurs les plus délicieuses, le cœur de ce grand capitaine ne pouvoit rien garder.

Les traîtres corrompus par l'argent d'Adrasse ne manquoient pas de se jouer de la soiblesse de ces deux rois. Ils slattoient sans cesse Nestor par de vaines louanges; ils lui rappelloient ses victoires passées, admiroient sa prévoyance, ne se lassoient jamais de l'applaudir. D'un autre côté ils tendoient des pièges continuels à l'humeur impatiente de Philostete, ils ne lui parloient que de difficultez, de contre-tems, de dangers, d'inconveniens, de fautes irrémédiables. Aus-

fitos

sitôt que ce naturel prompt étoit enflamé, sa sagesse l'abandonnoit, & il n'étoit plus le même homme.

Télémaque malgré les défauts que nous avons vus. étoit bien plus prudent pour garder un secret. Il y étoit accoutumé par ses malheurs, & par la nécessité où il avoit été dès son enfance de se cacher aux amans de Pénélope. Il savoit taire un secret sans dire aucun mensonge. Il n'avoit point même certain air réservé & mysterieux qu'ont d'ordinaire les gens secrets. Il ne paroissoit point chargé du secret qu'il devoit garder : on le trouvoit toûjours libre, naturel, ouvert, comme un homme qui a son cœur sur ses levres. Mais en disant tout ce que l'on pouvoit dire sans conséquence, il favoit s'arrêter précisément & sans affectation aux choses qui pouvoient donner quelque soupçon & entamer son secret. Par-là son cœur étoit impénétrable & inaccessible; ses meilleurs amis même ne savoient que ce qu'il croyoit utile de leur découvrir pour en tirer de sages conseils, & il n'y avoit que le seul Mentor pour lequel il n'avoit aucune réserve. Il se confioit à d'autres amis, mais à divers degrez, & à proportion de ce qu'il avoit éprouvé leur amitié & leur lagefie.

Télémaque avoit souvent remarqué que les résolution du conseil se repandoient un peu trop dans le camp. Il en avoit averti Nestor & Philochete: mais ces deux hommes si éxpérimentez ne firent pas assez d'attention à un avis si salutaire. La vieillesse n'a plus rien de souple, la longue habitude la tient comme enchaînée; elle n'a plus de ressource contre ses défauts. Semblables aux arbres dont le tronc rude & nouëux s'est durci par le nombre des années, & ne peut plus se redresser, les hommes à un certain âge ne peuvent presque plus se plier eux-mêmes contre certaines habitudes qui ont vieilli avec eux, & qui sont entrées jusques dans la moelle de leurs os. Souvent ils les connoissent, mais trop tard; ils gémissent en vain, & la tendre jeunesse est le seul âge où l'homme

peut encore tout sur lui-même pour se corriger.

Il y avoit dans l'armée un Dolope nommé Eurimaque, flatteur, infinuant, fachant s'accommoder à tous

LIV. XVI. DE TELEMAQUE. 253

tous les goûts, & à toutes les inclinations des princes; inventif & industrieux pour trouver de nouveaux moyens de leur plaire. A l'entendre rien n'étoit jamais difficile. Lui demandoit-on son avis? Il devinoit celui qui seroit le plus agréable. Il étoit plaisant, railleur contre les foibles, complaisant pour ceux qu'il craignoit, habile pour assaisonner une louange délicate qui fût bien reçue des hommes les plus modestes. Il étoit grave avec les graves, enjoué avec ceux qui étoient d'une humeur enjouée. Il ne lui coûtoit rien de prendre toutes sortes de formes. Les hommes fincères & vertueux qui sont toujours les mêmes, & qui s'assujettissent aux régles de la vertu, ne sauroient jamais être aussi agréables aux princes que ceux qui flattent leurs passions dominantes. Eurimaque savoit la guerre; il étoit capable d'affaires, c'étoit un avanturier qui s'étoit donné à Nesfor, & qui avoit gagné sa confiance. Il tiroit du fond de son cœur, un peu vain & sensible aux louanges, tout ce qu'il en vouloit savoir.

é

n

é

e

K.

Quoique Philoctete ne se consât point à lui, la colére & l'impatience faisoient en lui ce que la consiance faisoit dans Nestor. Eurimaque n'avoit qu'à le contredire, en l'irritant il découvroit tout. Cet homme avoit reçu de grandes sommes d'Adraste pour lui mander tous les desseins des alliez. Ce roi des Dauniens avoit dans l'armée un certain nombre de transsuges qui devoient l'un après l'autre s'échapper du camp des alliez, & retourner au sien. A mesure qu'il y avoit quelque affaire importante à faire savoir à Adraste, Eurimaque faisoit partir un de ces transsuges. La tromperie ne pouvoit pas être facilement découverte, parce que ces transsuges ne portoient point de lettres. Si on les surprenoit, on ne trouvoit rien qui pût rendre Eurimaque suspect.

Cependant Adraste prévenoit toutes les entreprises des alliez. À peine une résolution étoit-elle prise dans le conseil, que les Dauniens faisoient précisément ce qui étoit nécessaire pour en empêcher le succès. Télémaque ne se lassoit point d'en chercher la cause, & d'exciter la désiance de Nestor & de Philocete, mais

son soin étoit inutile. Ils étoient aveuglez.

On avoit résolu dans le conseil d'attendre les troupes nombreuses qui devoient arriver, & on avoit fait avan. cer secrétement pendant la nuit cent vaisseaux pour conduire plus promptement ces troupes depuis une côte de la mer très rude où elles devoient arriver. jusqu'au lieu où l'armée campoit. Cependant on se croyoit en sureté, parce qu'on tenoit avec des troupes les détroits de la montagne voisine, qui est une côte presque inaccessible de l'Apennin. L'armée étoit campée sur les bords du fleuve Galése, assez près de la mer. Cette campagne délicieuse est abondante en pâturage, & en tous les fruits qui peuvent nourrir une armée. Adraste étoit derrière sa montagne, & on comptoit qu'il ne pouvoit passer : mais comme il fût que les alliez étoient encore foibles, qu'il leur venoit un grand fecours; que les vaisseaux attendoient des troupes qui devoient arriver, & que l'armée étoit divisée par la querelle de Télémaque avec Phalante, il se hâta de faire un grand tour. Il vint en diligence jour & nuit sur le bord de la mer, & passa par des chemins qu'on avoit toûjours cru absolument impraticables. Ainsi la hardiesse & le travail surmontent les plus grands obstacles; ainsi il n'y a presque rien d'impossible à ceux qui savent oser & souffrir; ainsi ceux qui s'endorment comptant que les choses difficiles font impossibles, méritent d'être surpris & accablez. Adraste surprit au point du jour les cent vaisseaux qui appartenoient aux alliez. Comme ces vaisseaux étoient mal gardez, & qu'on ne se défioit de rien, il s'en faisit sans résistance, & s'en servit pour transporter ses troupes avec une incroyable diligence à l'embouchure du Galése; puis il remonta très promptement fur les bords du fleuve. Ceux qui étoient dans les postes avancez autour du camp vers la rivière crurent que ces vaisseaux leur amenoient les troupes qu'on attendoit; on poussa d'abord de grands cris de joye. Adraste & ses soldats descendirent avant qu'on put les reconnoître. Ils tombent sur les alliez qui ne se defient de rien, il les trouve dans un camp tout ouvert, fans ordre, fans chef, fans armes.

Le côté du camp qu'il attaqua d'abord, fut celui des Tarentins où commandoit Phalante; Les Dauk

1

niéns y entrérent avec tant de vigueur, que cette jeunesse Lacédémonienne étant surprise ne pût résister. Pendant qu'ils cherchent leurs armes, & qu'ils s'embarrassent les uns les autres dans cette confusion, Adraste fait mettre le seu au camp. Aussitôt la slame s'élève des pavillons, & monte jusqu'aux nuës: le bruit du seu est semblable à celui d'un torrent qui inonde toute une campagne, & qui entraîne par sa rapidité les grands chênes avec leurs prosondes racines, les moissons, les granges, les étables, & les troupeaux. Le vent pousse impétueusement la slame de pavillon en pavillon, & bientôt tout le camp est comme un vieille

forêt, qu'une étincelle de feu a embrasée.

t

11

t

۴

.

n

l'halante qui voit le péril de plus près qu'un autre, ne peut y remédier. Il comprend que toutes ses troupes vont périr dans cet incendie, si on ne se hâte d'abandonner le camp: mais il comprend aussi combien le désordre de cette retraite est à craindre devant un ennemi victorieux; il commence à faire sortir sa jeunesse Lacédémonienne encore à demi désarmée: mais Adraste ne les saisse point respirer. D'un côté une troupe d'archers adroits perce de flèches innombrables les soldats de Phalante; de l'autre des frondeurs jettent une grêle de grosses pierres. lui-même l'épée à la main marchant à la tête d'une troupe choisie des plus intrépides Dauniens poursuit à la lueur du feu les troupes qui s'enfuyent. Il moifsonne par le fer tranchant tout ce qui a échappé au feu; il nage dans le fang; il ne peut s'affouvir de carnage: les lions & les tygres n'égalent point sa furie quand ils égorgent les bergers avec leurs troupeaux. Les troupes de Phalante succombent & le courage: les abandonne. La pâle mort conduite par une furie infernale, dont la tête est hérissée de serpens, glace le fang de leurs veines, leurs membres engourdis se roidissent, & leurs genoux chancelans leur ôtent même l'espérance de la fuite. Phalante à qui la honte & le désespoir donne encore un reste de force & de vigueur, élève les mains & les yeux vers le ciel; il voit tomber à ses pieds son frère Hippias sous les. coups de la main foudroyante d'Adraste. Hippias étendu par terre se roule dans la poussière; un sang noir

256 LES AVANTURES, &c. LIV.XVI.

noir & bouillonnant fort comme un ruisseau de la profonde blessure qui lui traverse le côté; ses yeux se ferment à la lumière, son ame surieuse s'ensuit avec tout son sang. Phalante lui-même tout couvert du sang de son frère, & ne pouvant le secourir, se voit enveloppé par une soule d'ennemis qui s'efforcent de le renverser; son bouclier est percé de mille traits. Il est blessé en plusieurs endroits de son corps; il ne peut plus rallier ses troupes sugitives. Les Dieux le voyent, & ils n'en ont aucune pitié.

Fin du seiziéme Livre.

AVANTURES

la ax ait

ert fe

nt ts.

le

S

DE

TELEMAQUE,

FILS D'ULYSSE.

LIVRE DIX-SEPTIEME.

SOMMAIRE.

Telémaque s'étant revêtu de ses armes divines, court au secours de Phalante, renverse d'abord Iphiclès fils d'Adraste, repousse l'ennemi victorieux, & remporteroit sur lui une victoire complette, si une tempéte survenant ne faisoit sinir le combat. Ensuite Télémaque s'ait emporter les blessez, prend soin d'eux, & principalement de Phalante. Il fait l'honneur des obseques de son frére Hippias, dont il lui va présenter les cendres qu'il a recueillies dans une urne d'or.

Jupiter R au milieu de toutes les divinitez célestes regardoit du haut de l'Olympe ce carnage
des alliez. En même tems il consultoit les immuables destinées, & voyoit tous les chefs dont la trame
devoit ce jour-là être tranchée par le cizeau de la
Parque. Chacun des Dieux étoit attentif pour découvrir sur le visage de Jupiter quelle seroit sa volonté.
Mais le pére des Dieux & des hommes leur dit d'une
voix douce & majestueuse: Vous voyez en quelle
extrémité sont réduits les alliez, vous voyez Adraste
qui renverse tous ses ennemis: mais ce spectacle est
bien trompeur; la gloire & la prospérité des méchans
est courte; Adraste impie & odieux par sa mauvaise
soi ne remportera point une entiére victoire. Ce
malheur

malheur n'arrive aux alliez que pour leur apprendre à se corriger, & à mieux garder le secret de leurs entreprises. Ici la sage Minerve prépare une nouvelle gloire à son jeune Télémaque, dont elle fait ses délices.... Alors Jupiter cessa de parler. Tous les Dieux en silence continuoient à regarder le combat.

Cependant Nestor & Philocete furent avertis qu'une partie du camp étoit déja brûlée; que la flame poussée par les vents s'avançoit toûjours; que leurs troupes étoient en désordre, & que Phalante ne pouvoit plus soutenir les efforts des ennemis. A peine ces funestes paroles frappent leurs oreilles, qu'ils courent aux armes, assemblent les capitaines, & ordonnent qu'on se hâte de sortir du camp pour éviter cet incendie.

Télémaque, qui étoit abattu & inconsolable, oublie sa douleur. Il prend ses armes, don précieux de la sage Minerve, qui paroissant sous la figure de Mentor, fit semblant de les avoir reçues d'un excellent ouvrier de Salente, mais qui les avoit fait faire à Vul-

cain dans les cavernes fumantes du mont Etna.

Ces armes étoient polies comme une glace, & brillantes comme les rayons du foleil. On y voyoit Neptune & Pallas qui disputoient entre eux à qui auroit la gloire de donner son nom à une ville naissante. Neptune de son trident frappoit la terre, & on en voyoit fortir un cheval fougueux. Le feu fortoit de ses yeux, & l'écume de sa bouche. Ses crins flottoient au gré du vent: ses jambes souples & nerveuses se replioient avec vigueur & légéreté. Il ne marchoit point ; il sautoit à force de reins, mais avec tant de vîtesse, qu'il ne laissoit aucune trace de ses pas: on croyoit l'entendre hennir.

De l'autre côté Minerve donnoit aux habitans de sa nouvelle ville l'olive, fruit de l'arbre qu'elle avoit planté. Le rameau auquel pendoit son fruit, representoit la douce paix avec l'abondance, préférable aux troubles de la guerre, dont ce cheval étoit l'image. La Déesse demeuroit victorieuse par ses dons simples & utiles, & la superbe Athénes portoit son nom.

L'on voyoit aussi Minerve assemblant autour d'elle tous les beaux arts, qui étoient des enfans tendres & aîlez. Ils se réfugioient autour d'elle, étant épouvante comi mere béan nerv rach fecti don cha

LIV.

qui pite nez Ul Gr Tren

> Si pl ch de C

vanter.

LIV. XVII. DE TELEMAQUE. 259

vantez des fureurs brutales de Mars, qui ravage tout, comme les agneaux bêlans se résugient autour de leur mére, à la vuë d'un loup affamé, qui d'une gueule béante & enslamée, s'élance pour les dévorer. Minerve d'un visage dédaigneux & irrité, consondoit par l'éxcellence de ses ouvrages la folle témérité d'Arachné, qui avoit osé disputer avec elle pour la perfection des tapisseries. On voyoit cette malheureuse, dont tous les membres éxténuez se désiguroient & se changeoient en araignée.

10

23

e

e

S

S

S

Auprés de cet endroit paroissoit encore Minerve, qui dans la guerre des géans, servoit de conseil à Jupiter même, & soutenoit tous les autres Dieux étonnez. Elle étoit aussi représentée avec sa lance & son Egide sur les bords du Xanthe & du Simoïs, menant Ulysse par la main, ranimant les troupes sugitives des Grecs, soutenant les efforts des plus vaillants capitaines Troyens, & du redoutable Hector même. Ensin, introduisant Ulysse dans cette satale machine, qui devoit

en une seule nuit renverser l'empire de Priam.

D'un autre côté le bouclier représentoit Cérés dans les fertiles campagnes d'Enna qui sont au milieu de la On voyoit la Déesse qui rassembloit les peuples épars ça & là, cherchans leur nourriture par la chasse, ou cueillans les fruits sauvages qui tomboient des arbres. Elle montroit à ces hommes groffiers l'art d'adoucir la terre, & de tirer de son sein sécond leur nourriture. Elle leur présentoit une charrue, & y faisoit atteler des bœufs. On voyoit la terre s'ouvrir en fillons par le tranchant de la charrue; puis on appercevoit les moissons dorées qui couvroient ces fertiles campagnes. Le moissonneur avec sa faux coupoit les doux fruits de la terre, & se payoit de toutes ses peines. Le fer destiné ailleurs à tout détruire, ne paroissoit employé en ce lieu qu'à préparer l'abondance, & à faire naître tous les plaisirs.

Les nymphes couronnées de fleurs danfoient enfemble dans une prairie sur le bord d'une rivière auprès d'un bocage. Pan joûoit de la flûte: les Faunes & les Satyres folâtres sautoient dans un coin. Bacchus y paroissoit aussi couronné de lierre, appuyé d'une main sur son thyrse, & tenant de l'autre une

vigne

vigne ornée de pampres, & de plusieurs grapes de raisins. C'étoit une beauté molle, avec je ne sai quoi de noble, de passionné, & de languissant. Il étoit tel qu'il parut à la malheureuse Ariadné, lorsqu'il la trouva seule abandonnée, & abîmée dans la douleur sur un

rivage inconnu.

Enfin on voyoit de toutes parts un peuple nombreux, des vieillards qui alloient porter dans les temples les prémices de leurs fruits; de jeunes hommes qui revenoient vers leurs épouses, lassez du travail de la journée. Les femmes alloient au-devant d'eux, menant par la main leurs petits enfans qu'elles cares. soient. On voyoit aussi des bergers qui paroissoient chanter, & quelques-uns dansoient au son du chalumeau. Tout représentoit la paix, l'abondance & les délices: tout paroissoit riant & heureux. On voyoit même dans les pâturages les loups se jouer au milieu des moutons. Le lion & le tygre ayant quitté leur férocité, paissoient avec les tendres agneaux. petit berger les menoit ensemble sous sa houlette, & cette aimable peinture rappelloit tous les charmes de l'age d'or.

Télémaque s'étant revêtu de ces armes divines; au lieu de prendre son bouclier ordinaire, prit la terrible Egide que Minerve lui avoit envoyée, en la confiant à Iris prompte messagére des Dieux. Iris lui avoit enlevé son bouclier sans qu'il s'en apperçût, & lui avoit donné en la place cette Egide redoutable aux

Dieux memes.

En cet état, il court hors du camp pour en éviter les sames; il appelle à lui d'une voix forte tous les chefs de l'armée; & cette voix ranime déja tous les alliez éperdus. Un feu divin étincelle dans les yeux du jeune guerrier. Il paroît toûjours doux, toûjours libre & tranquille, toûjours appliqué à donner des ordres, comme pourroit faire un fage vieillard attentif à régler sa famille, & à instruire ses enfans: mais il est prompt & rapide dans l'exécution. Semblable à un fleuve impétueux, qui non seulement roule avec précipitation les flots écumeux, mais qui entraîne encore dans sa course les plus pesans vaisseaux dont il est charge.

Ph des a fai q

LIV.

L'ex la ia fie n les C tous

& co & n tion. se h

font tour périn derr. allie Cett

> de] jour Aqu vieu terr

verf plus fent per

> d'U reu. tail deu me êtro

plu En qu dé

re

net

ce de de

uoi

tel

IVa

un

m-

n-

les

de

X, :[.

nt

1-25

it

H

r

n

Philoctete, Nestor, & les chefs des Manduriens & des autres nations sentent dans le fils d'Ulysse je ne sai quelle autorité, à laquelle il faut que tous cedent, L'experience des vieillards leur manque, le confeil & la sagesse sont ôtez à tous les commandans ; la jalousie même si naturelle aux hommes s'éteint dans tous les cœurs; tous se taisent, tous admirent Télémaque, tous se rangent pour lui obeir sans y faire de résléxions, & comme s'ils y eussent été accoutumez. Il s'avance & monte sur une colline, d'où il observe la disposition des ennemis. Puis tout-à-coup il juge qu'il faut se hâter de les surprendre dans le désordre où ils se sont mis, en brûlant le camp des alliez. Il fait le tour en diligence, & tous les capitaines les plus expérimentez le suivent. Il attaque les Dauniens par derrière, dans un tems où ils croyoient l'armée des alliez enveloppée dans les flames de l'embrasement. Cette surprise les trouble; ils tombent sous la main de Telemaque, comme les feuilles dans les derniers jours de l'automne tombent des forêts, quand un fier Aquilon ramenant l'hyver, fait gémir les troncs des vieux arbres, & en agite toutes les branches. La terre est couverte des hommes que Télémaque renverse. De son dard il perce le cœur d'Iphiclès, le plus jeune des enfans d'Adraste. Celui-ci osa se présenter contre lui au combat pour sauver la vie de son pere, qui pensa être surpris par Télémaque. Le fils d'Ulysse & Iphiclès étoient tous deux beaux, vigoureux, pleins d'adresse & de courage, de la même taille, de la même douceur, du même âge, tous deux chéris de leurs parens : mais Iphiclès étoit comme un fleur qui s'épanouit dans un champ, qui doit être coupée par le tranchant de la faux du moisson-Ensuite Télémaque renverse Euphorion, le plus célébre de tous les Lydiens venus en Etrurie. Enfin son glaive perce Cléomenes nouveau marie, qui avoit promis à son épouse de lui porter les riches dépouilles des ennemis, mais qui ne devoit jamais la revoir.

Adraste frémit de rage voyant la mort de son fils, celle de plusieurs capitaines, & la victoire qui échappe de ses mains. Phalante presque abattu à ses pieds est comme comme une victime à demi égorgée qui se dérobe au coûteau sacré, & qui s'ensuit loin de l'autel. Il ne faloit plus à Adraste qu'un moment pour achever la

f

h

1

perte du Lacédémonien.

Phalante noyé dans son sang, & dans celui des soldats qui combattent avec lui, entend les cris de Télémaque qui s'avance pour le secourir. En ce moment la vie lui est renduë, un nuage qui couvroit déja ses yeux se dissipe. Les Dauniens sentant cette attaque imprévuë, abandonnent Phalante pour aller repousser un plus dangereux ennemi. Adraste est tel qu'un tygre, à qui des bergers assemblez arrachent la proye qu'il étoit prêt à dévorer. Télémaque le cherche dans la mêlée, & veut sinir tout-à-coup la guerre, en délivrant les alliez de leur implacable ennemi.

Mais Jupiter ne vouloit pas donner au fils d'Ulysse une victoire si prompte & si facile. Minerve meme vouloit qu'il eût à souffrir des maux plus longs, pour mieux apprendre à gouverner les hommes. L'impie Adraste sut donc conservé par le pére des Dieux, afin que Telémaque eût le tems d'acquérir plus de gloire & plus de vertu. Un nuage épais que Jupiter assembla dans les airs, sauva les Dauniens; un tonnerre effroyable déclara la volonté des Dieux. On auroit cru que les voûtes éternelles du haut Olympe alloient s'écrouler sur les têtes des foibles mortels; les éclairs fendoient la nuë de l'un à l'autre pole; & dans le moment où ils éblouissoient les yeux par leurs feux perçans, on retomboit dans les affreuses ténébres de la nuit. Une pluye abondante qui tomba dans l'instant, servit encore à séparer les deux armées.

Adraste profita du secours des Dieux, sans être touché de leur pouvoir, & mérita, par cetté ingratitude, d'être réservé à une plus cruelle vengeance. Il se hâta de faire passer ses troupes entre le camp à demi brûlé, & un marais qui s'étendoit jusqu'à la rivière; il le sit avec tant d'industrie & de promptitude, que cette retraite montra combien il avoit de ressources & de présence d'esprit. Les alliez animez par Télémaque, vouloient le poursuivre, mais à la faveur de cet orage il leur échappa, comme un oifeau

II.

e au

l ne

r la

fol-

elé-

mo-

Toit

ette

iller

tel

it la

e le

p la

en-

yffe

our

pie

ade

iter

On-

les

&

urs res

ins

tre ti-

ce.

à

ri-

ti-

de

ez

la

1-

au

feau d'une aîle légére échappe aux filets des chasseurs. Les alliez ne songérent plus qu'à rentrer dans leur camp, & à réparer leur perte. En y rentrant, ils virent ce que la guerre a de plus lamentable; les malades & les blessez manquant de forces pour se traîner hors des tentes, n'avoient pû se garantir du seu: ils paroissoient à demi brûlez, poussans vers le ciel d'une voix plaintive & mourante, des cris douloureux. Le cœur de Télémaque en sut percé, il ne put retenir ses larmes; il détourna plusieurs sois ses yeux, étant saiss d'horreur & de compassion: il ne pouvoit voir sans frémir ces corps encore vivans & dévouez à une longue & cruelle mort: ils paroissoient semblable à la chair des victimes qu'on a brûlées sur les autels, &

dont l'odeur se répand de tous côtez.

Hélas, s'écrioit Télémaque, voilà donc les maux que la guerre entraîne après elle! Quelle fureur aveugle pousse les malheureux mortels? ils ont si peu de jours à vivre sur la terre, ces jours sont si misérables! pourquoi précipiter une mort déja si prochaine? pourquoi ajouter tant de désolations affreuses à l'amertume dont les Dieux ont rempli cette vie si courte? Les hommes sont tous frères, & ils s'entredéchirent, les bêtes farouches font moins cruelles qu'eux. Les lions ne font point la guerre aux lions, ni les tygres aux tygres; ils n'attaquent que les animaux d'espèce différente. L'homme seul, malgré sa raison, fait ce que les animaux sans raison ne firent jamais. Mais encore pourquoi ces guerres? N'y a-til pas assez de terre dans l'univers pour en donner à tous les hommes plus qu'ils n'en peuvent cultiver? Combien y a-t-il de terres désertes? Le genre humain ne fauroit les remplir. Quoi donc! une fausse gloire, un vain titre de conquérant, qu'un prince veut acquerir, allume la guerre dans des pays immenses! Ainsi un seul homme donné au monde par la colère des Dieux, en facrifie brutalement tant d'autres à sa vanité. Il faut que tout périsse, que tout nage dans le fang, que tout soit dévoré par les flames; que tout ce qui échappe au fer & au feu, ne puisse echapper à la faim encore plus cruelle; afin que cet homme, qui se joue de la nature humaine entière,

trouve

trouve dans cette destruction générale son plaisir & sa gloire. Quelle gloire monffrueuse! Peut-on trop ab. horrer & trop mepriser des hommes qui ont tellement oublie l'humanité? Non, non, bien loin d'être des demi-Dieux, ce ne sont pas même des hommes; ils doivent être même en execration dans tous les siècles. dont ils ont cru être admirez. Oh! que les rois doivent bien prendre garde aux guerres qu'ils entrepren. nent! Elles doivent être justes; ce n'est pas assez, il faut qu'elles soient nécessaires pour le bien public. Le sang du peuple ne doit être versé que pour sauver ce même peuple dans les besoins extrêmes. Mais les conseils flatteurs, les fausses idées de gloire, les vaines jalousies, l'injuste avidité, qui se couvre de beaux prétextes; enfin les engagemens insensibles entrainent presque toujours les rois dans des guerres qui les rendent malheureux, où ils hazardent tout sans nécessité, & où ils font autant de mal à leurs sujets qu'à leurs ennemis. Ainfi raisonnoit Télémaque.

Mais il ne se contentoit pas de déplorer les maux de la guerre; il tâchoit de les adoucir. On le voyoit aller dans les tentes secourir lui-même les malades & les mourans, il leur donnoit de l'argent & des remédes, il les consoloit, & les encourageoit par des discours pleins d'amitié, & envoyoit visiter ceux qu'il ne pou-

voit visiter lui-même.

Parmi les Crétois qui étoient avec lui, il y avoit deux vieillards, dont l'un se nommoit Traumaphile, & l'autre Nozophuge. Traumaphile avoit été au siège de Troye avec Idoménée, & avoit appris des enfans d'Esculape l'art divin de guérir les playes. Il répandoit dans les blessures les plus prosondes & les plus envenimées, une liqueur odorisérante, qui consumoit les chairs mortes & corrompues, sans avoir besoin de faire aucune incision, & qui formoit promptement de nouvelles chairs plus saines & plus belles que les prémières. Pour Nozophuge, il n'avoit jamais vu les enfans d'Esculape; mais il avoit eu par le moyen de Mérion, un sivre sacré & mystérieux qu'Esculape avoit donné à ses enfans. D'ailleurs Nozophuge étoit ami des Dieux; il avoit composé des hymnes en l'honneur des enfans de Latone; il offroit

OUS

LI

tou

tac

A

yeu

fon

Ta

mo

rati

tou

ma

peu

kon

que

hor

C'e

aye

dui

cha

ferv

gen

peu

ven

le e

flat

bef

mé

pre

inn

ete,

la 1

Par

tou

phu

le

pou

pot

bea

bie fer

pre

LIV. XVII. DE TELEMAQUE. 265

t

r

S

e

11

S

t

tous les jours le sacrifice d'une brebis blanche & sans tache à Apollon, par lequel il étoit fouvent inspiré. A peine avoit-il vu un malade, qu'il connoissoit à ses yeux, à la couleur de son teint, à la conformité de son corps, & à sa respiration, la cause de sa maladie. Tantôt il donnoit des remédes qui faisoient suer, & il montroit par le succès des sueurs, combien la transpiration facilitée ou diminuée, déconcerte ou rétablit toute la machine du corps: tantôt il donnoit pour les maux de langueur certains breuvages, qui fortifioient peu à peu les parties nobles, & qui rajeunissoient les kommes en adoucissant leur sang. Mais il assuroit que c'étoit faute de vertu & de courage, que les hommes avoient si souvent besoin de la médecine. C'est une honte, disoit-il, pour les hommes, qu'ils avent tant de maladies; car les bonnes mœurs produisent la santé: leur intempérance, disoit-il encore, change en poisons mortels les alimens destinez à conferver la vie. Les plaisirs pris sans modération, abregent plus les jours des hommes, que les remédes ne peuvent les prolonger. Les pauvres sont moins souvent malades faute de nourriture, que les riches ne le deviennent pour en prendre trop. Les alimens qui flattent trop le goût & qui font manger au-delà du besoin, empoisonnent au lieu de nourrir. Les remédes font eux-mêmes de véritables maux qui ruinent la nature, & dont il ne faut se servir que dans les pressans besoins. Le grand remede qui est toûjours innocent, & toûjours d'un usage utile, c'est la sobriété, c'est la tempérance dans tous les plaisirs, c'est la tranquilité de l'esprit, c'est l'éxercice du corps. Par-là on fait un fang doux & tempéré, on dissipe toutes les humeurs superflues. . . . Ainsi le sage Nozophuge étoit moins admirable par ses remédes, que par le regime qu'il conseilloit pour prévenir les maux, & pour rendre les remédes inutiles.

Ces deux hommes furent envoyez par Télémaque, pour visiter tous les malades de l'armée; ils en guérirent beaucoup par leurs remédes, mais ils en guérirent bien davantage par le soin qu'ils prirent pour les faire servir à propos; car ils s'appliquoient à les tenir proprement, à empêcher le mauvais air par cette pro-

N

prete,

preté, à leur faire garder un régime de sobriété éxacte dans leur convalescence. Tous les foldats touchez de ces secours rendoient graces aux Dieux d'avoir en-

voyé Télémaque dans l'armée des alliez.

Ce n'est pas un homme, disoient-ils; c'est sans doute quelque divinité bienfaisante sous une figure humaine. Du moins si c'est un homme, il ressemble moins au reste des hommes qu'aux Dieux; il n'est sur la terre que pour faire du bien. Il est encore plus aimable par sa douceur & par sa bonté que par sa valeur. O si nous pouvions l'avoir pour roi ! mais les Dieux le réservent pour quelque peuple plus heureux, qu'ils chérissent, & chez lequel ils veulent renouveller

l'âge d'or.

Télémaque, pendant qu'il alloit la nuit visiter les quartiers du camp par précaution contre les ruses d'Adrafte, entendoit ces louanges qui n'étoient point sufpectes de flatterie, comme celles que les flatteurs donnent souvent en face aux princes, supposans qu'ils n'ont ni modestie, ni délicatesse, & qu'il n'y a qu'à les louer sans mesure pour s'emparer de leur faveur. Le fils d'Ulysse ne pouvoit goûter que ce qui étoit vrai. Il ne pouvoit fouffrir d'autres louanges que celles qu'on lui donnoit en secret loin de lui, & qu'il avoit véritablement méritées. Son cœur n'étoit pas insensible à celles-là; il sentoit ce plaisir si doux & si pur, que les Dieux ont attaché à la feule vertu, & que les méchans, faute de l'avoir éprouvé, ne peuvent ni concevoir, ni croire: mais il ne s'abandonnoit point à ce plaisir; aussitôt revenoient en soule dans son esprit toutes les fautes qu'il avoit faites; il n'oublioit point sa hauteur naturelle & son indifference pour les hommes; il avoit une honte secréte d'être né si dur, & de paroître si humain. Il renvoyoit à la fage Minerve toute la gloire qu'on lui donnoit, & qu'il ne croyoit pas mériter.

C'est vous, disoit-il, ô grande Déesse! qui m'avez donné Mentor pour m'instruire, & pour corriger mon mauvais naturel. C'est vous qui me donnez la sagesse de prositer de mes fautes pour me désier de moi-même; c'est vous qui retenez mes passions impetueuses; c'est vous qui me faites sentir le plaisir de

foulager

1

11

d

8

CE

il

V

de

ur

m

qu

un

Le

me

les

be

fla

mo

d'u

&]

ces

me

aba

de

enf

no

foi

pe

LIV. XVII. DE TELEMAQUE. 267

foulager les malheureux; sans vous je serois haï, & digne de l'être; sans vous je serois des fautes irréparables; je serois comme un enfant qui ne sentant pas sa soiblesse, quitte sa mére & tombe dès le prémier pas.

74

-

S

e

1-

re fa

66

х,

er

es 4-

ıf-

nils

ià

ır.

ue

ill

as

fi

33

on-

ule

il

Fe-

éte

en-

on-

vez

ger , la

de im-

de

ger

Nestor & Philoctéte étoient étonnez de voir Télémaque devenu si doux, si attentif à obliger les hommes, si officieux, si secourable, si ingénieux pour prévenir tous les besoins; ils ne savoient que croire; ils ne reconnoissent plus en lui le même homme. Ce qui les surprit davantage, fut le soin qu'il prit des funerailles d'Hippias; il alla lui-même retirer son corps sanglant & défiguré, de l'endroit où il étoit caché sous un monceau de corps morts; il versa sur lui des larmes pieuses; il dit : O grande ombre! tu le fais maintenant combien j'ai estimé ta valeur. Il est vrai que ta fierté m'avoit irrité, mais tes défauts venoient d'une jeunesse ardente. Je sai combien cet âge a besoin qu'on lui pardonne: nous eussions dans la suite été sincérement unis; j'avois tort de mon côte; ô Dieux! pourquoi me le ravir, avant que j'aye pû le forcer de m'aimer?

Ensuite Télémaque fit laver le corps dans des liqueurs odoriférantes; puis on prépara par son ordre Les grands pins gémissans sous les coups un bûcher. des haches tombent en roulant du haut des montagnes. Les chênes, ces vieux enfans de la terre qui sembloient menacer le ciel, les hauts peupliers, les ormeaux, dont les têtes sont si vertes & si ornées d'un épais feuillage, les hêtres qui font l'honneur des forêts, viennent tomber sur le bord du fleuve Galése. Là s'eléve avec ordre un bûcher qui ressemble à un bâtiment régulier, la flame commence à paroître, un tourbillon de fumée monte jusqu'au ciel. Les Lacédémoniens s'avancent d'un pas lent & lugubre, tenant leurs piques renversées & leurs yeux baissez: la douleur amére est peinte sur ces vilages farouches, & les larmes coulent abondamment; puis on voyoit venir Phérécyde, vieillard moins abattu par le nombre des années, que par la douleur de survivre à Hippias qu'il avoit élevé depuis son enfance. Il levoit vers le ciel ses mains, & ses yeux noyez de larmes. Depuis la mort d'Hippias il refufoit toute nourriture, le doux sommeil n'avoit pu appelantir les paupières, ni suspendre un moment sa cui-N 2

fante peine: il marchoit d'un pas tremblant, suivant la foule, & ne sachant où il alloit. Nulle parole ne fortoit de sa bouche, car son cœur étoit trop serré: c'étoit un filence de désespoir & d'abattement. Mais quand il vit le bûcher allumé, il parut tout-à-coup furieux, & il s'écria: O Hippias, Hippias! Je ne te verrai plus; Hippias n'est plus, & je vis encore! O mon cher Hippias! C'est moi cruel, moi impitoyable qui t'ai appris à mépriser la mort; je croyois que tes mains fermeroient mes yeux, & que tu recueillerois mon dernier foupir. O Dieux cruels! vous prolongez ma vie pour me faire voir la fin de celle d'Hippias! O cher enfant que j'ai nourri, & qui m'a coûte tant de foins, je ne te verrai plus; mais je verrai ta mére qui mourra de tristesse en me reprochant ta mort; je verrai ta jeune épouse frappant sa poitrine, arrachant ses cheveux, & j'en serai cause. O chére ombre! appelle-moi fur les rives du Styx, la lumière m'est odieuse; c'est toi seul, mon cher Hippias, que je veux revoir. Hippias, Hippias! ô mon cher Hippias! je ne vis encore que pour rendre à tes cendres le dernier devoir.

Cependant on voyoit le corps du jeune Hippias étendu qu'on portoit dans un cercueil orné de pourpre, d'or & d'argent: la mort qui avoit éteint ses yenx, n'avoit pu effacer toute sa beauté, & les graces étoient encore à demi peintes sur son visage pâle; on voyoit flotter autour de son cou plus blanc que la neige, mais penché sur l'épaule, ses longs cheveux noirs, plus beaux que ceux d'Atys ou de Ganyméde, qui alloient être réduits en cendre; on remarquoit dans le côté la blessure profonde par où tout son sang s'étoit écoulé, & qui l'avoit fait descendre dans le royaume sombre de Pluton.

Télémaque triste & abattu suivoit de près le corps, & lui jettoit des fleurs. Quand on fut arrivé au bûcher, le fils d'Ulysie ne put voir la flame pénétrer les étoffes qui envelopoient le corps, sans répandre de nouvelles larmes. Adieu, dit-il, ô magnanime Hippias! car je n'ose te nommer mon ami; appaise-toi, o ombre, qui as mérité tant de gloire! si je ne t'aimois, j'envierois ton bonheur, tu es délivré des mi-

L

c

TE

01

q

pi

fu

la

qu

m

de

 G_1

Le

Mi

do

Di

la

lén

dre d'or

Pha

fure

les :

art;

vole men

vie.

fon

glace

fant,

perte en ét

de fi il pa

l'ai v

ceur

L fils !

]

plus;

sérès où nous sommes encore, & tu en es sorti par le chemin le plus glorieux. Hélas! que je serois heureux de finir de même! Que le Styx n'arrête point ton ombre: que les champs Elysées lui soient ouverts; que la renommée conserve ton nom dans tous les siécles, &

que tes cendres reposent en paix!

A peine eut-il dit ces paroles entremêlées de foupirs, que toute l'armée poussa un cri; on s'attendrissoit sur Hippias, dont on racontoit les grandes actions, & la douleur de sa mort rappellant toutes ses bonnes qualitez, faisoit oublier les désauts qu'une jeunesse impétueuse & une mauvaise éducation lui avoient donnes, mais on étoit encore plus touché des sentimens tendres de Télémaque. Est-ce donc la, disoit-on, ce jeune Grec si sier, si hautain, si dédaigneux, si intraitable? Le voilà devenu doux, humain, tendre; sans doute Minerve qui a tant aimé son pére, l'aime aussi; sans doute elle lui a fait les plus précieux dons que les Dieux puissent saire aux hommes, en lui donnant avec la sagesse un cœur sensible à l'amitié.

Le corps étoit déja consumé par les flames. Télémaque lui-même arrosa de liqueur parfumée ses cendres encore fumantes; puis il les mit dans une urne d'or qu'il couronna de fleurs, & il porta cette urne à Phalante; celui-ci étoit étendu, percé de diverses blessures, & dans son éxtrême soiblesse il entrevoyoit de près

les portes fombres des enfers.

Déja Traumaphile & Nozophuge envoyez par le fils d'Ulysse, lui avoient donné tous les secours de leur art; ils rappelloient peu à peu son ame prête à s'envoler; de nouveaux esprits le ranimoient insensiblement; une force douce & pénétrante, un baume de vie s'insinuoient de veine en veine jusqu'au sond de son cœur, une chaleur agréable le déroboit aux mains glacées de la mort. En ce moment la désaillance cessant, la douleur succéda; il commença à sentir la perte de son frère, qu'il n'avoit point été jusqu'alors en état de sentir. Hélas! disoit-il, pourquoi prend-on de si grands soins de me faire vivre? ne me vaudroit-il pas mieux mourir, & suivre mon cher Hippias? Je l'ai vu périr tout auprès de moi : ô Hippias, la douceur de ma vie! mon frère, mon cher frère! tu n'es

L

1

C

m

V

ic

eu

plu

gr

me

tr

da

De

les

COL

du.

mê

toit

ten

eto.

dor

mée à I

foul

mod

une

Jour

dres

ion

bres

plus; je ne pourrai donc plus ni te voir, ni t'entendra, ni t'embrasser, ni te dire mes peines, ni te consoler dans les tiennes! O Dieux, ennemis des hommes! il n'y a plus d'Hippias pour moi! est-il possible! Mais n'est-ce point un songe? Non, il n'est que trop vrai, ô Hippias! je t'ai perdu, je t'ai vu mourir, & il saut que je vive encore autant qu'il sera nécessaire pour te venger; je veux immoler à tes mânes le cruel Adrasse

teint de ton fang.

Pendant que Phalante parloit ainfi, les deux hommes divins tâchoient d'appaiser sa douleur de peur qu'elle n'augmentât ses maux, & n'empêchât l'effet des remédes. Tout-à-coup il apperçoit Télémaque qui se présente à lui. D'abord son cœur fut combattu par deux passions contraires; il conservoit un ressentiment de tout ce qui s'étoit passé entre Télémaque & Hippias: la douleur de la perte d'Hippias rendoit ce ressentiment encore plus vif. D'un autre côté il ne pouvoit ignorer qu'il devoit la conservation de sa vie à Télémaque, qui l'avoit tiré fanglant & à demi-mort des mains d'Adraste. Mais quand il vit l'urne d'or, où étoient renfermées les cendres si chéres de son frére Hippias, il versa un torrrent de larmes, il embrassa d'abord Télémaque sans pouvoir lui parler, & lui dit enfin d'une voix languissante, entrecoupée de fanglots :

Digne fils d'Ulysse, votre vertu me force à vous aimer; je vous dois ce reste de vie qui va s'éteindre: mais je vous dois quelque chose qui m'est bien plus cher Sans vous le corps de mon frére auroit été la proye des vautours; sans vous son ombre privée de la sépulture seroit malheureusement errante sur les rives du Styx, toûjours repoussée par l'impitoyable Caron. Faut-il que je doive tant à un homme que j'ai tant hai? O Dieux! récompensez-le, & délivrezmoi d'une vie si malheureuse. Pour vous, ô Télémaque, rendez-moi les derniers devoirs que vous avez rendus à mon frére, asin que rien ne manque à votre

gloire!

A ces paroles Phalante demeura épuisé & abattu d'un éxcès de douleur. Télémaque se tint auprès de lui sans oser lui parler, & attendant qu'il reprît ses forces. Bientôt Phalante revenant de cette défaillance, prit l'urne

l'urne des mains de Télémaque, la baisa plusieurs sois, l'arrosa de ses larmes, & dit: O chéres, ô précieuses cendres! quand est-ce que les miennes seront rensermées avec vous dans cette même urne? O ombre d'Hippias! je te suis dans les ensers: Télémaque nous

vengera tous deux.

S

a

e

e

e -

az

ui es.

ne

Cependant le mal de Phalante diminua de jour en jour par les soins des deux hommes qui avoient la science d'Esculape. Télémaque étoit sans cesse avec eux auprès du malade, pour les rendre plus attentifs à avancer sa guérison, & toute l'armée admiroit bien plus la bonté de cœur avec laquelle il secouroit son plus grand ennemi, que la valeur & la sagesse qu'il avoit montrées en fauvant dans la bataille l'armée des alliez. En même tems Télémaque se montroit infatigable dans les plus rudes travaux de la guerre; il dormoit peu, & son sommeil étoit souvent interrompu, ou par les avis qu'il recevoit à toutes les heures de la nuit, comme du jour, ou par la visite de tous les quartiers du camp qu'il ne faisoit jamais deux fois de suite aux mêmes heures, pour mieux surprendre ceux qui n'étoient pas affez vigilans; il revenoit souvent dans sa tente couvert de sueur & de poussière; sa nourriture etoit fimple; il vivoit comme les foldats, pour leur donner l'exemple de la fobriété & de la patience. L'armée ayant peu de vivres dans ce campement, il jugea à propos d'arrêter les murmures des foldats, en souffrant lui-même volontairement les mêmes incommoditez qu'eux. Son corps loin de s'affoiblir dans une vie si pénible, se fortissoit & s'endurcissoit chaque jour; il commençoit à n'avoir plus ces graces si tendres, qui sont comme la fleur de la prémiére jeunesse; ion teint devenoit plus brun & moins délicat : ses membres moins mous & plus nerveux.

Fin du dix-septiéme Livre.

Li

qu

ind

vo d'u roi

pa coi

rat da &

qu

fi a

s'é

do

que

bie

ver

les

plu

rai

tan n'e

jan

ma

ne

Ith

enr

fun

c'e

dar

que

che

y 6

out

dui

AVANTURES

DE

TELEMAQUE,

FILS D'ULYSSE.

LIVRE DIX-HUITIEME.

SOMMAIRE.

Télémaque persuadé par divers songes que son père Ulisse n'est plus sur la terre, éxécute son dessein de l'aller chercher dans les ensers: il se dérobe du camp étant suivi de deux Crétois jusqu'à un temple près de la fameuse caverne d'Achérontia: il s'y ensonce au travers des ténébres, arrive au bord du Styx, & Caron le reçoit dans sa barque: il se va présenter devant Pluton qu'il trouve préparé à lui permettre de chercher son père: il traverse le Tartare, où il voit les tourmens que souffrent les ingrats, les parjures, les impies, les hypocrites, & sur tout les mauvais rois.

A DRASTE dont les troupes avoient été considérablement affoiblies dans le combat, s'étoit retiré derriére la montagne d'Aulon pour attendre divers secours, & pour tâcher de surprendre encore une sois ses ennemis. Semblable à un lion affamé, qui ayant été repoussé d'une bergerie s'en retourne dans les sombres forêts, & rentre dans sa caverne, où il aiguise se dents & ses griffes, attendant le moment savorable pour égorger tous les troupeaux.

Télémaque ayant pris soin de mettre une éxacte discipline dans tout le camp, ne songea plus qu'à éxécuter un dessein qu'il avoit conçu, & qu'il cacha à tous les chess de l'armée. Il y avoit déja long-tems

LIV. XVIII. LES AVANTURES, &c. 273

qu'il étoit agité pendant toutes les nuits par des songes qui lui représentoient son pere Ulysse. Cette chere image revenoit toûjours sur la fin de la nuit avant que l'Aurore vînt chasser du ciel par ses seux naissans les inconstantes étoiles, & de dessus la terre le doux sommeil suivi des songes voltigeans. Tantôt il croyoit voir Ulysse nud dans une isle fortunée, sur la rive d'un fleuve, dans une prairie ornée de fleurs, & environné de nymphes qui lui jettoient des habits pour se l'antôt il croyoit l'entendre parler dans un palais tout éclattant d'or & d'yvoire, où des hommes couronnez de fleurs l'écoutoient avec plaisir & admi-Souvent Ulysse lui apparoissoit tout-à-coup dans des festins où la joye éclattoit parmi les délices, & où l'on entendoit les tendres accords d'une voix avec une lyre plus douce que la lyre d'Apollon, &

que les voix de toutes les Muses.

2

3

7

e

S

e

à

Télémaque en s'éveillant s'attristoit de ces songes si agreables. O mon pére! ô mon cher pére Ulysse! s'écrioit-il; les fonges les plus affreux me seroient plus doux. Ces images de félicité me font comprendre que vous êtes déja descendu dans le séjour des ames bienheureuses, que les Dieux récompensent de leurs vertus par une éternelle tranquilité. Je crois voir les Champs Elisées. O qu'il est cruel de n'espérer plus! Quoi donc, ô mon cher pére! je ne vous verrai jamais; jamais je n'embrasserai celui qui m'aimoit tant, & que je cherche avec tant de peine : jamais je n'entendrai parler cette bouche d'oû fortoit la fagesse: jamais je ne baiserai ces mains, ces cheres mains; ces mains victorieuses qui ont abattu tant d'ennemis; elles ne puniront point les insensez amans de Pénélope, & Ithaque ne se relevera jamais de sa ruine! O Dieux, ennemis de mon pére! vous m'envoyez ces longes funestes pour arracher toute espérance de mon cœur, c'est m'arracher la vie. Non, je ne puis plus vivre dans cette incertitude. Que dis-je! hélas! je ne suis que trop certain que mon pére n'est plus; je vais chercher son ombre jusques dans les enfers. y est bien descendu; Thésée, cet impie, qui vouloit outrager les divinitez infernales: & moi j'y vais conduit par la piété Hercule y descendit. Je ne suis N 5 pas pas Hercule: mais il est beau d'oser l'imiter. Orphée a bien touché par le récit de ses malheurs le cœur de ce Dieu, qu'on dépeint comme inéxorable : il obtint de lui qu'Euridice retourneroit parmi les vivans. Je fuis plus digne de compassion qu'Orphée; car ma perte est plus grande. Qui pourra comparer une jeune fille semblable à tant d'autres, avec le sage Ulysse admiré de toute la Gréce? Allons, mourons, s'il le faut. Pourquoi craindre la mort, quand on souffre tant dans la vie? O Pluton! ô Proserpine! j'éprouverai bientôt si vous êtes aussi impitoyables qu'on le dit. O mon pére! après avoir parcouru en vain les terres & les mers pour vous trouver, je vais voir si vous n'êtes point dans les sombres demeures des morts. Si les Dieux me refusent de vous posséder sur la terre, & de jouir de la lumiére du foleil, peut-être ne me refuseront-ils pas de voir au moins votre ombre dans le

royaume de la Nuit.

En difant ces paroles, Télémaque arrofoit son lit de ses larmes : aussitôt il se levoit, & cherchoit par la lumière à foulager la douleur cuisante que ces songes lui avoient causé; mais c'étoit une flèche qui avoit percé son cœur, & qu'il portoit par tout avec lui. Dans cette peine il entreprit de descendre aux enfers par un lieu célébre qui n'étoit pas éloigné du camp; on l'appelloit Acherontia, à cause qu'il y avoit en ce lieu une caverne affreuse de laquelle on descendoit sur les rives de l'Acheron, par lequel les Dieux mêmes craignent de jurer. La ville étoit sur un rocher, pofée comme un nid sur le haut d'un arbre. Au pied de ce rocher on trouvoit la caverne de laquelle les simides mortels n'osoient approcher. Les Bergers avoient foin d'en détourner leurs troupeaux; la vapeur soustrée du marais Stygien, qui s'éxhaloit sans cesse par cette ouverture, empestoit l'air. Tout auour il ne croissoit ni herbes ni fleurs; on n'y sentoit jamais les doux Zephirs, ni les graces naissantes du printems, ni les riches dons de l'automne. La terre aride y languissoit: on y voyoit seulement quelques arbustes déponillez, & quelques cyprès funestes. Au loin même, tout à l'entour, Cerès refusoit aux laboureurs ses moissons dorées. Bacchus sembloit en vain y



Telemaque protégé par Minerve, combat et vainc Hippias

S

t

il e

Hulell Sculp.

L

proche foid toû jan & allo Là la moi fuy mu noi mil leur que par veil égiemen cure Cardes

emp il n puide l la re étoi pére A ente loit qui

promettre ses doux fruits: les grappes de raisin se desséchoient au lieu de meurir. Les Nayades tristes ne faisoient point couler une onde pure; leurs stots étoient
toûjours amers & troubles; les oiseaux ne chantoient
jamais dans cette terre hérissée de ronces & d'épines,
& n'y trouvoient aucun bocage pour se retirer: ils
alloient chanter leurs amours sous un ciel plus doux.
Là on n'entendoit que le croassement des corbeaux, &
la voix lugubre des hiboux; l'herbe même y étoit
amère, & les troupeaux qui la paissoient ne sentoient
point la douce joye qui les fait bondir. Le taureau
suyoit la genisse, & le berger tout abattu oublioit se
musette & sa slûte.

De cette caverne sortoit de tems en tems une sumée noire & épaisse, qui faisoit une espéce de nuit au milieu du jour. Les peuples voisins redoubloient alors leurs facrifices pour appaiser les divinitez infernales; mais souvent les hommes à la fleur de leur âge. & dès leur plus tendre jeunesse, étoient les seules victimes que ces divinitez cruelles prenoient plaisir à immoler

par une funeste contagion.

C'est-là que Télémaque résolut de chercher le chemin de la sombre demeure de Pluton. Minerve, qui veilloit sans cesse sur lui, & qui le couvroit de son égide, lui avoit rendu Pluton savorable. Jupiter même, à la priére de Minerve, avoit ordonné à Mercure, qui descend chaque jour aux ensers pour livrer à Caron un certain nombre de morts, de dire au roi des ombres qu'il laissat entrer le fils d'Ulysse dans son empire.

Télémaque se dérobe du camp pendant la nuit; il marche à la clarté de la Lune, & il invoque cette puissante divinité, qui étant dans le ciel l'astre brillant de la nuit, & sur la terre la chaste Diane, est aux ensers la redoutable Hécaté. Cette divinité écouta favorablement ses vœux, parce que son cœur étoit pur & qu'il étoit conduit par l'amour pieux qu'un fils doit à son

pere.

A peine fut-il auprès de l'entrée de la caverne, qu'il entendit l'empire souterrain mugir. La terre trembloit sous ses pas; le ciel s'arma d'éclairs & de seux qui sembloient tomber sur la terre. Le jeune fils d'Ulysse

d'Ulysse sentit son cœur ému, & tout son corps étoit couvert d'une sueur glacée: mais son courage le soutint, il leva les yeux & les mains au ciel. Grands Dieux! s'écria t-il, j'accepte ces présages que je crois heureux; achevez votre ouvrage....ll dit, & redou-

blant ses pas, il se présenta hardiment.

Aussitôt la fumée épaisse, qui rendoit l'entrée de la caverne funesse à tous les animaux, dès qu'ils en approchoient, se dissipe; l'odeur empoisonnée cessa pour un peu de tems. Télémaque entra seul; car quel autre mortel eût osé le suivre? Deux Crétois qui l'avoient accompagné jusqu'à une certaine dissance de la caverne, & auxquels il avoit consié son dessein, demeurérent tremblans & à demi-morts assez loin de là dans un temple, faisans des vœux, & n'espérans plus

de revoir Télémaque.

Cependant le fils d'Ulysse l'épée à la main, s'enfonce dans ces ténébres horribles. Bientôt il apperçoit une foible & sombre lueur, telle qu'on la voit pendant la nuit sur la terre: il remarque les ombres légéres qui voltigent autour de lui; il les écarte avec son épée; ensuite il voit les trisses bords du sleuve marécageux, dont les eaux bourbeuses & dormantes ne sont que tournoyer; il découvre sur ce rivage une soule innombrable de morts privez de la sépulture, qui se présentent en vain à l'impitoyable Caron. Ce Dieu, dont la vieillesse éternelle est toûjours trisse & chagrine, mais pleine de vigueur, les menace, les repousse, & admet d'abords dans sa barque le jeune Grec. En entrant, Télémaque entend les gémissemens d'une ombre qui ne pouvoit se consoler.

Quel est donc, lui dit-il, votre malheur? qui étiezvous sur la terre? J'étois, lui répondit cette ombre,
Nabopharzan roi de la superbe Babylone: tous les
peuples de l'Orient trembloient au seul bruit de mon
nom; je me faisois adorer par les Babyloniens dans
un temple de marbre, où j'étois représenté par une
statue d'or, devant laquelle on brûloit nuit & jour les
plus précieux parsums de l'Ethiopie; jamais personne
n'ofa me contredire sans être aussitôt puni: on inventoit chaque jour de nouveaux plaisirs pour me rendre la vie plus délicieuse; j'étois encore jeune &

robuste

LIV. XVIII. DE TELEMAQUE. 277

robuste. Hélas! que de prospéritez ne me restoit-il pas encore à goûter sur le trone! Mais une semme que j'aimois, & qui ne m'aimoit pas, m'a bien sait sentir que je n'étois pas Dieu; elle m'a empoisonné, je ne suis plus rien; on mit hier avec pompe mes cendres dans une urne d'or: on pleura, on s'arracha les cheveux; on sit semblant de vouloir se jetter dans les slames de mon bûcher pour mourir avec moi: on va encore gémir au pied du superbe tombeau où l'on a mis mes cendres: mais personne ne me regrette, ma mémoire est en horreur, même dans ma famille, &

ici bas je souffre deja d'horribles traitemens.

r

a

à

t

n

e

e

25

Télémaque touché de ce spectacle, lui dit: Etiezvous véritablement heureux pendant votre régne?
Sentiez-vous cette douce paix, sans laquelle le cœur
demeure toûjours serré & slétri au milieu des délices?
Non, répondit le Babylonien, je ne sai même ce que
vous voulez dire. Les sages vantent cette paix comme l'unique bien; pour moi je ne l'ai jamais sentie;
mon cœur étoit sans cesse agité de desirs nouveaux, de
crainte & d'espérance. Je tâchois de m'étourdir
moi-même par l'ébranlement de mes passions; j'avois
soin d'entretenir cette yvresse pour la rendre continuelle; le moindre intervale de raison tranquile m'eût
été trop amer. Voilà la paix dont j'ai jouï; toute
autre me paroît une sable & un songe. Voilà les biens
que je regrette.

En parlant ainsi, le Babylonien pleuroit comme un homme lâche qui a été amolli par les prospéritez, & qui n'est point accoutumé à supporter consamment un malheur. Il avoit auprès de lui quelques esclaves qu'on avoit fait mourir pour honorer ses sunerailles. Mercure les avoit livrez à Caron avec leur roi, & leur avoit donné une puissance absoluë sur ce roi qu'ils avoient servi sur la terre. Ces ombres d'esclaves ne craignoient plus l'ombre de Nabopharzan, elles la tenoient enchaînée, & lui faisoient les plus cruelles indignitez. L'un lui disoit: N'étions-nous pas hommes aussi bien que toi? Comment étois-tu assez insensé pour te croire un Dieu; & ne faloit-il pas te souvenir que tu étois de la race des autres hommes? Un autre, pour lui insulter, disoit: Tu avois raison de ne vouloir pas qu'on

Li

eft

rar

pâl

rid

éto

an

tra

fer

un

toi

les

for

A

fia

CO

fe

pr

la

Ve

to

Où

Va

21

fu

V

m

el

r

te prît pour un homme; car tu étois un monstre sans humanité. Un autre lui disoit: Hé bien! où sont maintenant tes statteurs? Tu n'as plus rien à donner, malheureux: tu ne peux plus faire aucun mal; te voilà devenu esclave de tes esclaves mêmes. Les Dieux

sont lents à faire justice, mais enfin ils la font.

A ces dures paroles, Nabopharzan se jettoit le vifage contre terre, arrachant ses cheveux dans un éxcès de rage & de désespoir. Mais Caron disoit aux esclaves: Tirez-le par sa chaîne; relevez-le malgré lui, il n'aura pas même la consolation de cacher sa honte: il faut que toutes les ombres du Styx en soient témoins, pour justifier les Dieux qui ont souffert si long-tems que cet impie régnât sur la terre. Ce n'est encore là, ô Babylonien, que le commencement de tes douleurs; prépare-toi à être jugé par l'instéxible

Minos, juge des enfers.

Pendant ce discours du terrible Caron, la barque touchoit déja le rivage de l'empire de Pluton; toutes les ombres accouroient pour considérer cet homme vivant, qui paroissoit au milieu de ces morts dans la barque; mais dans le moment où Télémaque mit pied à terre, elles s'enfuirent; semblables aux ombres de la nuit, que la moindre clarté du jour dissipe. Caron montrant au jeune Grec un front moins ridé & des yeux moins farouches qu'à l'ordinaire, lui dit: Mortel chéri des Dieux, puisqu'il t'est donné d'entrer dans le royaume de la nuit, inaccessible aux autres vivans, hâte-toi d'aller où les Destins t'appellent; va par ce chemin sombre au palais de Pluton, que tu trouveras sur son trône; il te permettra d'entrer dans les lieux dont il m'est désendu de te découvrir le secret.

Aussitôt Télémaque s'avance à grands pas; il voit de tous côtez voltiger des ombres plus nombreuses que les grains de sable qui couvrent les rivages de la mer; & dans l'agitation de cette multitude infinie, il est sais d'une horreur divine, observant le prosond silence de ces vastes lieux. Ses cheveux se dressent sur sa tête quand il aborde le noir séjour de l'impitoyable Pluton; il sent ses genoux chancelans, la voix lui manque; & c'est avec peine qu'il peut prononcer au Dieu ces paroles: Vous voyez, ô terrible divinité, le fils du mal-

heu-

LIV. XVIII. DE TELEMAQUE. 27

heureux Ulysse; je viens vous demander si mon pere est descendu dans votre empire, ou s'il est encore er-

rant fur la terre. . . . ?

Pluton étoit sur un trône d'ébéne, son visage étoit pâle & sévére, ses yeux creux & étincelans, son front ridé & menaçant. La vuë d'un homme vivant lui étoit odieuse, comme la lumière offense les yeux des animaux qui ont accoutumé de ne sortir de leurs retraites que pendant la nuit. A son côté paroissoit Proserpine, qui attiroit seule ses regards, & qui sembloit un peu adoucir son cœur: elle jouissoit d'une beauté toûjours nouvelle, mais elle paroissoit avoir joint à ses graces divines je ne sai quoi de dur & de cruel de

fon epoux.

Aux pieds du trône étoit la Mort pâle & dévorante avec sa faux tranchante qu'elle aiguisoit sans cesse. Autour d'elle voloient les noirs Soucis, les cruelles Défiances, les Vengeances toutes dégoutantes de lang, & couvertes de playes, les Haines injustes; l'Avarice qui se ronge elle-même; le Désespoir qui se déchire de ses propres mains; l'Ambition forcenée qui renverse tout; la Trahison qui veut se repaître de sang, & qui ne peut jouir des maux qu'elle a faits; l'Envie qui verse son venin mortel autour d'elle, & qui se tourne en rage dans l'impuissance où elle est de nuire; l'Impiété qui se creuse elle-même un abîme sans fond, où elle se précipite sans espérance; les spectres hideux; les fantômes qui représentent les morts pour épouvanter les vivans; les songes affreux; les insomnies aussi cruelles que les tristes songes. Toutes ces images funestes environnoient le fier Pluton, & remplissoient le palais où il habite. Il répondit à Télémaque d'une voix sourde qui fit mugir le fond de l'Erébe : Jeune mortel, le destin t'a fait violer cet asyle sacré des ombres; suis ta haute destinée; je ne te dirai point où est ton pére; il suffit que tu sois libre de le chercher: puisqu'il a été roi sur la terre, tu n'as qu'à parcourir d'un côté l'endroit du noir Tartare où les mauvais rois sont punis, & de l'autre les champs Elysées où les bons rois sont récompensez. Mais tu ne peux aller d'ici dans les champs Elysées, qu'après avoir passé par le Tartare. Hâte-toi d'y aller, & de sortir de mon empire. A l'instant

280 LES AVANTURES, LIV. XVIII.

A l'instant Télémaque semble voler dans ces espaces vuides & immenses, tant il lui tarde de savoir s'il verra son pére, & de s'eloigner de la présence horrible du tyran qui tient en crainte les vivans & les morts: il apperçoit bientôt assez près de lui le noir Tartare; il en sortoit une sumée noire & épaisse, dont l'odeur empestée donneroit la mort, si elle se répandoit dans la demeure des vivans: cette sumée couvroit un sleuve de seu & des tourbillons de slame, dont le bruit semblable à celui des torrens les plus impétueux quand ils s'élançent des plus hauts rochers dans le sond des absmes, faisoit qu'on ne pouvoit rien

entendre distinctement dans ces tristes lieux.

Télémaque secrétement animé par Minerve, entre fans crainte dans ce gouffre. D'abord il apperçut un grand nombre d'nommes qui avoient vécu dans les plus basses conditions, & qui étoient punis pour avoir cherché les richesses par des fraudes, des trahisons & des cruautez: il y remarqua beaucoup d'impies hypocrites, qui faisant semblant d'aimer la religion, s'en étoient servis comme d'un beau prétexte pour contenter leur ambition, & pour se jouer des hommes crédules. Ces hommes qui avoient abusé de la vertu même, quoi qu'elle foit le plus grand don des Dieux, étoient punis comme les plus scélérats de tous les hommes. Les enfans qui avoient égorgé leurs péres & leurs méres; les épouses qui avoient trempé leurs mains dans le fang de leurs maris; les traîtres qui avoient livré leur patrie après avoir violé tous les fermens, souffroient des peines moins cruelles que ces hypocrites. Les trois juges des enfers l'avoient ainsi voulu, & voici leur raison. C'est que les hypocrites ne se contentent pas d'être méchans comme le reste des impies; ils veulent encore passer pour bons, & font par leur fausse vertu que les hommes n'osent plus fe fier à la véritable. Les Dieux dont ils se sont jouez, & qu'ils ont rendus méprifables aux hommes, prennent plaisir à employer toute leur puissance pour se venger de leur insulte.

Auprès de ceux-ci paroissoient d'autres hommes que le vulgaire ne croit guére coupables, & que la vengeance divine poursuit impitoyablement: ce sont les ingrats, les menteurs, les flatteurs qui ont loué a

e1

n

n

8

n

LIV. XVIII. DE TELEMAQUE. 281

le vice; les critiques malins qui ont tâché de flétrir la plus pure vertu. Enfin ceux qui ont jugé témérairement des choses sans les connoître à fond, & qui

par-la ont nui à la réputation des innocens.

1,

i-

es

ir

e,

fe

ée

e,

1-

rs

n

e

it

ir

S

-

n

1-

u

S

S

-

S

S

1

Mais parmi toutes les ingratitudes, celle qui étoit punie comme la plus noire, c'est celle qui se commet envers les Dieux. Quoi donc, disoit Minos, on passe pour un monstre, quand on manque de reconnoissance pour son pére ou pour son ami, de qui on a reçu quelques secours, & on fait gloire d'être ingrat envers les Dieux, de qui on tient la vie, & tous les biens qu'elle renferme! Ne leur doit-on pas sa naissance plus qu'au pére & à la mére de qui on est né? Plus les crimes sont impunis & éxcusez sur la terre, plus ils sont dans les enfers l'objet d'une vengeance implacable à qui rien n'échappe.

Telémaque voyant les trois juges qui étoint assis, qui condamnoient un homme, ofa leur demander quels étoient ses crimes. Auffitôt le condamné prenant la parole, s'écria: Je n'ai jamais fait aucun mal; j'ai mis tout mon plaisir à faire du bien; j'ai été magnifique, libéral, juste, compatissant; que peut-on donc me reprocher? Alors Minos lui dit: On ne te reproche rien à l'égard des hommes: mais ne devois-tu pas moins aux hommes qu'aux Dieux? Quelle est donc cette justice dont tu te vantes? Tu n'as manqué à aucun devoir envers les hommes qui ne font rien. Tu as été vertueux; mais tu as rapporté toute ta vertu à toi-même, & non aux Dieux qui te l'avoient donnée; car tu voulois jouir du fruit de ta propre vertu, & te renfermer en toi-même. Tu as été ta divinité; mais les Dieux qui ont tout fait, & qui n'ont rien fait que pour eux-mêmes ne peuvent renoncer à leurs droits; tu les as oubliez; ins t'oublieront, ils te l'vreront à toi-même, puisque tu as voulu être à toi, & Cherche donc maintenant, si tu le non pas à eux. peux, ta consolation dans ton propre cœur. Te voilà à jamais séparé des hommes auxquels tu as voulu plaire: te voila seul avec toi-même qui étois ton idole; apprens qu'il n'y a point de véritable vertu, sans le respect & l'amour des Dieux à qui tout est du. Ta tausse vertu, qui a long-tems ébloui les hommes faciles à tromper, va être confondue: les hommes ne

jugeant des vices & des vertus que par ce qui les choque ou les accommode, font aveugles & sur le bien & fur le mal. Ici une lumiére divine renverse tous leurs jugemens superficiels; elle condamne souvent ce qu'ils

admirent, & justifie ce qu'ils condamnent.

A ces mots, ce philosophe comme frappé d'un coup de foudre, ne pouvoit se supporter lui-même. La complaisance qu'il avoit eue autrefois à ce templer sa modération, son courage & ses inclinations genéreuses, se changent en désespoir. La vue de son propre cœur ennemi des Dieux devient son supplice. Il se voit & ne peut cesser de se voir; il voit la vanité des jugemens des hommes, auxquels il a voulu plaire dans toutes ses actions. Il se fait une révolution universelle de tout ce qui est au-dedans de lui, comme si on bouleversoit toutes ses entrailles; il ne se trouve plus le même; tout appui lui manque dans son cœur. Sa conscience, dont le témoignage lui avoit été si doux, s'élève contre lui, & lui reproche amérement l'égarement & l'illusion de toutes ses vertus, qui n'ont point eu le culte de la divinité pour principe & pour fin; il est troublé, consterné, plein de honte, de remords, & de désespoir. Les Furies ne le tourmentent point, parce qu'il leur sussit de l'avoir livré à lui-même, & que son propre cœur venge assez les Dieux méprifez : il cherche les lieux les plus sombres pour se cacher aux autres morts, ne pouvant se cacher à lui-même; il cherche les ténébres, & ne peut les trouver: une lumière importune le fuit par tout; par tout les rayons perçans de la vérité vont venger la vérité qu'il a négligé de suivre. Tout ce qu'il a aimé lui devient odieux, comme étant la fource de ses maux qui ne peuvent jamais finir. Il dit en lui-même: O insense! je n'ai donc connu ni les Dieux, ni les hommes, ni moi-même! Non, je n'ai rien connu, puisque je n'ai jamais aimé l'unique & véritable bien; tous mes pas ont été des égaremens; ma fagesse n'étoit que folie; ma vertu n'étoit qu'un orgueil impie & aveugle; j'étois moi-même mon idole.

Enfin Télémaque apperçut les rois qui étoient condamnez pour avoir abusé de leur puissance: d'un côté une Furie vengeresse leur présentoit un miroir qui leur

montroit

LIV.

mont

regai

vanit

leur

faire

crair

hom

mole

faste

des 1

vain

crua

parn

reux

trou

la C

Leri

qu'i

& 1

des E

leur

leur

tels de d

leur

d'er

plu

les

éxig

(

où

qu'

ne fon

vie

por

les

leu

leu

LIV. XVIII. DE TELEMAQUE. 283

I.

o á

rs

ls

lp.

18.

er é-

)-

II te

9

n

-

e

n

-

à

S

T

5

1

montroit toute la difformité de leur vices. Là ils regardoient, & ne pouvoient s'empêcher de voir leur vanité groffière & avide des plus ridicules louanges; leur dureté pour les hommes dont ils avoient dû faire la félicité; leur insensibilité pour la vertu; leur crainte d'entendre la vérité; leur inclination pour les hommes lâches & flatteurs: leur inapplication, leur molesse, leur indolence, leur défiance déplacée, leur faste, & leur excessive magnificence fondée sur la ruine des peuples : leur ambition pour acheter un peu de vaine gloire par le fang de leurs citoyens : enfin leur cruauté qui cherche chaque jour de nouvelles délices parmi les larmes, & le désespoir de tant de malheureux. Ils fe voyent sans cesse dans ce miroir: ils se trouvent plus horribles & plus monstrueux, que n'est la Chimére vaincue par Bellérophon; ni l'Hydre de Lerne abattue par Hercule; ni Cerbére même, quoiqu'il vomisse de ses trois gueules béantes un sang noir & venimeux qui est capable d'empester toute la race des mortels vivans sur la terre.

En même tems, d'un autre côté, une autre Furie leur répétoit avec insulte toutes les louanges que leurs flatteurs leur avoient données pendant leur vie, & leur présentoit un autre miroir, où ils se voyoient tels que la flatterie les avoit dépeints; l'opposition de ces deux peintures contraires, étoit le supplice de leur vanité. On remarquoit que les plus méchans d'entre ces rois étoient ceux à qui on avoit donné les plus magnisques louanges pendant leur vie, parce que les méchans sont plus craints que les bons, & qu'ils éxigent sans pudeur les lâches flatteries des poëtes &

On les entend gémir dans ces profondes ténébres, où ils ne peuvent voir que les insultes, & les dérissions qu'ils ont à souffrir; ils n'ont rien autour d'eux qui ne les reponses qui ne les controdises qui ne les controlises qui n

des orateurs de leur tems.

ne les repousse, qui ne les contredise, qui ne les confonde. Au lieu que sur la terre ils se joûoient de la vie des hommes, & prétendoient que tout étoit fait pour les servir; dans le Tartare ils sont livrez à tous

les caprices de certains esclaves qui leur font sentir à leur tour une cruelle servitude; ils servent avec douleur, & il ne leur reste aucune espérance de pouvoir ja-

mais

mais adoucir leur captivité; ils font sous les coups de ces esclaves devenus leurs tyrans impitoyables, comme une enclume est sous les coups de marteaux des Cy. clopes, quand Vulcain les presse de travailler dans les fournaises ardentes du Mont-Etna.

Là Télémaque apperçut des vifages pâles, hideux & contriftez. C'est une tristesse noire qui ronge ces criminels; ils ont horreur d'eux-mêmes, & ils ne peuvent non plus se délivrer de cette horreur, que de leur propre nature: ils n'ont point besoin d'autres châtimens de leurs fautes que de leurs fautes mêmes; ils les voyent sans cesse dans toute leur énormité; elles se présentent à eux comme des spectres horribles, elles les poursuivent. Pour s'en garantir ils cherchent une mort plus puissante que celle qui les a séparez de leurs corps. Dans le désespoir où ils sont, ils appellent à leur secours une Mort, qui puisse éteindre tout sentiment & toute connoissance en eux; ils demandent aux abîmes de les engloutir, pour se dérober aux rayons vengeurs de la vérité qui les perfécute; mais ils sont réservez à la vengeance qui distile sur eux goute à goute, & qui ne tarira jamais. La vérité qu'ils ont craint de voir fait leur supplice; ils la voyent, & n'ont des yeux que pour la voir s'élever contr'eux: sa vue les perce, les déchire, les arrache à eux-mêmes; elle est comme la foudre; sans rien detruire au-dehors, elle pénétre jusqu'au fond des entrailles; semblable à un métal dans une fournaise ardente, l'ame est comme fondue par ce seu vengeur; il ne laisse aucune consistance, & il ne consume rien: il dissout jusqu'aux prémiers principes de la vie, & on ne peut mourir. On est arraché à soi-même : on n'y peut plus trouver ni appui ni repos pour un seul instant; on ne vit plus que par la rage qu'on a contre foi-même, & par une perte de toute espérance qui rend forcené.

Parmi ces objets qui faisoient dresser les cheveux de Télémaque tur sa tête, il vit plusieurs des anciens rois de Lydie qui étoient punis pour avoir préséré les délices d'une vie molle au travail pour le soulagement des peuples, qui doit être inséparable de la royauté.

dant maux heure du; yous de lâ

tume

le ref

cheva

LIV.

des fait donn me l maux toien anim

> hibo Alla dure la f lâch pour

A

non avoi crim laqu rois nen tous tous etat

les peu

fut

III.

s de

nme

Cy.

s les

eux

ces . eu-

leur

âti-

ils lles

lles

une

urs

it à

nti-

ent lux

ais

XII

rite la

ver

e à

lé-

n-

ar-

r;

n:

on

v

11-

re

ui

de

115

li-

nt

es

Ces rois se reprochoient les uns aux autres leur aveuglement. L'un disoit à l'autre qui avoit été son fils: Ne vous avois-je pas recommandé fouvent pendant ma vieillesse & avant ma mort, de réparer les maux que j'avois faits par ma négligence ? Ah! malheureux pere, disoit le fils, c'est vous qui m'avez perdu ; c'est votre exemple qui m'a inspiré le faste, l'orgueil, la volupté, & la dureté pour les hommes. En vous voyant régner avec tant de molesse, & avec tant de laches flatteurs autour de vous, je me suis accoutumé à aimer la flatterie & les plaisirs. J'ai cru que le reste des hommes étoit à l'égard des rois, ce que les chevaux & les autres bêtes de charge sont à l'égard des hommes; c'est-à-dire, des animaux dont on ne fait cas qu'autant qu'ils rendent de service & qu'ils donnent de commoditez. Je l'ai cru, c'est vous qui me l'avez fait croire, & maintenant je souffre tant de maux pour vous avoir imité. A ces reproches ils ajoutoient les plus affreuses maledictions, & paroissoient animez de rage pour s'entredéchirer

Autour de ces rois voltigeoient encore comme des hiboux dans la nuit, les cruels Soupçons, les vaines Allarmes, les défiances qui vengent les peuples de la dureté de leurs rois, la Faim infatiable des richesses, la fausse Gloire toûjours tyrannique, & la Molesse lache qui redouble tous les maux qu'on souffre sans

pouvoir jamais donner de solides plaisirs.

On voyoit plusieurs de ces rois sévérement punis, non pour les maux qu'ils avoient faits, mais pour avoir négligé le bien qu'ils auroient dû faire. Tous les crimes des peuples qui viennent de la négligence avec laquelle on fait observer les loix, étoient imputez aux rois, qui ne doivent régner qu'afin que les loix régnent par leur ministère. On leur imputoit ausli tous les desordres qui viennent du faste, du luxe, & de tous les autres excès qui jettent les hommes dans un etat violent, & dans la tentation de violer les loix pour acquerir du bien Sur-tout on traitoit rigoureulement les rois, qui au lieu d'être bons & vigilans pasteurs des peuples, n'avoient fongé qu'à ravager le troupeau comme des loups dévorans

Mais ce qui consterna davantage Télémaque, ce sut de voir, dans cet abîme de ténébres & de maux,

286 LESAVANTURES, &c. Liv. XVIII.

un grand nombre de rois, qui ayant passé sur la terre pour des rois assez bons, avoient été condamnez aux peines du Tartare, pour s'être laissez gouverner par des hommes méchans & artificieux. Ils étoient punis pour les maux qu'ils avoient laissé faire par leur autorité; la plupart de ces rois n'avoient été ni bons ni méchans, tant leur foiblesse avoit été grande; ils n'avoient jamais craint de ne pas connoitre la vérité; ils n'avoient point eu le goût de la vertu, & n'avoient point mis leur plaisir à faire du bien.

Fin du dix-huitieme Livre.

LES

me

tez de

les ho fi

AVANTURES

par

ns ni

n'arité; vient DE

TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE DIX-NEUVIEME.

SOMMAIRE.

Télémaque entre dans les Champs Elysées, où il est reconnu par Arcésius son bisayeul, qui l'assure qu'Ulysse
est vivant; qu'il le reverra à Ithaque, & qu'il y régnera après lui. Arcésius lui peint la félicité dont
jouissent les hommes justes sur-tout les bons rois, qui pendant leur vie ont servi les Dieux, & fait le bonheur
des peuples qu'ils ont gouvernez: il lui fait remarquer
que les héros, qui ont seulement éxcellé dans l'art de
de faire la guerre, sont beaucoup moins heureux. Il les
lui montre dans un lieu separé. Il donne des instructions à
Télémaque; puis celui-ci s'en va pour rejoindre en diligence le camp des alliez.

ORSQUE Télémaque fortit de ces lieux, il se sentit soulagé comme si on avoit ôté une montagne de dessus sa poitrine: il comprit par ce soulagement le malheur de ceux qui y étoient rensermez sans espérance d'en sortir jamais; il étoit esfrayé de voir combien les rois étoient plus rigoureusement tourmentez que les autres coupables. Quoi! disoit-il, tant de devoirs, tant de périls, tant de piéges, tant de dissicultez de connoître la vérité pour se désendre contre les autres & contre soi-même! ensin tant de tourmens horribles dans les ensers, après avoir été si agité, si traversé dans une vie courte! O insensé ce-

lui qui cherche à régner! Heureux celui qui se borne à une condition privée & paisible, où la vertu lui est

moins difficile.

En faisant ces réfléxions il se troubloit au dedans de lui-même, il frémit & tomba dans une consternation qui lui fit sentir quelque chose du désespoir de ces malheureux qu'il venoit de considérer; mais à mesure qu'il s'éloignoit de ce trifte séjour des ténébres, de l'horreur, & du désespoir, son courage commença peu à peu à renaitre; il respiroit, & entrevoyoit déja de loin la douce & pure lumière du séjour des héros.

C'est dans ce lieu qu'habitoient tous les bons rois qui avoient jusqu'alors gouverné les hommes; ils étoient séparez du reste des justes. Comme les méchans princes souffroient dans le Tartare des supplices infiniment plus rigoureux que les autres coupables d'une condition privée; aussi les bons rois jouissoient dans les champs Elysées d'un bonheur infiniment plus grand que celui du reste des hommes qui avoient aimé la ver-

tu fur la terre.

Télémaque s'avança vers ces rois qui étoient dans des bocages odoriférans, sur des gazons toûjours renaissans & sleuris; mille petits ruisseaux d'une onde pure arrosoient ces beaux lieux, & y faisoient sentir une délicieuse fraîcheur; un nombre infini d'oiseaux faifoient résonner ces bocages de leurs doux chants. On voyoit tout ensemble les fleurs du Printems qui naissoient fous les pas avec les plus riches fruits de l'Automne qui pendoient des arbres. Là jamais on ne ressentit les ardeurs de la canicule; là jamais les noirs aquilons n'oférent fouffler ni faire fentir les rigueurs de l'Hyver. Ni la Guerre altérée de fang, ni la cruelle Envie qui mord d'une dent venimeuse, & qui porte des vipéres entortillées dans son sein & autour de ses bras; ni les jalousies, ni les défiances, ni la crainte, ni les vains desirs n'approchent jamais de cet heureux séjour de la paix. Le jour n'y finit point, & la nuit avec ses fombres voiles y est inconnue; une lumière pure & douce se répand autour des corps de ces hommes justes, & les environne de ses rayons comme d'un vetement. Cette lumiére n'est point semblable à la lumiere sombre qui eclaire les yeux des misérables mortels, célest corps crista les ye féren reux les p s'ince relpi de p delic plus de lu leurs deffu cher viror leur fenti deho nect: vian plus s'en mala more tent vifio cune fron du : leur cœu être cabl pitie

L

mua

fans

tage

c'est

LIV.

tels.

1

10

A

le

n

1-

e

le

u

in

13

Is

-

es

le

15

d

r-

15

2-

le

ne

1-

n

at

e

it

15

1 -

1-

25

25

ır

25

S

25

1-

-

tels, & qui n'est que ténébres; c'est plutôt une gloire céleste qu'une lumière : elle pénétre plus subtilement les corps que les rayons du foleil ne pénétrent le plus pur cristal: elle n'eblouit jamais: au contraire, elle fortifie les yeux, & porte dans le fond de l'ame je ne sai quelle sérenité. C'est d'elle seule que les hommes bienheureux sont nourris; elle sort d'eux, & elle y entre : elle les pénétre, & s'incorpore à eux comme les alimens s'incorporent à nous : ils la voyent, ils la sentent, ils la respirent; elle fait naître en eux une source intarissable de paix & joye: ils sont plongez dans cet abîme de délices comme les poissons dans la mer; ils ne veulent plus rien: ils ont tout sans rien avoir; car le goût de lumière pure appaise la faim de leur cœur. leurs desirs sont rassassez, & leur plénitude les élève audessus de tout ce que les hommes vuides & affamez cherchent sur la terre; toutes les délices qui les environnent ne leur sont rien, parce que le comble de leur félicité, qui vient du dedans, ne leur laisse aucun fentiment pour tout ce qu'ils voyent de délicieux audehors: ils sont tels que les Dieux, qui rassassez de nectar & d'ambroisse ne daigneroient pas se nourrir de viandes groffieres qu'on leur présenteroit à la table la plus exquise des hommes mortels. Tous les maux s'enfuyent loin de ces lieux tranquilles; la mort, la maladie, la pauvreté, la douleur, les regrets, les remords, les craintes, les espérances mêmes qui coûtent souvent autant de peines que les craintes, les divilions, les dégouts, les dépits, n'y peuvent avoir aucune entrée.

Les hautes montagnes de Thrace, qui de leurs fronts couverts de neige & de glace depuis l'origine du monde, fendent les nuës, feroient renversées de leurs fondemens posez au centre de la terre, que les cœurs de ces hommes justes ne pourroient pas même être émus; seulement ils ont pitié des miséres qui accablent les hommes vivans dans le monde; mais c'est une pitié douce & paisible, qui n'altére en rien leur immuable félicité. Une jeunesse éternelle, une félicité sans sin, une gloire toute divine est peinte sur leurs visages; mais leur joye n'a rien de folâtre ni d'indécent; c'est une joye douce, noble, pleine de majesté; c'est

un

un goût sublime de la vérité & de la vertu qui les transporte; ils sont sans interruption à chaque moment, dans le même saisissement de cœur où est une mére qui revoit son cher fils qu'elle avoit cru mort; & cette joye qui échappe bientôt à la mère, ne s'enfuit jamais du cœur de ces hommes. Jamais elle ne languit un instant : elle est toujours nouvelle pour eux; ils ont le transport de l'yvresse sans en avoir le trouble & l'aveu. glement. Ils s'entretiennent ensemble de ce qu'ils voyent & de ce qu'ils goûtent; ils foulent à leurs pieds les molles délices, & les vaines grandeurs de leurs anciennes conditions qu'ils déplorent; ils repassent avec plaisir ces tristes, mais courtes années, où ils ont eu besoin de combattre contre eux-mêmes, & contre le torrent des hommes corrompus pour devenir bons; ils admirent le secours des Dieux qui les ont conduits, comme par la main, à la vertu, au milieu de tant de périls. Je ne sai quoi de divin coule sans cesse au travers de leurs cœurs comme un torrent de la divinité même qui s'unit à eux; ils voyent, ils goûtent qu'ils font heureux, & sentent qu'ils le seront toûjours. Ils chantent les louanges des Dieux, & ils ne font tous enfemble qu'une seule voix, une seule pensée, un seul cœur. Une même felicité fait comme un flux & reflux dans ces ames unies. Dans ce ravissement divin, les siécles coulent plus rapidement que les heures parmi les mortels; & cependant mille & mille siècles écoulez n'ôtent rien à leur félicité toûjours nouvelle, & toûjours entière. Ils régnent tous ensemble, non sur des trones que la main des hommes peut renverser, mais en euxmêmes avec une puissance immuable: car ils n'ont plus besoin d'être redoutables par une puissance empruntee d'un peuple vil & miserable; ils ne portent plus ces vains diadêmes dont l'éclat cache tant de craintes & de noirs soucis. Les Dieux mêmes les ont couronnez de leurs propres mains avec des couronnes que rien ne

Télémaque qui cherchoit son pére & qui avoit espére de le trouver dans ces beaux lieux, sut si saiss de ce goût de paix & de félicité, qu'il eût voulu y trouver Ulysse, & qu'il s'affligeoit d'être contraint lui-même de retourner ensuite dans la société des mortels.

peut fletrir.

C'eft notre toit d'en qu'il

refist terie Ainsi mech après

pend

tous of fon g ment vança des l'terre.

avant

vieille

nesse p dans empresance Télér

peine

Je lard, pére d qu'Ul Troye bras de gra puisqu

nent Dieux de to Cesse

pour

elt rése que. IX.

les

ent,

qui

oye

du in-

t le

eu-

1'ils

eurs

eurs

Tent

ont

ntre

ns;

uits,

t de

vers

ême

font

ian-

en-

feul

re-

vin,

rmi

ulez

ours

ones

eux-

plus

ntee

ces

S &

nez

n ne

péré

e ce

uver

ême

tels.

C'est ici, disoit-il, que la véritable vie se trouve, & la notre n'est qu'une mort. Mais ce qui l'étonnoit, c'étoit d'avoir vu tant de rois punis dans le Tartare, & d'en voir si peu dans les champs Elysées; il comprit qu'il y a peu de rois assez fermes & assez courageux pour resister à leur propre puissance, & pour rejetter la flatterie de tant de gens qui éxcitent toutes leurs passions. Ainsi les bons rois sont très rares; & la plupart sont si méchans, que les Dieux ne seroient pas justes, si après avoir sousser qu'ils ayent abusé de leur puissance pendant la vie, ils ne les punissoient après leur mort.

Télémaque ne voyant point son pere Ulysse parmi tous ces rois, chercha du moins des yeux le divin Laerte son grand-pére. Pendant qu'il le cherchoit inutilement, un vieillard vénérable & plein de majesté s'avança vers lui. Sa vicillesse ne ressembloit point à celle des hommes, que le poids des années accable sur la On voyoit seulement qu'il avoit été vieux avant sa mort; c'étoit un mêlange de tout ce que la vieillesse a de grave avec toutes les graces de la jeunesse; car les graces renaissent même dans les vieillards les plus caduques, au moment où ils sont introduits dans les champs Elysées. Cet homme s'avançoit avec empressement & regardoit Télémaque avec complaifance comme une personne qui lui étoit fort chère. l'elemaque, qui ne le reconnoissoit point, étoit en peine & en suspens.

Je te pardonne, ô mon cher fils, lui dit ce vieillard, de ne me point reconnoître; je suis Arcésius
pére de Laërte, J'avois sini mes jours un peu avant
qu'Ulysse mon petit-fils partît pour aller au siége de
Troye: alors tu étois encore un petit enfant entre les
bras de ta nourrice; dès-lors j'avois conçu de toi
de grandes espérances; elles n'ont point été trompeuses,
puisque je te vois descendu dans le royaume de Pluton
pour chercher ton pére, & que les Dieux te soutiennent dans cette entreprise. O heureux ensant! les
Dieux t'aiment & te préparent une gloire égale à celle
de ton pére! O heureux moi-même de te revoir!
Cesse de chercher Ulysse en ces lieux, il vit encore; il
est réservé pour relever notre maison dans l'isse d'Ithaque. Laërte même, quoique le poids des années l'ait

abattu, jouit encore de la lumière, & attend que son fils revienne lui fermer les yeux. Ainsi les hommes passent comme les seurs qui s'épanouissent le matin. & qui le foir sont flétries & foulées aux pieds. Les genérations des hommes s'écoulent comme les ondes d'un fleuve rapide; rien ne peut arrêter le tems qui entraîne après lui tout ce qui paroît le plus immobile. Toimême, ô mon fils! mon cher fils, toi-même qui jouis maintenant d'une jeunesse si vive & si féconde en plaisirs, souviens-toi que ce bel âge n'est qu'une seur qui fera presque aussitôt séchée qu'eclose; tu te verras changé insensiblement : les graces riantes, les doux plaisirs qui t'accompagnent, la force, la fanté, la joye, s'évanouiront comme un beau songe; il ne t'en restera qu'un trifte fouvenir : la vieillesse languissante & ennemie des plaifirs viendra rider ton visage, courber ton corps, affoiblir tes membres, faire tarir dans ton cœur la fource de la joye, te dégoûter du présent, te faire craindre l'avenir, te rendre infensible à tout, excepté à la douleur. Ce tems te paroît éloigné. Hélas! tu te trompes, mon fils; il se hâte, le voilà qui arrive: ce qui vient avec tant de rapidité n'est pas loin de toi, & le présent qui s'enfuit est déja bien loin, puisqu'il s'anéantit dans le moment que nous parlons, & ne peut plus se rapprocher. Ne compte donc jamais, mon fils, fur le présent; mais soutiens-toi dans le sentier rude & âpre de la vertu par la vue de l'avenir. Prépare-toi, par des mœurs pures & par l'amour de la justice, une place dans l'heureux séjour de la paix. Tu reverras enfin bientôt ton pere reprendre l'autorité dans Ithaque. Tu es né pour régner après lui : mais helas! ô mon fils, que la royauté est trompeuse! quand on la regarde de loin, on ne voit que grandeur, éclat & délices : mais de près tout est épineux. Un particulier peut sans deshonneur mener une vie douce & obscure. Un roi ne peut sans se deshonorer présérer une vie douce & oifive aux fonctions pénibles du gouvernement; il se doit à tous les hommes qu'il gouverne, & il ne lui est jamais permis d'être à lui même. Ses moindres fautes sont d'une conféquence infinie, parce qu'elles causent le malheur des peuples, & quelquefois pendant plusieurs siécles: il doit réprimer l'audace

LIV. l'auda la cal aucun dont bien maux Crain pérille

tre les

En d'un plein e la roy conten Quand condui duit fe mande est-il c vertu, peut d

entroie les s'y burin g aux ye roles é dans le ėmu & dre for dans la moit fe support toit un

Penc

tourmer Enfu bremen grande : ressouve des trai partit p l'audace des méchans, soutenir l'innocence, dissiper la calomnie. Ce n'est pas assez pour lui de ne faire aucun mal, il faut qu'il fasse tous les biens possibles dont l'Etat a besoin. Ce n'est pas assez de faire le bien par soi-même, il faut encore empécher tous les maux que les autres feroient, s'ils n'étoient retenus. Crains donc, mon fils, crains donc une condition fi périlleuse, arme-toi de courage contre toi-même, contre les passions, & contre les flatteurs.

S

n

r

S

X

a

.

n

r

e

é

u

.

i, il

ne

n

er

é.

la u

ns é-

nd

at

ar-

&

rer

u-

u-

ie.

ie,

el-

ler

ace

En disant ces paroles, Arcésius paroissoit animé d'un feu divin, & montroit à Télémaque un visage plein de compassion pour les maux qui accompagnent la royauté. Quand elle est prise, disoit-il, pour se contenter soi-même, c'est une monstrueuse tyrannie. Quand elle est prise pour remplir ses devoirs & pour conduire un peuple innombrable, comme un pére conduit ses enfans, c'est une servitude accablante qui demande un courage & une patience heroique. est-il certain que ceux qui ont régné avec une sincére vertu, possédent ici tout ce que la puissance des Dieux peut donner pour rendre une félicité complette.

Pendant qu'Arcésius parloit de la sorte, ses paroles entroient jusqu'au fond du cœur de Télémaque; elles s'y gravoient comme un habile ouvrier avec fon burin grave sur l'airain les figures qu'il veut montrer aux yeux de la plus reculée postérité. Ces sages paroles étoient comme une flame subtile qui pénétroit dans les entrailles du jeune Télémaque; il se sentoit ému & embrasé: je ne fai quoi de divin sembloit sondre son cœur au-dedans de lui. Ce qu'il portoit dans la partie la plus intime de lui-même, le consumoit secrétement; il ne pouvoit ni le contenir, ni le supporter, ni résister à une si violente impression. C'étoit un sentiment vif & délicieux, qui étoit melé d'un

tourment capable d'arracher la vie. Ensuite Télémaque commença à respirer plus librement; il reconnut dans le visage d'Arcessus une grande ressemblance avec Laerte: il croyoit même se ressouvenir confusément d'avoir vu en Ulysse son pere des traits de cette même ressemblance, lorsqu'Ulysse

partit pour le siège de Troye.

LESAVANTURES LIV. XIX 294

Ce ressouvenir attendrit son cœur; des larmes douces & mélées de joye coulérent de ses yeux; il voulut embrasser une personne si chère; plusieurs fois il l'essay a inutilement. Cette ombre vaine échap. pa à ses embrassemens, comme un songe trompeur se dérobe à l'homme qui croit en jouir: tantôt la bouche altérée de cet homme dormant poursuit une eau fugitive; tantôt ses levres s'agitent pour former des paroles que sa langue engourdie ne peut proférer; fes mains s'etendent avec effort & ne prennent rien. Ainsi Télémaque ne peut contenter sa tendresse; il voit Arcéfius, il l'entend, il lui parle, il ne peut le toucher. Enfin il lui demande qui font ces hommes qu'il voit autour de lui.

Tu vois, mon fils, lui répondit le sage vieillard, ces hommes qui ont été l'ornement de leur fiécle, la gloire & le bonheur du genre humain. Tu vois le petit nombre des rois qui ont été dignes de l'être, & qui ont fait avec sidélité la fonction des Dieux sur la terre. Ces autres que tu vois assez près d'eux, mais séparez par ce petit nuage, ont une gloire beaucoup moindre: ce sont des Héros à la vérité; mais la recompense de leur valeur & de leurs éxpéditions militaires, ne peut être comparée avec celle des rois sages,

justes & bienfaisans.

Parmi ces héros, tu vois Thésée qui a le visage un peu triste: il a ressenti le malheur d'être trop credule pour une femme artificieuse, & il est encore affligé d'avoir si injustement demandé à Neptune la mort cruelle de son fils Hippolyte. Heureux s'il n'eût point été si prompt & si facile à irriter! Tu vois aussi Achille appuye sur sa lance, à cause de cette blessure qu'il reçut au talon de la main du lâche Pâris, & qui finit sa vie. S'il eut été aussi sage, juste & moderé, qu'il étoit intrépide, les Dieux lui auroient accordé un long régne; mais ils ont eu pitie des Phtiotes & des Dolopes, sur lesquels il devoit naturellement régner après Pélée : ils n'ont pas voulu livrer tant de peuples à la merci d'un homme fougueux, plus facile à irriter que la mer la plus orageuse. Les Parques ont accourci le fil de ses jours,

LIV. & il tranc la fin n'ont temp ils on pour amou itrum ils on tems :

qu'à t les ro Ma c'est n'igno comba ne po ton pe jugere poir ; fur for car il malher tu pas brufqu lui fon tor, qu point (Agame marque je frén de l'im trée & de fans tres! A nege de de la gl presque tu vois n'ont

font-

& il a été comme une fleur à peine éclose, que le tranchant de la charrue coupe, & qui tombe avant la fin du jour, où on l'avoit vû naître. Les Dieux n'ont voulu s'en servir que comme des torrens & des tempêtes, pour punir les hommes de leurs crimes; ils ont fait servir Achille à abattre les murs de Troye, pour venger le parjure de Laomédon, & les injustes amours de Pâris. Après avoir ainsi employé cet instrument de leurs vengeances, ils se sont refusé aux larmes de Thétis de laisser plus longtems sur la terre ce jeune héros qui n'y étoit propre qu'à troubler les hommes, qu'à renverser les villes & les royaumes.

Mais vois-tu cet autre avec ce visage farouche? c'est Ajax fils de Télamon, & cousin d'Achille: tu n'ignores pas sans doute quelle fut sa gloire dans les combats. Après la mort d'Achille il prétendit qu'on ne pouvoit donner ses armes à nul autre qu'à lui; ton pere ne crut pas les lui devoir céder; les Grecs jugérent en faveur d'Ulysse. Ajax se tua de désespoir; l'indignation & la fureur sont encore peintes sur son visage. N'approche pas de lui, mon fils; car il croiroit que tu voudrois lui insulter dans son malheur, & il est juste de le plaindre : ne remarquestu pas qu'il nous regarde avec peine, & qu'il entre brusquement dans ce sombre bocage, parce que nous lui sommes odieux? Tu vois de cet autre côté Hector, qui eût été invincible, si le fils de Thétis n'eût point été au monde dans le même tems. Mais voilà Agamemnon qui passe & qui porte encore sur lui les marques de la perfidie de Clitemnestre. O mon fils! je frémis en pensant aux malheurs de cette famille de l'impie Tantale. La division des deux fréres Atree & Thyeste a rempli cette maison d'horreur & de sang. Hélas! combien un crime en attire d'autres! Agamemnon revenant à la tête des Grecs du siège de Troye, n'a pas eu le tems de jouir en paix de la gloire qu'il avoit acquise; telle est la destinée de presque tous les conquérans. Tous ces hommes que tu vois ont été redoutables dans la guerre, mais ils n'ont point été aimables & vertueux. Aussi ne

0 4

e

r

.

e

S

5

8

a

-

S,

n é-

f-

12

il

u

te

â-

te

u-

a-

lu u-

2-

S,

font-ils que dans la seconde demeure des champs Ely. fees.

Pour ceux-ci, ils ont régné avec justice, & ont aimé leurs peuples : ils font les amis des Dieux : pendant qu'Achille & Agamemnon pleins de leurs querelles & de leurs combats conservent encore ici leurs peines & leurs défauts naturels, pendant qu'ils regrettent en vain la vie qu'ils ont perdue, & qu'ils s'affligent de n'être plus que des ombres impuissantes & vaines; ces rois justes étant purifiez par la lumière divine dont ils font nourris, n'ont plus rien à desirer pour leur bonheur : ils regardent avec compassion les inquiétudes des mortels; & les plus grandes affaires, qui agitent les hommes ambitieux, leur paroissent comme des jeux d'enfans : leurs cœurs sont rassassez de la vérité & de la vertu qu'ils puisent dans la source. Ils n'ont plus rien à fouffrir ni d'autrui ni d'eux-mêmes; plus de desirs, plus de besoins, plus de crainte; tout est fini pour eux, excepté leur joye qui ne peut finir.

Considére, mon fils, cet ancien roi Inachus qui fonda le royaume d'Argos. Tu le vois avec cette vieillesse si douce & si majestueuse; les fleurs naissent fous ses pas. Sa démarche légère ressemble au vol d'un oiseau: il tient dans sa main une lyre d'yvoire, & dans un transport éternel il chante les merveilles des Dieux. Il fort de son cœur & de sa bouche un parfum exquis; l'harmonie de sa lyre & de sa voix raviroit les hommes & les Dieux. Il est ainsi recompensé pour avoir aimé le peuple qu'il assembla dans l'enceinte de ses nouveaux murs, & auquel il don-

na des loix.

De l'autre côté tu peux voir, entre ces myrthes, Cécrops Egyptien, qui le prémier régna dans Athènes, ville confacrée à la sage Déesse dont elle porte le nom. Cécrops apportant des loix utiles de l'Egypte, qui a été pour la Gréce la source des lettres & des bonnes mœurs, adoucit les naturels farouches des bourgs de l'Attique, & les unit par les liens de la société. Il sut juste, humain, compatissant: il laissa les peuples dans l'abondance, & sa famille dans la médiocrité; ne voulant point que ses enfans eul-

LI fent tres I

lée mor entr nien foitrich terre vin, nom vous en é aure vous ble, nom elle qu'e tiver pale befo faut ou p deho faire à fou gard nir le thon vous linve tera dra amol dégo repos fera 1 vie]

mais pur

LIV. XIX. DE TELEMAQUE. 29

fent l'autorité après lui, parce qu'il jugeoit que d'au-

tres en étoient plus dignes.

9

il

Il faut que je te montre aussi dans cette petite vallée Erichthon, qui inventa l'usage de l'argent pour la monnoye; il le fit en vue de faciliter le commerce entre les isles de la Gréce; mais il prévit l'inconvenient attaché à cette invention. Appliquez-vous, disoit-il à tous ces peuples, à multiplier chez vous les richesses naturelles qui sont les véritables: cultivez la terre pour avoir une grande abondance de bled, de vin, d'huile & de fruits. Ayez des troupeaux innombrables qui vous nourrissent de leur lait, & qui vous couvrent de leur laine : par-là vous vous mettrez en état de ne craindre jamais la pauvreté. Plus vous aurez d'enfans, plus vous serez riches, pourvu que vous les rendiez laborieux; car la terre est inépuisable, & elle augmente sa fécondité à proportion du nombre de ses habitans qui ont soin de la cultiver; elle les paye tous liberalement de leur peine, au lieu qu'elle se rend avare & ingrate pour ceux qui la cultivent négligemment Attachez-vous donc principalement aux véritables richesses qui satisfont aux vrais besoins des hommes. Pour l'argent monnoyé, il ne faut en faire aucun cas, qu'autant qu'il est nécessaire, ou pour les guerres inévitables qu'on a à soutenir audehors, ou pour le commerce des marchandises nécessaires qui manquent dans votre pays; encore seroit il. à souhaiter qu'on laissat tomber le commerce à l'égard de toutes les choses qui ne servent qu'à entretenir le luxe, la vanité & la mollesse. Le sage Erichthon disoit souvent: Je crains bien, mes enfans, de vous avoir fait un présent funeste, en vous donnant l'invention de la monnoye. Je prévois qu'elle éxcitera l'avarice, l'ambition, le faste; qu'elle entretiendra une infinité d'arts pernicieux qui ne vont qu'à amollir & qu'à corrompre les mœurs; qu'elle vous. dégoutera de l'heureuse simplicité, qui fait tout le repos & toute la sureté de la vie, qu'enfin elle vous sera mépriser l'agriculture, qui est le fondement de la vie humaine, & la source de tous les vrais biens: mais les Dieux me sont témoins que j'ai eu le cœur pur en vous donnant cette invention utile en ellemêmes. 0.5

même. Enfin quand Erichthon apperçut que l'argent corrompoit les peuples, comme il l'avoit prévu, il fe retira de douleur sur une montagne sauvage, où il vécut pauvre & éloigné des hommes, jusques à une éxtrême vieillesse, sans vouloir se mêler du gouvernement des villes.

Peu de tems après lui, on vit paroître dans la Gréce le fameux Triptoléme, à qui Cérès avoit enfeigné l'art de cultiver les terres & de le couvrir tous les ans d'une moisson dorée. Ce n'est pas que les hommes ne connussent déja le bled, & la manière de le multiplier en le semant : mais ils ignoroient la perfection du labourage, & Triptoléme envoyé par Cérès vint la charrue en main offrir les dons de la Déesse à tous les peuples qui auroient assez de courage pour vaincre leur paresse naturelle & pour s'adonner à un travail affidu. Bientôt Triptolème apprit aux Grecs à fendre la terre, & à la fertiliser en déchirant son sein. Bientôt les moissonneurs ardens & infatigables firent tomber fous leurs faucilles tranchantes tous les jaunes épics qui couvroient les campagnes. Les peuples mêmes sauvages & farouches qui couroient épars ça & là dans les forêts d'Epire & d'Etolie pour se nourrir de gland, adoucirent leurs mœurs, & se soumirent à des loix, quand ils eurent appris à faire croître des moissons, & à se nourrir du pain. Triptoléme fit fentir aux Grecs le plaifir qu'il y a de ne devoir ses richesses qu'à son travail, & à trouver dans fon champ tout ce qu'il faut pour rendre la vie commode & heureuse: cette abondance si simple & si innocente, qui est attachée à l'agriculture, les fit souvenir des sages conseils d'Erichthon; ils méprisérent l'argent & toutes les richeffes artificielles, qui ne sont richesses que par l'imagination des hommes, qui les tentent de chercher des plaisirs dangéreux, & qui les détournent du travail où ils trouveroient tous les biens réels avec des mœurs pures dans une pleine liberté. On comprit donc qu'un champ fertile & bien cultive est le vrai tréfor d'une famille assez sage pour vouloir vivre frugalement comme ses peres ont vécu. Heureux les Grecs, s'ils étoient demeurez fermes dans ces maximes si propres à les rendre puissans, libres, heureux,



Telemaque aporte à Phalante blessé les cendres de son frere Hippias tué dans le combat

Hulett Sculp.

LIV reux hélas ils n de régn hom ger c que arts hom ris de furpa n'ont tems du ford autre reffe ciel i ordre Télé mille fur f douc en éi envy un t com gue renvy un t com gue trop guer La riens

1

LIV. XIX. DE TELEMAQUE. 299

reux, & dignes de l'être par une solide vertu! Mais hélas! ils commencent à admirer les fausses richesses, ils négligent peu à peu les vrayes, & ils dégénérent de cette merveilleuse simplicité. O mon fils! tu régneras un jour; alors souviens-toi de ramener les hommes à l'agriculture, d'honorer cet art, de soulager ceux qui s'y appliquent, & de ne sousserir point que les hommes vivent, ni-oisses, ni occupez à des arts qui entretiennent le luxe & la molesse: ces deux hommes qui ont été si sages sur la terre, sont ici chéris des Dieux. Remarquez, mon fils, que leur gloire surpasse autant celle d'Achille & des autres héros qui n'ont excellé que dans les combats, qu'un doux printems est au-dessus de l'hyver glacé, & que la lumière du soleil est plus éclattante que celle de la lune.

Pendant qu'Arcéfius parloit de la forte, il appercut que Télémaque avoit toûjours les geux arrêtez du côté d'un petit bois de lauriers & d'un ruisseau bordé de violettes, de roses, de lys, & de plusieurs autres fleurs odoriférantes, dont les vives couleurs ressembloient à celles d'Iris, quand elle descend du ciel fur la terre pour annoncer à quelque mortel les ordres des Dieux. C'étoit le grand roi Sésostris, que Télémaque reconnut dans ce beau lieu; il étoit mille fois plus majestueux qu'il ne l'avoit jamais été sur son trône d'Egypte. Des rayons d'une lumière douce sortoient de ses yeux, & ceux de Télémaque en étoient éblouis. A le voir on eût cru qu'il étoit envyré de nectar, tant l'esprit divin l'avoit mis dans un transport au-dessus de la raison humaine pour récompenser ses vertus.

Télémaque dit à Arcésius: Je reconnois, ô mon pére, Sésostris, ce sage roi d'Egypte, que j'y ai vu il n'y a pas long-tems. Le voilà, répondit Arcésius; & tu vois par son éxemple combien les Dieux sont magnisques à récompenser les bons rois: mais il saut que tu saches que toute cette félicité n'est rien en comparaison de celle qui lui étoit destinée, si une trop grande prospérité ne lui eût sait oublier dans ses guerres les régles de la modération & de la justice. La passion de rabaisser l'orgueil & l'insolence des Tyriens l'engagea à prendre leur ville. Cette conquête

lui donna le defir d'en faire d'autres; il se laissa sé. duire par la vaine gloire des conquérans : il subjugua, ou pour mieux dire, il ravagea toute l'Asie. A son retour en Egypte il trouva que son frère s'étoit emparé de la royauté, & avoit altéré par un gouvernement injuste les meilleures loix du pays. Ainsi ses grandes conquêtes ne fervirent qu'à troubler son royaume. Mais ce qui le rendit plus inexcusable, c'est qu'il fut enyvré de sa propre gloire. Il fit atteler à son char les plus superbes d'entre les rois qu'il avoit vaincus. Dans la suite il reconnut sa faute, & eut honte d'avoir été si inhumain. Tel sut le fruit de ses victoires. Voilà ce que les conquérans font contre leurs Etats, & contre eux-mêmes, en voulant usurper ceux de leurs voisins. Voilà ce qui fit déchoir un roi, d'ailleurs si juste & si bienfaisant; & c'est ce qui diminue la gloire que les Dieux lui avoient préparée.

Ne vois-tu pas cet autre, ô mon fils, dont la bleffure paroît fi éclattante? C'est un roi de Carie nommé Dioclidès, qui se dévoûa pour son peuple dans une bataille; parce que l'oracle avoit dit que dans la guerre des Cariens & des Lyciens, la nation dont le

roi périroit, seroit victorieuse.

Confidére cet autre; c'est un sage législateur, qui ayant donné à sa nation des loix propres à les rendre bons & heureux, leur sit jurer qu'ils ne violeroient jamais aucune de ses loix pendant son absence : après quoi il partit, s'éxila lui-même de sa patrie, & mourut pauvre dans une terre étrangére; pour obliger son peuple par ce serment à garder à jamais des loix si utiles.

Cet autre que tu vois, est Eunésyme roi des Pyliens, & un des ancêtres du sage Nestor. Dans une peste qui ravageoit la terre & qui couvroit de nouvelles ombres les bords de l'Achéron, il demanda aux Dieux d'appaiser leur colére, en payant par sa mort pour tant de milliers d'hommes innocens. Les Dieux l'éxaucérent, & lui sirent trouver ici la vraye royauté, dont toutes celles de la terre ne sont que de vaines ambres.

Ce

LI.

fan

chi

eau

inc

l'h

roy

OU

po

im

m

fu

m

la

e

f

LIV. XIX. DE TELEMAQUE. 3

Ce vieillard que tu vois couronné de fleurs, est le fameux Bélus: il régna en Egypte, & il épousa Anchinoe, fille du Dieu Nilus, qui cache la source de ses eaux, & qui enrichit les terres qu'il arrose par ses inondations. Il eut deux fils; Danaus, dont tu sais l'histoire, & Egyptus qui donne son nom à ce beau royaume. Bélus se croyoit plus riche par l'abondance où il mettoit son peuple, & par l'amour des sujets pour lui, que par tous les tributs qu'il auroit pû leur imposer. Ces hommes que tu crois morts, vivent, mon fils; & c'est la vie qu'on traîne misérablement fur la terre, qui n'est qu'une mort; les noms seulement sont changez. Plaise aux Dieux de te rendre affez bon pour mériter cette vie heureuse que rien ne peut plus finir, ni troubler! Hâte-toi, il est tems d'aller chercher ton pere. Avant que de le trouver, hélas! que tu verras repandre de sang! mais quelle gloire t'attend dans les campagnes de l'Hespérie! Souviens-toi des conseils du sage Mentor: pourvu que tu les suives, ton nom sera grand parmi tous les peuples & dans tous les fiécles.

Il dit; & austitôt il conduisit Télémaque vers la porte d'yvoire, par où l'on peut sortir du ténébreux empire de Pluton. Télémaque les larmes aux yeux le quitta sans pouvoir l'embrasser; & sortant de ces sombres lieux, il retourna en diligence vers le camp des alliez, après avoir rejoint sur le chemin les deux jeunes Crétois, qui l'avoient accompagné jusques auprès de la caverne, & qui n'espéroient plus de le revoir.

Fin du dix-neuvième Livre.

AVANTURES

DE

TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE VINGTIEME.

SOMMAIRE.

Dans une assemblée des chefs, Télémaque fait prévaloir son avis, pour ne pas surprendre Vénuse laisse par les deux partis en dépôt aux Lucaniens: il fait voir sa sagesse à l'occasion de deux transfuges, dont l'un nommé Acante avoit entrepris de l'empoisonner; l'autre nommé Dioscore, offroit aux alliez la tête d'Adraste. Dans le combat qui s'engage ensuite, Télémaque porte la mort par tout où il va pour trouver Adraste; & ce roi qui le cherche aussi, rencontre & tue Pisistrate fils de Nestor. Philoctete survient; & dans le tems où il va percer Adraste, il est blesse lui-meme & oblige à se retirer du combat. Telémaque court aux cris de ses alliez, dont Adraste fait un carnage borrible : il combat cet ennemi, & lui donne la vie à des conditions qu'il lui impose. Adraste relevé veut surprendre Télémaque: celui-ci le faisit une seconde fois, & lui ôte la vie.

EPENDANT les chefs de l'armée s'assemblérent, pour délibérer s'il faloit s'emparer de Vénuse. C'étoit une ville forte qu'Adraste avoit autresois usurpée sur ses voisins les Apuliens Peucétes. Ceux-ci étoient entrez contre lui dans la ligue pour demander justice sur cette invasion. Adraste pour les appaiser avoit mis cette ville en dépôt entre les mains des Lucaniens; mais il avoit corrompu par argent & ti p r

LI

la §

rité

atio

VOI

d'a

pro vo

de

b

13

LIV. XX. LES AVANTURES, &c. 303

la garnison Lucanienne & celui qui la commandoit : de manière que les Lucaniens avoient moins d'autorité affective que lui dans Vénuse; & les Apuliens qui avoient consenti que la garnison Lucanienne gardat Vénuse, avoient été trompez dans cette négoci-

Un citoyen de Vénuse, nommé Démophante, avoit offert secrétement aux alliez de leur livrer la nuit une des portes de la ville. Cet avantage étoit d'autant plus grand, qu'Adraste avoit mis toutes ses provisions de guerre & de bouche dans un château voisin de Vénuse, qui ne pouvoit se désendre si Vénuse étoit prise. Philoctete & Nestor avoient deja opiné qu'il faloit profiter d'une si heureuse occasion. Tous les chefs entraînez par leur autorité, & éblouis par l'utilité d'une si facile entreprise, applaudissoient à ce sentiment: mais Télémaque à son retour fit ses

derniers efforts pour les en détourner.

Je n'ignore pas, leur dit-il, que si jamais un homme a mérité d'être surpris & trompé, c'est Adraste, lui qui a si souvent trompé tout le monde. Je vois bien qu'en surprenant Venuse, vous ne feriez que vous mettre en possession d'une ville qui vous appartient, puisqu'elle est aux Apuliens, qui sont un des peuples de votre ligue. J'avoue que vous le pourriez faire avec d'autant plus d'apparence de raison, qu'Adraste qui a mis cette ville en dépôt, a corrompu le Commandant & la garnison, pour y entrer quand il le jugera à propos. Enfin je comprens comme vous que si vous preniez Vénuse, vous seriez des le lendemain maîtres du château où sont tous les préparatifs de guerre qu'Adraste y a assemblez; & qu'ainsi vous finiriez en deux jours cette guerre si formidable. Mais ne vaut-il pas mieux périr que de vaincre par de tels moyens? Faut-il repousser la fraude par la fraude? Sera-t-il dit que tant de rois liguez pour punir l'impie Adraste de ses tromperies, seront trompeurs comme lui? S'il nous est permis de faire comme Adraste, il n'est pas coupable, & nous avons tort de le vouloir punir. Quoi! l'Hespérie entière, soutenue de tant de colonies Grecques, & des héros revenus du siège de Troye, n'a-t-elle point d'autres armes contre la perfidie

LIV

inté

par

Co

fier

nic

bo

qu dé

fe

gr

pe

fidie & les parjures d'Adraste, que la perfidie & le parjure? Vous avez juré par les choses les plus sa-crées, que vous laisseriez Vénuse en dépôt dans les mains des Lucaniens. La garnison Lucanienne, dites-vous, est corrompue par l'argent d'Adraste; je le crois comme vous: mais cette garnison est toûjours à la folde des Lucaniens; elle n'a point refusé de leur obéir; elle a gardé au moins en apparence la neutralité. Adraste ni les siens ne sont jamais entrez dans Vénuse; le traité subsiste; votre serment n'est point oublié des Dieux. Ne gardera-t-on les paroles données que quand on manquera de prétextes plaufibles pour les violer? Ne sera-t-on fidéle & religieux pour les sermens, que quand on n'aura rien à gagner en violant sa foi? Si l'amour de la vertu & la crainte des Dieux ne vous touchent plus, au moins soyez touchez. de votre réputation & de votre intérêt. Si vous montrez aux hommes cet éxemple pernicieux de manquer de parole & de violer votre serment pour terminer une guerre, quelles guerres n'exciterez vous point par cette conduite impie? Quel voisin ne sera pas contraint de craindre tout de vous & de vous déteffer? Qui pourra désormais dans les nécessitez les plus presfantes se fier à vous? Quelle sureté pourrez-vous donner quand vous voudrez être finceres, & qu'il vous importera de persuader à vos voisins votre sincérité? Sera-ce un traité solemnel? Vous en aurez foulé un aux pieds. Sera-ce un serment? Eh! ne saura-t-on pas que vous comptez les Dieux pour rien, quand vous espérez tirer du parjure quelque avantage? La paix n'aura donc pas plus de fureté que la guerre à votre égard. Tout ce qui viendra de vous sera reçucomme une guerre, ou feinte, ou déclarée. Vous ferez les ennemis perpétuels de tous ceux qui auront le malheur d'être vos voifins. Toutes les affaires qui demandent de la réputation, de la probité & de la confiance, vous deviendront impossibles. Vous n'aurez plus de ressource pour faire croire ce que vous promettrez.

Voici, ajoûta Télémaque, un intérêt encore plus pressant, qui doit vous frapper, s'il vous reste quelque sentiment de probité & quelque prévoyance sur vos

intérêts ;

intérêts; c'est qu'une conduite si trompeuse attaque par le dedans toute votre ligue & va la ruiner; votre

parjure va faire triompher Adraste.

A ces paroles toute l'assemblée émue lui demanda, comment il osoit dire qu'une action qui donneroit une victoire certaine à la ligue, pouvoit la ruiner? Comment, leur répondit-il, pourrez-vous vous confier les uns aux autres, si une fois vous rompez l'unique lien de la société & de la confiance, qui est la bonne-foi? Après que vous aurez posé pour maxime qu'on peut violer les régles de la probité & de la fidélité pour un grand intérêt, qui d'entre vous pourra se fier a un autre, quand cet autre pourra trouver un grand avantage à lui manquer de parole & à le tromper? Où en serez vous? Quel est celui d'entre vous qui ne voudra point prévenir les artifices de son voifin par les siens? Que devient une lique de tant de peuples, lorsqu'ils sont convenus entre eux par une délibération commune, qu'il est permis de surprendre son voisin & de violer la foi donnée? Quelle sera votre défiance mutuelle, votre division, votre ardeur. à vous détruire les uns les autres? Adraste n'aura plus besoin de vous attaquer, vous vous déchirerez assez vous-mêmes, vous justifierez ses persidies. O rois sages & magnanimes! ô vous qui commandez avec tant d'expérience sur des peuples innombrables! ne dédaignez pas d'écouter les conseils d'un jeune homme. Si vous tombiez dans les plus affreuses extrémitez où la guerre précipite quelquefois les hommes, il faudroit vous préserver par votre vigilance & par les efforts de votre vertu; car le vrai courage ne se laisse jamais abbattre. Mais si vous aviez une fois rompu la barriére de l'honneur & de la bonne foi, cette perte est irréparable, vous ne pourriez plus rétablir ni la confiance nécessaire au succès de toutes les affaires importantes, ni ramener les hommes aux principes de la vertu, après que vous leur auriez appris à les mépriser. Que craignez-vous? N'avez-vous pas assez de courage pour vaincre sans tromper? Votre vertu jointe aux forces de tant de peuples, ne vous suffitelle pas? Combattons, mourons, s'il le faut, plutôt que de vaincre si indignement. Adraste, l'impie Adrafte

3-0

draste est dans nos mains, pourvu que nous ayons hor-

reur d'imiter sa lâcheté & sa mauvaise soi.

Lorsque Télémaque acheva ce discours, il sentit que la douce persuasion avoit coulé de ses lévres, & avoit passé jusqu'au fond des cœurs. Il remarqua un prosond silence dans l'assemblée; chacun pensoit, non à lui, ni aux graces de ses paroles, mais à la force de la vérité qui se faisoit sentir dans la suite de son raisonnement. L'étonnement étoit peint sur les visages. Ensin on entendit un murmure sourd qui se répandoit peu à peu dans l'assemblée. Les uns regardoient les autres, & n'osoient parler les prémiers. On attendoit que les chess de l'armée se déclarassent, & chacun avoit de la peine à retenir ses sentimens. Ensin le grave Nestor prononça ces paroles:

Digne fils d'Ulysse, les Dieux vous ont fait parler, & Minerve qui a tant de fois inspiré votre pére, a mis dans votre cœur le conseil sage & généreux que vous avez donné. Je ne regarde point votre jeunesse, je ne considére que Minerve dans tout ce que vous venez de dire. Vous avez parlé pour la vertu; sans elle les plus grands avantages sont de vrayes pertes; sans elle on s'attire bientôt la vengeance de se ennemis, la désiance de ses alliez, l'horreur de tous les gens de bien, & la juste colére des Dieux. Laissons donc Vénuse entre les mains des Lucaniens, & ne songeons plus qu'à vaincre Adraste par notre

courage.

Il dit; & toute l'assemblée applaudit à ses sages paroles: mais en applaudissant, chacun étonné tournoit les yeux vers le fils d'Ulysse, & on croyoit voir reluire en lui la sagesse de Minerve qui l'inspiroit.

Il s'éleva bientôt une autre question dans le confeil des rois, où il n'acquit pas moins de gloire. Adraste toûjours cruel & perside envoya dans le camp un transsuge nommé Acante, qui devoit empoisonner les plus illustres chess de l'armée: sur-tout il avoit ordre de ne rien épargner pour faire mourir le jeune Télémaque qui étoit déja la terreur des Dauniens. Télémaque qui avoit trop de courage & de candeur pour être enclin à la désiance, reçut sans peine avec amitié ce malheureux, qui avoit vû Ulysse en Sicile,

\$ m

no

in

cl

al

V

d

d

& qui lui racontoit les avantures de ce héros. Il le nourrissoit & tâchoit de le consoler dans son malheur; car Acante se plaignoit d'avoir été trompé & traité indignement par Adraste: mais c'étoit nourrir & réchauffer dans son sein une vipére vénimeuse toute prête à faire une blessure mortelle. On surprit un autre transfuge nommé Arion, qu'Acante envoyoit vers Adraste pour lui apprendre l'état du camp des alliez, & pour lui affurer qu'il empoisoneroit le lendemain les principaux rois avec Télémaque dans un festin que celui-ci lui devoit donner. Arion pris avoua fa trahison: on soupçonna qu'il étoit d'intelligence avec Acante, parce qu'ils étoient bons amis : mais Acante profondément dissimulé & intrépide, se défendoit avec tant d'art, qu'on ne pouvoit le convaincre, ni découvrir le fond de la conjuration.

Plusieurs des rois furent d'avis qu'il faloit dans le doute sacrisser Acante à la sureté publique. Il faut, disoient-ils, le faire mourir; la vie d'un seul homme n'est rien quand il s'agit d'assurer celle de tant de rois. Qu'importe qu'un innocent périsse, quand il s'agit de conserver ceux qui representent les Dieux au

milieu des hommes?

Quelle maxime inhumaine! quelle politique barbare, répondit Télémaque. Quoi! Vous êtes si prodigues du sang humain! O vous qui êtes établis les pasteurs des hommes, & qui ne commandez sur eux que pour les conserver, comme un pasteur conserve son troupeau: vous êtes donc les loups cruels, & non pas les pasteurs; du moins vous n'êtes pasteurs que pour tondre & pour égorger le troupeau, au lieu de le conduire dans les pâturages. Selon vous on est coupable des qu'on est accusé; un soupçon mérite la mort: les innocens sont à la merci des envieux & des calomniateurs; & à mesure que la désiance tyrannique croîtra dans vos cœurs, il faudra aussi égorger plus de victimes.

Télémaque disoit ces paroles avec une autorité & une véhémence qui entraînoit les cœurs, & qui couvroit de honte les auteurs d'un si lâche conseil. Ensuite se radoucissant, il leur dit: Pour moi je n'aime pas assez la vie pour vivre à ce prix-là; j'aime mieux

qu'A-

LI

ter

av

ét

al

T

tr

n

qu'Acante soit méchant que si je l'étois, & qu'il m'arrache la vie par une trahison, que si je le faisois moimême périr injustement dans le doute. Mais écoutez, ô vous, qui étant établis rois, c'est-à-dire juges des peuples, devez savoir juger les hommes avec justice, prudence, & modération; laissez-moi interroger Acante

en votre présence.

Auffitôt il interroge cet homme sur son commerce avec Arion; il le presse sur une infinité de circonstances. Il fait semblant plusieurs fois de le renvoyer à Adraste, comme un transfuge digne d'être puni, pour observer s'il avoit peur d'être ainsi renvoye, ou non: mais le visage & la voix d'Acante demeurérent tranquilles. Enfin ne pouvant tirer la vérité du fond de son cœur, il lui dit: Donnez-moi votre anneau, je veux l'envoyer à Adraste. A cette demande de son anneau, Acante pâlat, il fut embarrassé. Télémaque dont les yeux étoient toûjours attachez sur lui, l'apperçut, il prit cet anneau. Je m'en vais, lui dit-il, l'envoyer à Adraste par les mains d'un Lucanien nommé Polytrope, que vous connoissez, & qui paroîtra y aller secrétement de votre part. Si nous pouvons découvrir par cette voye votre intelligence. ayec Adraste, on vous fera perir impitoyablement par les tourmens les plus cruels. Si au contraire vous avouez des-à-présent votre faute, on vous la pardonnera, & on se contentera de vous envoyer dans une isse de la mer, où vous ne manquerez de rien....Alors. Acante avoûa tout, & Télémaque obtint des rois qu'on lui donneroit la vie, parce qu'il la lui avoit promise. On l'envoya dans une des isles Echinades, où il vécut en paix.

Peu de tems après, un Daunien d'une naissance obscure, mais d'un esprit violent & hardi, nommé. Dioscore, vint la nuit dans le camp des alliez, leur offrir d'égorger dans sa tente le roi Adraste. Il le pouvoit; car on est maître de la vie des autres, quand on ne compte plus pour rien la sienne. Cet homme ne respiroit que la vengeance, parce qu'Adraste lui avoit enlevé sa femme qu'il aimoit éperduement, & qui étoit égale en beauté à Vénus même. Il avoit des intelligences secrétes pour entrer la nuit dans la

tent

tente du roi, & pour être favorisé dans cette entreprise par plusieurs capitaines Dauniens: mais il crovoit avoir besoin que les rois alliez attaquassent en même tems le camp d'Adraste, afin que dans ce trouble il pût plus facilement se sauver & enlever sa femme. Il étoit content de perir s'il ne pouvoit l'enlever après Auffitôt que Dioscore eut éxpliqué avoir tué le roi. aux rois son dessein, tout le monde se tourna vers Télémaque, comme pour lui demander une décision. Les Dieux, répondit-il, qui nous ont préservé des traîtres, nous défendent de nous en servir. Quand même nous n'aurions pas affez de vertu pour déteffer la trahison, notre seul intérêt suffiroit pour la rejetter; dès que nous l'aurons autorifée par notre éxemple, nous mériterons qu'elle se tourne contre nous; des ce moment qui d'entre nous sera en sureté? Adraste pourra bien éviter le coup qui le menace & le faire retomber sur les rois alliez. La guerre ne sera plus une guerre; la sagesse & la vertu ne seront d'aucun usage: on ne verra plus que perfidie, trahifon & affaffinats. Nous en ressentirions nous-mêmes les funestes suites, & nous le mériterions, puisque nous aurions autorisé le plus grand des maux. Je conclus donc qu'il faut renvoyer le traître à Adraste. J'avoue que ce roi ne le mérite pas; mais toute l'Hespérie & toute la Gréce, qui ont les yeux sur nous, méritent que nous tenions cette conduite pour en être estimez. Nous nous devons à nous-mêmes: enfin nous devous aux Dieux justes cette horreur de la perfidie.

Aussitôt on envoya Dioscore à Adraste, qui frémit du péril où il avoit été, & qui ne pouvoit assez s'étonner de la générosité de ses ennemis; car les méthans ne peuvent comprendre la pure vertu. Adraste admiroit malgré lui ce qu'il venoit de voir, & n'osoit le louër. Cette action noble des alliez rappelloit un honteux souvenir de toutes ses cruautez. Il cherchoit à rabaisser la générosité de ses ennemis, & étoit honteux de paroître ingrat, pendant qu'il leur devoit la vie: mais les hommes corrompus s'endurcissent bientôt contre tout ce qui pourroit les toucher. Adraste qui vit que la réputation des alliez augmentoit tous les jours, crut qu'il étoit pressé de faire contre eux

RIO LES AVANTURES LIV. XX.

quelque action éclattante: comme il n'en pouvoit faire aucune de vertu, il voulut du moins tâcher de remporter quelque grand avantage sur eux par les

armes, & il se hâta de combattre.

Le jour du combat étant venu, à peine l'Aurore ouvroit au soleil les portes de l'Orient dans un chemin semé de roses, que le jeune Télémaque prévenant par ses soins la vigilance des plus vieux capitaines, s'arracha d'entre les bras du doux fommeil, & mit en mouvement tous les officiers. Son casque couvert de crins flottans brilloit déja sur sa tête, & sa cuirasse sur son dos éblouissoit les yeux de toute l'armée. L'ouvrage de Vulcain avoit outre sa beauté naturelle l'éclat de l'Egide, qui y étoit cachée. Il tenoit sa lance d'une main, de l'autre il montroit les divers postes qu'il faloit occuper. Minerve avoit mis dans ses yeux un feu divin, & sur son visage une majesté sière qui promettoit déja la victoire. Il marchoit, & tous les rois oubliant leur âge & leur dignité, se sentoient entraînez par une force supérieure qui leur faisoit suivre ses pas. La foible jalousie ne peut plus entrer dans les cœurs. Tout céde à celui que Minerve conduit invisiblement par la main; son action n'avoit plus rien d'impétueux ni de précipité: il étoit doux, tranquille, patient, toûjours prêt à écouter les autres, & à profiter de leurs conseils; mais actif, prévoyant, attentif aux besoins les plus éloignez, arrangeant toutes les choses à propos, ne s'embarrassant de rien, & n'embarrassant point les autres; excufant les fautes, réparant les mécomptes, prévenant les difficultez, ne demandant jamais rien de trop à personne, inspirant par tout la liberté & la confiance. Donnoit-il un ordre? c'étoit dans les termes les plus simples & les plus clairs; il le répétoit pour mieux instruire celui qui devoit l'éxécuter. Il voyoit dans ses yeux s'il l'avoit bien compris. Il lui faisoit ensuite expliquer familiérement comment il avoit compris ses paroles, & le principal but de son entreprise. Quand il avoit ainsi éprouvé le bon sens de celui qu'il envoyoit, & qu'il l'avoit fait entrer dans ses vues, il ne le faisoit partir qu'après lui avoir donné quelque marque d'estime & de confiance pour l'encourager.



Iclemaque conduit par Minerve descend aux enfers.
et demande à Pluton la permission dy chercher son Pere.
Hulott Sculp.

Li

rott ple ils put fau mie du me me flot de me mie feir l'in l'en l'in l'en l'in non n'a gre le ner Vou non per la la qui non jug voi d'u & Il

courager. Ainsi tous ceux qu'il envoyoit, étoient pleins d'ardeur pour lui plaire & pour réussir : mais ils n'étoient point gênez par la crainte qu'il leur imputeroit le mauvais succès; car il éxcusoit toutes les fautes qui ne venoient point de mauvaise volonté.

L'horison paroissoit rouge & enslamé par les prémiers rayons du soleil, & la mer étoit pleine des feux du jour naissant. Toute la côte étoit couverte d'hommes, d'armes, de chevaux & de chariots en mouvement: c'étoit un bruit consus semblable à celui des slots en courroux, quand Neptune éxcite au sond de ses abimes les noires tempêtes. Ainsi Mars commençoit par le bruit des armes, & par l'appareil frémissant de la guerre, à semer la rage dans tous les cœurs. La campagne étoit pleine de piques hérissées, semblables aux épics qui couvrent les sillons fertiles dans letems des moissons. Déja s'élevoit un nuage de poussiére qui déroboit peu à peu aux yeux des hommes la terre & le ciel. La consusion, l'horreur, le carnage, l'impitoyable Mort s'avançoient.

A peine les prémiers traits étoient jettez, que Télémaque levant les yeux & les mains vers le ciel, pro-

nonça ces paroles:

O Jupiter, pére des Dieux & des hommes, vous voyez de notre côté la justice & la paix, que nous n'avons point eu honte de rechercher. C'est à regret que nous combattons; nous voudrions épargner le fang des hommes: nous ne haissons point cet ennemi même, quoiqu'il foit cruel, perfide & facrilége. Voyez & décidez entre lui & nous. S'il faut mourir, nos vies sont dans vos mains. S'il faut délivrer l'Hefperie & abattre le Tyran, ce sera votre puissance & la sagesse de Minerve votre fille, qui nous donneront la victoire; la gloire vous en sera due. C'est vous qui la balance en main réglez le fort des combats, nous combattons pour vous; & puisque vous êtes juge, Adraste est plus votre ennemi que le nôtre. votre cause est victorieuse avant la fin du jour, le sang d'une hécatombe entière ruisselera sur vos autels.

Il dit; & à l'instant il pousse ses coursiers fougueux & écumans dans les rangs les plus pressez des ennemis. Il rencontra d'abord Periandre Locrien couvert de la

peau d'un lion qu'il avoit tué dans la Cilicie, pendant qu'il y avoit voyagé. Il étoit armé comme Hercule d'une massue énorme; sa force & sa taille le rendoient semblable aux géans. Dès qu'il vit Télémaque, il méprisa sa jeunesse, & la beauté de son visage. C'est bien à toi, dit-il, jeune efféminé, à nous disputer la gloire des combats. Va, enfant, va parmi les ombres chercher ton pere. . . . En disant ces paroles, il leva fa massue noûeuse, pesante, armée de pointes de fer; elle paroît comme un mât de navire; chacun craint le coup de sa chute; elle menace la tête du fils d'U. lysse; mais il se detourne du coup, & se lance sur Périandre avec la rapidité d'un aigle qui fend les airs, La massue tombant brise la roue d'un char auprès de celui de Télémaque. Cependant le jeune Grec perce d'un trait Périandre à la gorge; le sang qui coule à gros bouillons de sa large playe étouffe sa voix; ses chevaux fougueux ne sentant plus sa main défaillante, & les rênes flottantes sur leur cou, l'emportent çà & là: il tombe de dessus son char, les yeux fermez à la lumière, & la pâle mort étant déja peinte sur son visage défiguré. Télémaque eut pitié de lui, il donna aussitôt son corps à ses domestiques, & garda comme une marque de sa victoire la peau du lion avec sa massue.

Ensuite il cherche Adraste dans la melée: mais en de cherchant il précipite dans les enfers une foule de combattans: Hilée, qui avoit attelé à son char deux coursiers, semblables à ceux du soleil, & nourris dans les vastes prairies qu'arrose l'Auside : Démoléon, qui dans la Sicile avoit autrefois presque égalé Erix dans les combats du ceste: Crantor, qui avoit été hôte & ami d'Hercule, lorsque ce fils de Jupiter, passant par l'Hespérie, y ôta la vie à l'infame Cacus: Ménécrate, qui ressembloit, disoit-on, à Pollux dans la lutte: Hippocoon Salapien, qui imitoit l'adresse & la bonne grace de Castor pour mener un cheval : Le fameux chasseur Eurimede, toujours teint du sang des ours & des sangliers qu'il tuoit dans les sommets couverts de neiges du froid Appennin; qui avoit été, disoit-on, si cher à Diane, qu'elle lui avoit appris ellemême à tirer des flèches : Nicostrate, vainqueur d'un géant, qui vomissoit le feu dans les rochers du mont

Gargan:

fille pere étoi dan pou. le fi para Eléa com fes j les 1 yeux blia cuei

LIV

à-co du pere I'he d'au borc

ceffe

fes r

dou

pan emp fils (auto adre avoi dans mar mor

envi draf pein end

Où Vole Gargan: Eléante qui devoit épouser la jeune Pholoé fille du fleuve Liris; elle avoit été promise par son pére à celui qui la délivreroit d'un serpent aîlé, qui étoit né sur le bord du fleuve, & qui devoit la dévorer dans peu de jours, suivant la prédiction d'un oracle. Ce jeune homme par un éxcès d'amour se dévoûa pour tuer le monstre; il réussit : mais il ne put goûter le fruit de sa victoire; & pendant que Pholoé se préparant à un doux hyménée attendoit impatiemment Eléante, elle apprit qu'il avoit suivi Adraste dans les combats, & que la Parque avoit tranché cruellement ses jours. Elle remplit de ses gémissemens les bois & les montagnes qui sont auprès du fleuve; elle noya ses yeux de larmes, arracha ses beaux cheveux; elle oublia les guirlandes de fleurs qu'elle avoit accoutumé de cueillir, & accusa le ciel d'injustice. Comme elle ne cessoit de pleurer nuit & jour, les Dieux touchez de ses regrets, & par les prières du sleuve, mirent sin à sa douleur. A force de verser des larmes, elle sut toutà-coup changée en fontaine, qui coulant dans le sein du fleuve, va joindre ses eaux à celles du Dieu son pere: mais l'eau de cette fontaine est encore amère; l'herbe du rivage ne sleurit jamais, & on ne trouve d'autre ombrage que celui des cyprès sur ces tristes

Cependant Adraste qui apprit que Télémaque répandoit de tous côtez la terreur, le cherchoit avec empressement; il espéroit de vaincre facilement le sils d'Ulysse dans un âge encore si tendre, & il menoit autour de lui trente Dauniens d'une force, d'une adresse, & d'une audace éxtraordinaire, auxquels il avoit promis de grandes récompenses, s'ils pouvoient dans le combat faire périr Télémaque, de quelque manière que ce pût être. S'il l'eût rencontré dans ce moment du combat, sans doute ces trente hommes environnant le char de Télémaque, pendant qu'Adraste l'auroit attaqué de front, n'auroient eu aucune peine de le tuer; mais Minerve les sit égarer.

2

t

a

2

S

n

t

Adraste crut voir & entendre Télémaque dans un endroit de la plaine, enfoncé au pied d'une colline, où il y avoit une foule de combattans; il court, il vole, il veut se rassasser de sang: mais au lieu de

T'elémaque, il trouve le vieux Nestor, qui d'une main tremblante jettoit au hazard quelques traits inutiles. Adraste dans sa sureur veut le percer, mais une troupe

de Pyliens se jetta autour de Nestor.

. Alors une nuee de traits obscurcit l'air & couvrit tous les combattans; on n'entendoit que les cris plaintifs des mourans & le bruit des armes de ceux qui tomboient dans la mêlée: la terre gémissoit sous un monceau de corps morts; des ruisseaux de sang couloient de toutes parts. Bellone & Mars avec les Furies infernales, vetues de robes toutes dégoûtantes de sang, répaissoient leurs yeux cruels de ce spectacle, & renouvelloient sans cesse la rage dans les cœurs. Ces divinitez ennemies des hommes repoussoient loin des deux partis la pitié généreuse, la valeur modérée, la douce humanité. Ce n'étoit plus dans cet amas confus d'hommes acharnez les uns fur les autres, que massacre, vengeance, désespoir & fureur brutale. La fage & invincible Pallas elle-même l'ayant vû, frémit, & recula d'horreur.

Cependant Philoctete marchant à pas lents, & tenant dans sa main les slèches d'Hercule, s'avançoit au secours de Nestor. Adraste n'ayant pû atteindre le divin vieillard, avoit lancé ses traits sur plusieurs Pyliens, auxquels il avoit fait mordre la poussière. Déja il avoit abbatu Eusilas si léger à la course, qu'à peine il imprimoit la trace de ses pas dans le fable, & qui devançoit dans son pays les plus rapides flots de l'Eurotas & de l'Alphée. A ses pieds étoient tombez Entiphron plus beau qu'Hylas, aussi ardent chasseur qu'Hippolyte; Ptérélas qui avoit suivi Nestor au siège de Troye, & qu'Achille même avoit aimé à cause de son courage & de sa force; Aristogiton, qui s'etant baigné dans les ondes du fleuve Achélous, avoit reçu secrétement de ce Dieu la vertu de prendre toutes sortes de formes : en effet, il étoit si souple & fi prompt dans tous ses mouvemens, qu'il échappoit aux mains les plus fortes: mais Adraste d'un coup de lance le rendit immobile, & son ame s'enfuit d'abord avec son sang.

Nestor, qui voyoit tomber ses plus vaillans capitaines sous la main du cruel Adraste, comme les épics

dorez

LI

dor

cha

ger

qui

ftra

le c

mo

tir :

trop

Ad

l'év

cou

trai

fang

d'u

éto

Alc

tint

par

mai

carr

draf

fon

voit

voir

crue

vie,

voy

le f

tena

& in

je n

fils! frére

t'ai

moi.

hom

que

P

dorez pendant la moisson tombent sous la faux tranchante d'un infatigable moissonneur, oublioit le danger où il s'exposoit inutilement. Sa vieillesse l'avoit quitté, il ne songeoit plus qu'à suivre des yeux Pisistrate son fils, qui de son côté soutenoit avec ardeur le combat pour éloigner le péril de son père : mais le moment fatal étoit venu, où Pisistrate devoit faire sentir à Nestor combien on est souvent malheureux d'avoir

trop vecu.

n

S.

e

it

n-

ui

ın u-

u-

es le,

rs.

nin

ée,

las

es, le.

/û,

te-

au

le

y-

)é-

ine

qui

Lu-

In-

eur

ege

ule

s'e-

oit

dre

ple

ap-

un

en-

api-

pics

rez

Pisistrate porta un coup de lance si violent contre Adraste, que le Daunien devoit succomber : mais il l'évita; & pendant que Pisistrate ébranlé du faux coup qu'il avoit donné, ramenoit sa lance, Adraste le perça d'un javelot au milieu du ventre. Ses entrailles commencérent à fortir avec un ruisseau de sang; son teint se flétrit comme une fleur que la main d'une nymphe a cueuillie dans les prez. Ses yeux étoient déja presque éteints, & sa voix défaillante. Alcée fon gouverneur, qui étoit auprès de lui, le foutint comme il alloit tomber, & n'eut le tems que de le mener entre les bras de son pere. Là il voulut parler & donner les dernières marques de sa tendresse;

mais en ouvrant la bouche il éxpira.

Pendant que Philoctete répandoit autour de lui le carnage & l'horreur pour repousser les efforts d'Adraste, Nestor tenoit serré entre ses bras le corps de fon fils: il remplifsoit l'air de ses cris, & ne pouvoit souffrir la lumière. Malheureux, disoit-il, d'avoir été père & d'avoir vécu si long-tems! Hélas! cruelles Destinées, pourquoi n'avez-vous pas fini ma vie, ou à la chasse du sanglier de Calydon, ou au voyage de Colchos, ou au prémier siège de Troye? Je serois mort avec gloire & sans amertume: maintenant je traine une vieillesse douloureuse, meprisée & impuissante. Je ne vis plus que pour les maux; je n'ai plus de sentiment que pour la tristesse. O mon fils! ô mon cher fils Pisistrate! quand je perdis ton frére Antiloque, je t'avois pour me consoler. Je ne tai plus, rien ne me consolera; tout est fini pour moi. L'espérance, seul adoucissement des peines des hommes, n'est plus un bien qui me regarde. Antiloque! Pisistrate! o chers enfans! je croi que c'est au-

jourd'hui

jourd'hui que je vous perds tous deux, la mort de l'un rouvre la playe que l'autre avoit faite au fond de mon cœur. Je ne vous verrai plus! Qui fermera mes yeux? Qui recueillera mes cendres? O cher Pisistrate! tu es mort comme ton frère en homme de courage; il n'y a que moi qui ne puis mourir!

En disant ces paroles il voulut se percer lui-même d'un dard qu'il tenoit : mais on arrêta, sa main, & on lui arracha le corps de son fils. Et comme cet infortuné vieillard tomboit en défaillance, on le porta dans sa tente, où ayant un peu repris ses forces il voulut retourner au combat, mais on le retint malgré lui.

Cependant Adraste & Philoctete se cherchoient; leurs yeux étoient étincelans comme ceux d'un lion & d'un léopard, qui cherchent à se déchirer l'un l'autre dans les campagnes qu'arrose le Caystre. Les menaces, la fureur guerrière, & la cruelle vengeance éclattent dans leurs yeux farouches. Ils portent une mort certaine partout où ils lancent leurs traits. Tous les combattans les regardent avec effroi. Déja ils se voyent l'un l'autre, & Philoctete tient en main une de ces flèches terribles qui n'ont jamais manqué leur coup dans ses mains, & dont les blessures sont irremédiables. Mais Mars qui favorisoit le cruel & intrépide Adraste, ne pût fouffrir qu'il pérît si tôt; il vouloit par lui prolonger les horreurs de la guerre & multiplier le carnage. Adraste étoit encore dû à la justice des Dieux pour punir les hommes & pour verser leur sang.

Dans le moment où Philoctete veut l'attaquer, il est blessé lui-même par un coup de lance que lui donne Amphimaque jeune Lucanien, plus beau que le fameux Nirée, dont la beauté ne cédoit qu'à celle d'Achille parmi tous les Grecs qui combattirent au fiége de Troye. A peine Philoctete eut reçu le coup, qu'il tira la flèche contre Amphimaque, elle lui perça le cœur. Aussitôt ses beaux yeux noirs s'éteignirent & surent couverts des ténébres de la mort. Sa bouche plus vermeille que les roses, dont l'Aurore naissante seme l'horison, se flétrit; une pâleur affreuse ternit ses joues. Ce visage si tendre & si délicat tout-à-coup se défigura. Philoctete lui-même en eut pitié. Tous les combattans gémirent en voyant ce jeune homme tomber dans son

fang,

pre les voi ber nen les

Peti

l'au

L

far

cei

aya

cie

plus Tou furn moil T

& il

draft les 1 fleuv fuivi gnati il av de gl

tout (a éter

qui fo Mi la vo mais temen fernal que po il glac

funeste plutôt fois fe ber for

honte

faifoit !

t

-

n

1-

-

t-

rt

es

y -

CS

q

36.

e,

0-

re.

ur

il lui

le

lle

au

up,

a le

fu-

lus

me

les.

ıra.

ans

fon ng, fang, où il se rouloit, & ses cheveux aussi beaux que ceux d'Apollon trainez dans la poussière. Philoctète ayant vaincu Amphimaque fut contraint de se retirer du combat; il perdoit son sang & ses forces; son ancienne blessure même dans l'effort du combat sembloit prête à se rouvrir & à renouveller ses douleurs; car les enfans d'Esculape, avec leur science divine, n'avoient pû le guérir entiérement. Le voilà prêt à tomber sur un monceau de corps sanglans qui l'environ-Archidamas le plus fier & le plus adroit de tous les Oebaliens, qu'il avoit menez avec lui pour fonder Pétilie, l'enleve du combat dans le moment où Adraste l'auroit sans peine abattu à ses pieds. Adraste ne trouve plus rien qui ose lui résister, ni retarder la victoire. Tout tombe, tout s'enfuit : c'est un torrent qui ayant surmonté ses bords entraîne par ses vagues furieuses les moissons, les troupeaux, les bergers & les villages.

Télémaque entendit de loin les cris des vainqueurs, & il vit le désordre des siens qui suyoient devant Adraste, comme une troupe de cerfs timides traverseit les vastes campagnes, les bois, les montagnes, & les seuves mêmes les plus rapides, quand ils sont poursuivis par des chasseurs. Télémaque gémit, l'indignation paroît dans ses yeux, & il quitte les lieux où il avoit combattu long-tems avec tant de danger & de gloire. Il court pour soûtenir les siens, il s'avance tout couvert du sang d'une multitude d'ennemis qu'il a étendus sur la poussière. De loin il pousse un cri

qui se fait entendre aux deux armées.

Minerve avoit mis je ne sai quoi de terrible dans sa voix, dont les montagnes voisines retentirent. Jamais Mars dans la Thrace n'a sait entendre plus sortement sa cruelle voix, quand il appelle les Furies infernales, la guerre & la mort. Le cri de Télémaque porte le courage & l'audace dans le cœur des siens, il glace d'épouvante les ennemis. Adraste même a honte de se sentir troublé. Je ne sai combien de sunestes présages le sont frémir, & ce qui l'anime est plutôt un désespoir qu'une valeur tranquille. Trois sois ses genoux tremblans commencérent à se dérober sous lui; trois sois il recula sans songer à ce qu'il saisoit; une pâleur de desaillance & une sueur froide

fe repandoient dans tous ses membres; sa voix enrouée & hésitante ne pouvoit achever aucune parole,
ses yeux pleins d'un seu sombre étincelant paroissoient
sortir de sa tête: on le voyoit comme Oreste agité
par les Furies; tous ses mouvemens étoient convulsifs. Alors il commence à croire qu'il y a des Dieux.
Il s'imagine les voir irritez & entendre une voix sourde qui sort du sond de l'absme pour l'appeller dans
le noir Tartare. Tout lui fait sentir une main céleste
& invisible suspenduë sur sa tête, qui alloit s'appesantir pour le frapper; l'espérance étoit éteinte au
sond de son cœur; son audace se dissipoit comme la
lumière du jour disparoit quand le soleil se couche
dans le sein des ondes, & que la terre s'enveloppe
des ombres de la nuit.

L'impie Adraste trop long-tems souffert sur la terre, si les hommes n'eussent eu besoin d'un tel châtiment, l'impie Adraste touchoit enfin à sa dernière heure. Il court forcené au-devant de son inévitable destin; l'horreur, les cuisans remords, la consternation, la fureur, la rage, le désespoir, marchent avec lui. A peine voit-il Télémaque, qu'il croit voir l'Averne qui s'ouvre & les tourbillons de flames qui fortent du noir Phlégeton prêtes à le devorer. Il s'écrie, & a bouche demeure ouverte sans qu'il puisse prononcer aucune parole. Tel qu'un homme dormant, qui dans un songe affreux ouvre la bouche & fait des efforts pour parler: mais la parole lui manque toûjours, & il la cherche en vain. D'une main tremblante & précipitée Adraste lance son dard contre Télémaque. Celui-ci intrépide comme l'ami des Dieux se couvre de son bouclier : il semble que la victoire le couvrant de ses aîles tient déja une couronne suspendue au-dessus de sa tête; le courage doux & paisible reluit dans ses yeux: on le prendroit pour Minerve même, tant il paroit sage & mesuré au milieu des plus grands perils; le dard lancé par Adraste est repoussé par le bouclier. Alors Adraste se hâte de tirer son épec, pour ôter au fils d'Ulysse l'avantage de lancer son dard à son tour. Télémaque voyant Adraste l'épee à la main, se hâte de la mettre aussi, & laisse son dard inutile.

Quand

to

ar

de

le

CO

ba

L

pa

ra: l'a

A

lei fai

po Gr

Te

ble

Di

ho

cor

ils

le 1

la

roi

eft

glai

aufi

nati

rép:

pou

ufu

la g

mai

hon

just

en-

ole,

ent

gite

rul-

UX.

ur-

ans

efte

pe-

au

e la

che

ppe

erre,

ent,

. 11

stin;

A

erne

t du

& fa

ncer

dans

Forts

5, &

pré-

que.

uvre

rant effus

s fes

nt il

pe-

ar le

épée,

'épée

dard

and

Quand on les vit ainsi tous deux combattre de près, tous les autres combattans en silence mirent bas les armes pour les regarder attentivement, & on attendit de leur combat la destinée de toute la guerre. deux glaives brillans comme les éclairs d'où partent les foudres, se croisent plusieurs fois & portent des coups inutiles sur les armes polies, qui en retentissent. Les deux combattans s'allongent, se replient, s'abaissent, se relevent tout-à-coup, enfin se saisssent. Le lierre en nassant au pied d'un ormeau ne serre pas plus etroitement le tronc dur & noueux par ses rameaux entrelassez jusques aux plus hautes branches de l'arbre, que ces deux combattans se serrent l'un l'autre. Adraste n'avoit encore rien perdu de sa force. Télemaque n'avoit pas encore toute la sienne. Adraste fait plusieurs efforts pour surprendre son ennemi & pour l'ébranler, Il tâche de faisir l'épée du jeune Grec, mais en vain. Dans le moment où il la cherche, Télémaque l'enlève de terre & le renverse sur le sable. Alors cet impie qui avoit toûjours méprisé les Dieux, montra une lâche crainte de la mort; il a honte de demander la vie, & il ne peut s'empêcher de témoigner qu'il la desire : il tâche d'émouvoir la compassion de Télémaque. Fils d'Ulysse, lui dit-il, enfin c'est maintenant que je connois les justes Dieux; ils me punissent comme je l'ai mérité, il n'y a que le malhenr qui ouvre les yeux des hommes pour voir la vérité: je la vois, elle me condamne; mais qu'un roi malheureux vous fasse souvenir de votre pere qui est loin d'Ithaque, & qu'il touche votre cœur.

Télémaque, qui le tenant sous ses genoux avoit le glaive déja levé pour lui percer la gorge, répondit aussitôt: Je n'ai voulu que la victoire & la paix des nations que je suis venu secourir; je n'aime point à répandre le sang. Vivez donc, Adraste; mais vivez pour réparer vos sautes: rendez tout ce que vous avez usurpé; rétablissez le calme & la justice sur la côte de la grande Hespérie que vous avez souillé par tant de massacres & de trahisons; vivez, & devenez un autre homme; apprenez par votre chute que les Dieux sont justes; que les méchans sont malheureux, qu'ils se trompent, en cherchant la félicité dans la violence, dans

P 4

l'in-

320 LES AVANTURES, &c. LIV. XX.

l'inhumanité, & dans le mensonge; qu'enfin rien n'est si doux ni si heureux que la simple & constante vertu; donnez-nous pour ôtage votre sils Métrodore avec

douze des principaux de votre nation.

A ces paroles Télémaque laisse relever Adraste & lui tend la main sans se défier de sa mauvaise foi : mais aussitot Adraste lui lança un second dard fort court qu'il tenoit caché. Le dard étoit si aigu & lancé avec tant d'adresse, qu'il eût percé les armes de Télémaque, i elles n'eussent été divines. En même tems Adraste se jette derriére un arbre pour éviter la poursuite du jeune Grec. Alors celui-ci s'écrie: Dauniens, vous le voyez, la victoire est à nous; l'impie ne se fauve que par la trahison. Celui qui ne craint point les Dieux, craint la mort. Au contraire celui qui les craint, ne craint qu'eux.... En difant ces paroles, il s'avance vers les Dauniens, & fait signe aux siens qui étoient de l'autre côté de l'arbre, de couper le chemin au perfide. Adraste craint d'être surpris, fait semblant de retourner sur ses pas, & veut renverser les Crétois qui se presentent à son passage. Mais tout-à-coup Télémaque prompt comme la foudre que la main du Pére des Dieux lance du haut Olympe sur les têtes coupables, vient fondre fur son ennemi, il le faisit d'une main victorieuse, il le renverse, comme un cruel Aquilon abat les tendres moissons qui dorent la campagne. Il ne l'écoute plus, quoique l'impie ofe encore une fois essayer d'abuser de la bonté de son cœur. Il lui enfonce son glaive & le précipite dans les flames du nou Tartare, digne châtiment de ses crimes.

Fin du vingtième Livre.

ju

AVANTURES

l; ec

& 115

ec e,

lte du us ue

ne ce

de

le.

11-

e-

ue

nt o-

pat

ne ois

n-

S

DE

TELEMAQUE,

FILS D'ULYSSE.

LIVRE VINGT-UNIEME.

SOMMAIRE.

Adraste étant mort, les Dauniens tendent les mains aux alliez en signe de paix, & leur demandent un roi de leur nation. Nestor inconsolable d'avoir perdu son fils, s'absente de l'assemblée des chefs, où plusieurs opinent qu'il faut partager les pays des vaincus, & céder à Télémaque le terroir d'Arpi. Bien loin d'accepter cette offre, Télémaque fait voir que l'intérêt commun des alliez est de choisir Polydamas pour roi des Dauniens, & de leur laisser leurs terres. Il persuade ensuite à ces peuples de donner la contrée d'Arpi à Dioméde, survenu fortuitement. Les troubles étant ainsi sinis, tous se se parent pour s'en rétourner chacun dans son pays.

A PEINE Adraste sut mort que tous les Dauniens, loin de déplorer leur desaite & la perte de
leur chef, se réjouïrent de leur délivrance. Ils tendirent les mains aux alliez en signe de paix & de réconciliation. Métrodore, sils d'Adraste, que son pére
avoit nourri dans des maximes de dissimulation, d'injustice & d'inhumanité, s'ensuit lâchement. Mais un
esclave complice de ses infamies & de ses cruautez,
qu'il avoit affranchi & comblé de biens & auquel il
se consia dans sa suite, ne songea qu'à le trahir pour
son propre intérêt; il le tua par derrière pendant qu'il
suite, lui coupa la tête, & la porta dans le camp des
P 5 alliez,

alliez, espérant une grande récompense d'un crime qui finissoit la guerre. Mais on eut horreur de ce scelérat, & on le fit mourir. Télémaque ayant vu la tête de Mé. trodore, qui étoit un jeune homme d'une merveilleuse beauté, & d'un naturel excellent, que les plaisirs & les mauvais éxemples avoient corrompu, ne pût retenir ses larmes. Hélas! s'écria-t-il, voilà ce que fait le poison de la prospérité pour un jeune prince; plus il a d'élévation & de vivacité, plus il s'éloigne de tous les sentimens de vertu; & maintenant je serois peut-être de même, si les malheurs où je suis né, graces aux Dieux, & les instructions de Mentor, ne m'avoient ap-

C

n

n

d

Yi!

pris à me modérer.

Les Dauniens affemblez demanderent comme l'unique condition de paix, qu'on leur permît de faire un roi de leur nation, qui pût effacer par ses vertus l'opprobre dont l'impie Adraste avoit couvert la royauté. Ils remercioient les Dieux d'avoir frappé le Tyran; ils venoient en foule baiser la main de Télémaque, qui avoit été trempée dans le fang de ce monstre, & leur défaite étoit pour eux comme un triomphe. Ainsi tomba en un moment, sans aucune ressource, cette puissance qui menaçoit toutes les autres dans l'Hespérie, & qui faisoit trembler tant de peuples. Semblable à ces terrains qui paroissent fermes & immobiles, mais que l'on sappe peu à peu par-dessous. Long-tems on se moque du foible travail qui en attaque les fondemens, rien ne paroît affoibli, tout est uni, rien ne s'ebranle; cependant tous les soutiens font détruits peu à peu, jusqu'au moment où tout-àcoup le terrain s'abaisse & ouvre un abîme. Ainsi une puissance injuste & trompeuse, quelque prospérité qu'elle se procure par ses violences, creuse elle-même un précipice sous ses pieds. La fraude & l'inhumanité fappent peu à peu tous les plus solides sondemens de l'autorité légitime. On l'admire, on la eraint, on tremble devant elle jusqu'au moment où elle n'est déja plus, elle tombe de son propre poids, & rien ne la peut relever, parce qu'elle a détruit de ses propres mains les vrais foutiens de la bonne-foi & de la justice, qui attirent l'amour & la confiance. Les

e

-

fi

1 -

)-

S.

1-

ft

ns

à-

fi

té

10

a-

e-

la

ìù

82

es

la

25

Les chefs de l'armée s'assemblérent dès le lendemain pour accorder un roi aux Dauniens. On prenoit plaisir à voir les deux camps confondus par une amitié si inespérée, & les deux armées qui n'en faifoient plus qu'une. Le sage Nestor ne pût se trou-ver dans ce conseil, parce que la douleur jointe à la vieillesse avoit slétri son cœur, comme la pluye abat & fait languir le soir une fleur, qui étoit le matin pendant la naissance de l'Aurore, la gloire & l'ornement des vertes campagnes. Ses yeux étoient devenus deux fontaines de larmes qui ne pouvoient tarir. Loin d'eux s'enfuyoit le doux fommeil, qui charme les plus cuisantes peines; l'espérance qui est la vie du cœur de l'homme, étoit éteinte en lui. Toute nourriture étoit amère à cet infortune vieillard, la lumière même lui étoit odieuse; son ame ne demandoit plus qu'à quitter son corps, & qu'à se plonger dans l'eternelle nuit de l'empire de Pluton. Tous ses amis lui parloient en vain, son cœur en defaillance étoit dégoûté de toute amitié, comme un malade est dégoûté des meilleurs alimens. A tout ce qu'on pouvoit lui dire de plus touchant, il ne répondoit que par des gémissemens & des sanglots. De tems en tems on l'entendoit dire: O Pinstrate, Pisistrate, Pisistrate, mon fils, tu m'appelles! Je te suis, Pisistrate, tu me rendras la mort douce, o mon cher fils ! je ne defire plus pour tout bien que de te revoir sur les rives du Styx ... Puis il passoit des heures entiéres sans prononcer aucune parole, mais gémiliant, levant les mains & les yeux noyez de larmes vers le ciel.

Cependant les princes affemblez attendoient Télémaque qui étoit auprés du corps de Pisistrate. Il repandoit sur son corps des sleurs à pleines mains; il y ajoutoit des parsums éxquis & versoit des larmes améres. O mon cher compagnon! lui disoit-il, je n'oublierai jamais de t'avoir vu à Pylos, de t'avoirsuivi à Sparte, de t'avoir retrouvé sur les bords de la grande Hespérie. Je te dois mille & mille soins; je t'aimois, tu m'aimois aussi: j'ai connu ta valeur, elle auroit surpassé celle de plusieurs Grecs sameux. Hélas! elle t'a fait mourir avec gloire; mais elle a dérobé au monde une vertu naissante qui eût égalé celle. de ton pere. Oui, ta sagesse & ton éloquence dans un âge mûr auroit été semblable à celle de ce vieillard. l'admiration de toute la Gréce. Tu avois deja cette douce infinuation, à laquelle on ne pouvoit résister quand tu parlois: ces manières naives de raconter. cette sage modération, qui est un charme pour appaiser les esprits irritez : cette autorité qui vient de la prudence & de la force des bons conseils. Quand tu parlois, tous prêtoient l'oreille, tous étoient prévenus, tous avoient envie de trouver que tu avois raifon; ta parole simple & fans faste couloit dans les cœurs comme la rosée sur l'herbe naissante. Hélas! tant de biens que nous possédions il y a quelques heures nous sont enlevez pour jamais! Pisistrate, que j'embrassai hier, n'est plus; il ne nous en reste qu'un douloureux fouvenir. Au moins si tu avois fermé les yeux de Nestor, & non pas que nous eussions fermé les tiens, il ne verroit pas tout ce qu'il voit, & il ne se-

roit pas le plus malheureux de tous les péres!

Après ces paroles Télémaque fit laver la playe fanglante qui étoit dans le côte de Pisistrate. Il le sit étendre sur un lit de pourpre, où la tête penchée avec la pâleur de la mort, il ressembloit à un jeune arbre, qui ayant couvert la terre de son ombre, & pousse vers le ciel ses rameaux fleuris, a été entamé par le tranchant de la coignée d'un bucheron. Il ne tient plus à sa racine ni à la terre, mère féconde qui nourzit ses tiges dans son sein: il languit, sa verdure s'efface; il ne peut plus se soûtenir, il tombe; ses rameaux qui cachoient le ciel, trainent sur la poussière, Aétris, & desséchez; il n'est plus qu'un tronc abatta & dépouillé de toutes ses graces. Ainsi Pisistrate en proye à la mort étoit déja emporté par ceux qui devoient le mettre dans le bucher fatal. Deja la flame montoit vers le ciel. Une troupe de Pyliens, les yeux baissez & pleins de larmes, leurs armes renversées, le conduisoient lentement. Le corps est bientôt brûlé, les cendres sont mises dans une urne d'or; & Telemaque qui prend soin de tout, confie cette urne comme un grand trésor à Callimaque, qui avoit été le gouverneur de Pisistrate. Gardez, lui dit-il, ces cendres, tristes, mais précieux restes de celui que vous avez

ns

rd,

tte

er,

pde

nd ré-

ai-

les

s!

res m-

ules

les

le-

nfit

ec

re,

le le

nt

ır-

re

a-

re,

en '

e-

ne

IX

le lé,

e-

n-

le

n-

us

Z

de

avez aimé. Gardez-les pour son pére; mais attendez à les lui donner quand il aura assez de force pour les demander: ce qui irrite la douleur en un tems, l'adoucit en un autre.

Ensuite Telémaque entra dans l'assemblée des rois liguez, où dès qu'on l'apperçut, chacun garda le silence pour l'écouter; il en rougit, & on ne pouvoit le faire parler. Les louanges qu'on lui donna par des acclamations publiques fur tout ce qu'il venoit de faire, augmentérent sa honte; il auroit voulu se pouvoir cacher: ce fut la prémiere fois qu'il parut embarrassé & incertain. Enfin il demanda comme une grace, qu'on ne lui donnât plus aucune louange. Ce n'est pas, dit-il, que je ne les aime, sur-tout quand elles sont données par de si bons juges de la vertu: mais c'est que je crains de les aimer trop; elles corrompent les hommes, elles les remplissent d'eux-memes, elles les rendent vains & présomptueux; il faut les mériter & les fuir : les meilleures louanges ressemblent aux fausses. Les plus méchans de tous les hommes qui font les tyrans, sont ceux qui se font le plus louer par des flatteurs. Quel plaisir y a-t-il à être loué comme eux! Les bonnes louanges font celles que vous me donnerez en mon absence, si je suis assez heureux en mériter. Si vous me croyez veritablement bon, vous devez croire aussi que je veux être modeste & Epargnez-moi donc, fi vous eraindre la vanité. m'estimez, & ne me louez pas comme un homme amoureux de louanges.

Après avoir parlé ainsi, Télémaque ne répondit plus rien à ceux qui continuoient de l'élever jusqu'au ciel, & par un air d'indissérence il arrêta bientôt les louanges qu'on lui donnoit. On commença à craindre de le facher en le loûant; mais l'admiration augmenta, tout le monde sachant la tendresse qu'il avoit témoignée à Pisistrate, & le soin qu'il avoit pris de lui rendre les derniers devoirs. Toute l'armée sut plus touchée de ces marques de la bonté de son cœur, que de tous les prodiges de sagesse & de valeur qui venoient d'éclatter en lui. Il est sage, il est vaillant, se disoient-ils en secret les uns aux autres: il est l'ami des dieux, & le vrai héros de notre âge: Il est au-dessus

de l'humanité, mais tout cela n'est que merveilleux, tout cela ne fait que nous étonner: il est humain, il est bon, il est ami sidéle & tendre; il est compatissant, libéral, bienfaisant, & tout entier à ceux qu'il doit aimer: Il est les délices de ceux qui vivent avec lui; il s'est désait de sa hauteur, de son indissérence & de sa sierté. Voilà ce qui est d'usage, voilà ce qui touche les cœurs, voilà ce qui nous attendrit pour lui, & nous rend sensibles à toutes ses vertus: voila ce qui fait que

nous donnerions tous nos vies pour lui.

A peine ces discours furent-ils finis, qu'on se hâta de parler de la nécessité de donner un roi aux Dauniens. La plupart des princes qui étoient dans le confeil, opinoient qu'il faloit partager entre eux ce pays comme une terre conquise. On offrit à Télémaque pour sa part la fertile contrée d'Arpi, qui porte deux fois l'an les riches dons de Cérès, les doux presens de Bacchus, & les fruits toûjours verds de l'olivier confacré à Minerve. Cette terre, lui difoit-on, doit vous faire oublier la pauvre Ithaque avec ses cabanes & les rochers affreux de Dulichie, & les bois fauvages de Zacinthe. Ne cherchez plus ni votre pére, qui doit être péri dans les flots au Promontoire de Caphrcée, par la vengeance de Nauplius & par la colére de Neptune; ni votre mére que ses amans possédent depuis votre départ; ni votre patrie, dont la terre n'est point favorifée du ciel, comme celle que nous vous offrons. Il écoutoit patiemment ces discours; mais les rochers de Thrace & de Thessalie ne sont pas plus sourds ni plus infenfibles aux plaintes des amans défespérez, que Télémaque l'étoit à toutes ces offres.

Pour moi, répondoit-il, je ne suis touché ni de richesses ni de délices; qu'importe de posséder une plus grande étenduë de terre & de commander à un plus grand nombre d'hommes? On n'en a que plus d'embarras & moins de liberté. La vie est assez pleine de malheurs pour les hommes les plus sages & les plus modérez, sans y ajouter encore la peine de gouverner les autres hommes indociles, inquiets, injustes, trompeurs & ingrats. Quand on veut être le maître des hommes pour l'amour de soi-même, n'y regardant que sa propre autorité, ses plaisirs & sa gloire; on est im-

pie,

16

IX,

il

nt,

Dit

1;

fa

he

us

ue

ta

u-

n-

VS

1e

IX

le

n-

us

es

le

it

e,

).

is

it

S.

S

11

e

3

3

e

3

ľ

5

pie, on est tyran, on est le sléau du genre humain. Quand au contraire on ne veut gouverner les hommes que selon les vrayes régles pour leur propre bien; on est moins leur maître que leur tuteur; on n'en a que de la peine qui est infinie, & on est bien-éloigné de vouloir étendre plus loin son autorité. Le berger qui ne mange point le troupeau, qui le défend des loups en exposant sa vie, qui veille nuit & jour pour le conduire dans les bons pâturages, n'a point d'envie d'augmenter le nombre de ses moutons, & d'enlever ceux du voilin; ce seroit augmenter sa peine. Quoique je n'aye jamais gouverné, ajoutoit Télémaque, j'ai appris par les loix, & par les hommes sages qui les ont faites, combien il est pénible de conduire les villes & les Royaumes. Je suis donc content de ma pauvre Ithaque; quoi qu'elle soit petite & pauvre, j'aurai assez de gloire, pourvu que j'y regne avec justice, piete, & courage; encore même n'y regneraije que trop tôt. Plaise aux Dieux, que mon pére échappé à la fureur des vagues, y puisse regner jusqu'à la plus extrême vieillesse, & que je puisse apprendre long-tems fous lui comment il faut vaincre ses passions pour favoir modérer celles de tout un peuple!

Ensuite Télémaque dit: Ecoutez, ô princes assemblez ici, ce que je croi vous devoir dire pour votre interet. Si vous donnez aux Dauniens un roi juste, il les conduira avec justice, il leur apprendra combien il est utile de conserver la bonne-foi & de n'usurper jamais le bien de ses voisins. C'est ce qu'ils n'ont jamais pû comprendre sous l'impie Adraste. Tandis qu'ils feront conduits par un roi fage & modéré, vous n'aurez rien à craindre. Ils vous devront ce bon roi que vous leur aurez donné: ils vous devront la paix & la prospérité dont ils jourront. Ces peuples, loin de vous attaquer, vous béniront sans cesse, & le roi & le peuple seront l'ouvrage de vos mains. Si au contraire, vous voulez partager leur pays entre vous, voici les malheurs que je vous prédis. Ce peuple pousse au désespoir recommencera la guerre; il combattra justement pour sa liberté, & les Dieux ennemis de la tyrannie combattront avec lui. Si les Dieux s'en mêlent, tôt ou tard vous serez confondus, &

vos prospéritez se dissiperont comme la fumée. Le conseil & la sagesse seront ôtez à vos chefs, le courage à vos armées, l'abondance à vos terres. Vous vous flatterez, vous serez téméraires dans vos entreprises; vous ferez taire les gens de bien qui voudront dire la vérité; vous tomberez tout-à-coup, & l'on dira de vous: Sont-ce donc là ces peuples florissans qui devoient faire la loi à toute la terre? & maintenant ils fuyent devant leurs ennemis; ils sont le jouet des nations, qui les foulent aux pieds. Voilà ce que les Dieux ont fait : voilà ce que méritent les peuples injustes, superbes & inhumains. De plus, considérez que si vous entreprenez de partager entre vous cette conquête, vous reunissez contre vous tous les peuples voisins. Votre ligue formée pour défendre la liberté commune de l'Hespérie contre l'usurpateur Adraste, deviendra odieuse; & c'est vous-même que tous les peuples accuferont avec raison de vouloir usurper la tyrannie universelle. Mais je suppose que vous soyez victorieux & des Dauniens & de tous les autres peuples, cette victorie vous détruira; voici comment.

Confidérez que cette entreprise vous désunira tous: comme elle n'est point fondée sur la justice. Vous n'aurez point de régle pour borner entre vous les prétentions de chacun; chacun voudra que sa part de la conquête soit proportionée à sa puissance, nul d'entre vous n'aura assez d'autorité parmi les autres pour faire ce partage paisiblement. Voilà la source d'une guerre, dont vos petits enfans ne verront pas la fin. Ne vaut-il pas mieux être juste & moderé, que de suivre son ambition avec tant de péril & au travers de tant de malheurs inévitables? La paix profonde, les plaifirs doux & innocens qui l'accompagnent, l'heureuse abondance, l'amitié de ses voisins, la gloire qui est inseparable de la justice, l'autorité qu'on acquiert en se rendant par la bonne-foi l'arbitre de tous les peuples étrangers, ne sont-ce pas des biens plus desirables que la folle vanité d'une conquête injuste? O princes! ô rois! vous voyez que je vous parle fans intérêt. Ecoutez donc celui qui vous aime assez pour vous contredire & vous déplaire en vous représentant la

vérité.

XI.

Le

age

ous

es;

la

de

de-

ils

na-

les

in-

rez

tte

les

rte

łe,

les

la

ez

es,

5:

U3

es

de

n-

ur

ne

n.

le

le

es

1-

ui

rt

es

-

-

T

2

11

Pendant que Télémaque parloit ainfi avec une autorité qu'on n'avoit jamais vue en nul autre, & que tous les princes étonnez & en suspens admiroient la sagesse de ses conseils, on entendit un bruit confus qui se répandit dans tout le camp, & qui vint jusqu'au lieu où se tenoit l'assemblée. Un étranger, dit-on, est venu aborder fur ces côtes avec une troupe d'hommes Cet inconnu est d'une haute mine, tout paroît héroique en lui; on voit aisement qu'il a longtems fouffert. & que fon grand courage l'a mis audessus de toutes ses souffrances. D'abord les peuples du pays qui gardent les côtes ont voulu le repousser comme un ennemi qui vient faire une irruption : mais après avoir tiré son épée avec un air intrépide, il a declaré qu'il fauroit se défendre, si on l'attaquoit; mais qu'il ne demandoit que la paix & l'hospitalité. Auffitôt il a présenté un rameau d'olivier comme un suppliant. On l'a écouté; il a demandé à être conduit vers ceux qui gouvernent dans cette côte de l'Hespérie, & on l'améne ici pour le faire parler aux rois auem-

A peine ce discours sut-il achevé, qu'on vit entrer cet inconnu avec une majesté qui surprit toute l'assemblée. On auroit cru facilement que c'étoit le Dieu Mars, quand il assemble sur les montagnes de la Thrace ses troupes sanguinaires. Il commença à parler ainsi:

O vous, pasteurs des peuples, qui êtes sans doute assemblez ici pour défendre la patrie contre ses ennemis, ou pour faire fleurir les plus justes loix, écoutez un homme que la fortune a persécuté. Fassent les Dieux que vous n'éprouviez jamais de semblables malheurs! Je suis Dioméde roi d'Etolie qui blessai Vénus au fiége de Troye. La vengeance de cette déesse me poursuit dans tout l'univers. Neptune qui ne peut rien refuser à la divine fille de la mer m'a livré à la rage des vents & des flots, qui ont brisé plusieurs fois mes vaisseaux contre les écueils. L'inexorable Vénus m'a ôté toute espérance de revoir mon royaume, ma famille, & cette douce lumière du pays où j'ai commencé de voir le jour en naissant. Non, je ne reverrai jamais tout ce qui m'a été le plus cher au monde. Je viens après tant de naufrages chercher for

ces rives inconnuës un peu de repos & une retraite assurée. Si vous craignez les Dieux, & sur-tout Jupi. ter qui a soin des étrangers; si vous êtes sensibles à la compassion, ne me resusez pas dans ces vastes pays quelque coin de terre stérile, quelque déserts, quelques sables, ou quelques rochers escarpez, pour y sonder avec mes compagnons une ville qui soit du moins une triste image de notre patrie perduë. Nous ne demandons qu'un peu d'espace qui vous soit inutile. Nous vivrons en paix avec vous dans une étroite alliance; vos ennemis seront les notres; nous entrerons dans tous vos intérêts; nous ne demandons que la liberté de vivre selon nos loix.

Pendant que Dioméde parloit ainsi, Télémaque ayant les yeux attachez sur lui, montra sur son visage toutes les différentes passions. Quand Dioméde commença à parler de ses longs malheurs, il espéra que cet homme majestueux seroit son pére. Aussitôt qu'il eut déclaré qu'il étoit Dioméde, le visage de Télémaque se slétrit comme une belle sleur que les noirs aquilons viennent de ternir de leur sousle cruel. Ensuite les paroles de Dioméde qui se plaignoit de la longue co-lére d'une divinité, l'attendrirent par le souvenir des mêmes disgraces soussertes par son pére & par lui. Des larmes mêlées de douleur & de joye coulérent sur ses jouës, & il se jetta tout-à-coup sur Dioméde

pour l'embrasser.

Je suis, dit-il, le fils d'Ulysse que vous avez connu, & qui ne vous sut pas inutile quand vous prîtes les chevaux fameux de Rhésus. Les Dieux l'ont traité comme vous sans pitié. Si les oracles de l'Erèbe ne sont pas trompeurs, il vit encore: mais hélas! il ne vit point pour moi. J'ai abandonné Ithaque pour le chercher; je ne puis revoir maintenant ni Ithaque ni lui. Jugez par mes malheurs de la compassion que j'ai pour les autres. L'avantage qu'il y a à être malheureux, c'est qu'on sait compatir aux peines d'autrui. Quoique je ne sois ici qu'étranger, je puis, ô grand Dioméde, (car malgré les miseres qui ont accablé ma patrie dans mon enfance, je n'ai pas été assez mal élevé pour ignorer quelle est votre gloire dans les combats;) Je puis, ô le plus invincible de tous les Grecs après Achille, vous procurer quelque secours. Ces princes que vous voyez sont humains; ils savent qu'il n'y a ni vertu, ni vrai courage, ni gloire solide sans l'humanité. Le malheur ajoûte un nouveau lustre à la gloire des grands hommes; il leur manque quelque chose tandis qu'ils n'ont jamais été malheureux. Il manque à leur vie des éxemples de patience & de fermeté; la vertu sousfrante attendrit tous les cœurs qui ont quelque goût pour la vertu. Laissez-nous donc le soin de vous consoler, puisque les Dieux vous ménent à nous, c'est un présent qu'ils nous sont, & nous devons nous croire heureux de pouvoir adoucir vos peines.

Pendant qu'il parloit, Dioméde étonné le regardoit fixement, & sentoit son cœur tout émû. Ils s'embrassoient comme s'ils avoient été long-tems liez d'une amitié étroite. O digne fils du sage Ulysse, disoit Dioméde, je reconnois en vous la douceur de son visage, la grace de ses discours, la force de son éloquence, la noblesse de ses sentimens, & la sagesse de ses

pensées.

XI.

aite

1p1.

s.a

ays

ues

der

ine

de-

ile.

al-

ons

la

ue

ge

m-

cet

ut

ue

ns

es

0-

es

i.

it

e

1-

S

it

e

1

9

Cependant Philoctete embrassa aussi le grand fils de Tydée; ils fe racontoient leurs triftes avantures; ensuite Philoctete lui dit: Sans doute vous serez bien aise de revoir le sage Nestor, il vient de perdre Pisistrate le dernier de ses enfans; il ne lui reste plus dans la vie qu'un chemin de larmes qui le mêne vers le tombeau. Venez le consoler. Un ami malheureux est plus propre qu'un autre à soulager son cœur. . . . Ils allerent aussitot dans la tente de Nestor, qui reconnut à peine Dioméde, tant la tristesse abattoit son esprit & ses fens. D'abord Dioméde pleura avec lui, & leur entrevue fut pour le vieillard un redoublement de douleur: mais peu à peu la présence de cet ami appaisa ion cœur. On reconnut aisement que ses maux étoient un peu suspendus par le plaisir de raconter ce qu'il avoit souffert, & d'entendre à son tour ce qui étoit arrivé à Dioméde.

Pendant qu'ils s'entretenoient, les rois assemblez avec Télémaque éxaminoient ce qu'ils devoient faire. Télémaque leur conseilloit de donner à Dioméde le pays d'Arpi, & de choisir pour roi des Dauniens Po-

lydamas qui étoit de leur nation. Ce Polydamas étoit un fameux capitaine qu'Adraste par jalousie n'avoit jamais voulu employer, de peur que l'on n'attribuât à cet homme habile le succès dont il espéroit d'avoir seul toute la gloire. Polydamas l'avoit souvent averti en particulier qu'il éxposoit trop sa vie & le salut de son Etat dans cette guerre contre tant de nations conjurées; il l'avoit voulu engager à tenir une conduite plus droite & plus modérée avec ses voisins: mais les hommes qui haissent la vérité, haissent aussi les gens qui ont la hardiesse de la dire. Ils ne sont touchez, ni de leur fincérité, ni de leur zéle, ni de leur désintéressement. Une prospérité trompeuse endurcissoit le cœur d'Adraste contre les plus salutaires conseils; en ne les suivant pas, il triomphoit tous les jours de ses ennemis. La hauteur, la mauvaise foi, la violence mettoient toûjours la victoire dans son parti. Tous les malheurs dont Polydamas l'avoit si long tems menace, n'arrivoient pas. Adraste se moquoit d'une fagesse timide qui prévoit toûjours les inconvéniens. Polydamas lui étoit insupportable; il l'éloigna de toutes les charges; il le laissa languir dans la solitude & dans la pauvreté.

D'abord Polydamas fut accablé de cette difgrace; mais elle lui donna ce qui lui manquoit, en lui ouvrant les yeux sur la vanité des grandes fortunes; il devint sage à ses dépens ; il se réjouit d'avoir été malheureux; il apprît peu à peu à fouffrir, à vivre de peu, à se nourrir tranquillement de la vérité, à cultiver en lui les vertus secrétes qui sont encore plus estimables que les éclattantes; enfin à se passer des hommes. Il demeura au pied du mont Gargan dans un désert, où un rocher en demi-voute lui servoit de toict. Un ruisseau qui tomboit de la montagne appaisoit sa soif; quelques arbres lui donnoient leurs fruits : il avoit deux esclaves qui cultivoient un petit champ, il travailloit lui-même avec eux de ses propres mains ; la terre le payoit de ses peines avec usure, & ne le laissoit manquer de rien, il avoit non seulement des fruits & des légumes en abondance, mais encore toutes fortes de fleurs odoriférantes. Là il déploroit le malheur des peuples que l'ambition insensée d'un roi entraîne

à leur

flu fa fes cès ver la c joye

LI

à le

Die

fair noi les tou per nor cett prii

yer

gna

nie

nie est Cas Ma vra dei con la

tre
ter
ent
Ur
voi

fio

à leur perte. Là il attendoit chaque jour que les Dieux justes, quoique patiens, fissent tomber Adraste. Plus sa prospérité croissoit, plus il croyoit voir de près sa chute inévitable; car l'imprudence heureuse dans ses fautes, & la puissance montée jusqu'au dernier éxcès d'autorité absoluë, sont les avant-coureurs du renversement des rois & des royaumes. Quand il apprit la désaite & la mort d'Adraste, il ne témoigna aucune joye, ni de l'avoir prévuë, ni d'être délivré de ce tyran; il gémit seulement par la crainte de voir les Dauniens dans la servitude.

Voilà l'homme que Télémaque proposa pour le faire régner. Il y avoit déja quelque tems qu'il connoissoit son courage & sa vertu; car Télémaque selon les conseils de Mentor ne cessoit de s'informer partout des qualitez bonnes & mauvaises de toutes les personnes qui étoient dans quelque emploi considérable, non seulement dans les nations alliées qui servoient en cette guerre, mais encore chez les ennemis. Son principal soin étoit de découvrir & d'examiner partout les hommes qui avoient quelque talent, ou une

vertu particuliére.

Les princes alliez eurent d'abord quelque repugnance à mettre Polydamas dans la royauté. Nous avons éprouvé, disoient-ils, combien un roi des Dauniens, quand il aime la guerre, & qu'il fait la faire, est redoutable à ses voisins. Polydamas est un grand capitaine, & il peut nous jetter dans de grands perils. Mais Télémaque leur répondit: Polydamas, il est vrai, fait la guerre, mais il aime la paix; & voilà les deux choses qu'il faut souhaiter. Un homme qui connoît les malheurs, les dangers & les difficultez de la guerre, est bien plus capable de l'éviter, qu'un autre qui n'en a aucune experience: il a appris à goûter le bonheur d'une vie tranquille; il a condamné les entreprises d'Adraste; il en a prévu les suites funestes. Un prince foible, & ignorant est plus à craindre pour vous, qu'un homme qui connoîtra, & qui décidera tout par lui-même. Le prince foible, ignorant & fans experience, ne verra que par les yeux d'un favori passionné, ou d'un ministre flatteur, inquiet & ambitieux. Ainsi ce prince aveugle s'engagera à la guerre sans la vouloir faire; vous ne pourrez jamais vous affurer de lui, car il ne pourra jamais être fur de lui-même; il vous manquera de parole, il vous réduira bientôt à cette éxtrémité, qu'il faudra, ou que vous le fassiez périr, ou qu'il vous accable. N'est-il pas plus utile, plus sûr, & en même tems plus juste & plus noble, de répondre sidélement à la consiance des Dauniens, & de

leur donner un roi digne de commander?

Toute l'assemblée fut persuadée par ces discours. On alla propofer Polydamas aux Dauniens, qui attendoient une réponse avec impatience. Quand ils entendirent le nom de Polydamas, ils répondirent : Nous connoissons bien maintenant que les princes alliez veulent agir de bonne-foi avec nous & faire une paix éternelle, puisqu'ils nous veulent donner pour roi un homme si vertueux & si capable de nous gouverner. Si on nous eût proposé un homme lâche, efféminé & mal instruit, nous aurions cru qu'on ne cherchoit qu'à nous abattre & qu'à corrompre la forme de notre gouvernment, nous aurions conservé en fecret un vif ressentiment d'une conduite si dure & si artificiense: mais le choix de Polydamas nous montre une véritable candeur. Les alliez sans doute n'attendent rien de nous que de juste & de noble; puisqu'ils nous accordent un roi, qui est incapable de rien faire contre la liberté & la gloire de notre nation. Aussi pouvons-nous protester à la face des justes Dieux, que les fleuves remonteront vers leurs fources, avant que nous cessions d'aimer des rois si bienfaisans. Puissent se ressouvenir nos derniers neveux du bienfait que nous recevons aujourd'hui, & renouveller de génération en génération la paix de l'âge d'or dans toute la côte de l'Hespérie!

Télémaque leur proposa ensuite de donner à Dioméde les campagnes d'Arpi, pour y fonder une colonie. Ce nouveau peuple, leur disoit-il, vous devra son établissement dans un pays que vous n'occupez point. Souvenez-vous que tous les hommes doivent s'entr'aimer; que la terre est trop vaste pour eux; qu'il faut bien avoir des voisins, & qu'il vaut mieux en avoir qui vous soient obligez de leur établissement. Soyez touchez du malheur d'un roi qui ne peut re-

tourner

tol

en

for

pa

vo

ter

Do

ter

ref

VO.

rer

rég

les

no

qu

me

loi

do

gei

tro Di

Ph

tourner dans son pays. Polydamas & lui étant unis ensemble par les liens de la justice & de la vertu, qui sont les seuls durables, vous entretiendront dans une paix prosonde, & vous rendront redoutables à tous les peuples voisins qui penséroient à s'agrandir. Vous voyez, ô Dauniens, que nous avons donné à votre terre un roi capable d'en élever la gloire jusqu'au ciel. Donnez aussi, puisque nous vous le demandons, une terre qui vous est inutile, à un roi qui est digne de toutes sortes de secours.

Les Dauniens répondirent qu'ils ne pouvoient rien refuser à Télémaque, puisque c'étoit lui qui leur avoit procuré Polydamas pour roi. Aussitôt ils partirent pour l'aller chercher dans son désert pour le faire régner sur eux, Avant que de partir, ils donnérent les fertiles plaines d'Arpi à Dioméde pour y sonder un nouveau royaume. Les alliez en surent ravis, parce que cette colonie des Grecs pourroit secourir puissamment le parti des alliez, si jamais les Dauniens vou-loient renouveller les usurpations dont Adraste avoit donné le mauvais éxemple. Tous les princes ne songérent qu'à se séparer.

Télémaque les larmes aux yeux partit avec sa troupe, aprés avoir embrassé tendrement le vaillant Dioméde, le sage & inconsolable Nestor, & le sameux

Philoctete, digne héritier des flèches d'Hercule.

Fin du vingt-unième Livre.

AVANTURES

DE

TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE VINGT-DEUXIEME.

SOMMAIRE.

Télémaque arrivant à Salente est surpris de voir la campagne si bien cultivée, & de trouver si peu de magnificence dans la ville. Mentor lui éxplique les raisons de
ce changement, lui fait remarquer les défauts qui empêchent d'ordinaire un Etat de sleurir, & lui propose
pour modéle la conduite & le gouvernement d'Idoménée.
Télémaque ouvre ensuite son cœur à Mentor sur son inclination d'épouser Antiope fille de ce roi. Mentor en
louë avec lui les bonnes qualitez, l'assure que les Dieux
la lui destinent; mais que présentment il ne doit songer
qu'à partir pour Ithaque, & qu'à delivrer Pénélope des
poursuites de ses prétendans.

Li jeune fils d'Ulysse brûloit d'impatience de retrouver Mentor à Salente & de s'embarquer avec lui pour revoir Ithaque, où il espéroit que son pére seroit arrivé. Quand il s'approcha de Salente, il subien étonné de voir toute la campagne des environs, qu'il avoit laissée presque inculte & déserte, cultivée comme un jardin, & pleine d'ouvriers diligens; il reconnut l'ouvrage & la sagesse de Mentor; ensuite entrant dans la ville il remarqua qu'il y avoit moins d'artisans pour les delices de la vie, & beaucoup moins de magnificence. Télémaque en su choqué, car il aimoit naturellement toutes les choses qui ont de l'eclat

clarent Me & eu Me s'a

VO:

L

Je fau à v fru grafon

en due c'ef hon cho

étoi gâte den me mên a te

quai

tez.

vou

Pe Crét écou gard Voic la ra dant

plus dépa cieus

LIV. XXII. DE TELEMAQUE. 337

clat & de la politesse: mais d'autres pensées occupérent aussitôt son esprit. Il vit de loin venir à lui Idoménée avec Mentor. Aussitôt son cœur sut ému de joye & de tendresse: malgré tous les succès qu'il avoit eus dans la guerre contre Adraste, il craignoit que Mentor ne sût pas content de lui; & à mesure qu'il s'avançoit, il cherchoit dans les yeux de Mentor, pour

voir s'il n'avoit rien à fe reprocher.

D'abord Idoménée embrassa Télémaque comme son propre fils; ensuite Télémaque se jetta au cou de Mentor, & l'arrosa de ses larmes. Mentor lui dit: le suis content de vous: vous avez fait de grandes fautes, mais elles vous ont servi à vous connoître, & à vous défier de vous-même. Souvent on tire plus de fruit de ses fautes, que de ses belles actions. Les grandes actions enflent le cœur, & inspirent une présomption dangereuse. Les fautes font rentrer l'homme en lui-même, & lui rendent la sagesse qu'il avoit perdue dans les bons succès. Ce qui vous reste à faire, c'est de louer les Dieux, & de ne vouloir pas que les hommes vous louent. Vous avez fait de grandes choses: mais avouez la vérité, ce n'est guéres vous par qui elles ont été faites N'est-il pas vrai qu'elles vous font venues comme quelque chose d'étranger qui étoit mis en vous? N'étiez vous pas capable de les gâter, & par votre promptitude, & par votre imprudence? Ne sentez-vous pas que Minerve vous a comme transformé en un autre homme au dessus de vousmême pour faire par vous ce que vous avez fait? Elle a tenu tous vos défauts en suspens, comme Neptune quand il appaise les tempêtes & suspend les stots irri-

Pendant qu'Idoménée interrogeoit avec curiosité les Crétois qui étoient revenus de la guerre, Télémaque écoutoit les sages conseils de Mentor. Ensuite il regardoit de tous côtez avec étonnement, & lui disoit : Voici un changement dont je ne comprens pas bien la raison : est-il arrivé quelque calamité à Salente pendant mon absence? D'où vient que l'on n'y remarque plus cette magnificence qui éclattoit par-tout avant mon départ? Je ne vois plus ni or, ni argent, ni pierres précieuses; les habits sont simples; les bâtimens qu'on y

e

fait font moins vastes & moins ornez: les arts languis.

fent, la ville est devenue une solitude.

Mentor lui répondit en souriant : Avez-vous remarqué l'état de la campagne autour de la ville ? Oui, reprit Télémaque; j'ai vu par-tout le labourage en honneur, & les champs défrichez. Lequel vaut mieux, ajouta Mentor, ou une ville superbe en marbre. en or & en argent, avec une campagne négligée & stérile; ou une campagne cultivée & fertile, avec une ville médiocre & modeste dans ses mœurs? Une grande ville fort peuplée d'artisans occupez à amolir les mœurs par les délices de la vie, quand elle est entourée d'un royaume pauvre & mal cultivé, ressemble à un monstre dont la tete est d'une grosseur énorme, & dont tout! corps éxténué & privé de nourriture n'a aucune proportion avec cette tête : c'est le nombre du peuple & l'a. bondance des alimens qui forme la vraye force & la vraye richesse d'un royaume. Idoménée a maintenant un peuple innombrable & infatigable dans le travail, qui remplit toute l'étendue de son pays; tout son pays n'est plus qu'une ville. Salente n'en est que le centre. Nous avons transporté de la ville dans la campagne, les hommes qui manquoient à la campagne, & qui étoient superflus dans la ville. De plus, nous avons attiré dans ce pays beaucoup de peuples étrangers. Plus ces peuples se multiplient; plus ils multiplient les fruits de la terre par leur travail; cette multiplication si douce & si paisible augmente plus son royaume qu'une conquête. On n'a rejetté de cette ville que les arts superflus, qui détournent les pauvres de la culture de la terre pour les vrais besoins, & qui corrompent les riches, en les jettant dans le faste & dans la molesse: mais nous n'avons fait aucun tort aux beaux arts, ni aux hommes qui ont un vrai génie pour les cultiver. Ainsi Idoménée est beaucoup plus puissant qu'il ne l'étoit quand vous admiriez sa magnificence. Cet éclat éblouissant cachoit une foiblesse & une mifére qui eussent bientôt renversé son empire : maintenant il a un plus grand nombre d'hommes, & il les nourrit plus facilement. Ces hommes accoutumez au travail, à la peine & au mépris de la vie par l'amo défe Bie veil S

LI

la p dans mæi plus ne n

perr

demo taine les fl des e

leur of rent ? gémis lente fon co

roit la tant of trop lo fe rom

julqu'a il avoi été dét envoye gle &

encore vrir les uxe; cois, le

que le l niches; leur vic erre, sa

upté. ne des mour des bonnes loix, sont tous prêts à combattre pour désendre les terres cultivées de leurs propres mains. Bientôt cet Etat que vous croyez déchu, sera la mer-

veille de l'Hespérie.

1

n

e

2

e,

us

n-

i-

a -

ne

les

ire

ent

10-

ux

les

ant

ice.

mi-

in-

les

nez

1'a-

LUOU

Souvenez-vous, ô Télémaque, qu'il y a deux choses pernicieuses dans le gouvernement des peuples, auxquelles on n'apporte presque jamais aucun remede ; la première est une autorité injuste & trop violente dans les rois. La seconde est le luxe qui corrompt les Quand les rois s'accoutument à ne connoître plus d'autres loix que leurs volontez absolues, & qu'ils ne mettent plus de frein à leurs passions, ils peuvent tout; mais à force de tout pouvoir, ils sappent le fondement de leur puissance; ils n'ont plus de regle certaine, ni de maximes de gouvernement; chacun à l'envi les flatte; ils n'ont plus de peuples; il ne leur reste que des esclaves dont le nombre diminue chaque jour. Qui leur dira la vérité? Qui donnera des bornes au torrent? Tout céde, les sages s'enfuyent, se cachent, & gemissent. Il n'y a qu'une révolution soudaine & violente qui puisse ramener cette puissance débordée dans son cours naturel. Souvent même le coup qui pourroit la modérer, l'abat sans ressource; rien ne menace tant d'une chute funeste, qu'une autorité qu'on pousse trop loin: elle est semblable à un arc trop tendu, qui le rompt enfin tout-à-coup, si on ne le relâche: mais qui est-ce qui osera le relâcher? Idoménée étoit gâté ulqu'au fond du cœur par cette autorité si flatteuse; avoit été renversé de son trône; mais il n'avoit pas tté détrompé. Il a falu que les Dieux nous ayent envoyez ici pour le désabuser de cette puissance aveugle & outrée, qui ne convient pas à des hommes; encore a-t-il falu des espéces de miracles pour lui ourir les yeux. L'autre mal presque incurable est le axe; comme la trop grande autorité empoisonne les ois, le luxe empoisonne toute une nation. On dit que le luxe sert à nourrir les pauvres aux dépens des iches; comme si les pauvres ne pouvoient pas gagner eur vie plus utilement en multipliant les fruits de la erre, sans amolir les riches par des rafinemens de voupté. Toute une nation s'accoutume à regarder comne des nécessitez de la vie, les choses superflues: ce iont

font tous les jours de nouvelles nécessitez qu'on invente; & on ne peut plus se passer des choses qu'on ne connoissoit pas trente ans auparavant. Ce luxe s'appelle bon goût, perfection des arts, & politesse de la nation. Ce vice qui en attire une infinité d'autres est loué comme une vertu; il répand sa contagion jusqu'aux derniers de la lie du peuple; les proches parens du roi veulent imiter sa magnificence; les grands celle des parens du roi; les gens médiocres veulent égaler les grands; car qui est-ce qui se fait justice? les petits veulent passer pour médiocres. Tout le monde fait plus qu'il ne peut; les uns par faste, & pour se prévaloir de leurs richesses; les autres par mauvaise honte, & pour cacher leur pauvreté. Ceux mêmes qui sont assez sages pour condamner un si grand défordre, ne le font pas affez pour ofer lever la tête les prémiers, & pour donner des éxemples contraires. Toute une nation se ruine; toutes les conditions se confondent. La passion d'acquérir du bien pour soutenir une vaine dépense, corrompt les ames les plus pures; il n'est plus question que d'être riche; la pauvreté est une infamie. Soyez favant, habile, vertueux, instruisez les hommes, gagnez des batailles, fauvez la patrie, facrifiez tous vos intérêts; vous êtes méprifé, si vos talens ne sont relevez par le faste. Ceux même qui n'ont pas de bien veulent paroître en avoir. Ils dépensent comme s'ils en avoient : on emprunte, on trompe, on use de mille artifices indignes pour parvenir : mais qui remédiera à ces maux? Il faut changer le goût & les habitudes de toute une nation; il faut lui donner de nouvelles loix. le pourra entreprendre, si ce n'est un roi philosophe, qui fache par l'exemple de sa propre moderation faire honte à tous ceux qui aiment une dépense fastueuse. & encourager les sages, qui seront bien aises d'être autorisez dans une honnête frugalité?

Télémaque écoutant ce discours étoit comme un homme qui revient d'un profound sommeil; il sentoit la vérité de ces paroles, & elles se gravoient dans son cœur, comme un savant sculpteur imprime les traits qu'il veut sur le marbre, en sorte qu'il lui donne de la tendresse, de la vie & du mouvement. Télémaque

2

e

L

no d'

av

to

ro

1':

ni

de

pa

qu

tol

gu

l'o

eft

qui

veu

cet

ma

la

mo

ma

un

glo

vou

pou

mod

peur

faut

anc

mal

il le

affoi

que.

egar

Les

qu'à

dès

aux

H

LIV. XXII. DE TELEMAQUE. 341

ne repondit rien: mais repassant tout ce qu'il venoit d'entendre, il parcouroit des yeux les choses qu'on avoit changées dans la ville; ensuite il disoit à Mentor:

n-

on

xe de

res

on

2-

ids

ent

e?

le

&

par

UX

fi

la

n-

n-

ien

ies.

e;

ile,

es,

tes

fe.

tre

on

in-

X?

ine

Dui

he,

ion

tu-

ifes.

un

toit

fon

aits

de

que

ne

Vous avez fait d'Idoménée le plus fage de tous les rois; je ne le connois plus, ni lui, ni son peuple. l'avoue même que ce que vous avez fait ici est infiniment plus grand que les victoires que nous venons de remporter: le hazard & la force ont beaucoup de part au succès de la guerre. Il faut que nous partagions la gloire des combats avec nos foldats: mais tout votre ouvrage vient d'une seule tête : Il a falu que vous ayez travaillé seul contre un roi & contre tout son peuple pour les corriger. Les succès de la guerre sont toujours funestes & odieux; ici tout est l'ouvrage d'une sagesse celeste, tout est doux, tout est pur, tout est aimable, tout marque une autorité qui est au-dessus de l'homme: quand les hommes veulent de la gloire, que ne la cherchent-ils dans cette application à faire du bien? O qu'ils s'entendent mal en gloire, d'en espérer une solide, en ravageant la terre & en répandant le sang humain! Mentor montra sur son visage une joye sensible de voir Télémaque si désabusé des victoires & des conquêtes, dans un âge où il étoit si naturel, qu'il fût enyvré de la gloire qu'il avoit acquise.

Ensuite Mentor ajouta: Il est vrai que tout ce que vous voyez ici est bon & louable: mais fachez qu'on pourroit faire des choies encore meilleurs. Idoménée modére ses passions, & s'applique à gouverner son peuple: mais il ne laisse pas de faire encore bien des fautes, qui sont les suites malheureuses de ses fautes anciennes. Quand les hommes veulent quitter le mal, le mal femble encore les poursuivre long tems; il leur reste de mauvaises habitudes, un naturel affoibli, des erreurs invétérées, & des préventions prelque incurables. Heureux ceux qui ne se sont jamais égarez! ils peuvent faire le bien plus parfaitement. Les Dieux, ô Télémaque, vous demanderont plus qu'à Idoménée, parce que vous avez connu la vérité des votre jeunesse, & que vous n'avez jamais été livré

aux séductions d'une trop grande prospérité.

Ido-

L

Idoménée, continuoit Mentor, est sage & éclairé: mais il s'applique trop au détail, & ne medite pas affer le gros de ses affaires pour former des plans. L'habileté d'un 10i qui est au-dessus des hommes, ne consiste pas à faire tout par lui-même : c'est une vanité grossiére que d'espérer d'en venir à bout, ou de vouloir persuader au monde qu'on en est capable. Un roi doit gouverner en choisissant & en conduisant ceux qui gouvernent sous lui; il ne faut pas qu'il fasse le détail; car c'est faire la fonction de ceux qui ont à travailler sous lui; il doit seulement s'en faire rendre compte, & en savoir assez pour entrer dans ce compte avec discernement. C'est merveilleusement gouverner, que de choisir & d'appliquer selon leurs talens les gens qui gouvernent. Le suprême & le parfait gouvernement confiste à gouverner ceux qui gouvernent: il faut les observer, les éprouver, les modérer, les corriger, les animer, les élever, les rabaisser, les changer de places, & les tenir toûjours dans la main. Vouloir éxaminer tout par soi-même, c'est défiance, c'est petitesse, c'est se livrer à une jalousie pour les détails, qui consume le tems & la liberté d'esprit, nécessaires pour les grandes choses. Pour former de grands desseins, il faut avoir l'esprit libre, & reposé: il faut penserà son aise dans un entier dégagement de toutes les expéditions d'affaires épineuses; un esprit épuisé par le détail. est comme la lie du vin qui n'a plus de force ni de délicatesse. Ceux qui gouvernent par le détail sont toûjours déterminez par le présent, sans étendre leurs vues sur un avenir éloigné; ils sont toûjours entrainez par l'affaire du jour où ils sont, & cette affaire étant seule à les occuper, elle les frappe trop, elle retrecit leur esprit; car on ne juge fainement des atfaires, que quand on les compare toutes ensemble, & qu'on les place toutes dans un certain ordre, afin qu'elles ayent de la suite & de la proportion. Manquer à suivre cette régle dans le gouvernement, c'est ressembler à un musicien, qui se contenteroit de trouver des sons harmonieux, & qui ne se mettroit point en peine de les unir & de les accorder pour en composer une musique douce & touchante. C'est ressembler aussi à un architecte qui croit avoir tout fait, pourvu

iré;

fiez

ha-

on-

nité

ou-

Un

eux

e le

ot à

dre

pte

er,

ens-

ne-

: il

rri-

de

loir

eti-

qui

our

ns,

rà

pé-

dé-

ni

ont

urs

ai-

ire.

lle

af-

&

fin

n-

eft

u-

nt

n-

n-

it,

U

pourvu qu'il assemble de grandes colomnes, & beaucoup de pierres bien taillées, sans penser à l'ordre, & à la proportion des ornemens de son édifice. Dans le tems qu'il fait un falon, il ne prévoit pas qu'il faudra faire un escalier convenable. Quand il travaille au corps du bâtiment, il ne fonge ni à la cour ni au portail; son ouvrage n'est qu'un assemblage confus de parties magnifiques, qui ne sont point faites les unes pour les autres. Cet ouvrage, loin de lui faire honneur, est un monument qui éternisera sa honte; car il fait voir que l'ouvrier n'a pas su penser avec assez d'étendue pour concevoir à la fois le dessein général de tout son ouvrage; c'est un caractère d'esprit court & subalterne; quand on est né avec ce genie borné au détail, on n'est propre qu'à éxécuter sous autrui. N'en doutez pas, ô mon cher Télémaque, le gouvernement d'un royaume demande une certaine harmonie comme la mufique, & de justes proportions comme l'architecture.

Si vous voulez que je me serve encore de la comparaison de ces arts, je vous ferai entendre comment les hommes qui gouvernent par le détail sont médiocres. Celui qui dans un concert ne chante que certaines choses, quoiqu'il les chante parfaitement, n'est qu'un chanteur. Celui qui conduit tout le concert, & qui en régle à la fois toutes les parties, est le seul maître de musique. Tout de même celui qui taille les colomnes, ou qui élève un côté du bâtiment, n'est qu'un maçon: mais celui qui a pense tout l'édifice, & qui en a toutes les proportions dans la tête, est le seul architecte. Ainsi ceux qui travaillent, qui expédient, & qui font le plus d'affaires, font ceux qui gouvernent le moins; ils ne sont que les ouvriers su-Le vrai génie qui conduit l'Etat, est célui qui ne faisant rien, fait tout faire; qui pense, qui invente, qui penétre dans l'avenir, qui retourne dans le passe, qui arrange, qui proportionne, qui prépare de loin, qui se roidit sans cesse pour lutter contre la fortune, comme un nageur contre le torrent de l'eau; qui est attentif nuit & jour pour ne laisser rien au hazard.

Q4

Croyez-

344 LES AVANTURES LIV. XXII.

ve

do

de

au

fe

pl

10

pr

gu

de

un

d'

fer

pe

ne

he

me

de

en

qu

qu

tro

fes

M

ni

au

qu

air

To

gio

les

-ne

Ith

ha

tir

ret

·ma

fai

tre

Croyez-vous, Télémaque, qu'un grand peintre travaille affidûment depuis le matin jusqu'au soir pour éxpédier plus promptement ses ouvrages? Non, cette gêne & ce travail servile, éteindroit tout le feu de fon imagination; il ne travailleroit plus de génie; il faut que tout se fasse irréguliérement & par saillies, suivant que son goût le méne, & que son esprit l'éxcite. Croyez-vous qu'il passe son tems à broyer des couleurs, & à préparer des pinceaux? Non, c'est l'occupation de ses élèves. Il se réserve le soin de penser; il ne songe qu'à faire des traits hardis, qui donnent de la noblesse, de la vie, & de la passion à ses figures; il a dans sa tête les pensées & les sentimens des héros qu'il veut représenter; il se transporte dans les fiécles & dans toutes les circonstances où ils ont été: à cette espèce d'enthousiasme il faut qu'il joigne une sagesse qui le retienne, que tout soit vrai, correct, & proportionné l'un à l'autre. Croyez-vous, Télémaque, qu'il faille moins d'élévation de génie & d'efforts de pensées pour faire un grand roi, que pour faire un bon peintre? Concluez donc que l'occupation d'un roi doit être de penser, de former de grands projets, & de choisir les hommes propres à éxécuter fous lui.

Télémaque lui répondit : Il me semble que je comprens tout ce que vous dites : mais si les choses alloient ainfi, un roi seroit souvent trompé, n'entrant point par lui-même dans le détail.... C'est vous-même qui vous trompez, repartit Mentor; ce qui empêche qu'on ne soit trompé, c'est la connoissance générale du gouvernement: les gens qui n'ont point de principes dans les affaires, & qui n'ont point de vrai discernement des esprits, vont toujours comme à tâtons; c'est un hazard quand ils ne se trompent pas: ils ne savent pas même précisément ce qu'ils cherchent, ni à quoi ils doivent tendre: ils ne favent que se defier, & se désient plutôt des honnêtes gens qui les contredisent, que des trompeurs qui les flattent. Au contraire ceux qui ont des principes pour le gouvernement, & qui se connoissent en hommes, favent ce qu'ils doivent chercher en eux, & les moyens d'y parvenir:

venir: ils reconnoissent du moins en gros si les gens dont ils se servent, sont des instrumens propres à leurs desseins, & s'ils entrent dans leurs vues pour tendre au but qu'ils se proposent. D'ailleurs, comme ils ne se jettent pas dans les détails accablans, ils ont l'esprit plus libre pour envifager d'une seule vue le gros de l'ouvrage, & pour observer s'ils avancent vers la fin principale; s'ils font trompez, du moins ils ne le font guere dans l'effentiel. Ils font, outre cela, au-dessus des petites jalousies qui marquent un esprit borné & une ame basse: ils comprennent qu'on ne peut éviter d'être trompé dans les grandes affaires, puisqu'il faut s'y servir des hommes, qui sont si souvent trompeurs. On perd plus dans l'irréfolution où jette la défiance, qu'on ne perdroit à se laisser un peu tromper. On est trop heureux quand on n'est trompé que dans les choses médiocres, les grandes ne laissent pas de s'acheminer; & c'est la seule chose dont un grand homme doit être en peine. Il faut réprimer sévérement la tromperie quand on la découvre; mais il faut compter fur quelque tromperie, si on ne veut point être véritablement trompé. Un artifan dans sa boutique voit tout de ses propres yeux, & fait tout de ses propres mains. Mais un roi dans un grand Etat ne peut tout faire, ni tout voir. Il ne doit faire que les choses que nul autre ne peut faire fous lui; il ne doit voir que ce qui entre dans la décision des choses importantes.

Enfin Mentor dit à Télémaque: Les Dieux vous aiment, & vous préparent un régne plein de fagesse. Tout ce que vous voyez ici est fait, moins pour la gloire d'Idoménée, que pour votre instruction: tous les sages établissemens que vous admirez dans Salente, ne sont que l'ombre de ce que vous ferez un jour à Ithaque, si vous répondez par vos vertus, à votre haute destinée. Il est tems que nous songions à partir d'ici. Idoménée tient un vaisseau prêt pour notre

retour.

Aussitot Télémaque ouvrit son cœur à son ami, mais avec quelque peine, sur un attachement qui sui faisoit regretter Salente. Vous me blâmerez peut-ê-tre, lui dit-il, de prendre trop facilement des inch-

nations dans les lieux où je passe; mais mon cœur me feroit de continuels reproches, si je vous cachois que j'aime Antiope, fille d'Idoménée. Non, mon cher Mentor, ce n'est pas une passion aveugle comm: celle dont vous m'avez guéri dans l'isle de Calypso; j'ai bien reconnu la profondeur de la playe que l'amour m'avoit fait auprès d'Eucharis; je ne puis encore prononcer son nom sans être troublé; le tems & l'absence n'ont pu l'effacer. Cette expérience funeste m'apprend à me défier de moi-même : mais pour Antiope, ce que je ressens n'a rien de sembla. ble; ce n'est point amour passionné, c'est goût, c'est estime, c'est persuasion que je serois heureux si je passois ma vie avec elle. Si jamais les Dieux me rendent mon pére, & qu'ils me permettent de choisir une femme, Antiope sera mon épouse. Ce qui me touche en elle, c'est son silence, sa modestie, sa retraite, son travail assidu, son industrie pour les ouvrages de laine & de broderie, son application à conduire toute la maison de son pére depuis que sa mére est morte; son mépris des vaines parures, l'oubli ou l'ignorance même qui paroît en elle de sa beauté: quand Idoménée lui ordonne de mener les danses des jeunes Crétoises au son des flutes, on la prendroit pour la riante Venus, tant elle est accompagnée de grace. Quand il la méne avec lui à la chasse dans les forêts, elle paroit majestueuse & adroite à tirer de l'arc comme Diane au milieu de ses nymphes; elle seule ne le fait pas, & tout le monde l'admire. Quand elle entre dans le temple des Dieux, & qu'elle porte sur sa tête les choses facrées dans des corbeilles, on croiroit qu'elle est elle-même la divinité qui habite dans le temple. Avec quelle crainte & quelle religion l'ayons-nous vue offrir des facrifices, & détourner la colére des Dieux, quand il a falu éxpier quelque faute, ou détourner quelque funeste présage. Enfin quand en la voit avec une troupe de filles tenant en sa main une aiguille d'or, on croit que c'est Minerve même qui a pris sur la terre une forme humaine, & qui inpire aux hommes les beaux arts : elle anime les aures à travailler, elle leur adoucit le travail & l'ennui

f

à

p

par les charmes de sa voix, lorsqu'elle chante toutes les merveilleuses histoires des Dieux: elle surpasse la plus éxquise peinture, par la délicatesse de ses broderies. Heureux l'homme qu'un doux hymen unira avec elle! Il n'aura à craindre que de la perdre & de lui survivre.

Je prens ici, mon cher Mentor, les Dieux à témoins que je suis prêt à partir; j'aimerai Antiope
tant que je vivrai, mais elle ne retardera pas d'un
moment mon retour à Ithaque. Si un autre la devoit posséder, je passerois le reste de mes jours avec
tristesse & amertume: mais ensin je la quitterai, quoique je sache que l'absence peut me la faire perdre.
Je ne veux ni lui parler, ni parler à son pére de mon
amour; car je ne dois en parler qu'à vous seul, jusqu'à ce qu'Ulysse remonté sur son trône, m'ait déclaré qu'il y consent. Vous pouvez reconnoître parlà, mon cher Mentor, combien cet attachement est
différent de la passion dont vous m'avez vû aveuglé

pour Eucharis.

C

9

-

u

d

2

it

1-

)-

e,

d

n

ie

1-

ul

ar

Mentor répondit : O Télémaque, je conviens de cette différence; Antiope est douce, simple, sage; ses mains ne méprisent point le travail; elle prévoit de loin, elle pourvoit à tout; elle fait se taire, & agir de suite fans empressement, elle est à toute heure occupée, elle ne s'embarrasse jamais, parce qu'elle fait chaque chose à propos: le bon ordre de la maison de son pere est fa gloire; elle en est plus ornée que de sa beauté: quoi qu'elle ait soin de tout, & qu'elle soit chargée de corriger, de refuser, d'épargner (choses qui font hair presque toutes les femmes,) elle s'est rendue aimable à toute la maison; c'est qu'on ne trouve en elle ni passion, ni entêtement, ni légéreté, ni humeur, comme dans les autres femmes : d'un seul regard elle se fait entendre, & on craint de lui déplaire; elle donne des ordres précis, elle n'ordonne que ce qu'on peut éxécuter, elle reprend avec bonté, & en reprenant elle encourage. Le cœur de son pére se repose fur elle comme un voyageur abattu par les ardeurs du soleil se repose à l'ombre sur l'herbe tendre. Vous avez raison, Télémaque; Antiope est un tréfor digne d'être recherché dans les terres les plus éloignées. Son esprit non plus que son corps ne se pare jamais de vains ornemens, son imagination, quoique vive, est retenuë; elle ne parle que pour la nécessité; & si elle ouvre la bouche, la douce persuasion & les graces naïves coulent de ses lévres. Dès qu'elle parle, tout le monde se tait, & elle en rougit; peu s'en faut qu'elle ne supprime ce qu'elle a voulu dire, quand elle s'apperçoit qu'on l'écoute si attentivement; à peine l'avons-nous entendue parler.

Vous souvenez-vous, ô Télémaque, d'un jour que ion pere la fit venir? elle parut les yeux baissez, couverte d'un grand voile; & elle ne parla que pour modérer la colere d'Idoménée qui vouloit faire punir rigoureusement un de ses esclaves: d'abord elle entra dans sa peine, puis elle le calma; enfin elle lui fit entendre ce qui pouvoit éxcuser ce malheureux; & fans faire sentir au roi qu'il s'étoit trop emporté, elle lui inspira des sentimens de justice & de compassion. Thétis, quand elle flate le vieux Nérée, n'appaise pas avec plus de douceur les flots irritez. Ainfi Antiope sans chercher à prendre aucune autorité, & sans se prévaloir de ses charmes, maniera un jour le cœur de son époux, comme elle touche maintenant sa lyre, quand elle en veut tirer les plus tendres accords. Encore une fois, Télémaque, votre amour pour elle est juste; les Dieux vous la destinent, vous l'aimez d'un amour raisonnable, il faut attendre qu'Ulysse vous la donne. Je vous loue de n'avoir pas voulu lui découvrir vos sentimens; mais fachez que si vous eussiez pris quelques détours pour lui apprendre vos desseins, elle les auroit rejettez, & auroit cessé de vous estimer; elle ne se promettra jamais à personne; elle se laissera donner par son pere; elle ne prendra jamais pour époux qu'un homme qui craigne les Dieux, & qui remplisse toutes les bienséances. Avez-vous observé comme moi qu'elle se montre encore moins, & qu'elle baisse plus les yeux depuis votre retour? elle fait tout ce qui vous est arrivé d'heureux dans la guerre; elle n'ignore ni votre naissance, ni vos avantures, ni tout ce que les Dieux ont mis en vous;

LIV. XXII. DE TELEMAQUE. 349

c'est ce qui la rend si modeste & si réservée. Allons, Télémaque, allons vers Ithaque; il ne me reste plus qu'à vous faire trouver votre pére, & qu'à vous mettre en état d'obtenir une épouse digne de l'âge d'or: fût-elle bergére dans la froide Algide, au lieu qu'elle est fille d'un roi de Salente; vous serez trop heureux de la posséder.

Fin du vingt-deuxième Livre.

AVANTURES

DE

TELEMAQUE,

FILS D'ULYSSE.

LIVRE VINGT-TROISIEME.

SOMMAIRE.

Idoménée craignant le départ de ses deux hôtes, propose à Mentor plusieurs affaires embarrassantes, l'assurant qu'il ne les pourra régler sans son secours. Mentor lui éxplique comment il doit se comporter, & tient ferme pour remmener Télémaque. Idoménée essaye encore de les retenir, en éxcitant la passion de ce dernier pour Antiope: il les engage dans une partie de chasse, où il veut que sa fille se trouve. Elle y seroit déchirée par un sanglier, sans Télémaque qui la sauve. Il sent ensuite beaucoup de répugnance à la quitter, & à prendre congé du roi son pére. Mais étant encouragé par Mentor, il surmonte sa peine, & s'embarque pour sa patrie.

I DOMENEE, qui craignoit le départ de Télémaque & de Mentor, ne fongeoit qu'à le retarder. Il représenta à Mentor qu'il ne pouvoit régler sans lui un dissérend, qui s'étoit élevé entre Diophanès prêtre de Jupiter conservateur, & Héliodore prêtre d'Apollon, sur les présages qu'on tire du vol des oiseaux, & des entrailles des victimes. Pourquoi, lui dit Mentor, vous mêleriez-vous des choses sacrées? Laissez-en la décision aux Etruriens, qui ont la tradition des plus anciens oracles, & qui sont inspirez pour être les interprétes des Dieux. Employez seulement votre autorité à étousser ces disputes dès leux

leur naissance. Ne montrez ni partialité, ni prévention: contentez-vous d'appuyer la décision quand elle sera faite. Souvenez-vous qu'un roi doit être soumis à la religion, & qu'il ne doit jamais entreprendre de la régler; la religion vient des Dieux: elle est au-dessus des rois. Si les rois se mêlent de la religion, au lieu de la protéger, ils la mettent en servitude. Les rois sont si puissans, & les autres hommes sont si soibles, que tout sera en péril d'être altéré au gré des rois, si on les fait entrer dans les questions qui regardent les choses sacrées. Laissez donc en pleine liberté la décision aux amis des Dieux, & bornez-vous à réprimer ceux qui n'obéïroient pas à leur jugement

quand il aura été prononcé.

Ensuite Idoménée se plaignit de l'embarras où il étoit, sur un grand nombre de procès entre divers particuliers, qu'on le pressoit de juger. Décidez, lui repondoit Mentor, toutes les questions nouvelles qui vont à établir des maximes générales de jurisprudence, & à interpréter les loix: mais ne vous chargez jamais de juger les causes particulières; elles viendroient toutes en foule vous affiéger. Vous feriez l'unique juge de votre peuple. Tous les autres juges qui font fous vous deviendroient inutiles: vous seriez accable, & les petites affaires vous déroberoient aux grandes, sans que vous pussiez suffire à régler le détail des petites. Gardez-vous donc bien de vous jetter dans cet embarras: renvoyez les affaires des particuliers aux juges ordinaires. Ne faites que ce que nul autre ne peut faire pour vous soulager; vous ferez alors les véritables fonctions de roi.

On me presse encore, disoit Idoménée, de faire certains mariages. Les personnes d'une naissance dissinguée qui m'ont suivi dans toutes les guerres, & qui ont perdu de très grands biens en me servant, voudroient trouver une espèce de récompense, en épousant certaines filles riches; je n'ai qu'un mot à dire pour leur procurer ces établissemens. Il est vrai, répondoit Mentor, qu'il ne vous en couteroit qu'un mot : mais ce mot lui-même vous couteroit trop cher. Voudriezvous ôter aux péres & aux méres la liberté & la consolation de choisir leurs gendres, & par consequent leurs

m

m

ch

ju

at

q

d

C

héritiers? Ce seroit mettre toutes les familles dans le plus rigoureux esclavage. Vous vous rendriez responsable de tous les malheurs domestiques de vos citoyens. Les mariages ont assez d'épines, sans leur donner encore cette amertume. Si vous avez des serviteurs sidéles à récompenser, donnez leur des terres incultes, ajoutez-y des rangs & des honneurs proportionnez à leur condition & à leurs services. Ajoutez-y, s'il le faut, quelque argent pris sur vos épargnes sur les sonds destinez à votre dépense: mais ne payez jamais vos dettes, en facrissant les silles riches malgré leur parenté.

Idoménée passa bientôt de cette question à une autre. Les Sibarites, disoit-il, se plaignent de ce que nous avons usurpé des terres qui leur appartiennent, & de ce que nous les avons données comme des champs à défricher aux étrangers que nous avons attirez depuis peu ici. Céderai-je à ces peuples? Si je le fais, chacun croira qu'il n'a qu'à former des prétentions sur nous. Il n'est pas juste, répondit Mentor, de croire les Sibarites dans leur propre cause : mais il n'est pas juste aussi de vous croire dans la vôtre. Qui croirons-nous donc, repartit Idoménée? Il ne faut croire, poursuivit Mentor, aucune des deux parties: mais il faut prendre pour arbitre un peuple voisin, qui ne soit suspect d'aucun côté; tels sont les Sipontins: ils n'ont aucun intérêt contraire aux vôtres. Mais fuis-je obligé, répondit Idoménée, à croire quelque arbitre? ne suis-je pas roi? Un souverain est-il obligé à se soumettre à des étrangers sur l'étendue de sa domination? Mentor reprit ainsi le discours: Puisque vous voulez tenir ferme, il faut que vous jugiez que votre droit est bon. D'un autre côté les Sibarites ne relâchent rien; ils soutiennent que leur droit est certain. Dans cette opposition de sentimens, il faut qu'un arbitre choisi par les parties vous accommode, ou que le fort des armes décide; il n'y a point de milieu. Si vous entriez dans une république où il n'y eût ni magistrats ni juges, & où chaque famille se crut en droit de se faire justice à elle-même par violence sur toutes ses prétentions contre ses voisins, vous déploreriez le malheur d'une telle nation, & vous auriez horreur de cet affreux désordre, où toutes les familles

milles s'armeroient les unes contre les autres Croyezvous que les Dieux regardent avec moins d'horreur le monde entier, qui est la republique universelle, si chaque peuple qui n'y est que comme une grande famille, se croit en plein droit de se faire par violence justice à soi-même sur toutes ses prétentions contre les autres peuples voisins? Un particulier qui posséde un champ, comme l'héritage de ses ancêtres, ne peut s'y maintenir que par l'autorité des loix, & par le jugement du magistrat. Il seroit très-sévérement puni comme un séditieux, s'il vouloit conserver par la force ce que la justice lui a donné. Croyez-vous que les rois puissent employer d'abord la violence pour soutenir leurs prétentions, sans avoir tenté toutes les voyes de douceur & d'humanité? La justice n'est-elle pas encore plus facrée & plus inviolable pour les rois par rapport à des pays entiers, que pour les familles par rapport à quelques champs labourez ? Sera-t-on injuste & ravisseur quand on ne prend que quelques arpens de terre? Sera-t-on juste, sera-t-on heros quand on prend des provinces? Si on se prévient, si on se flatte, si on s'aveugle dans les petits intérêts de particuliers, ne doit on pas encore plus craindre de se flatter & de s'aveugler sur les grands intérêts d'Etat? Se croira-t-on soi-même dans une matière ou l'on a tant de raisons de se défier de soi? Ne craindra-t-on point de se tromper dans ces cas où l'erreur d'un seul homme a des conséquences affreuses? L'erreur d'un roi qui se flatte sur ses prétentions, cause souvent des ravages, des famines, des massacres, des pertes, des dépravations de mœurs, dont les effets funestes s'étendent jusques dans les fiécles les plus reculez. Un roi qui assemble toûjours tant de flatteurs autour de lui, ne craindra-t-il point d'etre flatté en ces occasions? S'il convient de quelque arbitre pour terminer le différend, il montre son equité, sa bonne soi, sa modération: il publie les folides raisons, sur lesquelles sa cause est sondée: L'arbitre choisi est un médiateur amiable, & non un juge de rigueur. On ne se soumet pas aveuglément à ses décisions: mais on a pour lui une grande déférence: il ne prononce pas une sentence en juge souverain; mais il fait des propositions, & on sacrifie quelque

chose par ses conseils, pour conserver la paix. Si la guerre vient, malgré tous les soins qu'un roi prend pour conserver la paix, il a du moins alors pour lui le témoignage de sa conscience, l'estime de ses voisins, & la juste protection des Dieux. . . . Idoménée touché de ces discours, consentit que les Sipontins sussent mé-

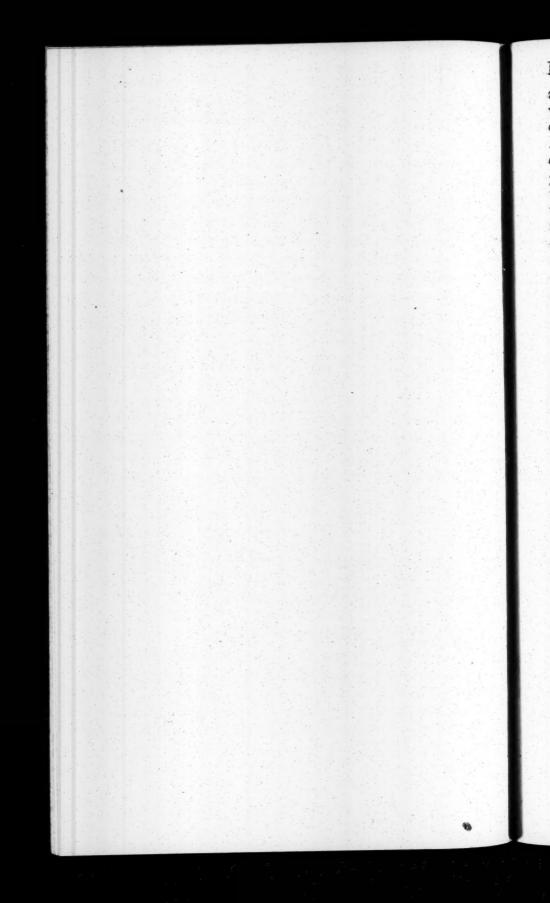
diateurs entre lui & les Sabarites.

Alors le roi voyant que tous les moyens de retenir les deux étrangers lui échappoient, essaya de les arrêter par un lien plus fort. Il avoit remarqué que Tél'emaque aimoit Antiope, & il espéra de le prendre par cette passion. Dans cette vue, il la fit chanter plusieurs fois pendant des festins : elle le fit pour ne désobéir pas à son père, mais avec tant de modestie & de triftesse, qu'on voyoit bien la peine qu'elle souffroit en obeîssant. Idoménée alla jusqu'à vouloir qu'elle chantât la victoire remportée sur les Dauniens & sur Adraste: mais elle ne put se résoudre à chanter les louanges de Télémaque; elle s'en défendit avec respect, & son pére n'osa la contraindre. Sa voix douce & touchante pénétroit le cœur du jeune fils d'Ulysse, il étoit tout ému. Idoménée qui avoit les yeux attachez fur lui, jouissoit du plaisir de remarquer son trouble: mais Télémaque ne faisoit pas semblant d'appercevoir les desseins du roi. Il ne pouvoit s'empêcher en ces occasions d'être fort touché: mais la raison étoit en lui au dessus du sentiment, & ce n'étoit plus ce même Télémaque, qu'une passion tyrannique avoit autrefois captivé dans l'Isle de Calypso. Pendant qu'Antiope chantoit, il gardoit un profond silence; dès qu'elle avoit sini, il se hâtoit de tourner la conversation sur quelqu'autre matière.

Le roi ne pouvant par cette voye réussir dans son dessein, prit ensin la résolution de faire une grande chasse, dont il voulut donner le plaisir à sa sille. Antiope pleura, ne voulant point y aller : mais il falut éxécuter l'ordre de son père. Elle monte un cheval écumant, sougueux, & semblable à ceux que Castor domptoit pour les combats; elle le conduit sans peine : une troupe de jeunes silles la suit avec ardeur; elle paroit au milieu d'elles comme Diane dans les sorêts. Le roi la voit, & il ne peut se lasser de la voir. En la voy-



Telemague après avoir donné la vie a Adraste, est obligé de le tuer pour Sauver la Sienne. Rulett Sculp.



LIV. XXIII. DE TELEMAQUE. 355

ant il oublie tous ses malheurs passez. Télémaque la voit aussi, & il est encore plus touché de la modestie d'Antiope, que de son adresse, & de toutes ses graces. Les chiens poursuivoient un sanglier d'une grandeur énorme, & furieux comme celui de Calydon; ses longues soyes étoient dures & hérissées comme des dards; ses yeux étincelans étoient pleins de sang & de seu : son souffle se faisoit entendre de loin, comme le bruit sourd des vents séditieux, quand Eole les rappelle dans son antre, pour appaiser les tempêtes : ses defenses longues & crochues comme la faux tranchante des moissonneurs, coupoient le tronc des arbres. Tous les chiens qui osoient en approcher étoient déchirez. Les plus hardis chasseurs en le poursuivant craignoient Antiope légére à la course comme les de l'attendre. vents, ne craignit point de l'attaquer de près; elle lui lance un trait qui le perce au-dessus de l'épaule; le fang de l'animal farouche ruisselle, & le rend plus furieux : il se tourne vers celle qui l'a blessé. Aussitôt le cheval d'Antiope malgré sa fierté frémit & recule; le fanglier monstrueux s'élance contre lui, semblable aux pesantes machines, qui ébranlent les murailles des plusfortes villes. Le coursier chancelle, & est abattu. Antiope se voit par terre hors d'état d'éviter le coup fatal de la défense du sanglier animé contre elle; mais Télémaque attentif au danger d'Antiope, étoit déja descendu de cheval plus prompt que les éclairs; il se jette entre le cheval abattu, & le fanglier, qui revient pour venger son sang: il tient dans ses mains un long dard, & l'enfonce presque tout entier dans le flanc de l'horrible animal qui tombe plein de rage.

A l'instant Télémaque en coupe la hure, qui fait encore peur quand on la voit de près, & qui étonne tous les chasseurs; il la présente à Antiope; elle en rougit; elle consulte des yeux son pére, qui après avoir été saissi de frayeur, est transporté de joye de la voir hors de péril, & lui fait signe qu'elle doit accepter ce don. En le prenant elle dit à Télémaque: Je reçois de vous avec reconnoissance un autre don plus grand, car je vous dois la vie. . . A peine eutelle parlé, qu'elle craignit d'avoir trop dit; elle baissa les yeux, & Télémaque qui vit son embarras, n'ôsa

356 LES AVANTURES LIV. XXIII.

lui dire que ces paroles: Heureux le fils d'Ulysse d'avoir conservé une vie si précieuse! Mais plus heureux encore s'il pouvoit passer la sienne auprès de vous. . . . Antiope sans lui répondre, rentra brusquement dans la troupe de ses jeunes compagnes, où elle

remonta à cheval.

Idoménée auroit dès ce moment promis sa fille à Télémaque: mais il espéra d'enflamer davantage sa passion en le laissant dans l'incertitude, & crut même le retenir encore à Salente par le desir d'assurer son mariage. Idoménée raisonnoit ainsi en lui-même; mais les Dieux se jouent de la sagesse des hommes. Ce qui devoit retenir Télémaque, fut precisément ce qui le pressa de partir. Ce qu'il commençoit à sentir le mit dans une juste défiance de lui-même. Mentor redoubla ses soins pour lui inspirer un desir impatient de s'en retourner à Ithaque; il pressa Idoménée de le laisser partir; le vaisseau étoit déja prêt. Ainsi Mentor qui régloit tous les momens de la vie de Télémaque, pour l'élever à la plus haute gloire, ne l'arrêtoit en chaque lieu, qu'autant qu'il le falloit pour éxercer sa vertu, & pour lui faire acquérir de l'éxpérience. Mentor avoit eu soin de faire préparer le vaisseau des l'arrivée de Télémaque; mais Idoménée, qui avoit eu beaucoup de répugnance à le voir préparer, tomba dans une tristesse mortelle & dans une désolation à faire pitié, lorsqu'il vit que ses deux hôtes dont il avoit tiré tant de secours alloient l'abandonner; il fe renfermoit dans les lieux les plus fecrets de sa maison: là il soulageoit son cœur, en poussant des gémissemens, & en versant des larmes; il oublioit le foin de se nourrir; le sommeil n'adoucissoit plus ses cuisantes peines, il se desséchoit, il se consumoit par ses inquiétudes: semblable à un grand arbre qui couvre la terre de l'ombre de ses rameaux épais, & dont un ver commence à ronger la tige dans les canaux deliez où la seve coule pour sa nourriture; cet arbre que les vents n'ont jamais ébranlé, que la terre féconde se plaît à nourrir dans son sein, & que la hache du laboureur a toûjours respecté, ne laisse pas de languir sans qu'on puisse decouvrir la cause de son mal; il se flétrit, il se dépouille de ses feuilles qui sont

sa gloire; il ne montre plus qu'un tronc couvert d'une écorce entrouverte & des branches sèches. Tel parut

Idoménée dans sa douleur.

Télémaque attendri n'osoit lui parler; il craignoit le jour du départ; il cherchoit des prétextes pour le retarder, & il feroit demeuré long-tems dans cette incertitude, si Mentor ne lui eût dit : Je suis bien aise de vous voir si changé. Vous étiez né dur & hautain, votre cœur ne se laissoit toucher que de vos commoditez & de vos intérêts: mais vous êtes enfin devenu homme, & vous commencez par l'éxpérience de vos maux à compatir à ceux des autres : sans cette compassion on n'a ni bonté, ni vertu, ni capacité pour gouverner les hommes; mais il ne faut pas la pousser trop loin, ni tomber dans une amitié foible. Je parlerois volontiers à Idoménée pour le faire consentir à votre départ, & je vous épargnerois l'embarras d'une conversation si fâcheuse: mais je ne veux point que la mauvaise honte & la timidité dominent votre cœur. Il faut que vous vous accoutumiez à mêler le courage & la fermeté, avec une amitié tendre & sensible. faut craindre d'affliger les hommes sans necessité; il faut entrer dans leurs peines, quand on ne peut éviter de leur en faire, & adoucir le plus qu'on peut le coup qu'il est impossible de leur épargner entiérement. C'est pour chercher cet adoucissement, répondit Telémaque, que j'aimerois mieux qu'Idoménée apprît notre départ par vous que par moi.

Mentor lui dit aussitot: Vous vous trompez, mon cher Télémaque; vous êtes né comme les enfans des rois, nourris dans la pourpre, qui veulent que tout se fasse à leur mode, & que toute la nature obéisse à leur volonté, mais qui n'ont pas la force de résister à personne en face. Ce n'est pas qu'ils se soucient des hommes, ni qu'ils craignent par bonté de les assliger, mais c'est pour leur propre commodité; ils ne veulent point voir autour d'eux des visages tristes & mécontens. Les peines & les miséres des hommes ne les touchent point; pourvu qu'elles ne soient pas sous leurs yeux; s'ils en entendent parler, ce discours les importune & les attriste: pour leur plaire il faut toûjours leur dire que tout va bien; & pendant qu'ils sont dans

LI

foit

libé

Uly

Il r

fon

peu

un doi

foi

ma

les

ve

la

Pr

av

les

où

qu

lui

da

la

re

do

ne

E

fi

fo

d

b

d

I

leurs plaisirs, ils ne veulent rien voir ni entendre qui puisse interrompre leur joye. Faut-il reprendre, corriger, détromper quelqu'un, réfister aux prétentions, & aux passions injustes d'un homme importun? Ils en donneront toujours la commission à une autre personne, plutôt que de parler eux-mêmes avec une douce fermeté. Dans ces occasions, ils se laisseroient plutôt arracher les graces les plus injustes; ils gâteroient les affaires les plus importantes, faute de savoir décider contre le sentiment de ceux avec qui ils ont à faire tous les jours. Cette foiblesse qu'on sent en eux, fait que chacun ne fonge qu'à s'en prévaloir; on les presse, on les importune, on les accable, & on reuffit en les accablant. D'abord on les flatte, & on les encense pour s'infinuer; mais des qu'on est dans leur confiance, & qu'on est auprès d'eux dans les emplois de quelque autorité, on les mêne loin; on leur impose le joug, ils en gémissent, ils veulent souvent le secouër, mais ils le portent toute leur vie; ils font jaloux de ne paroître point gouvernez, & ils le font toûjours; ils ne peuvent même se passer de l'être; car ils sont semblables à ces foibles tiges de vignes, qui n'ayant par elles-mêmes aucun soutien, rampent toûjours autour du tronc de quelque arbre.

Je ne soussiriai point, ô Télémaqne, que vous tombiez dans ce défaut, qui rend un homme imbécile pour le gouvernement. Vous qui êtes tendre jusqu'à n'oser parler à Idoménée, vous ne serez plus touché de ses peines, dès que vous serez sorti de Salente. Ce n'est point sa douleur qui vous attendrit, c'est sa présence qui vous embarrasse. Allez parler vous-meme à Idoménée, apprenez dans cette occasion à être tendre, & serme tout ensemble: montrez-lui votre douleur de le quitter; mais montrez-lui aussi

d'un ton décisif la nécessité de votre départ.

Télémaque n'osoit ni résister à Mentor, ni aller trouver Idoménéé, il étoit honteux de sa crainte, & n'avoit pas le courage de la surmonter; il hésitoit, il faisoit deux pas, & revenoit incontinent pour alléguer à Mentor quelque nouvelle raison de disférer: mais le seul regard de Mentor lui ôtoit la parole, & faisoit disparoître tous ses beaux prétextes. Est-ce donc là, disoit foit

soit Mentor en souriant, ce vainqueur des Dauniens, ce libérateur de la grande Hespérie, & ce fils du sage Ulvsse, qui doit être après lui l'oracle de la Gréce? Il n'ose dire à Idoménée qu'il ne peut plus retarder son retour dans sa patrie pour revoir son pére. O peuple d'Ithaque! combien feriez-vous malheureux un jour, si vous aviez un roi que la mauvaise honte domine, & qui sacrifie les plus grands intérêts à ses foiblesses sur les plus petites choses. Voyez, Télémaque, quelle différence il y a entre la valeur dans les combats & le courage dans les affaires : vous n'avez point craint les armes d'Adraste, & vous craignez la tristesse d'Idoménée. Voilà ce qui déshonore les Princes, qui ont fait les plus grandes actions: après avoir paru des heros dans la guerre, ils se montrent les derniers des hommes dans les actions communes

où d'autres se soutiennent avec vigueur.

Télémaque sentant la vérité de ces paroles, & piqué de ce reproche, partit brusquement sans s'écouter lui-même: mais à peine commença-t-il à paroître dans le lieu où Idoménée étoit assis, les yeux baissez, languissans & abattus de tristesse, qu'ils se craignirent l'un l'autre : il n'osoit le regarder ; ils s'entendoient fans se rien dire, & chacun craignoit que l'autre ne rompît le filence; ils fe mirent tous deux à pleurer, Enfin Idoménée pressé d'un excès de douleur, s'écria: A quoi fert de rechercher la vertu, si elle récompense fi mal ceux qui l'aiment? Après m'avoir remontré ma foiblesse on m'abandonne : Hé bien ! je vais retomber dans tous mes malheurs; qu'on ne me parle plus de bien gouverner; non, je ne puis le faire, je suis las des hommes. Où voulez-vous aller, Télémaque? Votre pére n'est plus, vous le cherchez inutilement, Ithaque est en proye à vos ennemis; ils vous seront périr si vous y retournez. Quelqu'un d'entre eux aura épousé votre mére; demeurez ici : vous serez mon gendre & mon héritier; vous régnerez après mois Pendant ma vie même vous aurez ici un pouvoir abfolu: ma confiance en vous fera fans bornes. Que si vous étes insensible à tous ces avantages, du moins laissez-moi Mentor, qui est toute ma ressource. Parlez, répondez-moi, n'endurcissez point votre cœur, ayez pitié du plus malheureux de tous les hommes. Quoi, vous ne dites rien! Ah! je comprens combien les Dieux me sont cruels, je le sens encore plus rigoureusement qu'en Créte, lorsque je perçai mon propre fils.

Enfin Télémaque lui répondit d'une voix troublée & timide: Je ne suis point à moi, les destinées me rappellent dans ma patrie. Mentor qui a la fagesse des Dieux, m'ordenne en leur nom de partir : que voulez-vous que je fasse? Renoncerai-je à mon pere, à ma mére, à ma patrie, qui me doit être encore plus chére qu'eux? Etant né pour être roi, je ne suis pas destiné à une vie douce & tranquille, ni à suivre mes inclinations. Votre royaume est plus riche & plus puissant que celui de mon pere; mais je dois préférer ce que les Dieux me destinent, à ce que vous avez la bonté de m'offrir. Je me croirois heureux si j'avois Antiope pour épouse sans espérance de votre royaume : mais pour m'en rendre digne, il faut que j'aille où mes devoirs m'appellent, & que ce soit mon pére qui vous la demande pour moi. Ne m'avez-vous pas promis de me renvoyer à Ithaque? n'est-ce pas sur cette promesse que j'ai combattu pour vous contre Adraste avec les alliez? Il est tems que je songe à réparer mes malheurs domestiques. Les Dieux qui m'ont donné à Mentor, ont aussi donné Mentor au fils d'Ulysse pour lui faire remplir ses destinées. Voulez-vous que je perde Mentor après avoir perdu tout le reste? Je n'ai plus ni bien, ni retraite, ni pére, ni mére, ni patrie affurée; il ne me reste qu'un homme sage & vertueux, qui est le plus précieux don de Jupiter. Jugez vousmême si je puis y renoncer, & consentir qu'il m'abandonne. Non, je mourrois plutôt; arrachez-moi la vie, la vie n'est rien; mais ne m'arrachez pas Mentor.

A mesure que Télémaque parloit, sa voix devenoit plus sorte, & sa timidité disparoissoit. Idoménée ne savoit que répondre, & ne pouvoit demeurer d'accord de ce que le fils d'Ulysse sui disoit. Lorsqu'il ne pouvoit plus parler, du moins il tâchoit par ses regards & par ses gestes de faire pitié. Dans ce moment il vit paroître Mentor, qui lui dit ces graves paroles: Ne vous assignez point, nous vous quittons,

mais

m

m

he

VC

de

tu

al

ve

V

ro

qu

ab

m

tro

tre

êti

m

cle

n'a

dr

ge

jar

j'a

rev

do

ni

ch

ou

mo

fen

den

&

ten

la

rer

LIV. XXIII. DE TELEMAQUE. 361

e

e

5

S

S

r

a

5

ù

11

e

e

3

air

e

11

le

۲,

5-

1e,

er

1-

ar

ce

es

is,

mais la fagesse qui préside aux conseils des Dieux, demeurera sur vous : croyez seulement que vous êtes trop heureux que Jupiter nous ait envoyez ici pour fauver votre royaume, & pour vous ramener de vos égaremens. Philoclès, que nous vous avons rendu, vous servira fidélement. La crainte des Dieux, le goût de la vertu, l'amour des peuples, la compassion pour les misérables, seront toûjours dans son cœur. Ecoutez-le, servez-vous de lui avec confiance & sans jalousie. Le plus grand service que vous puissez en tirer, est de l'obliger à vous dire tous vos défauts sans adoucissement. Voilà en quoi confifte le plus grand courage d'un bon roi, que de chercher de vrais amis qui lui fassent remarquer ses fautes. Pourvu que vous ayez ce courage, notre absence ne vous nuira point, & vous vivrez heureux: mais si la flatterie qui se glisse comme un serpent, retrouve un chemin jusqu'à votre cœur pour vous mettre en défiance contre les conseils défintéressez, vous êtes perdu. Ne vous laissez point abattre à la douleur : mais efforcez-vous de suivre la vertu. J'ai dit à Philoclès tout ce qu'il doit faire pour vous soulager & pour n'abuser jamais de votre confiance; je puis vous répondre de lui: les Dieux vous l'ont donné, comme ils m'ont donné à Télémaque; chacun doit suivre courageusement sa destinée, il est inutile de s'affliger. jamais vous avez besoin de mon secours, après que j'aurai rendu Télémaque à son pere & à son pays, je reviendrai vous voir. Que pourrois je faire qui me donnât un plaisir plus sensible ? je ne cherche ni biens, ni autorité sur la terre; je ne veux qu'aider ceux qui cherchent la justice & la vertu. Pourrois-je jamais oublier la confiance & l'amitié que vous m'avez témoignee!

A ces mots Idoménée fut tout-à-coup changé; il fentit son cœur appaisé, comme Neptune de son trident appaise les slots en courroux & les plus noires tempêtes: il restoit seulement en lui une douleur douce & paisible; c'étoit plutôt une tristesse & un sentiment tendre qu'une vive douleur. Le courage, la consiance, la vertu, l'espérance du secours des Dieux commencé-

rent à renaître au-dedans de lui. .

R

362 LES AVANTURES LIV. XXIII.

Hé bien, dit-il, mon cher Mentor, il faut donc tout perdre, & ne se point décourager! du moins souvenezvous d'Idoménée quand vous ferez arrivé à Ithaque, où votre sagesse vous comblera de prospérité. N'oubliez pas que Salente fut votre ouvrage, & que vous y avez laisse un roi malheureux qui n'espère qu'en vous. Allez, digne fils d'Ulysse, je ne vous retiens plus; je n'ai garde de réfister aux Dieux qui m'avoient prêté un si grand trésor. Allez aussi, Mentor, le plus grand & le plus sage de tous les hommes, si toutesois l'humanité peut faire ce que j'ai vû en vous, & si vous n'êtes point une divinité sous une forme empruntée pour instruire les hommes foibles & ignorans; allez, conduisez le fils d'Ulysse, plus heureux de vous avoir, que d'être le vainqueur d'Adraste. Allez tous deux, je n'ose plus parler, pardonnez mes soupirs Allez, vivez, foyez heureux ensemble; il ne me reste plus au monde que le souvenir de vous avoir possedez ici.... O beaux jours, trop heureux jours dont je n'ai pas connu affez le prix! jours trop rapidement écoulez, vous ne reviendrez jamais; jamais mes yeux ne reverront ce qu'ils vovent!

Mentor prit ce moment pour le départ; il embrassa Philoclès qui l'arrosa de ses larmes sans pouvoir parler. Télémaque voulut prendre Mentor par la main pour se retirer de celles d'Idoménée; mais Idoménée prenant le chemin du port, se mit entre Mentor & Télémaque; il les regardoit, il gémissoit, il commençoit des paroles entrecoupées, & n'en pouvoit achever

aucune.

Cependant on entend des cris confus sur le rivage couvert de matelots; on tend les cordages, on lève les voiles, le vent favorable se lève. Télémaque & Mentor les larmes aux yeux prennent congé du roi, qui les tient long tems serrez entre ses bras, & qui les suit des yeux aussi loin qu'il le peut.

Fin du vingt-troifieme Livre.

app

tete les front

ccra

AVANTURES

DE

s. e

d d

1-1-1e

fe z, de

1X

ez

e-

ils

Na

ır-

in

éc

8

n-

ver

ige

sve

&

01,

les

SS

TELEMAQUE,

FILS D'ULYSSE.

LIVRE VINGT-QUATRIEME.

SOMMAIRE.

Pendant leur navigation, Télémaque se fait expliquer par Mentor plusieurs difficultez sur la manière de bien gouverner les peuples; entre autres celle de connoître les hommes, pour n'employer que les bons, & n'être point trompé par les mauvais. Sur la fin de leur entretien, le calme de la mer les oblige à relâcher dans une isle, où Ulysse venoit d'aborder. Télémaque l'y voit & lui parle sans le reconnoître. Mais après l'avoir vu embarquer, il sent un trouble secret dont il ne peut concevoir la cause. Mentor la lui explique, le console, l'assure qu'il rejoindra bientôt son père, & éprouve sa piété & sa patience, en retardant son départ pour faire un sacrifice à Minerve. Enfin la Déesse cachée sous la figure de Mentor, reprend sa forme & se fait connoître. Elle donne à Télémaque ses dernières instructions, & disparoît. Après quoi Télemaque arrive à Ithaque, & retrouve Ulysse son pere chez le fidéle Eumée.

DE JA les voiles s'enflent, on lève les ancres, la terre semble s'enfuir, & le pilote éxpérimenté apperçoit de loin les montagnes de Leucate, dont la tête se cache dans un tourbillon de frimats glacez, & les monts Acrocérauniens qui montrent encore un front orgueillieux au ciel, après avoir été si souvent écrasez par la foudre.

R 2

Pen-

364 LES AVANTURES LIV. XXIV.

Pendant cette navigation, Télémaque disoit à Mentor: Je crois maintenant concevoir les 'maximes du gouvernement que vous m'avez éxpliquées; d'abord elles me paroissoient comme un songe, mais peu à peu elle se démêlent dans mon esprit & s'y présentent clairement, comme tous les objets paroissent sombres le matin aux prémières lueurs de l'aurore, mais qui ensuite semblent sortir comme d'un cahos, quand la lumière qui croît insensiblement, les distingue, & leur rend, pour ainsi dire, leurs figures & leurs couleurs naturelles. Je suis très persuadé que le point essenciel du gouvernment est de bien discerner les dissérens caractères d'esprit, pour les choisir & les appliquer selon leurs talens: mais il me reste à savoir com-

ment on peut se connoître en hommes.

Alors Mentor lui répondit : Il faut étudier les hommes pour les connoître, il en faut voir, & traiter avec eux. Les rois doivent converser avec leurs sujets, les faire parler, les consulter, les éprouver par de petits emplois dont ils leur fassent rendre compte, pour voir s'ils font capables des plus hautes fonctions. Comment est-ce, mon cher Télémaque, que vous avez appris à Ithaque à vous connoître en chevaux? C'est à force d'en voir & de remarquer leurs défauts & leurs perfections avec des gens experimentez : tout de même, parlez souvent des bonnes & des mauvaises qualitez des hommes avec d'autres hommes fages & vertueux, qui ayent long tems étudié leurs caractéres; vous apprendrez insensiblement comme ils sont faits, & ce qu'il est permis d'en attendre. Qui est-ce qui vous a appris à connoître les bons & les mauvais poetes? C'est la fréquente lecture, & la réfléxion avec des gens qui avoient le goût de la poësse. Qui est-ce qui vous a acquis le discernement sur la musique? C'est la même application à observer les bons musiciens. Comment peut-on espérer de bien gouverner les hommes, fi on ne les connoît pas? & comment les connoîtra-ton fi l'on ne vit pas avec eux? Ce n'est pas vivre avec eux que de les voir en public, où l'on ne dit de part & d'autre que des choses indifférentes & préparées avec art: il est question de les voir en particulier, de tirer du fond de leur cœur toutes les ressources secrettes qui

ho ve lid qui de le que qui avo vert vert gou & CI un une tout

y :

dé

qu'à
facrif
rendr
march
va co
pilote

les cô

naufr:

juge:

est 1

prop esten

deur

Sou
la vra
cher d
que cl
dépendent
tent v
rouvei

ent ap end in ôt à erre:

LIV. XXIV. DE TELEMAQUE. 365

y sont, de les tâter de tous côtez, de les sonder pour découvrir leurs maximes. Mais pour bien juger des hommes, il faut commencer par favoir ce qu'ils doivent être; il faut savoir ce que c'est que le vrai & solide mérite, pour discerner ceux qui en ont, d'avec ceux qui n'en ont pas. On ne cesse de parler de vertu & de mérite sans savoir ce que c'est précisément que le mérite & la vertu. Ce ne sont que de beaux noms, que des termes vagues pour la plupart des hommes, qui se font honneur d'en parler à toute heure. Il faut avoir des principes certains de justice, de raison, & de vertu, pour connoître ceux qui sont raisonnables & vertueux. Il faut favoir les maximes d'un bon & fage gouvernement pour connoître les hommes qui les ont, & ceux qui s'en éloignent par une fausse subtilité: en un mot, pour mesurer plusieurs corps, il faut avoir une mesure fixe: pour juger des esprits, il faut avoir tout de même des principes constans auxquels tous nos jugemens se réduisent. Il faut savoir précisément quel est le but de la vie humaine, & quelle fin on doit se proposer en gouvernant les hommes : ce but unique & essenciel est de ne vouloir jamais l'autorité & la grandeur pour soi; car cette recherche ambitieuse n'iroit qu'à satisfaire un orgueil tyrannique: mais on doit se facrifier dans les peines infinies du gouvernement pour rendre les hommes bons & heureux: autrement on marche à tâtons & au hazard pendant toute la vie; on va comme un navire en pleine mer, qui n'a point de pilote, qui ne consulte point les astres, & à qui toutes les côtes voisines sont inconnues, il ne peut faire que naufrage.

r

.

Z

ft

S

e,

Z

х,

18

ce

a

5 ?

ns

us

la

m-

es,

1-t-

vec

part

vec

irer

qui

Souvent les princes, faute de favoir en quoi consiste la vraye vertu, ne favent point ce qu'ils doivent chercher dans les hommes: la vraye vertu a pour eux quelque chose d'âpre, elle leur paroît trop austére & indépendante: elle les essraye & les aigrit, ils se tourment vers la flatterie: dès-lors ils ne peuvent plus trouver ni de sincérité ni de vertu. Dès-lors ils courent après un vain phantôme de fausse gloire, qui les end indignes de la véritable. Ils s'accoutument bientit à croire qu'il n'y a point de vraye vertu sur la erre: car les bons connoissent bien les méchans:

R 3

mais

mais les méchans ne connoissent point les bons. & ne peuvent pas croire qu'il y en ait. De tels princes ne savent que se defier de tout le monde également; ils fe cachent, ils fe renferment, ils font jaloux fur les moindres choses, ils craignent les hommes, & se font craindre d'eux. Ils fuyent la lumiére, ils n'ofent paroître dans leur naturel; quoiqu'ils ne veuillent pas être connus, ils ne laissent pas de l'être; car la curiofité maligne de leurs sujets pénétre & devine tout, mais ils ne connoissent personne. Les gens intéressez qui les obsédent sont ravis de les voir inaccessibles. Un roi inaccessible aux hommes l'est aussi à la vérité. On noircit par d'infames rapports, & on écarte de lui tout ce qui pourroit lui ouvrir les yeux. fortes de rois passent leur vie dans une grandeur sauvage & farouche, où craignant fans cesse d'être trompez, ils le sont toûjours inévitablement, & méritent de l'être. Dès qu'on ne parle qu'à un petit nombre de gens, on s'engage à recevoir toutes leurs passions, & tous leurs prejugez. Les bons même ont leurs défauts & leurs préventions. De plus on est à la merci des rapporteurs, nation basse & maligne, qui se nourrit de venin, qui empoisonne les choses innocentes, qui grossit les petites, qui invente le mal plutôt que de cesser de nuire, qui se jouë pour son intérêt de la défiance & de l'indigne curiofité d'un prince foible & ombrageux.

Connoissez donc, ô mon cher Télémaque, connoissez les hommes; éxaminez-les, faites-les parler les uns les autres, éprouvez-les peu à peu : ne vous livrez à aucun; profitez de vos éxperiences lorsque vous aurez été trompé dans vos jugemens; car vous serez trompé quelquesois : apprenez par-là à ne juger promptement de personne, ni en bien, ni en mal. Les méchans sont trop prosonds pour ne surpendre pas les bons par leurs déguisemens; mais vos erreurs passes vous instruiront très-utilement. Quand vous aurez trouvé des talens & de la vertu dans un homme, servez-vous-en avec consiance; car les honnêtes gens veulent qu'on sente leur droiture, ils aiment mieux de l'estime & de la consiance que des trésors, mais ne les gâtez pas en leur donnant un pouvoir sans

le

ja fu

fic

VO

êt

ne

Cre

a

cœ

pa

do

éti

Al

n'e

cha

ren

tair

bornes. Tel eût été toûjours vertueux, qui ne l'est plus, parce que son maître lui a donné trop d'autorité & de richesses. Quiconque est assez aimé des Dieux pour trouver dans tout un royaume deux ou trois vrais amis, d'une fagesse & d'une bonté constante, trouve bientôt par eux d'autres personnes qui leur ressemblent pour remplir les places inférieures. Par les bons auxquels on se confie, on apprend ce qu'on ne peut pas discerner par soi-même dans les au-

tres fujets.

ne

ne

ils

les

nt

a-

as

ri-

ut,

Tez:

es.

ité.

de

Ces

au-

om-

tent

bre

ons,

dé-

erci

our-

qui

de

de-

le &

noif-

r les

s liv-

VOUS

ferez.

rom-

Les

as les

affees

aurez , fer-

gens

mieux

mais

· fans

ornes.

Mais faut-il, disoit Télémaque, se servir des méchans quand ils font habiles, comme je l'ai oui dire tant de fois? On est souvent, repondit Mentor, dans la nécessité de s'en servir. Dans une nation agitée & en désordre, on trouve souvent des gens injustes à artificieux qui sont déja en autorité: ils ont des emplois importans qu'on ne peut leur êter, ils ont acquis la confiance de certaines personnes puissantes qu'on a besoin de menager: il faut les menager euxmêmes, ces hommes scélérats, parce qu'on les craint, & qu'ils peuvent tout bouleverser. Il faut bien s'en servir pour un tems; mais il faut aussi avoir en vue de les rendre peu à peu inutiles. Pout la vraye & intime confiance, gardez-vous bien de la leur donner jamais; car ils peuvent en abuser, & vous tenir enfuite malgré vous par votre fecret, chaine plus difficile à rompre que toutes les chaines de fer. Servezvous d'eux pour des négociations passagéres. Traitezles bien, engagez-les par leurs passions mêmes à vous être fidéles; car vous ne les tiendrez que par-là: mais ne les mettez point dans vos delibérations les plus se-Ayez toujours un ressort prêt pour les remuer à votre gré, mais ne leur donnez jamais la clef de votre cœur ni de vos affaires. Quand votre Etat devient paisible, réglé, conduit par des hommes sages & droits, dont vous etes fûr, peu à peu les méchans dont vous étiez contraint de vous servir, deviennent inutiles. Alors il ne faut pas cesser de les bien traiter; car il n'est jamais permis d'être ingrat, même pour les méchans: mais en les traitant bien, il faut tâcher de les rendre bons. Il est nécessaire de tolérer en eux certains défauts qu'on pardonne à l'humanité, il faut R 4 néan-

néanmoins relever peu à peu l'autorité, & reprimer les maux qu'ils feroient ouvertement, si on les lainoit faire. Après tout c'est un mal que le bien se fasse par les méchans; & quoique ce mal foit fouvent inévitable, il faut tendre néanmoins peu à peu à le faire cesser. Un prince sage, qui ne voudra que le bon ordre & la justice, parviendra avec le tems à se passer des hommes corrompus & trompeurs, il en trouvera assez de

bons qui auront une habileté suffisante.

Mais ce n'est pas assez de trouver de bons sujets dans une nation; il est nécessaire d'en former de nouveaux. Ce doit être, répondit Télémaque, un grand embarras. Point du tout, reprit Mentor; l'application que vous avez à chercher les hommes habiles & vertueux pour les élever, éxcite & anime tous ceux qui ont du talent & du courage; chacun fait des efforts. Combien y a-t-il d'hommes qui languissent dans une oissveté obscure, & qui deviendroient de grands hommes, si l'émulation & l'espérance du fuccès les animoit au travail? Combien y a-t-il d'hommes que la misere & l'impuissance de s'elever par la vertu, tentent de s'élever par le crime. Si donc vous attachez les récompenses & les honneurs au génie & à la vertu combien de sujets se formeront d'eux-mêmes! Mais combien en formerezvous, en les faisant monter de degré en degré, depuis les derniers emplois jusqu'aux prémiers! Vous exercerez leurs talens, vous éprouverez l'étendue de leur esprit, & la sincérité de leur vertu. Les hommes qui parviendront aux plus hautes places, auront été nourris sous vos yeux dans les inférieures. Vous les aurez fuivis toute votre vie de degré en degré: vous jugerez d'eux, non par leurs paroles, mais par toute la fuite de leurs actions.

Pendant que Mentor raisonnoit ainsi avec Telemaque, ils appercurent un vaisseau Phéacien qui avoit relâché dans une petite isle deserte & sauvage, bordée de rochers affreux. En même tems les vents se tûrent, les doux Zéphirs mêmes semblérent retenir leur haleine, toute la mer devint unie comme une glace, les voiles abattues ne pouvoient plus animer le vaisseau; l'effort des rameurs déja fatiguez étoit inu-

tile;

fo

il

m

LIV. XXIV. DE TELEMAQUE. 369

tile; il falut aborder en cette Isle, qui étoit plutôt un écueil qu'une terre propre à être habitée par des hommes. En un autre tems moins calme on n'auroit pû y aborder fans un grand péril. Ces Phéaciens qui attendoient le vent, ne paroissoient pas moins impatiens que les Salentins de continuer leur navigation. Télémaque s'avance vers eux sur ces rivages escarpez. Aussitôt il demande au premier homme qu'il rencontre, s'il n'a point vû Ulysse Roise

d'Ithaque dans la maison du Roi Alcinous?

S

.

9

3

e

) -

1-

e

n

uı

e-

y

e-

e.

n-

r-

7-

115

X-

de

m-

nt

us

é:

par

lé-

Oit

or-

nts

nir

ine

le

111-

le;

Celui auquel il s'étoit adresse par hazard, n'étoit pas Phéacien; c'étoit un étranger inconnu qui avoit un air majestueux, mais triste & abattu: il paroissoit reveur, & à peine écouta-t-il d'abord la question de Télémaque; mais enfin il lui répondit : Ulysse, vous ne vous trompez pas, a été reçu chez le roi Alcinous comme en un lieu où l'on craint supiter, & où l'on éxerce l'hospitalité: mais il n'y est plus, & vous l'y chercherez inutilement; il est parti pour revoir Ithaque, si les Dieux appaisez souffrent enfin qu'il puisse jamais faluer ses Dieux Penates. A peine cet étranger eut prononcé triftement ces paroles, qu'il se jetta dans un petit bois épais sur le haut d'un rocher, d'où il regardoit attentivement la mer, fuyant les hommes qu'il voyoit, & paroissant affligé de ne pouvoir partir. Télémaque le regardoit fixement: plus il le regardoit, plus il étoit ému & étonné. Cet inconnu, disoit-il à Mentor, m'a répondu comme un homme qui écoute à peine ce qu'on lui dit, & qui est plein d'amertume. Je plains les malheureux depuis que je le suis, & je sens que mon cœur s'intéresse pour cet homme, sans savoir pourquoi. m'a assez mal reçu. A peine a-t-il daigné m'ecouter & me répondre. Je ne puis cesser néanmoins de souhaiter la fin de ses maux.... Mentor souriant, repondit: Voila à quoi servent les malheurs de la vie; ils rendent les princes modérez, & sensibles aux peines des autres. Quand ils n'ont jamais goûte que le doux poison des prosperitez, ils se croyent des Dieux, ils veulent que les montagnes s'applanissens pour les contenter, ils comptent pour rien les hommes, ils veulent se jouer de la nature entière. Quand

R 5

ils

370 LES AVANTURES LIV. XXIV.

ils entendent parler des souffrances, ils ne savent ce que c'est: c'est un songe pour eux, ils n'ont jamais vû la distance du bien & du mal; l'infortune seule peut leur donner de l'humanité & changer leur cœur de rocher en un cœur humain. Alors ils fentent qu'ils font hommes, & qu'ils doivent menager les autres hommes qui leur ressemblent. Si un inconnu vous fait tant de pitié, parce qu'il est comme vous errant fur ce rivage; combien devrez-vous avoir plus de compassion pour le peuple d'Ithaque, lorsque vous le verrez un jour souffrir? Ce peuple que les Dieux vous auront confié comme on confie un troupeau à un berger, sera peut-être malheureux par votre ambition, ou par votre faste, ou par votre imprudence; car les peuples ne souffrent que par les fautes des Rois, qui devroient veiller pour les empêcher de fouffrir.

Pendant que Mentor parloit ainfi, Télémaque étoit plongé dans la triftesse & dans le chagrin, & il lui répondit enfin avec un peu d'émotion : Si toutes ces choses sont vrayes, l'état d'un roi est bien malheureux : il est l'esclave de tous ceux auxquels il paroît commander. Il n'est pas tant fait pour leur commander, qu'il est fait pour eux : il se doit tout entier à eux, il est chargé de tous leurs besoins, il est l'homme de tout le peuple & de chacun en particulier. Il faut qu'il s'accommode à leurs foiblesses, qu'il les corrige en pére, qu'il les rende fages & heureux. L'autorité qu'il paroît avoir n'est pas la fienne; il ne peut rien faire ni pour sa gloire, ni pour fon plaisir: son autorité est celle des loix, il faut qu'il leur obeisse pour en donner l'éxemple à ses sujets. A proprement parler, il n'est que le défenseur des loix pour les faire regner; il faut qu'il veille & qu'il travaille pour les maintenir : il est l'homme le moins libre & le moins tranquille de son royaume. C'est un esclave qui facrifie son repos & sa liberté, pour la liberté & la félicité publique.

Il est vrai, répondit Mentor, que le roi n'est roi que pour avoir soin de son peuple, comme un berger de son troupeau, ou comme un pére de sa famille. Mais trouvez-vous, mon cher Télémaque, qu'il soit

mal-

2

to

qu

tu

ne

co

LIV. XXIV. DE TELEMAQUE. 371

malheureux d'avoir du bien à faire à tant de gens? Il corrige les méchans par des punitions, il encourage les bons par des récompenses, il représente les Dieux en conduisant ainsi à la vertu tout le genre humain. N'a-t-il pas assez de gloire à faire garder les loix? Celle de se mettre au-dessus des loix est une gloire fausse, qui n'inspire que de l'horreur & du mepris : s'il est méchant, il ne peut être que malheureux, car il ne fauroit trouver aucune paix dans ses passions & dans sa vanité : s'il est bon, il doit goûter le plus pur & le plus solidé de tous les plaisirs, à travailler pour la vertu, & attendre des Dieux une éternelle récompense.

Télémaque agité au-dedans par une peine fecréte, sembloit n'avoir jamais compris ces maximes, quoi-qu'il en sût rempli, & qu'il les eût lui-même enfeignées aux autres. Une humeur noire lui donnoit contre ses véritables sentimens un esprit de contradiction & de subtilité pour rejetter les véritez que

Mentor éxpliquoit.

-

a

Ir

it

1-

il il

ns

ın li-

10

rer

le.

al-

Telemaque opposoit à ces raisons l'ingratitude des hommes. Quoi! disoit-il, prendre tant de peine pour se faire aimer des hommes, qui ne vous aimeront peut-être jamais, & pour faire du bien à des mechans, qui se serviront de vos bienfaits pour vous nuire? Mentor lui répondoit patiemment: Il faut compter sur l'ingratitude des hommes, & ne laisser pas de leur faire du bien : il faut les fervir moins pour l'amour d'eux, que pour l'amour des Dieux qui l'ordonnent. Le bien qu'on fait n'est jamais perdu. les hommes l'oublient, les Dieux s'en souviennent & le récompensent. De plus, si la multitude est ingrate, il y a toujours des hommes vertueux qui sont touchez de votre vertu. La multitude même, quoique changeante & capricieuse, ne laisse pas de faire tot ou tard une espèce de justice à la veritable vertu: mais voulez-vous empêcher l'ingratitude des hommes? ne travaillez pas uniquement à les rendre puissans, riches, redoutables par les armes, heureux par les plaisirs: cette gloire, cette abondance, ces délices les corrompent; ils n'en seront que plus méchans, & par consequent plus ingrats. C'est leur faire un pré-

sent funeste: c'est leur offrir un poison délicieux. Mais appliquez-vous à redresser leurs mœurs, à leur inspirer la justice, la fincérité, la crainte des Dieux, l'humanité, la fidélité, la modération, le défintéressement. En les rendant bons, vous les empêcherez d'être ingrats, vous leur donnerez le véritable bien, qui est la vertu: si elle est solide, elle les attachera toûjours à celui qui la leur aura inspirée. Ainsi en leur donnant les véritables biens, vous ferez du bien à vous-même, & vous n'aurez point à craindre leur ingratitude. Faut il s'étonner que les hommes soient ingrats pour des princes, qui ne les ont jamais portez qu'à l'injustice, qu'à l'ambition sans bornes, qu'à la jalousie contre leurs voisins, qu'à l'inhumanité, qu'à la hauteur, qu'à la mauvaise foi? Le prince ne doit attendre d'eux que ce qu'il leur a appris à faire. Que fi au contraire il travailloit par ses éxemples, & par son autorité à les rendre bons, il trouveroit le fruit de son travail dans leurs vertus; ou du moins il trouveroit dans la sienne & dans l'amitié des Dieux dequoi le confoler de tous les mécomptes.

A peine ce discours fut-il achevé, que Télémaque s'avança avec empressement vers les Pheaciens, dont le vaisseau étoit arrêté sur le rivage. Il s'adressa à un vieillard d'entre eux, pour lui demander d'où ils venoient, où ils alloient, & s'ils n'avoient point vu Ulysse. Le vieillard répondit: Nous venons de notre isle, qui est celle des Phéaciens; nous allons chercher des marchandifes vers l'Epire. Ulysse, comme on vous l'a déja dit, a passé dans notre patrie, mais il en est parti. Quel est, ajouta aussitet Telémaque, cet homme si triste, qui cherche les lieux les plus déferts, en attendant que votre vaisseau parte? C'est, répondit le vieillard, un étranger qui nous est inconnu: mais on dit qu'il se nomme Cléomenes ; qu'il est ne en Phrygie: qu'un oracle avoit prédit à sa mère avant fa naissance qu'il seroit roi, pourvu qu'il ne demeurat point dans fa patrie; & que s'il y demeuroit, la colére des Dieux se feroit sentir aux Phrygiens par une cruelle peste. Dès qu'il fut né, ses parens le donnérent à des matelots qui le portérent dans l'isle de Lesbos. Il y sut nourri en secret aux dépens de sa er n et s,

et s, nn:
né nt ât one éde sa



Telemaque arrivant à Salente trouve le luxe de la Ville reformé, et la Campagne bien cultivée.

Hulett So

LIV. XXIV. DE TELEMAQUE. 373

patrie, qui avoit un fi grand intérêt de le tenir éloigné Bientôt il devint grand, robuste, agréable, & adroit à tous les éxercices du corps. Il s'appliqua même avec beaucoup de goût & de génie aux sciences & aux beaux arts: mais on ne put le fouffrir dans aucun pays. La prédiction faite sur lui devint célébre: on le reconnut bientôt par tout où il alla. Partout les rois craignoient qu'il ne leur enlevât leurs diadêmes: ainsi il est errant depuis sa jeunesse, & il ne peut trouver aucun lieu du monde où il lui foit libre de s'arrêter; il a souvent passé chez des peuples sort éloignez du sien. Mais à peine est-il arrivé dans une ville qu'on y découvre sa naissance, & l'oracle qui le regarde. Il a beau se cacher & choisir en chaque lieu quelque genre de vie obscure. Ses talens éclattent, dit-on, toûjours malgré lui, & pour la guerre, & pour les lettres, & pour les affaires les plus importantes: il se présente toûjours en chaque pays quelque occasion imprévue qui l'entraîne, & qui le fait connoitre au public. C'est son mérite qui fait son malheur, il le fait craindre & l'exclut de tous les pays où il veut habiter. Sa destinée est d'être estime, aime, admiré par tout, mais rejetté de toutes les terres connues: il n'est plus jeune, & cependant il n'a pû encore trouver aueune côte ni de l'Afie ni de la Gréce où l'on ait voulu le laisser vivre en quelque repos; il paroit sans ambition, & il ne cherche aucune fortune. Il se trouveroit trop heureux que l'oracle ne lui eût jamais promis la royauté : il ne lui reste aucune espérance de revoir jamais sa patrie, car il sait qu'il ne pourroit porter que le deuil & les larmes dans toutes les familles. La royauté même pour laquelle il souffre ne lui paroît point desirable; il court malgré lui aprés elle par une trifte fatalité de royaume en royaume, & elle semble fuir devant lui pour se jouer de ce malheureux jusqu'à sa vieillesse : funeste présent des Dieux qui trouble tous ses plus beaux jours, & qui ne lui cause que des peines dans l'âge où l'homme infirme n'a plus besoin que de repos. Il s'en va, dit-il, vers la Thrace chercher quelque peuple sauvage & sans loix qu'il puisse assembler, policer, & gouverner pendant quelques années; après quoi

374 LES AVANTURES LIV. XXIV.

quoi l'oracle étant accompli, on n'aura plus rien à craindre de lui dans les royaumes les plus florissens: il compte alors de se retirer dans un village de Carie, où il s'adonnera à l'agriculture, qu'il aime passionnément. C'est un homme sage & modéré, qui craint les Dieux, qui connoît bien les hommes, & qui sait vivre en paix avec eux, sans les estimer. Voilà ce qu'on raconte de cet étranger, dont vous me demandez des nouvelles.

Pendant cette conversation Télémaque tournoit souvent ses yeux vers la mer, qui commençoit à être agitée. Le vent soulevoit les slots, qui venoient battre les rochers, les blanchissant de leur écume. Dans ce moment le vieillard dit à Télémaque: Il faut que je parte; mes compagnons ne peuvent m'attendre. En disant ces mots, il court au rivage; on s'embarque: on n'entend que des cris confus sur le rivage par l'ar-

deur des mariniers impatiens de partir.

Cet inconnu avoit été quelque tems au milieu de l'isle, montant sur le sommet de tous les rochers, & confidérant de là l'espace immense des mers avec une tristesse profonde. Télémaque ne l'avoit point perdu de vue, & il ne cessoit d'observer ses pas. cœur étoit attendri pour un homme vertueux, errant, malheureux, destiné aux plus grandes choses, & fervant de jouet à une rigoureuse fortune loin de sa pa-Au moins, disoit-il en lui-même, peut-être reverrai je Ithaque: mais ce Cléoménes ne peut jamais revoir la Phrygie. L'éxemple d'un homme encore plus malheureux que lui adoucissoit la peine de Télémaque. Enfin cet homme voyant son vaisseau prêt, étoit descendu de ces rochers escarpez avec autant de vîtesse & d'agilité, qu'Apollon dans les forets de Lycie, ayant noûé ses cheveux blonds, passe au travers des précipices pour aller percer de ses fléches les cerfs & les sangliers. Déja cet inconnu est dans le vaisseau qui fend l'onde amére, & qui s'éloigne de la terre.

Alors une impression secréte de douleur saisit le cœur de Télémaque, il s'afflige sans savoir pourquoi; les larmes coulent de ses yeux, & rien ne lui est si doux que de pleurer. En même tems il apperçoit

LIV. XXIV. DE TELEMAQUE. 375

fur le rivage tous les mariniers de Salente couchez fur l'herbe, & profondément endormis; ils étoient las & abattus. Le doux sommeil s'étoit insinué dans leurs membres, & tous les humides pavots de la nuit avoient été répandus sur eux en plein jour par la puissance de Minerve. Télémaque est étonné de voir cet assoupissement universel des Salentins, pendant que les Phéaciens avoient été si attentifs & si diligens à profiter du vent favorable : mais il est encore plus occupé à regarder le vaisseau Phéacien prêt à difparoître au milieu des flots, qu'à marcher vers les Salentins pour les éveiller. Un étonnement & un trouble fecret tient ses yeux attachez vers ce vaisseau deja parti, dont il ne voit plus que les voiles qui blanchifsent un peu dans l'onde azurée; il n'écoute pas même Mentor qui lui parle; il est tout hors de lui même dans un transport semblable à celui des Ménades, lorsqu'elles tiennent le thirse en main, & qu'elles font retentir de leurs cris infensez les rives de l'Hébre & les

montagnes de Rhodope & d'Ismare.

Enfin il revient un peu de cette espéce d'enchantement; ses larmes recommencent à couler de ses yeux; & alors Mentor lui dit: Je ne m'étonne point, mon cher Télémaque, de vous voir pleurer; la cause de votre douleur, qui vous est inconnue, ne l'est pas à Mentor; c'est la nature qui parle, & qui se fait sentir: c'est elle qui attendrit votre cœur. L'inconnu qui vous a donné une si vive émotion, est le grand Ulysse: ce qu'un vieillard Phéacien vous a raconté de lui sous le nom de Cléomenes, n'est qu'une siction, pour cacher plus surement le retour de votre pére dans fon royaume. Il s'en va droit à Ithaque; déja il est bien près du port, & il revoit enfin ces lieux si long-tems defirez: vos yeux l'ont vû, comme on vous l'avoit prédit autrefois, mais sans le connoître; bient it vous le verrez, vous le connoîtrez, & il vous connoîtra. Mais maintenant les Dieux ne pouvoient permettre votre reconnoissance hors d'Ithaque. Son cœur n'a point été moins ému que le vôtre; il est trop sage pour se découvrir à nul mortel dans un lieu où. il pourroit être exposé à des trahisons & aux insultes des cruels amans de Pénélope. Ulysse votre père est

le plus fage de tous les hommes; son cœur est comme un puits profond, on ne fauroit y puiser son secret. Il aime la vérité & ne dit jamais rien qui la blesse, mais il ne la dit que pour le besoin; & la sagesse, comme un sceau, tient toûjours ses levres fermées à toutes paroles inutiles. Combien a-t-il été ému en vous parlant! Combien s'est-il fait de violence pour ne se point découvrir! Que n'a-t-il pas souffert en vous voyant! Voilà ce qui le rendoit trifte & abattu.

Pendant ce discours, Télémaque attendri & troublé ne pouvoit retenir un torrent de larmes : les fanglots l'empêchérent même long-tems de répondre; enfin il s'ecria: Hélas! mon cher Mentor, je sentois bien dans cet inconnu je ne sai quoi qui m'attiroit à lui, & qui remuoit toutes mes entrailles. Mais pourquoi ne m'avez-vous pas dit avant son départ que c'étoit Ulysse, puisque vous le connoissiez? Pourquoi l'avez-vous laissé partir sans lui parler, & sans faire semblant de le connoître? Quel est donc ce mystére? Serai-je toûjours malheureux? Les Dieux irritez veulent-ils me tenir, comme Tantale altéré, qu'une eau trompeuse amuse s'ensuyant de ses levres avides? Ulysse! Ulysse, m'avez-vous échappé pour jamais! Peut-être ne le verrai-je plus! Peut-être que les amans de Pénélope le feront tomber dans les embuches qu'ils me preparoient! Au moins si je le suivois, je mourrois avec lui! O Ulysse! ô Ulysse! a la tempête ne vous rejette pas encore contre quelque écueil (car j'ai tout à craindre de la fortune ennemie) je tremble que vous n'arriviez à Ithaque avec un fort aussi funeste qu'Agamemnon à Mycénes. Mais pourquoi, cher Mentor, m'avez-vous envié mon bonheur? maintenant je l'embrasserois, je serois déja avec lui dans le port d'Ithaque, nous combattrions pour vaincre tous nos ennemis.

Mentor lui répondit en fouriant: Voyez, mon cher Telémaque, comment les hommes sont faits. Vous voilà tout désolé, parce que vous avez vû votre pére sans le reconnoître. Que n'eussiez-vous pas donné hier pour être assuré qu'il n'étoit pas mort? aujourd'hui vous en êtes assuré par vos propres yeux; & cette assurance qui devroit vous combler de joye,

LIV. XXIV. DE TELEMAQUE. 377

vous laisse dans l'amertume. Ainsi le cœur malade des mortels compte toûjours pour rien ce qu'il a le plus defiré, dès qu'il le posséde: & il est ingénieux pour se tourmenter sur ce qu'il ne posséde pas encore. C'est pour exercer votre patience que les Dieux vous tiennent ainsi en suspens. Vous regardez ce tems comme perdu, sachez que c'est le plus utile de votre vie; car il vous exerce dans la plus nécessaire de toutes les vertus pour ceux qui doivent commander. Il faut être patient jour devenir maître de soi & des autres: l'impatience qui paroît une force & une vigueur de l'ame, n'est qu'une foiblesse & une impuisfance de souffrir la peine. Celui qui ne sait pas attendre & souffrir, est comme celui qui ne sait pas se taire sur un secret; l'un & l'autre manquent de sermeté pour se retenir, comme un homme qui court dans un chariot, & qui n'a pas la main affez ferme pour arrêter, quand il faut, ses coursiers fougueux; ils n'obeissent plus au frein, ils se précipitent; & l'homme foible auquel ils échappent, est brisé dans sa chute. Ainsi l'homme impatient est entraîné par ses desirs indomptez & farouches, dans un abîme de malheurs: plus sa puissance est grande, plus son impatience lui est funeste; il n'attend rien, il ne se donne le tems de rien mesurer, il force toutes choses pour se contenter; il rompt les branches pour cueillir le fruit avant qu'il soit mûr; il brise les portes plutôt que d'attendre qu'on les lui ouvre; il veut moissonner quand le sage laboureur séme : tout ce qu'il fait à la hâte & à contre-tems, est mal fait, & ne peut avoir de durée non plus que ses desirs volages. Tels sont les projets infensez d'un homme qui croit pouvoir tout, & qui se livre à ses desirs impatiens pour abuser de sa puissance. C'est pour vous apprendre à être patient, mon cher Télémaque, que les Dieux éxercent tant votre patience, & semblent se jouer de vous dans la vie errante où ils vous tiennent toûjours incer-Les biens que vous espérez se montrent à vous, & s'enfuyent comme un songe léger que le réveil fait disparoître: pour vous apprendre que les choses même qu'on croit tenir dans ses mains, échappent dans l'instant. Les plus sages leçons d'Ulysse ne vous seroat

pas aussi utiles que sa longue absence, & les peines que

vous souffrez en le cherchant.

Ensuite Mentor voulut mettre la patience de Télémaque à une derniére épreuve encore plus forte. Dans le moment où le jeune homme alloit avec ardeur presser les matelots pour hâter le depart, Mentor l'arrêta tout-à-coup, & l'engagea à faire sur le rivage un grand facrifice à Minerve. Télémaque fait avec docilité ce que Mentor veut. On dresse deux autels de gazon; l'encens fume, le sang des victimes coule. Télémaque pousse des soupirs tendres vers le ciel, il reconnoît la puissante protection de la Déesse. A peine le facrifice est-il achevé, qu'il fuit Mentor dans les routes sombres d'un petit bois voisin. Là il apperçoit tout-à-coup que le visage de You ami prend une nouvelle forme : les rides de fon front s'effacent, comme les ombres disparoissent quand l'Aurore de ses doigts de rose ouvre les portes de l'Orient & enflame tout l'horison; ses yeux creux & austéres se changent en des yeux bleux d'une couleur céleste, & pleins d'une flame divine, sa barbe grise & négligée disparoît; des traits nobles & fiers, mêlez de douceur & de grace, se montrent aux yeux de Telémaque ébloui; il reconnoit un visage de femme avec un teint plus uni qu'une fleur tendre & nouvellement éclose au soleil : on y voit la blancheur des lys mêlée de roses naissantes. Sur ce visage fleurit une éternelle jeunesse avec une majesté simple & négligée; une odeur d'ambroisse se répand de ses cheveux flottans: ses habits éclattent comme les vives couleurs, dont le foleil en se levant peint les sombres voûtes du ciel, & les nuages qu'il vient dorer. Cette divinité ne touche pas du pied à terre, elle coule légérement dans l'air comme un oiseau le fend de ses ailes; elle tient de sa puissante main une lance brillante, capable de faire trembler les villes & les nations les plus guerrières. Mars même en seroit effraye; sa voix est douce & modérée, mais forte & infinuante; toutes ses paroles sont des traits de seu qui percent le cœur de Télémaque, & qui lui font ressentir je ne sai quelle douleur délicieuse; sur son casque paroît l'oiseau trifte d'Athénes, & sur sa poitrine brille la redou-

LIV. XXIV. DE TELEMAQUE. 379

table Egide. A ces marques Télémaque reconnoît Minerve.

O Déesse, dit-il, c'est donc vous-même, qui avez daigné conduire le sils d'Ulysse pour l'amour de son pére. . . . Il vouloit en dire davantage, mais la voix lui manqua, ses lévres s'essorçoient en vain d'éxprimer les pensées qui sortoient avec impétuosité du sond de son cœur. La divinité présente l'accabloit, & il étoit comme un homme, qui dans son songe est oppressé jusqu'à perdre la respiration, & qui par l'agitation penible de ses lèvres ne peut sormer aucune voix.

Enfin Minerve prononça ces paroles: Fils d'Ulysse, écoutez-moi pour la derniere fois. Je n'ai instruit aucun mortel avec autant de soin que vous; je vous ai mené par la main au travers des naufrages, des terres inconnues, des guerres fanglantes, & de tous les maux qui peuvent éprouver le cœur de l'homme. Je vous ai montré par des expériences sensibles les vrayes & les fausses maximes par lesquelles on peut régner: vos fautes ne vous ont pas été moins utiles que vos malheurs. Car quel est l'homme qui peut gouverner sagement, s'il n'a jamais souffert & s'il n'a jamais profité des souffrances où ses sautes l'ont précipité? Vous avez rempli, comme votre pére, les terres & les mers, de vos triftes avantures. Allez, vous êtes maintenant digne de marcher sur ses pas; il ne vous reste plus qu'un court & facile trajet jusqu'à Ithaque, où il arrive dans ce moment; combattez avec lui, & obeissez-lui comme le moindre de ses sujets; donnez-en l'éxemple aux autres : il vous donnera pour épouse Antiope, & vous serez heureux avec elle, pour avoir moins cherché la beauté que la fagesse & la vertu. Lorsque vous régnerez, mettez toute votre gloire à renouveller l'âge d'or, écoutez tout le monde; croyez peu de gens : gardez-vous bien de vous croire trop vous-même; craignez de vous tromper: mais ne craignez jamais de laisser voir aux autres que vous avez été trompé : aimez les peuples, n'oubliez rien pour en être aimé. La crainte est nécessaire quand l'amour manque; mais il la faut toûjours employer à regret comme les remédes violens

violens & les plus dangereux. Confidérez toûjours de loin toutes les fuites de ce que vous voulez entreprendre; prévoyez les plus terribles inconvéniens, & fachez que le vrai courage consiste à envisager tous les périls, & à les méprifer quand ils deviennent nécessaires: celui qui ne veut pas les voir n'a pas assez de courage pour en supporter tranquillement la vue : celui qui les voit tous, qui évite tous ceux qu'on peut éviter, & qui tente les autres sans s'émouvoir, est le feul sage & magnanime. Fuyez la molesse, le faste, la profusion: mettez votre gloire dans la simplicité; que vos vertus & vos bonnes a lions soient les ornemens de votre personne & de votre palais; qu'elles soient la garde qui vous environne, & que tout le monde apprenne de vous en quoi confiste le vrai honneur: n'oubliez jamais que les rois ne régnent point pour leur propre gloire, mais pour le bien des peuples : les biens qu'ils font, s'étendent jusques dans les siécles les plus éloignez: les maux qu'ils font se multiplient de génération en génération jusqu'à la postérité la plus reculée. Un mauvais régne fait quelquefois la calamité de plusieurs siécles. Surtout foyez en garde contre votre humeur. C'est un ennemi que vous porterez par-tout avec vous jusqu'à la mort. Il entrera dans vos conseils, & vous trahira si vous l'écoutez. L'humeur fait perdre les occasions les plus importantes: elle donne des inclinations & des aversions d'enfant au préjudice des plus grands intérêts; elle fait décider les plus grandes affaires par les plus petites raisons: elle obscurcit tous les talens, rabaisse le courage, rend un homme inégal, foible, vil & insupportable. Défiez-vous de cet ennemi. Craignez les Dieux, ô Télémaque; cette crainte est le plus grand trésor du cœur de l'homme: avec elle vous viendront la fagesse, la justice, la paix, la joye, les purs plaisirs, la vraye liberté, la douce abondance, & la gloire fans tache.

Je vous quitte, ô fils d'Ulysse; mais ma sagesse ne vous quittera point, pourvu que vous sentiez toûjours que vous ne pouvez rien sans elle. Il est tems que vous appreniez à marcher tout seul, Je ne me suis séparée de vous en Egypte & à Salente, que

pour

LI

CO

ote

s'é

8

éto

va

pa

LIV. XXIV. DE TELEMAQUE. 3

pour vous accoutumer à être privé de cette douceur, comme on févre les enfans, lorsqu'il est tems de leur ôter le lait pour leur donner des alimens solides.

A peine la Déesse eut achevé ce discours, qu'elle s'éleva dans les airs, & s'enveloppa d'un nuage d'or & d'azur, où elle disparut. Télémaque soupirant, étonné & hors de lui-même, se prosterna à terre, levant les mains au ciel; puis il alla éveiller ses compagnons, se hâta de partir, arriva à Ithaque, & reconnut son pére chez le sidéle Eumée.

Fin du vingt-quatrieme & dernier Livre.

Ontagnes, * de qui l'audace
Va porter jusques aux cieux
Un front d'éternelle glace,
Soutien du séjour des Dieux;
Dessus vos têtes chenuës,
Je cueille au-dessus des nuës
Toutes les sleurs du printems;
A mes pieds, contre la terre,
J'entens gronder le tonnerre,
Et tomber mille torrens.

Semblables aux monts de Thrace,
Qu'un géant audacieux
Sur les autres monts entasse
Pour escalader les cieux,
Vos sommets sont des campagnes
Qui portent d'autres montagnes;
Et s'élevant par degrez,
De leurs orgueilleuses têtes
Vont affronter les tempêtes
De tous les vents conjurez.

Dès que la vermeille aurore De ses feux étincelans Toutes ces montagnes dore, Les tendres agneaux bêlans Errent dans les pâturages;

^{*} Montagnes d'Auvergne où il étoit alors.

Bientôt les sombres bocages, Plantez le long des ruisseaux, Et que les Zéphirs agitent, Bergers & troupeaux invitent A dormir au bruit des eaux.

IV.

Mais dans ce rude paysage
Où tout est capricieux,
Et d'une beauté sauvage,
Rien ne rappelle à mes yeux
Les bords que mon sleuve arrose,
Fleuve, où jamais le vent n'ose
Les moindres slots soulever,
Où le ciel serein nous donne
Le printems après l'automne,
Sans laisser place à l'Hyver.

V

Solitude, * où la rivière
Ne laisse entendre autre bruit,
Que celui d'une onde claire
Qui tombe, écume, & s'ensuit;
Où deux isles fortunées,
De rameaux verds couronnées,
Font pour le charme des yeux
Tout ce que le cœur desire:
Que ne puis-je sur ma lyre
Te chanter du chant des Dieux?

VI

De Zéphir la douce haleine, Qui reverdit nos buissons, Fait sur le dos de la plaine Flotter les jaunes moissons, Dont Cérès emplit nos granges. Bacchus lui-même aux vendanges Vient empourprer le raisin; Et du penchant des collines, Sur les campagnes voisines Verse des sleuves de vin.

^{*} Carenac, petite Abbaye sur la Dordogne qu'il avoit alors.

VIr.

Je vois au bout des campagnes. Pleines de fillons dorez, S'enfuir vallons & montagnes. Dans des lointains azurez, Dont la bizarre figure Est un jeu de la nature. Sur les rivés du Canal, Comme en un miroir fidelle, L'horison se renouvelle, Et se peint dans ce cristal.

VIII.

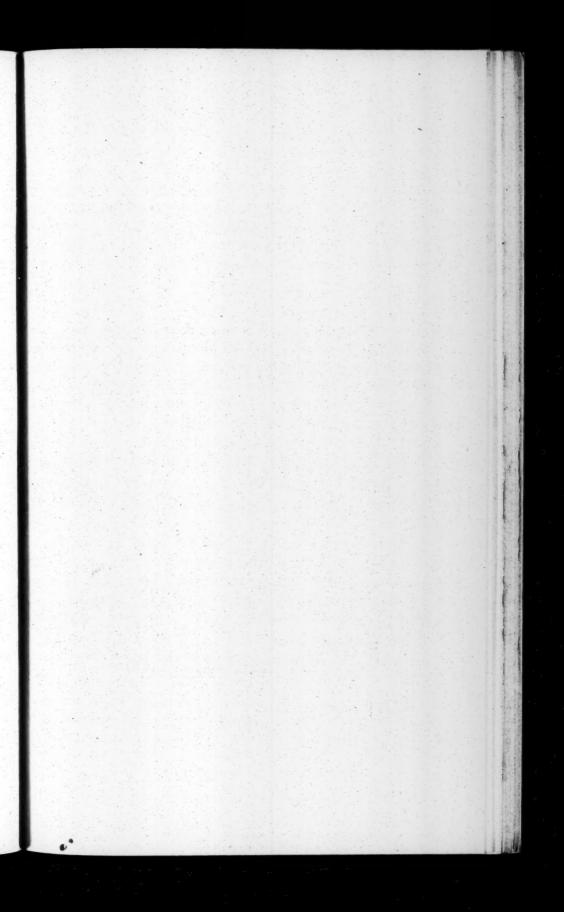
Avec les fruits de l'Automne Sont les parfums du printems, Et la vigne se couronne De mille festons pendans; Ce sleuve aimant les prairies, Qui dans des isles sleuries Ornent ses canaux divers, Par des eaux ici dormantes, Là rapides & bruyantes, En baigne les tapis verds.

IX.

Dansant sur les violettes, Le berger mêle sa voix Avec le son des musettes, Des flûtes & des hautbois. Oiseaux, par votre ramage, Tous soucis dans ce bocage De tous cœurs sont effacez, Colombes, & tourterelles, Tendres, plaintives, sidelles, Vous seules y gémissez.

X.

Une herbe tendre & fleurie M'offre des lits de gazon; Une douce rêverie Tient mes sens & ma raison;





A ce charme je me livre,
De ce nectar je m'enyvre,
Et les Dieux en font jaloux.
De la cour flatteurs mensonges,
Vous ressemblez à mes songes,
Trompeurs comme eux, mais moins doux.

XI.

A l'abri des noirs orages,
Qui vont foudroyer les grands,
Je trouve fous ces feuillages
Un azile en tous les tems:
Là pour commencer à vivre,
Je puise seul & sans livre
La profonde vérité;
Puis la fable avec l'histoire
Viennent peindre à ma mémoire
L'ingénue antiquité.

XII.

Des Grecs je vois le plus fage,*
Jouët d'un indigne fort,
Tranquile dans son naufrage
Et circonspect dans le port;
Vainqueur des vents en furie,
Pour sa sauvage patrie
Bravant les flots nuit & jour.
O! combien de mon bocage
Le calme, le frais, l'ombrage,
Méritent mieux mon amour!

XIII.

Je goûte loin des allarmes,
Des Muses l'heureux loisir;
Rien n'expose au bruit des armes
Mon silence & mon plaisir.
Mon cœur content de ma lyre,
A nul autre honneur n'aspire,
Qu'à chanter un si doux bien.

Loin, loin, trompeuse fortune, Et toi faveur importune; Le monde entier ne m'est rien.

· XIV.

En quelque climat que j'erre, Plus que tous les autres lieux, Cet heureux coin de la terre Me plaît & rit à mes yeux; Là pour couronner ma vie, La main d'une Parque amie Filera mes plus beaux jours; Là reposera ma cendre; Là Tyrcis * viendra répandre Les pleus dûs à nos amours.

* Mr. l'Abbe de Langeren.

DICTIONAIRE

De Mythologie & de Geographie,

Ancienne & Nouvelle.

ACESTE, roi de Sicile, les poëtes ont feint qu'il étoit fils de Crinife, fleuve de Sicile & d'Egeste Dame Troyenne. C'est le même qui reçût Enée & Anchise dans ses terres, après l'embrasement de Troye. On croit que c'est lui qui fit bâtir en Sicile Aceste, qu'on nomme aujourd'hui Sivesta.

Sigesta.

Achelous, Fleuve de la Grece.

Il a sa source sur le mont
Pindus en Thessalie: Et traversant ainsi l'Acarnanie qu'il
séparoit de l'Etolie, il se jette
dans une Baye du Golse de

Corinthe.

Acherontia étoit une ville de la Pouille, située sur une montagne à l'éxtrémité de l'Italie. Au pié de cette montagne est une caverne où le sleuve Achéron se précipite avec tant d'impétuosité, que les poètes ont appellé ce lieu une entrée de l'Enser. C'est par-là que Hercule y descendit & qu'il en tira le Cerbere.

Achille, prince Grec, fils de Pélée & de Thétis: il avoit été plongé trois fois par fa mere dans l'eaux du Stix, qui l'avoit rendu invulnerable, exceptéau talon, par où elle le tenoit, pour l'empecher d'aller au Siége de Troye, elle le mit deguifé en fille à la cour du Roy Lycome-

de, ou il devint amoureux de Deidamie, de laquelle il eut Pirrhus ou Neoptolême. Ulysse l'obliga de suivre les Grecs à Troye, il fut tué par Paris dans le Temple d'Apollon de Thymbrée, à Troye même, où il étoit venu pour épouser Polixéne, une des filles de Priam.

Acrocérauniens, (les monts) font ceux de la Chimere, Montagnes de la Grece, étenduës du midi oriental, au nord occidental, entre l'Albanie & l'Epire.

Adméte, est le nom d'un roi de Thessalie, dont Apollon garda les troupeaux durant neus

années.

Adonis, étoit fils de Cinira, roi de Cypre & de Mirrha. Il fut fort aimé de Venus, qui le changea en Anemone rouge après fa mort.

Adraste, fils de Talaus roi d' Argos & des Dauniens peuple de la Pouille: il fit la guerre aux Thébains en faveur e

fon gendre Polinice.

Afrique. C'est une des quatre parties du monde connu, & la plus méridionale de notre continent. Elle est une presqu'isse.

Agamemnon, fils d'Atrée, ou fils de Plisthene & petit fils d'Atrée, étoit roi d'Argos & fut éld général de l'ar-

S. 2

met

mée des Grecs au siége de Troye. Il fut aussi roi de Mycenes, étant revenu de la guerre de Troye chargé de lauriers, il fut tue dans fa maison par Egiste, aidé de Clytemnestre sa propre femme, qui l'avoit deshonoré pen-

dant fon absence.

L'Age d'or étoit attribué au regne de Saturne, parce que de son tems Janus apporta au monde ce fiécle fortune, où la terre, sans être cultivée, produisoit toute sorte de Astrée, c'est-à-dire biens. la justice, regnoit ici-bas, & tous les hommes vivoient en commun dans une parfaite amitié. Ce tems ne convient qu'à celui que nos premiers parens passerent dans le Paradis terrestre.

Agragas, montagne en Sicile au pié de laquelle est bâtie

Gergenti ou Agrigente. Ajax, fils d'Oilée roi des Locriens, accompagna les Grecs au fiége de Troye, viola Caffandre dans le temple de Pallas après la prise de cette ville; mais il en fut puni par un coup de foudre.

Alcide, est un nom qu'on donna à Hercule, pour exprimer sa

force & fa vertu.

Alcinous, roi des Phéaciens peuples de l'Ise de Corcyre, & fils de Nausithous. La tempête ayant jetté Ulysse sur la côte de son Isle, il le reçût avec affection, & le traita avec magnificence.

Alemene, fille d'Electryon, epoufa Amphitryon à condition qu'il vengeroit la mort de son frere. Jupiter amoureux d'Alcmene, prit la forme de fon mari, & lui rendit vifite, elle en concût Hercule. Algide, montagne du pays Latin près du Tusculum,

Alphée, grande riviere de la Turquie en Europe, qui traverse la Morée presque toute entiere & se décharge dans le golfe d'Arcadie.

Amatonte, ou Amathonte, ancienne ville de l'isle de Cypre, qui en a eu le nom d'Amathuse consacrée à Venus, qui y avoit un temple fameux.

Ampbithéatre, édifice spacieux bâti en rond ou en ovale, pour y placer le peuple, afin qu'il put voir commodément les spectacles qu'on donnoit dans l'espace du milieu.

Amphitrite, fille de Nerée ou de l'ocean & de Doris, femme de Neptune, est la Déesse

de la mer.

Anchise, Troyen, de la famille royale, étoit fils de Capys & de la nymphe Naïs. Il eut Enée de Venus. Après la prise de Troye par les Grecs, celui-ci portoit son pere sur ses épaules & conduisoit son fils par la main: il mourut en Sicile près de Drapane. Enée le fit enterrer au mont Eryx. Antiloque, fils de Nestor & d'Euridice, fut tué à la guerre

8

a

A

ef

lo

ſa

di

au

za

cei

ge

Ba

fin

per

ant

Arac

de

ara

qu'

vai

Dé

l'in

Arci

de Troye par Memnon, qu'-Achille fit mourir pour ven-

ger Neftor.

Antiphates, roi des Lestrigons, qui étoient des peuples du Latium novum, en Italie, ou est maintenant une partie de la terre de Labour, dans le royaume de Naples. Il étoit petit-fils de Lamus, qui bâtit la ville de Formies, proche de Gayette. Ce fut lui à qui Ulysse envoya trois capitaines de sa flotte, pour lui demander permission de descendre fur ses terres, afin de se ra. fraichir: mais ce roi inhumain, poursuivit ces envoyez, dont deux se sauverent, &

le troisieme fut devoré par ces barbares, les vaisseaux d'Ulysse furent tous coulez à fond, à la réserve de celui d'Ulysse, qui se retira.

Apennin, chaine de montagnes dans l'Italie, qui commence près de Savonne sur les côtes de Génes, où elle se joint aux Alpes maritimes. Elle traverse toute l'Italie presque par le milieu, & forme cette longue chaîne de montagnes qui vont se courbant au Midi, jusqu'au détroit qui sépare l'Italie de la Sicile.

Apollon, fils de Jupiter & de Latone, & frere de Diane, nâquit en l'isse de Delos. Il tua le serpent Python, & punit les Cyclopes qui avoient fait la foudre, dont Jupiter avoit tué son fils Esculape. Ce qui le fit chasser du ciel, & l'obligea de servir de passeur à Admete, il est appellé l'inventeur de la médecine, du lut, de la poësie; & de l'art de deviner; il est aussi le prince des Muses.

Arabie, grand pays d'Afie, elle est une presqu'isle, dont la longueur qui se prend depuis sa partie la plus Occidentale du côté de l'Egypte, jusques au cap Corodanum ou de Razalgate, est environ de cinq cent cinquante lieuës. Sa largeur, depuis le détroit de Babelmandel, jusqu'aux confins de la Syrie & du Diarbeck, peut aller à quatre cens soixante lieuës.

t

e

11

es

1-

re

a.

u-

Z,

ô

10

Arachne, fille d'Ismon du pays de Lidie, fut changée en araignée par Minerve, parce qu'elle pretendoit mieux travailler en tapisserie que cette Déesse à qui on en attribue l'invention.

Arcesius, étoit fils de Jupiter,

c'est pourquoi l'on appella son fils le divin Laërte.

Argonautes: nom qui fut donne à ces vaillans Grecs, qui accompagnerent Jason à Colchos, pour enlever la Toison d'or, l'an du monde 2791. au nombre de 52. ou 54. ils surent ainsi appellez du nom de leur navire Argo, ou parce que la plupart étoient du pays d'Argos.

Argos, ville capitale de l'Argis, ou Argotide, dite aussi le royaume d'Argos, aujourd'hui la Romanie de la Morée.

Ariadné, fille de Minos & de Pasiphaë, donna à Thesée un fil pour se conduire dans le labirinthe sans s'egarer & le suivit dans l'île de Naxos où cet ingrate l'abandonna à la merci des bêtes, ce sut là où Bacchus la vit & en sut charmé.

Arpi étoit une region de la Pouille Daunienne, dont la ville capitale se nommoit Argyrippa, & Argos-Hippium. On en voit encore les ruïnes entre Lucéra & Manfrédonia dans la Capitanate.

Asie. C'est une des trois parties générales de notre continent.

Astrée étoit fille de Jupiter & de Themis, aprés avoir habité sur la terre durant l'age d'or, elle s'en retourna au ciel, dès que les hommes commencerent à se corrompre.

Atalante, fille de Schenée, fut recherchée en mariage par plufieurs; mais fon pére ne la voulut donner qu'à celui qui la vaincroit à la courfe. Hippoméne fut le feul qui eut cet avantage, ayant par le confeil de Venus jetté dans la carriere des pommes d'or qu'-Atalante s'amusa à ramasfer.

S 3 Atbenes,

Atbenes, ville de Grece capitale de l'Attique & célébre dans l'antiquité pour avoir été le siège des sciences & le théatre de la valeur.

Arbletes, c'est-à-dire, combattans. Ce nom se donnoit proprement à ceux qui combattoient à la lutte, où à

coups de poings.

Atlas, roi de Mauritanie, grand astronome, que la fable a changé en un rocher élevé jusqu'au ciel, d'où l'on a feint qu'il portoit les cieux

fur ses épaules.

Atrée & Thyeste, fils de Pelops & d'Hippodamie, avoient une haine implacable l'un pour l'autre. Thyeste, qui ne pensoit qu'à chagrin r Atrée, déshonora son lit, & se retira en lieu de sureté. Atrée, qui avoit les enfans de Thyeste en son pouvoir, feignit d'avoit oublié tout le passé & l'invita à un festin. Celuici s'y trcuva, & aprés qu'on se sut levé de table, Atrée lui montra les têtes & les mains coupées de ses enfans, lui faisant entendre qu'il avoit mangé leur chair. I hyeste employa fon fils naturel Æ. gifte pour le venger de son frere.

Atrides (les) font les fils d'Astrée, savoir Agamemnon &

Menelas.

Attique, province de l'Achaïe dans la Grece: on la nom. me maintenant le duché d'A thenes. Le peuple d'Attique étoit anciennement divisé en dix tribus, qui prencient leurs noms d'autant de héros du pays, & occupoient chacune une partie de la ville d'Athénes, & quelques autres villes, bourge, & villages. On y en ajouta ensuite trois,

ce qui faisoit le nombre de treize. Il y avoit cent foixante & quatorze peuples, ou communautez, qui composoient ces treize tribus.

Atys, jeune homme de Phrygie, fort aimé de Cibele, & qui préfidoit aux facrifices de cette Déeffe à condition de garder sa chastété. Mais aïant viclé fon vœu, il s'emporta de fureur contre lui même & se fit eunuque. Cibele le changea ensuite en Pin.

Averne, lac que l'on trouve près de Pouzzol, dans la terre de Labour, province du royaume de Naples. poètes en ont fait un lac des

enfers.

Aufide aujourd'hui Offante, est une riviere du Royaume de Naples, qui a fa fource aux montagnes de l'Apennin dans la principauté ulterieure, elle separe la Capitanate de la Basilicate & va se decharger dans la mer Adriatique au Golphe de Manfredonia; ce fut près de cette riviere que se donna la fameuse bataille de Cannes.

Aulon, ou Coulon, ancienne ville maritime de l'Italie dans la grande Grece au pays des Prutiens, on croit que c'est présentement Castel vetere,

ou Castro vetere.

Aulon, aujourd'hui Caule, est une montagne de la Calabre ulterieure ver le cap de Style, fur laquelle est une ville de même nom, autrefois episcopale & suffragante de Rheggie.

Aurore, fille du foleil, ou de Titan, & de la terre. Les poètes ont feint qu'elle avoit été mariée à un homme extremement vieux, nomin.

T1-

Tithon: ce qui fait selon eux, qu'elle se leve toûjours avant le soleil.

B.

BAbilone, ancienne ville d'Afie fur l'Euphrate, capitale de la Chaldée. Il n'en reste plus aucune vestige.

Bacchus, fils de Jupiter & de Semele, fille de Cadmus roi de Thebes, inventa l'art de planter la vigne & l'usage du vin, dont les poëtes l'ont fait la divinité. On lui immoloit des ânes ou des boucs.

Bacchantes étoient des femmes, qui facrifioient à Bacchus de trois en trois ans, de nuit, fur le mont Cithéron proche de Thebes, & fur d'autres montagnes de Thraces. Elles tenoient des bâtons couverts de lierre appellez Thirses, & fembloient possédées d'une

fureur divine.

t

e

Bellerophon, fils de Glaucus roi de Corinthe, fut accufé par Stenobée d'avoir voulu la forcer, quoique ce fût elle qui l'eût follicité à commettre un adultere. Prétus, roi d'Argos, mari de cette femme, ajoutant foi trop légerement à fon accufation, envoya Bellerophon à Jobate, roi de Lycie, pour l'exposer à la mort : celui-ci le fit combattre contre la chimere qu'il vainquit étant monté fur le cheval Pégase.

Bellone, appellée Enyo par les Grecs. Elle étoit fille de Phorcys & de Céto, & Déesse de la guerre, comme Mars en étoit le Dieu, qu'elle accompagnoit presque toûjours, de même que les su-

ries & la discorde.

Belus, roi d'Egypte, est re-

nommé dans les écrits des

Betique (la) étoit une partie de l'Espagne, qui comprenoit les provinces nommées aujourdhui l'Andalousie & la Grenade: elle étoit au-dela de toutes les mers pour les anciens, qui n'en connoissoient point d'autres que la mer Mediterranée, & les parties de l'océan qui baignent l'Europe. La Bétique s'apelloit anciennement Tarceffis, ou Tarsis & Tardetania. font les Phéniciens qui lui ont donné le nom de Bétique du fleuve Bétis qui la traverse.

Bétis, fleuve, nommé auffi autrefois Tartessus, est aujourd'hui le Guadalquivir. C'est une des plus sameuses rivieres d'Espagne: il coule tout entier dans l'Andalousie, & se décharge dans le golse de Cadix.

Bocchoris. Le nom que l'auteur donne au fils de Sefostris, est celui d'un roi & legislateur des Egyptiens qui a regné dans un tems incertaire. Voy. Diodore, 1.1.c. 52, 5

Brindes, ville du royaume de Naples en Italie, fur le gone de Venife, ville ancienne, a le plus grand port & le plus feur de toute l'Italie, l'on y voit des forêts entieres d'oliviers.

Brutiens, ancien peuple de la grande Grece dans la partie Meridionale dont une partie aujourd'hui habite une presqu'.fle de la Calabre ultérieure, qui forme le golfe appellé aujourd'hui de Gioia, à l'embouchure du fleuve Meiro ou Metauro.

Meus, fils de Vulcain, étoit un berger & un voleur qui se retiroit près du mont Aventin, & qui deroba les bœufs d'Hercule en les emmenant à reculons dans fa caverne. Les poëtes feignent qu'il avoit trois bouches, & qu'il jettoit du feu & des flames quand il vouloit; peut-être, parce qu'il brûloit les maisons, après les avoir pillées, d'autres disent que Cacus étoit un prince dans l'Espagne Terraconoise qui donna fon nom au mont Cacus, maintenant Moncaio, dans l'Aragon.

Calydon, ancienne ville de Grece dans l'Etolie aujourd'hui Aitou dans la Livardie, elle étoit desolée par un fanglier affreux que Méléagre entreprit de dompter, mais dont il ne put venir à bout sans le secours de Thesée.

Calypso, Déesse, fille d'Atlas & de Thétis, étoit reine de l'isle Ogygie, où elle reçut Ulysse après son naufrage.

Canicule (la) est une Constella-

tion céleste.

Capharée, nommé aujourd'hui Capo Figero ou dell'ero dans le cap Oriental de l'isle de Negrepont. Il est très-dangereux pour la navigation, à cause des rochers. C'est où Nauplius roi d'Eubée vangea la mort de son fils Palaméde, qui fut tué par la trahison d'Ulysse. Car comme les Grecs revenoient du siège de Troye, Nauplius fit allumer un fanal à la cime de

cette montagne, pour faire croire pendant la nuit qué c'étoit un havre, & ainst plusieurs y firent naufrage.

Cartbage, anciennement une des principales villes du monde, la rivale de Rome, & la capitale d'une puissante république, qui occupa une partie de l'Afrique, & de l'Espagne, & les isles de Sicile, & de Sardaigne, à trois lieues de Tunis.

Carie. Ancien pays de l'Asie Mineure, aujourd'hui Aidinelle; les Cariens, qu'on appelloit aussi Leléges, étoient, comme les Suiffes, grands guerriers, qui alloient se faire tuer aux gages d'autrui.

Caron, fils d'Erebus & de la Nuit, qui passe les ames dans sa barque sur le Stix.

Carpathie, aujourd'hui Scarpanto, isle de l'Archipel, entre les isles de Rhodes & de Candie.

Caffor & Pollux, font crûs freres d'Helene, & fils de Jupiter & de Leda. Ils suivirent Jason en Colchide, pour la conquête de la toifon d'or, & donnerent de grandes marques de courage. Carystre, riviere de l'Asie mineure dans l'Ionie.

Cecrops I. de ce nom, Egyptien de naissance, fut le premier roi des Atheniens, il épousa Agraule fille d'Acte principal seigneur de l'Attique, où il fonda son royaume. On le furnomme Diphyes, ou parce qu'il parloit deux langues, la Greque & l'Egyptienne qui étoit celle de son pays, ou qu'il avoit établi le premier l'union de l'homme avec la

femme, fuivant les loix du mariage légitime, ayant aboli pour cela la communauté des femmes qui étoit auparavant tolerée parmi les Grecs.

Centaures, monstres moitié hommes & moitié chevaux, que les poëtes ontfeints fils d'Ixion

& de la nuit.

Cerbere, nom que les Poëtes ont donné à un certain chien à trois têtes, qu'ils feignent garder les portes de l'Enfer, où il carefie les ames malheureuses qui y sont précipitées, & dévore celles qui en voudroient sortir.

Céres, fille de Saturne & de Rhéa & mere de Proferpine, etoit la Déeffe des Bleds, c'etoit elle qui avoit trouvé l'art de cultiver la terre.

Ceffe. C'étoit proprement l'efcrime, qui se faisoit à coups de poings; les Athletes s'armoient les mains de grosses courroies de cuir de bœuf, & c'est ce qu'on nommoit le ceste.

Champs (les) Elifées étoient, felon les poëtes, le fejour des bienheureux.

Charybde. Voy. Scylle.

Chimere (1a) une montagne des Lycie, dont le fommet jette des flâmes, est habitée par des lions; au milieu les chevres y paissent; & en bas on y voit des Serpens: d'où est venue la fable que c'est un monstre qui a la tête d'un lion, le corps d'un chevre & la queue d'un Dragon, ou qui a trois têtes semblables à celles de ces animaux.

Chalcos, ou Colchos. Voy. Ar-

gonautes.

Ciclopes, ou Cyclopes, premiers habitans de la Sicile. Ils demeuroient autour du mont Etna. Ce qui a donné occafion aux poè es de les faire forgerons des dieux.

Cilicie, province de l'Afie Mineure, qui s'étend le long de la méditerranée, qu'elle a au Midi & au Septentrion. Ce pays est aujourd'hui compris dans la Caramanie, & foumis au Turc.

Circé, (l'Isle de) ou Circeii, près, ou au pied du mont Circello en Italie, où Circé, fille du Soleil & de la nymphe Perse, fille de l'Océan, avoit sa demeure, c'étoit une sameuse magicienne. Elle reçut Ulysse chez elle, & metamorphosa ses compagnons en

firque, lieu fort spacieux, confruit en forme de cercle ou d'ovale; destinée pour les

jeux publics.

pourceaux.

Clytemnestre, étoit femme d'A-gamemnon roi de Mycenes. On dit que s'étant engagée d'affection avec Egiste, durant l'absence de son mari qui étoit au siège de Troye, elle le sit tuer à son retour, & epousa Egiste qui s'empara du Royaume.

Cocite, fleuve de l'Epire, un des quatre que les poëtes ont feint qu'on voyoit dans les enfer.

Colombes, Oyseaux consacrées à Venus.

Colonies Greques. Il y en avoit une si grande quantité sur la côte orientale d'Italie, qu'on l'apelloit la Grande Grece. Ces colonies étoient toujours dans une espece de dépendance de leur métropole, c'est-à-dire, de la ville qui les avoit sondées.

Crete, aujourd'hui Candie. Isle de la mer Mediterranée, à

S 5 l'en-

Yentrée de l'Archipel, au septentrion des côtes de Barca.

Cretone, ou Cortone, ville de la grande Grece en Italie dans le golphe de Tarente, elle avoit une muraille de douze mille pas de circuit avant l'arrivée de Pyrrhus en Italie.

Cupidon, divinité que les anciens croyoient présider à l'A-

mour.

Cypre. Isle de la mer Mediterranée, vers les côtes de la Syrie & de la Natolie, est encore sous la puissance des Ottomans.

Cythere, isle de la Grece, aujourd'hui Cerigo, située entre la Morée & l'isle de Candie.

D.

DAMAS, autresois ville capitale de Syrie, & aujourd'hui de la Phénicie, située dans une plaine très fertile, au pied du mont Liban.

Danaides (les) étoient cinquante filles de Danaus, roi d'Argos, qui épouserent leurs cinquante coufins germains, fils d'Egyptus. Ce dernier, étoit frere de Danaus, tous deux fils de Belus (iffu de Neptune & de Lybie fille d'Epaphe, dont la mere fut 10) & de Memphis fille du Nil. Ces cruelles femmes par ordre de leur pere qui craignoit, selon l'Oracle, d'être depossedé d'Argos par un gendre, des la prémiere nuit de leurs nôces, égorgerent leurs maris, excepté la feule Hypermnestre, qui sauva Lyncee, dont elle eut Abas, & celui-ci d'Ocalea fille de Mantinée eut Pretus & Aerise pere de Danéa. On dit que leur supplice en enfer est de travailler éternellement à remplir une cuve percée.

Dedale, fils de Micion & Pere d'Icare, étoit un Ouvrier très-fameux: il quitta le féjour d'Athenes & fe vint mettre au service de Minos par ordre duquel il fit ce fameux Labirinthe avec un tel artifice & tant de détours, que ceux qui y étoient entrez n'en pouvoient fortir. Il y fut lui-même retenu prisonnier avec fon fils Icare pour avoir offensé le roi; mais il trouva moyen de se faire des ailes, pour s'envoler de là par le milieu des airs.

Dejanire, fille d'Oenée roi d'Étolie, pour laquelle Hercule
tua le Centaure Nessus d'un
coup de fleche trempée dans
le sang de l'Hidre. Nessus se
voiant prêt de mourir donna
sa robe ensanglantée à Dejanire, & cette semme l'envoya à Hercule qui l'aiant
mise, devint surieux, & se
brûla lui-même. Déjanire se
tua d'un coup de la massus

d'Hercule son mari.

Demophante. Comme qui diroit, le trompeur de peuple.
Diadéme (le) étoit un bandeau,
ou une espece de petit bonnet, qui se lioit sur la tête
avec un linge fort blanc, que
les rois portoient pour marque de leur dignité. Aujourd'hui ce mot se prend en
genéral pour toute sorte de
couronnes des princes souverains.

Diane, déesse de la chasse, étoit fille de Jupiter & de Latone, & sœur d'Apollon qui l'aima fort. Elle a ordinairement treis noms, & s'apelle en enser Hecaté, Diane sur terre, & au ciel la Lune ou Phebé. Elle sut une sois sur-

prile

prise dans le bain par Acteon qui chassoit, & de dépit elle lui jetta de l'eau au visage, & avec cette eau elle le changea en cers, & il sut incontinent déchiré par ses propres chiens.

Didon étoit fille de Belus, roi

de Tyr & Sydon.

Diomede, roi de Thrace, nourriffoit fes chevaux de la chair des étrangers qui venoient dans fes Etats: Hercule l'aiant vaincu, l'exposa à ces mêmes chevaux qui le devorerent.

Diophanes. Ce mot fignifie, à

qui Jupiter se révele.

Discorde (la) ayant jettée une pomme d'or au milieu de la compagnie affemblée aux nôces de Pelée & Thetis & cette pomme, selon l'inscription qu'elle portoit, devant être adjugée à la plus belle; Junon, Pallas, & Venus se la disputerent & prirent Paris pour juge de leur differend : celui-ci, seduit par les attraits de Venus, decida en sa faveur, ce qui lui attira la haine des deux autres Déesses.

Dolopes, (les) étoient des peuples de Thessalie, que Pelée leur roi envoia au siège de Troye sous la conduite de

Phénix.

Ducalion, roi de Crete, succeda à son Pere Minos II. accompagna Jason à la Conquête de la toison d'or. Après sa mort, son fils Idoménée monta sur le trône.

Dulicbie, aujourd'hui Thiaki, est une petite isle de la mer de Grece dans le golse de Patra, au Levant de l'isle de

Céfalonie.

ECHINADES, isles de la mer Ionienne vis à vis de

l'Etolie, & de l'embouchure du fleuve Achelous, à l'orient de Leucade, aujourd'hui St. Maure.

Echo, les anciens la confideroient comme une nymphe fille de l'air. Ovide dit que Junon ayant pris garde, que par fes discours elle l'empêchoit de surprendre Jupiter avec ses maîtresses, la condamna à ne répondre que deux ou trois mois à ceux qui l'interrogeroient: & il ajoûte qu'après cela étant devenue amoureuse de Narcisse, elle s'enferma dans les bois & dans les grottes où elle a peine de répondre à ce qu'on lui demande.

l'Egide, étoit un bouclier de Jupiter, ainsi nommé d'un mot Grec, qui signifie chevre, parce que ce dieu fut nourri par la chevre Amalthée & qu'il couvrit ensuite son bouclier de sa peau. Ilse le donna depuis à Pallas, qui y attacha la tête de Meduse, dont le seul aspect métamorphosoit les hommes en rochers.

Egypte (Egyptus) pays de l'Afrique: elle a la Palestine au Septentrion & l'Arabie au

couchant.

Enna, ancienne ville de Sicile, fur une montagne élevée, étoit autrefois fort célébre à caufe d'un temple dédié à Céres.

Elysées (les champs) étoient, felon les poëtes, le sejour des bienheureux. L'auteur en fait une belle description dans

le XIX. Liv.

Enée, fils d'Anchife, il avoit épousé Creuse, fille de Priam roi de Troye. Après la prise de la ville de Troye, il se sauva de nuit chargé des Dieux de son pays, de son pere qu'il portoit sur ses épaules,

i

T

épaules, accompagné de fon fils Ascagne & d'autres

Troyens.

Esle, étoit fils de Jupiter & d'Aceste, fille d'Hippotas Troyen. Les poëtes l'ont fait Dieu des vents, parce qu'il savoit prédire les vents selon les saisons. Diodore le fait roi des isses de Vulcain, qui furent depuis appellées de son nom Eoliennes.

Epire, province maritime de la Grece, au Midi de l'Albanie. C'est là qu'est le promontoire d'Actium si fameux dans l'histoire par la defaite de Marc-Antoine & de Cléo-

patre.

Erebe, nommé par les poëtes le Dieu des enfers, né du Chaos & des Ténébres, & époux de la Nuit. C'est aussi le nom d'un fleuve de l'enfer.

Ericion, quatrieme roi d'Athenes, né de la terre & de la femence de Vulcain, inventa l'usage des chariots.

Esculape, fils d'Apollon & de la nymphe Coronis, étoit si favant en médecine, que les payens en firent un Dieu. On l'adoroit sous la forme d'un ferpent, particulierement en Epidaure & à Pergame.

Ethiopie. C'est la plus grande partie de l'Afrique, & celle qui s'etende vers l'Orient, &

vers le midi.

Etna. C'est une des plus célébres montagnes de l'Europe, & la plus haute de Sicile, avec un sommet toujours couvert de neiges. Il ne laisse pas de jetter presque toujours de la sumée & des stames. Les poètes ont seint que supiter écrasa le géant Typhée ou Typhon, sur cette montagne; & que Vulcain & les Cyclopes y forgeoient les foudres de Jupiter.

Etolie, ancienne province de la Grece, qui est aujourd'hui au Turc, & que quelques modernes prennent pour le pays dit il Despotato.

Etruriens, peuples de Toscane,

très superstitieux.

Eubée, isle de la mer Egée, aujourd'hui Négrepont.

Eumée l'intendant des troupeaux d'Ulysse, qui avoit de foin de ses autres pasteurs, & chez qui il alla d'abord à son arrivée en Ithaque.

Euridice, femme d'Orphée qu'il alla chercher dans les enfers; mais l'ayant regardée, contre les ordres que lui en avoit donné Pluton, il la perdit

pour toujours.

Europe étoit fille d'Agenor roi des Phéniciens, & sœur de Cadmus. Elle fut enlevée par Jupiter sous la forme d'un taureau. C'est elle qui a donné son nom à la prémiere des qua tres parties du monde.

Eurotas riviere du Péloponese, à present Basilipota, ou le fleuve royal, qui prenant sa Source en Arcadie baigne les murailles de Sparte, & se va décharger dans le golphe Laconique.

Eurymaque, Thucydide fait mention d'un Eurymaque de Thebes. qui aiant furpris Platée par trahifon, fut livré aux ennemis & severement

puni,

F.

FAUNES, ou Dieux champêtres; forte de Satires, demi-hommes & demi-chevres avec des cornes & des oreilles, des pieds & une queue

applati & du poil.

Fleuve d'oubli. Ce fleuve est nommé Lethé par les poètes, d'un mot Grec, qui fignifie oubli, parce qu'ils feignent que ses eaux ôtent la mémoire du passé.

Formie, ancienne ville d'Italie à l'orient du Golphe de Gaete, elle ne subsiste plus.

Fortune, Déesse, que les anciens confidéroient comme l'ame de toutes leurs affaires. Furies. Déesses de l'enfer, que les anciens croyoient filles de l'Achéron & de la Nuit. On les appelle aussi Euménides, qu'on met au nombre de trois, Mégére, Ti-Siphone, & Alecton, leur emploi étoit de tourmenter les mechans dans les enfers & même sur la terre.

G.

GADE, ou Gadire; aujourd'hui Cadix, est une petite isle d'Espagne près du detroit de Gibraltar, elle fut bâtie par les Tyriens.

Galese ou Galesus riviere du royaume de Naples qui a sa source près d'Oria en la terre d'Otrante, & qui, après avoir coulé vers le couchant, entre dans le golfe de Tarente.

Ganimedes, fils de Tros, roi Les poetes de Phrygie. ent feint, qu'il fut aimé & enlevé par Jupiter, déguifé en aigle, & qu'il servoit d'échanson aux Dieux, depuis Te mariage d'Hebé avec Her-

Gargan, montagne d'Italie au pays nommé autrefois la pouille Daunienne & maintenant le Capitinate au royaume de Naples,

queuë de chevre, un nez fort | Graces, appellées Charités par les Grecs, étoient selon la fiction des poëtes, filles de Jupiter & d'Eurynome : d'autres disent, de Jupiter & de Vénus. Il y en avoit trois. nommées Aglaie ou Pasitbée, Euphrosyne, & Thalie. Ce font des noms Grecs, dont le prémier fignifie eclat; le 2d veut dire, gayeté: & l'autre beauté.

Grece. C'est la partie meridionale de la Turquie, en Europe. Les Turcs l'appellent aujourd'hui la Romanie,

ou Rumelie.

Greques (colonies.) Voy. Colonies.

H.

HARUS PICES Devins qui interpretoient les prodiges & qui prédisoient l'avenir en confidérant les entrailles des victimes égorgées.

Hebé éroit fille de Junon sans pere, elle se laissa tomber en versant à boire à Jupiter, qui se fit servir dans la suite

par Ganymede.

Hibout ou la Chouette, les Atheniens en regardoient le vol comme un presage de la victoire, parce que cet Oyleau étoit confacré à Minerve leur Déesse.

Hebre, aujourd'hui Mariza, riviere de la Romanie. Elle a sa source au pied du mont Scomius à l'Orient de Sardaigne, baigne la ville de Philippolis, Andrinople, Trajanopolis, & se décharge dans l'Archipel à Eno, vis-à-vis de l'isle de Samothracie.

Hecatombe, étoit un facrifice de cent bœufs.

Hector, fils de Priam, l'un des vaillans defenseurs de Troye.

Helene,

Helene, fille de Tyndare, fœur de Castor & de Pollux. Thefée l'enleva lorsqu'elle étoit encore toute jeune, & ses freres l'ayant reprise, on la donna en mariage à Menelas, frere du roi Mycenes, à qui Paris, fils de Priam roi de Troye, la ravit & cet enlevement sut le sujet de la guerre des Grecs contre les Troyens.

Helénus, Devin, fils de Priam & d'Hecube, qui découvrit aux Grecs les lieux les plus aifez, pour emporter la ville

de Troye.

Hercule, fils de Jupiter & Alcmene, nâquit à Thebes en Beotie, & des le berceau il déchira deux ferpens que Junon avoit envoyez pour l'étrangler. L'on compte XII exploits éxtraordinaires, que l'on nomme les XII travaux de Hercule.

Hercule, les colonnes d'Hercule font les montagnes de Calpé & d'Abila au detroit de Gibraltar, où l'ocean entre dans la mer Mediterranée, & où Hercule borna fes voyages. Elles font ainfi nommées, qu'elles paroiffent de loin comme deux colonnes aux yeux des voyageurs.

Hespérides (Jardin des) Les poëtes ont seint que les Hespérides filles d'Hesperus, fils de Japhet, & frere d'Atlas, avoient un Jardin, où croissoient des pommes d'or, gardées par un dragon, & qu'-

Hercule enleva.

L'Hespérie est ici l'Italie, ainsi appellée par les Grecs, parce qu'elle étoit au couchant par raport à eux.

Hidas, jeune Garçon très beau, fils de Thyodamas, aimé d'Hercule & ravi par les nymphes, dit la fable, en voulant reprendre fa cruche qu'il avoit laissé tomber dans l'eau. Mais la verité est qu'il s'y laissa tomber luimême, & que sa mort donna lieu au bruit de son prétendu enlevement.

Himere (la ville d') etoit en Sicile, au couchant du fleuve de même nom. Elle fut trèsflorissante pendant cent quarante ans, au bout desquels elle fut ruinée par les Carthaginois sous la conduite d'Annibal, environ quatre

cens ans avant J. C.

Hippolyte, fils de Thefée & d'Hippolite, fut accusé par sa belle-mere Phedre, d'avoir voulu attenter à fon honneur. Thefee la crut trop legerement, & non content de bannir Hippolite, il pria encore Neptune de venger ce pretendu crime; de forte que ce jeune prince étant sur son chariot pour fuir l'indignation de son pere, trouva au bord de la mer un monstre marin qui effraia tellement fes chevaux, qu'ils le renverserent par terre & le tuérent à force de le traîner parmi les rochers.

Hippoméne, fils de Macaré, trouva moyen de vaincre la belle Atalante dans la courfe, en lui jettant trois pommes d'or, qu'elle s'amusa à ramasser; & pour le prix de sa victoire, il l'épousa.

I.

ID A, montagne d'Afie, dans la Troade, Elle fe voit au milieu de l'isse de Crete, l'on assure que l'on voyoit contre le sommet de cette montagne reluire le soleil avant son le-

ver, & qu'elle avoit 1500

pas de tour.

Idalie, ville & bois de l'isle de Cypre, quelques-uns dérivent fon nom d'Idala, ce qui fignifie lieu confacré a Vénus. Idole, image, ou la statue de

quelque fausse divinité.

Ipbicle, fils de Phylacus, prince de Thessalie, il eut trois fils, Protefilaus, Podarces, & Philoctete. Iphicle fut un des Argonautes, & accompagna Jason dans son voyage pour la conquête de la toison d'or. Ilion ou Troye, ville de la Troade en Afie. Elle fut ainsi nommée d'Ilius fils de Tros.

Iris, fille de Thaumas & d'Electre. Les anciens la croyoient messagere de Junon comme Mercure l'étoit de Jupiter: mais comme ce nom d'Iris fignifie l'arc en-ciel, ils vouloient dire qu'elle étoit messagere de Junon.

montagne dans la Imare, Thrace, à présent Romanie.

Ithaque, isle de Grece dans la mer Ionienne apellee aujourd'hui Jotaco, fameuse pour avoir été la patrie d'Ulysse. Elle étoit voisine de Dulichium.

Jupiter, que les payens nommoient le pere des Dieux & des hommes, étoit fils de Sa-

turne & de Cybele.

Ixion, fils de Phlegias roi de Thessalie, voulant jouir de Junon embrassa une nuée que Jupiter avoit formée pour le tromper, d'où naquirent les Centaures. Il fut ensuite précipité dans les enfers, où l'on feint qu'il tourne sans selfe une rose.

L.

I Acedémone, ancienne ville du Péloponnése. Elle a ausi été nommée Sparte, & s'apelle aujourd'hui Misstra. Laconie étoit une province du Peloponnese, c'est anjourd'hui Traconia dans la Morée. Laomedon fils & successeur d'Ilus, bâtit les murailles de Troye avec l'aide d'Apollon & de Neptune, à qui il promit avec serment une certaine récompense qu'il leur refusa ensuite. Ils s'en vengerent par divers maux, de forte que, pour les appaifer, il fut obligé d'exposer sa fille Hesione à être dévorée des monstres marins. Hercule s'offrit de la délivrer, à condition que Laomedon lui donneroit les chevaux engendrez de semence divine qu'il avoit : ce qui lui fut néanmoins refusé par ce perfide, après qu'Hetione eut été sauvée du danger.

Lapithes, peuples de la Theffalie, qui habitoient aux environs de Larisse & du mont Olympe. Ils dompterent les prémiers des chevaux.

Latone étoit fille de Coeus; elle eut de Jupiter Apollon & Diane dans l'isle d'Asterie.

Lemnos, isle de la mer Egée, aujourd'hui Stalimene.

Lerne étoit un marais dans le territoire d'Argos, célébre par cette Hydre ou ferpent à cent têtes qu'Hercule y défit.

Lesbos, aujourd'hui Metelin, Isle de l'Archipel, à deux lieues de la côte de la Natolie, entre Smirne & le détroit de Gallipoli, Elle est presente-

ment

Turcs.

Lethé, ce fleuve est ainsi nommé par les poëtes d'un mot Grec qui fignifie Oubli, parcequ'ils feignent que ses eaux otent la memoire du passé.

Leucate, promontoire de l'Epire.

Liban, montagne d'Asie entre la Palestine & la Syrie, la plus haute & la plus grande montagne de la Palestine.

Libations (les) étoient des effusions de vin ou de quelque autre liqueur faites en l'honneur des fausses divinitez.

Lidien, de Lycie. Voy. Lycie. Linus fils d'Apollon & de Terpfichore. Il furpassa encore Orphée dans la science de la musique.

Lipara, aujourd'hui Lepari, isle près du detroit entre Sicile & la Calabre ulterieure.

Liris, (fleuve) aujourd'hui Gariglan, prend fa fource dans l'Abruzze ultérieure, au couchant du lac Celano, passe au travers de la terre de Labour, & va se décharger dans le golfe de Cajéte.

Locriens, habitans de Locres, ville des Brutiens, dans la grande Grece. On dit qu'elle a aujourd'hui le nom de Gieraci ou Girace.

L'oiseau triste d'Athènes est le Hibou, dont les Atheniens regardoient le vol comme un présage de la victoire, parce que cet oiseau étoit consacré à Minerve leur Déesse.

Lycie ou Licie, province de l'Asie mineure entre la Carie & la Pamphile, & fameuse par la montagne de la Chimere.

Lycoméde (Licoméde) roi de l'isle de Scyros, il est pere de Déidamie qu'Achille debaucha pendant son séjour à la cour de Licoméde,

ment fous la domination des Lucaniens, peuples de Lucanie, ancienne province d'Italie, qui faisoit partie de le grande Grece.

M.

MAchaon & Podalire, deux fils d'Esculape, qui étoient au siège de Troye: le prémier fut un de ceux qui se rensermerent dans le cheval pour la furprendre.

Manduriens (les) étoient des peuples de la Pouille au royaume de Naples, ainsi nommez du Lac Andorio, dont parle Pline, & dont les eaux falées ne diminuent & n'augmentent jamais. Son nom moderne est Cafal Nuovo.

Mars, que les anciens confidéroient comme le Dieu de la guerre, étoient fils de Junon, qui l'enfenta par l'attouchement d'une fleur, que lui On a feint montra Flore. que cette jalouse Déesse en usa ainsi, pour se venger de Jupiter son époux, qui avoit eu Pallas de son cerveau, sans la communication de Junon. Mars nâquit dans la Thrace, où il fut élevé.

Melite, (ifle) dans la mer mediterranée, apellee aujourd'hui Malthe, elle a Sicile du coté du nord & le royaume de Tunis au midi.

Memphis. Anciennement la ville capitale de l'Egypte. Elle étoit sur le bord du Nil. Amrus la ruina, & bâtit le Caire de ses ruines, au côté Oriental du fleuve.

Menades (les) prêtresses des Bacchantes.

Menelas etoit fils d'Atrée & d'Ærope: il avoit épousé Helene, fille de Jupiter & de Leda, dont l'enlevement

fut la cause de la guerre de

Troye.

Mentor étoit un des amis d'Homere, qui pour éterniser son nom l'a placé dans l'Odyffee par reconnoissance, parce qu'étant abordé à Ithaque à fon retour d'Espagne, & se trouvant fort incommodé d'une fluxion sur les yeux, qui l'empêcha de continuer fon voyage, il fut reçu chez Mentor qui prit beaucoup de soin de lui. Homere en fait un des plus fidéles amis d'Ulysse, à qui, en s'embar-quant pour Troye, il avoit le foin de sa maiconfié fon.

Marcure, fils de Jupiter & de Maia fille d'Atlas interprete & messager des Dieux; Dieu de l'éloquence, du commerce

& des larrons.

Merione, conducteur du char d'Idomenée & le chef de l'armée navale qu'il mena au fiége de Troye, c'étoit un capitaine très brave & tres experimenté.

Messapie, est une partie de la Pouille, à laquelle repond aujourd'hui la terre d'Otrante.

Metaponte, ville d'Italie, dans la grande Grece, sur le golse de Lucanie, aujourd'hui le

golfe de Tarente.

Minerve, Déesse de la sagesse & des beaux arts, est la même que Pallas Déesse de la guerre. Elle nâquit du cerveau de Jupiter. Ce Dieu se sit donner un coup de marteau à la tête par Vulcain, & Minerve en sortit toute armée.

Minos, fils de Jupiter & d'Europe, fille d'Agenor roi de Phenicie, étoit roy de cette isle & parce qu'il étoit fort equitable, on a feint que Pluton l'avoit choisi pour être juge des ensers.

Morphé Dieu du Sommeil.

Muses, (les) Déesses filles de Jupiter & de Nnemosyne elles étoient au nombre de neuf; savoir Clio, Uranie, Calliope, Euterpe, Erato, Thalie, Melpomene, Terpsichore & Polymbie.

Myrthe, (le) étoit consacré à Venus.

N.

NAIADES, nymphes des fontaines & des fleuves, & filles de Jupiter, que les payens honoroient comme des divinitez.

Narcisse, jeune homme fort beau, fils de Cephise & de Liniope, qui méprisa cho & les autres nymphes qui

l'aimoient.

Nauplius roi d'Eubée, irrité de ce que les chefs de l'Armée des Grecs avoient injustement condamné à mort son fils Palamede par les artifices d'Ulysse, mit des seux sur le mont Capharée, aujourd'hui Cap de figera, sur l'isse d'Eubée qui regarde l'Hellespont, pour y attirer la flotte des Grecs & la faire briser contre les rochers; mais il échoua dans son dessein, parce qu'Ulysse & Diomede prirent une autre route.

Naxos, Stongile. C'est une des plus considérables isles de l'Archipel. Elle est bien peuplée, & très fertile, sur-tout en vin; les anciens l'ont confacrée à Bacchus, & y ont bâti un superbe temple à son honneur dont on ne voit que quelques restes.

Némée, grande forêt du Peloponese, maintenant la Morée dans le pays d'Argos, à pré-

fent

fent la Romanie, où Hercule tua wn lion d'une effroyable grandeur de la peau duquel il se convrit ensuite.

Nemesis, fille de Jupiter & de la Nécessité, présidoit à la punition des crimes. Elle avoit un temple fameux à Rhamnus ville d'Attique.

Neptune, Dieu de la mer, étoit fils de Saturne & d'Ops, & frere de Jupiter & de Pluton.

Nerée, fils de l'Ocean & de Thetys. Il épousa sa sœur Doris, & en eut cinquante filles qu'on nomme ordinairement les nymphes Nereides.

Nereides, filles de Nerée & de Doris, étoient suivant Properce au nombre de cent, & fuivant Hesiode au nombre

de cinquante.

Nerite, aujourd'hui Nardo, est une petite ville du royaume de Naples dans la terre d'Otrante, vers le couchant à une lieue du Golfe de Tarente.

Nestor, fils de Neleus, roi de Pilos dans Morée, fort célébre pour sa prudence, son éloquence, & sa longue vie, que l'on dit avoir duré trois

ages.

Nil, grand fleuve d'Afrique, qui a fa source dans la haute Éthiopie, au royaume des Abysfins, sleuve remarquable par ses débordemens periodiques, qui arrivent deux fois par an, & qui rendent l'Egypte fi fertile.

Nilus, on sait que les anciens ne connoissoient point la fource du Nil, & c'est pour se conformer à leurs idées qu'un célébre sculpteur représente ce Dieu la tête couverte d'un

voile.

Nirée, roi de Naxos, maintenant Niosie, qui étoit fort beau & extremement lâche.

Numidie. Une grande region de l'Afrique pleine de bêtes feroces.

OASIS. On croit qu'elle est dans le désert de Barca. Oasis signifie en général un amas de maisons ou tentes dans un désert.

Oebaliens peuples d'Italie, voi-

sins de Tarente.

Oeta, montagne de Thessalie, fur les frontieres d'Achaie, célébre par la mort & par le

sepulcre de Hercule.

Olympe, montagne entre la Theffalie & la Macedoine, la plus haute du monde; les postes difent que ni vent, ni tonnere, ni neige n'y touche, ni que pas un oiseau y peut atteindre, ils la nomment aussi la demeure des Dieux.

Omphale, reine de Lydie, où Hercule changea sa massue en

une quenouille.

Oracles, les plus célébres étoient ceux d'Apollon dans le temple de Delphos en Grece; de Jupiter Dodonéen dans l'Epire: de Jupiter Ammon dans l'Afrique; & d'Apollon dans Asie Mineure.

Oreste, roi de Mycêne, étoit fils d'Agamemnon & de Cly. temnestre, qui vengea la mort de son pere par une parri-

cide.

Orphée étoit fils d'Apollon & de Calliope, une des Muses qui excella dans l'art de jouer

de la lyre.

Orphée descendit aux enfers pour enlever sa femme Euridice; il l'en auroit retiré s'il ne l'eût regarde trop tot contre le commandement de Proferpine.

l'Ourse est une constellation

proche

proche du pôle arctique ou feptentrion, appellée glacée à cause de l'éloignement où elle est du soleil.

P.

PAN étoit le Dieu de la nature adoré particulierement par les bergers. Il devint amoureux de la nymphe Sirinx, & l'aïant changée en rofeau, il en fit fa flûte.

Pandore étoit une femme merveilleuse, fabriquée par Vulcain. Elle étoit un assemblage des dons que tous les Dieux lui firent : & c'est de là que vient fon nom. Jupiter, irrité contre Prométhée qui avoit dérobé le feu du ciel, envoya cette creature extra. ordinaire à Epiméthée frere Promethée avec une boete pleine de maux: Epiméthée l'aïant ouvert, toutes fortes de maux & de maladies se répandirent sur la terre.

Paris, fils de Priam, aïant enlevé Héléne, femme de Ménélas, tous les rois & princes de la Grece fondirent fur Troye, dont Priam étoit roi, parcequ'avant le mariage de cette princesse, qui étoit d'une beauté achevée, ils s'étoient engagez par serment à secourir & venger celui qui l'épouseroit, en cas qu'on la lui ravît.

Paphos, ville de Cypre, confacrée à Venus qui y avoit un temple célébre.

Parques (les) étoient trois fœurs, nommées Clotho, Lachefes & Atropos. Selon les poëtes, la destinée des hommes dépendoit d'elles: la prémiere filoit le fil de leurs jours, la feconde le tournoit, & la troisieme le coupoit. Patrocle, fils de Ménece & de Stenelé, fut tué par Hector au siège de Troye.

Péloponése, aujourd'hui la Morée, est la partie méridionalé de la Grece. C'est une presqu'isse qui se joigne à la Gréce septentrionale par l' Isthme de Corinthe, elle est baignée par le golse de Lepante, la mer de la Grece & de l'Archipel.

Peluse, ville d'Egypte sur l'embouchure la plus orientale du Nil. On la nomme présente-

ment Belbais.

Penates (les Dieux) aussi nommez lares & domestiques, n'étoient que de petits marmousets attachez en divers lieux de la maison: Les payens les honoroient comme leurs protecteurs & leur offroient du vin & de l'encens en sacrifice.

Pénélope, fille d'Icare, époufa Ulysse & en eut Télémaque. Son mari obligé d'aller à la guerre de Troye, demeura vingt ans absent. Divers Princes charmez de la beaute de Pénélope, lui faisoient accroire, qu'Ulysse étoit peri, & la prioient de se declarer en leur faveur. Elle le promit, pourvu qu'on lui donnât du tems pour achever un ouvrage qu'elle avoit commence. On le lui permit; & elle avoit de coutume de défaire, durant la nuit, le travail qu'elle faisoit pendant le jour. Ainst elle éluda l'importunité de ses amans jusqu'au retour de son mari.

Perifile est un bâtiment environné de colonnes en dedans comme des clotures.

Petilie, aujourd'hui Petigliano dans la Toscane.

Peucetes, peuples voifins des Dau-

Dauniens, qui habitoient cette partie de l'Italie appe;lée aujourd'hui la terre de Bari, dans le royaume de Naples.

Phalante, de Lacédemone, fils d'Arcus, ou d'Aratus, qui étant au siège de Messène, ville du Péloponnése, & voyant que l'armée Lacedémonienne, qui avoit juré de prendre Messene, ou de périr devant cette ville, se diminuoit extrémement, & que cependant les femmes de Lacedémone ne faisoient point d'enfans, fut d'avis que la jeunesse, qui étoit venue dans le camp après ce serment, retournât à Sparte: & qu'il lui fut permis de coucher avec les femmes de ceux qui étoient demeurez dans le camp. Ce conseil fut suivi, & les enfans qui nâquirent furent nommez Partheniens, le même Phalante les mena en Italie, & ils s'y rendirent maîtres de Tarente.

Pharos, ou Phare, petite isle vers l'entrée du port d'Alexandrie en Egypte sur la mer Méditerranée, aujourd'hui

Tarion.

Pheacien, c'est-a-dire de Cocyre, aujourd'hui, Corfu, isse de la mer Ionienne sur les côtes de l'Epire, dont elle n'est pas separée que par un canal d'une à deux lieue de l'argueur.

Phénicie, province de Syrie très célèbre, les Pheniciens furent les inventeurs des Lettres, de l'écriture, du comerce, & de la navigation.

Pbénix, fils d'Amyntor roi des Dolopes, peuple d'Epire, on lui donna la conduite du jeune Achille, qu'il mena au siège de Troye. Après la prise de cette ville, Pelée, pere d'Achille, rétablit Phénix fur le trône. & le fit proclamer roi des Dolopes.

Pherecyde, maître de Pythagore, qui enfeigna le premier que l'ame étoit immortelle.

PhiloElete, fils de Pean, fut le fidele compagnon d'Hercule, qui en mourant, l'obligea de lui promettre par ferment de ne découvrir jamais à perfonne le lieu de sa sepulture, & lui fit présent de ses fleches teintes du sang de l'Hydre.

Phlégeton fleuve des enfers qui roule des feux ardens, & dont les flots sont tous de flême

Phocide (la) étoit un pays de l'Achaie en Gréce; c'est aujourd'hui une partie de la Livadie.

Phrygie, (la petite) étoit entre la grande Phrygie, & l'Hellefpont, renfermoit la Troade, & avoit compris la célébre Troye, & la Troye d'Alexandre. Elle porte maintenant le nom de Sacrum selon un géographe.

Phriotes, peuples de Thessalie, dont Pelée pere d'Achille étoit

Pigmalion, de Tyr, étant averti que son oncle Sicharbas, avoit des trésors incroyables, le fit mourir.

Pile. Ville d'Elide près du fleuve Penée, son nom moderne est Pilo.

Pilos, où Nestor regnoit, est située dans la Morée, on l'appelle aujourd'hui Navarino.

Pluton, fils de Saturne & de Rhée, & frere de Jupiter & de Neptune, eut en partage les enfers. Les poëtes ont aussi feint qu'il ravit Proferpine fille de Cerès. Pollux. Voy. Caftor & Pol-

Polyphéme, fils de Neptune, étoit un des Cyclopes qui mangea quatre des compagnons d'Ulysse: mais ce dernier l'aîant enyvré s'en defit.

Pommes, d'or. Voy. Hesperi-

des (Jardin des)

Priam, roi de Troye, étoit fils de Laomédon. Il épousa Hécube & en eut un grand nombre d'enfans & entr'autres Paris, qui ayant enlevé Heléne fut la cause de la ruine de la patrie.

R.

RHESUS, roi de Thrace, qui vint au fecours des Troyens, contre les Grecs: mais ayant été trahi par Do-Ion, soldat Troyen, il fut tué dès la premiere nuit, par Diomede & Ulysse: aussi ses chevaux blancs ne purent boire du fleuve Xanthus, ni paître dans les campagnes de Troye: ce qui devoit se faire, pour que Troye fût imprenable, felon l'oracle.

Rhodes, isle de l'Asie, dans la mer Méditerranée, avec une ville du même nom, célébre par le Colosse, qui a passé pour une des merveilles du monde. C'étoit une statue dressée à l'honneur du foleil, de soixante & dix coudées de hauteur. Les vaisseaux pouvoint passer au dessous entre fes jambes à voiles déployées. Ce Colosse fut abbatu par un tremblement de terre cinquante ans après qu'il eut été dresse. Peu d'hommes pouvoient embrasser son pouce.

SALENTE, capitale des Salentins, aujourd'hui, la

terre d'Otrante.

Salentins, anciens peuples d'Italie. C'est aujourd'hui la partie méridionale de la terre d'Otrante sur la mer Ionienne dans le royaume de Naples.

Samos, isle & ville fur les côtes de l'Asie mineure, l'on y voyoit un célébre temple de Ju-

non.

Saturne, fils de Cœlus & de Vesta, selon la fable, c'est. à-dire du cie! & de la terre. Les poetes le font pere de Jupiter, de Neptune, de Pluton, & de Junon, & frere de Titan, & d'Opis ou Rhea, qu'il prit pour femme. Jupiter, l'ainé de ses enfans, l'ayant chassé du ciel, il se refugia en Italie, où il amena l'âge d'or. Satyres étoient des monstres que les poëtes feignoient être des demi-Dieux, habitans des forêts des montagnes, & à qui ils donnoient, à la partie supérieure la forme d'homme avec des cornes à la tête, & à la partie inférieure la forme de bête avec des piez de chevre. Voy. Faunes.

Scylle, & Charybde, font deux rochers fort escarpées qui s' avancent dans le detroit de la mer entre Messine & Reggio des deux rivages opposés, apellée Scylle du coté de Reggio & Charybde du coté de

Messine.

Scyros, aujourd'hui Sciro, est une des isles de l'Archipel, à l'entrée du golfe de Zeiton, à treize lieues de Négrepont vers le nord.

Semelé, fille de Cadmus, roi de Thebes, que Jupiter avoit

debauchée; elle fut mere de | Bacchus.

Sefostris, nommé autrement Sefonchosis, un des plus grands conquerans qui ayent jamais été. Il subjugua diverses nations de l'Asie, comme on peut voir dans Herodote, qui fait un ample recit de ses victoires; mais son frere ayant voulu usurper la souveraineté, il revint en Egypte après neus ans d'absence, & le chassa de ses états.

Sibarites (les) étoient les peuples de l'ancienne Sibari, ville de la grande Grece en Italie, qui étoit si puissante, qu'elle avoit sous sa domination vingt-cinq autres villes avec leurs dépendances. Cette ville sut ruinée par les Crotoniates, & l'on en voit encore les ruïnes sous le nom de Sibari rouinata, dans la Calabre citérieure.

Sicile. C'est la plus grande, & la plus considérable des isses de la mer méditerranée.

Sichee. Voy. Didon.

Silene, nourisseur & compagnon de Bacchus, que les poëtes ont feint monté sur un âne & presque toujours yvre.

Binois maintenant Chisime, fleuve de la Troade, ou petite Phrygie, dans la Natolie, qui prend sa source au mont Ida, & traversant la campagne de l'ancienne Troye, se joint au Scamandre, d'où il va se jetter dans l'Hellespont, au detroit de Gallipoli, auprès du cap de Genizzari; aujourd'hui l'un & l'autre est quasi à sec.

Sipontins, peuple de l'ancienne Siperte. Ville ruinée dans le royaume de Naples près de la ville de Manfredonia.

Sirenes, moitié semmes & moi-

tié poissons avec des ailes, étoient filles du fleuve Achelous & de la muse Calliope. Elles habitoient près de Pelore promontoire de Sicile. Leur nom est dérivé du mot punique sir, qui signifie Cantique. Elles étoient dangereuses à cause de leur voix. Ulysse ne resista aux charmes de leur voix qu'en se faisant lier au mât de son vaisseau, & en bouchant avec de la cire les oreilles de ses compagnons.

Sifiphe, fils d'Eole, voleur dans l'Attique, où il fut tué par Thesée, la fable lui fait rouler, dans les enfers, un gros caillou du pié d'une montagne jusqu'en haut, d'où il retombe

fans ceffe.

Stix fontaine au pié de la montagne Monacris en Arcadie, dont les eaux font venimeuses & si froides, qu'elles font mourir aussitôt qu'on les a bues. Les poëtes seignent, que c'est un sleuve ou marais d'enser, par lequel les dieux du ciel jurent avec tant de respect, qu'ils n'osoroient violer leur serment.

Sparte. Voy. Lacedemone. Sperchius, fleuve de Theffalie. Syrie, grande region de la Turquie, en Afie, ou font aujourd'hui Alep, Tripoli, & Damas.

T.

TANTALE, fils de Jupiter & de la nymphe Flore, ayant préparé un festin aux Dieux, voulut éprouver leur divinité & leur fit servir un plat rempli des membres de son fils Pelops qu'il avoit coupé en pièces, Jupiter ayant reconnu ce crime, soudroya arova Tantale & le précipita dans les enfers, où l'on feint qu'il fouffre une faim & une foif éternelles.

Tarente, ville des Salentins dans la province Messapie, aujourd'hui ville archiépiscopale de la terre d'Otrante sur la côte Méridionale, dans le royaume de Naples.

Le Tartare est un lieu dans les enfers où les méchans sont

tourmentez.

Terfite, un des plus mal faits & des plus lâches de l'armée des Grecs, & si porté à contredire les plus sages & les plus habiles, qu'Achille indigné de fes manières le tua d'un coup

de poing.

Thebes. C'étoit anciennement une des plus celébres villes du monde. Capitale de la Thebaide, qui est maintenant la haute Egypte. On dit qu'elle avoit 140 stades de tour, qui font six lieues, & qu'on y voyoit cent portes, ce que signifie le nom d'Hecatompolis.

Thésée, fils d'Egée roi d'Athénes, descendit aux enfers pour enlever Proferpine, mais il fut enchainé par ordre de Pluton, jusqu'à ce qu'Her-

cule le vint délivrer.

Thetys, femme de l'Ocean, & mere de Nerée & de Doris, qui se marierent ensemble. C'est de ce mariage que sortirent les nymphes de la terre & de la mer.

Thrace, à present la Romanie. province de la Turquie, en

Europe, fort fertile.

Tyr, dans la Phénicle. Cette ville, autrefois si célébre & si puissante, n'est plus qu'un misérable bourg, que l'on nomme Sur,

Tisyus, als de Jupiter & d'Elara,

ayant voulu forcer Latone, fut tué par Apollon à coups de fleches & précipité dans les enfers où un vautour lui ronge le cœur qui renaît sans

ceffe.

Triptoleme fils de Celée, d'autres disent d'Eleusius, roi d'Eleufis. Son pere ayant re u honorablement Cerès, cherchoit sa fille Proserpine ravie par Pluton, cette Déeffe en reconnoissance enseigna à Triptoleme l'art de cultiver les blés.

Triton, Dieu marin, fils de Neptune & d'Amphitrite, ou de la nymphe Salacie, ou bien felon d'autres de l'Océan & de Thetis. Les poëtes le font trompette de Neptune, demihomme, & demi-poisson avec une queue de Dauphin, portant toujours en main une conque creuse, qui lui sert de trompette. L'on dit qu'il est porté par des chevaux bleus.

Troye, ancienne ville dans l'Afie Mineure, au pied du mont Ida, & à une lieue de l'Archipel: les Grecs la rendirent fameuse par un siège de dix ans, au bout defquels ils s'en rendirent les maîtres par artifice, & la ruinerent si absolument, qu'on n'en

voit plus les vestiges. Tydée, fils d'Oenée, roi de

Calydon, dans l'Etolie, & d'Eurypée, ou d'Athée, lequel ayant été chasse par Pan, pour avoir tué fans y penser son frere Ménalippe, se refugia vers Adraste, rei des Argiens, qui lui donna fa fille Deiphile en mariage. Il accompagna Adraste & Polynice devant Thebes, après beaucoup d'actions valeureuses, il fut blessé à mort par un certain Ménalis pe.

V.

TILYSSE, fils de Laërte & d'Anticlie, étoit roi d'Ithaque. Il épousa Pénélope, fille d'Icare, dont il eut Télémaque. Après le siège de Troye il erra dix ans fur les mers, avant que de revoir sa patrie; & ce fut dans ce voyage, qu'une tempête le jetta contre les rochers de l'isle Ogygie. Calypso l'y retint fept ans, fouhaitant de l'avoir pour mari; mais un ordre supérieur l'ayant obligée de le renvoyer, elle ne pouvoit se consoler de son départ, dont elle attribuoit l'ordre à la jalousie des autres Dieux. Homer. Odyff. Liv. V.

Venus, que les anciens ont fait Déesse de l'amour, étoit fille de Jupiter, & de Diane, d'autres ont dit qu'elle nâquit de l'écume de la mer. Venus épousa Vulcain, dont elle n'eut point d'enfans. Elle sur pourtant mere de l'Hymenée, de l'Amour, ou de Cupidon, des Graces, & de quelques autres. Elle aima passionnément Adonis, & Anchise, elle étoit particuliere-

ment adorée à Paphos, & dans l'ise de Cythere.

Vénuse, aujourd'hui Vénose, est une petite ville épiscopale du royaume de Naples dans la Basilicate, au nord de Cirenza dont elle est suffragante & éloignée de cinq lieuës.

Vulcain, fils de Jupiter & de Junon. On dit que son pere sut si indigné de le voir si laid, qu'avec un coup de pied il le jetta du ciel en terre, & que de cette chute il devint boiteux. Depuis il épousa Venus, qui le méprisoit. Les poëtes l'ont fait forgeron des Dieux.

X.

XANTHE, ou Scammandre, & le Simois font deux rivieres de l'ancien royaume de Troye, qui tombent dans la mer Egée.

Z.

Zante, isle de la mer Ionienne, au midi de Cephalonie, vers la côte Occidentale de la Morée.

FIN.

